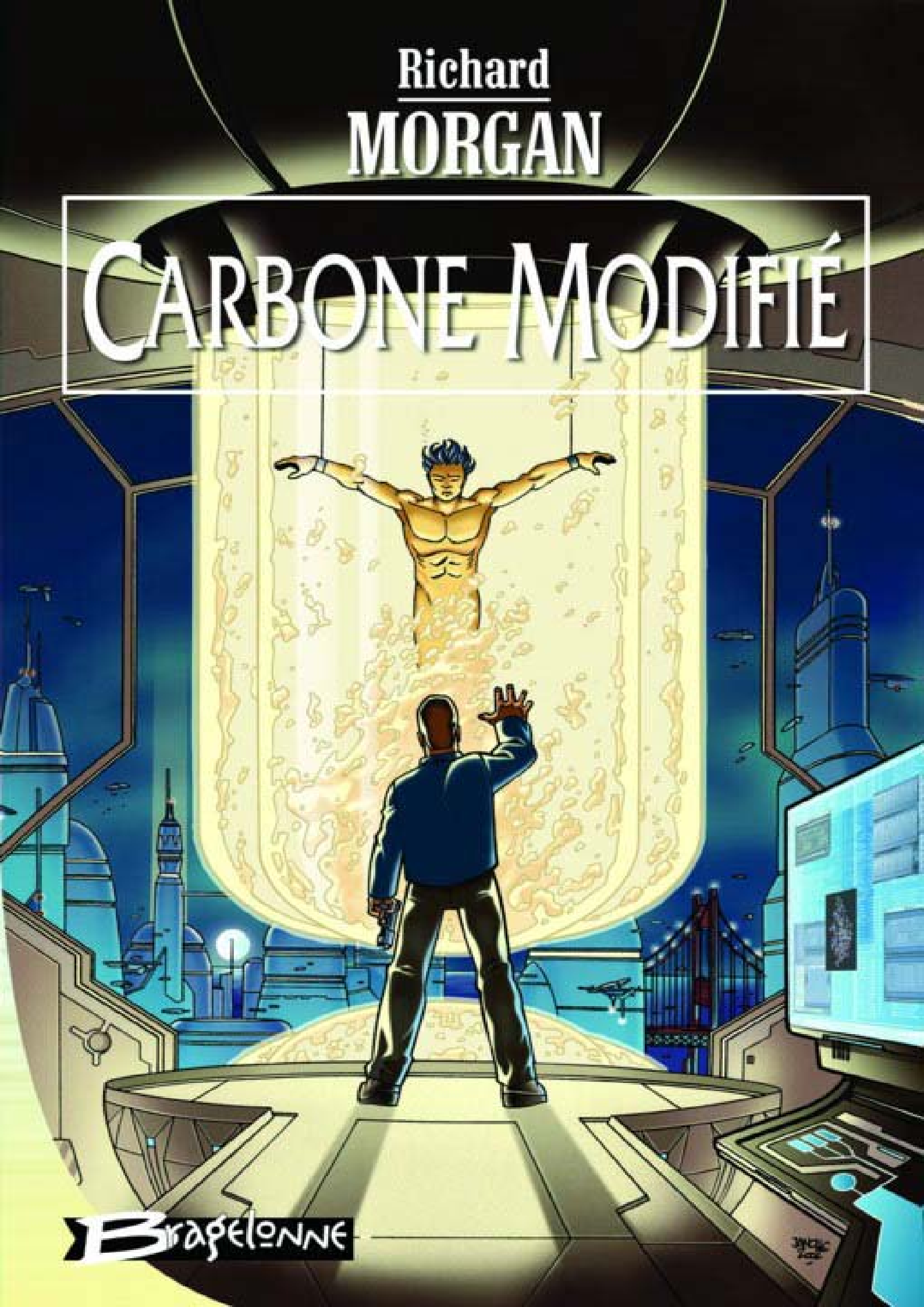
Richard
MORGAN

CARBONE MODIFIÉ



Bragelonne

Richard Morgan

Carbone Modifié

Takeshi Kovacs – 1

Traduit de l'anglais par Ange

Bragelonne

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Altered Carbon*
Richard Morgan, 2002
Bragelonne, 2003, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
Alain Janolle

Il y a un gouffre entre le moment où l'on décide d'écrire un premier roman et le moment où il est finalement publié. Le trajet d'un bord à l'autre peut être brutal au niveau émotionnel. En prime il y a la solitude, et en même temps la nécessité d'avoir une foi inébranlable que cette solitude n'aide pas. Je n'ai réussi à faire ce trajet que grâce à un certain nombre de personnes qui m'ont prêté leur foi quand je n'en avais presque plus. Comme la technologie décrite dans *Carbone modifié* n'existe pas encore, je ferais mieux de remercier ces compagnons de voyage tant que je peux encore le faire parce que, sans eux, je suis pratiquement sûr que *Carbone modifié* n'existerait pas non plus.

Donc, par ordre d'apparition :
Merci à Margaret et John Morgan pour avoir réuni le matériel organique originel, à Caroline (Dit-Dah) Morgan pour son enthousiasme avant même qu'elle sache parler, à Gavin Burgess pour son amitié quand ni l'un ni l'autre n'étions en état de parler, à Alan Young pour son engagement sans faille lorsque *parler* était impossible, et à Virginia Cottinelli pour m'avoir donné ses vingt ans lorsque j'avais presque usé les miens. Et puis la lumière, au fond d'un très long tunnel : merci à mon agent Carolyn Whitaker pour avoir accepté de lire les épreuves de *Carbone modifié*, non pas une, mais deux fois, et à Simon Spanton chez Gollancz pour être l'homme qui a rendu tout cela possible.

Puisse la route venir à la rencontre de vos pieds,
Et le vent souffler toujours dans votre dos.

Ce livre est dédié
à mon père et à ma mère :

JOHN
pour son endurance de fer
et son infatigable générosité
d'esprit dans l'adversité

&

MARGARET
pour sa rage incandescente
qui demeure dans la compassion
et le refus de se détourner

PROLOGUE

L'aube allait pointer dans deux heures. J'attendais dans la cuisine dont les murs s'écaillaient en fumant une des cigarettes de Sarah, bercé par le rythme du cyclone. Millsport dormait depuis longtemps, mais dehors, dans le Reach, les courants s'accrochaient aux bancs de sable et le chant du ressac hantait les rues désertes. Une fine brume flottait dans la tempête, retombant sur la ville comme un voile de mousseline et brouillant la vue des fenêtres de la cuisine.

En état d'alerte chimique, j'ai fait l'inventaire du matériel posé sur le panneau éraflé de la table en bois. Le pistolet à éclats Heckler & Koch de Sarah brillait dans la pénombre, béant, attendant qu'on lui enfile son chargeur. Une arme d'assassin, compacte et parfaitement silencieuse. Les chargeurs étaient posés à côté. Sarah les avait entourés de bande adhésive pour reconnaître les munitions : vert pour les somnifères, noir pour le venin d'araignée. La plupart des chargeurs étaient noirs. Sarah avait épuisé beaucoup de verts contre les gardes de la sécurité de Gemini Biosys la nuit dernière.

Ma contribution au matériel était moins subtile : un gros Smith & Wesson argenté et les quatre dernières grenades hallucinogènes. La fine ligne pourpre autour des conteneurs semblait briller, comme si elle rêvait de se détacher de l'enveloppe métallique pour rejoindre les panaches de fumée de ma cigarette. Volutes et arabesques de composants modifiés... les effets secondaires du tétrameth que j'avais pris sur le quai. D'habitude, je ne fume pas quand je suis clean, mais le tet m'en donne toujours envie.

J'ai entendu le bruit malgré le rugissement du maelström : des pales de rotors tranchant la nuit comme un rasoir.

J'ai écrasé la cigarette, plutôt blasé, et je suis entré dans la chambre. Sarah était endormie, arabesque de courbes sinusoïdales de basses fréquences sous le drap. Une mèche de

cheveux aile-de-corbeau couvrait son visage, une main aux doigts effilés était posée le long du lit. J'étais en train de la regarder quand la nuit s'est déchirée. Un des Gardiens orbitaux de Harlan faisait un essai de tir dans le Reach. Le tonnerre a déferlé sur les fenêtres, les faisant résonner. La femme dans le lit s'est étirée et a dégagé la mèche de ses yeux. Son regard de cristaux liquides s'est verrouillé sur moi.

— Qu'est-ce que tu regardes ?

Les derniers lambeaux de sommeil rendaient sa voix rauque. J'ai souri.

— Fais pas chier. Dis-moi ce que tu regardes.

— Je regarde, c'est tout. Il est temps de décrocher.

Elle a levé la tête et entendu le bruit de l'hélicoptère. Le sommeil a glissé de son visage, et elle s'est assise dans le lit.

— Où est le matos ?

Une blague diplo. J'ai souri, comme quand on voit un vieil ami, et j'ai désigné la valise dans le coin de la pièce.

— Va me chercher mon flingue.

— Oui, m'dame. Noir ou vert ?

— Noir. Je fais plus confiance à une capote trouée qu'à ces enfoirés.

Dans la cuisine, j'ai chargé le pistolet à éclats, puis j'y ai jeté un coup d'œil avant de décider de le laisser là. À la place, j'ai pris une des grenades H. Je me suis arrêté devant la porte de la chambre en soupesant les deux armes, comme si j'essayais de savoir laquelle était la plus lourde.

— Un petit quelque chose avec votre substitut phallique, m'dame ?

Sarah m'a regardé derrière la lame de cheveux noirs qui pendait sur son front, puis a tiré le haut d'une longue chaussette de laine sur le vernis de ses cuisses.

— C'est toi qui as le plus long canon, Tak.

— Ce n'est pas la taille qui...

Nous l'avons entendu en même temps. Un double « clac » métallique venant du couloir, à l'extérieur. Nos regards se sont croisés à travers la pièce et, un bref instant, j'ai vu sur le visage de Sarah le reflet de ma propre surprise. Je lui ai lancé le pistolet chargé. Elle a levé une main et l'a attrapé au vol au

moment où le mur de la chambre s'écroulait dans un bruit de tonnerre. Le choc m'a projeté par terre, dans un coin.

Ils devaient avoir localisé notre appartement avec des détecteurs à infrarouges et miné le mur avec des mines ventouses. Pas de risques, cette fois. Le premier homme du commando a traversé le mur. Il était trapu et tenait une kalachnikov à canon court dans ses mains gantées. Son équipement de combat en milieu hostile lui donnait une allure d'insecte.

Les oreilles bourdonnantes, toujours au sol, j'ai jeté la grenade H vers le nouvel arrivant. Elle n'était pas amorcée et, de toute façon, le masque à gaz de l'homme l'aurait protégé, mais il n'avait pas eu le temps de l'identifier.

Il l'a repoussée avec la crosse de sa kalachnikov avant de reculer, les yeux exorbités derrière ses hublots de verre.

— Grenade !

Sarah était par terre à côté de son lit, la tête dans les bras et protégée de l'explosion. Elle avait entendu le cri et, profitant des quelques secondes que mon bluff nous avait accordées, elle s'est relevée, le pistolet à éclats brandi devant elle. Derrière le mur, je voyais les silhouettes prostrées dans l'attente de l'explosion. Les trois aiguilles monomoléculaires ont sifflé comme des moustiques en s'enfonçant dans l'homme de tête, traversant sa combinaison sans faire d'accrocs et s'enfonçant dans ses chairs. Il a poussé un grognement, comme s'il essayait de soulever quelque chose de lourd. J'ai souri en pensant au venin d'araignée qui lui mettait le système nerveux en vrac et j'ai commencé à me relever.

Sarah tournait son arme vers les silhouettes derrière le mur quand le deuxième membre du commando est apparu sur le seuil de la cuisine et l'a arrosée au fusil d'assaut.

Toujours à genoux, je l'ai regardée mourir avec une précision chimique. La scène était si lente qu'on aurait dit une vidéo image par image. L'homme tenait la kalachnikov bien serrée contre lui pour compenser le recul du tir. Le lit a été touché le premier ; il a explosé en fragments de duvet blanc et de vêtements déchirés, puis ça a été au tour de Sarah, prise en pleine tempête alors qu'elle se retournait. J'ai vu une de ses

jambes se réduire en charpie sous le genou, puis des poignées sanglantes de chair ont giclé de son flanc pâle quand son corps a dérapé et s'est écroulé dans le rideau de plomb.

J'étais debout quand le fusil d'assaut a arrêté de tirer. Sarah était tombée sur le visage, comme pour cacher les dégâts qu'avaient faits les balles. Je voyais tout à travers un voile écarlate. J'ai bondi de mon coin sans réfléchir et l'homme n'a pas été assez rapide. Je l'ai percuté à mi-corps, j'ai bloqué son arme et je l'ai repoussé dans la cuisine. Le canon de la kalachnikov s'est bloqué dans le chambranle de la porte et il l'a lâché. J'ai entendu l'arme tomber par terre derrière moi au moment où nous traversions la porte. Aidé par la vitesse et la force nées du tétrameth, je lui ai grimpé dessus en repoussant son bras malingre et j'ai saisi sa tête à deux mains. Puis je l'ai éclatée contre le carrelage comme une noix de coco.

Sous le masque, les yeux de l'homme sont devenus vitreux. J'ai soulevé sa tête avant de la fracasser de nouveau et j'ai senti son crâne céder sous l'impact. J'ai gardé la prise et j'ai frappé encore. Un rugissement envahissait mes oreilles comme un tourbillon. Quelque part, je m'entendais hurler des obscénités. J'allais frapper une quatrième ou cinquième fois quand j'ai senti un coup entre les omoplates. Le pied de la table devant moi a craché des échardes, sans raison apparente. J'ai senti la douleur quand deux d'entre elles se sont plantées dans mon visage.

Toute ma rage s'est brutalement évaporée. J'ai lâché la tête de l'homme avec une certaine douceur et j'ai porté la main à mon visage en comprenant.

Je venais de me faire tirer dessus. La balle avait traversé ma poitrine pour finir dans le pied de la table. J'ai regardé, fasciné, et j'ai vu la tache sombre s'étendre sur ma chemise. Aucun doute. L'orifice de sortie était assez gros pour laisser passer une balle de golf.

La douleur a suivi la compréhension. C'était comme si quelqu'un m'avait enfoncé brutalement un cure-pipe en laine d'acier dans la poitrine. J'ai cherché le trou et j'y ai enfoncé deux doigts. Les phalanges ont gratté contre la rugosité de l'os et j'ai senti une membrane battre. La balle avait raté le cœur.

J'ai grogné et essayé de me lever, mais le grognement s'est transformé en toux et j'ai senti un goût de sang dans ma bouche.

— Bouge pas, enfoiré !

Le hurlement venait d'une gorge jeune, déformée par le choc. Je me suis plié sur ma blessure et j'ai regardé par-dessus mon épaule. Derrière moi, dans l'encadrement de la porte, un jeune homme en uniforme de policier avait les deux mains crispées sur l'arme avec laquelle il venait de m'allumer. Il tremblait. J'ai toussé de nouveau et je me suis retourné vers la table.

Le Smith & Wesson brillait devant moi, là où je l'avais laissé moins de deux minutes plus tôt. C'est peut-être ça qui m'a motivé, le peu de temps passé avec Sarah quand elle était vivante et que tout allait bien. Deux minutes plus tôt, j'aurais pu le prendre, j'y avais même pensé... alors pourquoi pas maintenant ?

J'ai serré les dents, enfoncé mes doigts plus profond encore dans ma poitrine et je me suis levé en titubant. M'agrippant au bord de la table de ma main libre, j'ai regardé le flic. Je sentais mes lèvres frémir sur mes dents crispées. Et le résultat était plus un sourire qu'une grimace.

— Ne m'oblige pas à tirer, Kovacs !

J'ai fait un pas vers la table et j'ai pris appui contre ma cuisse, sifflant entre mes dents et sentant des bulles dans ma gorge. Le Smith & Wesson brillait comme de l'or sur le bois écorché. À l'extérieur, dans le Reach, la puissance dégagée par un Gardien orbital a éclairé la cuisine d'une mélodie de teintes bleutées. J'entendais l'appel du maelström.

— J'ai dit : ne...

J'ai fermé les yeux et j'ai pris mon arme sur la table.

PREMIÈRE PARTIE : ARRIVÉE

(INJECTION)

CHAPITRE PREMIER

Ressusciter n'est pas toujours facile.

Dans les Corps diplomatiques, ils vous apprennent à vous détendre avant le stockage. « Passez au point mort et laissez-vous flotter. » C'est la leçon numéro un, et les instructeurs vous la martèlent dès le premier jour.

Virginia Vidaura et son regard d'acier, son corps de danseuse enveloppé dans la combinaison informe des Corps, arpentant la salle d'induction devant nous... « Ne vous inquiétez de rien et vous serez prêts à tout », disait-elle. Dix ans plus tard, je l'ai retrouvée dans une cellule du complexe de justice de New Kanagawa. Elle plongeait pour quatre-vingts ans incompressibles : attaque à main surarmée et dommages organiques. La dernière chose qu'elle m'a dite quand ils l'ont sortie de sa cellule a été : « T'inquiète pas, gamin, ils vont stocker tout ça. » Puis elle a penché la tête pour allumer une cigarette, avalé une longue bouffée dans des poumons dont elle ne se souciait plus depuis des années et s'est engagée dans le couloir comme si elle se rendait à une réunion un peu chiante.

À travers l'étroite ouverture de sa cellule, j'ai observé sa démarche empreinte de fierté et je me suis répété ses paroles comme un mantra.

« T'inquiète pas, ils vont stocker tout ça. » C'était une merveille de sagesse à double sens. Une foi sinistre en l'efficacité du système pénal et une indication de l'insaisissable état d'esprit nécessaire pour nager loin des hauts-fonds de la psychose. Vos sentiments, vos pensées, votre personnalité au moment du stockage... Vous retrouverez tout en sortant. Même un état avancé d'anxiété. Alors il faut se détendre. Passer au point mort. Se laisser flotter.

Si vous en avez le temps.

Je me suis débattu dans la cuve, une main crispée sur la poitrine pour chercher mes blessures, l'autre serrant une arme inexistante. Mon poids m'a tiré en arrière et je suis retombé dans le gel de flottaison. J'ai agité les bras, accroché tant bien que mal par un coude au bord de la cuve et je me suis étouffé. Des globules de gel ont coulé dans ma bouche et le long de mon œsophage. J'ai serré les lèvres et réussi à reprendre prise sur le couvercle, mais il y avait du gel partout. Il me brûlait les yeux, le nez, la gorge, il glissait entre mes doigts. La pesanteur m'a forcé à lâcher le couvercle, comprimant ma poitrine comme lors d'une manœuvre d'accélération maximale, m'obligeant à rester dans le gel. Mon corps s'est arc-bouté violemment entre les parois de la cuve. Gel de flottaison ? J'étais en train de me noyer !

Soudain, quelque chose a empoigné mon bras et m'a soulevé. Au moment précis où je me rendais compte que ma poitrine était intacte, on m'a passé une serviette sur le visage et j'ai pu ouvrir les yeux. Je les ai refermés aussitôt, décidant de garder ce plaisir pour plus tard, et je me suis appliqué à extraire les résidus de fluide de ma gorge et de mon nez. Pendant trente secondes, je suis resté assis, tête baissée, à cracher du gel et à me demander pourquoi tout pesait si lourd.

— Et l'entraînement, c'est pour les chiens ? Ils ne t'ont rien appris chez les Diplos, Kovacs ?

C'était une voix dure et masculine, du genre de celles qu'on entend d'habitude dans les tribunaux.

C'est là que j'ai saisi. Sur Harlan, « Kovacs » est un nom plutôt répandu. Tout le monde sait comment le prononcer. Or ce type n'en avait aucune idée. Il utilisait une forme étendue d'amanglais, mais massacrait la prononciation, terminant mon nom par un « k » dur, au lieu d'un « ch » slave.

Et tout était trop lourd.

J'ai compris avec la subtilité d'une brique lancée dans une vitrine.

Je n'étais plus sur Harlan.

On avait pris Takeshi Kovacs (humain digitalisé, h.d.) et on l'avait transporté ailleurs. Et puisque Harlan était la seule biosphère habitable du système de Glimmer, cela impliquait donc une transmission stellaire vers...

Où ?

J'ai levé les yeux. Des néons et un plafond en béton. J'étais assis dans l'écoutille d'un cylindre métallique, mon corps nu ressemblant à s'y méprendre à celui d'un aviateur ayant oublié de s'habiller avant de grimper dans son biplan. Le cylindre faisait partie d'une série de vingt alignée contre le mur, faisant face à une lourde porte métallique. Il faisait froid et les murs étaient nus. Sur Harlan, les salles d'enveloppement sont décorées de tons pastel et les assistantes sont plutôt jolies. Après tout, vous êtes censé avoir payé votre dette à la société. La moindre des choses est de vous permettre de commencer votre nouvelle vie avec un sourire.

Les sourires ne figuraient pas dans le répertoire de l'homme en face de moi. Du haut de ses deux mètres, il avait l'air d'avoir gagné sa vie en se battant contre des fauves des marais avant de tomber sur la petite annonce qui l'avait conduit ici. Les muscles saillaient sur son torse et sur ses bras comme un blindage, et ses quelques millimètres de cheveux soulignaient la longue cicatrice en forme d'éclair le long de son oreille gauche. Il portait une tenue noire avec des épaulettes et un logo sur la poitrine. Ses yeux assortis à son uniforme me fixaient avec un calme résolu. Après m'avoir aidé à m'asseoir, il a reculé hors de portée, suivant le manuel à la lettre. Il faisait ce boulot depuis longtemps.

J'ai appuyé sur une narine et soufflé du gel par l'autre.

— Vous allez me dire où je suis ? Me lire mes droits, quelque chose comme ça ?

— Kovacs, pour l'instant, vous n'avez aucun droit. Un rictus sombre illuminait son visage. J'ai vidé l'autre narine en haussant les épaules.

— Vous allez me dire où je suis ?

Il a hésité un instant, a jeté un œil aux néons du plafond comme pour se rassurer, et a haussé les épaules à son tour.

— Bien sûr. Pourquoi pas ? Bienvenue à Bay City, mon pote. Bay City, Terre. (Le sourire est revenu sur ses traits.) Foyer de l'espèce humaine. Que votre séjour dans le plus ancien des mondes civilisés vous soit agréable. Ta-ta-tsin !

— Ne démissionne pas de ton vrai boulot tout de suite, me suis-je contenté de répondre.

La doctoresse m'a conduit dans un long couloir blanc au sol rayé par les traces des fauteuils roulants. Elle marchait vite et je faisais mon possible pour ne pas me laisser distancer, enveloppé dans une simple serviette grise et ruisselant de gel. Ses manières étaient celles d'un médecin, mais elle semblait soucieuse. Elle trimballait une liasse de documents imprimés sous le bras et avait d'autres chats à fouetter. Je me suis demandé combien d'enveloppements elle expédiait par jour.

— Essayez de vous reposer le plus possible demain. Vous aurez des malaises et quelques douleurs mineures, mais c'est normal. Le sommeil arrangera tout ça. Si vous avez d'autres pro...

— Je sais. Ce n'est pas la première fois.

Je n'étais pas d'humeur à apprécier les rapports humains. Je venais de me souvenir de Sarah.

Nous nous sommes arrêtés devant une porte en verre dépoli où était inscrit le mot « douche ». Elle m'a conduit à l'intérieur et m'a observé un instant.

— Ce n'est pas la première fois non plus que je prends une douche...

Elle a acquiescé.

— Quand vous aurez terminé, il y a un ascenseur au bout du couloir. La sortie se trouve à l'étage suivant. La... heu... police vous attend.

Le manuel indique qu'il faut éviter les chocs aux nouveaux enveloppés, mais ils avaient dû lire mon dossier et décider que la mention de la police ne serait pas traumatisante pour moi. J'ai essayé de penser la même chose.

— Que veulent-ils ?

— Ils n'ont pas choisi de partager cette information avec moi. Votre réputation vous précède peut-être.

Elle avait dit cela avec un grain d'énervement qu'elle n'aurait sans doute pas dû montrer.

— Peut-être, ai-je répondu avec un sourire. Docteur, je ne suis jamais venu ici. Sur Terre, je veux dire. Je n'ai jamais eu affaire à votre police. Devrais-je m'inquiéter ?

Elle m'a regardé et j'ai vu grandir dans ses yeux la peur, l'étonnement et le mépris pour l'échec du système réformateur humain.

— Avec quelqu'un comme vous, je dirais que c'est à eux de s'inquiéter.

— Ouais, d'accord.

Elle a hésité avant de faire un geste vers la gauche.

— Il y a une glace dans le vestiaire, a-t-elle dit avant de partir.

J'ai jeté un coup d'œil dans la direction qu'elle indiquait. Je n'étais pas sûr d'être prêt pour le test du miroir.

Pendant la douche, j'ai évacué le stress en sifflant un air atonal et j'ai promené le savon et les mains sur mon nouveau corps. Mon enveloppe avait dans les quarante ans, un corps standard du Protectorat, taillé comme un nageur, avec un système nerveux amélioré de classe militaire. Un neurachem, sans doute. J'en avais déjà eu un. Une certaine gêne au niveau des poumons indiquait une accoutumance à la nicotine et j'avais de belles cicatrices sur l'avant-bras mais, à part ça, je n'avais pas à me plaindre. Les petits dérèglements vous rattrapent plus tard et, si vous êtes sage, vous apprenez à vivre avec. Chaque enveloppe a son histoire. Si ça vous dérange, faites la queue chez Syntheta ou Fabrikon.

J'ai porté ma part d'enveloppes synthétiques ; on s'en sert souvent pour les audiences de conditionnelle. Pas cher, mais elles donnent l'impression de vivre seul dans une maison pleine de courants d'air. En plus, les circuits du goût ne sont jamais réglés correctement. Tout ce que vous mangez a un goût de curry à la sciure.

Dans la cabine, j'ai trouvé un costume d'été plié sur la banquette, ainsi qu'un miroir accroché au mur. Sur la pile de vêtements se trouvait une simple montre en acier et sous la montre une enveloppe avec mon nom écrit dessus. J'ai retenu mon souffle et je me suis tourné vers le miroir.

C’est toujours le plus dur. Vingt ans que je fais ça et, pourtant, lever les yeux vers un miroir et voir un total inconnu me regarder en retour est toujours un sacré choc. C’est comme visualiser un autostéréogramme. Durant les premières secondes, on ne voit qu’un étranger qui vous dévisage derrière la fenêtre. Puis, en faisant le point, on se sent flotter derrière le masque et y adhérer avec un choc presque physique...

C’est comme si quelqu’un coupait un cordon ombilical mais, au lieu de vous séparer, c’est l’autre qui se fait éliminer et vous finissez seul devant votre reflet.

Je suis resté là à m’essuyer, essayant de m’habituer à mon visage. Il était 100 % caucasien, ce qui était un changement pour moi. S’il existait une voie facile, l’homme qui portait ce visage ne l’avait jamais trouvée. Même avec la pâleur caractéristique d’un séjour prolongé en cuve, ses traits donnaient l’impression d’avoir été battus par les éléments. Sa peau était striée de rides. Ses cheveux épais coupés court étaient bruns et parsemés de gris. Ses yeux avaient une nuance de bleu et j’ai vu la trace d’une cicatrice au-dessus de son sourcil gauche.

Levant mon bras gauche pour voir l’histoire qui y était écrite, je me suis demandé si les deux étaient liées.

L’enveloppe sous la montre contenait une feuille de papier. Signature manuelle. *Très original.*

Bienvenue sur Terre, le plus ancien des mondes civilisés. J’ai haussé les épaules et parcouru la lettre avant de m’habiller et de la plier dans la veste de mon nouveau costume. Après un dernier coup d’œil au miroir, j’ai enfilé ma montre et je suis sorti rencontrer la police.

Il était quatre heures et quart, heure locale.

La doctoresse m’attendait, assise derrière la longue courbe du comptoir de la réception, remplissant les formulaires à l’écran. Un homme en noir, mince et sévère, se tenait à côté d’elle. Il n’y avait personne d’autre dans la pièce.

J’ai regardé autour de moi, puis je me suis adressé à l’homme.

— C’est vous, la police ?

— Dehors, a-t-il dit en montrant la porte. Cet endroit ne fait pas partie de leur juridiction. Ils ont besoin d'un mandat spécial pour entrer. Nous avons notre propre service de sécurité.

— Et vous êtes ?

Il m'a regardé avec sur son visage la même expression que la doctoresse.

— Gardien Sullivan, directeur du central de Bay City, le complexe que vous quittez...

— Vous n'avez pas l'air ravi de vous débarrasser de moi.

Sullivan m'a lancé un regard sec.

— Vous êtes un récidiviste, Kovacs. Je n'ai jamais compris pourquoi on gâchait de la chair et du sang pour des êtres tels que vous.

J'ai touché ma lettre dans ma poche de poitrine.

— Par chance, M. Bancroft n'est pas d'accord avec vous. Il est censé m'envoyer une limousine. Elle m'attend dehors ?

— Je n'ai pas regardé.

Quelque part sur le comptoir, un signal sonore a résonné. La doctoresse avait terminé d'entrer les données. Elle a détaché la copie imprimée, l'a paraphée et passée à Sullivan. Le gardien a pris la page, l'a étudiée en plissant les yeux avant d'y inscrire sa propre signature et de me la tendre.

— Takeshi Lev Kovacs, par les pouvoirs qui me sont conférés par le pacte de Justice des Nations unies, je vous relaxe et vous place sous la responsabilité de Laurens J. Bancroft, pour une période ne pouvant excéder six semaines, période à la suite de laquelle votre liberté conditionnelle sera étudiée de nouveau, a-t-il dit avec le même défaut de prononciation que le technicien de la cuve. Signez ici, s'il vous plaît.

J'ai pris le stylo et j'ai signé de mon nom avec l'écriture de quelqu'un d'autre à côté du doigt du gardien. Sullivan a séparé les exemplaires et m'a donné le rose. La doctoresse lui a tendu la seconde liasse.

— Ceci est la déclaration d'un médecin certifiant que Takeshi Kovacs (h.d.) a été reçu intact de l'administration de la Justice de Harlan, et par la suite enveloppé dans ce corps. J'en ai été témoin en direct ainsi que par circuit vidéo interne. Une copie du disque contenant les détails de la transmission et les

données de la cuve est jointe au dossier. Signez la déclaration, s'il vous plaît.

J'ai regardé en l'air et cherché en vain les caméras. Enfin, ça ne valait pas le coup de se faire suer. J'ai gribouillé ma signature une deuxième fois.

— Voici une copie de l'accord de leasing par lequel vous êtes lié. Lisez-le avec soin, je vous prie. Tout manquement à l'un des articles pourrait entraîner un stockage immédiat afin de terminer votre peine ici, ou dans un autre complexe au choix de l'Administration. Comprenez-vous ces termes et les acceptez-vous ?

J'ai pris la feuille et je l'ai rapidement survolée. C'était standard. Une version modifiée de l'accord de conditionnelle que j'avais signé une demi-douzaine de fois sur Harlan. Le ton était un peu plus « balai dans le cul », mais le contenu était similaire. Une vraie connerie. J'ai signé sans réfléchir.

— Bien, dit Sullivan. Vous avez de la chance, Kovacs. Ne gâchez pas cette occasion.

Ils n'en ont jamais marre de dire la même chose ?

J'ai replié mes papiers sans broncher et je les ai empochés avec la lettre. J'allais partir quand la doctoresse s'est levée et m'a tendu une minuscule carte blanche.

— Monsieur Kovacs... (Je me suis arrêté.) Il ne devrait pas y avoir de problèmes d'ajustement. Ce corps est sain et vous êtes un habitué. En cas de souci majeur, appelez ce numéro.

J'ai tendu le bras et soulevé le petit rectangle avec une précision mécanique que je n'avais pas remarquée auparavant. Le neurachem se mettait en branle. Ma main a rangé la carte avec le reste et je suis parti, traversant la réception et poussant la porte sans un mot. Ce n'était guère poli, mais personne dans le bâtiment n'avait encore mérité ma gratitude.

« Vous avez de la chance, Kovacs. » Ben voyons. À cent quatre-vingts années-lumière de chez moi, portant le corps d'un autre homme durant six semaines de location. Transféré ici pour effectuer un travail que la police ne voulait pas toucher, même avec une matraque électrique.

Si je rate, je retourne au placard.

J’avais tant de chance que j’ai failli me mettre à chanter en poussant la porte.

CHAPITRE 2

Le hall était gigantesque et tout sauf désert. L'endroit avait une vague ressemblance avec la gare de Millsport, chez moi. Sous un toit incliné composé de longs panneaux transparents, le sol en pavés de verre brillait comme de l'ambre au soleil de l'après-midi. Deux enfants jouaient avec les portes automatiques de la sortie, et un robot de nettoyage reniflait un mur. Rien d'autre ne bougeait. Abandonnés et éparpillés sur de vieilles banquettes en bois, quelques échantillons d'humanité attendaient en silence que leurs parents ou leurs amis reviennent de leur exil de carbone modifié.

Le central d'injection.

Ces gens ne reconnaîtraient pas leurs proches dans leurs nouvelles enveloppes ; c'était aux nouveaux venus de se présenter. La joie de la réunion prochaine était tempérée par une vague inquiétude : quel visage, quel corps allaient-ils devoir apprendre à aimer ? Le problème ne se posait pas quand ils avaient deux générations de moins et qu'ils attendaient des parents qui n'étaient plus pour eux que de vagues souvenirs d'enfance ou des légendes familiales. Je connaissais un type dans les Corps, un certain Murakami, qui attendait la libération d'un arrière-grand-père mis au placard plus d'un siècle auparavant. Il l'a accueilli à Newpest un litre de whisky et une queue de billard avec en cadeaux de bienvenue. Murakami avait grandi en écoutant les histoires des exploits de son arrière-grand-père dans les salles de billard de Kanagawa. Le type s'était fait mettre au placard avant sa naissance.

J'ai repéré les membres de mon comité d'accueil en descendant les marches. Trois grandes silhouettes rassemblées autour d'une banquette, regardant autour d'elles et créant de légères volutes de poussière dans les rayons de soleil. Un quatrième homme était assis, les bras croisés et les jambes

tendues. Tous les quatre portaient des lunettes à verres miroirs qui, à distance, transformaient leurs visages en masques identiques.

Déjà en route pour la porte, je n'ai fait aucun effort pour dévier dans leur direction ; quand ils m'ont repéré, j'avais déjà traversé la moitié du grand hall. Deux d'entre eux se sont préparés à m'intercepter avec le calme de grands fauves qui viennent d'être nourris. Carrés, l'air de durs avec leurs coiffures à l'iroquoise pourpres et taillées ras. Ils se sont plantés à deux mètres devant moi, me forçant à m'arrêter ou à faire un détour pour les éviter. Je me suis arrêté. Quand on vient d'arriver et qu'on est un enveloppé tout neuf, agacer la milice locale n'est pas la chose à faire.

Puis j'ai essayé d'esquisser mon deuxième sourire de la journée.

— Je peux faire quelque chose pour vous ?

Le plus âgé des Iroquois a sorti un badge, puis l'a rangé aussitôt, comme s'il allait ternir à l'air libre.

— Police de Bay City. Le lieutenant veut vous parler.

La phrase semblait coupée abruptement, comme s'il réprimait l'envie d'ajouter un qualificatif à la fin. J'ai essayé de leur faire croire que j'hésitais à les suivre, mais ils me tenaient et ils le savaient. Une heure après la sortie de cuve, on n'en sait pas assez sur son nouveau corps pour s'engager dans des bastons. J'ai enfoui dans ma mémoire les images de la mort de Sarah et je me suis laissé guider vers le lieutenant.

C'était une femme d'une trentaine d'années. Sous les disques dorés de ses lunettes, ses pommettes hautes trahissaient un ancêtre amérindien. Sa grande bouche était bloquée sur la position « rictus sardonique ». Les lunettes étaient posées sur un nez avec lequel il aurait été possible d'ouvrir des canettes. Des cheveux courts mal coiffés entouraient son visage. Elle portait une veste de combat trop grande pour elle, mais ses longues jambes gainées de noir trahissaient la minceur de son corps.

Elle m'a regardé pendant presque une minute, les bras croisés sur la poitrine, avant de parler.

— Kovacs, c'est ça ?

— Oui.

— Takeshi Kovacs ? (Sa prononciation était parfaite.) De Harlan ? Millsport, via le complexe de stockage de Kanagawa ?

— Le mieux, ce serait que vous continuiez à parler. Je vous arrêterai si vous vous trompez.

Une longue pause, et pas un reflet dans ses verres miroirs.

— Vous avez un permis d'humoriste, Kovacs ?

— Navré. Je l'ai laissé à la maison.

— Et qu'est-ce qui vous amène sur Terre ?

J'ai eu un geste d'impatience.

— Vous le savez déjà, sinon, vous ne seriez pas là. Vous avez quelque chose à me dire ou vous avez seulement fait faire une promenade éducative aux gamins ?

J'ai senti une main se poser sur mon bras. Le lieutenant a fait un geste imperceptible de la tête et la main s'est retirée.

— Du calme, Kovacs. Je fais la conversation, c'est tout. Ouais, je sais que Laurens Bancroft vous a fait sortir. En fait, je suis là pour vous proposer de vous conduire à la résidence Bancroft. (Elle s'est levée, et je me suis rendu compte qu'elle était presque aussi grande que ma nouvelle enveloppe.) Je m'appelle Kristin Ortega, division des Dommages organiques. C'est moi qui supervisais l'enquête Bancroft.

— À l'imparfait ?

Elle a acquiescé.

— L'enquête est close, Kovacs.

— C'est un avertissement ?

— Non, ce sont les faits. Suicide.

— Bancroft ne semble pas être de cet avis. Il déclare qu'il s'est fait assassiner.

— Oui, c'est ce que j'ai entendu, a répondu Ortega en haussant les épaules. Bon, c'est son droit... Il doit être difficile pour un homme comme ça d'admettre qu'il s'est fait sauter le caisson.

— Un homme comme quoi ?

— Oh, allons... (Elle s'est interrompue et m'a balancé un sourire en coin.) Navrée, j'avais oublié.

— Oublié quoi ?

Il y a eu une nouvelle pause et, soudain, Kristin Ortega a paru moins sûre d'elle. C'était la première fois depuis le début de notre brève relation. Son ton était hésitant quand elle a repris la parole.

— Vous n'êtes pas d'ici.

— Et alors ?

— Alors n'importe qui ici saurait quel homme est Laurens Bancroft. C'est tout.

Fasciné à l'idée qu'on puisse mentir de façon aussi inepte à un étranger, j'ai essayé de la mettre à l'aise.

— Un homme riche ? ai-je hasardé. Un homme puissant ?

Elle a eu un petit sourire.

— Vous verrez. Bon, vous voulez qu'on vous conduise ou non ?

La lettre dans ma poche disait qu'un chauffeur m'attendrait à l'extérieur du terminal. Bancroft n'avait pas mentionné la police. J'ai haussé les épaules.

— Je n'ai jamais refusé un taxi gratuit.

— Bien. Nous y allons ?

Les deux flics m'ont accompagné jusqu'à la porte et sont sortis les premiers, comme des gardes du corps, leurs têtes tournées vers l'arrière et les yeux aux aguets. Ortega et moi les avons suivis et la chaleur du soleil m'a frappé en pleine face. J'ai plissé mes nouveaux yeux pour me protéger de la lumière ; j'ai distingué des bâtiments saillants au-delà des clôtures, de l'autre côté d'une piste d'envol mal entretenue. Stérile et blanc cassé, peut-être des structures d'origine datant du prémillénaire. Derrière les murs étrangement monochromes, j'ai réussi à distinguer des sections d'un pont métallique gris, à moitié dissimulé à ma vue. Une sélection de véhicules aériens et de surface attendait, garée de manière anarchique.

Une rafale de vent soudaine s'est levée, charriant la légère odeur des herbes qui poussaient dans les interstices du parking. Au loin montait le bourdonnement familier de la circulation, mais le reste ressemblait à un décor de film d'époque.

— ... et je vous dis qu'il n'y a qu'un juge Ne croyez pas les hommes de science quand ils déclarent...

Les craquements d'un mauvais haut-parleur nous ont agressés quand nous avons descendu les marches. J'ai jeté un œil sur la zone d'envol. Une foule était rassemblée autour d'un homme vêtu de noir perché sur une caisse. Des panneaux holographiques flottaient de façon spasmodique au-dessus de la tête des spectateurs.

« NON À LA RÉSOLUTION 653 !! » « SEUL DIEU PEUT RESSUSCITER !! » « T.H.D. = MORT. »

Des acclamations se déversaient de la sono.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Des catholiques, a répondu Ortega. Une vieille secte religieuse.

— Ah ouais ? J'en ai jamais entendu parler.

— C'est normal. Ils ne croient pas que l'on puisse digitaliser un être humain sans qu'il perde son âme.

— Leur foi n'est pas très répandue, alors.

— Seulement sur Terre, dit-elle avec tristesse. Je crois que le Vatican... leur Église centrale... a financé deux cryovaisseaux vers Starfall et Latimer...

— Je suis allé sur Latimer, je ne les ai pas vus...

— Les vaisseaux sont partis au début du siècle, Kovacs. Ils n'arriveront pas avant une bonne vingtaine d'années.

Nous nous sommes approchés du rassemblement, et une jeune fille aux cheveux sévèrement tirés en arrière nous a tendu un prospectus. Le geste était si brusque qu'il a déclenché les réflexes de mon enveloppe et que j'ai esquissé un mouvement de blocage avant de pouvoir les maîtriser. La femme est restée immobile, le prospectus tendu. Je l'ai pris avec un sourire de circonstance.

— Ils n'ont pas le droit !

— Oh, je suis bien d'accord.

— Seul Dieu notre Seigneur peut sauver notre âme.

— Je...

J'aurais bien aimé continuer, mais Kristin Ortega m'a pris le bras et m'a dirigé avec une assurance qui suggérait une longue pratique. J'ai retiré sa main, poliment mais fermement.

— Nous sommes pressés ?

— Je pense que nous avons mieux à faire, oui, a-t-elle répondu, les lèvres serrées et regardant ses collègues refuser les prospectus.

— Qui vous dit que je ne voulais pas lui parler ?

— Vous vouliez ? D'après moi, vous avez plutôt failli lui briser la nuque.

— C'est mon enveloppe. Elle a un conditionnement neurachem et la fille l'a déclenché. Vous savez, la plupart des gens se reposent plusieurs heures après l'injection. Je suis un peu sur les nerfs...

J'ai regardé le prospectus. « UNE MACHINE PEUT-ELLE SAUVER VOTRE ÂME ? » me demandait-il, question rhétorique bien entendu. Le mot « machine » était imprimé avec une police de caractères qui faisait penser à un vieil affichage informatique. « Âme » était écrit en lettres stéréographiques qui dansaient sur toute la page. Je l'ai retourné pour connaître la réponse.

« NON !!!!! »

— Ils sont pour la suspension cryogénique mais contre le transport d'humains digitalisés ? Intéressant. (J'ai jeté un œil vers les pancartes brillantes.) Qu'est-ce que la « résolution 653 » ?

— Une proposition de loi en discussion à la Cour des Nations unies, a répondu Ortega. Le bureau du procureur de Bay City veut assigner à comparaître une catholique en unité de stockage. Un témoin capital. Le Vatican déclare qu'elle est déjà morte et dans les mains de Dieu. Ils disent que ce serait un blasphème de la ramener.

— Je vois. Votre opinion me semble faite.

Elle s'est retournée et m'a fait face.

— Kovacs, je déteste ces charlots. Ils nous ont exploités durant près de deux mille cinq cents ans. Ils sont responsables de plus de souffrance qu'aucune autre organisation dans l'histoire de l'humanité. Ils ne laissent même pas leurs adhérents pratiquer la contraception, nom de Dieu, et ils se sont opposés à toutes les avancées médicales des cinq derniers siècles. La seule chose à dire en leur faveur est que leur refus du

t.h.d. les a empêchés de croître au même rythme que le reste de l'humanité...

Mon regard a été attiré par un transport Lockheed-Mitoma cabossé, peint aux couleurs de la police. J'avais piloté des Lock-Mit sur Sharya, mais ils étaient noirs, mats et antiradar. Les rayures rouges et blanches de celui-ci lui donnaient un petit air de clown. Un pilote arborant les mêmes lunettes que le reste de la bande d'Ortega attendait, immobile, dans le poste de pilotage.

L'écoutille commençait à s'ouvrir. Ortega a tapé sur la carlingue quand nous sommes montés dans l'appareil et les turbines se sont animées dans un murmure.

J'ai aidé un des Iroquois à fermer l'écoutille et je me suis installé près d'un hublot. Nous nous sommes élevés en spirale et je me suis tordu le cou pour observer la foule. À une centaine de mètres d'altitude, le transport s'est stabilisé et a baissé le nez. Je me suis enfoncé dans les bras de l'automoule et j'ai vu qu'Ortega m'observait.

— Toujours curieux, hein ? a-t-elle demandé.

— J'ai l'impression d'être un touriste. Vous voulez répondre à une question ?

— Si je peux.

— Bien. Si ces types ne pratiquent pas la contraception, il doit y en avoir un sacré nombre... Et la Terre ne fourmille pas spécialement d'activité en ce moment... alors... pourquoi ne sont-ils pas aux commandes ?

Ortega et ses hommes ont échangé des sourires désagréables.

— Stockage, a dit l'Iroquois sur ma gauche.

Je me suis mis une claque sur la nuque en me demandant après coup si le geste voulait dire quelque chose ici. D'où je viens, la nuque est l'endroit habituel des piles corticales, mais la culture locale était peut-être différente...

— Le stockage, bien sûr, ai-je répété en les regardant. Ils n'ont pas de dispense spéciale ?

— Nan. (Cette petite discussion avait fait de nous les meilleurs potes du monde. Ils se détendaient. L'Iroquois a repris.) Dix ans ou trois mois de placard, pour eux, c'est pareil.

C’est la peine de mort chaque fois. Ils ne sortent jamais de suspension. Sympa, non ?

— Très pratique, ai-je répondu. Et les corps ?

Celui qui était en face de moi a fait le geste de jeter quelque chose à la poubelle.

— Vendus, d’un seul tenant ou en morceaux pour les transplantations. Ça dépend de la famille.

— Quelque chose ne va pas, Kovacs ? a demandé Ortega alors que je me penchais de nouveau pour les observer.

Je me suis retourné vers Ortega avec un vrai sourire sur le visage. Je commençais à m’habituer.

— Non, non. Je réfléchissais, c’est tout. J’ai l’impression d’être sur une autre planète.

Ils ont explosé de rire.

Suntouch House
Le 2 octobre

Takeshi-san,

Quand vous recevrez cette lettre, vous vous sentirez sans doute désorienté. Je vous présente mes excuses les plus sincères, mais on m'a répété que l'entraînement des Corps diplomatiques vous permettrait de supporter le choc. D'ailleurs, laissez-moi vous assurer que je ne me serais pas permis de vous faire subir tout cela si ma situation n'avait pas été désespérée.

Je m'appelle Laurens Bancroft. Vous êtes originaire des Colonies, aussi cela ne veut-il sûrement rien dire pour vous. Sachez seulement que je suis un homme riche et puissant ici, sur Terre, et que je me suis fait de nombreux ennemis.

Il y a six semaines, je me suis fait assassiner, un acte que les policiers chargés de l'enquête, pour des raisons qui leur sont propres, ont choisi de considérer comme un suicide. Les meurtriers ayant en définitive échoué, je ne peux que supposer qu'ils essaieront de nouveau et, compte tenu de l'attitude de la police, ils pourraient bien réussir...

Vous vous demandez bien sûr quel rapport cela peut avoir avec vous, et pourquoi vous avez été transporté à cent quatre-vingt-six années-lumière de votre lieu de stockage pour une affaire locale. Mes avocats m'ont conseillé d'engager un détective privé mais, en raison de ma position élevée dans la communauté globale, je ne peux faire confiance à aucun Terrien. Votre nom m'a été donné par Reileen Kawahara, avec qui vous avez travaillé à New Beijing il y a huit ans. Les Corps diplomatiques vous ont localisé deux jours après ma demande à Kanagawa, même si, au vu de votre certificat de démobilisation et de vos activités ultérieures, ils n'ont pu me fournir aucune garantie ni me faire aucune promesse. Vous êtes un homme qui ne rend de comptes qu'à lui-même.

Les termes selon lesquels vous avez été libéré sont les suivants :

Je vous engage pour une période de six semaines avec une option de renouvellement si nécessaire. Durant cette période, je prendrai en charge toutes les dépenses liées à votre enquête, dans la mesure du raisonnable. De plus, je couvrirai les frais de leasing de votre enveloppe.

Dans l'hypothèse où vous conduiriez cette enquête avec succès, le reste de votre peine de stockage à Kanagawa, cent dix-sept ans et quatre mois, serait annulé et vous seriez transporté sur Harlan pour y être immédiatement libéré dans l'enveloppe de votre choix. Je pourrai aussi prendre en charge le remboursement de votre enveloppe actuelle sur Terre et vous aurez alors la possibilité d'être naturalisé comme citoyen des Nations unies. Dans les deux cas, la somme de cent mille dollars NU – ou l'équivalent en monnaie locale – sera créditée sur votre compte.

Je pense que les termes de cette offre sont généreux, mais permettez-moi d'ajouter que je ne suis pas un homme à prendre à la légère. Dans l'hypothèse où votre enquête échouerait et si je me faisais tuer, ou que vous tentiez d'une façon ou d'une autre de vous échapper ou d'éluder les termes de votre contrat, le leasing de l'enveloppe serait annulé immédiatement et vous retourneriez en stockage pour accomplir le reste de votre peine ici sur Terre. Toute autre peine encourue durant la durée de votre séjour sur Terre serait cumulée à la peine principale. Si vous décidiez de ne pas accepter ma proposition de contrat, vous retourneriez aussi en stockage immédiatement mais, dans ce cas, je ne prendrai pas en charge votre retour sur Harlan.

J'espère que vous considérerez cet arrangement comme une occasion à saisir et que vous accepterez de travailler pour moi. J'envoie un chauffeur vous chercher au complexe de stockage. Il s'appelle Curtis, c'est un de mes employés les plus sûrs. Il vous attendra dans le hall de libération.

J'espère vous voir à Suntouch House.

Sincèrement,
Laurens J. Bancroft

CHAPITRE 3

Suntouch House portait bien son nom. Nous avons quitté Bay City et suivi la côte vers le sud durant une trentaine de minutes, avant que le changement dans le sifflement des turbines m'avertisse que nous approchions de notre destination. Le soleil plongeait vers la mer, et la lumière avait pris une teinte dorée. J'ai jeté un œil dehors pendant la descente. Les vagues étaient de cuivre fondu et l'air d'ambre pur. C'était comme atterrir dans un pot de miel.

Le transport a viré un peu sec, ce qui m'a permis d'apercevoir la propriété Bancroft, qui longeait la mer. Le terrain, un camaïeu de pelouse et de gravier soigneusement rafraîchis, entourait une maison au toit de tuiles assez grande pour accueillir une petite armée. Les murs étaient blancs, le toit corail et l'armée, si elle existait, était invisible. Les systèmes de sécurité de Bancroft demeuraient très discrets.

À mesure que le transport descendait, j'ai remarqué certains détails, comme le mirage d'une clôture de sécurité, le long d'un des bords de la propriété. Presque invisible, déformant à peine la vue de la maison. Pas mal.

À moins d'une dizaine de mètres de la pelouse admirablement tondue, le pilote a écrasé le frein dans une manœuvre inutile. Le transport a tremblé de toute sa carcasse et nous nous sommes posés brutalement en faisant jaillir des mottes d'herbe.

J'ai lancé à Ortega un regard de reproche. Sans s'en soucier, elle a ouvert l'écoutille pour sortir. Je l'ai rejointe sur la pelouse endommagée.

— C'était quoi, ça ? ai-je hurlé par-dessus les turbines en soulevant du pied une plaque de gazon arraché. Vous en avez après Bancroft parce qu'il ne croit pas à son suicide ?

— Non, répondit Ortega en observant la maison comme si elle comptait s'y installer. Non, ce n'est pas pour cela que nous en avons après M. Bancroft.

— Vous pouvez me dire pourquoi, alors ?

— C'est vous le détective.

Une jeune femme est apparue sur le côté de la maison, une raquette de tennis à la main et a commencé à traverser la pelouse dans notre direction. Elle s'est arrêtée à une vingtaine de mètres, puis elle a coincé la raquette sous son bras et a porté ses mains à sa bouche pour crier :

— Vous êtes Kovacs ?

Elle était magnifique dans le genre soleil-mer-sport ; son petit ensemble de tennis lui allait à ravir. Des cheveux dorés ondulaient sur ses épaules quand elle bougeait et son cri avait révélé la blancheur de ses dents. Elle portait un bandeau ainsi que des poignets d'éponge... pas pour la déco, d'après la sueur sur son front. Ses jambes étaient bien musclées et un biceps ferme s'est contracté quand elle a levé les bras. Des seins exubérants tendaient le tissu du justaucorps. Je me suis demandé si c'était son corps d'origine.

— Oui, ai-je répondu en criant moi aussi. Je suis Takeshi Kovacs. J'ai été libéré ce matin.

— Vous deviez attendre quelqu'un au complexe de stockage.

C'était une accusation. J'ai levé les mains.

— C'est ce que j'ai fait.

— Pas la police, a-t-elle dit en s'avançant, les yeux rivés sur Ortega. Vous, je vous connais.

— Lieutenant Ortega, a dit Ortega, avec un ton très « soirée mondaine ». Bay City. Division des Dommages organiques.

— Oui, je me souviens, à présent. (Le ton était indubitablement hostile.) Je suppose que vous vous êtes arrangés pour que notre chauffeur se fasse arrêter...

— Non, ce doit être la Circulation, m'dame, a répondu poliment Ortega. Je n'ai aucun lien avec leurs services...

La jeune femme a eu un rictus.

— Oh, j'en suis certaine, lieutenant ! Et vous n'avez aucun ami là-bas, bien sûr. Nous l'aurons fait libérer avant le coucher du soleil, vous savez.

J'ai jeté un œil pour voir la réaction d'Ortega, mais il n'y en eut aucune. Le visage de faucon est resté impassible. J'étais plutôt préoccupé par le rictus de la jeune femme à la raquette. C'était une expression horrible, qui appartenait à un visage bien plus âgé.

Deux hommes se tenaient près de la maison depuis notre arrivée, des armes automatiques à l'épaule. Après s'être contentés de nous surveiller, ils sortaient de l'ombre et s'avançaient vers nous. À en juger par la légère dilatation des yeux de la jeune femme à la raquette, elle avait dû les appeler via un micro interne. Sur Harlan, les gens hésitaient encore à s'incruster du matériel à l'intérieur du corps, mais il semblait que la mode soit différente sur Terre.

— Vous n'êtes pas la bienvenue ici, lieutenant, a dit la jeune femme d'un ton glacial.

— On s'en va, m'dame, a répondu Ortega.

Elle m'a mis une claque inattendue sur l'épaule et est repartie vers le transport d'un pas léger. À mi-chemin, elle s'est soudain arrêtée et retournée.

— Kovacs, j'ai failli oublier. Vous en aurez besoin.

Fouillant dans sa poche de poitrine, elle m'a jeté un petit paquet. Je l'ai attrapé par réflexe et je l'ai regardé. Des cigarettes.

— À bientôt.

Elle s'est hissée à l'intérieur du transport et a verrouillé l'écoutille. Je l'ai vue me regarder à travers le hublot. Le transport s'est soulevé à pleine puissance, pulvérisant le sol et creusant une tranchée dans la pelouse en direction de l'océan. Je l'ai suivi des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse.

— Charmant, a dit la femme à côté de moi.

— Madame Bancroft ?

Elle s'est retournée. D'après son expression, je n'étais pas plus le bienvenu ici qu'Ortega. Elle avait vu le geste de camaraderie du lieutenant et ses lèvres étaient tordues de désapprobation.

— Mon mari vous a envoyé une voiture, monsieur Kovacs. Pourquoi ne l'avez-vous pas utilisée ?

J'ai sorti la lettre de Bancroft.

— Une voiture devait m'attendre... Elle ne m'attendait pas.

La femme a essayé de m'arracher la lettre des mains et je l'ai mise hors de portée. Elle est restée devant moi, écarlate, ses seins se soulevant et retombant au rythme de son souffle. Dans un réservoir, un corps continue à produire des hormones, comme s'il dormait. Je me suis soudain rendu compte que j'avais une érection de la taille d'une bouche d'incendie.

— Vous auriez dû patienter.

Harlan a une gravité de 0,8 g. Je me suis senti lourd. J'ai laissé échapper un soupir.

— Madame Bancroft, si je l'avais attendue, j'y serais encore. Pouvons-nous entrer ?

Ses yeux se sont durcis et j'ai lu en eux son âge véritable. Baissant le regard, elle a retrouvé son calme. Quand elle a repris la parole, sa voix s'était adoucie.

— Je suis navrée, monsieur Kovacs. J'oublie les bonnes manières. La police, comme vous l'avez vu, n'a pas montré beaucoup de compassion. Cette affaire a été difficile et nous sommes tous sur les nerfs. Si vous pouviez...

— Ne vous justifiez pas.

— Mais si... je suis navrée, vraiment. Je n'ai pas l'habitude de me conduire ainsi. Ni aucun de nous, d'ailleurs... (Elle a fait un geste large comme pour dire que les deux gardes armés derrière elle portaient d'habitude des guirlandes de fleurs.) Veuillez accepter mes excuses.

— Bien entendu.

— Mon mari vous attend dans le salon marin. Je vous y conduis sur-le-champ.

L'intérieur de la maison était lumineux et aéré. Une domestique qui nous attendait à la porte de la véranda a pris la raquette de Mme Bancroft sans un mot. Nous avons traversé un hall en marbre, décoré d'œuvres d'art qui paraissaient anciennes même à mon œil non entraîné. Des dessins de Gagarine et d'Armstrong, des représentations empathiques de Konrad Harlan et d'Angin Chandra. À l'autre bout de cette galerie se trouvait une sorte d'arbre rouge. Je me suis arrêté devant et Mme Bancroft a rebroussé chemin pour me rejoindre.

— Vous aimez ? a-t-elle demandé.

— Beaucoup. Cela vient de Mars, n'est-ce pas ?

Du coin de l'œil, j'ai capté un changement subtil dans son expression. Elle était en train de me réévaluer. Je me suis retourné pour la regarder.

— Je suis impressionnée, a-t-elle déclaré.

— La plupart des gens le sont. Parfois, je fais aussi des saltos arrière.

Elle m'a regardé intensément.

— Vous savez vraiment de quoi il s'agit ?

— Franchement, non. Je m'intéressais à l'art structurel... J'ai reconnu la pierre d'après les photos, mais...

— C'est un brin-de-chant.

Elle est passée devant moi et a laissé un de ses doigts courir sur l'une des branches. Un léger soupir s'en est échappé et un parfum de cerise et de moutarde s'est répandu dans l'air.

— Est-ce vivant ?

— Nul ne le sait. (Un enthousiasme surprenant a vibré dans sa voix et elle m'a paru soudain plus sympathique.) Sur Mars, ils poussent jusqu'à atteindre cent mètres de haut, avec une base aussi épaisse que des maisons. On peut les entendre chanter à des kilomètres et leur parfum porte aussi loin... D'après les marques d'érosion, les experts estiment que la plupart d'entre eux ont au moins dix mille ans. Celui-ci existe peut-être depuis la fondation de l'Empire romain...

— Cela a dû coûter une fortune. De le ramener sur Terre, je veux dire.

— L'argent n'était pas un problème, monsieur Kovacs.

Le masque est tombé de nouveau sur son visage. Il était temps de continuer.

Nous avons accéléré dans le couloir, peut-être pour rattraper le temps perdu. À chaque pas, les seins de Mme Bancroft tressautaient sous la fine étoffe de son justaucorps et je me suis forcé à m'intéresser aux œuvres d'art de l'autre côté du couloir. D'autres travaux empathiques ; Angin Chandra, la main posée sur une fusée phallique. Ça ne m'aidait pas.

Le salon marin était situé à l'extrémité de l'aile ouest. Mme Bancroft m'y a fait entrer par une simple porte de bois et le soleil nous a frappés dès notre entrée.

— Laurens, c'est M. Kovacs...

J'ai levé la main pour me protéger les yeux. À l'étage, des portes en verre coulissantes donnaient accès à un balcon. Un homme y était accoudé.

Il avait dû nous entendre entrer ; il avait dû aussi entendre le croiseur de la police, mais il était tout de même resté là, à regarder la mer. Revenir d'entre les morts peut faire cet effet, parfois. À moins que ce soit seulement de l'arrogance.

Mme Bancroft m'a fait signe d'avancer et nous avons grimpé des marches du même bois que la porte. Les murs de la pièce étaient couverts de livres du sol au plafond. Le soleil leur donnait une patine orange.

M. Bancroft s'est retourné quand nous sommes entrés sur le balcon. Il tenait un livre.

— Monsieur Kovacs, a-t-il dit en le posant pour me serrer la main. C'est un plaisir de vous rencontrer enfin. Comment trouvez-vous votre nouvelle enveloppe ?

— Ça va. Elle est confortable.

— Oui. Je ne me suis pas impliqué dans les détails, mais j'ai donné des instructions à mes avocats pour qu'ils trouvent quelque chose... d'adéquat. (Il a tourné ses yeux vers le ciel, comme pour chercher le croiseur d'Ortega à l'horizon.) J'espère que la police n'a pas fait trop de zèle.

— Pas pour l'instant.

Bancroft ressemblait à un homme qui lisait. Sur Harlan, il y avait un acteur, une star d'expéria appelée Alain Marriott, surtout connu pour son portrait d'un jeune philosophe quelliste luttant contre la tyrannie brutale des jeunes années de l'Installation. On peut douter du réalisme de la vision des quellistes, mais c'était un bon film. Je l'ai vu deux fois. Bancroft ressemblait un peu à Marriott dans ce rôle : mince, élégant, avec de longs cheveux gris coiffés en queue-de-cheval et des yeux noirs et durs. Le livre dans sa main et les étagères qui l'entouraient semblaient être une extension naturelle de la puissance de l'esprit qui transparaissait dans ses yeux.

Bancroft a effleuré l'épaule de son épouse avec une désinvolture dédaigneuse qui, dans mon état actuel, m'a donné envie de pleurer.

— C'était encore cette femme, a dit Mme Bancroft. Le lieutenant.

Bancroft a hoché la tête.

— Ne t'inquiète pas, Miriam. Ils tâtent le terrain. Je les avais prévenus que j'agirais ainsi et ils m'ont ignoré. Maintenant que M. Kovacs est ici, ils me prennent au sérieux. (Il s'est tourné vers moi.) La police ne m'a pas beaucoup aidé dans cette affaire.

— Ouais. C'est pour cette raison que je suis là, apparemment.

Nous nous sommes regardés tandis que je me demandais si j'étais, oui ou non, en colère contre cet homme. Il m'avait traîné à travers la moitié de l'univers habité, injecté dans un nouveau corps et proposé un marché que je ne pouvais refuser. *Les gens riches agissent ainsi. Quand on a le pouvoir, pourquoi ne pas l'utiliser ? Les hommes et les femmes ne sont que des marchandises, comme le reste. Rangez-les, transportez-les, décantez-les. Signez là, s'il vous plaît.*

D'un autre côté... pour l'instant, à Suntouch House, tout le monde avait prononcé mon nom correctement... et puis, ce n'est pas comme si j'avais le choix. Et il y avait l'argent. Cent mille dollars NU, six ou sept fois plus que ce que Sarah et moi espérions nous faire dans le coup de Millsport. Des dollars NU, la monnaie la plus forte, négociable sur n'importe quel monde du Protectorat.

Ça valait le coup de garder son calme.

Bancroft a une fois de plus posé la main sur sa femme, cette fois au niveau de la taille, pour la renvoyer.

— Miriam, pourrais-tu nous laisser seuls un moment ? Je suis certain que M. Kovacs a de nombreuses questions et je ne voudrais pas t'ennuyer.

— En vérité, je désirerais aussi poser certaines questions à Mme Bancroft...

Elle était déjà en train de sortir quand ma phrase l'a arrêtée net. Penchant la tête, elle nous a regardés tour à tour, Bancroft et moi. À côté de moi, son mari a frémi. Ce n'était pas ce qu'il voulait.

— Je pourrai peut-être vous voir plus tard, ai-je ajouté. En privé.

— Oui, bien sûr, a-t-elle répondu, puis ses yeux ont croisé les miens avant de papillonner ailleurs. Je serai dans la salle des cartes. Envoie-moi M. Kovacs quand vous en aurez terminé.

Nous l'avons regardée tous deux quitter le balcon. Quand la porte s'est refermée, Bancroft a désigné un fauteuil. Derrière, un antique télescope astronomique était pointé sur l'horizon, prenant la poussière. J'ai regardé les planches sous mes pieds ; elles aussi étaient vieilles. L'impression d'âge m'a enveloppé comme une cape et je me suis assis avec un léger frisson de malaise.

— Ne me prenez pas pour un macho, je vous prie, monsieur Kovacs. Après un peu moins de deux cent cinquante ans de mariage, la politesse est l'essence principale de ma relation avec Miriam. Il vaudrait mieux que vous lui parliez seul...

— Je comprends, ai-je dit en embellissant un peu la vérité.

— Voulez-vous boire quelque chose ? De l'alcool ?

— Non, merci. Seulement un jus de fruit, si vous en avez.

Les tremblements associés à l'injection commençaient à se faire sentir. En plus, je commençais à me découvrir des tremblements dans les pieds et dans les doigts, sans doute dus à la fébrilité causée par le manque de nicotine. À part quelques cigarettes empruntées à Sarah, j'avais arrêté depuis deux enveloppes et je n'avais aucune envie de replonger maintenant. L'alcool m'achèverait.

Bancroft a croisé les mains sur ses genoux.

— Bien sûr. Je vais vous en faire apporter. À présent, par où voudriez-vous commencer ?

— Nous pourrions peut-être parler de ce que vous attendez de moi. Je ne sais pas ce que Reileen Kawahara vous a dit, ou quelle réputation les Corps diplomatiques ont sur Terre, mais n'espérez aucun miracle. Je ne suis pas un sorcier.

— J'en suis conscient. J'ai lu attentivement la littérature concernant les Corps. Reileen Kawahara m'a seulement dit que l'on pouvait compter sur vous, même si vous étiez un peu... fatigant.

Je me souvenais des méthodes de Kawahara et de mes réactions.

Fatigant. Pour sûr.

Je lui ai fait le discours habituel. Il était amusant de me présenter à un client qui avait déjà acquis mes services. Il était tout aussi amusant de rabaisser mes capacités. La modestie n'est pas le fort de la communauté criminelle. Il est de rigueur de gonfler les réputations...

Pour un peu, j'aurais pu être de retour dans les Corps. Les longues tables de conférences et Virginia Vidaura passant un savon à son équipe.

— L'entraînement des Corps diplomatiques a été développé pour les unités de commandos coloniaux des NU. Ce qui ne veut pas dire...

Ce qui ne voulait pas dire que chaque membre des Corps était l'équivalent d'un membre de commando. Pas exactement... mais, dites-moi, quelle est la définition d'un soldat ? Quelle part de l'entraînement des forces spéciales est physique et quelle part spirituelle ? Et que se passe-t-il quand le corps et l'esprit sont séparés ?

L'espace, pour utiliser un cliché, est vaste. Le plus proche des Mondes établis se situe à cinquante années-lumière de la Terre. Les plus lointains sont quatre fois plus loin et certains des transports des Colonies sont encore en route. Si un maniaque commence à jongler avec des nucléaires tactiques ou un jouet menaçant la biosphère, que faites-vous ? Une des solutions est de transmettre l'information, par injection hyperspatiale, à une vitesse si proche de l'instantané que les scientifiques se prennent encore la tête pour trouver la bonne terminologie... mais, pour citer Quellcrist Falconer, ce n'est pas comme ça que vous pourrez déployer vos putains de divisions. Et si vous lancez un transport de troupes par des moyens classiques au moment où ça commence à chier, les marines arriveront juste à temps pour interroger les petits-enfants des vainqueurs.

Ce n'est pas une façon de gérer un Protectorat.

D'accord, on peut numériser et transporter les esprits d'une équipe de combat de choc. Cela fait longtemps que la loi du grand nombre a cessé de compter dans une guerre, et la plupart

des victoires militaires de la dernière moitié du millénaire ont été gagnées grâce à de petites unités de guérilla. Oui, il est possible d'envoyer les esprits de vos supersoldats t.h.d. dans des enveloppes avec conditionnement de combat, système nerveux boosté et muscles renforcés aux stéroïdes.

Et ensuite ?

Ensuite, les voilà dans des corps qu'ils ne connaissent pas, sur un monde qu'ils ne connaissent pas, combattant pour des étrangers contre d'autres étrangers pour des raisons dont ils n'ont jamais entendu parler et auxquelles ils ne comprendraient sans doute rien. Le climat est différent, le langage et la culture sont différents, la faune et la flore sont différentes, l'atmosphère est différente. Merde, même la gravité est différente. Ils ne savent rien et leur implanter des connaissances locales leur donne une masse considérable d'informations à assimiler alors qu'ils doivent défendre leur vie quelques heures après s'être fait envelopper.

C'est pour ça que les Corps diplomatiques existent.

Conditionnement neurachem, interfaces cyborg, amélioration, tout cela est physique. La plupart de ces modifications ne touchent pas l'esprit et c'est l'esprit qui est envoyé. C'est comme ça que les Corps ont débuté. Ils ont ressorti des techniques psychospirituelles connues des cultures orientales sur Terre depuis des milliers d'années et les ont distillées dans un système d'entraînement si complet que, sur la plupart des mondes, on interdit aux lauréats d'exercer une fonction politique ou militaire.

Ce ne sont pas des soldats, non. Pas exactement.

— Je travaille par absorption, ai-je dit pour terminer. Je suis en contact avec quelque chose, je l'absorbe et je m'en sers pour m'en sortir.

Bancroft a changé de position. Il n'avait pas l'habitude d'écouter et cela se voyait.

Il était temps de s'intéresser à lui.

— Qui a découvert votre corps ?

— Ma fille, Naomi.

Il s'est interrompu quand la porte s'est ouverte à l'étage d'en dessous. Un instant plus tard, la domestique qui avait pris la

raquette de Miriam Bancroft a fait son apparition sur le balcon avec un flacon glacé et de grands verres sur un plateau. Bancroft était équipé d'un micro interne, comme tout le monde à Suntouch House, semblait-il.

La domestique a posé le plateau. Elle a servi sans un mot, puis s'est éclipsée sur un léger mouvement de tête de Bancroft. Les yeux de celui-ci l'ont suivie un moment, dans le vague.

De retour de l'au-delà. Ce n'était pas une blague.

— Naomi, ai-je répété doucement.

Il a cligné des yeux.

— Oh ! oui. Elle est passée ici pour me demander quelque chose. Sûrement les clés d'une des limousines. Je suis un père permissif, je suppose, et Naomi est ma cadette.

— Quel âge ?

— Vingt-trois ans.

— Avez-vous beaucoup d'enfants ?

— Oui. Beaucoup. (Bancroft a eu un sourire quasi imperceptible.) Quand vous en avez les loisirs et les moyens, mettre des enfants au monde est une véritable joie. J'ai vingt-sept fils et trente-quatre filles.

— Vivent-ils avec vous ?

— Naomi, oui, la plupart du temps. Les autres vont et viennent. La plupart ont une famille, maintenant.

— Comment va Naomi ?

Découvrir son père sans tête n'était pas la meilleure façon de commencer la journée.

— Elle est en psychochirurgie, a répondu Bancroft. Mais elle s'en sortira. Voulez-vous lui parler ?

— Pas pour le moment, ai-je dit en me levant et en me dirigeant vers la porte du balcon. Vous dites qu'elle est venue ici... C'est ici que cela s'est passé ?

— Oui, a répondu Bancroft en me rejoignant à la porte. Quelqu'un est entré et m'a arraché la tête avec un blaster à particules. Il y a encore la marque sur le mur, là, au-dessus du bureau.

Je suis entré et j'ai descendu les marches. Le bureau était un lourd élément de bois-miroir. Ils avaient dû en importer le code génétique de Harlan pour le faire pousser ici. Une idée qui m'a

semblé aussi extravagante que le brin-de-chant du hall et d'un goût plus douteux.

Sur Harlan, le bois-miroir poussait dans les forêts de trois continents, et tous les bouges de Millsport taillaient leurs comptoirs dedans. J'en ai fait le tour pour inspecter le mur. La surface blanche était tachée de noir, signature incontestable d'une arme à rayonnement. J'ai passé l'essentiel de ma jeunesse à produire ce genre de marques. La brûlure commençait à hauteur de la tête et se prolongeait en arc vers le bas.

Bancroft était resté sur le balcon. J'ai levé les yeux vers lui.

— C'est la seule trace de tir dans la pièce ?

— Oui.

— Rien d'autre n'a été abîmé, cassé, dérangé ?

— Non. Rien.

Il voulait en dire plus, mais il attendait que j'en aie terminé.

— Et la police a trouvé l'arme à côté de vous ?

— Oui.

— Possédez-vous une arme capable de faire cela ?

— Oui. D'ailleurs, c'était la mienne. Je la garde dans un coffre sous le bureau, qui ne s'ouvre que par empreintes palmaires. Les policiers ont trouvé le coffre ouvert ; rien d'autre n'avait été déplacé. Voulez-vous regarder à l'intérieur ?

— Pas pour le moment, merci.

Je savais d'expérience comme les meubles en bois-miroir étaient lourds. J'ai soulevé un coin du tapis sous le bureau. Il y avait une ligne de fracture invisible sur le sol.

— Le coffre est réglé sur quelles empreintes ?

— Celles de Miriam et les miennes.

Il y a eu une pause significative. Bancroft a soupiré, assez fort pour être entendu de l'autre côté de la pièce.

— Allez-y, Kovacs. Dites-le. Tout le monde l'a dit. Ou je me suis suicidé, ou Miriam m'a assassiné. Il n'y a pas d'autre explication rationnelle. J'entends ça depuis ma sortie du réservoir, à Alcatraz.

J'ai étudié la pièce avant de croiser son regard.

— Vous avouerez que ça facilite la tâche de la police, ai-je dit. C'est clair et net...

Il a reniflé, mais avec humour. Malgré moi, j'ai commencé à apprécier cet homme. Je suis remonté sur le balcon et je me suis appuyé sur la rambarde. Une silhouette vêtue de noir faisait les cent pas dans le jardin, l'arme en bandoulière. Au loin, la clôture de sécurité miroitait. Je l'ai regardée un moment.

— C'est demander beaucoup que de croire que quelqu'un a réussi à entrer ici, malgré votre système de sécurité, puis que ce quelqu'un a ouvert un coffre auquel seul votre femme et vous aviez accès et vous a tué sans rien déranger. Or, vous êtes un homme intelligent... vous devez donc avoir vos raisons.

— Oh ! j'en ai ! Plusieurs.

— Des raisons que la police a choisi d'ignorer.

— Oui.

Je me suis retourné vers lui.

— Allons-y, écoutons-les.

— Vous les avez en face de vous, monsieur Kovacs, a déclaré Bancroft. Je suis là. Je suis de retour. On ne peut pas me tuer en détruisant ma pile corticale.

— Vous avez un stockage à distance. Évidemment. Quel est le rythme de sauvegarde ?

Bancroft a souri.

— Toutes les quarante-huit heures, a-t-il dit en tapotant la base de sa nuque. Injection directe, d'ici à une pile protégée dans les installations de PsychaSec à Alcatraz. Je n'ai même pas à y penser.

— Et ils gardent vos clones au frais.

— Oui. De multiples unités.

L'immortalité garantie. Je suis resté assis à y réfléchir un instant, à me demander à quel point cela me plairait. À me demander si cela me plairait.

— Ce doit être cher, ai-je dit enfin.

— Pas vraiment. PsychaSec m'appartient.

— Oh !

— Vous voyez, monsieur Kovacs, ni moi ni ma femme n'avons appuyé sur la détente. Nous savions tous deux que ce ne serait pas suffisant pour me tuer. Même si cela paraît incroyable, c'est forcément un étranger qui a agi. Quelqu'un qui ignorait tout du stockage externe.

— Le suicide est rarement rationnel, ai-je ajouté.

— Oui, c'est ce qu'a dit la police. L'irrationalité est pratique pour expliquer toutes les incohérences de leur théorie.

— Qui sont ?

C'était ce que Bancroft voulait me révéler plus tôt. Il a tout sorti d'un coup.

— Que j'avais choisi de marcher les deux derniers kilomètres pour rentrer chez moi, que j'étais entré à pied dans la propriété, puis que j'avais réajusté mon horloge interne avant de me tuer.

— Je vous demande pardon ? ai-je fait en clignant des yeux.

— La police a trouvé les traces d'un atterrissage de croiseur dans un champ, à deux kilomètres du périmètre de Suntouch House... juste au-delà du rayon de surveillance de la sécurité de la propriété. Cela tombe bien, non ? Or, il n'y avait pas de couverture satellite à ce moment précis... ce qui tombe bien également.

— Ils ont vérifié les données des taxis ?

Bancroft a acquiescé.

— Pour ce qu'elles valent, oui. Les lois de la Côte ouest n'obligent pas les compagnies de taxis à garder les enregistrements des allées et venues de leur flotte. Les compagnies les plus réputées le font, bien sûr, mais pas toutes. Certaines s'en servent même comme argument de vente. La confidentialité. (Une expression de frayeur est passée rapidement sur le visage de Bancroft.) Pour certains clients, l'avantage est certain.

— Avez-vous utilisé ces compagnies dans le passé ?

— À l'occasion, oui.

La question suivante était suspendue dans l'air, juste entre nous. Je ne l'ai pas posée. S'il avait eu besoin de confidentialité, Bancroft n'allait pas me confier ses raisons. Je n'allais pas le forcer à parler sans plus d'informations.

Bancroft s'est éclairci la voix.

— Certains indices suggéreraient que le véhicule n'était pas un taxi. La police a parlé de « distribution de l'effet de champ ». Un spectre correspondant à un véhicule plus lourd.

— Tout dépend de la légèreté de son atterrissage...

— Je sais. En tout cas, mes traces partent de cette zone d'arrivée et l'état de mes chaussures correspond à une promenade de deux kilomètres à travers champs. Et puis, il y a eu un appel passé de cette pièce un peu après 3 heures, la nuit où j'ai été tué. L'heure a été vérifiée. Il n'y a pas de voix à l'autre bout de la ligne, juste une respiration.

— Et la police le sait ?

— Bien sûr.

— Comment l'expliquent-ils ?

Bancroft a eu un sourire.

— Ils ne l'expliquent pas. Ils pensent que la promenade solitaire sous la pluie démontre des idées suicidaires et ils ne voient aucun problème au fait qu'un homme vérifie son horloge interne avant de se faire sauter la tête. Le suicide n'est pas un acte rationnel. Ils ont des statistiques. Apparemment, le monde est plein d'incompétents qui se suicident et se réveillent le lendemain dans une nouvelle enveloppe. On me l'a expliqué. Ils oublient qu'ils portent une pile, ou cela ne leur semble pas important au moment de leur acte. Notre Sécurité sociale adorée les ramène, malgré leurs désirs et les lettres de suicide. Un véritable abus de pouvoir. Est-ce la même chose sur Harlan ?

— Plus ou moins, ai-je répondu en haussant les épaules. Si la demande est officiellement documentée, ils sont obligés d'abandonner. Sinon, l'entrave à résurrection est un délit.

— Je suppose que la précaution est sage.

— Oui. Ça empêche les assassins de faire passer leurs boulots pour des suicides.

Bancroft s'est appuyé sur la balustrade et m'a fixé du regard.

— Monsieur Kovacs, j'ai trois cent cinquante-sept ans. J'ai survécu à une guerre corpo, à la chute conséquente de mes intérêts industriels et financiers, à la vraie mort de deux de mes enfants, à trois crises économiques majeures, au moins, et je suis toujours là. Je ne suis pas le genre d'homme à m'ôter la vie, et si je l'étais, je me serais débrouillé autrement. Si j'avais eu l'intention de mourir, vous ne me parleriez pas aujourd'hui. Est-ce clair ?

J'ai regardé ses yeux durs et sombres.

— Oui. Très clair.

— Bien, a-t-il dit en détournant le regard. Pouvons-nous continuer ?

— D'accord. La police. Ils ne vous aiment pas beaucoup, non ?

Bancroft eut un sourire sans beaucoup d'humour.

— La police et moi avons un problème de perspective.

— De perspective ?

— En effet, a-t-il dit en faisant quelques pas le long du balcon. Venez, je vais vous montrer ce que je veux dire.

Je l'ai suivi, accrochant le télescope avec mon bras et orientant la lunette vers le ciel. La fatigue de l'injection commençait à se faire sentir. Les moteurs du télescope ont gémi et l'appareil est revenu dans sa position initiale. Les données d'élévation et de distance ont clignoté sur un ancien afficheur à mémoire. Je me suis arrêté pour le voir se réaligner. Les empreintes de doigts sur le clavier étaient brouillées par une couche de poussière antédiluvienne.

Bancroft n'a pas remarqué ma maladresse, ou il était simplement poli.

— C'est à vous ? lui ai-je demandé en montrant l'instrument du pouce.

Il a jeté un coup d'œil absent.

— C'était une de mes passions. Du temps où on contemplait encore les étoiles. Vous ne pouvez vous souvenir de ce sentiment... (C'était dit sans prétention ou arrogance. Sa voix avait perdu un peu de sa concentration, comme si sa transmission se perdait dans le lointain.) J'ai regardé dans cette lentille pour la dernière fois il y a presque deux siècles. La plupart des vaisseaux des Colonies étaient toujours en vol. Nous attendions encore de savoir s'ils allaient atteindre leur but. Que les faisceaux d'injection nous reviennent. Comme les signaux des phares... Il était en train de me perdre. Je l'ai ramené à la réalité.

— La perspective ? lui ai-je demandé gentiment.

— La perspective, a-t-il répété en balayant sa propriété du bras. Vous voyez cet arbre ? Derrière les courts de tennis ?

Je ne pouvais pas le rater. Un monstre plus haut que la maison, dont l'ombre était plus grande qu'un court. J'ai acquiescé.

— Cet arbre a plus de sept cents ans. Quand j'ai acheté la propriété, j'ai engagé un architecte et il a voulu le faire couper. Il voulait construire la maison plus haut sur la pente et l'arbre gâchait la vue sur la mer. Je l'ai viré. (Bancroft s'est retourné pour être sûr que je le comprenais.) Vous voyez, monsieur Kovacs, cet ingénieur avait la trentaine et, pour lui, l'arbre n'était qu'un... obstacle sur son chemin. Qu'il fasse partie du monde depuis plus de vingt fois sa vie ne semblait pas le toucher. Il n'avait pas de respect.

— Vous êtes l'arbre.

— Exactement. Je suis l'arbre. La police aimerait me couper, comme cet architecte. Je suis un ennui pour eux et ils n'ont aucun respect.

Je me suis assis pour digérer ce qu'il venait de dire. L'attitude de Kristin Ortega commençait à prendre sens. Si Bancroft pensait qu'il était au-dessus des basses considérations des citoyens normaux, il ne devait pas se faire beaucoup d'amis en uniforme. Inutile de lui expliquer que, pour Ortega, il existait un autre arbre appelé « la loi » et qu'à ses yeux Bancroft y enfonçait quelques clous. J'ai déjà vu ce genre de situations, des deux côtés de la barrière. Il n'y a aucune solution, à part celle qu'avaient choisie mes ancêtres : quand vous n'aimez pas les lois, vous allez là où elles ne peuvent pas vous toucher.

Et vous en créez de nouvelles.

Bancroft est resté contre la balustrade. Il communiait peut-être avec l'arbre. J'ai décidé de laisser de côté cet aspect-là de l'enquête.

— De quand date votre dernier souvenir ?

— Du mardi 14 octobre. Je vais me coucher à minuit.

— Votre dernier souvenir avant la sauvegarde.

— Oui, la transmission a dû débuter à 4 heures, mais je devais dormir à cette heure-là.

— Pratiquement quarante-huit heures avant votre mort.

— J'en ai peur.

C'était la pire éventualité. En quarante-huit heures, il pouvait se passer n'importe quoi. Bancroft avait pu faire un aller et retour sur la Lune. J'ai frotté la cicatrice au-dessus de mon œil, me demandant comment elle avait pu arriver là.

— Et rien avant ce moment ne suggère que quelqu'un aurait voulu vous tuer ? (Bancroft était appuyé sur la rambarde et regardait au loin, mais je l'ai vu sourire.) J'ai dit quelque chose de drôle ?

Il a eu la grâce de revenir s'asseoir.

— Non, monsieur Kovacs. Il n'y a rien d'amusant dans cette situation. Quelqu'un veut ma mort et ce n'est pas un sentiment agréable. Mais vous devez comprendre que pour un homme dans ma position les inimitiés, et même les menaces de mort, font partie du quotidien. Les gens m'envient, les gens me détestent. C'est la rançon du succès.

Voilà qui était nouveau pour moi. Des gens me détestaient sur une dizaine de planètes et je n'avais pourtant pas grand succès.

— Y en avait-il d'intéressantes ces derniers jours ? Des menaces de mort, je veux dire ?

Il a haussé les épaules.

— Peut-être. Je ne m'en occupe pas. Il s'agit du travail de Mlle Prescott.

— Vous ne considérez pas que les menaces de mort sont dignes de votre attention ?

— Monsieur Kovacs, je suis un entrepreneur. Des occasions et des crises se présentent ; je les gère. La vie continue. J'engage des managers pour s'en occuper.

— C'est très pratique mais, au vu des circonstances, je trouve difficile à croire que ni vous ni la police n'ayez consulté les dossiers de Mlle Prescott...

Bancroft a agité la main.

— Bien sûr, la police a fait ses recherches. Oumou Prescott leur a répété ce qu'elle m'avait dit. Que rien d'extraordinaire n'avait été reçu lors des six derniers mois. J'ai assez confiance en elle pour ne pas avoir à vérifier. Mais vous aurez sûrement envie de voir par vous-même.

L'idée de me plonger dans le vitriol incohérent vomi par les paumés et les âmes perdues de ce monde m'épuisait par avance. Un profond manque d'intérêt pour les problèmes de Laurens Bancroft a déferlé sur moi. Je l'ai maîtrisé avec un effort digne de l'approbation de Virginia Vidaura.

— Il me faudra parler à Oumou Prescott, de toute façon.

— Je vais vous prendre rendez-vous sur-le-champ. (Ses yeux sont partis dans le vague de celui qui consulte un matériel implanté.) Quelle heure vous conviendrait ?

J'ai levé la main.

— Ce serait mieux si je m'en occupais moi-même. Dites-lui juste que je prendrai contact avec elle. Et j'aurais besoin de visiter le complexe de réenveloppement de PsychaSec.

— Certainement. Prescott vous accompagnera, elle connaît le directeur. Autre chose ?

— Une ligne de crédit.

— Bien sûr. Ma banque vous a déjà alloué un compte à code génétique. Ils ont le même système sur Harlan, si j'ai bien compris.

J'ai léché mon pouce et je l'ai levé. Bancroft a acquiescé.

— C'est la même chose ici. Vous découvrirez qu'il y a des quartiers de Bay City où le liquide est la seule monnaie acceptée. Je ne vois aucune raison pour que vous vous attardiez dans ces zones mais, au cas où, sachez que vous pourrez toujours retirer des espèces dans les distributeurs. Avez-vous besoin d'une arme ?

— Pas pour le moment, non.

L'une des règles d'or de Virginia Vidaura était de « définir la nature de la tâche avant de choisir les outils ». La trace de stuc carbonisé sur le mur de Bancroft me semblait trop élégante pour que l'enquête se transforme aussi vite en tir aux pigeons.

— Bien.

Ma réponse avait dérangé Bancroft. Il allait saisir quelque chose dans la poche de sa chemise et il a terminé maladroitement son action. Enfin, il m'a tendu une carte.

— Ce sont mes armuriers. Je leur ai dit de s'attendre à votre visite.

J'ai pris la carte et je l'ai retournée dans ma main. « Larkin et Green, armuriers depuis 2203. » Pittoresque. Il y avait une simple rangée de chiffres dessous.

J'ai empoché la carte.

— Cela me sera peut-être utile plus tard, ai-je admis. Mais pour l'instant, je préfère atterrir en douceur. Attendre que la poussière retombe. Je pense que vous apprécierez cette approche.

— Oui, bien sûr. Agissez au mieux. Je vous fais confiance. (Bancroft a accroché mon regard et l'a soutenu.) Vous vous souviendrez néanmoins des termes de notre accord, monsieur Kovacs. Je vous paie pour un service. Je n'apprécie pas les abus de confiance.

— Je le supposais.

Je me souvenais de la façon dont Reileen Kawahara avait traité deux de ses mignons infidèles. Leurs cris d'animaux avaient longtemps hanté mes rêves. L'argument de Reileen, qu'elle avait développé en pelant une pomme, était que, puisque plus personne ne mourait vraiment, la punition ne pouvait avoir lieu que par la souffrance. J'ai senti mon nouveau visage grimacer, rien qu'à ce souvenir.

— Pour ce que ça vaut, sachez que les infos transmises par les Corps à mon sujet ne valent rien. Ma parole a autant de valeur qu'elle en a jamais eu. (Je me suis levé.) Savez-vous où je peux m'installer en ville ? Un endroit tranquille, plutôt central ?

— Essayez Mission Street. Je vais demander à quelqu'un de vous y accompagner. À Curtis, s'il est sorti de sa garde à vue... (Bancroft s'est levé lui aussi.) Je suppose que vous allez interroger Miriam. Elle en sait plus que moi sur les dernières quarante-huit heures, vous désirerez sûrement lui parler en privé...

J'ai pensé à ces yeux si anciens dans ce corps d'adolescente et l'idée d'avoir une conversation avec Miriam Bancroft m'a soudain révulsé. Au même moment, une main glaciale raclait des accords tendus au creux de mon estomac et l'extrémité de mon pénis s'est gonflée de sang.

La classe.

— Oh oui ! ai-je dit sans enthousiasme. Sûrement.

CHAPITRE 4

— Vous semblez mal à l'aise, monsieur Kovacs. L'êtes-vous ?

J'ai regardé par-dessus mon épaule la domestique qui m'avait conduit jusqu'ici, puis je me suis retourné vers Miriam Bancroft. Leurs corps avaient à peu près le même âge.

— Non, ai-je répondu, la voix un peu plus rauque que prévu.

Elle a fait la moue avant de rouler la carte qu'elle étudiait à mon arrivée. Derrière moi, la domestique a fermé la porte de la salle avec un lourd « clic ». Bancroft n'avait pas jugé bienséant de m'accompagner. Peut-être ne s'autorisaient-ils qu'une seule rencontre par jour.

La domestique était apparue comme par magie au moment où nous étions descendus dans le salon marin. Bancroft lui avait porté autant d'attention que la fois précédente.

Quand je l'avais quitté, il se tenait à côté du bureau, contemplant la trace de brûlure sur le mur.

Mme Bancroft a resserré sa prise sur la carte et l'a glissée dans un long tube protecteur.

— Bien, a-t-elle dit sans lever les yeux. Posez-moi vos questions.

— Où étiez-vous lorsque le tir s'est produit ?

— Au lit, a-t-elle répondu, levant les yeux pour la première fois. S'il vous plaît, ne me demandez pas de témoin, j'étais seule.

La salle des cartes était longue et aérée sous une voûte recouverte d'illuminum. Les casiers de rangement étaient à hauteur de ma taille, surmontés d'un support transparent et alignés comme des présentoirs dans un musée. Je me suis déplacé afin de mettre un des casiers entre Mme Bancroft et moi. C'était un peu comme me mettre à couvert.

— Madame Bancroft, il semble y avoir un malentendu. Je n'appartiens pas à la police. Les informations m'intéressent, pas la culpabilité.

Glissant la carte dans son logement, elle s'est appuyée contre le rack, les mains derrière son dos. Elle avait laissé sa jeune sueur fraîche et son ensemble de tennis dans une élégante salle de bains durant ma conversation avec son mari. À présent, elle portait un pantalon noir et quelque chose né de l'union entre une veste de soirée et un corsage. Ses manches étaient remontées presque jusqu'au coude, ses poignets dépourvus de tout bijou.

— Ai-je l'air coupable, monsieur Kovacs ?

— Vous semblez tenir à prouver votre fidélité à un étranger.

Elle a ri. C'était un rire plaisant et ses épaules se soulevaient et s'abaissaient à mesure qu'il s'échappait. Un rire que je pourrais aimer.

— Vous êtes délicieusement indirect.

J'ai regardé la carte exposée au-dessus du casier devant moi. Elle était datée dans le coin supérieur gauche. Quatre cents ans avant ma naissance. Les noms des lieux étaient d'une écriture que je ne connaissais pas.

— Là d'où je viens, être direct n'est pas considéré comme une qualité, madame Bancroft.

— Non ? Alors qu'est-ce qui en est une ?

J'ai haussé les épaules.

— La politesse. La maîtrise. Ne pas embarrasser ses interlocuteurs.

— Comme ce doit être ennuyeux ! Je pense que vous allez avoir quelques surprises, monsieur Kovacs.

— Je n'ai pas dit que j'étais un citoyen modèle, madame Bancroft.

— Oh ! a-t-elle dit en se repoussant du casier et en se dirigeant vers moi. Effectivement, Laurens m'a un peu parlé de vous. Il semble que vous soyez considéré comme dangereux sur Harlan. (J'ai haussé les épaules.) C'est du russe.

— Je vous demande pardon ?

— L'écriture. (Elle a fait le tour du casier.) C'est une carte russe des sites d'atterrissage lunaires, générée par ordinateur. Très rare. Je l'ai achetée aux enchères. Vous aimez ?

— Elle est très jolie. À quelle heure êtes-vous partie vous coucher, la nuit où votre mari s'est fait tirer dessus ?

Elle m'a fixé du regard.

— Tôt. Je vous l'ai dit, j'étais seule. (Elle a évacué la tension de sa voix et son ton est redevenu presque badin.) Oh, et si mon ton sonne comme de la culpabilité, monsieur Kovacs, détrompez-vous : ce n'en est pas ! C'est de la résignation. Avec un soupçon d'amertume.

— Vous ressentez de l'amertume ? Envers votre mari ?

Elle a souri.

— Je croyais avoir prononcé le mot « résignation ».

— Vous avez dit les deux.

— Pensez-vous que j'ai tué mon mari ?

— Je ne pense rien pour l'instant. Mais c'est une possibilité.

— Vraiment ?

— Vous aviez accès au coffre. Vous étiez à l'intérieur des défenses de la maison quand le crime s'est produit. Et il semble que vous pourriez avoir un mobile émotionnel.

Elle m'a regardé en souriant.

— Vous accumulez les charges, n'est-ce pas, monsieur Kovacs ?

Je lui ai rendu son regard.

— Si le cœur est de la partie, oui.

— La police a eu durant un moment une théorie similaire. Ils ont décidé que le cœur n'y était plus. Je préférerais que vous ne fumiez pas ici.

J'ai regardé mes mains pour découvrir qu'elles jouaient avec le paquet de cigarettes offert par Kristin Ortega. J'étais en train d'en sortir une du paquet. Me sentant étrangement trahi par ma nouvelle enveloppe, je l'ai rangé.

— Navré.

— Ne vous inquiétez pas... ce n'est qu'une question de contrôle climatique. Les cartes sont très sensibles à la pollution. Vous ne pouviez pas le savoir.

Elle avait réussi à me faire sentir que seul un abruti complet aurait pu l'ignorer. L'interrogatoire m'échappait.

— Pourquoi la police... ?

— Demandez-leur. (Elle m'a tourné le dos et s'est éloignée comme si elle prenait une décision.) Quel âge avez-vous, monsieur Kovacs ?

— En âge subjectif ? Quarante et un ans. Les années de Harlan sont un peu plus longues, mais pas de beaucoup.

— Et objectivement ? a-t-elle demandé en imitant mon ton.

— J'ai passé à peu près un siècle dans le réservoir. On a tendance à perdre le fil.

C'était un mensonge. Je savais au jour près quelle était la durée de chacune de mes peines. Je l'avais calculé une nuit et, à présent, je ne pouvais plus oublier le résultat. Chaque fois que je replongeais, il me suffisait de faire l'addition.

— Vous devez être très seul à présent.

J'ai soupiré et je me suis retourné pour examiner le casier le plus proche. Toutes les cartes étaient étiquetées. La notation était archéologique. Syrtis Minor – 3e excavation, quartier est. Bradbury, ruines aborigènes. J'ai commencé à tirer une carte hors de son logement.

— Madame Bancroft, ce que je ressens n'est pas au cœur du problème. Dites-moi, pour quelle raison votre mari aurait-il pu essayer de se tuer ?

Elle s'est retournée avant même que j'aie terminé ma phrase.

— Mon mari ne s'est pas tué, a-t-elle déclaré froidement. J'ai agité la carte.

— Vous en semblez bien certaine, ai-je commenté en souriant. Pour quelqu'un qui n'était pas réveillé, je veux dire.

— Posez ça, a-t-elle crié en s'avançant vers moi. Vous n'avez aucune idée de sa valeur...

Elle s'est arrêtée net en me voyant remettre la carte dans le casier. Puis elle a avalé sa salive et a lutté pour se maîtriser.

— Essayez-vous de me mettre en colère, monsieur Kovacs ?

— Je veux seulement obtenir votre attention.

Nous nous sommes affrontés du regard pendant quelques secondes. Mme Bancroft a baissé les yeux.

— Je vous l'ai dit, je dormais. Que puis-je vous raconter d'autre ?

— Où était parti votre mari cette nuit-là ?

Elle s'est mordu la lèvre.

— Je n'en suis pas certaine... Je crois qu'il a passé la journée à Osaka, pour une réunion.

— Où se trouve Osaka ?

Elle m'a regardé, surprise.

— Je ne suis pas d'ici, ai-je dit patiemment.

— Osaka est au Japon. Je pensais...

— Ouais, Harlan a été colonisé par un keiretsu avec de la main-d'œuvre d'Europe de l'Est. C'était il y a longtemps, et je n'étais pas né.

— Je suis navrée.

— Ne le soyez pas. Vous ne savez probablement pas non plus ce que faisaient vos ancêtres il y a trois siècles...

Je me suis interrompu. Mme Bancroft me regardait étrangement. La stupidité de mes paroles m'a frappé un instant plus tard. L'injection commençait à se faire sentir. Il me fallait dormir vite avant que je dise ou fasse quelque chose d'idiot.

— J'ai plus de trois siècles, monsieur Kovacs, a-t-elle dit avec un léger sourire aux lèvres. Les apparences sont trompeuses. Ceci est mon onzième corps.

Étant donné sa position, elle s'attendait que je la regarde. J'ai étudié ses traits slaves, son décolleté, son déhanchement, les courbes à moitié voilées de ses cuisses, affectant un détachement que ni moi ni mon enveloppe récemment excitée ne ressentions vraiment.

— C'est très joli. Un peu jeune à mon goût mais, comme je l'ai dit, je ne suis pas d'ici. Pouvons-nous revenir à votre mari, s'il vous plaît ? Il est parti à Osaka, mais il est revenu. Je suppose qu'il ne s'y est pas rendu physiquement.

— Non, bien sûr que non. Il a un clone de transit là-bas. Il aurait dû revenir à 18 heures, mais...

— Oui ?

Elle a changé un peu de position. J'ai eu l'impression qu'elle se calmait.

— Il est rentré en retard, c'est tout. Laurens reste souvent tard à l'extérieur après s'être occupé d'un contrat.

— Et personne ne sait où il a pu aller cette fois ? Curtis, par exemple ?

La tension du visage de mon interlocutrice était toujours présente, comme des rochers sous une fine couche de neige.

— Il n'a pas appelé Curtis. Je suppose qu'il a pris un taxi du complexe d'enveloppement. Je ne suis pas son gardien, monsieur Kovacs.

— Cette réunion était cruciale ? À Osaka ?

— Oh... non, je ne crois pas ! Nous en avons parlé. Bien sûr, il ne s'en souvient pas, mais nous avons survolé les contrats et il avait tout prévu depuis un moment déjà. Une compagnie de développement océanographique, appelée Pacificon, basée au Japon. Du renouvellement de leasing... En principe, tout se fait à Bay City, mais il y avait besoin d'une assemblée extraordinaire des assesseurs. Il est toujours préférable d'être proche de la source.

J'ai acquiescé sagement, n'ayant aucune idée de ce que pouvait être un « assesseur de développement océanographique ». La nervosité de Mme Bancroft semblait s'estomper.

— La routine ?

— Oui, je crois, a-t-elle répondu avec un sourire fatigué. Monsieur Kovacs, je suis certaine que la police a les enregistrements de toutes ces informations.

— J'en suis sûr, madame Bancroft. Mais ils n'ont aucune raison de les partager avec moi. Je n'ai aucun pouvoir ici, et le lieutenant Ortega ne m'aidera pas.

— Vous aviez pourtant l'air de bien vous entendre quand vous êtes arrivé, a-t-elle dit avec une pointe de malice dans la voix. (Je l'ai regardée fixement jusqu'à ce qu'elle baisse les yeux.) Mais je suis certaine que Laurens vous obtiendra ce que vous voulez.

Je partais droit dans le mur. Et à vitesse grand V. J'ai fait marche arrière.

— Je devrais peut-être lui en parler, ai-je confirmé. (Puis j'ai regardé autour de moi.) Toutes ces cartes. Depuis combien de temps les collectionnez-vous ?

Mme Bancroft devait avoir compris que l'entretien tirait à sa fin. La tension s'évacuait d'elle comme l'huile d'un carter.

— Depuis toujours, a-t-elle dit. Quand Laurens regardait les étoiles, d'autres gardaient les yeux rivés au sol.

Pour une raison inconnue, j'ai pensé au télescope abandonné sur la terrasse de Bancroft. Je l'ai vu, silhouette angulaire contre le ciel nocturne, témoignage muet des temps et des obsessions passées, relique dont plus personne ne voulait. Je me suis souvenu de la façon dont il était revenu dans sa position après que je l'avais bousculé, fidèle à une programmation vieille de plusieurs siècles peut-être, éveillé de la même façon que Miriam Bancroft avait caressé le brin-de-chant dans la galerie.

Vieux.

Soudain, avec une pression suffocante, il est tombé sur moi comme une chape, sa puanteur émanant des pierres de Suntouch House comme de l'humidité. L'âge. J'en ai même senti le parfum chez cette femme à l'impossible jeunesse, là, devant moi, et ma gorge s'est bloquée avec un petit « clic ». Une partie de moi voulait partir en courant, sortir et respirer un air frais, un air neuf, m'éloigner de ces créatures dont les souvenirs s'étendaient au-delà des événements historiques de mes livres d'école...

— Vous vous sentez bien, monsieur Kovacs ?

L'injection.

Je me suis concentré avec effort.

— Oui, je vais bien, ai-je dit en m'éclaircissant la voix avant de la regarder dans les yeux. Je ne vais pas vous retenir plus longtemps, madame Bancroft. Merci de m'avoir accordé un peu de votre temps. Elle s'est avancée vers moi.

— Aimeriez-vous...

— Non, tout va bien. Je trouverai la sortie.

Il m'a semblé mettre une éternité à quitter la salle des cartes. Mes pas faisaient vibrer un écho dans ma tête. À chaque pas et à chaque carte dans son cercueil de verre, je sentais ces yeux immémoriaux fixés sur ma colonne vertébrale.

J'avais vraiment besoin d'une cigarette.

CHAPITRE 5

Le ciel avait la texture du vieil argent et les lumières s'allumaient sur Bay City quand le chauffeur de Bancroft m'a raccompagné en ville. Nous avons survolé à une vitesse déconseillée un vieux pont suspendu couleur rouille et des bâtiments entassés sur une péninsule. Curtis, le chauffeur, était encore sous le choc de son arrestation sommaire par la police. Il n'était sorti de détention que depuis deux heures quand Bancroft lui avait demandé de me raccompagner, et il était resté silencieux durant le voyage. C'était un jeune homme musclé dont les traits juvéniles se prêtaient bien à la bouderie.

Les employés de Bancroft ne devaient pas avoir l'habitude de voir les esclaves du gouvernement les interrompre dans leurs missions.

Je ne me suis pas plaint de son silence. Mon humeur n'était pas loin de rejoindre la sienne. Les images de la mort de Sarah s'insinuaient dans mon esprit. La scène avait eu lieu la nuit dernière. Subjectivement.

Nous avons freiné dans le ciel au-dessus d'une voie rapide, assez sec pour que quelqu'un au-dessus de nous transmette un signal outragé de proximité dans le comset de la limousine. Curtis a coupé le signal d'une main et son visage s'est tourné, furieux, vers la vitre du toit. Nous nous sommes insinués dans la circulation de surface avec un léger choc avant de tourner sur la gauche dans une rue plus étroite. J'ai commencé à m'intéresser à ce qui se passait à l'extérieur.

Quelle que soit la planète, on retrouve la même « vie de rue ». Sur tous les mondes où je suis allé, j'ai vu les mêmes processus, affiche et vante, achète et vend, comme une essence distillée de comportement humain, suintant sous la chape imposée par les systèmes politiques. Bay City, sur Terre, le plus ancien des mondes civilisés, ne faisait pas exception. Des

holofaçades massives et immatérielles placées sur les bâtiments antiques aux vendeurs de rue avec leurs unités de transmission nichées sur les épaules comme de frustes faucons mécaniques ou des tumeurs géantes, tout le monde vendait quelque chose. Les voitures se garaient le long du trottoir, ou en démarraient, des corps souples se penchaient pour négocier comme cela s'était toujours fait, depuis qu'il y avait des voitures. Des filets de vapeur et de fumée dérivaient au-dessus des marchands ambulants. La limousine était insonorisée, et blindée contre les transmissions, mais on sentait les bruits à travers les vitres, les slogans et les musiques modulées portant les subsoniques qui poussent à la consommation.

Dans les Corps diplomatiques, ils inversent l'humanité. Vous voyez la similitude au premier abord, la résonance sous-jacente qui vous permet de comprendre où vous êtes ; ensuite, vous construisez les différences à partir des détails.

Le mélange ethnique sur Harlan est principalement slave et japonais, même s'il est possible d'obtenir n'importe quelle variante de réservoir en payant. Ici, tous les visages avaient une forme et une couleur différentes. Il y avait de grands Africains, aux os anguleux, des Mongols, des Nordiques à la peau pâle... j'ai même aperçu une fille qui ressemblait à Virginia Vidaura, avant de la perdre dans la foule. Ils glissaient tous comme des poissons sur le bord d'une rivière.

Fruste.

L'impression a traversé mes pensées comme la fille dans la foule. J'ai froncé les sourcils et je m'y suis accroché.

Sur Harlan, la rue avait une certaine élégance, une économie de mouvements qui ressemblait presque à de la chorégraphie. J'ai grandi avec, c'est pourquoi je ne la voyais plus, jusqu'au moment où je m'apercevais de son absence...

Ici, je ne la voyais pas. Le flux et le reflux du commerce humain avaient la qualité d'une eau croupie entre des navires. Les gens se frayaient un chemin, reculant brutalement pour contourner des nœuds plus denses qu'ils n'avaient remarqués que trop tard. Les tensions se révélaient, les cous gonflaient, les corps musclés se redressaient. Deux fois, j'ai vu une bagarre prendre forme, pour ensuite se délayer dans le courant. C'était

comme si toute la zone avait été vaporisée avec un irritant à base de phéromones.

— Curtis, ai-je dit en jetant un œil à son profil impassible. Vous voulez bien couper le blindage de transmission une minute ?

Il m'a regardé avec un petit sourire.

— Bien sûr.

Je me suis enfoncé dans le fauteuil et j'ai regardé de nouveau la rue.

— Je ne suis pas un touriste, Curtis. C'est mon métier.

Les catalogues des vendeurs de rue ont grimpé dans la limousine comme une vague d'hallucinations de *delirium*, diffuses, se fondant les unes dans les autres à mesure que nous progressions. Une sacrée surcharge suivant les standards harlanites. Les images des maquereaux étaient les plus évidentes, une succession d'actes oraux ou anaux, retouchés digitalement pour donner un vernis aux seins et aux muscles. Le nom de chaque pute était murmuré d'une voix rauque tandis que son visage apparaissait en surimpression : des petites filles, des dominatrices, des étalons mal rasés. Les publicités pour produits chimiques étaient plus subtiles, portées par les scénarios surréalistes des marchands de drogues et d'implants. J'ai capté un ou deux messages religieux, des images de calme spirituel dans les montagnes, aussi perdues que des noyés dans un océan de consommation.

Peu à peu, le chaos a commencé à prendre un sens.

— Que signifie l'expression « Les Maisons » ? ai-je demandé à Curtis, après avoir entendu la phrase pour la troisième fois.

Curtis a eu un rictus.

— C'est un sceau de qualité. Les Maisons sont un cartel ; des bordels quatre étoiles, très chers, sur la côte. Leur direction affirme pouvoir combler tous les désirs des clients. Quand une fille sort des Maisons, elle part avec un bagage technique dont la plupart des gens ne font que rêver... (Il a fait un discret signe de tête vers la rue.) Mais ne vous trompez pas, personne ici n'a jamais travaillé dans une Maison.

— Et le « Raide » ?

— C'est le nom de rue de la bêtathanatine. Les gamins l'utilisent pour les expériences de mort imminente. C'est moins cher que le suicide.

— J'imagine.

— Il n'y a pas de thanatine sur Harlan ?

— Non. (Je m'en étais servi avec les Corps sur d'autres mondes, mais elle était interdite chez nous.) Nous avons le suicide, par contre. Vous pouvez rebrancher le blindage.

Les images se sont brutalement coupées, laissant l'intérieur de ma tête comme une pièce vide, sans meubles. J'ai attendu que ce sentiment se dissipe et, comme tous les effets secondaires, il a fini par disparaître.

— Voici Mission Street, a dit Curtis. Les deux prochains blocs sont des hôtels. Vous voulez que je vous dépose ici ?

— Vous me recommandez un établissement ?

— Tout dépend de ce que vous voulez.

Je lui ai renvoyé un de ses haussements d'épaules.

— De la lumière, de l'espace, un service de chambre.

Il a semblé réfléchir.

— Essayez le *Hendrix*. Ils ont une tour qui sert d'annexe et leurs putes sont propres. La limousine a accéléré et nous avons parcouru deux blocs en silence. Je ne lui ai pas expliqué que je ne voulais pas parler de ce style particulier de service de chambre. Autant laisser Curtis tirer les conclusions qui l'arrangeaient.

Brusquement, un arrêt sur image du décolleté en sueur de Miriam Bancroft est apparu dans mon esprit.

La limousine s'est arrêtée devant une façade bien éclairée, d'un style que je ne connaissais pas. Je suis descendu et j'ai contemplé le gigantesque holo d'un guitariste gaucher noir, grimaçant d'extase à la musique qu'il tirait de sa guitare blanche. L'enseigne avait les bords légèrement artificiels d'une image deux dimensions remastérisée. Espérant que cela indiquait une tradition de service et non de décrépitude, j'ai remercié Curtis, claqué la portière et regardé la limousine s'éloigner. La voiture a grimpé aussitôt ; après un moment, je l'ai perdue de vue dans la circulation aérienne. Je me suis

tourné vers les portes miroirs qui se sont séparées gracieusement pour me laisser entrer.

Si le hall était à l'image du reste de l'hôtel, le *Hendrix* allait satisfaire le deuxième de mes souhaits. Curtis aurait pu y garer trois ou quatre des limousines de Bancroft et il y aurait eu encore assez de place pour laisser travailler un robot de nettoyage.

L'éclairage était une autre affaire. Les murs et le plafond étaient couverts de plaques d'illuminum dont la demi-vie était presque terminée et leur faible luminosité avait pour effet de repousser la pénombre au centre de la pièce.

La rue dont je venais était la plus importante source de lumière.

Le hall était désert, mais une lueur bleutée provenait d'un comptoir sur le mur opposé. Je me suis dirigé vers elle, passant à côté de fauteuils et de tables basses aux angles de métal qui n'attendaient que vos tibias pour se faire du bien. Un écran était allumé, mais déconnecté. Dans un coin, une commande clignotait en anglais, en espagnol et en caractères kanji.

« PARLEZ. »

J'ai regardé autour de moi, puis de nouveau l'écran.

Personne.

Je me suis éclairci la voix.

Les caractères se sont modifiés. « CHOISISSEZ UNE LANGUE. »

— Je voudrais une chambre, ai-je dit en japonais, par curiosité.

L'écran s'est réveillé si brutalement que j'ai reculé d'un pas. Des fragments tourbillonnants et colorés se sont rapidement rassemblés pour former un visage asiatique bronzé surmontant un col sombre et une cravate. Le visage a souri et s'est transformé en une femme blanche, vieillissant un peu, jusqu'à ce que je me retrouve face à une blonde d'une trentaine d'années dans un sobre costume. Après avoir généré mon idéal interpersonnel, l'hôtel avait aussi décidé que je ne parlais pas japonais, après tout.

— Bonjour, monsieur. Bienvenue à l'hôtel *Hendrix*, établi en 2087 et toujours en activité. Que puis-je pour vous ?

J’ai répété ma demande, cette fois en amanglais.

— Merci, monsieur. Nous avons des chambres, toutes câblées aux services d’information de la ville et aux piles de loisirs. Veuillez indiquer vos préférences d’étage et de taille.

— Je désire une chambre dans la tour, orienté vers l’ouest. La plus grande possible.

Le visage s’est rétréci et une vue en trois dimensions de l’hôtel l’a remplacée. Un curseur a clignoté sur les chambres avant de s’arrêter sur un point précis. Une fois l’image agrandie, une colonne de données s’est affichée sur un côté de l’écran.

— La suite Watchtower, trois chambres, 13,87 m par...

— C’est bon, je vais la prendre.

Le plan en trois dimensions s’est évanoui comme par magie et la femme est réapparue à l’écran.

— Combien de nuits resterez-vous avec nous, monsieur ?

— Indéfini.

— Un acompte est nécessaire. Pour un séjour de plus de quatorze jours, la somme de six cents dollars NU doit être versée. Dans l’hypothèse d’un départ avant lesdits quatorze jours, une proportion de cet acompte vous sera remboursée.

— Très bien.

— Merci, monsieur. (Au ton de sa voix, j’ai commencé à suspecter que les clients payants étaient une nouveauté à l’hôtel *Hendrix*.) Comment voulez-vous payer ?

— ADN. First Colony Bank de Californie.

Les détails du paiement défilaient quand j’ai senti un cercle glacé contre ma nuque.

— C’est exactement ce que tu penses, a dit une voix calme. Fais une seule erreur et les flics mettront des semaines à retirer les débris de ta pile corticale dans le mur. Je parle de vraie mort, mon ami. Lève les mains.

J’ai obéi, sentant un frisson inhabituel courir le long de ma colonne vertébrale. Cela faisait longtemps qu’on ne m’avait pas menacé de vraie mort.

— Bien, a dit la même voix calme. Mon associée va maintenant te palper. Laisse-la faire, et pas de faux mouvements.

— Veuillez apposer votre signature ADN sur le clavier à côté de l'écran.

L'hôtel avait accédé à la banque de données de la First Colony. J'ai attendu, impassible, tandis qu'une femme mince portant un masque de ski me passait un scanner de la tête aux pieds. L'arme sur ma nuque n'avait pas bougé. Le canon n'était plus froid. Ma chair l'avait réchauffé à une température plus intime.

— C'est bon, a déclaré une autre voix, très professionnelle. Neurachem de base, mais inactif. Pas de matos.

— C'est vrai ? Tu voyages léger, Kovacs ?

Mon cœur s'est arrêté de battre et est tombé mollement dans mes tripes. J'avais espéré avoir affaire à des criminels locaux.

— Je ne vous connais pas, ai-je dit avec prudence, en tournant ma tête de quelques millimètres.

Le canon a poussé et je me suis arrêté.

— C'est vrai, tu ne nous connais pas. Maintenant, voilà ce qui va se passer. Nous allons sortir et...

— L'accès au crédit va cesser dans trente secondes, a dit l'hôtel, impatient. Veuillez entrer votre signature ADN.

— M. Kovacs n'a pas besoin de réservation, a dit l'homme derrière moi en me mettant la main sur l'épaule. Allez, Kovacs, on va se promener.

— Je ne peux assurer les services liés à l'hébergement sans confirmation de paiement, a insisté la femme sur l'écran.

Quelque chose dans le ton de la phrase m'a arrêté au moment où je me retournais et je me suis obligé à tousser.

— Qu'est-ce...

Plié en deux par la force de la toux, j'ai porté la main à ma bouche et j'ai léché mon pouce.

— ... tu fous, Kovacs ?

Je me suis redressé et j'ai plaqué ma main sur le clavier à côté de l'écran. Des traces de salive se sont répandues sur la surface mate. Une fraction de seconde plus tard, quelque chose m'a percuté la tête et je suis tombé à quatre pattes. Une botte m'a labouré le visage ; je me suis écroulé.

— Merci, monsieur. (La voix de l'hôtel s'éleva à travers le rugissement qui hurlait dans ma tête.) Votre compte est ouvert.

J'ai essayé de me relever et j'ai gagné un second coup de botte dans les côtes. Mon nez en sang tachait le tapis. Le canon d'un pistolet s'est posé sur ma nuque.

— C'était pas intelligent, Kovacs, a dit la voix un peu moins calme. Si tu crois que les flics vont nous tracer là où nous allons, c'est que ta pile te joue des tours. Maintenant, lève-toi !

Il me relevait quand le tonnerre s'est déchaîné.

La raison pour laquelle quelqu'un avait jugé bon d'équiper les systèmes de sécurité du *Hendrix* de batteries automatiques de vingt millimètres m'échappait, mais elles ont fait leur boulot avec une efficacité remarquable. Du coin de l'œil, j'ai aperçu la tourelle double descendre du plafond un instant avant qu'elle tire une rafale de trois secondes sur mon assaillant. Assez de puissance de feu pour abattre un petit avion. Le bruit était assourdissant.

La femme masquée a couru vers la porte. Les échos des tirs résonnant encore dans mes oreilles, j'ai vu la tourelle la suivre. Elle a fait une dizaine de pas dans la pénombre avant qu'un rubis étincelant se pose entre ses deux omoplates et qu'une nouvelle fusillade se déclenche dans le hall. J'ai protégé mes oreilles, toujours à genoux, tandis que les balles la hachaient sur place. Elle s'est écroulée en un tas de membres sans grâce.

Les tirs se sont arrêtés.

Le calme est retombé. Des odeurs de cordite flottaient dans le hall. La tourelle automatique s'est mise en attente, les canons dirigés vers le bas, de la fumée s'élevant doucement des orifices de refroidissement. J'ai détaché mes mains de mes oreilles et je me suis relevé, appuyant sur mon nez et sur mon visage pour prendre la mesure des dégâts. Le saignement semblait se ralentir et, même s'il y avait des coupures dans ma bouche, je ne sentais aucune dent déchaussée. Mes côtes me faisaient mal, là où le second coup m'avait frappé, mais je ne pensais pas avoir quelque chose de cassé.

J'ai regardé le cadavre le plus proche pour le regretter aussitôt. Quelqu'un allait devoir passer la serpillière.

À ma gauche, la porte d'un ascenseur s'est ouverte avec un carillon discret.

— Votre chambre est prête, monsieur, a dit l'hôtel.

CHAPITRE 6

Kristin Ortega n'était pas du genre à s'énerver.

Elle est entrée dans l'hôtel d'un pas rapide, la poche lourdement chargée de sa veste rebondissant contre sa cuisse. Puis elle s'est arrêtée au centre du hall et a regardé le carnage avec une moue.

— Vous faites souvent ce genre de trucs, Kovacs ?

— Ça fait un moment que j'attends, ai-je répliqué. Je ne suis pas de bonne humeur.

L'hôtel avait appelé la police de Bay City au moment où la tourelle se déchaînait, mais il avait fallu une demi-heure pour que les premières voitures de patrouille quittent le trafic aérien et descendent en spirale vers la rue. Je ne m'étais pas fatigué à monter dans ma chambre, puisque je savais que les flics allaient me tirer du lit de toute façon. Une fois arrivés, ils avaient décidé que je devais attendre Ortega. Un médic de la police m'a inspecté, vérifiant que je ne souffrais pas du choc. Il m'a laissé avec un spray retard pour arrêter le saignement de nez, après quoi je me suis assis dans le hall et j'ai laissé ma nouvelle enveloppe fumer quelques cigarettes du lieutenant. J'étais encore assis là, une heure plus tard, quand elle est arrivée.

— Ouais, la ville est animée la nuit, a dit Ortega.

Je lui ai tendu le paquet. Elle l'a regardé comme si je venais de lui poser une question philosophique majeure. Puis, ignorant le patch d'allumage sur le côté, elle a cherché dans ses poches et a sorti un gros briquet à essence. Elle paraissait être en pilotage automatique, son cerveau fonctionnant sans remarquer l'équipe médico-légale qui apportait du matériel supplémentaire. Enfin, elle a allumé la cigarette avant de ranger son briquet dans une poche différente de celle d'où elle l'avait sorti. Autour de nous, le hall s'était rempli de gens compétents faisant leur travail.

— Alors, a-t-elle dit en crachant la fumée au-dessus de sa tête, vous connaissez ces types ?

— Oh, lâchez-moi !

— Ce qui signifie ?

— Ce qui signifie que cela fait six heures que je suis sorti du placard, ai-je dit en entendant mon ton monter. Que j'ai parlé à exactement trois personnes depuis la dernière fois que nous nous sommes vus. Que je ne suis jamais venu sur Terre de ma vie. Vous savez tout ça. Maintenant, posez-moi des questions plus intelligentes ou je vais me coucher.

— D'accord, on se calme, a dit Ortega. (Soudain épuisée, elle s'est affalée dans le canapé en face de moi.) Vous avez dit au sergent que c'étaient des professionnels.

— Exact.

J'avais décidé de partager cette information avec la police, puisqu'ils la découvriraient eux-mêmes en faisant des recherches dans leurs fichiers.

— Vous ont-ils appelé par votre nom ?

J'ai plissé mon front, prudent.

— Par mon nom ?

— Ouais, a-t-elle continué, impatiente. Vous ont-ils appelé « Kovacs » ?

— Je ne crois pas.

— Par d'autres noms ?

J'ai dressé un sourcil.

— Comme ?

L'épuisement qui avait obscurci son visage s'est retiré brusquement et elle m'a jeté un regard dur.

— Oubliez. Nous allons visionner la mémoire de l'hôtel et nous verrons bien.

Oups.

— Sur Harlan, il faut un mandat pour cela, ai-je dit lentement.

— Ici aussi, a répondu Ortega en faisant tomber sa cendre sur le tapis. Mais ce ne sera pas un problème. Ce n'est pas la première fois que le *Hendrix* est accusé de dommages organiques. C'était il y a longtemps, mais les archives ont de la mémoire.

— Alors pourquoi n'a-t-il pas été fermé ?

— J'ai dit « accusé », pas « condamné ». La cour a rejeté l'accusation. Autodéfense. Bien sûr. (Elle a jeté un œil à la tourelle automatique aux pieds de laquelle l'équipe médico-légale effectuait un balayage d'émissions.) C'était une question d'électrocution dissimulée, à l'époque. Rien de comparable à ceci.

— Ouais, j'allais vous le demander. Qui a décidé d'installer ce type de matériel dans un hôtel ?

— Vous me prenez pour qui ? Un moteur de recherche ? (Ortega commençait à me regarder avec une hostilité abstraite qui ne me plaisait guère. Brusquement, elle a haussé les épaules.) J'ai survolé les archives en venant ici. Tout a été installé il y a deux cents ans, quand les guerres corpo sont devenues sanglantes. Quand les choses ont dégénéré, de nombreux bâtiments ont été reconditionnés. Bien sûr, la plupart des boîtes sont mortes dans le crash qui a suivi, et personne n'a pensé à les fermer. Le *Hendrix* a acquis le statut d'intelligence artificielle et s'est racheté.

— Malin.

— Ouais, d'après ce que j'ai entendu, les IA étaient les seules à avoir compris ce qui se passait. Un paquet d'entre elles a fait le grand saut à ce moment-là. De nombreux hôtels sur le boulevard sont tenus par des IA. (Elle m'a souri à travers la fumée.) C'est pourquoi personne ne reste jamais... C'est dommage, vraiment. J'ai lu quelque part qu'ils avaient autant besoin de clients que les humains ont besoin de sexe. Ça doit être un peu frustrant, non ?

— Ouais.

Un des Iroquois s'est approché. Ortega a levé les yeux vers lui avec un air qui signifiait qu'elle ne voulait pas être dérangée.

— Voilà ce que donnent les échantillons d'ADN, a dit l'Iroquois avant de lui passer la copie du vidéofax.

Ortega l'a parcourue.

— Bien, bien. Vous étiez en bonne compagnie, Kovacs. (Elle a désigné le cadavre masculin.) L'enveloppe a été enregistrée pour la dernière fois au nom de Dimitri Kadmin, plus connu sous le

nom de « Dimi le Jumeau ». Un tueur professionnel de Vladivostok.

— Et la femme ?

Ortega et l'Iroquois ont échangé un regard.

— Base de registre d'Oulan-Bator ?

— Je l'ai, chef.

— On l'a, a dit Ortega en sautant sur ses pieds avec une énergie renouvelée. Excisez les piles et en route pour Fell Street. Je veux que Kadmin soit chargé en détention avant minuit. (Elle s'est tournée vers moi.) Kovacs, vous venez peut-être de nous être utile.

L'Iroquois a cherché sous sa veste et a sorti un lourd poignard aussi simplement que s'il s'agissait d'un paquet de cigarettes. Ils se sont approchés du cadavre et se sont accroupis. Les flics intéressés sont venus regarder l'Iroquois découper le cartilage dans un craquement humide. Après un instant, je me suis levé pour rejoindre le petit groupe. Personne ne me prêtait attention.

Ce n'était pas vraiment de la chirurgie biotech raffinée. L'Iroquois avait tranché une section pour avoir accès à la base du crâne et, à présent, il creusait à la pointe du couteau, essayant de localiser la pile corticale. Kristin Ortega tenait la tête à deux mains.

— Ils l'incrustent plus profondément qu'auparavant, a-t-elle expliqué. Essaie de sortir le reste de la colonne vertébrale, c'est là que tu vas la trouver.

— J'essaie, a grogné l'Iroquois. Il y a des modificateurs implantés. Un des amortisseurs dont nous parlait Noguchi la dernière fois qu'il est passé... Merde ! je pensais l'avoir !

— Non, attends, c'est pas le bon angle. Laisse-moi essayer.

Ortega lui a pris le poignard et a posé un genou sur le crâne pour l'immobiliser.

— Merde, je l'avais presque, chef.

— Ouais, ouais, je vais pas y passer toute la nuit...

Elle a levé les yeux, a croisé mon regard, puis a positionné la pointe de la lame de combat. D'un claquement sec sur la garde, elle a dégagé quelque chose avant de sourire à l'Iroquois.

— Tu as entendu ça ?

Elle a plongé les doigts dans les chairs ensanglantées et a sorti la pile entre le pouce et l'index. Elle ne ressemblait pas à grand-chose... On aurait dit un boîtier haute résistance, pour l'instant de couleur sang. Il faisait la taille d'un mégot avec les filaments des microjacks sortant à une extrémité. Je comprenais pourquoi les catholiques refusaient de croire qu'il s'agissait du réceptacle de l'âme.

— Je t'ai eu, Dimi, a dit Ortega en levant la pile à la lumière avant de la donner à l'Iroquois en même temps que le poignard. Occupez-vous de celle de la fille.

Elle s'est essuyé les doigts sur le costume du mort et s'est relevée. J'ai regardé l'Iroquois répéter la procédure sur le second cadavre.

— Vous savez aussi de qui il s'agit ? ai-je murmuré à Ortega.

Elle s'est retournée vers moi avec brusquerie, surprise ou agacée, difficile de savoir.

— Ouais. Dimi le Jumeau, deuxième version. Marrant, non ? L'enveloppe est enregistrée à Oulan-Bator, qui, pour votre information, est la capitale du marché noir de l'injection en Asie. Dimi est du genre à ne faire confiance à personne. Il aime se faire seconder par des gens sûrs. Et, dans les cercles que fréquente Dimi, la seule personne sûre, c'est lui.

— Vous avez l'air de vous y connaître. Il est facile de se faire copier sur Terre ?

— De plus en plus, a répondu Ortega avec une grimace. Une unité d'injection haut de gamme tient à présent dans une salle de bains. Bientôt, elle tiendra dans un ascenseur. Puis dans une valise. C'est le progrès.

— Sur Harlan, la seule solution est de s'inscrire pour une transmission interstellaire, de prendre une assurance pour la durée du voyage et d'annuler la transmission à la dernière minute. Il suffit ensuite de produire un faux certificat de transit, puis de demander une injection temporaire de la copie pour raison majeure. Style, le type est sur une autre planète et sa boîte est en train de toucher le fond. Première injection de l'original à la station de transmission, puis à la compagnie d'assurances. La première copie quitte la station légalement. Il a changé d'avis avant de partir. Ça arrive souvent. La seconde

copie ne retourne jamais chez l'assureur pour se faire stocker. Mais c'est cher. Il faut payer beaucoup de monde et voler beaucoup de temps machine pour pouvoir réaliser un coup pareil...

L'Iroquois a glissé et s'est ouvert le doigt sur son poignard. Ortega a levé les yeux au ciel et a soupiré avant de se tourner vers moi.

— C'est plus facile ici.

— Ah oui ? Et comment ça marche ?

— C'est... (Elle a hésité, comme si elle voulait comprendre pourquoi elle me parlait.) Pourquoi voulez-vous le savoir ?

— Je suis curieux de nature, ai-je répondu.

— D'accord, Kovacs, a-t-elle dit en entourant sa tasse de café des deux mains. Ça fonctionne comme ça. M. Dimitri Kadmin débarque dans une des grosses compagnies d'assurances de récupération et de réenveloppement. Un groupe vraiment respectable, comme la Lloyds ou Cartwright Solar.

— Ils sont basés ici ? ai-je demandé en indiquant l'arc de lumière visible des fenêtres de ma chambre. À Bay City ?

L'Iroquois avait jeté un drôle de regard à Ortega quand elle avait décidé de rester à l'hôtel après que la police eut quitté le *Hendrix*. Elle l'avait envoyé balader en lui rappelant de télécharger Kadmin illico, et nous étions montés.

Elle avait à peine regardé les voitures de patrouille quitter les lieux.

— Bay City, la Côte est, peut-être même en Europe, a dit Ortega en buvant son café largement arrosé de whisky. Cela ne change rien. Seule la compagnie importe. Une compagnie établie, qui travaille depuis l'apparition de l'injection. M. Kadmin veut prendre une police de R&R et, après une longue discussion sur les avantages et les bonus, il y souscrit. Il faut que tout cela ait l'air vrai. C'est une escroquerie de haut vol... sauf qu'ici, ce n'est pas l'argent qui importe...

Je me suis appuyé contre la fenêtre. La suite Watchtower portait bien son nom. Les trois chambres surplombaient la ville et l'océan, côté nord ou ouest ; les appuis de fenêtres du salon, garnis de coussins psychédéliques, occupaient un cinquième de

l'espace disponible. Ortega et moi étions assis face à face, avec un bon mètre d'espace entre nous.

— OK, c'est la première copie. Et ensuite ?

— Un accident fatal, a répondu Ortega.

— À Oulan-Bator ?

— C'est ça. Dimi s'enroule à haute vitesse autour d'un pylône ou tombe de la fenêtre de son hôtel. Un agent d'Oulan-Bator récupère la pile et, moyennant une somme considérable, en fait une copie. Là-dessus, Cartwright Solar ou la Lloyds arrivent avec leur acte de récupération. Ils transportent Dimitri dans leur banque de clones et le réinjectent dans l'enveloppe qui l'attend. « Merci beaucoup, monsieur. Nous sommes heureux d'avoir pu vous rendre service. »

— Pendant ce temps...

— Pendant ce temps, l'agent achète une enveloppe au marché noir, probablement un type en état de coma dépassé dans un hôpital local ou une victime d'overdose pas trop amochée qui disparaît avant d'être conduite à l'hosto. La police d'Oulan-Bator se fait des treizièmes mois d'enfer de cette façon. L'agent vide l'esprit de l'enveloppe, injecte la copie de Dimi et l'enveloppe sort de là comme si de rien n'était. Vol suborbital de l'autre côté de la planète et hop, au boulot à Bay City !

— Vous ne devez pas les choper souvent.

— Pratiquement jamais. Il faudrait arrêter les deux copies en même temps, morts, comme ici, ou sous le coup d'une mise en examen des NU. Sans juristes derrière, il est interdit de charger à partir d'un corps vivant. Et, s'il sent que c'est foutu, le jumeau se fait sauter la pile corticale avant que nous puissions l'arrêter. J'ai déjà vu ça.

— Plutôt dur. Quelle peine risquent-ils ?

— L'effacement.

— L'effacement ? Vous faites ça, ici ?

Ortega a acquiescé. Une moue attristée se formait autour de sa bouche. Autour, pas tout à fait dessus.

— Ouais, on le fait, ici. Cela vous choque ?

J'ai pris le temps d'y réfléchir. Certains crimes aux Corps étaient punis d'effacement, comme la désertion ou le refus d'obéissance à un ordre au combat, mais je n'avais jamais vu la

peine appliquée. Elle aurait été en contradiction avec notre conditionnement. Et, sur Harlan, l'effacement avait été aboli dix ans avant ma naissance.

— C'est un peu vieux jeu, non ?

— Ce qui va arriver à Dimi vous donne mauvaise conscience ?

J'ai fait courir ma langue sur les coupures à l'intérieur de ma bouche. J'ai pensé au cercle de métal froid sur mon cou. J'ai secoué la tête.

— Non. Mais la peine n'est-elle appliquée qu'à des gens comme lui ?

— Il y a quelques autres crimes capitaux, mais les condamnations se font la plupart du temps commuer en deux cents ans de stockage.

L'expression d'Ortega montrait qu'elle n'appréciait guère cette idée.

J'ai posé mon café et pris une cigarette. Les gestes étaient automatiques et j'étais trop fatigué pour les arrêter. Ortega a refusé d'un geste le paquet proposé. J'ai posé ma cigarette sur le patch d'allumage et je l'ai regardée en plissant les yeux.

— Quel âge avez-vous, Ortega ?

Elle m'a regardé, sur la défensive.

— Trente-quatre ans, pourquoi ?

— Vous n'avez jamais été h.d., n'est-ce pas ?

— Si, j'ai subi de la psychochirurgie il y a quelques années. Ils m'y ont mise deux jours. À part ça, non. Je ne suis pas une criminelle et je ne possède pas l'argent nécessaire pour ce genre de voyage...

J'ai exhalé la première bouffée.

— Un peu susceptible sur le sujet ?

— Comme je l'ai dit, je ne suis pas une criminelle.

— Non, ai-je confirmé en pensant à la dernière fois où j'avais vu Virginia Vidaura. Si vous en étiez une, vous ne penseriez pas que deux cents ans de disparition sont une peine facile.

— Je n'ai pas dit ça.

— Vous n'en aviez pas besoin.

Intéressant. J'avais un instant oublié qu'Ortega représentait la loi. Quelque chose m'avait poussé à l'oublier. Quelque chose

qui s'était accumulé dans l'espace qui nous séparait, comme une charge statique, quelque chose que j'aurais pu analyser si mes intuitions de Diplo n'étaient pas aussi atténuées dans ma nouvelle enveloppe.

Quoi que ce soit, cela venait de disparaître. J'ai rentré les épaules et j'ai tiré plus fort sur ma cigarette. J'avais besoin de sommeil.

— Kadmin est cher, non ? Vu les frais engagés et les risques, il doit coûter un max.

— À peu près vingt mille le coup.

— Donc, Bancroft ne s'est pas suicidé.

Ortega a dressé un sourcil.

— C'est un peu rapide pour quelqu'un qui vient d'arriver.

— Allez, ai-je dit en lui soufflant la fumée au visage. Si c'était un suicide, qui a pu payer vingt mille dollars pour me faire descendre ?

— Vous n'avez que des amis, c'est ça ?

— Non, ai-je répondu en me penchant en avant. On ne m'aime pas dans de nombreux endroits, mais aucun de mes ennemis n'a les contacts ou l'argent nécessaires pour engager ce genre de mercenaire. Je ne suis pas assez classe pour me faire des adversaires de ce niveau. Celui qui a envoyé Kadmin à mes trousses sait que je travaille pour Bancroft.

Ortega a souri.

— Je croyais qu'ils ne vous avaient pas appelés par votre nom.

Tu es crevé, Takeshi. Je pouvais presque voir Virginia Vidaura agiter son doigt vers moi. *« Les Corps diplomatiques ne se laissent pas démonter par les agents des forces de police locales… »*

Je m'en suis sorti aussi bien que possible.

— Ils savaient qui j'étais. Un type comme Kadmin ne traîne pas dans les hôtels pour agresser les touristes. Ortega, allons...

Elle a laissé mon exaspération se fondre dans le silence avant de me répondre.

— Bancroft s'est peut-être fait tuer. Et alors ?

— Vous devez rouvrir l'enquête.

— Vous n'écoutez pas quand les gens parlent, Kovacs, a-t-elle répondu avec un sourire destiné à arrêter net des hommes armés. L'enquête est close.

Je me suis appuyé de nouveau contre le mur et je l'ai regardée à travers la fumée de la cigarette.

— Vous savez, quand votre équipe de nettoyage est arrivée tout à l'heure, l'un des gars m'a montré son badge assez longtemps pour que je le voie. C'est joli, en gros plan. Cet aigle et ce bouclier. Et le message autour. (J'ai tiré une nouvelle taffe avant d'enfoncer les banderilles.) « Protéger et servir. » Je suppose qu'au moment de passer lieutenant, on en a trop vu pour y croire encore...

Contact. Un muscle a sauté sous son œil et ses joues se sont creusées comme si elle suçait quelque chose d'amer. Elle m'a regardé et, l'espace d'un instant, j'ai cru que j'étais allé trop loin.

— Ah, lâchez-moi ! Qu'est-ce que vous y connaissez, de toute façon ? Bancroft n'est pas comme vous et moi. C'est un putain de Math.

— Un « Math » ?

— Ouais. Un Math. Vous savez, « et chaque jour de Mathusalem faisait neuf cent soixante-neuf ans ». Il est vieux. Je veux dire, *vraiment* vieux.

— Est-ce un crime, lieutenant ?

— Ça devrait l'être, a répondu sombrement Ortega. Quand on vit aussi vieux, on change. On commence à avoir la grosse tête. Et, pour finir, on se prend pour Dieu. Soudain, les petites gens, de trente ou quarante ans, ne sont plus importants. Vous avez vu des sociétés naître et mourir... Vous vous sentez extérieur à la vie. Plus rien ne compte. Et vous écrasez ces petites gens, comme vous auriez cueilli les fleurs qui se trouvent à vos pieds...

Je l'ai dévisagée.

— Vous avez déjà arrêté Bancroft ?

— Je ne parle pas de Bancroft, a-t-elle répondu en écartant l'objection. Je parle de son espèce. Ils sont comme les IA, une race à part. Les Maths ne sont pas humains. Ils traitent l'humanité comme vous et moi traitons les insectes. Si vous êtes

en contact avec la police de Bay City, ce genre d'attitude peut parfois se retourner contre vous.

J'ai pensé un instant aux excès de Reileen Kawahara et je me suis demandé si Ortega était si loin de la vérité. Sur Harlan, la plupart des gens pouvaient se permettre d'être réenveloppés au moins une fois, mais au final, à moins d'être très riche, il fallait bien finir sa vie, et la vieillesse, même avec les traitements anti sénescence, ce n'était pas évident. La deuxième fois, c'était encore pire car vous saviez à quoi vous attendre. Ceux qui avaient l'énergie pour une troisième fois n'étaient pas nombreux. Après, la plupart des gens se portaient volontaires pour le stockage, avec des enveloppements temporaires pour des questions familiales... et, bien sûr, la fréquence de ces enveloppements s'affaiblissait au fil du temps et de l'arrivée des nouvelles générations.

Seul un certain type de personnes veut continuer, vie après vie, enveloppe après enveloppe. Il faut être différent, ne jamais se demander comment on change au fil des siècles.

— Donc, Bancroft se fait baiser parce que c'est un Math. « Désolé, Laurens, vous n'êtes qu'un vieil enfoiré arrogant. La police de Bay City a d'autres choses à faire que de vous prendre au sérieux. »

Mais Ortega ne mordait plus à l'hameçon. Elle a vidé son café et fait un geste pour couper court à la discussion.

— Écoutez, Kovacs. Bancroft est en vie et, quels que soient les résultats de l'enquête, il a assez de personnel de sécurité à ses ordres pour le rester. Personne ici ne va souffrir si la justice est mal rendue. Le département de la police manque de fonds, nous n'avons pas assez de personnel et nous sommes tous surchargés de travail. Nous n'avons tout simplement pas assez d'argent et d'hommes pour traquer indéfiniment les fantômes de Bancroft.

— Et si ce n'étaient pas des fantômes ?

— Kovacs, a soupiré Ortega. Je me suis rendue trois fois sur place en compagnie de l'équipe médico-légale. Il n'y a aucune trace de lutte, aucune pénétration dans le périmètre de défense et aucune trace d'un intrus dans les enregistrements du système de sécurité. Miriam Bancroft s'est portée volontaire pour passer

tous les examens polygraphes existants et elle les a tous obtenus avec mention. Elle n'a pas tué son mari, personne n'a pénétré dans la maison. Laurens Bancroft s'est suicidé pour des raisons qui lui sont propres, et c'est tout. Je suis navrée que vous ayez comme devoir de prouver le contraire, mais les bons sentiments ne vont pas changer la réalité. C'est un cas classique de fermeture de dossier.

— Et le coup de téléphone ? Le fait que Bancroft n'ait aucune raison de se suicider avec un esprit stocké à distance ? L'intervention de Kadmin ?

— Je ne vais pas discuter avec vous, Kovacs. Nous allons interroger Kadmin et découvrir ce qu'il sait mais, quant au reste, j'ai déjà eu cette conversation une bonne centaine de fois et elle commence à m'ennuyer. Il y a des gens qui ont plus besoin de nous que Bancroft. Des victimes de vraie mort qui n'avaient pas la chance d'avoir un stockage à distance quand leur pile corticale a explosé. Des catholiques qui se font massacrer parce que leurs meurtriers savent que leurs victimes ne sortiront jamais de stockage pour les faire arrêter. (La fatigue se faisait sentir sur le visage d'Ortega tandis qu'elle continuait la liste en comptant sur ses doigts.) Les victimes de dommages organiques qui n'ont pas assez d'argent pour se faire réenvelopper, à moins que l'État prouve la culpabilité de quelqu'un. Je suis confrontée à ce genre de problèmes dix heures par jour ou plus... alors, navrée, mais je n'ai pas de sympathie à gaspiller pour M. Laurens Bancroft, ses clones au frigo, ses contacts haut placés et ses avocats qui nous sortent des tours de magie juridiques dès qu'un membre de sa famille ou de son équipe veut éviter de nous parler...

— Ça arrive souvent ?

— Assez. N'en soyez pas surpris, a-t-elle répondu avec un sourire triste. C'est un putain de Math. Tous les mêmes.

C'était un côté d'Ortega que je n'aimais pas, une discussion que je ne voulais pas avoir et une vision de Bancroft dont je n'avais pas besoin. En plus de tout ça, mes nerfs me hurlaient d'aller me coucher.

J'ai écrasé ma cigarette.

— Je pense que vous devriez partir, lieutenant. Tous ces préjugés me font mal à la tête.

Quelque chose s'est allumé dans ses yeux, quelque chose qu'il m'était impossible de lire. Une seconde, puis hop ! terminé ! Elle a haussé les épaules, a reposé sa tasse de café et s'est levée. S'étirant, elle a arqué sa colonne vertébrale jusqu'à ce qu'elle craque et s'est éloignée sans même regarder en arrière. Je suis resté où j'étais, observant son reflet se déplacer au milieu des lumières de la ville.

À la porte, elle s'est arrêtée et je l'ai vue tourner la tête.

— Eh, Kovacs...

— Vous avez oublié quelque chose ?

Elle a penché la tête, une moue sur les lèvres, comme si elle venait de perdre un point dans la partie que nous jouions.

— Vous voulez un renseignement ? Vous voulez un point de départ ? Vous nous avez donné Kadmin, je crois que je vous dois bien ça.

— Vous ne me devez rien, Ortega. C'est le *Hendrix* qui les a descendus, pas moi.

— Leïla Begin, a-t-elle dit. Parlez-en aux avocats de Bancroft, pour voir où ça vous mène.

La porte s'est refermée et le reflet de la chambre n'a plus montré que les lumières de la ville sous mes pieds. Je les ai regardées un moment, j'ai allumé une nouvelle cigarette et je l'ai fumée jusqu'au filtre.

Bancroft ne s'était pas suicidé, c'était clair. J'étais sur l'enquête depuis moins d'une journée et j'avais déjà deux groupes de pression sur le dos. Kristin Ortega et ses gros bras en uniforme, et le tueur de Vladivostok et son enveloppe de rechange. Et puis il y avait l'attitude décalée de Miriam Bancroft. Cela faisait trop de boue dans la mare pour que tout soit aussi clair qu'on tentait de me le faire croire. Ortega voulait quelque chose, celui qui avait payé Kadmin voulait aussi quelque chose, et ce qu'ils voulaient, manifestement, c'était que l'enquête Bancroft reste close.

Je ne pouvais me le permettre.

— Votre invitée a quitté le bâtiment, a dit le *Hendrix*, en me sortant de mon introspection.

— Merci, ai-je dit d'un air absent en écrasant la cigarette dans le cendrier. Pouvez-vous verrouiller la porte et bloquer l'ascenseur ?

— Certainement. Souhaitez-vous être prévenu de toutes les entrées dans l'hôtel ?

— Non, ai-je dit en bâillant comme un serpent gobant un œuf. Ne les laissez pas monter ici, c'est tout. Et pas d'appels pendant les prochaines sept heures et demie.

Brusquement, l'épuisement m'a envahi, au point qu'enlever mes vêtements m'a paru presque insurmontable. J'ai abandonné le costume estival de Bancroft sur une chaise et j'ai rampé jusqu'au grand lit aux draps écarlates. La surface du matelas a ondulé un instant, s'ajustant à ma taille et à mon poids, puis m'a porté comme de l'eau. Une légère odeur d'encens s'est élevée des couvertures.

J'ai essayé de me masturber sans conviction, des images des courbes voluptueuses de Miriam Bancroft glissant à la surface de mon esprit, mais les seules qui s'incrustaient étaient celles du corps pâle de Sarah, dévasté par les tirs de kalachnikov.

Et le sommeil m'a englouti.

CHAPITRE 7

Les ruines sont perdues dans les ombres ; un soleil sanglant descend derrière les collines lointaines. Au-dessus de nos têtes, des nuages rondouillards fuient vers l'horizon comme des baleines devant le harpon. Le vent fait courir ses doigts affamés dans les arbres qui bordent la rue.

Inneninenennininennin...

Je connais cet endroit.

J'avance entre les murailles en ruine, tentant de ne pas me frotter contre elles, car, à chaque contact, elles laissent échapper des coups de feu étouffés et des cris, comme si les pierres des édifices encore debout étaient imbibées du conflit qui a détruit cette ville. Et je me déplace vite car quelque chose me poursuit, quelque chose qui n'essaie pas d'éviter les murs. Je suis sa progression assez précisément grâce aux bruits de tirs et aux vagues de cris d'horreur. Ça se rapproche. J'essaie d'aller plus vite, mais ma gorge et ma poitrine sont serrées, ce qui n'arrange pas les choses.

Jimmy de Soto émerge des ruines d'une tour. Je ne suis pas vraiment surpris de le voir ici, mais son visage ravagé me fait sursauter. Il sourit avec ce qui reste de ses traits et pose sa main sur mon épaule. J'essaie de ne pas frémir.

— Leïla Begin, dit-il en désignant du menton la direction d'où je viens. Tu devrais en parler aux avocats de Bancroft.

— Je le ferai, dis-je en passant à côté de lui.

Mais sa main reste sur mon épaule, ce qui signifie que son bras doit s'étirer derrière moi comme de la cire chaude. Je m'arrête, me sentant coupable de la douleur que ça doit lui causer, mais il est là, à côté de moi. Je me remets en marche.

— Tu vas te retourner et te battre ? demande-t-il sur le ton de la conversation, toujours à mes côtés, sans effort.

— Avec quoi ? demandé-je en ouvrant les mains.

— Tu aurais dû t'armer, mon pote. Oh oui !

— Virginia nous a dit de ne pas nous affaiblir avec des armes.

Jimmy de Soto renifle.

— Ouais, et regarde comment elle a terminé, cette conne. Quatre-vingts ans non compressibles.

— Tu ne peux pas le savoir, dis-je d'un ton absent, plus intéressé par les bruits de la poursuite derrière moi. Tu es mort des années avant ces événements.

— Oh, voyons, qui meurt encore aujourd'hui ?

— Va dire ça à un catholique. Et, de toute façon, tu es mort, Jimmy. Irrévocablement, si mes souvenirs sont bons.

— Qu'est-ce qu'un catholique ?

— Je t'en parlerai plus tard. Tu as une cigarette ?

— Une cigarette ? Qu'est-ce qui est arrivé à ton bras ?

Je sors de cette spirale de questions et de réponses et je regarde mon bras. Jimmy a raison. Les cicatrices sur mon avant-bras se sont transformées en blessures fraîches, le sang bouillonne et coule le long de ma main. Et, bien sûr…

Je porte une main à mon œil gauche et je sens l'humidité dessous. Mes doigts sont pleins de sang.

— Veinard, dit Jimmy de Soto judicieusement. Ils ont raté l'orbite.

Et il sait de quoi il parle. Son orbite gauche est un tas de chair sanguinolente – ce n'est jamais une bonne idée de s'arracher l'œil. Le temps qu'ils emmènent Jimmy et le reste des hommes de la tête de pont d'Innenin en psychochirurgie, le virus des défenseurs avait détruit leur esprit de façon irrévocable. Le programme était si virulent qu'à l'époque la clinique n'a même pas voulu étudier ce qui restait des piles. Les restes de Jimmy de Soto sont sur un disque scellé avec un sticker « DONNÉES CONTAMINÉES », quelque part au QG des Corps diplomatiques.

— Tu sens ? demande Jimmy en levant le nez à l'air glacé. Ils le changent.

— Quoi ?

Au moment où je crache ma réponse, je le sens, moi aussi. Une odeur fraîche et revigorante, assez proche de l'odeur de

l'encens du Hendrix, *mais subtilement différente, pas aussi décadente que le parfum dans lequel je me suis endormi...*

— C'est le moment d'y aller, dit Jimmy.

Je suis à deux doigts de lui demander où, quand je me rends compte qu'il parle de moi et que je suis...

Réveillé.

Mes yeux se sont ouverts sur un des murs psychédéliques de la chambre d'hôtel. On y voit des silhouettes minces en caftan sur des champs d'herbe verte constellés de fleurs jaunes et blanches. J'ai froncé les sourcils et posé la main sur la cicatrice de mon avant-bras. Pas de sang. Heureux de cette révélation, je me suis vraiment réveillé et assis dans le grand lit écarlate. Ce sont des effluves de café et de pain frais qui m'ont ramené à la conscience. Le réveil olfactif du *Hendrix*. La lumière pénétrait dans la chambre grâce à une faille dans la fenêtre polarisée.

— Vous avez un visiteur, a annoncé la voix guillerette du *Hendrix*.

— Quelle heure est-il ? ai-je croassé.

Quelqu'un m'avait repeint le fond de la gorge à la cyanoglu.

— 10 h 16, heure locale. Vous avez dormi durant sept heures et quarante-deux minutes.

— Et mon visiteur ?

— Oumou Prescott, a dit l'hôtel. Voulez-vous un petit déjeuner ?

Je me suis levé et me suis dirigé vers la salle de bains.

— Oui. Un café au lait, de la viande blanche, bien cuite, et un jus de fruit. Vous pouvez faire monter Prescott.

Au moment où on a sonné à la porte, j'étais sorti de la douche et j'enfilais une robe de chambre moelleuse, bleue à rayures dorées. J'ai récupéré le plateau du petit déjeuner dans la trappe de service et je l'ai saisi d'une main pour ouvrir la porte de l'autre.

Oumou Prescott était une grande Africaine, qui dépassait mon enveloppe de deux centimètres, ses cheveux mêlés de perles de verre tressés en arrière et ses pommettes surlignées de tatouages abstraits. Elle est restée sur le seuil, dans son costume gris pâle sous un long manteau noir au col remonté, et m'a observé avec une expression dubitative.

— Monsieur Kovacs...

— Oui, entrez. Voulez-vous partager mon petit déjeuner ? J'ai posé le plateau sur mon lit défait.

— Non, merci. Monsieur Kovacs, je suis la principale représentante légale de Laurens Bancroft, via le cabinet Prescott, Forbes et Hernandez. M. Bancroft m'a informée...

— Oui, je sais, ai-je dit en prenant un morceau de poulet sur le plateau.

— Le problème, monsieur Kovacs, est que nous avons rendez-vous avec Dennis Nyman chez PsychaSec dans... (ses yeux se sont révulsés, le temps de consulter une horloge rétinienne) trente minutes.

— Je vois, ai-je dit en mâchant lentement. Je l'ignorais.

— Je cherche à vous joindre depuis 8 heures ce matin, mais l'hôtel refusait de transférer mon appel. Je ne savais pas que vous dormiez si tard.

Je lui ai souri, les dents pleines de poulet.

— Vous vous êtes mal renseignée, alors. Je n'ai été injecté qu'hier.

Elle s'est un peu tendue, puis le calme professionnel a pris le dessus. Elle a traversé la chambre et s'est assise près de la fenêtre.

— Nous serons en retard, donc, a-t-elle dit. Je suppose que vous avez besoin d'un petit déjeuner.

Il faisait froid au milieu de la baie.

Je suis descendu de l'autotaxi dans le soleil et le vent. Il avait plu durant la nuit et quelques gros cumulus gris s'entassaient autour de l'île, résistant à la brise qui tentait de les dissiper. J'ai remonté le col de ma veste d'été et j'ai pris mentalement note d'acheter un manteau. Rien de cher, juste quelque chose qui descende à mi-cuisse avec un col et des poches assez grandes pour y mettre les mains.

À côté de moi, Prescott avait l'air tellement au chaud dans son manteau que cela en était insupportable. Elle avait payé le taxi d'une pression du pouce et nous l'avons tous deux regardé s'envoler. Un courant d'air provenant des turbines m'a un peu réchauffé. J'ai cligné des yeux pour me protéger de la tempête de poussière et de saleté, et j'ai vu que Prescott levait un bras

pour faire de même. Le taxi a rapidement disparu, rejoignant l'activité intense du ciel au-dessus du continent. Prescott s'est tournée vers le bâtiment et a fait un geste laconique du pouce.

— C'est par là.

J'ai enfoncé mes mains dans ce qui me tenait lieu de poches et je l'ai suivie. Légèrement courbés par le vent, nous avons grimpé les nombreuses marches de PsychaSec Alcatraz, battues par les rafales.

Je m'étais attendu à une installation de haute sécurité et je n'ai pas été déçu. PsychaSec était conçu comme une série de longs modules de deux étages aux fenêtres enfoncées dans les parois comme un bunker de commandement. La seule exception dans cet arrangement était un dôme unique à l'extrémité ouest. Il devait abriter le matériel de transmission satellite. Tout le complexe avait une teinte gris pâle et les fenêtres étaient orange. Il n'y avait pas d'affichage holo ou de transmissions de publicité, en fait, rien pour nous annoncer que nous étions bien là où nous le voulions, sinon une plaque gravée au laser dans le mur du bloc d'entrée.

PsychaSec S.A.

T.H.D. Récupération et stockage de sécurité
Enveloppement clonique.

Au-dessus de la plaque se trouvait un minuscule objectif flanqué d'un haut-parleur grillagé. Oumou Prescott a levé la main et l'a agitée devant ce dernier.

— Bienvenue chez PsychaSec Alcatraz, a dit la voix d'un construct. Veuillez vous identifier. Vous avez quinze secondes.

— Oumou Prescott et Takeshi Kovacs. Nous avons rendez-vous avec le docteur Nyman.

Un fin faisceau émeraude nous a balayés de la tête aux pieds, puis une section du mur s'est enfoncée pour nous laisser passer. Je ne me suis pas fait prier pour entrer à l'abri du vent. Prescott m'a suivi le long d'un couloir illuminé de lampes clignotantes jusqu'à la réception. La lourde porte s'est refermée derrière nous. La sécurité, c'était du sérieux.

La réception était une salle circulaire et bien éclairée, avec des tables basses et des sièges disposés aux quatre points cardinaux. De petits groupes étaient assis au nord et à l'est, discutant à voix basse. Au centre se situait un bureau circulaire où un réceptionniste était assis derrière une batterie d'équipements de secrétariat. Pas de constructs artificiels : un véritable être humain, un jeune homme mince à peine sorti de l'adolescence. Il nous a regardés avec des yeux intelligents quand nous nous sommes approchés.

— Vous pouvez y aller, Mlle Prescott. Le bureau du directeur est au premier, la troisième porte sur la droite.

— Merci, a dit Prescott. (Elle a avancé, me murmurant à l'oreille :) Nyman a une haute opinion de lui-même depuis la construction de ce complexe, mais il est plutôt sympathique. Essayez de ne pas vous énerver.

— Bien sûr.

Nous avons suivi les instructions du réceptionniste. Arrivé devant la porte susmentionnée, je n'ai pas pu réprimer un gloussement. La porte de Nyman était en bois-miroir de haut en bas... sans doute l'idée qu'on se faisait du bon goût, sur Terre. Après le système de sécurité de classe militaire, la réception de chair et de sang, l'effet produit par cette porte était aussi subtil que les crachoirs en forme de vagins du bordel de Mme Mi. Mon amusement a dû se voir et Prescott a froncé les sourcils à mon intention avant de frapper.

— Entrez.

Le sommeil avait fait des merveilles quant à la qualité de l'interface entre mon esprit et ma nouvelle enveloppe. J'ai ajusté mon expression et j'ai suivi Prescott dans la pièce.

Nyman était assis à son bureau, travaillant ostensiblement sur un écran holo vert et gris. C'était un homme sérieux qui portait des lentilles oculaires externes à monture d'acier assorties à son costume noir luxueux et ses cheveux courts. Son expression, derrière ses lunettes, trahissait un certain ressentiment. Quand Prescott l'avait appelé de l'autotaxi, il n'avait pas été heureux d'apprendre que le rendez-vous était repoussé. Bancroft avait dû prendre contact avec lui, cependant,

puisqu'il avait accepté le rendez-vous suivant avec l'assentiment rigide d'un enfant bien discipliné.

— Vous avez demandé à visiter nos installations, monsieur Kovacs, allons-y. J'ai dégagé mon agenda pour les deux prochaines heures, mais des clients m'attendent.

Quelque chose dans les manières de Nyman me rappelait le gardien Sullivan, en plus policé, moins amer. J'ai observé Nyman. Si Sullivan avait fait carrière dans le stockage de luxe au lieu du stockage de criminels, il serait peut-être devenu ainsi...

— C'est parfait.

C'était assez barbant, en fait. PsychaSec, comme tous les dépôts de t.h.d., n'était rien de plus qu'une suite d'entrepôts à air conditionné. Les salles étaient climatisées entre 7°C et 11°C, la température recommandée par les fabricants de carbone modifié. J'ai jeté un œil sur les racks de disques de trente centimètres et dûment admiré les robots de récupération qui roulaient sur d'épais rails le long des murs de stockage.

— Le système fonctionne en duplex, a expliqué Nyman avec fierté. Chaque client est stocké sur deux disques différents dans des secteurs différents du complexe. La distribution est à code aléatoire, seul le processeur central peut les retrouver tous les deux et le système est prévu pour bloquer tout accès simultané aux deux copies. Pour faire de réels dégâts, il faudrait s'introduire ici et franchir deux fois les systèmes de sécurité...

J'ai émis des bruits polis.

— Notre liaison satellite opère à travers un réseau de dix-huit plates-formes orbitales sécurisées, connectées aléatoirement. (Nyman se laissait emporter par son propre argumentaire. Il semblait oublier que ni Prescott ni moi n'étions là pour acheter les services de PsychaSec.) Aucune orbitale n'est connectée plus de vingt secondes à la fois. Les mises à jour des stockages à distance sont transmises par jets de données et il n'y a aucun moyen de prédire le chemin de transmission.

Techniquement, ce n'était pas vrai. Avec une IA assez puissante et motivée, on finirait par tomber juste, mais je pinaille. Les ennemis qui se servaient d'IA contre vous n'étaient pas du genre à vous achever d'un coup de blaster en pleine face. Ce n'était pas la bonne piste.

— Puis-je voir les clones de Bancroft ? ai-je demandé soudain à Prescott.

— D'un point de vue légal ? a répondu Prescott en haussant les épaules. Les instructions de M. Bancroft vous donnent carte blanche.

« Carte blanche » ? Prescott n'avait pas arrêté de me bourrer le crâne avec ça. Les mots avaient presque un goût de vieux parchemin. Une réplique que le personnage d'Alain Marriott pourrait dire dans un film des années de l'Installation.

Bienvenue sur Terre. Je me suis tourné vers Nyman, qui a acquiescé à contrecœur.

Nous sommes revenus au rez-de-chaussée, en suivant des couloirs qui, par leur dissemblance, me rappelaient le complexe d'enveloppement du central de Bay City. Ici, pas de traces de pneus. Les transporteurs d'enveloppe étaient des véhicules à coussin d'air, les murs des couloirs étaient peints de couleurs pastel. Les fenêtres, meurtrières de bunker vues de l'extérieur, étaient encadrées et décorées de frises de style Gaudi. Nous sommes passés devant une femme qui les nettoyait à la main. J'ai dressé un sourcil. L'extravagance n'avait pas de fin.

Nyman a surpris mon expression.

— Il y a des tâches que le robot ménager ne réussit jamais à accomplir correctement.

— Bien sûr...

Les banques de clones sont apparues sur notre gauche, derrière de lourdes portes verrouillées ornées et sculptées comme les fenêtres. Nous nous sommes arrêtés devant l'une d'elles, et Nyman a collé son œil au scan rétinien. La porte s'est ouverte doucement vers nous, un mètre d'épaisseur de tungstène. La salle à l'intérieur mesurait quatre mètres de longueur ; une porte similaire se trouvait à l'autre bout.

Nous sommes entrés ; la porte s'est refermée avec un léger choc. J'ai senti la surpression.

— C'est une chambre étanche, a dit Nyman. Nous allons subir un bain de décontamination sonique afin de ne pas apporter d'agents étrangers dans la banque des clones. Aucune raison de s'inquiéter.

Une ampoule violette a clignoté au plafond pour indiquer que le dépoussiérage était en cours ; la seconde porte s'est enfin ouverte sans plus de bruit que la première. Nous sommes entrés dans la crypte de la famille Bancroft.

J'avais déjà vu des endroits de ce style. Reileen Kawahara en avait installé une version réduite pour ses clones de transit sur New Beijing. Et, bien entendu, les Corps diplomatiques en possédaient en abondance. Mais je n'avais jamais vu quelque chose comme ça.

La salle était ovale et le dôme du plafond s'élevait au moins à deux étages du sol. L'endroit était énorme, de la taille d'un temple sur Harlan... La lumière orangée n'était pas intense et la température était celle d'un corps humain. Les sacs de clones étaient partout, cellules translucides et veinées de la même couleur que la lumière, suspendus au plafond par des câbles et des tubes nutritifs. Les clones étaient vaguement visibles à l'intérieur, emmêlement fœtal de jambes et de bras, mais parvenus à maturité. En tout cas, la plupart d'entre eux en étaient à ce stade. Il y avait d'autres sacs plus petits où de nouvelles additions au stock étaient cultivées. Les sacs étaient organiques, un substitut de matrice, et grandissaient avec le fœtus pour atteindre la taille adulte. Tout cela pendait comme un mobile fou, n'attendant qu'un coup de vent pour se mettre en mouvement.

Nyman s'est éclairci la voix ; Prescott et moi avons surmonté la paralysie qui nous avait frappés sur le seuil.

— L'endroit peut sembler désordonné, mais l'espace est contrôlé par ordinateur.

— Je sais, lui ai-je répondu en m'approchant de l'un des sacs. C'est un dérivé fractal, n'est-ce pas ?

— Ah, oui !

Nyman m'en voulait presque de le savoir.

J'ai regardé le clone. À quelques centimètres de mon visage, Miriam Bancroft flottait dans un bain amniotique derrière la membrane. Ses bras étaient pliés contre ses seins et ses poings reposaient sous son menton. Ses cheveux avaient été réunis en une sorte de gros serpent enroulé au sommet de sa tête et couvert d'un filet.

— Toute la famille est là, a murmuré Prescott derrière mon épaule. Le mari, la femme, leurs soixante et un enfants. Presque tous n'ont qu'un ou deux clones, mais Bancroft et sa femme en possèdent six chacun. Impressionnant, non ?

— Ouais.

Malgré moi, j'ai tendu la main et touché la membrane couvrant le visage de Miriam Bancroft. Elle était chaude, légèrement molle. Il y avait des cicatrices autour des points d'entrée des fluides nutritifs et des tuyaux d'évacuation des déchets, ainsi que de légères traces là où les aiguilles avaient été enfoncées pour extraire des échantillons de tissus ou l'alimenter en intraveineuse.

Je me suis détourné de la femme endormie et j'ai fait face à Nyman.

— Tout cela est très bien, mais je ne pense pas que vous sortiez un clone d'ici quand Bancroft vient vous rendre visite. Vous devez avoir des cuves quelque part.

— Par ici.

Nyman nous a fait signe de le suivre et s'est dirigé vers le fond de la salle où une deuxième porte blindée était installée. Les sacs les plus bas se balançaient dans le passage et j'ai dû me baisser pour éviter de toucher l'un d'eux. Nyman a tapoté quelques instants sur le clavier de la porte et nous sommes passés dans un long couloir dont l'éclairage clinique était presque aveuglant après la lumière sourde de la crypte principale. Huit cylindres, pas très différents de celui dans lequel je m'étais réveillé hier, étaient collés contre le mur. Mais, alors que mon tube de naissance était abîmé de millions d'écorchures trahissant son usage intensif, ces unités paraissaient neuves, recouvertes d'une bonne couche de peinture de couleur crème. Les panneaux d'observation et les différentes protubérances fonctionnelles étaient entourés de cadres jaunes.

— Ce sont des chambres de suspension pouvant maintenir la vie, a expliqué Nyman. L'environnement est semblable à celui des sacs de germination. C'est ici que se déroule l'enveloppement. Nous apportons les clones frais, encore dans leur poche, et nous les chargeons ici. Les fluides nutritifs de la

cuve ont un enzyme qui brise la paroi du sac et la transition est exempte de tout trauma. Le travail clinique est effectué par des équipes travaillant dans des enveloppes synthétiques afin d'éviter tout risque de contamination.

Remarquant le regard exaspéré d'Oumou Prescott, j'ai eu un petit sourire.

— Qui a accès à cette salle ?

— Moi. Les membres du personnel autorisé n'obtiennent qu'un code valable une journée. Et les propriétaires, bien sûr.

Je me suis approché des cuves pour examiner les données affichées aux pieds de chacune. Il y avait un clone de Miriam dans la sixième, deux de Naomi dans la septième et la huitième.

— Vous avez deux exemplaires de la fille ?

— Oui, a répondu Nyman, intrigué puis légèrement supérieur : c'était l'occasion de reprendre l'initiative après l'humiliation du dérivé fractal. Vous ne connaissez pas sa condition ?

— Elle est en psychochirurgie, ai-je grogné. Ce qui n'explique pas pourquoi il y en a deux.

— Eh bien..., a dit Nyman en s'interrompant et en se tournant vers Prescott, comme si dévoiler les informations pouvait poser un problème légal.

L'avocate s'est éclairci la voix.

— M. Bancroft a donné instruction à PsychaSec d'avoir toujours un clone de lui-même et des membres de sa famille immédiate en décantation. Pendant que Mlle Bancroft est en pile psychiatrique à Vancouver, ses deux clones sont stockés ici.

— Les Bancroft aiment alterner leurs clones, a dit Nyman. De nombreux clients le font pour éviter l'usure. Le corps humain est capable de se régénérer remarquablement s'il est stocké de façon adéquate et nous offrons un service complet de réparation clinique pour tous les dommages importants. Le prix est très raisonnable.

— Je n'en doute pas, ai-je dit en me retournant vers lui en souriant. Mais vous ne pouvez pas faire grand-chose quand la tête est vaporisée, hein ?

Il y a eu un bref silence. Prescott a fixé ses yeux sur un coin du plafond et les lèvres de Nyman se sont serrées quasi analement.

— Je considère cette remarque comme de mauvais goût, a enfin dit le directeur. Avez-vous d'autres questions *importantes*, monsieur Kovacs ?

Je me suis arrêté à côté du cylindre de Miriam Bancroft et j'ai regardé à l'intérieur. Même avec l'effet de brouillard de la plaque d'observation et le gel, la forme irradiait la sensualité.

— Juste une. Qui décide du moment d'alterner les enveloppes ?

Nyman a regardé Prescott comme pour obtenir un soutien juridique.

— Je suis directement autorisé par M. Bancroft à effectuer le transfert chaque fois qu'il se digitalise... à moins qu'il requière spécifiquement le contraire. Et, à cette occasion, il n'a pas fait une telle requête.

Il y avait quelque chose, là, chatouillant mes antennes de Diplo... Oui, quelque part, quelque chose se mettait en place. Il était trop tôt pour lui donner une forme concrète. J'ai regardé autour de moi.

— Cette pièce a un système de surveillance des entrées, n'est-ce pas ?

— Naturellement, a dit Nyman, glacial.

— Y a-t-il eu beaucoup d'activité le jour où Bancroft est parti à Osaka ?

— Pas plus que d'habitude. Monsieur Kovacs, la police a déjà étudié les enregistrements. Je ne vois vraiment pas quelle raison...

— Faites-moi plaisir, ai-je dit sans le regarder et l'intonation diplo dans ma voix l'a calmé aussi net qu'un coupe-circuit.

Deux heures plus tard, je regardais par la fenêtre d'un autre autotaxi décollant d'Alcatraz.

— Avez-vous trouvé ce que vous vouliez ?

J'ai jeté un œil à Oumou Prescott, me demandant si elle sentait ma frustration. Je pensais maîtriser les expressions faciales et corporelles de mon enveloppe, mais j'avais entendu parler d'avocats subissant un conditionnement empathique afin

de repérer des indices subliminaux trahissant l'état d'esprit des témoins durant un procès. Ici, sur Terre, je n'aurais guère été étonné d'apprendre qu'Oumou Prescott était équipée d'un système de lecture à infrarouge et subsonique ainsi que d'un scan auditif, le tout câblé derrière son très joli visage d'ébène.

Le registre des entrées dans la crypte de Bancroft pour le jeudi 16 août était aussi exempt d'entrées et de sorties douteuses que le centre commercial Mishima un mardi après-midi. Huit heures du matin. Bancroft était arrivé avec deux assistants, s'était déshabillé et avait plongé dans la cuve d'attente. Les assistants étaient sortis avec ses vêtements. Quatorze heures plus tard, son clone de rechange était sorti de la cuve voisine, un assistant lui avait donné une serviette et il était parti prendre une douche. Aucun mot échangé à l'exception des plaisanteries d'usage. Rien.

J'ai haussé les épaules.

— Difficile à dire. Je ne sais pas vraiment ce que je cherche.

— Absorption totale, hein ? a demandé Prescott en bâillant.

— Ouais, c'est ça, ai-je dit avant de l'étudier. Vous connaissez bien les Corps ?

— Un peu. J'ai fait mes classes en droit des NU. On capte la terminologie. Qu'avez-vous absorbé pour l'instant ?

— Que beaucoup de fumée s'échappe de cette affaire alors que les autorités insistent pour dire qu'il n'y a pas d'incendie. Vous avez rencontré le lieutenant en charge de l'enquête ?

— Kristin Ortega. Bien sûr. Je ne suis pas près de l'oublier. Nous nous sommes hurlé après, avec seulement un bureau pour nous séparer, pendant presque une semaine.

— Vos impressions ?

— Sur Ortega ? a demandé Prescott, intriguée. Autant que je puisse dire, c'est un bon flic. Elle a la réputation d'être très dure. Or les membres de la division des Dommages organiques sont déjà les durs de la police... obtenir cette réputation n'a pas dû être évident. Elle a mené l'enquête de manière plutôt efficace...

— Pas de l'avis de Bancroft.

Une pause. Prescott m'a regardé, agacée.

— J'ai dit « efficace ». Pas persistante. Ortega a fait son travail, mais...

— Mais elle n'aime pas les Maths, c'est ça ?

Une autre pause.

— Vous savez écouter les rumeurs, monsieur Kovacs.

— On capte la terminologie, ai-je dit modestement. Pensez-vous qu'Ortega aurait continué l'enquête si Bancroft n'avait pas été un Math ?

Prescott a réfléchi un instant.

— C'est un préjugé assez commun, a-t-elle dit enfin, mais je ne crois pas qu'Ortega se soit arrêtée à cause de ça. Je pense qu'elle a juste senti que son retour sur investissement serait limité. Le département de la police possède un système de promotion en partie basé sur le nombre de cas résolus. Personne n'a envisagé une solution rapide à celui-ci et M. Bancroft était vivant, alors...

— Elle avait de meilleurs chats à fouetter, hein ?

— En gros, c'est ça.

J'ai regardé une fois de plus par la vitre. Le taxi s'incrustait dans la circulation dense entre les immeubles. Je sentais gonfler en moi une vieille colère qui n'avait rien à voir avec mes problèmes actuels. Quelque chose qui avait grandi durant les années passées dans les Corps, avec les chocs émotionnels qui m'avaient laissé des cicatrices à la surface de l'âme. Virginia Vidaura, Jimmy de Soto mourant dans mes bras à Innenin, Sarah... le catalogue d'un loser, quel que soit le point de vue.

J'ai tout verrouillé.

La cicatrice au-dessus de mon œil me grattait et je sentais le manque de nicotine dans le bout de mes doigts. J'ai frotté ma cicatrice. J'ai laissé les cigarettes dans ma poche. Ce matin, j'avais décidé d'arrêter. Une pensée m'a frappé au hasard.

— Prescott, c'est vous qui avez choisi cette enveloppe ?

— Pardon ? (Elle scannait quelque chose en projection subrétinienne et il lui fallut quelque temps pour refaire le point sur moi.) Qu'avez-vous dit ?

— Cette enveloppe. Vous l'avez choisie, n'est-ce pas ? Elle a froncé les sourcils.

— Non. Autant que je le sache, la sélection a été faite par M. Bancroft. Nous lui avons seulement fourni une courte liste en accord avec ses spécifications.

— Il m'a dit que ses avocats s'en étaient occupés... J'en suis sûr.

— Oh ! a-t-elle dit en souriant. M. Bancroft a de nombreux avocats. Il a sûrement confié la tâche à un autre cabinet. Pourquoi ?

— Pour rien, ai-je grogné. Le propriétaire de cette enveloppe était fumeur et moi pas. Ça me casse les couilles.

Le sourire de Prescott a gagné du terrain.

— Allez-vous arrêter ?

— Si j'en trouve le temps. D'après le marché proposé par Bancroft, si je résous l'enquête, je serai réenveloppé peu importe le prix... cette histoire de cigarettes n'est donc pas très importante à long terme. Mais je déteste me réveiller avec la gorge pleine de merde le matin.

— Vous pensez réussir ?

— À arrêter de fumer ?

— Non, à résoudre cette enquête.

Je l'ai regardée droit dans les yeux.

— Je n'ai pas d'autres options, maître. Avez-vous lu les termes de mon contrat d'embauche ?

— Oui, c'est moi qui les ai écrits, a répondu Prescott en me rendant mon regard, cette fois teinté d'une légère trace de malaise. Juste assez pour m'empêcher de lui faire rentrer le nez dans le cerveau d'un coup de poing.

— Bien, bien, ai-je dit avant de me perdre de nouveau dans le paysage.

« ET MON POING DANS LA CHATTE DE TA FEMME TANDIS QUE TU REGARDES, ENCULÉ DE TA MÈRE DE MATH TU NE PEUX. »

J'ai retiré le casque et cligné des yeux. Le texte était accompagné de graphiques virtuels, bruts mais assez efficaces, et de subsoniques qui m'ont fait vibrer la tête. De l'autre côté du bureau, Prescott m'a regardé avec sympathie.

— Tout est comme ça ? ai-je demandé.

— Parfois, c'est moins cohérent, a-t-elle répondu en désignant l'écran holographique flottant au-dessus de son bureau où les représentations des fichiers s'affichaient en

nuances de bleu et de gris. C'est ce qu'on appelle la pile R&F. Rage et folie. En fait, ces types sont trop abîmés pour être une véritable menace, mais il n'est pas rassurant de les savoir dans le coin.

— Ortega en a chopé certains ?

— Ce n'est pas son boulot. La division des Délits de transmission en arrête un de temps en temps, quand nous nous plaignons un peu plus fort que d'habitude. Mais la technologie étant ce qu'elle est, c'est comme essayer d'attraper de la fumée au filet. S'ils sont arrêtés, au pire, ils écopent de quelques mois de stockage... C'est une perte de temps. En général, nous gardons ces messages jusqu'à ce que M. Bancroft nous ordonne de les effacer.

— Rien de neuf dans les six derniers mois ?

Prescott a haussé les épaules.

— Les fanatiques religieux, peut-être. Quelques commentaires salés sur les catholiques et la résolution 653. M. Bancroft a une influence discrète sur la Cour des NU ; c'est plus ou moins du domaine public. Oh, et une secte archéologique martienne a fait un scandale à cause du brin-de-chant dans le hall... Le mois dernier, c'était l'anniversaire de la mort de leur fondateur, qu'une fuite dans sa combinaison a transformé en martyr... Mais aucun d'entre eux n'a les moyens d'entrer dans le périmètre de sécurité de Suntouch House.

Je me suis renversé dans mon fauteuil et j'ai contemplé le plafond. Un vol d'oiseaux gris passait au-dessus de nous en formation de chevron pointé vers le sud. Leurs cris étaient à peine audibles. Le bureau de Prescott était environnementaliste, ses six surfaces internes projetant des images virtuelles. En ce moment, sa table était posée sur une pelouse en pente sur laquelle se couchait le soleil, près d'un petit troupeau. La résolution était l'une des meilleures qu'il m'ait été donné de voir.

— Prescott, que pouvez-vous me dire sur Leïla Begin ?

Le silence. Oumou Prescott contemplait un coin de la pelouse.

— Je suppose que Kristin Ortega vous a donné ce nom, a-t-elle dit lentement.

— Oui, elle a dit que cela m'aiderait à comprendre Bancroft. En fait, elle m'a suggéré de vous en parler pour voir comment vous réagiriez.

Prescott s'est retournée pour me faire face.

— Je ne vois pas quel rapport peut avoir cette affaire avec l'enquête qui nous intéresse.

— Laissez-moi en juger.

— Très bien, a-t-elle dit avec un claquement dans la voix et une expression de défi. Leïla Begin était une prostituée. Elle l'est peut-être toujours. Il y a cinquante ans, Bancroft était l'un de ses clients. Par une suite d'indiscrétions, Miriam Bancroft l'a appris. Les deux femmes se sont rencontrées à San Diego durant une soirée. Il semble qu'elles aient décidé d'aller aux toilettes ensemble et Miriam Bancroft lui a foutu sur la gueule.

J'ai étudié le visage de Prescott.

— Et c'est tout ?

— Non, ce n'est pas tout, Kovacs, a-t-elle dit, fatiguée. Begin était enceinte de six mois à ce moment-là. Elle a perdu le bébé. On ne peut pas implanter une pile corticale sur un fœtus, c'était donc une vraie mort. Sentence potentielle, de trente à cinquante ans...

— Était-ce l'enfant de Bancroft ?

Prescott a haussé les épaules.

— Bonne question. Begin a refusé de les laisser effectuer une analyse génétique sur le fœtus. Elle a dit que l'identité du père n'avait aucune importance. Elle pensait sûrement que l'incertitude était plus juteuse, d'un point de vue publicitaire, qu'un « non » définitif.

— Ou elle avait trop de peine ?

— Allons, Kovacs, a dit Prescott en agitant une main impatiente. Nous parlons d'une pute d'Oakland.

— Miriam Bancroft a-t-elle fini au placard ?

— Non, et c'est là qu'Ortega peut planter son coup de poignard. Bancroft a acheté tout le monde. Les témoins, la presse et même Begin. Les choses se sont arrangées en privé. Begin a touché assez pour se payer une police de clonage de la Lloyds et décrocher. La dernière fois que j'en ai entendu parler,

elle se baladait dans sa deuxième enveloppe quelque part au Brésil. Mais c'était il y a cinquante ans, Kovacs.

— Vous étiez présente ?

— Non, dit Prescott en se penchant sur le bureau. Et Kristin Ortega non plus, c'est pour ça que l'entendre en parler me rend malade. Oh, elle m'a aussi ressorti l'histoire avant d'arrêter l'enquête, le mois dernier ! Elle n'a même jamais rencontré Begin...

— Je pense que c'est une question de principe, ai-je dit avec calme. Bancroft continue-t-il régulièrement de rendre visite à des prostituées ?

— Ce n'est pas mon problème.

J'ai enfoncé mon doigt dans l'écran et j'ai observé les fichiers colorés se déformer autour.

— Vous devriez peut-être en faire votre problème, maître. La jalousie sexuelle est un sacré mobile de meurtre, après tout.

— Puis-je vous rappeler que Miriam Bancroft a passé le test du polygraphe avec succès quand on lui a posé cette question ?

— Je ne parle pas de Mme Bancroft, ai-je dit en regardant l'avocate dans les yeux. Je parle des millions d'autres orifices disponibles et du nombre encore plus grand de partenaires ou de parents furieux de les voir se faire mettre par un Math. Dans le tas, on en trouvera sûrement un certain nombre capable de baiser un système de sécurité, sans jeu de mot, et peut-être même un psychopathe ou deux parmi eux. En clair, des gens capables d'entrer chez Bancroft et de lui cramer la tête.

Une des vaches a meuglé lugubrement.

— Alors, Prescott, ai-je dit en agitant la main vers l'écran holo. Il n'y a rien là-dedans qui commence par « POUR CE QUE TU AS FAIT À MA COPINE, FILLE, SŒUR, MÈRE, RAYEZ LES MENTIONS INUTILES » ?

Elle n'a pas eu besoin de parler. La réponse était lisible sur son visage.

Le soleil peignait des bandes lumineuses sur le bureau. Les oiseaux chantaient dans les arbres au-dessus de la prairie. Oumou Prescott s'est penchée sur le clavier de la base de données et a appelé une nouvelle lumière violette sur l'écran. Je l'ai regardé s'ouvrir comme la représentation cubiste d'une

orchidée. Derrière moi, une autre vache faisait entendre sa désapprobation.

J’ai enfilé de nouveau le casque.

CHAPITRE 8

La ville s'appelait Ember. Je l'avais trouvée sur la carte, à deux cents kilomètres au nord de Bay City, sur la route côtière. Il y avait un symbole jaune asymétrique dans la mer, à côté du nom.

— Le *Défenseur de la Libre Entreprise*, a expliqué Prescott en regardant par-dessus mon épaule. Un porte-aéronefs. Le dernier bâtiment de guerre géant à avoir été construit... Un abruti l'a échoué au début des années de Colonisation et la cité s'est développée autour pour accueillir les touristes.

— Les touristes ?

— C'est un grand vaisseau, a-t-elle répondu.

J'ai loué une ancienne voiture de surface dans un garage miteux, à deux pâtés de maisons des bureaux de Prescott, et je me suis dirigé vers le nord en traversant le pont suspendu rouillé.

J'avais besoin de réfléchir. L'autoroute côtière, guère entretenue, était pratiquement déserte et j'ai pu me coller sur la ligne centrale pour me taper un petit cent cinquante. La radio hurlait, un brouhaha de plusieurs stations dont le contenu spirituel me passait largement au-dessus de la tête. J'ai enfin trouvé un DJ de propagande néomaoïste câblé sur un satellite de dissémination que personne n'avait jugé bon de couper. L'alliance entre les bons sentiments politiques et les morceaux de karaoké sirupeux était irrésistible.

L'odeur de la mer entrait par les vitres ouvertes et la route se déroulait devant moi. Un moment, j'ai oublié Innenin, les Diplos, et tout ce qui était arrivé depuis...

Quand je suis descendu sur Ember, le soleil se couchait derrière les angles du pont d'envol du *Défenseur de la Libre Entreprise*, ses derniers rayons laissant des traces

imperceptibles de rose sur les vagues mouvant dans l'ombre de l'épave. Prescott avait raison. C'était un grand vaisseau.

J'ai ralenti en voyant les premiers bâtiments, me demandant qui avait pu être assez stupide pour amener un tel engin si près des côtes. Bancroft le savait peut-être. Il devait être vivant à l'époque.

La rue principale d'Ember courait le long de la mer, séparée de la plage par une ligne de palmiers majestueux et une rambarde néovictorienne en fer forgé. Des enseignes holographiques étaient accrochées aux troncs des arbres, projetant la même image, celle d'une femme et les mots « SLIPSIDE – ANCHANA SALOMÃO ET LE THÉÂTRE CORPOREL DE RIO ». De petits groupes de passants, dehors, se tordaient le cou pour la contempler.

J'ai roulé dans les rues à faible vitesse, observant les façades et j'ai enfin trouvé ce que je cherchais, non loin du front de mer. Après avoir garé la voiture cinquante mètres plus haut, j'ai attendu cinq minutes et, comme il ne se passait rien, je suis sorti.

La boutique de courtier en données d'Elliott avait une façade étroite, prise en sandwich entre un magasin de produits chimiques industriels et un terrain vague où les mouettes hurlaient, se battant parmi les carcasses de vieux matériel. La porte de chez Elliott, bloquée en position ouverte par un écran plat mort depuis longtemps, conduisait directement dans la salle principale.

J'ai passé la porte et j'ai jeté un œil. Il y avait quatre consoles installées dos à dos derrière un long comptoir de réception en plastique. Au-delà, des portes menaient à un bureau aux murs de verre. Le mur du fond accueillait une banque de sept moniteurs sur lesquels défilaient d'incompréhensibles lignes de code. Un vide dans la série d'écrans indiquait l'ancienne position de l'arrêt de porte actuel, avec des rayures dans la peinture là où il avait fallu forcer pour l'extraire. L'écran adjacent clignotait comme si ce qui avait tué le premier était contagieux.

— 'Peux vous aider ?

Un homme au visage fin, d'un âge indéterminé, a passé la tête sur le côté de la console d'équipements. Il avait une cigarette éteinte à la bouche et une longueur de câble branchée dans l'interface derrière son oreille. Sa peau était pâle au point d'en paraître maladive.

— Ouais. Je cherche Victor Elliott.

— Dehors, devant, a-t-il dit en désignant le chemin que j'avais emprunté pour entrer. Vous voyez le vieux mec sur la rambarde ? Qui contemple l'épave ? C'est lui.

J'ai regardé par la porte et j'ai repéré la silhouette solitaire sur la balustrade.

— Le propriétaire ?

— Ouais. Pour son plus grand plaisir. (Le rat de clavier a souri et désigné la pièce vide.) Les affaires étant ce qu'elles sont, sa présence au bureau n'est pas vraiment indispensable...

Je suis sorti dans la rue. La lumière commençait à faiblir et le visage holographique d'Anchana Salomão gagnait la guerre contre les ténèbres. Je suis passé sous un écran et je me suis approché de l'homme accoudé à la rambarde.

À mon tour, je me suis appuyé contre le métal noir. Elliott s'est tourné vers moi et m'a fait un petit signe de tête avant de retourner à sa contemplation de l'océan. On aurait dit qu'il cherchait une faille entre la mer et le ciel.

— Plutôt triste, comme parking, ai-je dit en désignant l'épave.

Il m'a jeté un coup d'œil intrigué :

— Ils disent que c'était une action terroriste, a-t-il répondu d'une voix vide, désintéressée, comme s'il avait fait trop d'efforts et que quelque chose était brisé. Ou une panne de sonar dans la tempête. Ou les deux...

— Ils l'ont peut-être fait pour l'assurance, ai-je dit.

Elliott m'a regardé de nouveau, plus intensément.

— Vous n'êtes pas d'ici ?

— Non, je ne fais que passer.

— De Rio ? a-t-il demandé en montrant Anchana Salomão. Vous êtes un artiste ?

— Non.

— Oh ! (Il a réfléchi un moment, comme si la conversation était un talent oublié depuis longtemps.) Vous bougez comme un artiste.

— Presque. Neurachem militaire.

Seul un clignement de paupière a trahi le choc. Il m'a regardé de haut en bas, lentement, puis s'est tourné de nouveau vers la mer.

— Vous êtes venu pour moi ? Vous êtes de chez Bancroft ?

— On peut dire ça.

— Vous êtes venu me tuer ? a-t-il demandé en s'humidifiant les lèvres.

J'ai pris la copie papier dans ma poche et je la lui ai tendue.

— Je suis venu vous poser quelques questions. Avez-vous transmis ce document ?

Il a lu, les lèvres formant les mots sans un bruit. Dans ma tête, j'entendais les phrases qu'il goûtait de nouveau : « ... pour m'avoir arraché ma fille... te brûlerai la tête... sauras jamais quelle heure ou quel jour... plus jamais en sécurité... » Un texte qui n'était guère original, mais les phrases sonnaient vrai et le tout m'avait paru plus préoccupant que les autres horreurs procurées par Prescott. Le texte donnait également des précisions sur la manière dont mourrait mon client... précisions qui s'étaient révélées exactes. Le blaster à particules avait bien carbonisé l'extérieur du crâne de Bancroft avant de projeter le contenu surchauffé dans la pièce.

— Ouais, c'est moi, a dit tranquillement Elliott.

— Vous savez sans doute que quelqu'un a assassiné Laurens Bancroft le mois dernier...

Il m'a rendu la feuille de papier.

— C'est vrai ? Je croyais que cet enculé s'était cramé la tête.

— C'est une possibilité, ai-je concédé en chiffonnant le papier et en le jetant dans une poubelle sur la plage en contrebas. Mais je suis payé pour ne pas la prendre au sérieux. Malheureusement pour vous, les circonstances de sa mort ressemblent à s'y méprendre à votre prose.

— Ce n'est pas moi, a dit Elliott sans hausser le ton.

— Je me doutais que vous diriez cela. Je pourrais même vous croire... sauf que celui qui a tué Bancroft a réussi à franchir des

systèmes de haute sécurité et que vous étiez sergent dans les marines tactiques. J'ai connu quelques tacs sur Harlan et certains étaient câblés pour le travail en infiltration profonde...

— Vous êtes une sauterelle ? a demandé Elliott en me regardant d'un air curieux.

— Une quoi ?

— Une sauterelle. Vous venez d'une autre planète ?

— Ouais.

Si Elliott avait eu peur au début, l'effet s'amenuisait rapidement. J'ai failli jouer la carte diplo, avant de décider que c'était inutile. Il a repris la parole.

— Bancroft n'a nul besoin de chercher sur une autre planète pour trouver des gros bras. Quel est votre rôle ?

— Contrat privé, ai-je dit. Trouver le tueur.

Elliott a reniflé.

— Et vous vous êtes imaginé que c'était moi...

C'était faux, mais je l'ai laissé dire. Cette idée lui donnait un sentiment de supériorité qui permettait à la conversation de continuer. Une vague étincelle apparut dans ses yeux.

— Vous croyez que j'aurais pu entrer dans la maison de Bancroft ? Moi, non. J'ai cherché. S'il y avait eu un moyen d'y pénétrer, je l'aurais fait il y a un an et vous auriez retrouvé ce salopard éparpillé sur le gazon.

— À cause de votre fille ?

— Oui, à cause de ma fille. (La colère le faisait parler plus vite.) Ma fille, et toutes les autres comme elle. Ce n'était qu'une gosse.

Il s'est arrêté et a contemplé de nouveau la mer. Après un moment, il a désigné le *Défenseur de la Libre Entreprise*. De petites lumières dansaient autour de ce qui était sans doute une représentation théâtrale montée sur le pont d'envol.

— Voilà ce qu'elle voulait. La seule chose qu'elle voulait. Faire du théâtre corporel. Comme Anchana Salomão et Rhian Li. Elle s'est rendue à Bay City parce qu'elle avait entendu parler d'un contact, quelqu'un qui pourrait...

Il s'est arrêté et m'a regardé. Le rat de clavier l'avait traité de vieux et, pour la première fois, je comprenais pourquoi. Malgré sa carrure de sergent et sa taille à peine enveloppée, le visage

était âgé, tailladé par les rides de la douleur. Il était au bord des larmes.

— Elle aurait pu réussir. Elle était superbe.

Il cherchait quelque chose dans sa poche. J'ai sorti mes cigarettes et je lui en ai proposé une. Il l'a prise automatiquement, l'a allumée sur le patch en continuant à fouiller dans ses poches, d'où il a sorti un Kodakristal. Je n'avais vraiment pas envie de regarder, mais il l'a allumé avant que je puisse protester et une petite image cubique a flotté devant nous.

Il avait raison. Elizabeth Elliott était une très jolie fille, blonde et athlétique, de quelques années plus jeune que la Miriam Bancroft actuelle. La photo ne montrait pas si elle avait la motivation et l'endurance de cheval qu'il fallait pour réussir en théâtre corporel, mais elle aurait pu essayer.

Sur le cliché holo, elle était entourée d'Elliott et d'une femme, le portrait de sa fille en plus âgé. L'image avait été prise au soleil sur du gazon. L'ombre d'un arbre passait sur le visage de sa mère. Elle fronçait les sourcils, comme si elle avait remarqué la faute dans la composition, mais le froncement était léger. Un sentiment palpable de joie noyait ce détail.

— Partie, a dit Elliott, comme s'il avait deviné où était concentrée mon attention. Il y a quatre ans. Vous savez ce qu'est la « trempette » ?

J'ai secoué la tête. *« La couleur locale,* me murmurait Virginia Vidaura à l'oreille, *absorbe tout. »*

Elliott a levé les yeux. Un instant, j'ai pensé à l'holo d'Anchana Salomão, mais j'ai vu que ses yeux scrutaient le ciel.

— Là-haut, a-t-il dit avant de s'arrêter comme quand il avait mentionné la jeunesse de sa fille.

J'ai attendu.

— Là-haut se trouvent les satellites de communication. Les données pleuvent. Sur certaines cartes virtuelles, elles sont visibles. On dirait que quelqu'un tricote une écharpe au monde. (Il m'a regardé de nouveau, les yeux brillants.) C'est Irène qui disait ça. « Tricoter une écharpe au monde. » Une partie de cette écharpe, ce sont les gens. Des gens riches digitalisés

pendant le trajet entre deux de leurs corps. Des pensées, des sentiments et des souvenirs, sous forme de chiffres...

Je savais ce qui allait suivre, mais j'ai gardé le silence.

— Si vous êtes bon – et Irène était bonne – et si vous possédez l'équipement approprié il est possible d'échantillonner les signaux. On appelle ça des « bouchées d'esprits ». Des moments dans la tête d'une princesse de la mode, les idées d'un théoricien des particules, les souvenirs d'enfance d'un roi. Il y a un marché. Oh, les magazines de société classiques diffusent des « tranches de vie », mais elles sont censurées, nettoyées ! Coupées pour la consommation du public. Pas de moments embarrassants, rien qui puisse nuire à la popularité du personnage... de grands sourires en plastique. Ce n'est pas ce que veulent les gens.

J'avais mes doutes sur cette analyse. Les « magazines de promenades crâniennes », comme on les appelait, marchaient bien sur Harlan, mais les clients n'aimaient pas quand un des notables était saisi dans un moment de faiblesse. L'infidélité et les jurons généraient les plus importantes protestations. Normal. Quelqu'un d'assez pathétique pour vivre à travers les autres n'avait aucune envie de retrouver les basses réalités humaines dans la tête de ses idoles.

— Avec les bouchées mentales, pas de censure : vous avez la totale, a dit Elliott avec un enthousiasme qui, je le soupçonnais, reflétait l'opinion de sa femme. Le doute, les saletés... l'humanité. Les gens paient des fortunes pour ça...

— Mais c'est illégal ?

Elliott a désigné la devanture qui portait son nom.

— Le marché des données était en chute libre. Trop de courtiers. Saturé. Nous avions une police de clonage et de réenveloppement à payer pour nous deux, plus Elizabeth. Ma pension de tac marine n'allait pas suffire. Que pouvions-nous faire ?

— Combien a-t-elle pris ? ai-je demandé doucement.

Elliott a regardé la mer.

— Trente ans.

Il s'est tu un instant, le regard toujours fixé sur l'horizon.

— Les six premiers mois, j'ai supporté la situation... puis j'ai allumé l'écran et j'ai vu une négociatrice corpo portant le corps d'Irène. (Il s'est à moitié tourné vers moi et a toussé quelque chose qui aurait pu être un rire.) La Corporation l'a acheté directement au complexe de stockage de Bay City. Ils ont payé cinq fois ce que j'aurais pu. Ils ont dit que la salope ne la portait qu'un mois sur deux.

— Elizabeth le savait ?

Il a acquiescé une fois, comme un couperet.

— C'est moi qui ai vendu la mèche, une nuit. J'étais sous Jack. J'avais surfé sur les bases de données toute la journée, je cherchais un boulot. Je ne savais plus où j'étais ou ce qui se passait. Vous voulez savoir ce qu'elle a dit ?

— Non, ai-je murmuré.

Il ne m'a pas entendu. Ses phalanges étaient blanches autour de la balustrade.

— Elle m'a dit : « Ne t'inquiète pas, papa. Quand je serai riche, nous rachèterons maman. » Ça commençait à déraper.

— Écoutez, Elliott, je suis navré pour votre fille... mais, d'après mes informations, elle ne travaillait pas dans les endroits fréquentés par Bancroft. Le *Jerry's Closed Quarters* et les Maisons, ce n'est pas le même style... N'est-ce pas ?

L'ancien tac s'est retourné vers moi, des lueurs de meurtre dansant dans ses yeux. Je ne pouvais l'en blâmer. Tout ce qu'il voyait en face de lui, c'était l'homme de Bancroft.

Mais il est impossible de surprendre un Diplo. Le conditionnement l'interdit. J'ai vu l'attaque arriver avant qu'il sache ce qu'il allait faire et, une fraction de seconde plus tard, le neurachem de mon enveloppe était en ligne. Il a frappé bas, sous la garde qu'il croyait que je dresserai, pensant me briser les côtes. La garde n'était pas là et moi non plus. Je suis passé à l'intérieur de ses crochets, je l'ai déséquilibré et j'ai placé une jambe entre les siennes. Il a trébuché contre la balustrade et j'ai donné un méchant coup de coude dans son plexus solaire. Sous le choc, son visage a viré au gris. Je me suis penché en avant et je l'ai immobilisé contre le rail, serrant sa gorge entre mes doigts.

— Ça suffit, ai-je dit avec un peu de difficulté.

Le neurachem de l'enveloppe était plus brutal que les systèmes diplos que j'avais déjà utilisés et, en *overdrive*, j'avais la sensation de me retrouver ficelé dans un sac de barbelés.

J'ai regardé Elliott.

Ses yeux étaient à moins de dix centimètres des miens ; malgré ma prise, ils brûlaient toujours de rage. Il respirait en sifflant entre ses dents, cherchant la force nécessaire pour me faire mal.

Je l'ai relevé de la balustrade et repoussé en restant prudent.

— Écoutez, je ne juge pas. Je veux seulement savoir. Qu'est-ce qui vous fait croire qu'elle a fréquenté Bancroft ?

— Parce qu'elle me l'a dit, enfoiré ! a-t-il sifflé. Elle m'a dit ce qu'il avait fait.

— En l'occurrence ?

Il a cligné des yeux, la rage contenue se transformant en peine.

— Des saletés, a-t-il dit. Elle a dit qu'il en avait besoin. Assez besoin pour revenir plusieurs fois. Assez besoin pour payer.

Un gagne-pain. *« Ne t'inquiète pas, papa. Quand je serai riche, nous rachèterons maman. »* Une erreur commune quand on est jeune...

— Vous pensez que c'est pour ça qu'elle est morte ?

Il a tourné la tête vers moi, me regardant comme si j'étais une araignée venimeuse sur son carrelage de cuisine.

— Elle n'est pas morte, monsieur. Quelqu'un l'a tuée. Quelqu'un a pris un rasoir et l'a découpée en morceaux.

— Sur la retranscription du procès, j'ai lu que l'assassin était un client, pas Bancroft.

— Comment le sauraient-ils ? Ils voient un corps... Qui peut savoir qui est à l'intérieur ? Et qui a payé ?

— Ils l'ont retrouvé ?

— Le tueur de putes de biocabines ? Qu'est-ce que vous croyez ? Un tueur de putes et les Maisons, ce n'est pas vraiment le même style... n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas ce que je voulais dire, Elliott. Vous avez déclaré qu'elle avait fait la connaissance de Bancroft au *Jerry's* et je vais vous croire. Mais vous devez admettre que ça ne

ressemble pas à Bancroft. Je l'ai rencontré. S'encanailler ? (J'ai secoué la tête.) Je ne l'imagine pas comme ça.

Elliott s'est détourné.

— Vous avez vu un morceau de chair, a-t-il dit. Qu'allez-vous lire dans la chair d'un Math ?

La nuit était tombée. De l'autre côté, sur le pont du bâtiment de guerre, la fête avait commencé ; nous avons contemplé tous deux les lumières, écouté la musique, comme si nous recevions la transmission d'un monde qui nous était fermé pour toujours.

— Elizabeth est toujours en stockage ? ai-je demandé enfin.

— Ouais, et alors ? La police de réenveloppement a été rompue il y a quatre ans, quand nous avons dépensé tout notre argent pour payer l'avocat d'Irène. (Il a désigné ses bureaux du pouce.) J'ai l'air de quelqu'un qui va bientôt faire fortune ?

Il n'y avait rien d'autre à dire. Je l'ai laissé regarder les lumières et j'ai marché jusqu'à la voiture. Il était toujours là quand je suis repassé.

Il ne s'est pas retourné.

DEUXIÈME PARTIE : RÉACTION
(CONFLIT D'INTRUSION)

CHAPITRE 9

J'ai appelé Prescott de la voiture. Son visage a montré un rien d'énervement en apparaissant sur l'écran poussiéreux du tableau de bord.

— Kovacs. Avez-vous découvert ce que vous cherchiez ?

— J'ignore toujours ce que je cherche, ai-je répondu avec un sourire. D'après vous, Bancroft fréquente les biocabines ?

Elle a fait la moue.

— Oh, s'il vous plaît...

— D'accord, j'en ai une autre. Leïla Begin a-t-elle travaillé dans une boîte de biocabines ?

— Je n'en ai aucune idée, Kovacs.

— Eh bien, essayez de vérifier ! J'attends.

Ma voix était glaciale. Le dégoût de Prescott et l'angoisse de Victor Elliott ne pesaient pas le même poids.

L'avocate a disparu pour effectuer les recherches. J'ai tambouriné du bout des doigts sur le volant, en chantonnant en rythme un rap de pêcheur de Millsport. Dehors, la côte défilait dans la nuit, mais les odeurs et les bruits de la mer ne collaient pas. Trop étouffés... pas de trace de bellaflore dans le vent...

— Nous y voilà, dit Prescott en s'installant à portée de la vidéo du téléphone, mal à l'aise. Les archives d'Oakland de Begin indiquent deux jobs en biocabine, avant qu'elle intègre une des Maisons de San Diego. Elle avait dû se faire introduire... à moins qu'un chasseur de têtes l'ait repérée.

Bancroft pouvait introduire n'importe qui n'importe où. J'ai résisté à la tentation de le dire.

— Vous avez une image ?

— De Begin ? demanda Prescott en haussant les épaules. Juste une 2D. Vous voulez que je vous l'envoie ?

— S'il vous plaît.

Le vieux téléphone de voiture a crachoté en changeant de protocole et les traits de Leïla ont commencé à s'afficher au milieu du bruit blanc. Je me suis penché pour chercher la vérité. Il m'a fallu un moment ou deux pour la trouver, mais elle était là.

— D'accord. Pouvez-vous m'obtenir l'adresse de la boîte où travaillait Elizabeth Elliott ? Le *Jerry's Closed Quarters*. C'est dans Mariposa Street.

— Au croisement de Mariposa et de San Bruno, dit la voix de Prescott, s'élevant derrière la moue professionnelle de Leïla Begin. Seigneur, c'est situé juste sous l'ancienne voie express. Sûrement une violation des règles de sécurité.

— Pouvez-vous me transmettre un plan, avec l'itinéraire en partant du pont ?

— Vous y allez ? Ce soir ?

— Prescott, ce genre de boîte fait peu d'affaires le jour, ai-je répondu avec une patience contenue. Bien sûr que j'y vais ce soir.

Il y a eu comme une hésitation à l'autre bout de la ligne.

— Ce n'est pas une zone conseillée, Kovacs. Soyez prudent.

Cette fois, je n'ai pu réprimer un reniflement amusé. C'était comme demander à un chirurgien de veiller à ne pas se salir les gants. Elle a dû m'entendre.

— Je vous envoie le plan, a-t-elle répondu.

Une grille de rues s'est affichée et le visage de Leïla Begin a disparu. Je n'avais plus besoin d'elle. Ses cheveux étaient pourpres et brillants, sa gorge était étranglée par un collier d'acier et ses yeux maquillés comme un camion volé, mais c'étaient les traits de son visage qui restaient gravés dans mon esprit. Les mêmes traits que j'avais vus sur le Kodakristal de la fille de Victor Elliott. La ressemblance était discrète, mais indéniable.

Miriam Bancroft.

L'air était humide quand je suis revenu en ville et un fin grésil tombait d'un ciel assombri. Garé dans la rue en face du *Jerry's*, je regardais l'enseigne de néon de la boîte à travers les lignes et les perles de pluie du pare-brise. Quelque part dans la

pénombre des structures de la voie express, une fille dansait dans un verre à cocktail, mais il devait y avoir un bug dans la transmission et l'image n'arrêtait pas de s'interrompre.

J'avais craint que la voiture attire l'attention, mais j'étais venu dans le bon quartier. La plupart des véhicules autour du *Jerry's* ne volaient pas – les seules exceptions étaient les autotaxis qui descendaient en spirale pour décharger ou charger des clients avant de bondir de nouveau vers le flux de circulation dans le ciel, avec une précision et une vitesse inhumaines. Avec leurs phares et leurs clignotants bleus, blancs et rouges, ils ressemblaient à des visiteurs d'un autre monde, frôlant les pavés souillés et abîmés quand leurs clients grimpaient ou descendaient.

J'ai passé une heure à observer. La boîte tournait bien ; la clientèle était variée et principalement masculine. Un robot de sécurité ressemblant à une pieuvre était suspendu au linteau de l'entrée principale. Certains clients avaient dû se séparer d'objets dissimulés – des armes, en général – et un ou deux avaient rebroussé chemin. Personne ne protestait : on ne discute pas avec un robot. À l'extérieur, les gens se garaient et trafiquaient quelque chose qu'à cette distance je ne distinguais pas. Deux hommes ont commencé à se battre au couteau entre deux piliers de la voie express... un non-événement. L'un des combattants est reparti en boitant, tenant son bras blessé, et l'autre est retourné dans la boîte comme s'il n'était sorti que pour se soulager.

Je suis descendu de la voiture, j'ai vérifié que l'alarme était branchée et j'ai traîné un peu dans la rue. Deux dealers étaient assis en tailleur sur le capot d'une voiture, protégés de la pluie par une unité de répulsion statique placée entre leurs jambes. Ils ont levé la tête en me voyant approcher.

— Tu veux un disque, mec ? Les Toupies brûlantes d'Oulan-Bator, qualité Maison.

Je les ai regardés et j'ai secoué la tête lentement.

— Du Raide ?

J'ai secoué de nouveau la tête et je me suis dirigé vers le robot. Ses multiples bras se sont dépliés pour me palper. J'ai

essayé de passer, mais un des bras s'est posé sur ma poitrine pour me repousser.

— Cabine ou bar ? a demandé une voix synthétique à deux balles.

J'ai hésité et fait semblant de peser le pour et le contre.

— Qu'est-ce qui se passe dans le bar ?

— Ha, ha, ha ! (Quelqu'un avait programmé un rire. On aurait dit celui d'un obèse se noyant dans du sirop. Le robot s'est arrêté brusquement.) Au bar, on regarde, mais on ne touche pas. Pas d'argent échangé, les mains sur le comptoir. C'est le règlement. Et il s'applique aussi aux autres clients.

— Cabine, ai-je dit rapidement, pour en avoir plus vite terminé avec le logiciel de cet aboyeur mécanique.

Les deux dealers dans la rue paraissaient chaleureux à côté.

— En bas des marches, sur la gauche. Prenez une serviette sur la pile.

J'ai descendu l'escalier métallique et j'ai tourné à gauche dans un couloir éclairé par des gyrophares rouges accrochés au plafond, les mêmes que ceux des autotaxis. Une musique de merde résonnait dans le couloir, le rythme extra-ventriculaire d'un cœur énorme sous tétrameth. Comme promis, il y avait une pile de serviettes propres dans une alcôve et, au-delà, les portes des cabines. J'ai passé les quatre premières – deux d'entre elles étaient occupées – et j'ai pénétré dans la cinquième.

Le sol, d'environ deux mètres sur trois, était recouvert d'un revêtement en satin. S'il était taché, cela ne se voyait pas car la seule source lumineuse émanait d'une ampoule rouge en rotation similaire à celles du couloir. L'air était sec et rance. J'ai repéré la console de crédit dans un coin, peinte en noir mat, avec un affichage à LED rubis au sommet. Il y avait une fente pour le paiement par carte ou cash. Rien pour les comptes ADN. La paroi du fond était en verre dépoli.

J'avais prévu le coup et tiré du liquide dans une auto-banque en venant. Choisissant un billet plastifié, un gros, je l'ai enfilé dans la fente avant d'appuyer sur le bouton de démarrage. Mon crédit a clignoté sur les LED.

La porte s'est refermée doucement derrière moi, étouffant la musique et un corps est venu se coller contre le verre dépoli

avec une soudaineté qui m'a fait tressaillir. L'affichage s'est animé. Pour l'instant, la dépense était minime. J'ai étudié le corps pressé contre la glace. Des seins lourds écrasés, un profil de femme, des courbes indistinctes de hanches et de cuisses. Un gémissement s'élevait de haut-parleurs invisibles.

— Tu veux me voir me voir me voir... ?

Putain de boîte d'écho du vocodeur.

J'ai appuyé de nouveau sur le bouton. La vitre s'est dépolie et la femme est devenue visible. Elle s'est tournée, révélant son corps travaillé et ses seins refaits. Elle s'est penchée et a léché la vitre avec la pointe de la langue, sa respiration l'embrumant de nouveau. Son regard s'est verrouillé au mien.

— Tu veux me toucher me toucher me toucher... ?

Je ne savais pas si les cabines se servaient de subsoniques, mais ma réaction était claire. Mon pénis s'éveillait et prenait de la consistance. J'ai bloqué la circulation, forcé le sang à refluer et à rejoindre mes muscles, comme pour un combat. J'avais besoin d'être placide pour cette scène. J'ai appuyé de nouveau sur le bouton de débit. L'écran de verre a glissé sur le côté et la fille est entrée dans la cabine comme quelqu'un qui sort d'une douche. Elle s'est approchée et a posé la main sur mes parties.

— Dis-moi ce que tu veux, chéri, a-t-elle dit d'une voix profonde.

Privée des effets du vocodeur, son ton était plus dur.

Je me suis éclairci la voix.

— Comment t'appelles-tu ?

— Anémone. Tu veux savoir pourquoi ils m'appellent comme ça ?

Sa main s'est animée. Derrière moi, le compteur cliquait doucement.

— Tu te souviens d'une fille qui travaillait ici ?

Elle défaisait ma ceinture à présent.

— Chéri, quelle que soit la fille qui travaillait ici, elle ne t'aurait pas fait ce que je peux te faire. Alors, comment veux-tu...

— Elle s'appelait Elizabeth. Son vrai nom. Elizabeth Elliott.

La fille a soudain lâché ma ceinture et le masque de l'excitation est tombé de son visage.

— C'est quoi ce truc tordu ? T'es du Sia ?

— Le quoi ?

— Le Sia. Les flics. (Sa voix a grimpé d'un ton. Elle s'est reculée.) On avait...

— Non, ai-je dit.

J'ai fait un pas dans sa direction et elle a adopté une position de défense qui avait l'air efficace. Je me suis reculé, la voix basse.

— Je suis sa mère.

Le silence. Elle m'a regardé méchamment.

— Conneries. La mère de Lizzie est au placard.

— Non, ai-je dit en attirant sa main sur mes parties. Regarde. Il n'y a rien. Ils m'ont enveloppé là-dedans, mais je suis une femme. Je ne veux, je ne peux...

Elle s'est un peu redressée.

— Du beau matériel, a-t-elle dit, le doute audible dans sa voix. Si vous venez de sortir du placard, pourquoi vous n'êtes pas en conditionnelle, dans l'enveloppe d'une pauvre épave ?

— Je ne suis pas en conditionnelle.

L'entraînement des Diplos en infiltration m'est revenu à l'esprit comme une escadrille de jets en rase-mottes, les traînées de mensonges crédibles tourbillonnant sur les bords de la vraisemblance et de détails à moitié devinés. Quelque chose en moi s'est éveillé, me rappelant la joie des missions.

— Tu sais pourquoi je suis tombée ?

— Lizzie a mentionné des... bouchées mentales, quelque chose...

— Ouais. De la trempette. Tu sais qui j'ai trempé ?

— Non. Lizzie ne parlait jamais beaucoup de...

— Elizabeth l'ignorait. Et ça n'a jamais fait la une.

La fille aux seins lourds a posé ses mains sur ses hanches.

— Alors qui...

Je lui ai lancé un sourire.

— Mieux vaut que tu n'en saches rien. Quelqu'un de puissant. Quelqu'un avec assez de contacts pour me sortir du placard et me donner ça...

— Mais pas assez puissant pour vous trouver un corps qui ait une chatte... (Des doutes dansaient encore dans la voix

d'Anémone, mais elle allait bientôt être convaincue. Une mère à la recherche de sa fille disparue. Un vrai conte de fées. Elle voulait y croire.) Pourquoi êtes-vous transenveloppée ?

— J'ai passé un accord, ai-je dit en frôlant la vérité pour être plus crédible. Cette... personne... m'a fait sortir et je dois faire quelque chose pour elle. Quelque chose qui nécessite un corps d'homme. Si je réussis, ils nous fourniront de nouvelles enveloppes à Elizabeth et moi.

— Et pourquoi êtes-vous là ?

Il y avait un accent d'amertume dans la voix d'Anémone, un accent qui disait que jamais ses parents ne viendraient la chercher dans un tel endroit, qu'elle le savait... et qu'elle me croyait. J'ai posé la dernière pièce du puzzle.

— Nous avons un problème. Pour le réenveloppement d'Elizabeth. Quelqu'un bloque la procédure. Je veux savoir qui et pourquoi. Tu sais qui l'a plantée ?

Elle a secoué la tête en baissant les yeux.

— Beaucoup de filles se font agresser, a-t-elle dit d'une voix tranquille. Mais Jerry a une bonne assurance pour couvrir ce genre d'incident. Il fait vraiment bien les choses. Il nous met même au placard si les soins prennent un certain temps... Celui qui a planté Lizzie n'était pas un client régulier.

— Elizabeth avait-elle des habitués ? Quelqu'un d'important ? Quelqu'un de bizarre ?

Elle a levé les yeux vers moi, de la pitié dans son regard. Je jouais Irène Elliott comme un pro.

— Madame Elliott, tous les clients sont bizarres. Sinon, ils ne seraient pas là.

Je me suis forcé à faire la grimace.

— Quelqu'un d'important ?

— Je ne sais pas. Écoutez, madame Elliott, j'aimais bien Lizzie. Elle a été très gentille avec moi, une ou deux fois, quand je n'avais pas le moral, mais nous n'étions pas très liées... Elle l'était plus avec Chloé et... (Elle s'est interrompue avant de reprendre.) Ce n'est pas ce que vous pensez... Elles n'étaient pas... enfin, vous savez... mais Lizzie, Chloé et Mac, elles partageaient beaucoup. Elles parlaient et tout.

— Je peux les voir ?

Les yeux d'Anémone se sont affolés et ont cherché dans les coins de la cabine, comme si elle venait d'entendre un bruit inexplicable. Elle avait l'air aux abois.

— Ce serait mieux de... Non. Jerry. Il n'aime pas qu'on parle aux clients. S'il nous surprend...

J'ai mis toute la persuasion des Diplos dans une seule phrase.

— Tu peux peut-être te renseigner à ma place...

La terreur semblait s'intensifier, mais sa voix tenait bon.

— D'accord. Je vais demander autour de moi. Mais pas maintenant. Vous devez partir... Revenez demain à la même heure. Même cabine. Je m'arrangerai pour être disponible. Dites que vous avez pris rendez-vous.

J'ai pris sa main dans les miennes.

— Merci, Anémone.

— Je ne m'appelle pas Anémone, a-t-elle dit brusquement. Mon nom est Louise. Appelez-moi Louise.

— Merci, Louise, ai-je dit en lui tenant la main. Merci de faire...

— Écoutez, je ne vous promets rien, a-t-elle lâché d'une voix qui s'efforçait d'être dure. Comme j'ai dit, je me renseignerai. C'est tout. Maintenant, partez. S'il vous plaît...

Elle m'a expliqué comment annuler le reste du paiement sur la console et la porte s'est ouverte sur-le-champ. Pas de monnaie. Je n'ai rien dit d'autre. Je n'ai pas essayé de la toucher de nouveau. Je suis sorti par la porte et je l'ai laissée, les bras enroulés autour de la poitrine, la tête baissée, les yeux rivés sur le sol satiné de la cabine comme si elle le voyait pour la première fois.

Baigné de rouge.

Dehors, la rue n'avait pas changé. Les deux dealers étaient encore là, en négociation avec un énorme Mongol appuyé sur la voiture, qui regardait quelque chose au creux de ses mains. La pieuvre a soulevé ses bras pour me laisser passer et je suis sorti dans le grésil. Le Mongol a levé les yeux quand je suis passé et un tressaillement de reconnaissance a parcouru son visage.

Je me suis arrêté et il a murmuré quelque chose aux dealers. Le neurachem est entré en service comme une douche froide. J'ai traversé la distance qui me séparait de la voiture et la conversation entre les trois hommes s'est interrompue sur-le-champ. Leurs mains ont plongé dans leurs poches.

Quelque chose me poussait, qui n'avait pas grand-chose à voir avec le regard que m'avait lancé le Mongol. Une ombre avait étendu ses ailes sur moi dans la misère de la cabine, quelque chose d'incontrôlé pour lequel Virginia Vidaura m'aurait engueulé. J'entendais Jimmy de Soto murmurer à mon oreille.

— Tu m'attends ? ai-je demandé au dos du Mongol.

J'ai vu ses muscles se tendre.

Un des dealers a peut-être compris ce qui allait se passer.

— Écoute, mec, a-t-il commencé d'un ton faiblard.

Je lui ai jeté un regard du coin de l'œil et il s'est tu.

— J'ai dit...

C'est à ce moment précis que c'est parti en vrille. Le Mongol a bondi avec un rugissement et a abattu sur moi un bras de la taille d'un jambon. Le coup n'a jamais atteint son but mais, même en le déviant, j'ai reculé d'un pas. Les dealers ont dégainé leurs armes, de sales petites choses noir et gris en métal qui crachaient et jappaient dans la pluie. Je me suis effacé de la trajectoire en me servant du Mongol comme couverture et j'ai enfoncé la paume de ma main dans son visage tordu. Les os ont craqué et je l'ai contourné tandis que les dealers se demandaient encore où j'étais. Alors que je me déplaçais avec la rapidité du neurachem, leurs mouvements paraissaient englués dans du miel. Un poing armé a essayé de me suivre et, d'un coup de pied, j'ai brisé les doigts sur le métal. L'homme a hurlé et le bord de ma main a frappé la tempe de son collègue. Ils ont roulé sur le capot de la voiture, l'un gémissant, l'autre inconscient ou mort.

Le Mongol a pris la fuite en courant.

J'ai bondi par-dessus le toit de la voiture et je me suis lancé à sa poursuite sans réfléchir. Le béton m'a fracassé les pieds quand je suis retombé, et des éclairs de douleur ont parcouru mes tibias, mais le neurachem a aussitôt étouffé la souffrance.

Je n'avais qu'une dizaine de mètres de retard. Me relevant, j'ai sprinté.

Devant moi, le Mongol bondissait dans mon champ de vision comme un avion de combat cherchant à éviter son adversaire. Pour un mec de sa taille, il traçait dans l'ombre des piliers de soutien de la voie express avec une rapidité remarquable. Vingt mètres de retard. J'ai accéléré, grimaçant à cause des douleurs dans ma poitrine. La pluie me frappait le visage.

Putain de cigarettes.

Nous sommes sortis de sous les piliers dans une zone déserte où les feux de signalisation avaient été plantés par des ouvriers alcooliques. L'un d'eux est passé au vert quand le Mongol est passé devant. Une voix de robot sénile a annoncé : « Traversez. Traversez. Traversez. » Je ne l'avais pas attendu. Les échos m'ont suivi dans la rue.

Des carcasses de voitures qui n'avaient pas bougé de leur place depuis des années. Des devantures verrouillées dont les rideaux de fer étaient peut-être relevés en journée. Ou non. De la vapeur qui sortait d'une plaque d'égout comme une forme de vie étrangère.

Le sol sous mes pieds était glissant et une mousse grise poussait dans les interstices, distillée par les ordures en putréfaction. Les chaussures assorties au costume d'été de Bancroft avaient des semelles fines, dénuées de toute velléité d'adhérence. Seul l'équilibre parfait du neurachem me maintenait debout.

Le Mongol a jeté un œil en arrière en passant entre deux épaves. Il a vu que j'étais encore là et a foncé brusquement sur la gauche. J'ai essayé d'ajuster ma trajectoire pour l'intercepter avant d'atteindre les voitures, mais ma proie avait bien calculé son coup. J'étais déjà au niveau de la première et j'ai dérapé en essayant de m'arrêter à temps. J'ai rebondi sur le capot plein de rouille avant de heurter le volet d'un magasin. Le métal a résonné sous le choc et un courant basse fréquence anticambriolage m'a mordu les mains. De l'autre côté de la rue, le Mongol a pris dix nouveaux mètres d'avance.

La circulation se déployait au-dessus de nos têtes.

J'ai repéré sa silhouette de l'autre côté de la rue et je me suis remis en chasse, me maudissant pour ma stupidité. Bancroft m'avait proposé d'acheter des armes. À cette distance, un pistolet à rayonnement lui aurait facilement arraché la jambe... À la place, je lui courais après en essayant de trouver la capacité pulmonaire nécessaire pour réduire la distance.

Je pourrais peut-être lui faire peur pour qu'il trébuche...

Ce n'est pas ce qui s'est passé, mais pas loin. Les bâtiments sur notre gauche ont cédé la place à un terrain vague bordé par une clôture pourrie. Le Mongol a regardé une fois encore derrière lui et a fait sa première erreur. Il s'est arrêté, s'est jeté sur la clôture, qui s'est effondrée, et s'est relevé pour disparaître dans les ténèbres qui s'étendaient au-delà. J'ai souri et je l'ai suivi. Enfin, j'avais l'avantage.

Il espérait peut-être que je me perde dans le noir, ou que je me torde la cheville, mais le conditionnement des Diplos a dilaté mes pupilles dès que j'ai pénétré dans la zone d'ombre, calculant la carte de la surface à la vitesse de l'éclair. Mes pieds ont suivi la piste virtuelle. Le sol défilait comme un fantôme sous mes semelles comme il défilait sous Jimmy de Soto, dans mon rêve. Cent mètres de plus et j'allais rattraper mon nouvel ami, à moins que lui aussi bénéficie d'une vision améliorée...

Entre-temps, nous avons quitté le terrain vague mais, en franchissant l'autre côté de la clôture, nous n'étions plus séparés que par une dizaine de mètres. Il a escaladé le grillage, est retombé de l'autre côté et a commencé à foncer dans la rue. J'ai grimpé à mon tour en le surveillant toujours, mais il a trébuché. Il a dû m'entendre quand je suis retombé car il s'est retourné, sans avoir terminé d'assembler ce qu'il avait dans les mains. Le canon s'est levé et j'ai plongé à terre.

J'ai atterri lourdement, m'écorchant les mains et partant en roulade. Un éclair a déchiré la nuit à l'endroit où je me tenais une fraction de seconde plus tôt. La puanteur de l'ozone m'a assailli ; le craquement de l'air résonnait dans mes oreilles. J'ai continué à rouler et le blaster à particules a de nouveau illuminé l'obscurité. Le faisceau a laissé une trace de vapeur sifflante sur la chaussée humide. J'ai cherché un abri qui n'existait pas.

— Lâchez votre arme !

Un amas de lumières tournoyantes est tombé du ciel et la sono a aboyé dans la nuit comme la voix d'un dieu robot. Un projecteur a explosé dans la rue et nous a noyés sous son feu blanc. D'où je me trouvais, en me niquant les yeux, je ne distinguais que la forme floue du transport de la police, un véhicule de contrôle de la circulation flottant à cinq mètres au-dessus de la rue, gyrophares allumés. La tempête de ses turbines faisait voler des feuilles de papier et de plastique contre les murs des bâtiments, les épinglant sur le béton comme des insectes agonisants.

— Restez où vous êtes ! a tonné de nouveau la voix. Posez votre arme !

Le Mongol a levé son arme en arc de cercle et le transport a rué au moment où le pilote essayait d'éviter le rayon. Une des turbines, touchée par le faisceau, a lâché une gerbe d'étincelles et le transport s'est penché dangereusement. Un tir d'arme automatique provenant d'une nacelle sur le nez du véhicule a répondu mais, à ce moment-là, le Mongol était de l'autre côté de la rue, brûlant une porte au blaster et s'engouffrant dans le trou béant et fumant.

Des cris à l'intérieur...

Je me suis relevé en regardant le transport se stabiliser à un mètre du sol. Un extincteur automatique a noyé la turbine et quelques mètres carrés de la rue sous un nuage de neige carbonique. Une écoutille s'est ouverte à côté de la fenêtre du pilote et Kristin Ortega est apparue dans l'encadrement.

CHAPITRE 10

Le transport était une version légère du modèle qui m'avait conduit à Suntouch House. La cabine était bruyante. Ortega devait crier pour se faire comprendre dans le vacarme des turbines.

— Nous allons envoyer une unité de renifleurs mais, s'il a de bons contacts, il peut récupérer des trucs qui changeront la signature chimique de son corps avant l'aube. Après, il ne nous reste plus que les témoins visuels. L'âge de pierre. Et dans cette partie de la ville...

Le transport a viré et elle a désigné les rues sous nos pieds.

— Regardez ça. Ils l'appellent « Licktown ». Avant, le quartier s'appelait Potrero. Il paraît que c'était un coin sympa.

— Que s'est-il passé ?

Ortega a haussé les épaules sur son siège en lacis d'acier.

— La crise économique. Vous savez ce que c'est... Un jour vous êtes propriétaire, votre police d'enveloppe payée, le lendemain vous êtes à la rue, et il ne vous reste qu'une vie.

— C'est dur.

— N'est-ce pas ? a répondu l'inspecteur d'un air détaché. Kovacs, putain, qu'est-ce que vous foutiez au *Jerry's* ?

— Je me faisais gratter là où ça démange, ai-je grogné. Il y a des lois contre ça ?

Elle m'a regardé dans les yeux.

— Vous ne vous faisiez pas tripoter. Vous n'y êtes resté que dix minutes.

J'ai haussé les épaules et je lui ai lancé un regard navré.

— Si vous vous étiez déjà retrouvée dans un corps de mec tout droit sorti d'un réservoir, vous comprendriez. Les hormones. Ça accélère tout. Dans des boîtes comme le *Jerry's*, la performance n'est pas un but en soi.

Les lèvres d'Ortega se sont ourlées dans ce qui aurait pu être un sourire. Elle s'est penchée vers moi.

— Conneries, Kovacs. Conneries. J'ai lu votre dossier à Millsport. Votre profil psychologique. Ils appellent ça « le gradient de Kemmerich », et le vôtre est si pentu qu'il faut des pitons et des cordes pour l'escalader. Pour vous, la performance est toujours un but en soi.

— Ah ! ai-je répondu en m'allumant une cigarette. Vous savez, certaines femmes n'ont pas besoin de plus de dix minutes.

Ortega a levé les yeux au ciel et effacé ma réponse d'un geste, comme un moustique.

— Bien sûr. Et avec l'argent de Bancroft, vous ne pouviez pas vous payer mieux que le *Jerry's* ?

— Ce n'est pas une question de prix, ai-je répondu en me demandant si c'était ce qui attirait des gens comme Bancroft à Licktown.

Ortega a appuyé sa tête contre le hublot et regardé la pluie.

— Vous étiez en chasse, Kovacs. Vous êtes allé au *Jerry's* pour découvrir quelque chose que Bancroft a commis là-bas. Avec du temps, je pourrais trouver de quoi il s'agit, mais ce serait plus simple si vous me le disiez.

— Pourquoi ? Vous m'avez dit que l'enquête Bancroft était close. Quel est votre intérêt ?

Ses yeux se sont tournés de nouveau vers moi et ils étaient emplis de lumière.

— Celui de maintenir la paix. Vous n'avez peut-être pas remarqué mais, chaque fois que nous nous rencontrons, c'est au bruit des calibres lourds.

J'ai écarté les mains.

— Je ne suis pas armé. Je ne fais que poser des questions. Et en parlant de questions... comment avez-vous fait pour apparaître au moment où la fête a commencé ?

— Un coup de chance, je suppose.

Je n'ai rien ajouté. Ortega me faisait filer, c'était évident. Ce qui signifiait que l'enquête Bancroft était plus importante qu'elle voulait l'admettre.

— Et ma voiture ? ai-je demandé.

— Nous allons la récupérer. Prévenez la compagnie de location. Ils n'auront qu'à envoyer quelqu'un la chercher à la fourrière. À moins que vous y teniez...

J'ai secoué la tête.

— Dites-moi une chose, Kovacs. Pourquoi avez-vous loué une voiture de surface ? Avec ce que Bancroft vous paie, vous auriez pu vous offrir quelque chose comme ça.

Elle a tapoté sur l'habitacle.

— J'aime me déplacer en surface, ai-je dit. On sent mieux les distances. Et, sur Harlan, on ne vole pas souvent.

— Vraiment ?

— Vraiment. Écoutez, le type qui a failli vous griller tout à l'heure...

— Je vous demande pardon ? a-t-elle demandé en haussant les sourcils. Corrigez-moi si je me trompe, mais je crois que nous vous avons sauvé l'enveloppe tout à l'heure. C'est vous qui étiez du mauvais côté du matos.

— Si vous voulez, ai-je acquiescé. Il m'attendait.

— Il vous « attendait » ? (Quelles que soient les pensées réelles d'Ortega, son visage exprimait l'incrédulité.) Les dealers que nous avons embarqués déclarent qu'il était en train de leur acheter du Raide. Que c'était un vieux client.

J'ai secoué la tête.

— Il m'attendait. J'ai voulu lui parler, il s'est barré.

— Il n'aimait peut-être pas votre gueule. Un des dealers, celui auquel vous avez fracturé le crâne, je crois, a dit que vous aviez l'air d'être câblé pour tuer. (Elle a haussé de nouveau les épaules.) Ils disent que vous avez commencé et ça y ressemble plutôt.

— Dans ce cas, pourquoi ne m'arrêtez-vous pas ?

— Oh, et pour quel motif ? a-t-elle demandé en exhalant un filet de fumée. Dommages organiques, chirurgicalement réparables, sur deux dealers de Raide ? Mise en danger du matériel de la police ? Tapage nocturne à Licktown ? Lâchez-moi, Kovacs. Ce genre de truc arrive tous les jours devant le *Jerry's*. Je suis trop crevée pour taper un rapport.

Le transport a viré et j'ai vu la forme imprécise de la tour du *Hendrix*. J'avais accepté la proposition d'Ortega de me

reconduire à l'hôtel comme j'avais laissé la police me conduire à Suntouch House. Pour voir où cela me mènerait. La sagesse des Diplos... Suivez le flux et ouvrez les yeux.

Je n'avais aucune raison de penser qu'Ortega me mentait quant à la destination, mais une partie de moi a été surprise de voir la tour. La confiance est une denrée rare chez les Diplos.

Après une petite prise de tête avec le *Hendrix* pour l'autorisation d'atterrissage, le pilote nous a posés sur une plate-forme sinistre. Le vent battait contre les flancs du transport léger et quand l'écoutille s'est ouverte, le froid s'est engouffré à l'intérieur. Je me suis levé pour prendre congé.

Ortega n'a pas bougé ; elle m'a regardé partir avec un regard étrange impossible à interpréter. Le poids que j'avais ressenti la nuit dernière réapparaissait.

Il fallait que je lui dise quelque chose. C'était comme une envie d'éternuer.

— Eh, comment ça se passe avec Kadmin ?

Elle a changé de place sur le siège et a étendu une de ses longues jambes, posant sa botte là où j'étais assis quelques secondes auparavant. Un fin sourire...

— Il se fait broyer par le système, a-t-elle dit. Nous y arriverons.

— Bien.

Je suis descendu dans la pluie et le vent.

— Merci pour le coup de main, ai-je crié pour me faire entendre.

Elle a acquiescé gravement, puis a penché la tête pour dire quelque chose au pilote derrière elle. Le sifflement des turbines s'est intensifié, et je me suis écarté précipitamment de l'écoutille quand elle a commencé à se fermer. J'ai reculé et le transport s'est soulevé lourdement, les gyrophares allumés.

Le profil d'Ortega s'est dessiné une dernière fois derrière le hublot, puis le vent a semblé emporter le petit appareil comme une feuille d'automne. Quelques secondes plus tard, il était impossible de le distinguer des milliers d'autres objets volants parsemant le ciel nocturne.

Je me suis retourné et j'ai baissé la tête contre le vent pour atteindre l'escalier d'accès. Mon costume était trempé de pluie.

Qu'était-il donc passé par la tête de Bancroft pour m'habiller en été alors que le contrôle météo de Bay City était en rade ? Certaines choses m'échappaient. Sur Harlan, quand c'est l'hiver, c'est l'hiver assez longtemps pour savoir qu'il faut mettre un manteau.

Les niveaux supérieurs du *Hendrix* étaient plongés dans l'obscurité, à l'exception de la lueur occasionnelle des dalles d'illuminum, mais l'hôtel m'a obligeamment indiqué le chemin avec des tubes au néon qui s'allumaient devant moi et s'éteignaient derrière. L'effet était bizarre, comme si je me promenais avec une torche.

— Vous avez un visiteur, a dit l'hôtel sur un ton badin dès que je suis entré dans l'ascenseur.

J'ai écrasé le bouton d'arrêt d'urgence. Ma paume écorchée a piqué un peu.

— Quoi ?

— Vous avez un visi...

— Ouais, j'ai entendu.

Il m'est venu à l'idée que l'IA pouvait se sentir offensée par mon ton.

— Qui est-ce et où est-il ?

— Elle s'identifie comme Miriam Bancroft. Une recherche dans les archives de la ville a confirmé l'identité de son enveloppe. Je l'ai autorisée à vous attendre dans votre chambre. Elle n'est pas armée et vous n'avez rien laissé d'important ce matin. À part un rafraîchissement, elle n'a touché à rien.

J'ai senti ma fureur grimper d'un cran et je me suis concentré sur un minuscule défaut du placage métallique de l'ascenseur pour me calmer.

— Intéressant. Prenez-vous des décisions telles que celles-ci pour tous vos invités ?

— Miriam Bancroft est l'épouse de Laurens Bancroft, a répondu l'hôtel sur un ton irréprochable. Qui paie pour votre chambre. Compte tenu des circonstances, il m'a semblé sage de ne pas créer de sources de tensions inutiles.

J'ai regardé le plafond de l'ascenseur.

— Vous avez fait des recherches sur moi ?

— Une recherche de base sur mes clients fait partie de la procédure habituelle. Les informations ainsi obtenues sont strictement confidentielles, à moins qu'elles soient réquisitionnées par la directive NU 231.4.

— Ouais. Alors, que savez-vous d'autre ?

— Lieutenant Takeshi Lev Kovacs, a répondu l'hôtel. Également connu sous le nom de Mamba Lev, « le Pic à glace », « l'Arracheur d'une main », né à Newpest, Harlan, le 35 mai 187, calendrier colonial. Engagé dans les forces du Protectorat des Nations unies le 11 septembre 204, choisi pour les Corps diplomatiques le 31 juin 211 durant une revue de routine...

— D'accord. C'est bon.

J'étais un peu surpris de la richesse des informations trouvées par l'IA. La plupart des archives disparaissent dès que les propriétaires changent de mondes. Les transmissions interstellaires coûtent cher... À moins que le *Hendrix* ait infiltré les archives du gardien Sullivan, ce qui serait illégal...

Les commentaires d'Ortega sur les charges qui pesaient sur l'hôtel me sont revenus à l'esprit. Quelle sorte de crime pouvait bien commettre une IA ?

— Il m'est aussi venu à l'esprit que la raison de la présence de Mme Bancroft était probablement liée à la mort de son mari, sur laquelle vous enquêtez. J'ai pensé que vous aimeriez lui parler, et elle ne tenait pas à attendre dans les salons.

J'ai soupiré et retiré ma main du bouton d'urgence.

— Non, j'en suis sûr.

Miriam Bancroft était assise à la fenêtre et regardait la circulation, un grand verre rempli de glaçons à la main. La pièce était plongée dans l'obscurité, les seules sources de lumière venant de la lueur sourde de la trappe de service et du cadre au néon tricolore du meuble à boissons. Ma visiteuse portait une sorte de châle par-dessus un pantalon de chantier et un justaucorps moulant. Elle n'a pas tourné la tête quand je suis entré et je me suis avancé dans son champ de vision.

— L'hôtel m'a averti de votre présence. Au cas où vous vous demandiez pourquoi la surprise ne m'a pas fait jaillir hors de mon enveloppe...

Elle m'a regardé et a repoussé une mèche.

— Très drôle, monsieur Kovacs. Dois-je applaudir ?

J'ai haussé les épaules.

— Vous pourriez dire merci pour le verre.

Elle a examiné les glaçons pendant un moment, puis a cligné de nouveau des yeux.

— Merci pour le verre.

— De rien.

Je me suis dirigé vers le placard. Une bouteille de single malt quinze ans d'âge s'est imposée d'elle-même. Je l'ai débouchée, j'ai reniflé le goulot et j'ai pris un verre à whisky.

— Vous attendez depuis longtemps ?

— Une heure. Oumou Prescott m'a dit que vous vous étiez rendu à Licktown, et j'en ai déduit que vous rentreriez tard. Vous avez eu des problèmes ?

J'ai gardé en bouche la première gorgée et je l'ai sentie mettre à vif mes coupures internes, là où Kadmin avait appuyé sa botte. J'ai avalé en faisant la grimace.

— Pourquoi penser une chose pareille, madame Bancroft ?

Elle a fait un geste élégant d'une main.

— Aucune raison particulière. Vous ne voulez pas en parler ?

— Pas vraiment, ai-je répondu en m'affalant dans un grand pouf au pied du lit.

Je l'ai regardée de l'autre côté de la pièce. Le silence s'est installé. Elle était en contre-jour et son visage était plongé dans l'ombre. J'ai gardé les yeux fixés sur la petite lueur que trahissait son œil gauche. Après un moment, elle a changé de position et les glaçons ont tinté dans son verre.

— Bien, a-t-elle dit en s'éclaircissant la voix. De quoi allons-nous discuter ?

J'ai tendu mon verre vers elle.

— Commençons par la raison de votre présence ici.

— Je veux savoir quels progrès vous avez faits.

— Vous aurez un rapport d'avancement demain matin. J'en remplirai un avec Oumou Prescott. Allons, madame Bancroft. Il est tard, vous pouvez faire mieux que ça.

Un instant, j'ai cru qu'elle allait partir. Puis elle s'est mise à tourner son verre dans ses mains. Elle a penché la tête en avant

comme si elle cherchait l'inspiration et, après un long moment, elle l'a relevée.

— Je veux que vous arrêtiez, a-t-elle dit.

J'ai laissé ses mots résonner dans la pièce.

— Pourquoi ?

Ses lèvres ont formé un sourire. J'ai entendu le bruit qu'elles faisaient.

— Pourquoi pas ? a-t-elle répondu.

J'ai siroté mon verre, laissant l'alcool travailler mes coupures et étouffer mes hormones.

— Eh bien, pour commencer, il y a votre mari ! Il a été parfaitement clair : m'enfuir serait mauvais pour ma santé. Il y a également les cent mille dollars. Après, nous entrons dans un royaume éthéré de concepts... les promesses, ma parole, tout ça. Et puis, je suis curieux.

— Cent mille dollars ne représentent pas tant d'argent, a-t-elle dit. Le Protectorat est étendu. Je peux vous donner cette somme, et vous trouver un endroit où Laurens n'ira jamais vous chercher.

— D'accord. Il reste ma parole et ma curiosité.

— Ne plaisantons pas, monsieur Kovacs. Laurens n'a pas passé de contrat avec vous, il vous a traîné ici. Il vous a obligé à accepter cette situation, vous n'avez pas eu le choix. Votre honneur n'est pas en jeu.

— La curiosité demeure.

— Je peux peut-être la satisfaire, a-t-elle dit doucement.

J'ai avalé une nouvelle gorgée de whisky.

— Ouais ? Avez-vous tué votre mari, madame Bancroft ?

Elle a eu un geste impatient.

— Je ne parle pas de votre petit jeu de détective. D'autres choses éveillent... votre curiosité, n'est-ce pas ?

— Je vous demande pardon ?

Miriam Bancroft a posé son verre avec un soin exagéré. Puis elle a posé ses mains sur la table, haussant légèrement les épaules. Ses seins ont changé de forme sous la fine étoffe de son justaucorps.

— Savez-vous ce qu'est le Fusion 9 ? a-t-elle demandé, un peu mal à l'aise.

— Une variété d'empathine ?

J'avais déjà entendu ce nom. Une équipe de braqueurs armés de ma connaissance sur Harlan, des amis de Virginia Vidaura. Les Scarabées bleus. Ils accomplissaient tous leurs coups sous Fusion 9. Ils disaient qu'ils fonctionnaient mieux ensemble. Sale bande de psychos.

— Oui, des empathines. Enfin, des dérivés d'empathines, combinés avec du Satyron et du Ghedin. Cette enveloppe... (Elle s'est désignée, ses doigts écartés frôlant ses courbes.) Elle sort droit des laboratoires Nakamura... c'est ce qui se fait de mieux en biochemitech. Je secrète du Fusion 9 quand je suis... excitée. Dans ma sueur, ma salive, mon sexe, monsieur Kovacs.

Elle s'est redressée et son châle est tombé par terre. Il s'est enroulé autour de ses pieds et elle l'a enjambé pour s'avancer vers moi.

Bon, d'un côté, il y a Alain Marriott, honorable et fort dans toutes ses incarnations, et de l'autre... la réalité.

Dans celle-ci, quel qu'en soit le prix, il y a des choses à côté desquelles on ne peut pas passer.

Je l'ai interceptée à mi-chemin. Le Fusion 9 était déjà dans l'air, dans l'odeur de sa peau, dans son haleine. J'ai pris une longue inspiration et j'ai senti les déclencheurs chimiques se tendre comme des câbles au fond de mon estomac. Mon verre avait disparu, je l'avais posé quelque part, et la main qui l'avait tenu était moulée autour d'un des seins juteux de Miriam Bancroft. Elle a attiré ma tête vers elle et j'ai retrouvé le Fusion 9 dans les perles de sueur qui descendaient lentement dans son décolleté. J'ai tiré sur le justaucorps, libérant les seins emprisonnés, cherchant et trouvant un mamelon avec ma bouche.

Au-dessus de moi, j'ai senti sa bouche s'ouvrir. Je savais que les empathines forçaient le passage jusqu'au cerveau de mon enveloppe, bousculant des instincts télépathiques dormants et projetant des antennes pour capter l'aura d'excitation intense qu'elle projetait. Je savais qu'elle commencerait bientôt à avoir le goût de ses propres seins dans ma bouche. Une fois déclenché, le rush d'empathine ressemblait à un match de tennis à la volée, gagnant en intensité à chaque rebond d'un

sensorium à un autre, jusqu'à ce que la fusion atteigne un point culminant pratiquement insupportable.

Miriam Bancroft gémissait. Nous sommes tombés à terre ; j'allais et venais entre ses seins, frottant leur chair résistante et élastique contre mon visage. Ses mains sont devenues gourmandes, affamées, creusant mes flancs et la douleur gonflée entre mes jambes. Nous nous sommes arraché fiévreusement nos vêtements, nos bouches tremblantes du désir de se remplir de nouveau. Je me suis installé sur elle et ma barbe naissante a râpé contre la douceur de son ventre, ma bouche laissant des traces humides en forme de O sur sa route. Ma langue a senti un goût profond et salé quand j'ai atteint les replis de son sexe, absorbant le Fusion 9 avec ses fluides et revenant énerver le minuscule bourgeon de son clitoris. Quelque part, à l'autre bout du monde, mon pénis battait dans sa main. Une bouche s'est approchée du gland et a commencé à sucer doucement.

Nos plaisirs ont grimpé en une concurrence enragée et les signaux mélangés de l'union du Fusion 9 se sont brouillés, jusqu'à ce que je ne fasse plus la différence entre la tension insoutenable de la bite entre ses doigts et la pression de ma propre langue à l'intérieur d'elle, quelque part au-delà des limites admises. Ses cuisses se sont verrouillées autour de mon visage. Il y a eu un grognement, mais j'étais incapable de dire qui l'avait poussé. La tension grimpait, étape par étape, pic après pic et, soudain, elle s'est mise à rire, à rire de l'éclaboussure chaude et salée sur son visage et ses doigts tandis que ses cuisses m'écrasaient, emportées par la vague.

Un moment, il n'y a plus eu qu'un relâchement tremblant, durant lequel le moindre mouvement, le glissement de la chair contre la chair, nous arrachait des spasmes à tous deux. Puis, cadeau de la longue période de réservoir de mon enveloppe et des images du corps d'Anémone pressé contre le verre dépoli de la biocabine, mon pénis a eu un sursaut et a commencé à gonfler de nouveau. Miriam Bancroft l'a poussé du nez, a fait courir le bout de sa langue tout autour, le léchant jusqu'à ce qu'il soit doux et tendu contre sa joue. Se retournant, elle m'a enfourché. Elle s'est penchée en arrière pour s'équilibrer, puis

s'est empalée sur cet axe avec un long grognement. Elle s'est penchée sur moi, les seins en mouvement, et j'ai mordillé et sucé les globes évasifs. Mes mains lui ont attrapé les cuisses de chaque côté de mon corps.

Nous n'étions qu'un seul mouvement.

La seconde fois a pris plus de temps, et l'empathine lui a donné un air plus esthétique que sexuel. Suivant les signaux crachés de mon sensorium, Miriam Bancroft s'est lancée dans un lent mouvement ondulant. Je regardais son ventre tendu et ses seins lourds avec un désir détaché.

Pour une raison impossible à déterminer, le *Hendrix* a joué un ragga lent sur la sono du fond de la chambre, et des lumières mêlant des formes rouges et violettes ont dansé au plafond. Quand elles se sont déplacées sur nous, j'ai senti mes sens se brouiller. Seul comptait le mouvement de Miriam Bancroft sur moi, les fragments colorés de son corps et de son visage. J'ai joui, comme une explosion distante plus liée aux frissons de la femme s'arrêtant au-dessus de moi qu'à ma propre enveloppe.

Plus tard, côte à côte, nos mains jouaient inconsciemment avec les coins et recoins de l'autre.

— Que pensez-vous de moi ? a-t-elle demandé.

J'ai regardé le long de mon corps ce que faisait sa main et je me suis éclairci la voix.

— C'est une question piège ?

Elle a ri, du même rire rauque qui m'avait accueilli à Suntouch House.

— Non, je veux savoir.

— C'est important pour vous ?

Ce n'était pas dit méchamment, mais le Fusion 9 y a ajouté un accent brutal.

— Vous pensez que c'est ça, être un Math ? (Le mot sonnait de manière étrange entre ses lèvres, comme si elle parlait de quelqu'un d'autre.) Vous pensez que nous nous fichons du sort des gens normaux ?

— Je l'ignore, ai-je répondu sans mentir. Je l'ai entendu dire. Vivre trois cents ans, ça change vos perspectives.

— En effet. (Son souffle s'est coupé quand mes doigts sont entrés en elle.) Oui, comme ça. Mais vous n'arrêtez pas d'aimer.

Vous voyez tout. Tout vous glisse dessus. Et vous n'avez qu'une envie, attraper quelque chose, pour que tout s'arrête. Disparaître...

— Est-ce raisonnable ?

— Oui. Alors, que pensez-vous de moi ?

Je me suis penché sur elle et j'ai regardé le corps de la jeune femme qu'elle habitait, les traits de son visage et ses yeux si vieux. J'étais toujours défoncé au Fusion 9 et je ne pouvais trouver une faille en elle. Elle était la plus belle chose que j'avais jamais vue. J'ai perdu la bataille de l'objectivité et je l'ai embrassée sur le sein.

— Miriam Bancroft, vous êtes une merveille à contempler, et je suis prêt à vendre mon âme pour vous posséder.

Elle a laissé échapper un gloussement.

— Je suis sérieuse. Est-ce que vous m'aimez bien ?

— Quelle sorte de question...

— Je suis sérieuse.

Les mots étaient plus profonds que l'empathine. J'ai récupéré un minimum de contrôle et je l'ai regardée dans les yeux.

— Oui, ai-je répondu. Je vous aime bien.

Sa voix était un feulement dans sa gorge.

— Avez-vous aimé ce que nous avons fait ?

— Oui, j'ai aimé ce que nous avons fait.

— En voulez-vous plus ?

— Oui, j'en veux plus.

Elle s'est assise en face de moi. Elle a continué à essayer de me traire, plus fort encore. Sa voix s'est durcie.

— Encore.

— J'en veux plus. De vous.

Elle m'a repoussé d'une main et s'est penchée sur moi. Mon érection était presque complète. Elle a commencé à rythmer ses mouvements, lentement.

— À l'ouest, a-t-elle murmuré. Il y a une île, à cinq heures de croiseur. Elle est à moi. Personne n'a le droit de pénétrer le parapluie d'exclusion de cinquante kilomètres contrôlé par satellite, mais l'endroit est magnifique. J'y ai construit un complexe avec une banque de clones et une unité de

réenveloppement. (Sa voix avait de nouveau un accent gêné.) Parfois, je décante les clones. Des copies de moi-même. Pour jouer. Comprenez-vous ce que je vous propose ?

J'ai poussé un grognement. L'image qu'elle venait d'invoquer, être le centre d'attention d'un groupe de corps semblables au sien, tous orchestrés par le même esprit, a fait sauter les derniers crans de mon érection ; sa main a manœuvré de haut en bas comme une machine.

— C'était quoi, ça ? a-t-elle demandé en se penchant sur moi, frottant ses mamelons contre ma poitrine.

— Combien de temps cette invitation dans le parc d'attractions est-elle valable ? ai-je réussi à demander à travers le brouillard induit par le Fusion 9.

Elle a souri, un sourire de pure luxure.

— Attractions illimitées.

— Mais pour une période limitée, c'est ça ?

Elle a secoué la tête.

— Non. Vous ne m'avez pas comprise. Cet endroit est à moi. Tout. L'île, la mer qui l'entoure, tout ce qui s'y trouve. À moi. Je peux vous y accueillir aussi longtemps que vous désirez rester. Jusqu'à ce que vous soyez lassé...

— Cela risque d'être long...

— Non, a-t-elle répondu avec un air de tristesse, cette fois. Non, pas tant que ça.

La prise s'est desserrée peu à peu sur mon pénis. J'ai grogné et attrapé sa main, la forçant à se remettre en mouvement. Le geste a eu l'air de lui redonner du cœur à l'ouvrage et elle a recommencé à alterner les rythmes lents et rapides, se penchant en avant pour m'offrir ses seins ou agrémenter sa manipulation en me léchant et en me suçant. Ma perception du temps a disparu pour être remplacée par un gradient infini de sensations grimpant, avec une lenteur atroce, vers un pinacle. Je m'entendais supplier dans le lointain avec des accents de drogué.

Quand l'orgasme s'est dessiné, j'étais vaguement conscient grâce au lien du Fusion 9 qu'elle plongeait les doigts en elle, se caressant avec un désir incontrôlé, très différent du talent avec lequel elle m'avait manipulé. Parfaitement réglée grâce à

l'empathine, elle a atteint son sommet quelques secondes avant le mien et, quand j'ai commencé à jouir, elle a étalé ses fluides sur mon visage et mon corps tremblant.

Fondu au blanc.

Quand je me suis réveillé, bien plus tard, la descente du Fusion 9 me plombant comme un poids mort, elle avait disparu tel un rêve de fièvre.

CHAPITRE 11

Quand vous n'avez aucun ami et que la femme avec qui vous avez couché la nuit précédente vous a abandonné sans un mot, la tête en vrac, vos options sont limitées. Quand j'étais plus jeune, je partais à la recherche d'une baston sordide dans les rues de Newpest. Résultat, au moins deux mecs poignardés, aucun n'étant moi, et mes premiers pas dans un des gangs de Harlan (section Newpest). Plus tard, j'ai amélioré l'idée en m'engageant dans l'armée ; mes bastons avaient des objectifs et un équipement plus varié mais, comme je l'ai découvert, elles restaient aussi sordides. Je n'aurais pas dû être surpris. Le sergent recruteur des marines ne m'avait posé qu'une question, au fond : combien de combats j'avais gagnés.

J'avais mûri. Mes réactions au malaise chimique étaient moins destructrices. Après quarante minutes de natation dans la piscine du *Hendrix*, qui n'ont réussi à effacer ni la compagnie torride de Miriam Bancroft ni la gueule de bois du Fusion 9, j'ai fait la seule chose pour laquelle je me sentais prêt.

J'ai commandé des analgésiques et je suis parti pour une virée shopping.

Bay City avait déjà pris son rythme de croisière quand je suis enfin sorti. Le centre commercial était bondé de piétons. Je suis resté deux minutes à l'écart, avant de plonger et de commencer à regarder les vitrines.

Sur Harlan, un sergent des marines au nom étonnant de Serenity Carlyle m'avait tout appris du shopping. Avant, j'employais une technique que l'on pourrait appeler de « l'achat de précision ». Vous identifiez votre cible, vous entrez, vous payez et vous sortez aussi vite que possible. Durant la période que nous avons passée ensemble, Serenity m'a fait changer de philosophie.

— Réfléchis, m'a-t-elle dit un jour dans un café de Millsport. Le shopping, le vrai, le shopping physique, aurait pu disparaître il y a des siècles, s'ils l'avaient voulu...

— « Ils » qui ?

— Les gens. La société. Tout le monde. C'était possible. La vente par correspondance, les supermarchés virtuels, les systèmes de débit automatisés. C'était possible, et ce n'est jamais arrivé. Qu'en déduis-tu ?

À vingt-deux ans, engagé dans les marines après ma période « gangs de rue », je n'en déduisais rien. Carlyle avait croisé mon regard vide et avait soupiré.

— Tu en déduis que les gens aiment le shopping. Qu'il satisfait un besoin d'acquisition primaire ancré au niveau génétique. Quelque chose qui nous vient de nos ancêtres. Oh, bien sûr, il existe des magasins automatiques pour les objets de consommation courante, des systèmes de distribution de nourriture pour les plus pauvres ! Mais il existe également un nombre incroyable de niches commerciales et de marchés spécialisés en aliments et en objets, vers lesquels les clients se déplacent. Pourquoi le feraient-ils si cela ne leur plaisait pas ?

J'avais probablement haussé les épaules, essayant de rester cool.

— Le shopping est une interaction physique, un exercice de prise de décision... un mélange entre la satiété du désir d'acquérir, l'impulsion d'acquérir de nouveau, l'envie d'explorer. Putain, c'est si humain, quand on y pense ! Tu dois apprendre à aimer ça, Tak. C'est comme traverser l'île en hover sans se mouiller. Est-ce que ça t'enlève l'envie de te baigner ? Apprends à apprécier le shopping, Tak. À être souple. À adorer l'incertitude.

Ce matin, je n'étais guère d'humeur à apprécier quoi que ce soit, mais je me suis forcé... je suis resté souple, fidèle au credo de Serenity Carlyle. J'ai commencé par chercher un blouson imperméable, mais ce sont des bottes tout-terrain qui m'ont enfin fait entrer dans le magasin.

Les bottes ont été suivies par un pantalon noir large et un haut croisé doublé qui montait de la taille au cou. J'avais vu des centaines de variations de cette tenue dans les rues de Bay City.

Assimilation de surface. Cela suffirait. Après une brève réflexion, j'ai ajouté un bandana en soie rouge sur mon front, dans le style des gangs de Newpest. Pas pour l'assimilation... pour répondre au vague agacement qui enflait en moi depuis hier. J'ai jeté le costume de Bancroft dans une poubelle et laissé les chaussures à côté.

Avant, j'en ai vidé les poches et récupéré deux cartes. Celle de la doctoresse du central de Bay City et celle de l'armurier de Bancroft.

Larkin et Green n'étaient pas seulement les noms de deux vendeurs d'armes, mais celui de deux rues se croisant sur une petite colline, justement appelée Russian Hill. L'autotaxi avait des infos sur le quartier, mais je les ai sautées. La façade du magasin *Larkin et Green*, « armuriers depuis 2203 », était discrète, bordée de bâtiments aveugles comme s'ils avaient été annexés. J'ai poussé la porte de bois bien entretenue et une odeur d'huile m'est montée aux narines.

L'intérieur me rappelait la salle des cartes de Suntouch House. Il y avait de la place, et la lumière émanait d'immenses fenêtres sur deux étages. Le premier avait été supprimé pour être remplacé par une galerie courant sur les quatre côtés, surplombant le rez-de-chaussée. Les murs étaient couverts de panneaux d'exposition et le centre de la salle était occupé par des chariots transparents qui avaient la même fonction. J'ai senti les vagues fragrances d'un modificateur d'ambiance, une odeur de vieux arbres couverte par celle de l'huile utilisée pour graisser les armes. Le sol était couvert d'un tapis.

Un visage d'acier noir est apparu dans la galerie. Des photorécepteurs verts brillaient à la place des yeux.

— Puis-je vous aider, monsieur ?

— Je m'appelle Takeshi Kovacs, ai-je dit en levant la tête pour croiser le regard du mandroïde. Je viens de la part de Laurens Bancroft. Je cherche du matériel.

— Bien sûr, monsieur, a répondu une voix délicatement masculine, dénuée de toute tonalité commerciale subsonique. M. Bancroft nous a avertis de votre visite. Je suis à vous dès que j'en ai fini avec ce client. Il y a des fauteuils sur votre gauche et un placard de rafraîchissements. Servez-vous, je vous prie.

La tête a disparu, des murmures que j'avais entendus en entrant ont repris. J'ai localisé le meuble à rafraîchissements. Il était rempli d'alcool et de cigares ; je l'ai refermé. Les analgésiques avaient calmé la gueule de bois du Fusion 9, mais je n'étais pas en état d'abuser d'autre chose.

Avec un léger choc, j'ai pris conscience que j'avais passé la journée sans une cigarette. Je me suis dirigé vers le présentoir le plus proche, où se trouvait une sélection de sabres de samouraïs. Il y avait des dates accrochées sur les fourreaux. Certains étaient plus vieux que moi.

Le présentoir suivant proposait des armes à projectiles marron et gris qui semblaient avoir poussé plutôt qu'avoir été fabriquées. Les canons pointaient hors d'une enveloppe au design organique. Eux aussi dataient du siècle dernier. J'essayais de déchiffrer l'écriture complexe sur un canon quand j'ai entendu un pas métallique sur l'escalier derrière moi.

— Monsieur a-t-il trouvé quelque chose à sa convenance ?

Je me suis tourné pour faire face au mandroïde. Son corps était de métal noir et poli, moulé selon la configuration d'un humain mâle archétypique. Seules les parties génitales étaient absentes. Le visage était long et fin, assez bien dessiné pour retenir l'attention malgré son immobilité. La tête était sculptée, et des traits symbolisaient des cheveux épais coiffés en arrière. On ne voyait pratiquement plus la légende inscrite sur sa poitrine : « Mars Expo 2076 ».

— Je regarde, ai-je dit en montrant les armes. Elles sont faites en bois ?

Le regard photorécepteur vert s'est tourné vers moi.

— C'est exact, monsieur. Les crosses sont en hybride de hêtres. Ces armes sont fabriquées à la main. Kalachnikov, Purdey et Beretta. Nous proposons les produits de tous les fabricants européens. Êtes-vous intéressé par un modèle particulier ?

J'ai regardé de nouveau. Il y avait une poésie curieuse dans les formes de l'arme, un mélange de férocité fonctionnelle et de grâce organique, quelque chose qui demandait à être cajolé ou utilisé.

— Elles sont un peu... trop ornées pour moi. Je pensais à quelque chose de plus pratique...

— Certainement, monsieur. Pouvons-nous partir du principe que monsieur n'est pas un novice dans ce domaine ?

J'ai souri à la machine.

— Nous pouvons.

— Si monsieur voulait bien me dire quelles étaient ses préférences dans le passé ?

— Smith & Wesson 11 mm magnum. Pistolet à fléchettes Ingram 40. Lance-particules Sunjet. Mais ce n'était pas avec cette enveloppe...

Les récepteurs ont brillé. Aucun commentaire. Il n'avait peut-être pas été programmé pour plaisanter avec des membres des Corps diplomatiques.

— Et que cherche monsieur pour cette enveloppe ?

J'ai haussé les épaules.

— Quelque chose de subtil et quelque chose de moins subtil. Des armes à projectiles. Et un poignard. L'arme la plus lourde doit ressembler au Smith.

Le mandroïde s'est immobilisé. Je pouvais presque entendre les cliquetis des recherches de données. Je me suis demandé un instant comment cette machine était arrivée là. Elle n'avait clairement pas été conçue pour ce travail.

Sur Harlan, il n'y a pas beaucoup de mandroïdes. Ils coûtent une fortune à construire, comparés aux synthétiques ou aux clones, qui sont pourtant plus adaptés à de nombreux métiers. La vérité est qu'un robot humain est un mélange inutile entre deux fonctions disparates : une intelligence artificielle, qui fonctionne beaucoup mieux sur une unité centrale, et un corps résistant que la plupart des constructeurs de cyberingéniérie décident de spécialiser.

Le dernier robot que j'avais vu sur Harlan était un crabe jardinier.

Les photorécepteurs ont brillé un instant, et la posture du robot s'est débloquée.

— Si monsieur veut bien me suivre... Je pense avoir trouvé la combinaison correcte.

J’ai suivi la machine à travers une porte qui se fondait si bien dans le décor du mur que je ne l’avais pas vue, puis dans un étroit couloir qui a débouché sur une longue salle aux murs de plâtre brut où étaient alignées des caisses de fibre de glace. Quelques personnes travaillaient dans la pièce. L’air était empli du claquement des armes dans des mains expertes. Le mandroïde m’a conduit vers un petit homme aux cheveux gris vêtu d’une combinaison tachée de graisse qui démontait un lance-éclairs électromagnétique comme s’il découpait un poulet rôti.

Il a levé les yeux quand nous nous sommes approchés.

— Chip ? a-t-il dit à la machine, m’ignorant complètement.

— Clive, je vous présente Takeshi Kovacs. C’est un ami de M. Bancroft. Il recherche du matériel... J’aimerais que vous lui montriez les pistolets Philips et Nemex avant de le présenter à Sheila pour qu’il choisisse une arme blanche.

Clive a acquiescé et a poussé l’électromag.

— Par ici.

Le mandroïde m’a touché le bras.

— Si monsieur a besoin de quoi que ce soit, il pourra me trouver dans la salle de démonstration.

Il a fait un signe rapide et il s’est éclipsé. J’ai suivi Clive le long de caisses où différentes armes de poing étaient posées sur des piles de confettis en plastique. Il en a choisi une et s’est retourné vers moi.

— Nemesis X, deuxième série, a-t-il dit en me tendant le pistolet. Le Nemex. Fabriqué sous licence pour Mannlicher-Schoenauer. Il tire une balle chemisée avec un propulseur spécifique appelé Druck 31. Très puissant, très précis. Le chargeur contient dix-huit cartouches. Un peu massif, mais utile dans une fusillade. Soupesez-le.

J’ai pris l’arme et je l’ai tournée dans mes mains. C’était un gros pistolet, un petit peu plus long que le Smith & Wesson, bien équilibré. Je l’ai changé de main un moment pour m’habituer à lui et j’ai visé une cible imaginaire. Clive attendait patiemment à côté de moi.

— D’accord, ai-je dit en le lui tendant. Quelque chose de plus « subtil », maintenant ?

— Le Philips, a dit Clive en plongeant la main dans les confettis et en farfouillant jusqu'à en sortir un pistolet gris, deux fois plus petit que le Nemex. Projectile d'acier plein. Il utilise un accélérateur électromagnétique. Complètement silencieux, précis à vingt mètres. Pas de recul... et il possède une option d'inversion de champ sur le générateur pour récupérer les projectiles sur la cible. Capacité, dix projectiles.

— Batteries ?

— Entre quarante et cinquante décharges. Après, vous perdrez de la vélocité à chaque tir. Nous fournissons deux batteries de remplacement et un kit de rechargement compatible avec toutes les prises domestiques.

— Avez-vous un stand de tir ? Un endroit où je puisse les essayer ?

— Derrière. Mais ces deux joujoux sont livrés avec des disques d'exercices de tirs de combat virtuels. La correspondance entre les performances virtuelles et réelles est parfaite. La garantie couvre tout incident qui pourrait en résulter...

— Voilà qui est rassurant.

Si un cow-boy profitait des défauts de mon arme pour me mettre une balle dans la tête, il était bon de savoir que la garantie couvrait le réenveloppement. Les remboursements pour malfaçon étaient toujours très lents.

Mon mal de crâne commençait à percer les défenses des analgésiques. Le tir sur cibles n'était peut-être pas indiqué. Je n'ai pas demandé le prix. Ce n'était pas mon argent.

— Des munitions ?

— Elles sont livrées en boîte de cinq pour les deux pistolets, et nous vous offrons un chargeur gratuit avec le Nemex... une promotion valable pour toutes les armes de notre nouvelle collection. Cela suffira-t-il ?

— Pas vraiment. Ajoutez deux boîtes de cinq pour chaque.

— Dix chargeurs chacun ? (Il y avait un respect empli de doute dans la voix de Clive. Dix chargeurs représentaient beaucoup de munitions... mais j'ai découvert que, certaines fois, mieux valait remplir l'air de balles que toucher sa cible.) Et vous vouliez une lame, c'est cela ?

— C'est exact.

— Sheila !

Clive s'est retourné pour appeler une grande femme aux cheveux courts assise en tailleur sur une caisse, les mains sur ses genoux, un masque virtuel gris sur le visage. Elle a regardé autour d'elle en entendant son nom, s'est souvenue qu'elle portait un masque et l'a retiré en clignant des yeux. Clive lui a fait signe et elle s'est dépliée, titubant légèrement sous le choc du soudain retour à la réalité.

— Sheila, ce monsieur cherche de l'acier. Vous voulez bien l'aider ?

— Bien sûr, a dit la femme en tendant une main maigre.

Je lui ai serré la main.

— Takeshi Kovacs. J'ai besoin de quelque chose à lancer dans l'urgence, une arme de petite taille. Je dois pouvoir l'attacher à l'avant-bras.

— D'accord, a-t-elle répondu avec amabilité. Vous voulez venir avec moi ? En avez-vous terminé avec Clive ?

Clive a acquiescé.

— Je vais porter vos achats à Chip, qui les emballera. Voulez-vous les faire livrer ou les emporter ?

— Je les emporte.

— C'est ce que je pensais.

Le bureau de Sheila était une petite pièce rectangulaire ornée de deux cibles silhouettes sur un mur et d'un attirail d'armes allant du stylet à la machette. Elle a choisi un couteau noir et plat avec une lame de métal gris de quinze centimètres de long.

— Un poignard Tebbit, a-t-elle dit d'un ton détaché. Très méchant.

Et, avec le même détachement, elle s'est tournée et a lancé l'arme sur la silhouette de gauche. La lame a tranché l'air comme si elle était vivante et s'est enfoncée dans la tête.

— Lame en alliage d'acier au tantalum, gaine en toile de carbone. Il y a un silex dans le pommeau pour l'équilibre et, bien sûr, vous pouvez les assommer avec si vous ne vous servez pas du côté tranchant.

Je me suis approché de la cible et j'ai libéré le poignard. La lame était étroite et aiguisée comme un rasoir de chaque côté.

Un canal courait au centre, délimité par une fine ligne rouge incrustée de caractères complexes. J'ai orienté la lame pour essayer de les lire, mais je ne connaissais pas le code.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Quoi ? demanda Sheila en s'approchant. Ah oui ! codage d'arme biologique. Le canal est empli de C-381. Il produit des composés cyanidés en contact avec l'hémoglobine. Loin des bords, si vous vous coupez, pas de problème. Mais si vous l'enfoncez dans quelque chose qui contient du sang...

— Charmant.

— Je vous ai dit qu'il était méchant, n'est-ce pas...

Il y avait de la fierté dans sa voix.

— Je le prends.

Dehors, dans la rue, alourdi par mes achats, il m'est venu à l'idée que j'avais besoin d'un blouson, au moins pour dissimuler mon nouvel arsenal. J'ai cherché un autotaxi des yeux, mais il faisait assez beau pour marcher. Au moins jusqu'à ce que ma gueule de bois disparaisse.

J'avais dépassé trois pâtés de maisons quand je me suis rendu compte que j'étais filé.

Le conditionnement des Diplos, luttant pour se réveiller derrière le Fusion 9, m'a prévenu. Mes sens de la proximité améliorés ont repéré la silhouette apparue une fois de trop dans l'angle mort de ma vision.

L'homme était bon. Dans une partie plus peuplée de la ville, je l'aurais peut-être raté mais, ici, les piétons étaient trop rares pour lui permettre de se camoufler.

Le Tebbit était attaché à mon avant-bras dans un étui de cuir à dégainage neural, mais aucun de mes pistolets n'était accessible sans que mes gestes avertissent mon nouvel ami que je l'avais repéré. Essayer de le semer ? J'ai abandonné l'idée aussitôt. Ce n'était pas ma ville. J'avais la gueule de bois et j'étais trop chargé. Qu'il m'accompagne donc faire les courses...

J'ai accéléré un peu et je me suis dirigé dans le centre commercial, où j'ai trouvé une veste de laine rouge et bleu décorée de totems inuits. Ce n'était pas ce que j'avais en tête, mais elle paraissait chaude et elle avait de grandes poches. J'ai

payé à la caisse du magasin et j'en ai profité pour jeter un œil sur mon compagnon.

Jeune, caucasien, les cheveux bruns.

Je ne le connaissais pas.

Nous avons traversé tous les deux Union Square, pour assister à la dispersion d'une nouvelle manifestation contre la résolution 653. Les chants se dissipaient, les gens s'éloignaient, et l'aboiement métallique de la sono commençait à se transformer en gémissement. J'aurais pu me fondre dans la foule, mais je n'en avais plus l'obligation. Si l'homme avait des intentions violentes, il aurait agi dans le calme des collines. Il y avait trop de monde ici pour essayer de me tuer.

J'ai traversé le rassemblement, refusé un prospectus, puis je me suis dirigé au sud vers Mission Street et le *Hendrix*.

Au cours de ma promenade, j'ai pénétré par inadvertance dans le rayon de projection d'un dealer. Aussitôt, ma tête s'est remplie d'images. Je me déplaçais dans une allée pleine de femmes dont les vêtements étaient conçus pour révéler plus que la simple nudité. Des bottes qui transformaient les jambes en tranches de chair à consommer, des cuisses avec des bandes en forme de flèches indiquant le chemin, des structures soulevant les seins pour les révéler, de lourds pendentifs nichés dans des décolletés dégoulinant de sueur. Les langues pointaient entre des lèvres peintes en rouge cerise ou noir cercueil.

Une vague glaciale a déferlé sur moi, effaçant le désir moite et transformant les corps en une expression abstraite de féminité. J'ai calculé les angles et les circonférences des protubérances comme une machine, dressant la carte de la géométrie de chair et de sang comme si ces femmes n'étaient que des plantes.

Bêtathanatine. La Faucheuse.

Dernier dérivé d'une famille de composés chimiques conçus pour les recherches sur la mort imminente au début du millénaire, la bêtathanatine mettait le corps humain dans un état aussi proche que possible de l'électroencéphalogramme plat sans dégâts cellulaires importants. Les stimulants de contrôle de la Faucheuse induisaient également un fonctionnement clinique de l'intellect qui avait permis aux chercheurs de se

mettre artificiellement en état de mort imminente sans l'émotion et l'émerveillement qui auraient pu gâcher leurs observations. À plus petites doses, la Faucheuse produisait une indifférence glaciale à la douleur, l'excitation, la joie ou la tristesse. Le détachement devant un corps nu féminin, détachement que simulaient les hommes depuis des siècles, était à présent disponible en capsule. Le produit était spécialement conçu et marketé pour les adolescents mâles.

C'était également une drogue militaire idéale. En chevauchant la Faucheuse, un moine de l'ordre de Rêve de Godwin pouvait mettre le feu à un village plein de femmes et d'enfants et ne rien ressentir, hormis une certaine fascination pour la façon dont les flammes faisaient fondre les chairs et les os.

La dernière fois que j'avais utilisé de la bêtathanatine, c'était dans des combats de rue sur Sharya. Une dose complète, pour abaisser la température du corps et ralentir le cœur à une fraction de son rythme. Tout ce qu'il fallait pour tromper les détecteurs antipersonnel sur les tanks-araignées sharyens. Sans signature à infrarouge, on pouvait s'approcher, escalader une patte et faire sauter les écoutilles à la grenade. Secoués par l'onde de choc, les membres d'équipage étaient ensuite aussi faciles à massacrer que des chatons.

— J'ai du Raide, mec, a dit une voix rauque.

J'ai éliminé la transmission et j'ai regardé le visage blafard qui s'adressait à moi sous la capuche. L'unité de transmission était fixée sur son épaule, les diodes rouges me clignant de l'œil comme des yeux de chauve-souris. Sur Harlan, il y avait des règles strictes concernant l'utilisation des dissémination cérébrales directes et les émissions, même accidentelles, pouvaient générer des violences comparables à celles produites par un verre renversé dans un bar. J'ai tendu un bras et repoussé durement le dealer. Il a trébuché contre la devanture d'un magasin.

— Eh...

— Fais pas chier, mec, j'aime pas ça.

J'ai vu sa main foncer vers sa ceinture et j'ai deviné ce qui allait se passer. J'ai ciblé ses yeux...

Et je me suis retrouvé face à face avec une masse de chair humide et dégoûtante de deux mètres de haut. Des tentacules ont dardé vers moi ; ma main allait atteindre un sphincter bordé de longs cils noirs. Ma gorge s'est soulevée. À la limite du vomissement, j'ai poussé contre les cils et j'ai senti le sphincter céder sous la pression.

— Tu veux continuer à voir, tu débranches ta merde.

La masse de chair a disparu et je me suis retrouvé face au dealer, les doigts appuyés contre la rondeur de ses globes oculaires.

— Ça va, mec, ça va, a-t-il dit, les mains levées. Tu en veux pas, tu l'achètes pas. J'essaie seulement de gagner ma vie...

J'ai reculé d'un pas pour lui laisser la place de se désincruster de la façade du magasin.

— D'où je viens, on n'entre pas dans la tête des gens par surprise, lui ai-je expliqué.

Mais il avait déjà senti mon recul et il m'a fait un geste du pouce que j'ai considéré comme obscène.

— Je m'en branle d'où tu viens ! Putain de sauterelle ! Casse-toi !

Je l'ai laissé là, me demandant en traversant la rue s'il y avait une différence entre lui et les généticiens qui avaient implanté le Fusion 9 dans l'enveloppe de Miriam Bancroft.

Puis j'ai fait une pause au coin et j'ai penché la tête pour allumer une cigarette.

Milieu de l'après-midi. La première de la journée.

CHAPITRE 12

En m'habillant devant le miroir cette nuit-là, j'ai été convaincu que quelqu'un d'autre portait mon enveloppe. Que j'en étais réduit au rôle de passager dans la voiture d'observation située derrière mes yeux.

On appelle ça un « rejet de psycho-intégrité ». Ou de la « fragmentation ». Il n'est pas rare d'avoir des crises, même quand vous êtes habitué à changer de peau, mais c'était la pire depuis des années. Durant un long moment, je suis resté terrifié à l'idée d'exprimer une pensée, de peur que l'homme dans le miroir remarque ma présence. Immobile, je l'ai observé qui ajustait le poignard Tebbit dans son étui à neuroressort, prendre le Nemex et le pistolet Philips et vérifier les charges. Les flingues étaient fournis avec des holsters Fibregrip qui collaient par des enzymes aux vêtements sur lesquels ils étaient pressés. L'homme dans le miroir a placé le Nemex sous son bras gauche – la veste le cacherait – et enfoncé le Philips derrière son dos. Il s'est entraîné à les dégainer une ou deux fois, visant son reflet, mais c'était inutile. Les disques d'entraînement virtuel avaient fait leur travail.

Il était prêt à tuer quelqu'un.

J'ai remué derrière ses yeux.

À contrecœur, il a arraché les pistolets et le poignard avant de les reposer sur le lit. Puis il est resté debout un moment jusqu'à ce que l'étrangeté s'estompe.

Virginia Vidaura appelait cela « la faiblesse des armes ». Après le premier jour de l'entraînement des Corps diplomatiques, c'était un péché capital d'y succomber.

« Une arme est un outil », nous avait-elle dit, un flingue à particules Sunjet à la main. « Elle est conçue pour un usage spécifique et n'est utile que dans ce but. Si quelqu'un se promenait en permanence avec un marteau-pilon simplement

parce qu'il était ingénieur, vous le traiteriez de taré. C'est encore plus vrai avec les Corps expéditionnaires. »

Dans les rangs, Jimmy de Soto avait étouffé un petit rire. Nous ressentions la même chose. 90 % des recrues diplomatiques étaient issues des forces conventionnelles du Protectorat, où les armes étaient à la fois des jouets et des fétiches intimes. Les marines des Nations unies se déplaçaient armés en permanence, même en permission.

Virginia avait entendu le toussotement et capté le regard de Jimmy.

— Monsieur de Soto, vous n'êtes pas d'accord. Jimmy s'était balancé sur un pied, étonné de s'être fait griller aussi vite.

— Ben, m'dame... D'après mon expérience, l'image que vous projetez dépend de votre puissance de feu.

Il y avait eu un frémissement d'accord dans les rangs. Virginia Vidaura avait attendu qu'il se dissipe.

— En effet, avait-elle dit en tenant le lance-particules à deux mains. Cet... objet a une certaine puissance de feu. Approchez-vous et prenez-le.

Jimmy avait hésité un instant, mais il s'était avancé et avait saisi l'arme. Virginia Vidaura avait reculé afin de laisser Jimmy seul devant les recrues. Elle avait retiré son blouson des Diplos. Elle paraissait mince et vulnérable dans sa combinaison débardeur.

— La charge est réglée sur Test. Si vous me touchez, j'aurai une brûlure au premier degré, rien de plus. Je suis à peu près à cinq mètres de distance. Je ne suis pas armée. Monsieur de Soto, auriez-vous l'obligeance de me tirer dessus ? Quand vous voulez...

Jimmy avait eu l'air surpris, mais il avait obéi, vérifiant le réglage du Sunjet. Il avait abaissé l'arme et regardé la femme en face de lui.

— Quand vous voulez, avait-elle répété.

— Maintenant ! avait-il crié.

La scène avait été impossible à suivre. Jimmy avait balancé le Sunjet alors que le mot quittait ses lèvres et, suivant la règle des tirs de combat, il avait appuyé sur la détente avant même que le canon soit horizontal. L'air s'était rempli du craquement

caractéristique du lance-particules. La langue du faisceau avait illuminé la salle.

Virginia Vidaura n'était plus là. Elle avait jugé l'angle du faisceau à la perfection et s'était effacée. Elle avait réduit de moitié la distance qui les séparait et le blouson dans sa main droite tournoyait déjà. Le vêtement s'était enroulé autour du canon et elle avait tiré un coup sec pour arracher l'arme.

Elle était sur Jimmy et, avant même que celui-ci ait pris conscience de ce qui se passait, elle l'avait crocheté, fait tomber, et avait posé le bord de sa paume sous son nez avec une certaine délicatesse.

L'instant s'était figé jusqu'à ce que mon voisin laisse échapper un long sifflement. Virginia Vidaura avait fait un léger signe de tête et s'était redressée avant d'aider Jimmy à se relever.

— Une arme est un outil, avait-elle répété, à peine essoufflée. Un outil, pour tuer et détruire. Et le moment viendra où, en tant que membre des Corps expéditionnaires, vous devrez tuer et détruire. Il vous faudra alors choisir vos outils. Mais souvenez-vous de la faiblesse des armes. Ce ne sont que des extensions. *Vous* êtes le tueur et le destructeur. Vous êtes complet, avec ou sans elles.

Après avoir enfilé le blouson inuit, l'homme a croisé son propre regard dans le miroir. Le visage qu'il y contemplait n'était pas plus expressif que celui du robot de chez *Larkin & Green*. Il l'a étudié un instant, impassible, puis a levé la main pour frotter la cicatrice au-dessus de son œil gauche.

Un dernier regard et j'ai quitté la pièce avec la résurgence glaciale du contrôle déferlant dans mes veines. Dans l'ascenseur, loin du miroir, je me suis obligé à sourire.

« J'ai les foies, Virginia. »

« Respire, disait-elle. *Bouge. Contrôle. »*

Et nous sommes sortis dans la rue. Le *Hendrix* m'a souhaité une bonne soirée quand j'ai franchi les portes principales. De l'autre côté de la rue, mon suiveur est sorti d'un salon de thé pour s'engager sur une trajectoire parallèle à la mienne. J'ai parcouru deux blocs, pour profiter de la soirée et me demander si j'allais le semer. Le soleil avait brillé toute la journée et le ciel

était plus ou moins dégagé, mais il ne faisait pas chaud pour autant. D'après une carte chargée au *Hendrix*, Licktown se trouvait à une dizaine de blocs vers le sud. Je me suis arrêté à un carrefour, j'ai fait signe à un autotaxi qui passait au-dessus et vu l'homme faire la même chose derrière moi.

Il commençait à m'agacer.

Le taxi a négocié sa trajectoire vers le sud. Je me suis penché et j'ai passé la main sur le panneau des visiteurs.

— Urbline Services vous souhaite la bienvenue, m'a dit une agréable voix féminine. Vous êtes relié au central expert d'Urbline. Veuillez entrer l'information désirée.

— Y a-t-il des zones à risque dans Licktown ?

— La zone appelée Licktown est considérée comme une zone à risque dans son intégralité, a répondu le système expert. Néanmoins, Urbline Services vous garantit le transport jusqu'à n'importe quelle destination dans les limites de Bay City et...

— Ouais. Pouvez-vous me donner le nom de la rue ayant le plus grand indice de criminalité dans la zone ?

Il y a eu une légère pause. On ne demandait pas souvent ça au système.

— 19e Rue, les blocs entre Missouri et Wisconsin. Cinquante-trois cas de dommages organiques l'année passée. Cent soixante-dix-sept arrestations concernant des substances prohibées, cent vingt-deux cas de dommages organiques mineurs, deux cent...

— Très bien. À quelle distance cet endroit est-il du *Jerry's Closed Quarters*... entre Mariposa et San Bruno ?

— La distance à vol d'oiseau est approximativement d'un kilomètre.

— Un plan ?

La console s'est allumée sur un plan de la ville. *Jerry's* était précisé et le nom des rues était allumé en vert. Je l'ai étudié quelques instants.

— C'est bon. Déposez-moi ici. 19e et Missouri.

— Conformément aux règles de notre charte de qualité, il est de mon devoir de vous avertir qu'il s'agit d'une destination peu recommandable.

Je me suis assis et j'ai laissé le sourire revenir sur mon visage. Cette fois-ci, je ne me forçais pas.

— Merci.

Le taxi m'a déposé sans plus de protestations au croisement de la 19e et de Missouri. J'ai jeté un coup d'œil en descendant avant de sourire de nouveau. « Une destination peu recommandable » était un euphémisme informatique typique.

Les rues où j'avais pourchassé le Mongol la nuit dernière étaient désertes, mais cette partie de Licktown était pleine de vie et, à côté de ses habitants, la clientèle du *Jerry's* paraissait presque saine. Au moment où j'ai réglé l'autotaxi, une dizaine de têtes se sont tournées pour se fixer sur moi, aucune d'entre elles tout à fait humaine. Je pouvais presque sentir les prothèses oculaires faire le point sur la monnaie avec laquelle je payais, contemplant les billets dans une lueur verte et fantomatique. Des narines améliorées à l'aide de gènes canins frémissaient à l'odeur de mon gel de bain de luxe. Les créatures de la rue captaient le « blop » de la richesse sur leur sonar comme un skipper de Millsport traquant les bancs de poissons.

Le deuxième taxi descendait en spirale derrière moi. Une ruelle sombre m'appelait, à une dizaine de mètres. J'ai juste eu le temps d'y poser un pied quand les premiers autochtones se sont présentés.

— Tu cherches quelque chose, touriste ?

Ils étaient trois. Le premier était un géant de deux mètres cinquante, nu jusqu'à la taille. Il semblait avoir raflé le stock complet de muscles à implanter aux dernières soldes de chez Nakamura, avant de se les coller dans les bras et le torse. Des tatouages rouges en illuminum sous la peau de ses pectoraux lui transformaient la poitrine en brasero ; un cobra déroulé se dressait sur les muscles de son estomac. Ses mains ouvertes se terminaient en griffes. Son visage était recouvert de greffes après trop de combats perdus et une prothèse de mauvaise qualité amplificatrice de vision était enfoncée dans son œil. Sa voix était douce et triste.

— Il est peut-être venu s'encanailler, a dit la silhouette à côté du géant, avec un accent vicieux.

Jeune et mince, pâle, avec de longs cheveux filasse qui lui tombaient sur le visage. Son attitude trahissait le neurachem de mauvaise qualité. C'était lui le plus rapide.

Le troisième membre du comité d'accueil n'a rien dit, mais il a relevé ses babines de chien pour montrer des crocs transplantés et une longue langue malveillante. Sous la tête modifiée, son corps était celui d'un homme enveloppé dans un barda en cuir.

Le temps ne jouait pas en ma faveur. Mon suiveur devait payer son taxi, chercher sa direction. S'il était décidé à tenter sa chance. Je me suis éclairci la voix.

— Je ne fais que passer. Si vous êtes malins, vous me laisserez faire. Il y a un citoyen derrière qui fera une cible plus facile.

La pause a été brève. Le géant a tendu la main. Je l'ai effacé, j'ai reculé d'un pas et j'ai simulé une série rapide de frappes mortelles. Le trio s'est arrêté net, le canin s'est mis à grogner. J'ai repris mon souffle.

— Comme je l'ai dit, si vous êtes malins, vous me laisserez passer.

Le géant était prêt à obéir. Je le lisais sur sa gueule cassée. Il s'était battu assez longtemps pour reconnaître les combattants entraînés, et les instincts aiguisés par une vie passée sur le ring lui criaient que la situation n'était pas équilibrée. Ses deux compagnons étaient plus jeunes et avaient perdu moins souvent. Avant qu'il ait pu parler, le gamin aux cheveux filasse a fait un geste rapide avec quelque chose d'aiguisé dans la main et le canin s'est jeté sur mon bras droit. Mon neurachem, probablement plus cher et déjà en alerte, a été plus rapide. J'ai intercepté le bras du gamin et je le lui ai cassé au niveau du coude avant de jeter le gosse sur ses deux compagnons. Le canin l'a évité sur le côté et je lui ai mis un coup de pied de mule, écrabouillant son nez et sa bouche. Un couinement et il s'est effondré.

Le gamin est tombé à genoux, pleurnichant et tenant son coude fracassé dans sa main valide. Le géant s'est précipité pour s'arrêter net, mes doigts raides à un centimètre de ses yeux.

— Non, ai-je dit avec calme.

Le gamin gémissait à nos pieds. Derrière, le canin était prostré là où le coup l'avait projeté, secoué de légers sursauts. Le géant s'est accroupi entre eux, en tendant ses grandes mains comme pour les consoler. Il m'a regardé, une accusation muette sur le visage.

J'ai reculé dans la ruelle sur une dizaine de mètres avant de me retourner et de me mettre à courir. Que mon suiveur me rattrape après ça.

La ruelle tournait à angle droit avant de déboucher dans une autre rue bondée. J'ai franchi le coin et j'ai ralenti pour émerger dans la rue au pas de course. Prenant à gauche, je me suis frayé un chemin dans la foule à coups d'épaules et j'ai commencé à chercher les panneaux indicateurs.

À l'extérieur du *Jerry's*, la fille dansait toujours, prisonnière de son verre à cocktail. L'enseigne de la boîte était allumée et les affaires semblaient mieux marcher encore que la nuit précédente. De petits groupes allaient et venaient sous les bras flexibles de la porte robot ; les dealers que j'avais blessés durant le combat contre le Mongol s'étaient fait remplacer.

J'ai traversé la rue et je me suis avancé devant le robot pour qu'il me palpe.

— C'est bon, a dit la voix synthétique. Vous voulez une cabine ou le bar ?

— C'est quoi, le bar ?

— Ha, ha, ha ! a fait le rire protocolaire. Au bar, on regarde, mais on ne touche pas. Pas d'argent échangé, les mains sur le comptoir. C'est le règlement. Et il s'applique aussi aux autres clients.

— Cabine.

— En bas de l'escalier, à gauche. Prenez une serviette sur la pile.

En bas de l'escalier, après un couloir éclairé par un gyro écarlate, après l'alcôve des serviettes et les quatre premières portes fermées.

Le tonnerre puissant des rythmes pourris dans mes oreilles.

J’ai refermé la cinquième porte derrière moi et enfilé quelques billets dans la console pour ne pas faire désordre avant de m’approcher de la vitre en verre dépoli.

— Louise ?

Ses courbes s’appuyaient contre la vitre, les seins écrasés. La lumière rouge de la cabine projetait des bandes de couleur sur son corps.

— Louise, c’est moi, Irène. La mère de Lizzie.

Une tache de quelque chose de sombre entre ses seins derrière la glace. Le neurachem m’a réveillé d’un coup. Puis la porte de verre a glissé et le corps de la fille est tombé dans mes bras. Un canon de gros calibre est apparu derrière son épaule, pointé sur mon nez.

— Bouge pas, enculé. C’est un grilleur. Une bêtise, et ça t’arrache la tête.

Je n’ai plus bougé. L’accent dans la voix n’était pas très éloigné de la panique. Très dangereux.

— C’est ça, a-t-il dit pendant que la porte s’ouvrait derrière moi et qu’un second canon se plantait dans mes côtes. Maintenant, tu la reposes, tout doucement, et tu recules.

J’ai posé le cadavre sur le sol couvert de satin et je me suis relevé. Une lumière blanche très crue a noyé la cabine ; le spot rouge a clignoté deux fois avant de s’éteindre. La porte derrière moi s’est refermée, étouffant la cacophonie du couloir tandis qu’un grand blond en noir s’avançait, les phalanges blanches serrant son blaster à particules. Sa bouche était crispée et le blanc de ses yeux brillait autour de ses pupilles dilatées. L’arme dans mon dos m’a poussé en avant et le blond a continué jusqu’à ce que son canon touche ma lèvre inférieure.

— Qui t’es, toi ? a-t-il sifflé.

J’ai tourné la tête juste assez pour pouvoir parler.

— Irène Elliott. Ma fille travaillait ici.

Le blond a fait un pas en avant et le canon de son arme a tracé une ligne du haut de ma joue au bas du menton.

— Tu mens, a-t-il dit doucement. J’ai un ami au complexe de justice de Bay City et il m’a dit qu’Irène Elliott était toujours en pile. Tu vois, on a vérifié les conneries que tu as servies à cette salope.

Il a donné un coup de pied dans le corps inerte allongé par terre, et j'ai jeté un coup d'œil. La lumière crue révélait les marques de torture sur la chair de la fille.

— Maintenant, tu vas *vraiment* réfléchir à ta prochaine réponse. Pourquoi poses-tu des questions sur Lizzie Elliott ?

J'ai regardé le canon du flingue et le visage crispé derrière. Ce n'était pas le visage de quelqu'un au courant. Il avait trop peur.

— Lizzie Elliott est ma fille, sac à merde. Et si ton pote au complexe ne se foutait pas de ta gueule, tu saurais pourquoi les archives m'indiquent toujours en pile.

Le flingue dans mon dos s'est fait un peu plus pressant, mais le blond s'est détendu. Un rictus de résignation s'est affiché sur son visage. Il a baissé son arme.

— D'accord, a-t-il dit. Deek, va chercher Oktai.

Derrière moi, quelqu'un est sorti de la cabine. Le blond a agité son arme.

— Toi. Assieds-toi dans le coin.

Son ton était ordinaire, presque détaché.

J'ai senti le canon quitter mon dos et j'ai obéi. Assis sur le sol de satin, j'ai calculé mes chances. Deek parti, il en restait encore trois. Le blond ; une femme dans une enveloppe synthétique de type asiatique (elle tenait le blaster dont l'empreinte du canon marquait encore mes côtes), et un grand Noir dont la seule arme semblait être une barre de fer. Aucune chance. Ils n'avaient rien à voir avec la faune de la 19e Rue. On sentait chez eux une certaine froideur, comme une version au rabais de Kadmin au *Hendrix*.

Un instant, j'ai observé la synthétique... mais non. Aucune chance. Même s'il avait réussi à éviter les charges dont avait parlé Kristin Ortega, même réenveloppé, Kadmin ne pouvait être cette fille. Kadmin *savait*. Il savait qui l'avait engagé et qui j'étais. Les regards fixés sur moi dans la biocabine ne savaient rien.

Il valait mieux que ça reste comme ça.

Mon regard s'est porté sur l'enveloppe de Louise. Ils avaient dû tailler dans la chair de ses cuisses puis forcer les blessures à s'ouvrir jusqu'à ce qu'elles se déchirent. Grossier, mais efficace.

Ils l'avaient sans doute forcée à regarder, augmentant la douleur par la terreur. C'est à se retourner les tripes de voir son corps subir cela. Sur Sharya, la police religieuse utilisait cette méthode. Louise aurait sans doute besoin de psychochirurgie pour surmonter le traumatisme.

Le blond a vu où mes yeux se dirigeaient et m'a fait un signe de tête lugubre, comme si j'avais été complice.

— Tu veux savoir pourquoi elle a encore sa tête, hein ?

Je l'ai regardé froidement.

— Non. Tu m'as l'air d'un type occupé, mais je suis sûr que tu aborderas le sujet à un moment donné.

— Pas besoin d'attendre. Cette vieille Anémone est catholique. Troisième ou quatrième génération. Serment enregistré sur disque, vœux d'abstinence remplis par le Vatican. Nous en engageons beaucoup. C'est bien pratique, parfois.

— Tu parles trop, Jerry, a dit la femme.

Le blond l'a grillée du regard, mais quelle que soit la réponse prévue, il l'a ravalée quand deux hommes, probablement Deek et Oktai, sont entrés dans la petite pièce. J'ai étudié Deek et je l'ai placé dans la même catégorie que le porteur de barre de fer, puis je me suis tourné vers son compagnon. Mon cœur s'est arrêté un instant de battre.

Oktai était le Mongol.

Jerry a fait un signe de tête dans ma direction.

— C'est lui ?

Oktai a acquiescé lentement, un large sourire triomphant sur son visage. Ses mains énormes se serraient et se desserraient en rythme. La vague de haine qui déferlait sur lui était si épaisse qu'elle l'étouffait. Quelqu'un avait réparé son nez cassé – un amateur, on voyait encore la bosse –, mais cela ne semblait pas suffisant pour justifier la fureur dont j'étais témoin.

— D'accord, Ryker, a dit le blond en se penchant en avant. Tu veux changer ta version ? Tu veux me dire pourquoi tu me casses les couilles ?

Il s'adressait à moi.

Deek a craché dans un coin de la pièce.

— J'ignore de quoi vous parlez, ai-je répondu. Vous avez obligé ma fille à se prostituer, puis vous l'avez tuée. C'est pour ça que je vais vous tuer.

— Je doute que tu en aies la possibilité, dit Jerry, accroupi en face de moi et regardant fixement le sol. Ta fille était une petite conne qui pensait avoir un ascendant sur moi et... (Il s'est arrêté et a secoué la tête.) Mais pourquoi je parle... Tu es devant moi, et pourtant je te crois. Tu es bon, Ryker, je le concède. Bon, je vais te poser la question une dernière fois, gentiment. On peut peut-être s'arranger. Après, je t'abandonnerai à des amis aux techniques plus sophistiquées. Tu vois ce que je veux dire ?

J'ai acquiescé lentement.

— Bien. C'est parti, Ryker. Que fais-tu à Licktown ?

Je l'ai regardé dans les yeux. Menu fretin avec des illusions de grandeur. Je n'apprendrais rien de plus.

— Qui est Ryker ?

Le blondinet a baissé de nouveau la tête et a regardé par terre entre mes pieds. Il semblait triste à l'idée de ce qui allait se passer. Il s'est léché les lèvres et s'est relevé en époussetant ses genoux.

— D'accord, tu es un dur. Mais je veux que tu te souviennes que je t'ai donné le choix. (Il s'est tourné vers la synthétique.) Fais-le sortir d'ici. Qu'il ne reste aucune trace. Et dis-leur qu'il est chargé jusqu'aux yeux. Ils n'obtiendront rien de lui dans cette enveloppe.

La femme a acquiescé et m'a fait me lever avec son blaster. Elle a touché le corps de Louise du pied.

— Et ça ?

— Débarrasse-t'en. Milo, Deek, accompagnez-la.

Le grand Noir a enfilé son arme dans sa ceinture, puis il s'est baissé et a soulevé le cadavre comme une poupée.

Le Mongol a poussé un grognement. Jerry s'est tourné vers lui.

— Non, pas toi. Ils vont dans des endroits que tu n'as pas à voir. Ne t'inquiète pas, ils feront un disque...

— Sûr, mec, répliqua Deek. On te le ramène.

— Bon, ça suffit, a dit la femme en s'avançant devant moi. Comprenons-nous bien, Ryker. Tu es sous neurachem. Moi

aussi. Et mon châssis est un Lockheed-Mitoma de classe pilote d'essai. Tu ne peux rien contre moi. Je te grillerai les tripes avec plaisir si tu me regardes de travers. Ton état importe peu là où nous allons... Compris, Ryker ?

— Je ne m'appelle pas Ryker, ai-je répondu, un rien irrité.

— C'est ça.

Nous avons passé la porte en verre dépoli, puis un espace étroit avec une table et une douche pour nous retrouver dans un couloir parallèle à celui qui se trouvait devant les cabines. L'éclairage était direct, il n'y avait pas de musique, et le couloir donnait sur des vestiaires cachés partiellement par des rideaux où des jeunes femmes et des jeunes hommes fumaient ou regardaient dans le vide comme des synthétiques sans hôtes. Si l'un d'entre eux avait repéré notre petite procession, il ne le montrait pas.

Milo était passé devant avec le cadavre. Deek s'était placé derrière moi et la synthétique fermait la marche, le blaster à bout de bras. J'ai jeté un dernier coup d'œil à Jerry, les mains sur les hanches, debout dans le couloir derrière nous. Deek m'a mis une claque et j'ai regardé devant moi. Les jambes pendantes et mutilées de Louise m'ont précédé dans un parking couvert lugubre, où le losange noir et pur d'un aérocar nous attendait.

La synthétique a ouvert le coffre et me l'a indiqué du canon du blaster.

— Il y a de la place. Fais comme chez toi.

J'ai grimpé dans le coffre. Elle avait raison, il y avait de la place, du moins jusqu'à ce que Milo y balance le corps de Louise et ferme le capot, nous laissant tous deux dans les ténèbres. J'ai entendu le claquement sourd des autres portières, puis le murmure des moteurs de la voiture et le léger choc quand nous avons quitté le sol.

Le voyage a été rapide et plus confortable que l'aurait été le trajet correspondant en surface. Les amis de Jerry conduisaient avec prudence ; autant éviter de se faire arrêter par une patrouille quand on transporte des passagers dans le coffre. L'obscurité aurait même pu être agréable sans l'odeur d'excréments qui se dégageait du cadavre de Louise. Elle s'était vidé les boyaux durant la torture.

J'ai passé la plus grande partie du voyage à me sentir désolé pour la fille et à maudire la folie catholique. La pile de Louise était sans doute intacte. Toute considération financière mise à part, elle pourrait être ramenée à la vie sans aucune difficulté. Sur Harlan, elle aurait été temporairement réenveloppée pour le procès, sans doute dans un corps synthétique ; une fois le jugement rendu, le gouvernement aurait versé une prime de soutien aux victimes en sus de la police d'assurance de sa famille. Neuf fois sur dix, le total représentait assez d'argent pour assurer un réenveloppement. Mort, où est ton aiguillon ?

J'ignorais s'il y avait un soutien aux victimes sur Terre. Le monologue agacé de Kristin Ortega il y a deux nuits suggérait le contraire... mais au moins, avec la pile, ramener Louise restait possible. Pourtant, quelque part sur cette planète, un gourou complètement barge en avait décidé autrement. Et Louise, alias Anémone, soutenait cette folie comme tant d'autres.

Les humains. Je ne les comprendrai jamais.

La voiture a viré sur l'aile et le cadavre a roulé sur moi. Quelque chose d'humide a traversé la jambe de mon pantalon. Je commençais à suer de peur. Ils allaient me transplanter dans une chair ne bénéficiant pas de la résistance à la douleur de mon enveloppe actuelle. Et tant que j'y serais prisonnier, ils pourraient faire ce qu'ils voudraient, y compris la tuer physiquement.

Avant de recommencer avec un nouveau corps.

Ou, s'ils étaient réellement sophistiqués, ils pouvaient implanter ma conscience dans une matrice virtuelle pareille à celles dont se servent les psychochirurgiens et me torturer électroniquement. D'un point de vue subjectif, il n'y aurait aucune différence, mais ce qui aurait pris des jours dans le monde réel pouvait être accompli en quelques minutes.

J'ai avalé ma salive avec difficulté, me servant du neurachem pour apaiser ma peur. Aussi doucement que je le pouvais, j'ai repoussé l'étreinte glacée de Louise et essayé de ne pas penser à la raison de sa mort.

La voiture a touché le sol et a roulé quelques instants avant de s'arrêter. Quand le coffre s'est ouvert, un nouveau plafond de parking s'est offert à mes yeux.

Ils m'ont fait sortir avec une prudence professionnelle, la fille se tenant à distance, Deek et Milo sur les côtés pour dégager sa ligne de tir.

J'ai maladroitement enjambé Louise et j'ai posé le pied sur un sol de béton noir. Jetant un œil autour de moi, j'ai vu une dizaine de véhicules, les plaques et les codes-barres illisibles à cette distance. Une rampe au fond conduisait probablement vers la piste d'atterrissage. Il y avait des millions d'installations semblables. Avec un soupir, je me suis redressé et j'ai senti de nouveau l'humidité sur ma jambe. J'ai baissé les yeux ; une trace sombre maculait ma cuisse.

— Où sommes-nous ? ai-je demandé.

— En ce qui te concerne, derrière la ligne d'arrivée, a grogné Milo en sortant Louise. Je l'emmène à l'endroit habituel ?

La fille a acquiescé et il a traversé le parking vers une double porte. J'allais le suivre quand un mouvement du blaster m'a arrêté dans mon élan.

— Pas toi. Là-bas, c'est le vide-ordures... la solution de facilité. Des gens veulent te parler avant que tu le testes. Dans cette direction...

Souriant, Deek a sorti une petite arme de sa poche arrière.

— Ouaip, monsieur le flic dur à cuire. C'est par là.

Ils m'ont conduit dans un monte-charge qui, d'après l'affichage numérique, s'est enfoncé de douze étages avant de s'arrêter. Durant le voyage, Deek et la fille se tenaient à des angles opposés, l'arme levée. Je les ai ignorés, les yeux sur l'affichage.

Quand les portes se sont ouvertes, les techniciens d'une équipe médicale nous attendaient avec un chariot équipé de sangles. Mon instinct m'a hurlé de leur sauter dessus, mais je suis resté immobile. Deux hommes en combinaison bleu pâle se sont avancés pour me saisir les bras et la médic m'a fait une injection dans le cou avec un pistolet hypodermique. Une piqûre glacée, une vague de froid, et mon esprit a plongé dans la grisaille.

Ma dernière vision a été celle du visage indifférent de la médic surveillant ma perte de conscience.

CHAPITRE 13

Je me suis réveillé au son de l'appel de l'ezan, son flot poétique transformé en colère métallique par les multiples gorges des haut-parleurs de la mosquée. Je l'avais entendu pour la dernière fois dans le ciel de Zihicce, sur Sharya, suivi de près par les sifflements stridents des bombes maraudeuses. Des rayons de lumière tombaient d'une fenêtre à barreaux ouvragés. Une sensation étrange et indéfinissable au fond de mon ventre m'avertissait que j'allais avoir mes règles.

Je me suis assis sur le sol de bois et je me suis regardé. Ils m'avaient enveloppé dans un corps de femme, jeune – pas plus de vingt ans – à la peau cuivrée et aux cheveux noirs, sales et plats. Ma peau était légèrement grasse : je ne m'étais sans doute pas lavé depuis un certain temps. Je portais une chemise kaki beaucoup trop grande pour mon corps, et rien d'autre. Dessous, mes seins avaient l'air pleins et tendres. J'étais pieds nus.

Je me suis levé pour regarder par la fenêtre. Il n'y avait pas de vitre, mais l'ouverture était trop haute pour moi et il a fallu que je me suspende aux barreaux pour voir. Des toits noyés par le soleil s'étendaient à perte de vue, la monotonie des vieilles tuiles rompues çà et là par d'anciennes antennes satellites. Un groupe de minarets s'élevait vers le ciel à gauche de l'horizon, et un appareil volant traçait une ligne de vapeur au-delà. L'air était chaud et humide.

Je commençais à avoir mal aux bras et je suis retombé par terre. La porte était fermée.

L'ezan s'est arrêté.

Virtualité. Ils avaient fouillé mes souvenirs et en avaient exhumé cette scène. Sur Sharya, j'avais vu certaines des choses les plus désagréables de ma longue carrière consacrée à la douleur humaine. La police religieuse de Sharya était aussi connue pour ses logiciels d'interrogatoire qu'Angin Chandra

pour le porno expérimental. Et sur cette Sharya virtuelle, aussi dure que la vraie, ils m'avaient enveloppée dans une femme.

Une nuit, Sarah, complètement saoule, m'avait dit : « La race humaine, ce sont les femmes, Tak. Cela ne fait pas un pli. Les mâles en sont seulement une mutation avec plus de muscles et moitié moins de nerfs. Des putains de machines à faire la guerre. »

Mes changements d'enveloppe avaient confirmé cette théorie. Être une femme était une expérience sensorielle bien plus intense. Le sens du toucher était plus riche : une interface délicate avec l'environnement que la chair masculine semblait étouffer. Pour un homme, la peau était une barrière, une protection. Pour une femme, c'était un organe de contact.

Ce qui n'avait pas que des avantages.

Le seuil de douleur des femmes était plus élevé que celui des hommes, mais le cycle menstruel les entraînait au quatrième dessous une fois par mois.

Pas de neurachem. J'ai vérifié.

Pas de conditionnement de combat, pas de réflexes d'agression.

Rien.

Même pas de callosités sur sa chair.

La porte s'est ouverte brusquement et j'ai sursauté. Une sueur glaciale a jailli sur ma peau. Deux barbus aux yeux de jais sont entrés dans la pièce. Ils étaient tous deux vêtus de tenues lâches pour lutter contre la chaleur. Le premier tenait un méchant rouleau d'adhésif dans les mains, l'autre un chalumeau. Je me suis jeté sur eux, pour débloquer le réflexe de paralysie et essayer de maîtriser l'impuissance intrinsèque de ce corps.

Celui qui portait l'adhésif a dévié mes coups et m'a giflé à la volée. Je suis resté prostré, le visage engourdi, sentant le goût du sang. L'un des deux m'a relevé par un bras et j'ai essayé de me concentrer sur le visage de l'autre.

— C'est parti, a-t-il dit.

J'ai visé ses yeux avec les ongles de ma main libre. L'entraînement des Diplos m'avait donné la rapidité nécessaire

pour l'atteindre, mais je n'avais aucun contrôle et je l'ai raté. Deux de mes ongles lui ont ouvert la joue. Il a frémi et a reculé.

— Salope, a-t-il dit en portant la main à la blessure et en examinant le sang sur ses doigts.

— Oh, ça va, ai-je réussi à dire malgré mes lèvres tuméfiées. On est forcés de jouer aussi les dialogues ? Uniquement parce que je porte ce corps...

Je me suis arrêté net. Il paraissait satisfait.

— Ce n'est pas Irène Elliott, donc..., a-t-il dit. Nous avançons.

Cette fois, il m'a frappé juste sous la cage thoracique, me paralysant aussitôt les poumons. Je me suis plié sur son bras comme un manteau avant de m'affaler par terre, cherchant de l'air. Il a pris l'adhésif et en a déroulé un quart de mètre. Cela produisait un son obscène, comme une peau écorchée. Puis il l'a découpé avec les dents et s'est accroupi à côté de moi pour m'attacher le poignet droit contre le sol, juste au-dessus de ma tête. Je me suis débattu du mieux que j'ai pu et il lui a fallu quelques instants pour m'immobiliser l'autre bras.

J'avais une envie de hurler qui n'était pas mienne et je l'ai réprimée. Cela ne servait à rien, autant conserver mes forces.

Le sol était dur contre ma peau. J'ai entendu un grincement. Le deuxième homme traînait deux tabourets. Tandis que celui qui m'avait frappé m'écartait les jambes et les immobilisait à l'adhésif, l'autre s'était assis et avait sorti une cigarette. Il m'a fait un grand sourire et a empoigné son chalumeau. Son compagnon s'est reculé pour admirer le travail et il lui a tendu le paquet. Il a refusé.

Le fumeur a haussé les épaules, a enflammé le chalumeau et a penché la tête pour allumer sa cigarette.

Puis il a craché lentement la fumée au-dessus de moi.

— Tu vas nous dire tout ce que tu sais sur le *Jerry's Closed Quarters* et sur Elizabeth Elliott.

Le chalumeau sifflait tranquillement dans la pièce. Le soleil brillait à travers les barreaux et, dehors, on entendait les bruits d'une ville pleine de vie.

Ils ont commencé par mes pieds.

Un hurlement continu, plus intense et plus fort que ce que je pensais qu'un humain était capable de produire, déchirant mes tympans. Des traces écarlates dansant devant moi.

Inneninenenninenninnin...

Le Sunjet a disparu. Jimmy de Soto titube dans mon champ de vision, ses mains ensanglantées sur le visage. Il hurle et, un instant, je me demande si ce n'est pas son alarme de contamination qui fait un tel boucan. Je vérifie mon indice d'épaule par réflexe avant d'entendre l'accent enfoui d'un mot intelligible et de comprendre que c'est sa voix.

Il se tient presque debout, cible parfaite pour un sniper, malgré le chaos du bombardement. Je bondis à découvert et le projette à couvert, derrière un pan de mur. Quand je le roule sur le dos pour voir ce qui est arrivé à son visage, il hurle toujours. Je lui retire les mains de force et son orbite me fixe, béante dans les ténèbres. Il a encore des fragments de muqueuse oculaire sur les doigts.

— Jimmy, Jimmy, qu'est-ce qui...

Les hurlements continuent. De toutes mes forces, je l'empêche de s'attaquer à son deuxième œil encore intact. Un frisson me glace quand je comprends ce qui se passe.

Une frappe virale.

J'arrête de crier sur Jimmy et je braille dans le micro.

— Médic ! Médic ! Décrochage ! Frappe virale !

Mes cris résonnent sur la tête de pont d'Innenin et le monde se referme sur moi.

Après un certain temps, ils vous laissent, seul, recroquevillé sur vos blessures. C'est le jeu. La pause vous laisse le temps de réfléchir à ce qu'ils vous ont fait et, plus important encore, à ce qu'ils ne vous ont pas encore fait. L'imagination enfiévrée est un outil aussi puissant que les fers incandescents ou les lames.

Quand vous les entendez revenir, l'écho de leurs pas dans le couloir provoque une telle peur que vous vomissez les dernières gouttes de bile qui vous restent.

Imaginez la reproduction en mosaïque d'une photo satellite de ville au 1/10 000. Elle prend un bon pan de mur, alors autant

reculer. Certains éléments sont évidents au premier regard. S'est-elle développée organiquement ou sur plans ? Est-elle ou a-t-elle jamais été fortifiée ? Y a-t-il une côte ? Approchez-vous et vous en apprendrez plus. Où sont les artères principales, les parcs, s'il y a un astroport. Si vous êtes un maître cartographe, vous pouvez même étudier les mouvements de la population : où sont les zones les plus prisées, où se concentrent les embouteillages, si la ville a souffert récemment de bombardements ou d'émeutes.

Mais il y a des éléments que vous ne connaîtrez jamais. Quel que soit le degré d'agrandissement, comment savoir, par une image, si le crime est en augmentation, ou à quelle heure la majorité des citoyens va se coucher ? Comment savoir si le maire a décidé de démolir les vieux quartiers, si la police est corrompue ou s'il se passe quelque chose de bizarre au 55, Angel Wharf ? Vous pouvez démonter la mosaïque, la ranger dans une boîte et la remonter ailleurs : ça ne changera rien. Il y a des choses que vous ne pouvez apprendre qu'en vous rendant dans cette ville et en parlant avec ses habitants.

Le stockage digital humain n'a pas rendu les interrogatoires obsolètes. Un esprit digitalisé n'est qu'un instantané. On ne capture pas plus les pensées individuelles qu'une image satellite capture une vie. Un psychochirurgien peut repérer les traumas majeurs sur un modèle d'Ellis et faire quelques suggestions sur le travail à effectuer mais, à la fin, il lui faudra générer un environnement virtuel dans lequel conseiller son patient et y aller.

Pour les interrogateurs, dont les demandes sont spécifiques, le problème est plus complexe encore.

Ce que le stockage a rendu possible est de torturer à mort un être humain et de recommencer. Avec cette option, les interrogatoires sous hypnose ou sous neuroleptiques sont vite passés de mode. Il était trop facile de produire les agents chimiques ou mentaux capables de contre-conditionner ceux pour qui ces incidents faisaient partie des risques du métier.

Aucun conditionnement au monde ne vous prépare à vous faire brûler la plante des pieds. À vous faire arracher les ongles.

À vous faire écraser des cigarettes sur les seins.

À vous faire introduire un fer rouge dans le vagin.
La douleur. L'humiliation.
Votre corps à jamais abîmé.

Entraînement psychodynamique/intégrité.
Introduction.
L'esprit réagit de manière créative dans les situations de stress intense. Il hallucine, il se déplace, il se retire. Ici, dans les Diplos, vous apprendrez à utiliser ces réactions, non comme des soubresauts incontrôlables face à l'adversité, mais comme des coups dans un jeu.

Le fer rouge s'enfonce dans la chair, séparant les tissus comme du polyéthylène. La douleur vous consume, mais le pire est d'y assister. Votre hurlement, d'abord incrédule, est devenu familier à vos oreilles. Vous savez que cela ne les arrêtera pas, mais vous continuez à crier, à supplier...

— C'est un putain de jeu, hein, mec ?
Jimmy, mort, me souriait. Innenin nous entoure, ce qui est impossible, bien sûr. Il était encore en train de hurler quand ils l'avaient emporté. En réalité...
Son visage change brutalement et s'assombrit.
— Laisse la réalité de côté, il n'y a rien à y prendre.
Détache-toi. Ils lui ont provoqué des dégâts structuraux ? Je grimace.
— Ses pieds. Elle ne peut plus marcher.
— Enculés. Pourquoi on ne leur dit pas ce qu'ils veulent savoir ?
— Nous ignorons ce qu'ils veulent savoir. Ils en ont après un certain Ryker.
— Ryker ? C'est qui, Ryker ?
— Je ne sais pas.
Il hausse les épaules.
— Crache tout sur Bancroft. À moins que tu te sentes lié par l'honneur ou quelque chose...

— Je crois que j'ai déjà tout craché. Ils ne m'ont pas cru. Ce n'est pas ce qu'ils veulent entendre. Ce sont des putains d'amateurs, mec. Des bouchers.

— Continue de le hurler, ils finiront par te croire...

— Ce n'est pas le plus important, Jimmy. Quand ce sera terminé, ils me grilleront la pile et vendront mon corps pour les pièces détachées.

— Ouais, je vois ce que tu veux dire, dit Jimmy en se mettant le doigt dans l'œil et en frottant l'intérieur de l'orbite d'un air détaché. Bon, dans une situation virtuelle, il faut atteindre le niveau suivant, d'une façon ou d'une autre...

Sur Harlan, durant la période connue sous le nom d'« Ébranlement », les membres des guérillas des Brigades noires quellistes avaient dans le corps une demi-livre d'explosif déclenché par enzyme... une demi-livre capable de transformer cinquante mètres carrés en parking. La tactique était d'une efficacité relative. L'enzyme en question était lié à la colère et le conditionnement nécessaire pour armer le dispositif n'était pas sûr à 100 %. Il y avait un certain nombre de détonations involontaires.

Pourtant, personne n'insistait pour interroger un membre des Brigades noires. Pas après la première prisonnière, en tout cas. Elle s'appelait...

Vous pensiez qu'ils ne pouvaient faire pire mais, maintenant, le fer est à l'intérieur et ils le font chauffer lentement, pour vous laisser le temps de réfléchir. Vos suppliques ne sont plus qu'un murmure...

Comme je disais...

Elle s'appelait Iphigenia Deme, Iffy pour ceux de ses amis qui ne s'étaient pas encore fait massacrer par les forces du Protectorat. Ses derniers mots, quand elle était attachée à la table d'interrogatoire du rez-de-chaussée du 18, boulevard Shimatsu, furent : « Putain, ça suffit ! »

L'explosion fit s'effondrer le bâtiment.

Putain, ça suffit !

Je me suis réveillé en sursaut, mon dernier cri résonnant encore en moi, mes mains tentant de couvrir mes blessures. À la place, j'ai trouvé une chair jeune et intacte sous des draps propres.

Un lent mouvement de roulement... le son des vaguelettes toutes proches...

Au-dessus de ma tête, un hublot laissait couler la lumière. Je me suis assis sur la couchette étroite et le drap est tombé de mes seins. La courbe cuivrée était douce et ne révélait aucune cicatrice, les tétons étaient indemnes.

Retour à la case départ.

À côté du lit se trouvait une chaise en bois sur laquelle m'attendaient un tee-shirt blanc et un pantalon léger, bien pliés. Il y avait une paire d'espadrilles sur le sol. Une autre couchette aux draps en désordre, une porte... la petite cabine n'offrait rien de plus. Un peu grossier, mais le message était clair. J'ai enfilé les vêtements et je suis sorti sur le pont ensoleillé du petit bateau de pêche.

— Ah, la rêveuse.

La femme assise à l'arrière a applaudi à mon arrivée. Elle avait environ dix ans de plus que l'enveloppe que je portais, et elle était plutôt belle dans son costume, taillé dans le même tissu que mon pantalon. Elle portait des espadrilles et son nez était orné de lunettes de soleil. Sur ses genoux, un bloc de dessin où était esquissé un paysage urbain. Le posant, elle s'est levée pour m'accueillir. Ses mouvements étaient élégants, assurés. Je me sentais maladroite en comparaison.

J'ai regardé les eaux bleues.

— De quoi s'agit-il, cette fois ? ai-je dit avec une légèreté forcée. On me jette aux requins ?

Elle a ri en montrant des dents parfaites.

— Non, ce ne sera pas nécessaire. Tout ce que je veux, c'est discuter.

— Parlons, dans ce cas, ai-je répondu en la fixant du regard, détendu.

— Très bien, a-t-elle dit en se repliant avec grâce dans le fauteuil. Vous vous êtes impliqué dans des affaires qui n'étaient pas les vôtres et vous avez souffert en conséquence. Mon intérêt, je pense, est le même que le vôtre. Vous éviter de nouveaux tourments.

— Mon intérêt est de vous voir mourir.

Un petit sourire.

— Oui, j'en suis sûre. Même une mort virtuelle serait satisfaisante. Sachez cependant que les spécificités de ce construct incluent un cinquième dan de shotokan. (La femme a tendu la main pour me montrer les callosités sur ses phalanges. J'ai haussé les épaules.) Et puis, nous pouvons toujours revenir à l'étape précédente.

Elle a tendu la main au-dessus de l'eau et j'ai vu la ville à l'horizon. En plissant les yeux, j'apercevais les minarets. J'ai failli sourire. Quelle psychologie de bazar... Un bateau, la mer, l'évasion. Ces types ne s'étaient pas foulés sur la programmation.

— Je n'ai aucune envie d'y retourner, ai-je dit avec sincérité.

— Bien. Alors expliquez-nous qui vous êtes.

J'ai essayé de ne pas montrer la surprise sur mon visage. Mon entraînement se réveillait, les mensonges s'alignaient.

— Je pensais l'avoir fait.

— Ce que vous avez dit n'est pas très clair... et vous avez interrompu l'interrogatoire en arrêtant votre propre cœur. Vous n'êtes pas Irène Elliott, c'est certain. Vous n'avez pas l'air d'être Elias Ryker, à moins qu'il ait subi un entraînement considérable. Vous déclarez être en contact avec Laurens Bancroft, venir d'un autre monde... être un membre des Corps diplomatiques. Ce n'est pas ce à quoi nous nous attendions.

— Tu m'étonnes, ai-je murmuré.

— Nous ne voulons pas nous retrouver impliqués dans des affaires qui ne nous concernent pas.

— Vous êtes déjà impliqués. Vous avez enlevé et torturé un membre des Corps. Vous n'avez pas idée de ce que les Corps vous feront subir pour ça. Ils vous pourchasseront et grilleront vos piles à l'EMP. Puis celles de vos familles, celles de vos associés, celles des membres de leurs familles et de tous ceux

qui se mettront en travers de leur chemin. Quand ils auront terminé, vous ne serez même plus un souvenir. On ne fait pas chier les Diplos en espérant ensuite survivre et écrire un bouquin sur son expérience. Ils vont vous éradiquer.

Le bluff était colossal. Les Diplos et moi ne nous étions pas parlé depuis au moins dix ans, temps subjectif, et un bon bout de siècle en temps objectif. Mais, dans le Protectorat, les Corps diplomatiques constituaient une bonne menace à jeter à la face de quelqu'un... même un président planétaire. Tout le monde avait peur des Corps diplomatiques, comme un enfant de Newpest est terrorisé par le Bonhomme Patchwork.

— Je croyais que les membres des Corps diplomatiques ne pouvaient intervenir sur Terre sans être mandatées par les Nations unies, a dit la femme avec tranquillité. Vous avez peut-être autant à perdre que d'autres suite à vos révélations ?

« M. Bancroft a une influence discrète sur la Cour des NU ; c'est plus ou moins du domaine public. »

Les paroles d'Oumou Prescott me sont revenues et j'ai bondi pour parer l'attaque.

— Vous n'avez qu'à vérifier ça auprès de Laurens Bancroft et de la Cour des Nations unies, ai-je suggéré en croisant les bras.

La femme m'a regardé un moment. Le vent me décoiffait, portant avec lui le léger grondement de la ville.

— Nous pouvons effacer votre pile et découper votre enveloppe en morceaux si petits qu'ils ne laisseraient aucune trace. Il n'y aurait, littéralement, rien à trouver.

— Ils vous trouveraient, ai-je dit avec la confiance induite par un soupçon de vérité dans mon mensonge. Vous ne pouvez vous cacher des Diplos. Ils vous retrouveront, c'est sûr. La seule chose que vous pouvez tenter actuellement est de passer un marché.

— Quel marché ?

Une fraction de seconde avant que j'ouvre la bouche, mon esprit est passé en *overdrive*, mesurant la puissance et l'intensité de chaque syllabe avant de la lancer. C'était ma seule fenêtre. Il n'y aurait pas d'autre chance.

— Une opération biopirate trafique du matériel militaire volé sur la Côte ouest, ai-je dit avec prudence. Ils se servent d'endroits du genre du *Jerry's* comme façade.

— Et ils ont appelé les Corps diplomatiques pour ça ? a demandé la femme d'un ton méprisant. Pour des biopirates ? Allons, Ryker. C'est tout ce que vous pouvez trouver ?

— Je ne suis pas Ryker, ai-je lâché. Cette enveloppe est ma couverture. OK, vous avez raison. Neuf fois sur dix, nous ne nous dérangerions pas pour une telle histoire. Les Diplos n'ont pas été conçus pour traiter ce niveau de criminalité. Mais ces types ont mis la main sur du matériel qu'ils n'auraient jamais dû toucher. Un bioware diplomatique à réponse ultrarapide... Quelque chose qu'ils n'auraient même pas dû voir. Quelqu'un est vraiment énervé, et je veux dire au niveau du Présidium des Nations unies... ils nous ont appelés.

La femme a froncé les sourcils.

— Le marché ?

— *Primo*, vous me libérez et on oublie tout ça. Quiproquo professionnel. *Secundo*, vous m'ouvrez quelques portes. Vous me donnez des noms. Les informations circulent dans une clinique parallèle comme la vôtre. Elles me seront peut-être utiles.

— Comme je l'ai dit, nous ne souhaitons pas nous impliquer...

J'ai lâché la bride, laissant juste assez de colère sortir pour être crédible.

— Stop ! Vous êtes impliqués. Que vous le vouliez ou non, vous avez mordu un grand coup dans quelque chose qui ne vous concernait pas. Maintenant, soit vous avalez, soit vous crachez. Vous avez le choix.

Silence. Juste la brise marine entre nous et le léger roulis du bateau.

— Nous allons y réfléchir.

L'eau ne brillait plus comme avant. J'ai regardé derrière l'épaule de la femme. L'éclat se séparait des vagues et montait vers le ciel en s'intensifiant. La ville s'est évanouie comme dans un flash nucléaire, les bords du bateau se sont dissipés, comme

pris dans la brume. La femme a disparu avec. Tout est devenu très calme.

J'ai levé la main pour toucher le brouillard où s'arrêtaient les paramètres du monde. Mon bras semblait se déplacer au ralenti. Un sifflement statique montait dans le silence, comme le bruit de la pluie. L'extrémité de mes doigts est devenue transparente, puis blanche comme les minarets de la ville sous l'éclair. J'ai perdu la capacité de me mouvoir et le blanc a grimpé le long de mon bras. La respiration s'est bloquée dans ma gorge, mon cœur s'est arrêté au milieu d'un battement. J'étais...

Je ne suis plus.

CHAPITRE 14

Je me suis réveillé une nouvelle fois, avec une sensation d'engourdissement généralisé... comme quand on se rince les mains après les avoir plongées dans du détergent ou dans du white-spirit, mais l'effet s'était étendu à tout le corps. Il s'est vite dissipé quand mon esprit s'est ajusté à son nouveau système nerveux.

Le léger frisson de l'air conditionné sur la chair exposée. J'étais nu. J'ai levé la main et j'ai touché la cicatrice au-dessus de mon œil.

Ils m'avaient ramené.

Au-dessus de moi, le plafond était blanc, comme l'éclairage. Je me suis soulevé sur les coudes et j'ai jeté un coup d'œil. Un autre frisson, cette fois-ci interne, m'a parcouru quand j'ai vu que j'étais dans la salle d'opération. À l'autre bout de la pièce attendait une plate-forme chirurgicale d'acier poli, avec toutes les options, les rigoles pour l'écoulement du sang et les bras repliés de l'autochirurgien suspendu comme une araignée au-dessus. Aucun des systèmes n'était actif, mais le mot « stand-by » clignotait sur les petits écrans fixés dans le mur et sur le moniteur à côté de moi. Je me suis approché de l'écran pour lire la check-list qui défilait.

Ils avaient programmé l'autochirurgien pour me mettre en pièces.

Je me levais quand la porte s'est ouverte. La femme synthétique est entrée, avec deux médics sur ses talons. Le blaster à particules était rangé à sa ceinture et elle portait des vêtements qui m'étaient familiers.

— Vos habits, a-t-elle dit en me les jetant. Habillez-vous.

Un des médics a posé la main sur son bras.

— Les procédures...

— Ouais, a dit la femme avec une grimace. Il va nous faire quoi, un procès ? Si vous pensez que nous ne pouvons gérer que de simples enveloppements, j'irai dire deux mots à Ray afin de traiter nos affaires avec quelqu'un d'autre.

— Il ne parle pas de la réintégration, ai-je observé en enfilant mon pantalon. Il veut effectuer les tests de traumatisme d'interrogatoire.

— Qui vous a dit d'intervenir ?

— Comme vous voulez, ai-je dit en haussant les épaules. Où allons-nous ?

— Parler à quelqu'un, a-t-elle dit avant de se tourner vers les médics. S'il est qui il dit être, le trauma ne sera pas un problème. Et, s'il ne l'est pas, il revient directement ici.

J'ai continué à m'habiller, aussi cool que possible. Je n'étais pas encore sorti de l'auberge. Ma tunique et ma veste étaient intactes, mais le bandana avait disparu, ce qui m'ennuyait. Je l'avais acheté quelques heures auparavant. Pas de montre non plus. Décidé à ne pas faire d'histoires, j'ai scellé mes bottes et je me suis relevé.

— Alors, on va voir qui ?

La femme m'a jeté un regard sombre.

— Quelqu'un qui en connaît assez pour vérifier vos conneries. Ensuite, à titre personnel, je pense que nous vous ramènerons ici pour vous disperser.

— Quand tout ceci sera terminé, je pourrai peut-être convaincre un de nos groupes de vous rendre visite... Dans votre vrai corps. Ils voudront sans doute vous remercier de votre soutien.

Le blaster est sorti de son étui avec un bruit léger et s'est posé sous mon menton. Je n'ai pratiquement rien vu. Mes sens récemment réincorporés ont ramé pour réagir, une éternité trop tard. La femme synthétique s'est penchée près de moi.

— Ne me menace jamais, sac à merde, a-t-elle murmuré. Tu fais flipper ces clowns, ça les paralyse et ils pensent que tu as assez de poids pour les entraîner au fond. Ça ne marche pas avec moi. Compris ?

Je l'ai regardée du coin de l'œil. Je ne pouvais pas faire mieux avec la tête bloquée par le flingue.

— Compris.

— Bien, a-t-elle dit dans un souffle en retirant le blaster. Si tout se passe bien avec Ray, je m'inclinerai et je te présenterai mes excuses avec les autres. Mais, jusque-là, tu n'es rien d'autre qu'un tas de viande potentielle qui chie dans son froc pour sa pile.

Nous avons arpenté des couloirs au pas de course avant de grimper dans un ascenseur identique à celui qui m'avait conduit à la clinique. J'ai de nouveau compté les étages et, quand nous sommes sortis dans le parking, mon regard s'est porté involontairement vers la porte par laquelle ils avaient emmené Louise.

Mes souvenirs de la torture étaient flous, le conditionnement des Diplos enfouissait volontairement l'expérience pour éviter le traumatisme. Mais deux jours correspondaient à dix minutes en temps réel. J'avais sûrement passé une heure ou deux maximum dans la clinique, et le corps de Louise attendait peut-être encore derrière cette porte, son esprit encore empilé.

— Montez dans la voiture, a dit la femme, laconique.

Cette fois, le véhicule était plus grand, plus élégant. Il me rappelait la limousine de Bancroft. Un chauffeur était installé dans le compartiment avant, en livrée, rasé, avec le code-barres de son employeur imprimé au-dessus de son oreille gauche. J'en avais vu quelques-uns comme lui dans les rues de Bay City, et je m'étais demandé pourquoi quelqu'un accepterait de se soumettre à cette humiliation. Sur Harlan, et à l'exception des militaires, personne ne voulait être vu avec des bandes d'autorisation. Elles rappelaient trop la servitude des années de l'Installation.

Un deuxième homme attendait près du compartiment arrière, tenant négligemment un monstrueux pistolet-mitrailleur. Lui aussi avait le crâne rasé et le code-barres. J'ai bien regardé en passant et je suis entré dans le véhicule. La synthétique s'est penchée pour parler au chauffeur et j'ai augmenté le neurachem pour l'entendre.

— ... *Tête dans les nuages*. Je veux y être avant minuit.

— Pas de problème. La circulation côtière est fluide ce soir et...

Un des médics a fermé brutalement la portière et le claquement amplifié a failli me faire sauter les tympans. Je suis resté silencieux, essayant de récupérer avant que la femme et le rasé s'installent à côté de moi.

— Fermez les yeux, a dit la synthétique en sortant mon bandana. Je vais vous mettre un bandeau pendant le trajet. Si nous vous laissons partir, ces types ne veulent pas que vous puissiez les retrouver.

J'ai regardé les vitres.

— Elles sont polarisées, non ?

— Ouais, mais votre neurachem est peut-être vraiment bon, hein ? Ne bougez pas.

Elle a attaché le tissu rouge avec une efficacité prouvant une longue pratique et l'a bien ajusté, couvrant la totalité de mon champ de vision. Je me suis installé confortablement dans le fauteuil.

— Il n'y en a que pour deux minutes. Restez assis et ne regardez pas. Je vous dirai quand l'enlever.

La voiture a grimpé. Elle était probablement à l'extérieur puisque j'entendais le vent contre la carrosserie. Une odeur de cuir avait remplacé la puanteur fécale de mon voyage aller et le fauteuil se moulait à mon corps. J'avais grimpé quelques échelons.

C'est seulement temporaire, mec. J'ai eu un léger sourire en entendant l'écho de la voix de Jimmy dans ma tête. Il avait raison. Au sujet de l'homme que j'allais voir, deux choses étaient claires. « Ray » ne voulait pas venir à la clinique ; il ne voulait même pas être vu dans les environs. Cela démontrait sa respectabilité, son aura de puissance, une puissance capable d'accéder aux données des mondes extérieurs. Il se rendrait vite compte que les Corps diplomatiques étaient une menace en l'air et, peu de temps après, je serais mort. Vraiment mort.

Ta conduite est dictée, mec.

Merci, Jimmy.

Après quelques minutes, la femme m'a dit de retirer le bandeau. Je l'ai remonté sur mon front avant de le rattacher convenablement. À ma gauche, le gorille au pistolet-mitrailleur a souri. Je lui ai jeté un regard curieux.

— Il y a quelque chose de drôle ?

— Ouais, a dit la femme sans détourner les yeux des lumières de la ville. Vous avez l'air d'un crétin fini.

— Pas d'où je viens.

Elle s'est retournée et m'a dévisagé avec pitié.

— Vous n'êtes pas « d'où vous venez ». Vous êtes sur Terre. Essayez de vous comporter en indigène.

Je les ai regardés tour à tour – le *pistolero* encore souriant, la synthétique et son expression de mépris poli –, puis j'ai haussé les épaules et levé les deux mains pour détacher mon bandana. La femme s'est concentrée de nouveau sur les lumières de la ville noyée sous nos pieds. La pluie semblait ne jamais vouloir s'arrêter.

J'ai frappé sauvagement à hauteur de tête, des deux côtés. Mon poing gauche a heurté la tempe du gorille avec assez de force pour briser l'os et il s'est effondré aussitôt. Il n'avait pas vu le coup venir. Mon bras droit était encore en mouvement.

La synthétique s'est dépliée, probablement plus vite que j'aurais pu frapper, mais elle m'avait mal lu. Son bras était levé pour protéger son visage alors que j'étais déjà sous sa garde. Ma main s'est refermée sur le blaster à sa ceinture, l'a déverrouillé et j'ai écrasé la détente. Le faisceau a illuminé l'habitacle et une partie importante de la cuisse droite de ma voisine a éclaté en lambeaux sanguinolents avant que les circuits de surchauffe arrêtent le tir. Elle a hurlé, plus de colère que de douleur, et j'ai dirigé le canon vers le haut avant de tirer de nouveau, cette fois en diagonale. Le blaster a creusé un canal large comme la main à travers son corps et la banquette derrière. Du sang a giclé partout dans l'habitacle.

Le blaster s'est coupé de nouveau et la pénombre a repris ses droits. À côté de moi, la synthétique faisait des bulles en soufflant, puis la section de torse à laquelle était attachée la tête est tombée sur sa gauche. L'effet était bizarre. On aurait dit qu'elle se refroidissait le front sur la vitre battue par la pluie. Le reste de son corps est resté droit, la plaie monstrueuse cautérisée par le faisceau.

Partout régnait une odeur de viande cuite et de composants synthétiques grillés.

— Trepp ? *Trepp ?*

Le chauffeur hurlait dans l'interphone. J'ai essuyé le sang de mes yeux et j'ai regardé l'écran incrusté dans l'appuie-tête avant.

— Elle est morte, ai-je dit en brandissant le blaster. Ils sont morts tous les deux. Et tu es le prochain si tu ne te poses pas maintenant.

Le chauffeur a repris courage.

— Nous sommes à cinq cents mètres au-dessus de la baie, mon pote, et je pilote. Qu'est-ce que tu peux faire contre ça ?

J'ai choisi un point dans la paroi entre les deux cabines, débranché le circuit de surchauffe et je me suis protégé le visage de la main.

— Eh, qu'est-ce que...

J'ai tiré dans le compartiment du chauffeur, sans dispersion. Le faisceau a percé un trou d'un centimètre de diamètre et, pendant quelques instants, il a plu des étincelles dans l'habitacle : le blindage essayait de résister. Puis il a lâché quand le faisceau a traversé. Il y a eu comme un bruit de court-circuit et j'ai relâché la détente.

— Le prochain traverse ton fauteuil. Mes amis me réenvelopperont après nous avoir repêchés dans la baie. Toi, je vais te découper en tranches à travers la paroi. Même si je manque ta pile, ils auront du mal à savoir dans quel morceau elle est, alors, tu poses ta merde tout de suite !

La limousine a viré sur l'aile, en perdant de l'altitude. Je me suis enfoncé dans mon fauteuil, au milieu du carnage, essuyant le sang de mon visage avec ma manche.

— C'est bien, ai-je dit, plus calme. Maintenant, amène-moi près de Mission Street. Et réfléchis avant de demander de l'aide. S'il y a une fusillade, tu meurs le premier. Compris ? Je parle de vraie mort. Je te grillerai la pile, même si c'est la dernière chose que je ferai avant qu'ils aient ma peau...

Son visage m'a regardé sur l'écran, livide. Effrayé, mais pas assez. Ou peut-être effrayé par quelqu'un d'autre. Quelqu'un qui imprime un code-barres sur ses employés n'est pas du genre à pardonner et le réflexe de l'obéissance hiérarchique suffit parfois à dominer la peur de mourir. C'est de cette façon que se

mènent les guerres. Avec des soldats plus effrayés de quitter les rangs que de mourir sur le champ de bataille.

J'étais comme ça, moi aussi.

— Je te propose un truc, ai-je ajouté rapidement. Tu violes le protocole de circulation en te posant. Le Sia se pointe, t'arrête et t'enferme. Tu ne dis rien. Je disparais... Ils n'ont rien contre toi à part une infraction au code. Tu racontes que tu n'étais que le pilote, que tes passagers ont eu un petit désaccord et que je t'ai obligé à te poser. Pendant ce temps, celui pour qui tu travailles te fait sortir *rapido* et tu gagnes un bonus pour ne pas avoir craqué en cellule virtuelle...

J'ai regardé l'écran. Son expression a changé et il a avalé sa salive. Assez de carotte... il était temps de lui montrer le bâton. J'ai rebranché la sécurité du blaster en le soulevant pour qu'il le voie et je l'ai posé sur la nuque de Trepp.

— Moi je dis que c'est plutôt une bonne affaire...

À bout portant, le faisceau a vaporisé la colonne vertébrale, la pile et tout ce qu'il y avait autour. Je me suis retourné vers l'écran.

— Ta décision ?

Le visage du chauffeur n'était plus qu'une grimace. La limousine a commencé à perdre de la hauteur. J'ai regardé le flux de circulation à travers la fenêtre et j'ai tapoté sur l'écran.

— N'oublie pas l'infraction.

Il a eu un hoquet avant de faire un signe de tête. La limousine est tombée à la verticale à travers les voies de circulation et s'est posée durement dans une cacophonie d'alertes de collisions. À travers la fenêtre, j'ai reconnu la rue de la nuit précédente. La limousine freinait.

J'ai glissé le blaster sous ma veste.

— Ouvre.

Un geste sec de plus, et la portière s'est déverrouillée. Je l'ai fait pivoter d'un coup de pied. Les sirènes de la police hurlaient quelque part au-dessus de nos têtes. Mon regard a croisé celui du chauffeur sur l'écran et j'ai souri méchamment.

— Tu as fait le bon choix, ai-je crié en me jetant hors de la voiture encore en mouvement.

J’ai roulé au milieu des cris de peur et de surprise des passants, heurtant le trottoir de l’épaule et du dos. J’ai fini ma trajectoire dans la vitrine d’un magasin avant de me relever avec prudence. Un couple m’a dévisagé et je leur ai souri, histoire qu’ils aillent s’intéresser à d’autres magasins.

Un courant d’air est passé au-dessus de moi : le croiseur de la police suivait la limousine. Je suis resté où j’étais, rendant leur regard aux curieux qui avaient été témoins de mon arrivée peu orthodoxe. J’étais moyennement intéressant, aussi ont-ils fini par tourner les yeux vers les flashs du croiseur de la police, flottant, menaçant, derrière la limousine immobile.

— Coupez le moteur et restez où vous êtes, a craché le haut-parleur.

Une foule commençait à se rassembler, les spectateurs se poussant pour mieux voir. Je me suis appuyé contre la devanture pour estimer les dégâts dus au saut. À sentir la douleur se dissiper dans mon dos et dans mon épaule, j’avais assuré, cette fois-ci.

— Levez vos mains au-dessus de votre tête et sortez du véhicule, a lancé la voix métallique du policier.

Par-dessus la tête des badauds, j’ai aperçu le chauffeur qui s’extirpait de la limousine dans la position requise. Il avait l’air soulagé d’être vivant. Un instant, je me suis surpris à me demander pourquoi cette attitude n’était pas plus populaire dans les milieux que je fréquentais.

Trop de suicidaires, je suppose.

J’ai reculé de quelques mètres dans la foule avant de me fondre dans l’anonymat illuminé de la nuit de Bay City.

CHAPITRE 15

La sphère personnelle, comme chacun se complaît à le dire, est politique. Donc, si un crétin de politicien, ou un drogué de pouvoir, essaie de se la jouer politique pour vous faire du mal, à vous ou à ceux que vous aimez, PRENEZ-LE PERSONNELLEMENT. *Mettez-vous en colère. La justice ne vous servira à rien, elle est vieille, lente et elle leur appartient. Seuls les petits souffrent dans les mains de la justice ; les créatures de pouvoir s'effacent avec un clin d'œil et un rictus. Si vous voulez la justice, vous devrez la leur arracher. Considérez que l'affaire est* PERSONNELLE. *Faites autant de dégâts que possible.* FAITES PASSER VOTRE MESSAGE. *Ainsi, vous aurez plus de chance d'être pris au sérieux la prochaine fois, ou d'être considéré comme dangereux. Et ne vous trompez pas : être pris au sérieux, être considéré comme dangereux est la* SEULE *différence à leurs yeux entre les joueurs et les petits. Ils passeront des marchés avec des joueurs. Ils liquideront les petits. Et vous verrez : ils enroberont votre liquidation, votre déménagement, votre torture, votre exécution brutale de la pire justification qui soit : « Les affaires sont les affaires ; tout ça est politique ; c'est ainsi que tourne le monde, la vie est dure et* N'Y VOYEZ RIEN DE PERSONNEL. *»*

Qu'ils aillent se faire mettre. Rendez l'affaire personnelle.

QUELLCRIST FALCONER
Tout ce que je devrais déjà savoir, volume II

Une aube bleutée se levait sur la ville quand je suis retourné à Licktown. La pluie récente faisait briller le paysage comme le canon d'un flingue.

Je me tenais dans l'ombre des piliers de la voie express, surveillant la rue éventrée à la recherche du moindre mouvement. J'avais besoin d'une sensation, mais elle ne venait pas facilement dans la lumière glaciale du petit matin. Ma tête résonnait de l'assimilation rapide des données, et Jimmy de Soto flottait au fond de mon esprit comme un insatiable familier démoniaque.

Où vas-tu, Tak ?

Faire quelques dégâts.

Le *Hendrix* avait été incapable de me donner des renseignements sur la clinique où ils m'avaient conduit. Étant donné la promesse faite par Deek au Mongol de lui ramener le disque de ma séance de torture, je supposais qu'elle devait être de l'autre côté de la baie, probablement à Oakland, mais l'hypothèse n'avait pas aidé l'IA. Toute la zone de la baie semblait regorger d'activité biotech illégale. J'allais devoir retrouver mon chemin par la manière forte.

Jerry's Closed Quarters.

À ce propos, le *Hendrix* avait été plus coopératif. Après une brève baston avec un système bas de gamme de contre-intrusion, il m'a affiché les entrailles du club dans ma chambre. Plans, système, personnel de sécurité, horaires... J'ai tout visualisé en quelques secondes, alimenté par la rage née de mon interrogatoire. Quand le ciel a commencé à pâlir à la fenêtre, j'ai enfilé le Nemex et le Philips dans leurs étuis, accroché le Tebbit et je suis sorti pour poser à mon tour quelques questions.

Je n'avais vu aucun signe de mon suiveur quand j'étais entré à l'hôtel et il ne semblait pas être dans le coin quand j'en suis sorti. Il avait de la chance.

Jerry's Closed Quarters, à l'aube.

La mystique érotique bon marché qui collait à la boîte la nuit avait disparu. Les néons et les holosignes étaient débranchés et accrochés au bâtiment comme des broches criardes sur une vieille robe. J'ai regardé la danseuse, toujours enfermée dans le verre à cocktail, et j'ai pensé à Louise, alias Anémone, torturée jusqu'à la mort d'où sa religion lui interdisait de revenir.

« Rendez l'affaire personnelle. »

Le Nemex pesait dans ma main comme une décision prise. J'ai actionné le mécanisme d'une main en me dirigeant vers la boîte et le claquement métallique a résonné dans le matin tranquille. Une colère froide enflait en moi.

Le robot portier s'est déplié en me voyant approcher, et ses bras ont fait un geste pour me signifier de m'éloigner.

— Nous sommes fermés, mon ami, a dit la voix synthétique.

J'ai levé le Nemex et j'ai explosé le dôme cérébral du robot. Le blindage était peut-être fait pour arrêter des calibres plus petits, mais la balle du Nemex a pulvérisé l'unité centrale. Un feu d'artifice d'étincelles a jailli et la voix synthétique a déraillé. Les bras de pieuvre mécanique ont battu l'air quelques secondes avant de s'affaisser. De la fumée s'élevait en volutes par l'orifice de la balle.

J'ai donné un coup sur un des tentacules avec mon arme avant d'entrer. Milo grimpait les marches pour voir ce qui faisait tant de bruit. Ses yeux se sont écarquillés quand il m'a vu.

— Toi. Que...

Je lui ai tiré une balle dans la gorge. Il est tombé en arrière et a redescendu les marches la tête la première. Il a essayé de se relever, mais je lui ai tiré une balle en plein visage. En descendant derrière Milo, un autre gorille est apparu dans la pénombre, sous mes pieds. Il a eu un regard d'horreur en voyant le cadavre de Milo et a fait un geste vers le blaster encombrant accroché à sa ceinture. Je lui ai collé deux balles dans la poitrine avant que ses doigts l'atteignent.

J'ai fait une pause en bas des marches, dégainant le Philips de la main gauche. L'écho des détonations s'atténuait dans mes oreilles. Je m'attendais à subir la lourdeur du rythme de la musique du *Jerry's*, mais le Nemex était un instrument assez bruyant pour la couvrir. Le couloir qui menait aux cabines était illuminé sporadiquement par des flashs rouges. Sur la gauche, une toile d'araignée holographique soutenait une série de bouteilles virtuelles et le mot « BAR » brillait sur de simples portes noires au-delà. Les données que j'avais réunies indiquaient une présence minimale près des cabines, trois membres de sécurité au plus, peut-être même deux, à cette heure de la journée. Milo et l'autre lourd étaient répandus sur

les marches... il en restait éventuellement un. Le bar, lui, était insonorisé, avec une sono différente, et de deux à quatre hommes armés qui s'occupaient aussi du service.

Jerry était radin.

J'ai tendu l'oreille en amplifiant le neurachem. Dans le couloir sur ma gauche, la porte d'une des cabines s'est ouverte discrètement et des pas ont glissé sur le sol. Pourquoi pensent-ils tous qu'ils font moins de bruit en glissant qu'en marchant ? Gardant les yeux fixés sur la porte du bar, j'ai dirigé le Philips vers la gauche et, sans même regarder, j'ai balancé une giclée de balles derrière le coin dans l'air écarlate du couloir. Le flingue les a crachées comme un souffle de vent dans les branches. Il y a eu un grognement, puis le bruit d'un corps et d'une arme heurtant le sol...

Les portes du bar sont restées fermées.

J'ai passé ma tête derrière le coin. Une femme en treillis se tenait les côtes d'une main et essayait d'attraper son arme de l'autre. J'ai mis un coup de pied dans le flingue pour l'éloigner avant de m'agenouiller à côté d'elle. Je l'avais touchée plusieurs fois : il y avait du sang sur ses jambes et sa chemise était trempée. Avec douceur, j'ai posé le canon du Philips sur son front.

— Tu bosses pour Jerry ?

Elle a acquiescé, le blanc de ses yeux s'illuminant.

— Tu as une seule chance. Où est-il ?

— Le bar, a-t-elle sifflé dans ses dents. Table. Coin du fond.

Elle avait du mal à combattre la douleur. J'ai visé soigneusement entre ses sourcils.

— Attends, tu...

Le Philips a soupiré.

Des dégâts.

J'étais au milieu de la toile holographique qui menait aux portes du bar quand elles se sont ouvertes à la volée. Je me suis retrouvé face à face avec Deek, auquel j'ai laissé encore moins de temps pour réagir que Milo. Un petit signe de tête formel et j'ai tiré à la hauteur de sa taille avec le Nemex et le Philips. Deek a reculé en titubant sous les multiples impacts et je l'ai suivi, en continuant à tirer.

La pièce était vaste, éclairée en sourdine par des spots et les guides orange de la piste des danseuses, maintenant vide. Une lumière bleue brillait froidement derrière le bar, formant une arche, comme à l'entrée d'un escalier obscur montant vers le paradis. Les bouteilles, pipes et autres jacks se trouvaient derrière. Le gardien de ce sanctuaire angélique a jeté un œil à Deek et à ses tripes qui lui sortaient des doigts, a lâché le verre qu'il essuyait et a plongé la main sous le bar à une vitesse qui avait tout du divin.

J'ai entendu le verre se briser, j'ai levé le Nemex et je l'ai crucifié contre les étagères. Il est resté suspendu un instant, avec une étrange élégance, puis s'est retourné pour s'effondrer, emportant un rack de bouteilles et de pipes dans sa chute. Deek est tombé lui aussi, et une forme trapue penchée derrière la piste de danse a bondi en avant, dégageant une arme de sa ceinture. Le Nemex toujours fixé sur le bar – pas le temps de se tourner et de viser –, j'ai tiré à moitié debout avec le Philips. La forme a grogné et a chancelé, lâchant son arme, avant de retomber sur la piste. Mon bras gauche s'est tendu et le tir dans la tête l'a calmé définitivement.

Les échos du Nemex se dissipaient seulement dans les coins de la salle.

À présent, j'avais Jerry en vue. Il était à dix mètres de moi, en train de se lever, quand j'ai pointé le Nemex. Il s'est figé.

— Le bon choix.

Le neurachem était à plein régime et un sourire gorgé d'adrénaline était accroché à mon visage. Je faisais les comptes dans ma tête. Une balle dans le Philips, six dans le Nemex.

— Laisse tes mains où elles sont et assieds-toi. Tu bouges un doigt et je te l'arrache au niveau du poignet.

Il s'est rassis vite fait. Il n'y avait plus personne dans la pièce. J'ai enjambé Deek, replié en position fœtale autour de sa blessure. Il poussait un long gémissement d'agonie. J'ai gardé le Nemex fixé sur le bas-ventre de Jerry et, sans regarder, j'ai baissé le Philips et appuyé sur la détente. Deek a arrêté de gémir.

C'est ce qui a fait craquer Jerry.

— T'es un putain de malade, Ryker ? Arrête ! Tu peux pas...

J'ai agité le canon du Nemex vers lui, et la vue de l'arme, ou quelque chose dans mon visage, l'a fait taire. Rien ne bougeait derrière les rideaux à l'extrémité de la piste, rien derrière le bar. Les portes restaient fermées. Je me suis dirigé vers la table, j'ai retourné une chaise du pied et je l'ai enfourchée, face à lui.

— Jerry, tu devrais écouter les gens. Je te l'ai dit, je ne m'appelle pas Ryker.

— Qui que tu sois, j'ai des amis, a-t-il dit avec tant de venin sur son visage que c'était un miracle s'il n'en crevait pas. Je suis câblé, tu comprends ? Ça. Tout ça. Tu vas le payer. Tu vas souhaiter...

— ... ne jamais t'avoir rencontré, ai-je terminé à sa place en rengainant le Philips. Jerry, je regrette déjà de t'avoir rencontré. Tes amis sophistiqués l'étaient en effet. Sophistiqués, je veux dire. Mais je remarque qu'ils ne t'ont pas dit que j'étais sorti. Les relations avec Ray pourraient être meilleures, non ?

J'observais son visage. Le nom ne l'a pas fait réagir. Soit il restait cool sous la pression, soit il ne faisait réellement pas partie de la cour des grands. J'ai essayé de nouveau.

— Trepp est morte. (Ses yeux ont frémi.) Trepp et quelques autres. Tu veux savoir pourquoi tu es encore en vie ?

Sa bouche s'est crispée, mais il n'a rien dit. Je me suis penché par-dessus la table et j'ai appuyé le canon du Nemex sur son œil gauche.

— Je t'ai posé une question.

— Va te faire mettre.

J'ai acquiescé et je me suis assis de nouveau.

— Un dur, hein ? Bon, je te l'avoue, Jerry, j'ai besoin de réponses. Tu peux commencer par me dire ce qui est arrivé à Elizabeth Elliott. Ça devrait être facile, je crois que tu l'as flinguée toi-même. Ensuite, je veux savoir qui est Elias Ryker, pour qui travaille Trepp et où se trouve la clinique où tu m'as envoyé.

— Va te faire mettre.

— Tu crois que je ne suis pas sérieux ? Ou tu espères que les flics vont se pointer pour te sauver la pile ?

J'ai sorti le blaster de ma main gauche et j'ai tiré sur le cadavre du garde affalé sur la piste de danse. Le faisceau a

désintégré sa tête. La puanteur de la chair carbonisée nous a assaillis ; sans quitter Jerry des yeux, j'ai continué à tirer pour être certain d'avoir détruit tout ce qu'il y avait au-dessus de ses épaules. Puis j'ai coupé l'arme. Jerry me regardait fixement de l'autre côté de la table.

— Sac à merde, *ce n'était qu'un vigile* !

— Je n'aime pas cette profession. Deek et les autres vont subir le même sort. Et toi aussi, à moins que tu me dises ce que je veux savoir. (J'ai levé l'arme à particules.) Une seule chance.

— D'accord ! D'accord, d'accord. Elliott a essayé d'accrocher un client... Elle avait ferré un putain de Math qui venait s'encanailler ici, elle disait qu'elle en savait assez pour le manipuler. Cette conne a essayé de passer un accord avec moi, elle pensait que je pouvais faire chanter le Math. Elle n'avait aucune idée des risques...

— Non. Je suppose que non.

— Eh mec, je sais ce que tu penses, mais ça s'est pas passé comme ça ! J'ai essayé de l'en dissuader et elle a tenté le coup en direct. En direct avec un Math. Tu crois que je voulais voir la boîte rasée et moi agonisant sous les décombres ? Il fallait que je m'occupe d'elle, mec. Il le fallait.

— Tu l'as flinguée ?

Il a secoué la tête.

— J'ai passé un coup de fil, a-t-il répondu plus faiblement. C'est comme ça que ça marche dans le coin.

— Qui est Ryker ?

— Ryker est un... un flic. Il bossait aux Vols d'enveloppes et ils l'ont promu à la division des Dommages organiques. Il baisait cette salope du Sia, celle qui est venue le soir où tu t'es fait Oktai.

— Ortega ?

— Ouais, Ortega. Tout le monde le savait, ils disent que c'est comme ça qu'il a eu sa promotion. C'est pour ça qu'on a cru que tu étais... qu'il était... de retour. Quand Deek t'a vu parler avec Ortega, on s'est dit qu'elle avait appelé quelqu'un, passé un marché.

— De retour ? De retour d'où ?

— Ryker était pourri, mec. (Les vannes étaient ouvertes à présent.) Il avait vémé deux dealers d'enveloppe à Seattle...

— Vémé ?

— Ouais, vémé.

Jerry a eu l'air surpris une seconde, comme si je venais de lui demander la couleur du ciel.

— Je ne suis pas d'ici, ai-je dit, patient.

— VM. Vraie mort. Il en a fait de la purée, mec. Deux autres s'en sont sortis avec leur pile intacte, alors Ryker a payé un « trempeur » pour les enregistrer comme catholiques. Soit le piratage n'a pas tenu, soit quelqu'un s'en est rendu compte aux Organiques. Il a chopé deux cents ans, incompressibles. Il paraît que c'est Ortega qui a pris le commandement de son unité.

Bien, bien. J'ai agité le Nemex pour l'encourager.

— C'est tout, mec. C'est tout ce que j'ai. C'est ce qui se dit dans la rue. Écoute, Ryker n'a jamais fait de descente ici, même du temps où il bossait pour les Vols d'enveloppes. La boîte est clean. Je ne l'ai même jamais rencontré.

— Et Oktai ?

Jerry a acquiescé avec vigueur.

— C'est ça. Oktai. Oktai avait une affaire de pièces détachées à Oakland. Tu... enfin Ryker faisait des descentes chez lui tout le temps. Il l'a presque laissé pour mort il y a des années.

— Et, soudain, Oktai vient te voir en courant...

— C'est ça. Il était comme fou, il a dit que Ryker devait être sur un coup. On a visionné les cassettes des cabines et on t'a vu parler à...

Jerry s'est interrompu en voyant où cela le menait. J'ai agité de nouveau le blaster.

— C'est tout, putain.

— D'accord. (Je me suis redressé un peu et j'ai tapoté mes poches pour trouver des cigarettes avant de me souvenir que je n'en avais pas.) Tu fumes ?

— Fumer ? Tu me prends pour un con ?

— Pas grave, ai-je soupiré. Et Trepp ? Elle avait l'air un peu chère pour toi. À qui l'as-tu empruntée ?

— Trepp est une indépendante. Elle se loue à qui veut. Elle me rend quelques services de temps en temps.

— Plus maintenant. Tu as déjà vu sa véritable enveloppe ?

— Non. Il paraît qu'elle la garde au froid à New York.

— C'est loin d'ici ?

— À une heure, en suborbital.

Ça la mettait dans la même cour que Kadmin. La classe globale, peut-être même interplanétaire. La cour des grands.

— Et pour qui elle bosse en ce moment ?

— Je ne sais pas.

J'ai étudié le canon du blaster comme s'il s'agissait d'une relique martienne.

— Mais si, tu sais, ai-je dit avec un sourire glacial. Trepp n'est plus là. Plus de pile, plus rien. Tu n'as rien à craindre d'elle... mais tu as tout à craindre de moi.

Il m'a toisé une ou deux secondes puis a baissé les yeux.

— J'ai entendu dire qu'elle bossait pour les Maisons.

— Bien. Parle-moi de la clinique maintenant. Tes amis sophistiqués.

L'entraînement des Diplos aurait dû me permettre de maîtriser mon ton, mais je me rouillais sans doute. Jerry y a perçu quelque chose.

— Écoute, ce sont des gens dangereux. Tu t'en es sorti, mieux vaut t'en tenir là. Tu n'as pas idée de ce...

— En fait, j'en ai une assez bonne idée, l'ai-je coupé en lui mettant le blaster sur le nez. La clinique.

— Putain, c'est seulement des gens que je connais. Des associés. Ils ont parfois besoin de pièces détachées et je... (Il a changé brusquement de ton en me regardant dans les yeux.) Ils font parfois des trucs pour moi. Les affaires sont les affaires...

J'ai pensé à Louise, alias Anémone, et au voyage que nous avions fait tous les deux. Je résistais à la tentation d'appuyer sur la détente. J'ai baissé la voix. Elle semblait encore plus mécanique que celle du robot portier.

— On va aller faire un tour, Jerry. Juste toi et moi, pour rendre visite à tes associés. Et pas de sale coup. J'ai déjà deviné que c'était de l'autre côté de la baie. Et j'ai une bonne mémoire géographique. Tu essaies de m'embrouiller et je te vème sur-le-champ. Compris ?

D'après son visage, il avait compris.

Mais juste pour en être sûr, j'ai carbonisé la tête de tous les cadavres sur mon chemin. L'odeur âcre nous a suivis dans la pénombre, puis dans la rue, comme une aura de colère.

Dans le bras nord de l'archipel de Millsport se trouve un village où la tradition veut que tout pêcheur ayant survécu à la noyade nage jusqu'à un récif à cinq cents mètres de la côte, crache dans l'océan et revienne.

Sarah en était originaire. Un jour que nous étions planqués dans un hôtel minable à l'abri de tout coup de chaud, au propre comme au figuré, elle avait essayé de m'expliquer la logique de cette coutume. J'avais toujours trouvé ça con et macho.

À présent, arpentant de nouveau les couloirs immaculés et stériles de la clinique, le canon de mon propre Philips collé sur ma nuque, j'ai commencé à comprendre quelle force il fallait pour se plonger de nouveau dans l'eau. J'avais eu des sueurs froides en prenant l'ascenseur pour la deuxième fois, Jerry braquant le flingue derrière moi. Après Innenin, j'avais plus ou moins oublié ce que cela faisait d'avoir vraiment peur, mais les virtualités étaient une exception notable. Il n'y avait aucun contrôle et tout pouvait arriver.

Encore et encore.

Ils étaient tout énervés à la clinique. Les nouvelles du barbecue de Trepp devaient les avoir atteints et le visage auquel Jerry avait parlé à la porte était devenu blanc comme un linge en me voyant.

— Nous pensions...

— Vous occupez pas de ça, a coupé Jerry. Ouvrez cette putain de porte. Il faut éliminer ce fils de pute.

La clinique faisait partie d'un pâté de maisons début de siècle rénové en style néo-industriel, les portes peintes avec de lourds chevrons noirs et jaunes, les façades drapées d'échafaudages et les balcons suspendus avec de faux câblages. La porte devant nous s'est ouverte silencieusement en deux. Avec un dernier regard à la lumière du petit matin, Jerry m'a poussé à l'intérieur.

Le hall d'entrée était également néo-indus, encore des échafaudages et des briques nues le long des murs. Deux gardes

de sécurité attendaient à l'autre bout. L'un d'eux a tendu la main quand nous nous sommes approchés. Jerry a secoué la tête en grimaçant.

— J'ai pas besoin de votre putain d'aide. Vous êtes des raclures de l'avoir laissé s'échapper.

Les deux gardes ont échangé un regard et des mains tendues se sont levées en geste d'apaisement. Ils nous ont conduits à un ascenseur, le même monte-charge que j'avais utilisé à ma dernière visite. Quand nous en sommes sortis, en bas, la même équipe médicale nous attendait, les sédatifs prêts. Ils avaient l'air fatigués, sur les nerfs. Fin de merde de nuit de garde. Quand la même infirmière s'est avancée pour m'endormir, Jerry a sorti de nouveau la grimace. Il la maîtrisait à la perfection.

— On n'en a rien à foutre, a-t-il dit en poussant le Philips plus fort contre ma nuque. Il n'ira nulle part. Je veux voir Miller.

— Il est en chirurgie.

— Chirurgie ? demanda Jerry en ricanant. Tu veux dire qu'il regarde la machine faire des brochettes mixtes ? D'accord. Alors Chung.

L'équipe a hésité.

— Quoi ? Ne me dites pas que tous vos consultants bossent ce matin ?

— Non, c'est..., commença le médic le plus proche. Emmener le mec éveillé, ce n'est pas dans la procédure.

— Ne me faites pas chier avec la procédure, a dit Jerry, imitant à la perfection le type qui va exploser de colère. C'était la procédure, de laisser ce sac à merde s'échapper et me ruiner ma boîte après que je vous l'ai envoyé ? C'était ça, la putain de procédure ? Alors ?

Le silence est tombé. J'ai regardé le Nemex et le blaster, enfoncés dans la ceinture de Jerry et j'ai calculé les angles de tir. Jerry a repris du poil de la bête et m'a enfoncé le Philips dans la gorge. Il a regardé méchamment les médics et s'est exprimé avec un calme dangereux.

— Il ne bouge pas, vous comprenez ? On est trop pressés pour ces conneries. Nous allons voir Chung. Maintenant, on bouge.

Ils l'ont gobé. N'importe qui l'aurait fait. Vous augmentez la pression et la plupart des gens répondent aux ordres. Ils obéissent à l'autorité supérieure ou à celui qui tient le flingue. Ces types étaient fatigués et effrayés. Nous avons accéléré dans les couloirs, longeant la salle d'opération où je m'étais réveillé, ou une autre salle identique. Quelques silhouettes étaient rassemblées autour de la plate-forme, l'autochirurgien se déplaçant comme une araignée au-dessus d'eux. Nous avons fait une dizaine de pas de plus quand quelqu'un est sorti dans le couloir derrière nous.

— Un instant.

La voix était détachée, mais elle a arrêté net les médics et Jerry. Nous nous sommes retournés pour faire face à un homme portant des gants de chirurgie éclaboussés de sang et un masque qu'il commençait à détacher. Dessous, il était superbe. Des yeux bleus sur un visage bronzé à la mâchoire carrée ; l'homme de l'année élu par les clientes d'un salon cosmétique de luxe.

— Miller, a dit Jerry.

— Que se passe-t-il donc ? Courault ? (L'homme s'était tourné vers la médic.) Vous savez qu'il ne faut pas conduire les patients ici s'ils ne sont pas anesthésiés.

— Oui, monsieur. M. Sedaka a insisté, en répétant qu'il n'y avait aucun risque. Il a dit qu'il était pressé. Il veut voir le directeur Chung.

— Je me moque qu'il soit pressé ou pas, a dit Miller en plissant les yeux vers Jerry. Êtes-vous devenu fou, Sedaka ? Où croyez-vous qu'on soit, dans un hall d'exposition ? J'ai des clients ici. Des visages reconnaissables. Courault, anesthésiez cet homme sur-le-champ.

Que voulez-vous, la chance n'est pas éternelle.

J'étais déjà en mouvement. Avant que Courault ait pu soulever l'hypospray, j'ai arraché le Nemex et le blaster de la ceinture de Jerry et j'ai ouvert le feu. Courault et ses deux collègues sont tombés, atteints de multiples blessures. Le sang décorait les murs blancs derrière eux. Miller a juste eu le temps de pousser un cri outragé avant que je lui colle une balle dans la

bouche. Jerry reculait, le Philips vide pendant au bout de son bras. J'ai relevé le blaster.

— Écoute, j'ai fait de mon mieux, j'ai...

Le faisceau lui a explosé la tête.

Dans le calme soudain qui a suivi, je suis revenu sur mes pas et j'ai poussé la porte de la salle de chirurgie. Le petit groupe avait quitté la table sur laquelle reposait un corps de jeune femme et tous me regardaient bouche bée sous leur masque de chirurgie. Seul l'autochirurgien continuait à travailler, imperturbable, tranchant et cautérisant avec de petits gestes brefs. Des morceaux de chair rouge vif étaient posés sur de petits plats métalliques rassemblés autour de la tête du patient. On aurait dit un immonde banquet occulte.

La femme sur la table était Louise.

Il y avait cinq hommes et femmes dans la salle d'opération et je les ai tous tués pendant qu'ils me regardaient. J'ai mis l'autochirurgien en pièces à coups de blaster et j'ai tiré sur tout l'équipement que je voyais. Les alarmes se sont déclenchées. Dans la tornade de leurs hurlements combinés, j'ai fait le tour et j'ai infligé la vraie mort à tous ceux qui étaient présents.

Dans le couloir, les sonneries ululaient et deux des médics étaient encore vivants. Courault avait réussi à ramper sur une dizaine de mètres, en laissant une grande trace de sang derrière elle ; l'un de ses collègues masculins, trop faible pour s'échapper, essayait de se relever contre le mur. Le sol glissait sous ses pieds et il retombait tout le temps. Je l'ai ignoré et j'ai suivi la piste sanglante de la fille. Elle s'est arrêtée quand elle a entendu mes pas, a tourné la tête et a recommencé à ramper frénétiquement. J'ai posé le pied entre ses épaules, puis je lui ai mis un coup dans le dos.

Nous nous sommes regardés un long moment, le temps que je me souvienne de son visage impassible quand elle m'avait anesthésié la nuit précédente. J'ai levé le blaster pour qu'elle le voie.

— La vraie mort, ai-je dit en appuyant sur la détente.

Je suis retourné m'occuper du dernier médic qui essayait désespérément de s'éloigner. Je me suis accroupi devant lui. Le

hurlement des sirènes s'élevait et retombait au-dessus de nos têtes comme le gémissement des âmes perdues.

— Doux Jésus, a-t-il soupiré quand j'ai visé son visage. Doux Jésus, je travaille ici, c'est tout...

— C'est suffisant.

Le blaster était presque inaudible au milieu des sonneries d'alarme.

Je me suis occupé de la même façon du troisième médic ; j'ai passé plus de temps sur Miller et j'ai débarrassé le corps décapité de Jerry de son blouson que j'ai pris sous mon bras. Après avoir récupéré mon Philips et l'avoir enfilé dans ma ceinture, je suis parti.

Sur le trajet de retour dans les couloirs hurlants de la clinique, j'ai tué tous ceux que je croisais et j'ai carbonisé leur pile.

L'affaire était personnelle.

La police atterrissait sur le toit quand je suis sorti par la porte principale. J'ai marché dans la rue sans me presser. Sous mon bras, le sang de la tête tranchée de Miller commençait à suinter à travers la doublure du blouson de Jerry.

TROISIÈME PARTIE : ALLIANCE
(MISE À JOUR DE L'APPLICATION)

CHAPITRE 16

Le soleil brillait dans les jardins de Suntouch House et l'air sentait l'herbe coupée. D'après les bruits venant des courts de tennis, un match était en train de s'y dérouler. La voix de Miriam Bancroft trahissait son excitation.

Des jambes bronzées sous une jupe blanche immaculée ; un petit nuage de poussière là où la balle s'était écrasée, au fond du court de son adversaire...

Les spectateurs assis ont applaudi poliment. Je me suis dirigé vers les gradins, accompagné de gardes lourdement armés au visage impénétrable.

Les joueurs faisaient une pause quand je suis arrivé, les pieds plantés devant leur chaise, la tête baissée. Le gravier a crissé sous mes pas. Miriam Bancroft a levé les yeux et m'a regardé à travers ses mèches blondes emmêlées. Elle n'a rien dit, mais sa main a caressé le manche de sa raquette et un sourire a entrouvert ses lèvres. Son adversaire, qui m'avait jeté un rapide coup d'œil, était un jeune homme mince ; quelque chose dans son allure suggérait qu'il avait l'âge de son corps.

Il me semblait vaguement familier.

Bancroft était assis au milieu d'une rangée de chaises. Oumou Prescott était à sa droite, ainsi qu'un homme et une femme que je n'avais jamais vus de ma vie. Bancroft ne s'est pas levé quand je me suis approché : en fait, il ne m'a pratiquement pas regardé. D'une main, il a désigné le siège près de Prescott.

— Asseyez-vous, Kovacs. C'est le dernier jeu.

J'ai sorti un sourire, résistant à la tentation de lui faire avaler ses dents, et je me suis plié sur une chaise. Oumou Prescott s'est penchée vers moi.

— M. Bancroft a eu affaire à la police ce matin, a-t-elle murmuré. Vous êtes moins subtil que nous l'espérions.

— Je suis juste en train de m'échauffer.

Miriam Bancroft et son adversaire ont reposé leurs serviettes et se sont mis en position. J'ai regardé le jeu, les yeux rivés sur le corps mince de la femme en mouvement, me souvenant comme il se tordait quand il était nu, comme il se frottait contre moi. Avant de servir, elle a croisé mon regard avec un sourire amusé. Elle attendait toujours une réponse de ma part et croyait sans doute que j'étais venu la lui apporter. Le match terminé, après une série de points victorieux, elle est sortie du court, radieuse.

Elle parlait au couple que je ne connaissais pas quand je suis venu la féliciter. Me voyant approcher, elle s'est tournée pour m'inclure dans leur groupe.

— Monsieur Kovacs, avez-vous apprécié le match ?

— Beaucoup, ai-je répondu avec sincérité. Vous êtes sans pitié.

Elle a penché la tête et a essuyé son front trempé de sueur.

— Uniquement quand c'est nécessaire, a-t-elle répondu. Vous ne connaissez pas Nalan et Joseph, j'imagine... Nalan, Joseph, je vous présente Takeshi Kovacs, des Corps diplomatiques. Il a été engagé par Laurens pour élucider l'affaire de son assassinat. M. Kovacs vient d'une autre planète... Monsieur Kovacs, je vous présente Nalan Ertekin, président de la Cour suprême des NU et Joseph Phiri, de la Commission des droits de l'homme.

— Enchanté, ai-je dit en les saluant. Vous êtes ici pour discuter de la résolution 653, je suppose.

Les deux officiels ont échangé un regard et Phiri a acquiescé.

— Vous êtes bien informé. J'avais entendu beaucoup de choses sur les Corps diplomatiques, mais je suis impressionné. Depuis combien de temps êtes-vous sur Terre ?

— À peu près une semaine, ai-je exagéré.

Les officiels d'une planète étaient toujours paranoïaques avec les Diplos en visite. J'avais envie d'en profiter.

— Une semaine, oui. Impressionnant, en effet.

Phiri était un grand Noir, la cinquantaine, doté de cheveux grisonnants et d'yeux marron attentifs. Comme Dennis Nyman, il portait des modificateurs oculaires externes, mais là où les lentilles d'acier avaient été conçues pour améliorer les traits du

visage de Dennis, cet homme portait des lunettes pour qu'on le sous-estime. Elles étaient lourdes et lui donnaient l'apparence d'un moine distrait... pourtant, derrière, ses yeux ne manquaient rien.

— Progressez-vous dans votre enquête ?

Ertekin était une très belle Arabe d'une vingtaine d'années plus jeune que Phiri. Elle devait en être à sa deuxième enveloppe. Je lui ai souri.

— Le progrès est toujours difficile à définir, Votre Honneur. Comme le dirait Quell : « Ils viennent me voir avec des rapports de progression, mais je ne vois que du changement et des corps calcinés. »

— Ah, vous êtes de Harlan ! a commenté poliment Ertekin. Vous considérez-vous comme quelliste, monsieur Kovacs ?

J'ai transformé mon sourire en rictus.

— Parfois. Son point de vue se défendait.

Miriam Bancroft est intervenue précipitamment.

— M. Kovacs a été très occupé. Laurens et lui doivent avoir beaucoup de choses à se dire. Mieux vaudrait peut-être les laisser seuls...

— Bien sûr, a dit Ertekin en inclinant la tête. Peut-être nous reverrons-nous plus tard.

Ils se sont éloignés tous les trois pour consoler le joueur vaincu, qui rangeait rageusement son matériel dans un sac. Pourtant, malgré la manœuvre diplomatique de Miriam, Nalan Ertekin n'avait pas paru si pressée de partir. J'ai souri, admiratif. Annoncer à un officiel des NU que vous êtes quelliste revient à avouer que vous travaillez dans un abattoir durant un dîner végétarien. Ce n'est guère diplomate.

Je me suis retourné. Oumou Prescott était derrière moi.

— Nous y allons ? a-t-elle demandé sur un ton sinistre en désignant la maison.

Bancroft avait pris de l'avance et nous l'avons suivi à ce qui me semblait être une vitesse excessive.

— Une question, ai-je demandé en suivant son allure. Qui est le gamin ? Celui que Mme Bancroft a crucifié ?

Prescott m'a jeté un coup d'œil impatient.

— C'est un grand secret ?

— Non, monsieur Kovacs, ce n'est pas un secret, petit ou grand. Je pense seulement que vous devriez vous concentrer sur autre chose que les invités des Bancroft. Mais puisque vous posez la question... il s'agit de Marco Kawahara.

— C'était lui, en effet, ai-je dit en utilisant accidentellement une formule de Phiri. C'est pour ça que son visage m'était familier. Il tient de sa mère, non ?

— Je ne sais pas, a répondu Prescott. Je n'ai jamais rencontré Mme Kawahara.

— Veinarde.

Bancroft attendait dans une serre exotique située dans l'aile qui faisait face à la mer. À l'intérieur des murs de verre, j'ai repéré un jeune bois-miroir et de multiples pousses de brin-martyr. Bancroft attendait près de l'une d'entre elles, la vaporisant avec soin à l'aide d'une poudre métallique blanche. Je ne savais pas grand-chose sur les propriétés des brins-martyrs : on les utilisait comme système naturel de sécurité, mais mes connaissances s'arrêtaient là. J'ignorais à quoi pouvait servir la poudre.

Bancroft s'est tourné quand je suis entré.

— Ne haussez pas la voix, s'il vous plaît, a-t-il dit d'un ton rendu étrangement plat par les absorbeurs sonores. Le brin-martyr est très sensible à ce stade de développement. Monsieur Kovacs, je suppose que vous en avez déjà vu ?

— Ouais, ai-je répondu en regardant les feuilles qui ressemblaient vaguement à des mains. (La tache pourpre centrale avait donné son nom à la plante). Vous êtes certain qu'elles sont adultes ?

— Absolument. Sur Adoracion, elles sont plus grandes, mais j'ai demandé à Nakamura de les modifier pour l'utilisation en intérieur. Elles sont aussi sûres qu'une cabine Nilvibe et beaucoup plus confortables.

Il a désigné les trois chaises d'acier à côté du brin-martyr.

— Vous vouliez me voir, ai-je dit, impatient. À quel sujet ?

Le regard noir de Bancroft a pesé sur moi, lourd de ses trois siècles et demi. L'âme du Math se tournait vers l'extérieur et j'ai vu se refléter dans ses yeux les myriades de vies ordinaires qu'ils avaient vu s'éteindre, comme des pâles insectes sur une flamme.

Un démon contemplant un mortel.

J'avais déjà fait cette expérience : en discutant avec Reileen Kawahara. J'avais chaud aux oreilles.

Puis Bancroft est revenu à la normale. Il s'est assis et a posé la poudre blanche sur une petite table. Ensuite, il m'a étudié, attendant que je m'installe à mon tour.

Comme je ne bougeais pas, il a joint les mains et froncé les sourcils. Oumou Prescott tournait autour de nous.

— Monsieur Kovacs, je suis conscient que les termes de notre contrat stipulent que les frais de cette enquête sont à ma charge. Mais je dois avouer que je ne m'attendais pas à payer pour des massacres commis d'un bout à l'autre de Bay City. J'ai passé la majeure partie de la matinée à acheter les triades de la Côte ouest et les policiers... Sachant qu'aucun des deux groupes n'était déjà bien disposé à mon égard avant même le carnage, je me demande si vous réalisez combien il me coûte de vous garder en vie et en dehors du placard.

J'ai jeté un œil à la serre et j'ai haussé les épaules.

— J'imagine que vous pouvez vous le permettre.

Prescott a tressailli. Bancroft a esquissé un sourire.

— Peut-être n'ai-je plus envie de me le permettre, monsieur Kovacs.

— Alors, débranchez la putain de prise.

Le brin-martyr a tremblé à mon changement soudain de ton. Je m'en moquais. Mon humeur n'était plus aux jeux élégants de Bancroft. J'étais fatigué. Sans compter la brève période d'inconscience à la clinique, j'étais resté éveillé trente heures et mes nerfs étaient à vif à cause de l'utilisation continue du neurachem. J'avais été pris au milieu d'une fusillade, je m'étais échappé d'une voiture volante, j'avais subi un interrogatoire qui aurait traumatisé à vie la plupart des gens et j'avais commis plusieurs meurtres.

Et j'allais enfin me coucher quand le *Hendrix* avait laissé filtrer la convocation de Bancroft malgré ma demande de black-out sur les communications, pour, je cite, « maintenir de bonnes relations avec les clients et assurer ainsi un suivi de l'activité commerciale ».

Un jour, quelqu'un allait devoir simplifier l'idiolecte antique de l'hôtel... J'avais pensé le faire moi-même au Nemex, mais mon agacement contre le *Hendrix* n'était rien comparé à la colère que j'éprouvais envers Bancroft. La rage m'avait gardé éveillé, la rage m'avait conduit à Suntouch House dans les mêmes fringues que la veille.

— Je vous demande pardon, monsieur Kovacs ? a demandé Oumou Prescott en me regardant fixement. Suggérez-vous...

— Non, Prescott. Je ne suggère pas, je menace. (Je me suis tourné vers Bancroft.) Je n'ai pas demandé à participer à ce putain de spectacle. Vous m'avez traîné ici, Bancroft. Vous m'avez sorti du placard de Harlan et vous m'avez injecté dans l'enveloppe d'Elias Ryker pour faire chier Ortega. Vous m'avez envoyé là-bas avec de vagues indices et vous m'avez regardé trébucher dans le noir en me vautrant sur vos conneries passées. Si vous ne voulez plus jouer, maintenant que le courant devient un peu plus fort, ça me va. J'en ai marre de risquer ma pile pour un sac à merde comme vous. Vous pouvez me remettre en boîte aussi sec et on verra dans cent dix-sept ans. Avec un peu de chance, celui qui voulait votre peau vous aura effacé de la surface de la planète.

J'avais dû laisser mes armes à la porte principale, mais je sentais le mode de combat des Diplos se mettre en branle. Si le démon math revenait et s'échappait, j'allais tuer Bancroft sur place, juste pour le plaisir.

Curieusement, il n'a eu aucune réaction. Après m'avoir écouté, pensif, il a incliné la tête comme s'il était d'accord avant de se tourner vers Prescott.

— Oumou, pouvez-vous nous laisser un instant ? M. Kovacs et moi avons certains points à discuter en privé.

Prescott a semblé perplexe.

— Dois-je poster quelqu'un à l'extérieur ? a-t-elle demandé en me foudroyant du regard.

Bancroft a secoué la tête.

— Ce ne sera pas nécessaire.

Prescott est sortie, et j'ai résisté à l'envie d'admirer le calme de Bancroft. Il m'avait entendu dire que je serais heureux de

retourner au placard, il avait lu les rapports sur le carnage... pourtant, il pensait savoir juger si j'étais dangereux ou non.

J'ai pris un siège. Il avait peut-être raison.

— Vous me devez des explications, ai-je dit d'un ton égal. Vous pouvez commencer par l'enveloppe de Ryker. Pourquoi ce choix et pourquoi me l'avoir caché ?

— Caché ? a répété Bancroft, levant les sourcils. Nous en avons à peine discuté.

— Vous m'avez dit que vous aviez laissé le choix de l'enveloppe à vos avocats. Vous avez insisté sur ce fait. Pourtant, Prescott déclare que vous avez choisi vous-même. Vous auriez pu la briefer un peu mieux sur vos bobards...

— Bien, a soupiré Bancroft. D'accord... Il s'agissait sans doute d'un réflexe de prudence. J'ai si peu l'occasion de dire la vérité que mentir m'est devenu habituel. Mais, honnêtement, je ne pensais pas que ce détail vous importerait... étant donné votre carrière dans les Diplos et votre temps au placard, je veux dire. Vous intéressez-vous toujours à l'histoire de vos enveloppes ?

— Non. Mais depuis que je suis arrivé, Ortega me couvre comme une capote. Je pensais qu'elle avait quelque chose à cacher. En fait, elle essaie seulement de protéger l'enveloppe de son petit ami. D'ailleurs, avez-vous cherché à savoir pourquoi Ryker était empilé ?

Bancroft a secoué la tête.

— Une charge de corruption, je crois... Dommages organiques injustifiés et tentative de falsification de détails de personnalité... Il me semble que ce n'était pas la première fois.

— Ouais. En fait, Ryker était assez connu pour ça. Connu et pas très apprécié, surtout dans des endroits comme Licktown, là où je me suis rendu les deux derniers jours, en suivant la trace de votre bite. Mais nous y reviendrons. Je veux savoir pourquoi. Pourquoi je porte l'enveloppe de Ryker.

Les yeux de Bancroft se sont allumés une fraction de seconde sous l'insulte, mais il était trop bon joueur pour se laisser entraîner. À la place, il a eu un geste d'esquive, du genre qu'on apprend dans les enseignements diplomatiques de base.

— Franchement, a-t-il dit en souriant, je ne pensais pas que ce choix poserait un problème. Je voulais vous procurer une protection correcte, et cette enveloppe contient...

— *Pourquoi Ryker ?*

Le silence est tombé d'un coup. On n'interrompait pas les Maths à la légère et Bancroft supportait mal l'absence de respect. J'ai pensé à l'arbre, derrière le court de tennis. Ortega m'aurait applaudi.

— Un coup, monsieur Kovacs. C'était juste un coup à jouer.

— Un coup ? Contre Ortega ?

— Exactement, dit Bancroft en se redressant. L'attitude du lieutenant Ortega a été hostile dès son arrivée chez moi. Elle n'a montré aucune bonne volonté. Elle a manqué de respect. Je m'en suis souvenu et j'ai égalisé le score. Quand Oumou m'a proposé une liste, j'ai vu que l'enveloppe d'Elias Ryker y figurait et qu'Ortega payait le remboursement de la cuve. Le coup à jouer était presque karmique. Il s'est décidé tout seul.

— Un peu puéril pour quelqu'un de votre âge, non ?

— Peut-être, a répondu Bancroft en inclinant la tête. Mais vous vous souvenez sans doute du général MacIntyre du commandement diplomatique, résident de Harlan, retrouvé étripé et décapité dans son jet privé un an après le massacre d'Innenin ?

— Vaguement.

J'étais assis, glacé, et je me souvenais. Mais on pouvait être deux à jouer à ce jeu-là.

— Vaguement ? a demandé Bancroft en dressant un sourcil. Je pensais qu'un vétéran d'Innenin se souviendrait à coup sûr de la mort du commandant qui avait provoqué la débâcle, l'homme accusé d'être coupable par négligence de toutes ces vraies morts...

— MacIntyre a été lavé de toute faute par la Cour d'enquête du Protectorat, ai-je répondu calmement. Où voulez-vous en venir ?

Bancroft a haussé les épaules.

— Son meurtre semblait être un acte de vengeance... et ce malgré le verdict rendu par la Cour. Un acte inutile, en vérité, puisqu'il ne pouvait pas ramener les morts. La puérilité est un

péché commun chez les humains. Nous ne devrions pas être aussi prompts à juger.

— Peut-être pas, ai-je dit en me levant pour jeter un coup d'œil par la porte de la serre. Alors sans vouloir vous juger, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous passiez tant de temps dans les bordels ?

— Ah, la petite Elliott ! Oui, Oumou m'en a parlé. Pensez-vous vraiment que son père soit lié à ma mort ?

Je me suis tourné vers lui.

— Non. Je pense qu'il n'a rien à voir avec. Mais j'ai gâché beaucoup de temps à le découvrir.

Bancroft a soutenu mon regard.

— Navré que mon briefing ait été inadéquat, monsieur Kovacs. C'est vrai, je passe certains de mes loisirs à utiliser des services sexuels commerciaux, réels et virtuels. Ou, comme vous le dites avec tant d'élégance, des « bordels ». Je ne pensais pas ce fait important pour l'enquête. De même, je suis un joueur de petite envergure. Et, à l'occasion, je participe à des tournois de couteau en apesanteur. Toutes ces activités pourraient me valoir des ennemis, comme la plupart de mes affaires. Je ne pensais pas que vous auriez envie de m'entendre raconter les détails de ma vie le premier jour, dans un monde neuf, dans une nouvelle enveloppe. Par où aurais-je commencé ? Aussi, à la place, je vous ai exposé le contexte de ma mort et je vous ai suggéré de parler avec Oumou. Je ne pensais pas que vous fileriez vers le premier indice comme un missile à tête chercheuse. Je ne pensais pas non plus que vous tueriez tout le monde sur votre passage. On m'avait dit que les Diplos étaient subtils.

Vu comme ça, il avait raison. Virginia Vidaura aurait été furieuse. Elle se serait sans doute tenue derrière Bancroft, attendant son tour pour m'engueuler pour manque caractérisé de finesse. Mais ni elle ni Bancroft n'avaient vu le visage de Victor Elliott quand il m'avait parlé de sa femme et de sa fille.

J'ai réprimé une réponse agressive et j'ai repassé dans ma mémoire tout ce que je savais, en essayant de choisir ce que je pouvais lui lâcher.

— Laurens ?

Miriam Bancroft se tenait devant la serre, une serviette drapée autour de son cou et une raquette sous le bras.

— Miriam.

Il y avait une réelle déférence dans le ton de Bancroft, mais pas grand-chose de plus.

— J'emmène Nalan et Joseph à Hudson's Raft pour un déjeuner sous l'eau. Joseph ne l'a jamais fait et nous l'avons convaincu. (Elle nous a regardés tous deux, tour à tour.) Tu nous accompagnes ?

— Peut-être plus tard, a dit Bancroft. Où serez-vous ?

Miriam a haussé les épaules.

— Je n'y ai pas réellement réfléchi. Quelque part sur les quais tribord. Benton, peut-être ?

— Bien. Je vous y retrouve. Harponne-moi un marlin si tu en vois un.

— À vos ordres, a-t-elle dit en effectuant un semblant de salut qui nous a arraché un sourire inattendu. (Puis le regard de Miriam a frémi et s'est posé sur moi.) Aimez-vous les fruits de mer, monsieur Kovacs ?

— Sûrement. Je n'ai pas eu l'occasion d'en manger sur Terre, madame Bancroft. Pour l'instant, je n'ai testé que ce que me proposait mon hôtel.

— Bien. Une fois qu'on a goûté à certains plaisirs... Vous nous rejoindrez peut-être ?

— Merci, mais j'en doute.

— Bien, a-t-elle répété. Laurens, essaie de ne pas être trop long. Je vais avoir besoin d'aide pour empêcher Marco de sauter sur Nalan. Il fulmine, au fait.

Bancroft a grogné.

— Étant donné la façon dont il a joué aujourd'hui, je n'en suis pas surpris. J'ai cru un instant qu'il le faisait exprès.

— Pas lors du dernier jeu, ai-je commenté.

Les Bancroft se sont tournés vers moi. Lui était indéchiffrable ; elle penchait la tête sur le côté avec un sourire gamin. J'ai soutenu le regard de Miriam et une de ses mains s'est levée, touchant ses cheveux avec incertitude.

— Curtis a sorti la limousine. Je vais y aller. Ce fut un plaisir de vous revoir, monsieur Kovacs.

Nous l'avons tous deux observée tandis qu'elle s'éloignait sur la pelouse, sa jupette blanche voletant au vent. Même si Bancroft n'était plus attiré sexuellement par son épouse, les allusions de celle-ci étaient bien trop directes à mon goût. Je devais meubler le silence.

— Dites-moi, Bancroft, ai-je dit, les yeux toujours accrochés à la silhouette de sa femme. Sauf votre respect, comment quelqu'un de marié avec elle, et qui a choisi de rester marié, peut-il passer son temps à utiliser, je cite : « des services sexuels commerciaux » ?

Je me suis tourné. Bancroft me regardait sans la moindre expression. Il a gardé le silence quelques secondes, avant de demander, d'une voix dépourvue d'émotion :

— Avez-vous déjà joui sur le visage d'une femme, Kovacs ?

On vous apprend à vous protéger des chocs culturels très tôt chez les Diplos mais, parfois, un projectile réussit à passer le blindage. La réalité ressemble alors à un puzzle qui s'emboîte bien mal.

Cet homme... plus vieux que l'histoire humaine de ma planète... me posait cette question ? C'était comme s'il me demandait si j'avais déjà joué avec des pistolets à eau.

— Euh. Oui. C'est... possible... si...

— Une femme que vous aviez payée ?

— Parfois. Pas spécialement. Je... (Je me souvenais du rire heureux de sa femme quand j'avais explosé tout autour de sa bouche, le sperme bouillonnant sur ses phalanges comme de la mousse de champagne.) Je ne m'en souviens pas... Il ne s'agit pas vraiment d'un de mes fantasmes, et...

— Ce n'est pas un des miens non plus, a dit Bancroft un peu trop vite. J'ai choisi cet exemple au hasard. Il y a des choses, des désirs en chacun de nous qu'il vaut mieux étouffer. Ou au moins, qu'il est impossible d'exprimer dans un contexte civilisé.

— J'ai du mal à voir le lien entre la civilisation et un jet de sperme.

— Vous venez d'ailleurs, lâcha sombrement Bancroft. D'une culture coloniale jeune et pleine de vie. Vous ne pouvez concevoir comme des siècles de tradition nous ont façonnés. Les jeunes, les aventuriers, nous ont tous quittés dans les vaisseaux.

On les avait encouragés à partir. Ceux qui sont restés sont les obéissants, les impassibles, les limités. J'ai été témoin de ce désastre... et, d'abord, je m'en suis réjoui, car il me permettait de me tailler facilement un empire. Aujourd'hui, je me demande si le jeu en valait la chandelle. La culture s'est effondrée, étouffée par des normes de vie conçues pour les vieux. Une moralité rigide, des lois rigides... Les déclarations des NU se sont fossilisées sous une chape de conformité globale... Une sorte de camisole supra-culturelle a été créée, effrayée par ce qui pouvait éclore dans les Colonies. Le Protectorat a été créé alors que les vaisseaux étaient encore en vol. Quand les premiers ont atteint les planètes, leurs occupants se sont éveillés dans une tyrannie préparée à leur intention...

— Vous parlez comme si vous étiez extérieur à ce phénomène... Vous avez du recul. Vous pouvez être libre.

Bancroft a eu un petit sourire.

— La culture est comme le smog. Pour y vivre, il faut en respirer une partie et, inévitablement, être contaminé. Et puis, que veut dire « libre » dans ce contexte ? Libre de répandre du sperme sur le visage et sur les seins de ma femme ? Libre de la voir se masturber devant moi, de partager son corps avec d'autres hommes et d'autres femmes ? Deux cent cinquante ans sont une longue période, monsieur Kovacs. Assez longue pour se voir hanter par une longue liste de fantasmes dégoûtants et dégradants, prêts à infester l'esprit de chaque nouvelle enveloppe. Les sentiments deviennent plus purs, plus rares. Imaginez-vous comment l'amour évolue alors ?

J'ai voulu intervenir, mais Bancroft a levé la main et je l'ai laissé continuer. Ce n'est pas tous les jours que vous écoutez une âme de plusieurs siècles se vider, et Bancroft avait ouvert les vannes.

— Non, a-t-il dit, répondant lui-même à sa question. Comment le pourriez-vous ? Votre culture est trop superficielle pour comprendre la vie terrienne, et votre expérience est limitée. Aimer la même personne durant deux cent cinquante ans... À la fin, si vous y réussissez, si vous déjouez les pièges de l'ennui et de la complaisance, l'amour disparaît... remplacé par un sentiment proche de la vénération. Comment associer ce

respect, cette vénération, avec les désirs sordides de la chair ? Je vous le dis : c'est impossible.

— À la place, vous vous déchargez sur des putes.

— Je ne suis pas fier de moi, monsieur Kovacs, a-t-il répliqué. (L'ombre de son sourire était de retour.) Mais on ne vit pas si longtemps sans accepter toutes les facettes de sa personnalité. Ces femmes sont là. Elles répondent à un besoin du marché et elles sont récompensées comme il se doit. Et, de cette façon, je me purge.

— Votre épouse est-elle au courant ?

— Bien sûr. Depuis un temps considérable. Oumou m'a dit que vous connaissiez l'histoire de Leïla Begin. Miriam s'est un peu calmée depuis. Et puis, je suis certain qu'elle a des aventures.

— Certain ? D'où vient cette certitude ?

Bancroft a eu un petit geste irrité.

— Est-ce important ? Je ne fais pas surveiller ma femme, si c'est ce que vous sous-entendez... mais je la connais. Elle doit satisfaire ses appétits tout comme moi.

— Et cela ne vous ennuie pas ?

— Monsieur Kovacs, je suis bien des choses, mais je ne suis pas un hypocrite. Le corps est de la chair, rien de plus. Miriam et moi le comprenons. Maintenant, étant donné que cette discussion ne mène nulle part, pourrions-nous revenir au sujet qui nous occupe ? À part l'affaire Elliott, qu'avez-vous appris ?

J'ai pris ma décision instinctivement, suivant une logique située bien en dessous de la conscience.

— Rien pour l'instant.

— Mais il y aura quelque chose ?

— Oui. Même en éliminant la piste Ortega, il reste Kadmin. Il n'en avait pas après Ryker. Il me connaissait. Il se prépare quelque chose...

Bancroft a acquiescé, satisfait.

— Allez-vous parler à Kadmin ?

— Si Ortega me l'autorise.

— Ce qui signifie ?

— La police a dû visionner les bandes satellites d'Oakland ce matin. Ils m'ont sûrement identifié à ma sortie de la clinique. Je ne pense pas qu'ils seront très coopératifs.

Bancroft s'est permis un nouveau sourire.

— Bonne remarque, monsieur Kovacs. Mais vous n'avez rien à craindre de ce côté. Les membres de la direction de la clinique Wei, enfin ceux qui restent, préfèrent ne pas diffuser les enregistrements vidéo et ne désirent pas porter plainte. Ils ont plus peur d'une enquête que de vous. Bien sûr, ils peuvent effectuer des représailles privées. Nous verrons...

— Et le *Jerry's ?*

Un haussement d'épaules.

— La même chose. Après la mort du propriétaire, un investisseur s'est montré intéressé.

— Très pratique.

— Je suis heureux que vous appréciiez, a dit Bancroft en se levant. Comme je l'ai dit, la matinée a été longue et les négociations ne sont pas terminées. Je vous saurai gré de limiter vos déprédations dans le futur. Celles-ci ont été... coûteuses.

Je me suis levé à mon tour et, durant un instant, j'ai vu les balles traçantes à Innenin, les hurlements des mourants... et, soudain, l'euphémisme de Bancroft a pris un accent grotesque, comme les mots aseptisés du rapport de dommages du général MacIntyre. « Pour tenir la tête de pont d'Innenin », « Un prix qui méritait d'être payé... ».

Comme Bancroft, MacIntyre avait été un homme de pouvoir et, comme tous les hommes de pouvoir, quand il parlait de prix, vous pouviez être sûr d'une chose :

C'était quelqu'un d'autre qui payait.

CHAPITRE 17

Le commissariat de Fell Street était un immeuble sans cachet, d'un style que je qualifierais de « baroque martien ». Qu'il ait été conçu pour être un commissariat ou choisi après sa construction pour en installer un était difficile à déterminer. C'était une forteresse. Les façades en briques rubis faussement érodées et les contreforts étaient autant de niches naturelles dans lesquelles étaient installés de hauts vitraux entourés par les émetteurs de générateurs de champ de force. Sous les fenêtres, la surface abrasive de la pierre écarlate était sculptée, reflétant la lumière du matin et lui donnant une teinte sanglante. J'ignorais si les marches qui menaient à l'entrée principale étaient délibérément inégales, ou si elles étaient usées.

À l'intérieur, les rayons de lumière filtraient par les vitraux. Un étrange calme m'a envahi. Sûrement des subsoniques, destinés à calmer les hordes qui attendaient sagement sur les banquettes. Pour des suspects en état d'arrestation, ils étaient d'une indifférence étonnante, une indifférence qui n'était sûrement pas due aux peintures zen populistes décorant la salle. Traversant la tache de lumière colorée, je me suis frayé un chemin à travers de petits groupes discutant à des niveaux sonores plus appropriés dans une bibliothèque que dans un centre de détention, avant de me présenter à la réception.

Un policier en uniforme, probablement le sergent de permanence, m'a salué avec amabilité. Les subsoniques devaient l'affecter lui aussi.

— Lieutenant Ortega, lui ai-je dit. Dommages organiques.

— Qui dois-je annoncer ?

— Elias Ryker.

Du coin de l'œil, j'ai vu un officier en uniforme sursauter en entendant le nom, mais il n'y a eu aucune autre réaction. Le

sergent a pris son téléphone et a passé un appel, avant de se tourner de nouveau vers moi.

— Elle envoie quelqu'un. Êtes-vous armé ?

J'ai acquiescé et j'ai mis la main dans mon blouson pour en sortir le Nemex.

— Donnez-moi votre arme lentement, a ajouté l'homme en souriant. Notre logiciel de sécurité est très sensible et il pourrait vous zapper s'il considère que vous dégainez trop vite.

J'ai ralenti mes mouvements et j'ai posé le Nemex sur le comptoir avant de détacher le Tebbit de mon bras. Le sergent m'a lancé un sourire béat.

— Merci. Tout vous sera rendu quand vous quitterez le bâtiment.

Les mots avaient à peine quitté ma bouche que deux des Iroquois débouchaient d'une porte au fond de la salle, se dirigeant à grands pas vers moi. Tous deux avaient le regard sombre. Étant donné le peu de temps qu'il leur a fallu pour m'atteindre, les subsoniques n'avaient pas eu le temps d'agir. Ils m'ont pris un bras chacun.

— À votre place, je ne ferais pas ça, ai-je déclaré.

— Eh, il n'est pas en état d'arrestation, vous savez ! a dit le sergent pour calmer les esprits.

Un des Iroquois lui a jeté un coup d'œil et a reniflé d'exaspération. L'autre m'a fixé des yeux comme s'il n'avait pas mangé de viande depuis longtemps. J'ai soutenu son regard en souriant. Après le rendez-vous avec Bancroft, j'étais retourné au *Hendrix* et j'avais dormi près de vingt heures. J'étais reposé, neurochimiquement alerte, et je ressentais une aversion cordiale pour l'autorité. Quell aurait été fière de moi.

Cela a dû se voir. Les Iroquois ont abandonné leur envie de me fouiller et nous avons tous les trois grimpé quatre étages dans un silence brisé par les cliquetis de l'ancien ascenseur.

Le bureau d'Ortega avait pour fenêtre un des vitraux, ou plus précisément la moitié inférieure d'un vitrail, coupé horizontalement par le plafond. Le reste devait s'élever comme un missile du plancher du bureau d'au-dessus. J'avais ma réponse : le bâtiment avait sans nul doute été converti pour son utilisation actuelle.

Le reste de la pièce était baigné dans un environnement virtuel standard, représentant un coucher de soleil tropical sur l'océan et sur quelques îles. La combinaison du vitrail et de la lumière noyait le bureau dans une douce lueur orangée où l'on voyait flotter la poussière.

Ortega était prisonnière derrière une lourde table en bois, qui me donnait l'impression d'être une cage. Le menton dans une main, le genou pressé contre le bord du bureau, elle étudiait l'écran d'un antique ordinateur. Les seuls autres objets sur le bureau étaient un vieux Smith & Wesson de gros calibre et une tasse de café en plastique, de laquelle elle n'avait pas retiré la résistance chauffante. Elle a congédié les Iroquois d'un geste.

— Asseyez-vous, Kovacs.

J'ai regardé autour de moi, repéré une chaise sous le vitrail et je l'ai approchée du bureau. La lumière de fin d'après-midi me désorientait.

— Vous travaillez de nuit ?

Ses yeux se sont embrasés.

— C'est quoi, cette connerie ?

— Oh, rien ! ai-je dit en levant les mains. J'ai juste pensé que vous aviez programmé le décor. Vous savez qu'il est 10 heures, dehors.

— Ah, ça ! a grogné Ortega en regardant de nouveau l'écran de l'ordinateur.

Difficile à dire dans le coucher de soleil tropical, mais elle devait avoir les yeux gris-vert, comme la mer attendant l'ouragan.

— Il est complètement désynchronisé, a-t-elle continué. Le département l'a racheté pour que dalle à El Paso Juarez. Il tombe en rade, parfois.

— Dur.

— Ouais. Je l'éteins de temps en temps, mais les néons sont... (Elle a levé brusquement les yeux.) Mais qu'est-ce que je fous... Kovacs, savez-vous à combien vous êtes du placard ?

J'ai presque touché mon pouce et mon index droit et je l'ai regardée à travers le petit espace.

— À peu près l'épaisseur du témoignage de la clinique Wei, d'après ce que j'ai entendu.

— Nous pouvons vous coincer, Kovacs. 7 h 43, hier matin... vous êtes sorti par la porte principale, plus vrai que nature.

J'ai haussé les épaules.

— Et ne croyez pas que les relations de votre Math vont vous sauver. Un chauffeur de limousine de la clinique Wei raconte une histoire intéressante sur un détournement et de vraies morts. Il pourrait peut-être parler de vous...

— Vous avez saisi son véhicule ? ai-je demandé d'un ton léger. Ou Wei l'a-t-il récupéré avant que vous puissiez faire les tests ?

La bouche d'Ortega s'est serrée et j'ai hoché la tête.

— C'est ce que je pensais. Et le chauffeur la bouclera jusqu'à ce que Wei le fasse sortir, je suppose.

— Écoutez, Kovacs. Si je continue à pousser, quelque chose finira par craquer. C'est une question de temps, fils de pute. Juste une question de temps.

— Quelle ténacité admirable. C'est dommage que vous n'en ayez pas fait preuve pour l'affaire Bancroft.

— *Il n'y a pas de putain d'affaire Bancroft !*

Ortega s'était levée, les mains sur le bureau, les yeux plissés de rage et de dégoût. J'ai attendu, sur mes gardes, me demandant si les suspects se blessaient « accidentellement » à Bay City. C'était parfois le cas dans d'autres commissariats.

Enfin, après une longue inspiration, le lieutenant s'est replié sur sa chaise. La colère avait quitté son visage, mais le dégoût était toujours présent, visible dans les fines rides aux coins de ses yeux et la forme de sa bouche. Elle a regardé ses ongles.

— Savez-vous ce que nous avons trouvé à la clinique Wei, hier ?

— Des pièces détachées de marché noir ? Des programmes de torture virtuelle ? À moins qu'ils ne vous aient pas laissé rester aussi longtemps...

— Dix-sept corps dont la pile corticale avait été brûlée. Désarmés. Dix-sept cadavres. Vraiment morts.

Elle m'a regardé de nouveau, le dégoût toujours présent.

— Il faut me pardonner mon manque de réaction, ai-je dit froidement. J'ai vu bien pire quand je portais l'uniforme. En

fait, j'ai fait bien pire quand je livrais, à sa place, les batailles du Protectorat...

— C'était la guerre.

— Oh, arrêtez...

Elle n'a rien répondu. Je me suis penché sur son bureau.

— Et ne me dites pas que ce sont ces dix-sept cadavres qui vous énervent, ai-je dit avant de désigner mon visage. C'est lui, votre problème. Vous n'aimeriez pas que quelqu'un le découpe en morceaux.

Après un court silence, elle a cherché un paquet de cigarettes dans le tiroir. Puis elle m'en a proposé une par réflexe, et j'ai secoué la tête avec une détermination farouche.

— J'ai arrêté.

— Non ? s'est-elle exclamée, avec une réelle surprise dans la voix. C'est bien. Je suis impressionnée.

Elle a allumé sa cigarette.

— Ouais, Ryker devrait être content, lui aussi, quand il sortira du placard.

Elle s'est interrompue un instant, m'a étudié derrière le voile de fumée, puis a reposé le paquet avant de le refermer d'un geste.

— Que voulez-vous ? a-t-elle demandé platement.

Les rayonnages de détention se situaient cinq étages en dessous, dans une cave à deux niveaux où il était plus facile de réguler la température. Comparé à PsychaSec, c'était un bouge.

— Je ne vois pas ce que ça va changer, a grommelé Ortega alors que nous suivions un technicien somnolent sur la balustrade d'acier jusqu'au 3089b. Que peut vous apprendre Kadmin qu'il ne nous ait déjà avoué ?

Je me suis arrêté et j'ai écarté les mains pour m'expliquer.

— Écoutez..., ai-je commencé avant de m'interrompre.

Sur la petite passerelle, nous étions si proches que j'en étais mal à l'aise. Quelque chose de chimique s'est produit et la posture d'Ortega est devenue soudainement fluide, dangereusement tactile. J'ai senti ma bouche s'assécher.

— Je..., a-t-elle commencé.

— 3089b, a dit le technicien en soulevant le gros disque de son support. C'est celui-ci que vous voulez, lieutenant ?

Ortega m'a poussé.

— C'est ça, Micky. Tu peux nous brancher sur un virtuel ?

— Sûr, a dit Micky en agitant le pouce vers un des escaliers en spirale situés à intervalles réguliers sur la galerie. Prenez le cinq et branchez les trodes. Ça prendra cinq minutes.

— Le problème, c'est que vous représentez le Sia, ai-je continué alors que nous avancions sur la balustrade. Kadmin vous connaît, il a eu affaire à vous durant toute sa vie professionnelle. Mentir à la police fait partie de son travail. Je suis un inconnu. S'il n'est pas sorti du système solaire, il y a une chance pour qu'il n'ait jamais rencontré un membre des Corps. Et il y a plein d'histoires qui courent sur les Diplos...

Ortega m'a jeté un petit regard sceptique.

— Vous allez lui faire peur ? Dimitri Kadmin ? Ça m'étonnerait.

— Il sera déconcerté. Et quand les gens sont déconcertés, ils lâchent des choses. N'oubliez pas, ce type bosse pour quelqu'un qui veut ma mort. Quelqu'un qui a peur de moi. Le sentiment a peut-être débordé sur Kadmin.

— Et cette petite mise en scène est censée me convaincre que quelqu'un a tué Bancroft...

— Ortega, que vous me croyiez ou non n'a aucune importance. Nous en avons déjà discuté. Vous voulez que l'enveloppe de Ryker soit de retour en sécurité, dans sa cuve, le plus tôt possible. Plus vite nous éclaircirons la mort de Bancroft, plus vite elle y retournera. Et plus je sais où je vais, moins je risque de subir des dommages organiques substantiels. Votre aide me sera précieuse. Vous ne voulez pas que cette enveloppe s'en prenne plein la tronche lors d'une autre fusillade, n'est-ce pas ?

— Une *autre* fusillade ?

Il m'avait fallu une demi-heure de discussion animée pour faire accepter à Ortega les bases de notre nouvelle relation. Le flic en elle n'avait toujours pas disparu.

— Ouais, après celle du *Hendrix*, ai-je improvisé rapidement, maudissant l'étrange alchimie qui me déconcertait. J'ai pris quelques coups là-bas. Ça aurait pu être pire.

Elle m'a lancé un nouveau regard.

Le système d'interrogatoire virtuel était situé dans des cabines bulles préfab installées au fond de la cave. Micky nous a fait allonger sur des couchettes automoulantes fatiguées qui ont mis du temps à répondre à nos formes. Puis il a appliqué les électrodes et les hypnophones avant de brancher la machine sur deux consoles avec un geste de pianiste.

— Il y a des bouchons, a-t-il commenté en se tournant vers l'écran. Le commissaire est en conférence virtuelle et ça pompe le système. Il faut attendre que quelqu'un se débranche. (Il a regardé Ortega.) C'est à propos de Mary Lou Hinchley, je suppose...

— Ouais, a dit Ortega. (Elle s'est tournée vers moi, peut-être en signe de notre nouvelle coopération.) L'année dernière, les gardes côtiers ont repêché une gamine au large. Son nom était Mary Lou Hinchley. Il ne restait plus grand-chose du corps, mais ils ont récupéré la pile. Ils l'ont fait cracher et devinez quoi ?

— Catholique ?

— Bravo ! L'absorption totale marche bien, hein ? Ouais, le premier scan nous renvoie les signaux d'interdiction pour des raisons de conscience. D'habitude, on arrête là, mais El... (elle s'est interrompue) mais l'inspecteur en charge de l'enquête n'a pas voulu abandonner. Hinchley était de son quartier. Il la connaissait depuis qu'elle était petite. Pas bien, mais... (Elle a haussé les épaules.) Il n'a pas voulu lâcher.

— Très tenace. Elias Ryker ?

Elle a acquiescé.

— Il a poussé les labos durant un mois. À la fin, ils ont trouvé la preuve que le corps avait été balancé d'une voiture aérienne. Les Dommages organiques ont creusé un peu et ont trouvé une conversation datant de moins de dix mois, et un petit ami catholique pur jus avec des compétences en infotech qui aurait pu falsifier le serment. Les parents de la fille sont des cas limites... des chrétiens, mais pas complètement catholiques.

Assez riches également, avec une crypte pleine d'ancêtres en pile qu'ils sortent pour les naissances et les mariages. Le département est en discussion avec eux depuis le début de l'année...

— Et c'est là qu'intervient la résolution 653, hein ?

— Ouais.

Nous avons tous deux regardé le plafond au-dessus de nos couchettes. La cabine était une bulle préfab de base, soufflée à partir d'un globe de polyfibre comme une bulle de chewing-gum, les portes et les fenêtres découpées au laser étant rattachées ensuite avec des charnières d'époxy.

Le plafond gris n'avait absolument aucun intérêt.

— Dites-moi quelque chose, Ortega. Le suiveur que vous m'avez envoyé mardi après-midi, quand je faisais mon shopping... Pourquoi était-il si mauvais, comparé à ses prédécesseurs ? Un aveugle aurait pu le remarquer.

Elle a gardé le silence un moment.

— C'était tout ce que nous avions, a-t-elle finalement avoué, à contrecœur. Il a fallu réfléchir vite. Vous aviez jeté les vêtements, nous n'avions plus que la filature.

— Les vêtements, ai-je dit en fermant les yeux. Oh, non ! vous avez marqué la veste... La réponse est aussi simple que ça ?

— Ouais.

J'ai repassé dans mon esprit le film de ma première entrevue avec Ortega. *Le complexe de justice, Suntouch House.* Avance rapide des souvenirs à la recherche du détail. *Nous étions sur la pelouse avec Miriam Bancroft. Ortega s'en allait...*

— Je l'ai ! me suis-je exclamé en claquant des doigts. Vous m'avez tapé sur l'épaule en partant. Incroyable que je sois si stupide.

— Mouchard à liaison enzymatique. Pas plus gros que l'œil d'une mouche. Et nous nous sommes dit qu'en automne, vous n'iriez pas loin sans votre veste. Bien sûr, quand vous l'avez posée sur la poubelle, nous avons cru que vous nous aviez déjoués.

— Non. Même pas.

— Ça y est, a annoncé soudain Micky. Mesdames et messieurs, accrochez-vous à votre colonne vertébrale, c'est parti...

L'injection était plus dure que je pensais – c'était une installation gouvernementale –, mais j'avais connu pire sur Harlan.

Les hypnos, rythmant leurs sonocodes jusqu'à ce que le plafond gris devienne fascinant, luisant de traînées de lumière et de sens, se vidant de l'univers comme de l'eau croupie d'un évier.

Et j'étais...

... ailleurs.

Le nouvel univers s'étendait autour de moi dans toutes les directions. Le sol était gris acier, des renflements ressemblant à des tétons alignés à quelques mètres d'intervalle, se répétant à l'infini. Le ciel avait une teinte gris pâle avec quelques nuances suggérant des barreaux et des serrures antiques. Pour l'impact psychologique, sans doute. Si on oubliait que les félons emprisonnés savaient sans doute à quoi ressemblait une vraie serrure...

Devant moi, des meubles sortaient du sol comme une sculpture jaillissant d'une piscine de mercure. Une table de métal est apparue, suivie de trois chaises. Elles restaient liquides et douces jusqu'aux dernières secondes de leur émergence, puis devenaient dures et géométriques en acquérant une existence indépendante du sol.

Ortega s'est matérialisée à côté de moi, esquisse de femme au crayon, aux lignes diffuses. Des couleurs pastel sont apparues et ses mouvements se sont précisés. Elle s'est tournée pour me parler, une main dans la poche de sa veste. Les derniers effets de couleurs se sont affinés pendant qu'elle sortait ses cigarettes.

— Une clope ?

— Non, merci, je...

Prenant conscience qu'il était futile de m'inquiéter pour ma santé virtuelle, j'ai accepté. Ortega a allumé les deux cigarettes avec son briquet à pétrole. La première bouffée de fumée dans mes poumons a été une véritable extase.

J’ai levé les yeux vers le ciel géométrique.

— Décor standard ?

— Plutôt, a répondu Ortega en plissant les yeux. La résolution a l’air meilleure que d’habitude. Micky se la joue.

Kadmin est apparu de l’autre côté de la table. Avant que le programme virtuel ait terminé de le colorier, il a pris conscience de notre présence et a croisé les bras sur sa poitrine. Si ma présence dans la cellule le déstabilisait, comme je l’avais espéré, cela ne se voyait guère.

— Encore vous, lieutenant ? déclara-t-il quand le programme eut achevé de le matérialiser. Il existe un décret des NU fixant la durée maximum de virtualité pour chaque arrestation, vous savez.

— C’est vrai et nous en sommes loin, a dit Ortega. Pourquoi ne t’assieds-tu pas, Kadmin ?

— Non, merci.

— J’ai dit : « Assis, fils de pute. »

Il y avait une tonalité métallique dans la voix d’Ortega et, comme par magie, Kadmin a disparu pour réapparaître assis à sa table. Son visage a trahi sa colère quand il a compris ce qui s’était passé. Se calmant, il a décroisé les bras avec un geste ironique.

— Vous avez raison, c’est beaucoup plus confortable comme ça. Pourquoi ne vous joignez-vous pas à moi ?

Nous nous sommes assis de manière plus conventionnelle et j’ai observé Kadmin avec attention. C’était la première fois que je voyais ça...

Le Bonhomme Patchwork était assis devant moi.

La plupart des systèmes virtuels vous recréent à partir de votre vision de vous-même, une vision trouvée dans votre mémoire et corrigée par un sous-programme pour calmer les mégalos. J’en sors toujours un peu plus grand et plus mince qu’en réalité. Ici, le système semblait avoir mélangé toutes les perceptions différentes de la longue liste d’enveloppes de Kadmin. Je l’avais déjà vu faire, pour des essais, mais avoir une telle image naturelle de soi était rare. La plupart des humains s’attachent vite à leurs enveloppes et annulent mentalement les

incarnations précédentes. Après tout, nous sommes faits pour évoluer dans le monde physique.

Rien de tel chez Kadmin. Son aspect général était celui d'un Caucasien de type nordique, d'une trentaine de centimètres de plus que moi... mais son aspect général seulement. Son visage commençait par un menton africain, large et sombre. La couleur s'arrêtait sous les yeux, tel un masque, et la moitié haute de sa figure était divisée en deux parties le long du nez, cuivre pâle sur la gauche et livide sur la droite. Le nez, à la fois charnu et aquilin, formait une bonne transition entre le haut et le bas du visage, mais la bouche était un mauvais panachage des côtés gauche et droit et le résultat était tordu. De longues mèches brunes étaient peignées en arrière comme une crinière, avec une mèche blanche du côté droit. Les mains, immobiles sur la table de métal, étaient équipées de griffes identiques à celles du voyou de Licktown, mais ses doigts étaient longs et sensibles. Et il avait des seins, beaucoup trop ronds et fermes, sur son torse musclé. Ses yeux, incrustés dans sa peau noire, étaient vert pâle.

Kadmin s'était libéré des perceptions physiques conventionnelles. En des temps reculés, il aurait été chaman ; ici, des siècles de technologie en avaient fait un démon électronique, un esprit malin qui errait dans le carbone modifié et en émergeait seulement pour posséder les corps et diffuser le chaos.

Il aurait fait un malheur dans les Corps diplomatiques.

— Veuillez m'excuser, je ne me suis pas présenté, ai-je dit.

Kadmin a souri, révélant des dents minuscules et une délicate langue pointue.

— Si vous êtes un ami du lieutenant, vous avez tous les droits ici. Seules les ordures sont limitées dans leur virtualité.

— Connaissez-vous cet homme, Kadmin ? a demandé Ortega.

— Vous espérez une confession, lieutenant ? a demandé Kadmin en rejetant la tête en arrière. Oh, quelle grossièreté ! Cet homme ? Cette femme, peut-être ? Ou, oui, même un chien pourrait être entraîné à parler, avec les bons tranquillisants, bien sûr. Sinon, ils ont tendance à devenir fous quand on les décante. Mais oui, même un chien pourrait venir ici, sous forme

humaine. Nous sommes assis ici, trois silhouettes sculptées en neige électronique dans la tempête différentielle et vous parlez comme dans un feuilleton d'époque à deux balles. Vision limitée, lieutenant, vision limitée. Qui disait que le carbone modifié nous libérerait des cellules de notre corps ? Qui a prédit que les humains deviendraient des *anges ?*

— À toi de me le dire, Kadmin. C'est toi qui as une réputation d'enfer. (Le ton d'Ortega était détaché. Une longue liste est apparue dans sa main et elle l'a parcourue.) Maquereau, gros bras pour les triades, interrogateur virtuel dans les guerres corpo, tout ça sent le travail de qualité. Moi, je ne suis qu'un pauvre flic qui ne voit pas la lumière.

— Je ne vais pas vous contredire sur ce point, lieutenant.

— D'après ce truc, tu as été quelque temps essuyeur pour MeritCon... dépossédant les archéologues miniers de leurs trouvailles sur Syrtis Major, massacrant leurs familles pour les encourager à collaborer. Beau travail... (Ortega a fait disparaître la liste.) Tu es dans la merde jusqu'au cou, Kadmin. Enregistrement numérique du système de surveillance de l'hôtel, enveloppement simultané vérifiable, les deux piles gelées... C'est une condamnation à l'effacement garantie. Et même si tes avocats évoquent la possibilité d'une erreur de la machine, le soleil sera une naine rouge quand tu sortiras du placard.

Kadmin a souri.

— Dans ce cas, pourquoi êtes-vous ici ?

— Qui t'a envoyé ? ai-je demandé doucement.

— Le chien parle !

Est-ce un loup que j'entends,
Hurlant sa communion solitaire
Avec les étoiles sans maître,
Ou juste la suffisance et la servitude
Dans l'aboiement d'un chien ?

Combien de millénaires a-t-il fallu,
À tordre et à torturer
La fierté de l'un
Pour faire un outil
De l'autre ? »

J'ai inhalé la fumée et acquiescé. Comme la plupart des Harlanites, je connaissais plus ou moins par cœur les *Poèmes et Autres Prévarications*, de Quell. L'œuvre était étudiée dans les écoles, à la place de ses écrits politiques plus ardus, trop radicaux pour être mis dans les mains des enfants. La traduction n'était pas belle, mais elle rendait l'essence du texte. Que quelqu'un d'étranger à Harlan puisse citer un recueil aussi obscur m'impressionnait.

J'ai terminé pour lui.

Et comment mesure-t-on la distance qui sépare les esprits ?
Et qui pouvons-nous blâmer ? »

— Êtes-vous venu chercher des responsables, monsieur Kovacs ?

— Entre autres.

— Comme c'est décevant.

— Tu espérais autre chose ?

— Non, a répondu Kadmin avec un nouveau sourire. L'espoir est notre première erreur. Je veux dire que ce doit être décevant pour vous...

— Peut-être.

Il a secoué sa grosse tête.

— Certainement. Vous n'aurez pas de noms. J'assume l'entière responsabilité de mes actes.

— Voilà qui est très courageux. Tu te souviens de ce que disait Quell à propos des laquais ?

— « Tue-les en chemin, mais compte tes balles car il y a des cibles plus importantes », a répondu Kadmin en pouffant. Seriez-vous en train de me menacer alors que je me trouve en stockage policier surveillé ?

— Non, je remets les choses en perspective, ai-je dit en faisant tomber ma cendre de cigarette et en la regardant disparaître avant qu'elle touche le sol. Quelqu'un tire tes ficelles. C'est lui que je vais effacer. Tu n'es rien. Tu ne vaux pas la peine que je gaspille ma salive.

Kadmin a penché la tête en arrière et une secousse plus importante a traversé le ciel comme un éclair cubiste. La lumière s'est réfléchie sur le vernis de la table et a effleuré les mains de Kadmin. Quand il m'a regardé de nouveau, une curieuse lueur dansait dans ses yeux.

— On ne m'avait pas demandé de vous tuer, a-t-il répondu. Sauf si votre enlèvement posait des problèmes. Mais, la prochaine fois, je le ferai.

Ortega était sur lui avant qu'il prononce la dernière syllabe. La table a disparu et elle a fait tomber Kadmin de sa chaise d'un coup de pied. Il s'est relevé en roulant, et la même botte l'a atteint en pleine face et l'a allongé de nouveau. J'ai fait courir ma langue autour des blessures en voie de guérison de ma bouche et j'ai ressenti un manque certain de sympathie.

Ortega a traîné Kadmin par les cheveux, la cigarette dans sa main remplacée par un nerf de bœuf grâce à la même magie qui avait éliminé la table.

— Je t'ai bien entendu ? a-t-elle sifflé. C'étaient des menaces, enculé ?

Kadmin a retroussé ses babines en un sourire taché de sang.

— Brutalités polic...

— T'as raison, fils de pute, a répondu Ortega en lui mettant un coup de nerf de bœuf qui lui a fait exploser la joue. Brutalités policières dans une virtualité surveillée. Sandy Kim et WorldWeb One en feraient leurs choux gras. Mais tu sais quoi ? Je suis sûre que tes avocats ne voudront pas passer cette cassette-là.

— Laissez-le, Ortega.

Elle a semblé reprendre conscience et a reculé. Son visage s'est tordu et elle a pris une longue inspiration. La table est réapparue et Kadmin s'est retrouvé soudain assis, la bouche indemne.

— Toi aussi, tu y passeras, a-t-il dit tranquillement.

— Ouais. Je tremble.

Il y avait du mépris dans la voix d'Ortega, dont la moitié au moins devait être dirigée contre elle-même. Elle a fait un deuxième effort pour maîtriser sa respiration, puis a lissé ses vêtements alors que ce n'était pas nécessaire.

— Comme j'ai dit, il neigera en enfer quand tu sortiras. Si ça se trouve, je t'attendrai.

— Ton employeur a une telle valeur pour toi, Kadmin ? ai-je demandé avec douceur. Tu gardes le silence par loyauté ou tu as simplement la trouille ?

En guise de réponse, le puzzle humain a croisé les bras.

— Vous avez terminé, Kovacs ?

J'ai essayé de croiser son regard lointain.

— Kadmin, l'homme pour qui je travaille possède beaucoup d'influence. Tu as peut-être une chance de conclure un marché.

Rien. Il n'a même pas cligné des yeux.

— J'ai terminé, ai-je dit en haussant les épaules.

— Bien, a dit Ortega sombrement. Rester à côté de ce sac à merde commence à entamer mon sens légendaire de la tolérance. (Elle a agité les doigts devant les yeux du prisonnier.) Bonjour chez toi, connard.

Le regard de Kadmin s'est tourné vers elle et un rictus déplaisant a tordu ses lèvres.

Nous sommes partis.

De retour au quatrième étage, les murs du bureau d'Ortega s'étaient transformés en dunes de sable blanc écrasées par un soleil aveuglant. J'ai plissé les yeux tandis qu'Ortega fouillait dans son tiroir et en sortait deux paires de lunettes noires.

— Qu'avons-nous appris ?

J'ai installé maladroitement les lunettes sur mon nez. Elles étaient trop petites.

— Pas grand-chose, à part une information en or : il n'avait pas ordre de me tuer. Quelqu'un voulait me parler. Je l'avais plus ou moins compris... Après tout, Kadmin aurait pu m'éclater la pile dans le hall du *Hendrix*. Mais non. Donc, quelqu'un voulait passer un marché, et pas le même que Bancroft.

— Ou quelqu'un voulait vous faire parler.

J’ai secoué la tête.

— Me faire parler de quoi ? Je venais d’arriver. Cela n’a aucun sens...

— Des trucs diplos ? Des affaires en cours ? (Ortega a fait un petit geste de la main, comme si elle me distribuait les suggestions comme des cartes.) Une rancune tenace ?

— Non. Nous en avons déjà parlé l’autre nuit, vous vous souvenez ? Certaines personnes voudraient me voir mort, mais aucune ne vit sur Terre et aucune n’a assez d’influence pour se la jouer interstellaire. Sur les Diplos, je ne connais rien qu’on ne puisse trouver dans une base de données peu protégée quelque part. Et puis... ça ferait beaucoup de putains de coïncidences. Non, c’est à propos de Bancroft. Quelqu’un voulait s’incruster dans l’histoire.

— Son assassin ?

J’ai penché ma tête pour la regarder par-dessus les verres fumés.

— Vous me croyez, alors ?

— Pas entièrement.

— Oh, allez...

Ortega n’écoutait pas.

— Ce que je veux savoir, c’est pourquoi Kadmin a changé de discours, a-t-elle râlé. On l’a interrogé une bonne dizaine de fois depuis dimanche soir. C’est la première fois qu’il a failli admettre qu’il était présent à l’hôtel...

— Même à ses avocats ?

— Nous ne savons pas ce qu’il leur raconte. Ce sont de gros poissons qui viennent d’Oulan-Bator et de New York. Ils portent des brouilleurs dans toutes les entrevues virtuelles privées. Nous n’obtenons que du statique.

J’ai froncé les sourcils. Sur Harlan, toutes les gardes à vue virtuelles étaient surveillées. Les brouilleurs étaient interdits, quel que soit votre statut.

— En parlant d’avocats... ceux de Kadmin sont ici, à Bay City ?

— Physiquement, vous voulez dire ? Ouais, ils ont un accord avec un cabinet de Marin County. Un de leurs associés y loue une enveloppe pour le moment. (Ortega a eu un petit sourire.)

La classe, ce sont les rendez-vous physiques. Seuls les petits cabinets font leurs affaires à distance.

— Quel est le nom de cet avocat ?

Il y a eu une petite pause.

— Kadmin est un sujet sensible. Je ne sais pas si notre accord va jusque-là.

— Ortega, nous allons jusqu'au bout. Sinon, je continue à risquer la belle gueule d'Elias avec mes enquêtes subtiles...

Elle est restée silencieuse un moment.

— Il s'appelle Rutherford, a-t-elle dit enfin. Vous voulez lui parler ?

— En ce moment, je veux parler à tout le monde. Je n'ai peut-être pas été assez clair. Je n'ai aucun indice. Bancroft a attendu un mois et demi avant de me transporter. Kadmin est ma seule piste...

— Keith Rutherford est un tas de graisse de moteur. Vous n'obtiendrez pas plus que vous avez obtenu de Kadmin. Et puis, comment suis-je censée vous présenter, Kovacs ? Salut, Keith, voici l'ancien membre des Corps diplomatiques que votre client a essayé de tuer dimanche. Il aimerait vous poser quelques questions. Il se refermera plus vite qu'un trou de pute non payée.

Elle avait raison. J'ai réfléchi un instant en contemplant la mer.

— D'accord... Écoutez, je n'ai besoin que de deux minutes de conversation. Si vous lui racontiez que je suis Elias Ryker, votre partenaire des Dommages organiques ? Je le suis presque, après tout.

Ortega a retiré ses lunettes et m'a regardé fixement.

— Vous essayez de faire de l'humour ?

— Non, d'être pratique. L'enveloppement de Rutherford vient d'Oulan-Bator, c'est ça ?

— De New York, a-t-elle répondu, crispée.

— New York. C'est ça. Il ne sait probablement rien de vous ou de Ryker.

— Probablement.

— Alors quel est le problème ?

— Le problème, Kovacs, est que je n'aime pas ça.

Il y a eu un silence plus long encore. J'ai étudié mes genoux et laissé échapper un sourire qui n'était qu'en partie fabriqué. Puis j'ai retiré à mon tour mes lunettes et je l'ai regardée. Tout était là. La peur de l'enveloppement et de ses conséquences, un fanatisme paranoïaque...

— Ortega, je ne suis pas lui. Je n'essaie pas d'être lui...

— Vous ne lui arriveriez pas à la cheville.

— Il ne s'agit que de deux minutes.

— C'est tout ?

Elle l'avait dit avec une voix de fer et elle a remis ses lunettes avec une telle brusquerie que je n'ai pas eu besoin de voir les larmes mouiller ses yeux derrière les verres miroirs.

— D'accord, a-t-elle dit enfin en s'éclaircissant la voix. Je vais vous faire entrer. Je ne vois pas pourquoi, mais je vais le faire. Et ensuite ?

— C'est un peu difficile à expliquer. J'improviserai.

— Comme à la clinique Wei ?

J'ai haussé les épaules.

— Les techniques des Diplos sont réactives. Je ne peux pas réagir à quelque chose avant que la chose se produise.

— Je ne veux pas d'un autre bain de sang, Kovacs. Ça fait désordre dans les statistiques de la ville.

— S'il y a de la violence, je ne l'aurai pas provoquée.

— Tu parles d'une garantie ! Avez-vous la moindre idée de ce que vous allez faire ?

— Je vais parler.

— Seulement parler ? a-t-elle demandé, incrédule. C'est tout ?

J'ai remis mes lunettes.

— Parfois, il suffit de parler.

CHAPITRE 18

Quand j'ai rencontré mon premier avocat, j'avais quinze ans. C'était un jeune expert en bagarres qui me défendait dans un procès pour dommages organiques mineurs sur un officier de police de Newpest. Il a marchandé avec une sorte de patience myope pour obtenir la liberté conditionnelle et onze minutes de suivi psychiatrique virtuel. À la sortie de la cour des mineurs, il a regardé mon visage suffisant et a hoché la tête comme si ses pires craintes sur le sens de la vie venaient d'être confirmées. Puis il a tourné les talons et s'est éloigné. J'ai oublié son nom.

Mon entrée sur la scène des gangs de Newpest, quelque temps après, a écarté toute rencontre juridique du même genre. Les membres des gangs étaient câblés et écrivaient déjà leurs propres programmes d'intrusion, quand ils ne les achetaient pas à des gamins de la moitié de leur âge en échange de porno virtuel bas de gamme piraté sur les réseaux. Ils ne se faisaient pas prendre facilement et les flics de Newpest avaient tendance à les laisser tranquilles. La violence intergang était ritualisée et excluait la plupart du temps l'intervention d'autres joueurs. Dans les rares occasions où elle débordait et touchait des civils, il s'ensuivait une série rapide et brutale de raids punitifs qui laissaient un ou deux leaders en stockage et le reste d'entre nous avec des meurtrissures généralisées.

Par chance, je n'avais jamais grimpé les échelons de commandement assez haut pour me faire choper et, quand j'ai vu de nouveau l'intérieur d'une cour de justice, c'était lors de l'enquête d'Innenin.

Les avocats militaires ressemblaient autant à l'homme qui m'avait défendu à quinze ans qu'un fusil d'assaut à un bruit de pet. Ils étaient froids, recouverts d'un vernis professionnel et en pleine ascension de l'échelle hiérarchique. Ils étaient certains, malgré leurs uniformes, de ne jamais se trouver à moins de

mille kilomètres d'une véritable fusillade. Leur seul problème, alors qu'ils allaient et venaient sur le sol marbré de la cour, était de définir les subtiles nuances entre la guerre (la tuerie généralisée de gens ne portant pas votre uniforme), les pertes justifiées (la tuerie généralisée de vos hommes, mais avec des résultats substantiels) et la négligence criminelle (la tuerie généralisée de vos hommes, et pour rien).

J'étais resté trois semaines dans ce prétoire, à les regarder préparer leurs salades ; à chaque heure passée, les distinctions, auparavant claires dans mon esprit, devenaient de plus en plus vagues. Je suppose que cela prouvait à quel point ils étaient bons.

Après, la criminalité pure et dure a été un soulagement.

— Quelque chose vous ennuie ? a demandé Ortega en posant la berline banalisée sur une plage de graviers devant les bureaux vitrés de « Prendergast Sanchez, avocats ».

— Je réfléchis.

— Essayez les douches froides et l'alcool. Ça marche pour moi.

J'ai acquiescé et regardé le minuscule téton de métal que je faisais rouler entre mon pouce et mon index.

— Est-ce légal ?

Ortega a levé la main et coupé l'alimentation primaire.

— Plus ou moins. Personne ne va se plaindre.

— Bien. À présent, je vais avoir besoin d'une couverture verbale. Vous parlez, je me tais et j'écoute. Et je prends le relais ensuite.

— Très bien. Ryker faisait comme ça de toute façon. Il n'utilisait jamais deux mots quand un seul suffisait. La plupart du temps, il se contentait de regarder les ordures.

— Un peu le genre Micky Nozawa, hein ?

— Qui ?

— Laissez tomber.

Le fracas des graviers sur la carlingue s'est interrompu quand Ortega a coupé les moteurs. Je me suis étiré sur mon siège et j'ai ouvert mon côté de l'écoutille. Un homme a descendu les marches du bâtiment à notre rencontre. Une arme

massive était suspendue à son épaule et il portait des gants. Ce n'était probablement pas un avocat.

— On se calme, a dit Ortega derrière mon épaule. Ils sont dans notre juridiction. Ils ne vont pas nous agresser.

Elle a montré son badge au gorille quand celui-ci a sauté la dernière marche et atterri sur la plage. La déception s'est lue sur son visage.

— Police de Bay City. Nous sommes ici pour voir Rutherford.

— Vous ne pouvez pas vous garer ici.

— Je suis déjà garée, a répondu Ortega. Devons-nous faire attendre M. Rutherford ?

Il y a eu un silence irritant, mais elle l'avait bien jugé. Il s'est contenté d'un grognement et a indiqué l'escalier avant de nous suivre à distance prudente. Il a fallu un moment pour arriver au sommet et j'étais heureux de voir qu'Ortega était plus essoufflée que moi.

Nous sommes passés par une petite terrasse construite dans le même bois que l'escalier et par deux séries de portes automatiques coulissantes en verre avant de pénétrer dans un hall de réception décoré comme un salon. Il y avait des tapis sur le sol, tissés du même motif que ma veste et des affiches empathiques sur les murs. Cinq fauteuils délimitaient la zone de parking.

— Puis-je vous aider ?

Une blonde est entrée dans la pièce, les mains confortablement enfoncées dans les poches de sa veste. Oh, elle était avocate, aucun doute à ce sujet !

— Police de Bay City. Où est Rutherford ? a demandé Ortega.

La jeune femme a jeté un œil au gorille. Il a eu un léger signe de tête, et elle ne nous a pas demandé d'identification supplémentaire.

— J'ai bien peur que Keith soit occupé pour l'instant. Il est en virtuel avec New York.

— Nous allons le faire sortir du virtuel, dans ce cas, a répondu Ortega sans prendre de gants. Et dites-lui que l'inspecteur qui a arrêté son client est là pour le rencontrer. Je suis certaine que cela l'intéressera.

— Cela prendra un certain temps, inspecteur.

— Non, sûrement pas.

Les deux femmes se sont affrontées du regard un moment et l'avocate a détourné les yeux la première. Elle a fait un signe au gorille qui est ressorti, l'air toujours déçu.

— Je vais voir ce que je peux faire, a-t-elle dit froidement. Veuillez attendre ici.

Nous avons attendu. Ortega, debout devant l'immense baie vitrée, contemplait la mer. Moi, je regardais les œuvres d'art. Certaines étaient très belles. Nous étions tous deux habitués à travailler dans des environnements surveillés, et aucun de nous n'a dit un mot durant les dix minutes qu'il a fallu à Rutherford pour sortir du cabinet privé.

— Lieutenant Ortega. Que me vaut cette visite inattendue ? Plus de harcèlement, j'espère.

La voix modulée m'a rappelé celle de Miller à la clinique. Quand j'ai levé les yeux, j'ai vu le même genre d'enveloppe. Peut-être un peu plus âgée, avec des caractéristiques plus patriarcales, afin d'inspirer un respect instantané aux jurés et aux juges, mais, à tout prendre, le même genre de corps athlétique et de bonne allure.

Ortega a ignoré son allégation.

— Sergent Elias Ryker, a-t-elle dit en me désignant du menton. Votre client vient d'avouer un enlèvement et a fait des menaces de dommages organiques de premier degré sous surveillance virtuelle. Vous voulez voir l'enregistrement ?

— Pas particulièrement. Vous voulez me dire pourquoi vous êtes là ?

Rutherford était bon. Il avait à peine réagi ; à peine, mais assez pour que je le remarque. Mon esprit est passé en *overdrive*.

Ortega s'est appuyée contre le dossier d'un fauteuil.

— Pour un homme défendant un cas d'effacement, vous ne faites pas preuve d'imagination.

Rutherford a poussé un soupir théâtral.

— Vous m'avez dérangé alors que j'étais en liaison importante. Je suppose que vous avez quelque chose à me dire.

— Savez-vous ce qu'est la complicité rétro-associative d'une tierce partie ?

J'avais posé la question sans lever les yeux et, quand je me suis retourné, j'avais l'attention totale de Rutherford.

— Non, a-t-il répondu, tendu.

— C'est dommage, parce que vous et les autres associés de Prendergast Sanchez vous trouvez en plein dans le collimateur si Kadmin tombe. Mais, dans ce cas (j'ai écarté les mains et haussé les épaules), la chasse sera ouverte. C'est peut-être même déjà le cas.

— Très bien. Ça suffit, a dit Rutherford en levant la main vers un émetteur épinglé à son revers. Je n'ai pas le temps de jouer avec vous. Il n'y a aucun délit portant ce nom et vos paroles se rapprochent dangereusement du harcèlement.

J'ai haussé le ton.

— Je voulais juste savoir de quel côté vous vouliez être, Rutherford. Ce dont je parle existe. Délit des Nations unies, utilisé pour la dernière fois le 4 mai 2207. Vérifiez. Il m'a fallu longtemps pour le trouver, mais il va tous vous faire tomber. Kadmin le sait et c'est pour cela qu'il craque.

Rutherford a souri.

— Je ne crois pas, sergent.

J'ai répété mon haussement d'épaules.

— Dommage. Comme je vous l'ai dit, vérifiez. Et décidez ensuite dans quel camp vous voulez jouer. Nous allons avoir besoin d'aide légale et nous sommes prêts à payer pour ça. Si ce n'est pas vous, Oulan-Bator regorge d'avocats prêts à tailler des pipes pour cette occasion.

Le sourire a vacillé.

— C'est ça. Réfléchissez-y, ai-je dit en faisant signe à Ortega. Vous pouvez me contacter à Fell Street, comme le lieutenant. Elias Ryker, liaison extra-planétaire. Je vous le promets, tout va s'écrouler... Et, à ce moment-là, vous serez heureux de me connaître.

Ortega a réagi comme si elle avait fait cela toute sa vie. Comme Sarah l'aurait fait. Elle s'est dépliée et s'est dirigée vers la porte.

— À bientôt, Rutherford, a-t-elle dit laconiquement en ressortant sur la terrasse.

Le gorille était là, ses mains ouvertes pendant à ses côtés.

— Et toi, n'y pense même pas, a-t-elle ajouté.

Je me suis contenté de paraître silencieux et mystérieux, comme Ryker le faisait si bien, et j'ai suivi ma partenaire sur les marches.

De retour dans la berline, Ortega a allumé un écran et a regardé les données s'afficher.

— Où l'avez-vous placé ?

— Le tableau, près de la cheminée. Dans le coin du cadre.

Elle a grogné.

— Ils le trouveront en un rien de temps, vous savez. Et aucun résultat ne sera admissible comme preuve.

— Je sais. Vous me l'avez déjà dit deux fois. Ce n'est pas le problème. Si Rutherford s'est laissé démonter, il sautera le premier...

— Vous pensez qu'il s'est laissé démonter ?

— Un peu.

— Ouais, a-t-elle dit en me regardant. Alors, c'est quoi cette putain de complicité rétro-associative de tierce partie ?

— Aucune idée, je l'ai inventée.

Ses sourcils se sont dressés.

— Vraiment ?

— C'était convaincant, hein ? Vous auriez pu me faire passer un test polygraphe et je l'aurais convaincu de la même façon. C'est un truc de base des Diplos. Bien sûr, Rutherford le comprendra dès qu'il vérifiera, mais le but est déjà atteint.

— Le but, qui est ?

— Délimiter l'arène. En mentant, on garde l'adversaire en déséquilibre. C'est comme se battre sur un terrain inconnu. Rutherford a été déstabilisé, mais il a souri quand je lui ai dit pourquoi Kadmin commençait à craquer. (J'ai regardé la maison au-dessus de nous, transformant mes fragments intuitifs en raisonnement.) Il a paru particulièrement soulagé quand j'ai raconté ça. Je suppose qu'il ne se serait pas trahi en temps normal, mais le bluff l'avait fait courir, et en savoir plus que moi lui a fait plaisir. Donc, il sait pourquoi Kadmin a changé de comportement. Il en connaît la véritable raison.

Ortega a poussé un grognement d'approbation.

— Pas mal, Kovacs. Vous auriez dû être flic. Vous avez remarqué sa réaction quand je lui ai donné des nouvelles de Kadmin ? Il n'a pas été surpris.

— Non. Il s'y attendait. À ça, ou à quelque chose de similaire.

— Ouais, a-t-elle dit avant de faire une pause. Alors c'était ça, votre boulot ?

— Parfois. Des missions diplomatiques ou des enquêtes en immersion profonde. Parfois...

Je me suis tu quand elle m'a mis un coup de coude dans les côtes. À l'écran, une série de séquences codées se déroulaient comme des serpents de flammes bleues.

— C'est parti. Appels simultanés... il doit le faire en virtuel pour gagner du temps. Un, deux, trois... celui-ci doit être vers New York, pour informer les associés seniors et... oups !

L'écran s'est brusquement éteint.

— Ils l'ont trouvé, ai-je dit.

— Ils l'ont trouvé. La liaison de New York doit avoir un sniffeur qui élimine toute communication à proximité de la connexion.

— Ou l'une des autres liaisons en est dotée.

— Ouais, a dit Ortega en appelant la mémoire de l'écran et en contemplant les codes d'appel. Ils sont tous les trois routés en confidentiel. Il nous faudra un moment pour les localiser. Vous voulez manger un morceau ?

Un vétéran des Corps diplomatiques n'avouera jamais avoir le mal du pays. Si le conditionnement n'a pas écrabouillé son amour du foyer, les années d'enveloppement s'en chargent. Les Diplos sont des citoyens de cette nation intangible, le « ici et maintenant », une nation qui, jalousement, n'accepte aucune rivale. Le passé n'est intéressant que comme stock de données.

Et pourtant, c'est bien le mal du pays qui m'a mordu au cœur quand je suis passé à côté de la cuisine du *Flying Fish* et que les arômes des sauces auxquelles j'avais goûté la dernière fois à Millsport m'ont caressé comme un tentacule amical. Le *teriyaki*, les *tempura* frits, l'arrière-goût du *miso*...

Je suis resté un instant à flotter dans ma mélancolie, à surfer sur les images qui me revenaient à l'esprit. Un bar à ramen où

Sarah et moi nous nous étions planqués en attendant que l'ambiance refroidisse après le coup de Gemini Biosys, les yeux rivés sur les flashs de Newsnet et un vidéophone à l'écran fracassé qui était censé sonner. De la vapeur sur les fenêtres, la compagnie des marins taciturnes de Millsport...

Plus loin encore, je me souvenais des lanternes de papier bourdonnantes d'insectes sur la terrasse de *Chez Watanabe*, un vendredi soir à Newpest. Ma peau d'adolescent humide de sueur sous le vent de la jungle soufflant du sud, mes yeux brillants de tétrameth dans un des miroirs du grand carillon à vent. Les discussions, moins chères que les grands bols de ramen, sur les futurs gros coups et les contacts avec les yakuzas.

Le vieux Watanabe était resté assis sur la terrasse, écoutant mais ne commentant jamais, fumant sa pipe et contemplant de temps en temps ses traits caucasiens dans le miroir, avec toujours une certaine surprise, semblait-il.

Il ne nous avait jamais confié où il avait récupéré cette enveloppe, comme il n'avait jamais nié ou confirmé les rumeurs de ses escapades avec les marines, la brigade du mémorial de Quell, les Corps diplomatiques... Un ancien du gang nous avait dit qu'il avait vu Watanabe exploser une salle pleine d'Anges-à-7 % avec juste sa pipe à la main, et un gamin des villes marécages est venu nous rendre visite avec un enregistrement datant, affirmait-il, des guerres de l'Installation. C'était en 2D, filmé dans l'urgence avant qu'un groupe d'assaut se précipite au combat, mais le sergent interviewé s'appelait Watanabe. Il y avait quelque chose dans la façon dont il penchait la tête quand on lui posait une question qui nous a permis de le reconnaître.

Mais Watanabe était un nom commun, et le type qui nous avait raconté comment Watanabe avait éclaté les Anges nous avait aussi raconté qu'il avait couché avec une riche héritière de la famille Harlan venue s'encanailler. Ce qu'aucun de nous ne croyait.

Une fois, lors d'une des rares soirées où j'étais seul chez Watanabe et où je n'étais pas dosé, j'avais avalé ma fierté d'adolescent pour demander son avis au vieil homme.

J'avais lu les dépliants des forces armées des NU et j'avais besoin que quelqu'un me pousse d'un côté ou de l'autre.

Watanabe s'était contenté de sourire derrière la fumée de sa pipe.

— Je devrais te conseiller ? Partager avec toi la sagesse qui m'a conduit ici ?

Nous avons regardé autour de nous, le petit bar, les champs derrière la terrasse.

— Eh bien, heu... oui !

— Eh bien, heu... non ! a-t-il dit fermement avant de reprendre sa pipe.

— Kovacs ? (J'ai cligné des yeux. Ortega était en face de moi, me regardant curieusement.)

— Quelque chose que je devrais savoir ?

J'ai souri et j'ai jeté un œil aux comptoirs en acier de la cuisine.

— Pas vraiment.

— La nourriture est bonne, a-t-elle dit en se trompant sur mon expression.

— Eh bien, allons-y, alors !

Elle m'a conduit sous un des portiques du restaurant. D'après Ortega, le *Flying Fish* était un démineur aérien démilitarisé racheté par un institut océanographique. Depuis, l'institut avait fermé, ou était passé à autre chose, et le complexe sur la baie avait été abandonné. Mais quelqu'un avait récupéré le *Flying Fish*, l'avait transformé en restaurant et l'avait câblé à cinq cents mètres au-dessus des bâtiments en ruine du complexe. Régulièrement, le vaisseau était rappelé à terre pour décharger ses clients repus et en charger de nouveaux. Il y avait la queue des deux côtés du hangar quand nous sommes arrivés, mais Ortega l'a grillée avec son badge et quand le vaisseau aérien est descendu doucement, nous sommes montés à bord les premiers.

Je me suis installé en tailleur sur un des coussins. La table était fixée à la coque par un bras métallique. Le portique était coordonné à la brume légère d'un écran de protection qui maintenait une température décente et protégeait des bourrasques. Autour de moi, les grilles hexagonales du sol permettaient de voir la mer, plusieurs centaines de mètres plus

bas. J'ai changé de position, mal à l'aise. Les hauteurs n'ont jamais été mon fort.

— On s'en servait pour suivre les baleines, a expliqué Ortega en embrassant la coque d'un geste. Avant que ce genre de complexe puisse se payer le temps satellite. Évidemment, après le Jour de la compréhension, les baleines ont pris une valeur soudaine pour ceux qui pouvaient leur parler. Vous savez qu'elles nous ont quasiment appris autant sur les Martiens que quatre siècles d'archéologie sur Mars. Seigneur, elles se souviennent de leur arrivée. La mémoire de l'espèce... (Elle a fait une pause.) Je suis née un Jour de la compréhension.

— Vraiment ?

— Ouaip. Le 9 janvier. Ils m'ont prénommée Kristin en souvenir d'une spécialiste australienne des baleines qui travaillait avec la première équipe de traduction...

— C'est chouette.

Soudain, Ortega s'est souvenue de qui elle avait en face d'elle. Elle a haussé les épaules.

— Quand vous êtes enfant, vous ne voyez pas les choses de la même façon. J'aurais voulu m'appeler Maria.

— Vous venez souvent ici ?

— Pas très. Mais je me disais que quelqu'un de Harlan apprécierait.

— Bien deviné.

Un serveur est arrivé et a gravé le menu dans l'air devant nous avec une holotorche. J'ai jeté un œil rapide à la liste et j'ai commandé au hasard un des bols de ramen. Quelque chose de végétarien.

— Bien choisi, a dit Ortega en faisant signe au serveur. La même chose pour moi. Et un jus. Vous voulez quelque chose à boire ?

— De l'eau.

Nos choix ont brillé un instant en rose et le menu a disparu. Empochant son holotorche, le serveur s'est éclipsé. Ortega a regardé autour d'elle, cherchant un sujet de conversation neutre.

— Et... heu... vous avez des endroits comme ça à Millsport ?

— Au sol, oui. Nous ne sommes pas très doués pour tout ce qui est aérien.

— Non ? Millsport est un archipel, n'est-ce pas ? J'imaginais que les vaisseaux volants seraient...

— Une solution évidente à la crise du logement ? C'est vrai en théorie, mais vous oubliez quelque chose. (J'ai levé les yeux au ciel.) Nous ne sommes pas seuls.

Elle a compris.

— Les Orbitaux ? Ils sont hostiles ?

— Mmm. Disons, capricieux. Ils ont tendance à abattre tout ce qui vole et dont la masse est plus importante que celle d'un hélicoptère. Et comme personne n'a jamais réussi à s'approcher assez pour en démilitariser un ou même pour monter à bord, nous n'avons aucun moyen de savoir quels sont leurs paramètres exacts de programmation. Nous sommes donc prudents et nous ne volons pas beaucoup.

— Ça ne doit pas faciliter le trafic IP.

— Non... mais il y en a peu. Aucune autre planète n'est habitable dans le système... et nous sommes trop occupés à exploiter Harlan pour nous soucier de terraformation. Quelques sondes d'exploration, les navettes de maintenance des plates-formes... un peu de minage d'éléments exotiques, et c'est tout. Il y a deux fenêtres de lancement, une le soir du côté de l'équateur et une à l'aube au pôle. Deux Orbitaux ont dû griller et laisser des trous dans le maillage. À moins que quelqu'un les ait descendus.

— « Quelqu'un » ? Vous voulez dire... quelqu'un d'autre ? Pas les Martiens ?

J'ai écarté les mains.

— Allez savoir ! Tout ce qu'ils ont trouvé sur Mars était rasé ou enterré... ou si bien déguisé que nous avons passé des dizaines d'années à le regarder avant de comprendre à quoi nous avions affaire. C'est la même chose sur la plupart des Mondes établis. Tous les indices historiques semblent corroborer l'existence d'une sorte de conflit...

— Mais les archéologues parlent d'une guerre civile, une guerre coloniale.

— Les archéologues suivent les directives du Protectorat. Pour l'instant, la mode est de pleurer la tragédie martienne. Une belle civilisation se déchirant, disparaissant de manière barbare... Un avertissement pour les autres. « Ne vous rebellez pas contre vos souverains légitimes, pour le bien de la civilisation. »

Ortega a regardé nerveusement autour d'elle. Les conversations s'étaient interrompues à certaines des tables adjacentes. J'ai fait un grand sourire à nos auditeurs.

— Peut-on parler d'autre chose ? a demandé Ortega, mal à l'aise.

— Bien sûr. Parlez-moi de Ryker.

Le malaise s'est métamorphosé en une raideur glacée. Ortega a posé ses mains à plat sur la table et les a regardées.

— Non, a-t-elle dit enfin.

— Très bien. (J'ai regardé les nuages, évitant de poser les yeux sur la mer, bien trop loin sous mes pieds.) Mais je pense que vous en avez envie.

— Comme c'est macho de votre part...

Les plats sont arrivés, et nous avons mangé dans un silence uniquement brisé par les « slurp » traditionnels. Malgré le petit déjeuner parfaitement équilibré de l'autochef du *Hendrix*, je me suis rendu compte que j'étais affamé. La nourriture harlanite avait déclenché une faim plus intense que les besoins de mon estomac. J'avais vidé les dernières gouttes de mon bol avant qu'Ortega en soit à la moitié du sien.

— C'est bon ? a-t-elle demandé en souriant.

J'ai acquiescé en tentant d'éliminer les souvenirs associés au ramen, mais je ne voulais pas me servir du conditionnement des Diplos et gâcher le sentiment de satiété au creux de mon estomac. J'ai regardé la table en métal, les portiques, le ciel au-dessus de moi...

Je me sentais presque aussi satisfait qu'après le départ de Miriam Bancroft du *Hendrix*.

Le téléphone d'Ortega a sonné. Elle l'a sorti et a répondu en mangeant.

— Ouais ? Heu... bien. Non, on va y aller. (Ses yeux ont croisé les miens un instant.) Vraiment ? Non, laissez celui-là aussi. Ça peut attendre. Ouais, merci, Zak. Je t'en dois une.

Elle a rangé le téléphone et a plongé dans son bol.

— De bonnes nouvelles ?

— Ça dépend de votre point de vue. Ils ont tracé les deux appels. Un était destiné à une arène de combat, à Richmond. Je connais l'endroit. Nous irons y faire un tour.

— Et l'autre ?

Ortega m'a regardé, a terminé de mâcher et a avalé sa bouchée.

— L'autre numéro était un résidentiel sur liste rouge. La résidence Bancroft. Suntouch House. Qu'en dites-vous ?

CHAPITRE 19

L'arène de combat d'Ortega était un ancien cargo, amarré au nord de la baie, le long de plusieurs hectares d'entrepôts abandonnés. Il devait bien mesurer un demi-kilomètre de long, avec six soutes visibles entre la proue et la poupe. La soute arrière était ouverte. Vu du ciel, le navire était d'un orange uniforme. Probablement la rouille...

— Ne vous laissez pas tromper, a dit Ortega en effectuant un survol. Ils ont polymérisé la coque sur vingt-cinq centimètres. Il faudrait une charge creuse pour le couler, à présent.

— Ça a dû coûter une fortune...

Elle a haussé les épaules.

— Ils ont les fonds.

Nous nous sommes posés sur le quai. Ortega a coupé les moteurs et s'est penchée sur moi pour regarder les superstructures du vaisseau, à première vue désertes. Je me suis poussé, mal à l'aise, en sentant son torse mince sur mes genoux et mon estomac un peu trop plein. Elle a surpris le mouvement et pris conscience de ce qu'elle faisait.

Se redressant aussitôt, elle a dit avec une certaine maladresse :

— Il n'y a personne.

— On dirait. On va jeter un œil ?

Nous sommes sortis dans la brise habituelle de la baie pour nous diriger vers une passerelle en aluminium conduisant à l'arrière du vaisseau. Le terrain était découvert ; je l'ai traversé en surveillant la rambarde et la tour de la superstructure. Aucun mouvement. J'ai pressé mon bras gauche contre mon flanc, pour vérifier si le holster en Fibregrip n'avait pas glissé, comme le faisaient parfois les modèles bon marché.

Avec le Nemex, j'étais à peu près sûr de dégommer le premier idiot qui nous tirerait dessus.

Cela n'a pas été nécessaire. Nous avons atteint l'extrémité de la passerelle sans incident. Une chaîne était fixée devant l'entrée avec une pancarte écrite à la main.

« PANAMA ROSE
COMBAT CE SOIR – 22 HEURES
TARIF DOUBLE À L'ENTRÉE »

J'ai soulevé le rectangle de fin métal.

— Vous êtes sûre que Rutherford a appelé ici ?

— Comme je l'ai dit, ne vous y trompez pas, a répété Ortega en décrochant la chaîne. La baston, c'est chic. Le grossier est à la mode. La saison dernière, c'étaient les enseignes au néon, mais la vague est retombée. Cet endroit est un putain de trou superbranché ; il n'y en a que trois ou quatre comme ça sur la planète. Dans les arènes, les combats ne sont pas retransmis. Pas d'holos, pas même de télévision... Bon, vous venez ?

— Bizarre.

Je l'ai suivie dans le couloir en pensant aux combats auxquels j'avais assisté quand j'étais plus jeune. Sur Harlan, tous les combats étaient diffusés. Ils battaient chaque fois des records d'audience.

— Le public n'apprécie pas ce sport ?

— Bien sûr que si. (Même avec la distorsion due à l'écho du couloir, j'entendais le dégoût dans la voix d'Ortega.) Les gens n'en ont jamais assez. C'est comme ça que tourne cette arnaque. D'abord, ils instituent le Credo...

— Le « Credo » ?

— Ouais, le Credo de pureté ou une autre merde du même genre... On ne vous a jamais dit qu'il ne fallait pas interrompre les gens ? Le Credo déclare que, pour apprécier un combat à sa juste valeur, il faut le voir en vrai. Que c'est mieux que de le suivre sur le réseau. Plus classe. Conséquence, un nombre de places limité et une demande qui explose les plafonds. Les billets deviennent... désirables, glamour, ce qui les rend très chers, ce qui les rend encore plus désirables et le créateur surfe sur cette spirale de tunes jusqu'au septième ciel...

— Malin.

— Ouais, malin.

Nous avons débouché sur un pont battu par les vents. À droite et à gauche, les toits des soutes ressemblaient à des verrues d'acier sur la peau du vaisseau. Au-delà de la soute arrière, le pont grimpait jusqu'au ciel ; il semblait ne pas avoir de contact avec la coque où nous nous trouvions. Seules les chaînes d'une grue de chargement grinçaient dans le vent.

— La dernière fois que je suis venue ici, c'est parce qu'un abruti de journaleux de WorldWeb One avait essayé d'introduire des implants enregistreurs pendant une finale, a dit Ortega en haussant la voix pour couvrir le vent. Ils l'ont jeté dans la baie. Après lui avoir retiré les implants à la tenaille.

— Charmant.

— Comme je l'ai dit, c'est un endroit classieux...

— *Tant de compliments, lieutenant. Je ne sais que répondre...*

La voix sortait d'une série de vieux haut-parleurs rouillés installés sur des poteaux le long de la rambarde. Ma main a plongé sur la crosse du Nemex et ma vision est passée en scan périphérique avec une rapidité douloureuse. Ortega m'a fait un signe presque imperceptible de la tête et a regardé le pont. Nous avons balayé la superstructure, cherchant des mouvements dans des directions opposées, nous coordonnant inconsciemment. Malgré la tension, j'ai senti un frisson de plaisir à cette symétrie inattendue.

— *Non, non, par là*, a dit la voix métallique, cette fois reléguée aux haut-parleurs de la poupe.

Les chaînes d'une grue de chargement se sont mises en mouvement, remontant quelque chose de la soute. J'ai laissé la main sur le Nemex. Au-dessus de nous, le soleil avait réussi à percer les nuages.

La chaîne se terminait par un énorme crochet métallique. Celui qui nous avait parlé était installé dedans, une main tenant un antique micro, l'autre posée sur la chaîne. Il portait un costume gris mal coupé qui battait au vent, et ses cheveux brillaient dans un rayon de soleil orphelin. J'ai plissé les yeux pour mieux voir. Synthétique. Synthétique bas de gamme.

La grue a tourné au-dessus des toits des soutes et le synthétique est descendu avec légèreté avant de nous regarder.

— Elias Ryker, a-t-il dit en secouant la tête. Nous qui pensions ne plus vous voir. La législature a la mémoire courte...

Sa voix raclait encore plus que le micro. Quelqu'un avait fait un mauvais travail sur les cordes vocales.

— Carnage ? a demandé Ortega en levant une main pour se protéger du soleil. C'est vous ?

Le synthétique a rangé le micro à l'intérieur de sa veste.

— Emcee Carnage, à votre service, inspecteurs. Qu'avons-nous encore fait aujourd'hui ?

J'ai gardé le silence. Après tout, j'étais censé connaître ce type, et je n'en savais pas encore assez pour travailler. J'ai fixé le synthétique d'un regard sans émotion en espérant imiter Ryker.

Notre hôte a atteint le bord du toit de la soute et a sauté. En l'observant de plus près, j'ai pris conscience que ce n'était pas seulement sa voix qui était grossière. La qualité de son corps était si éloignée de celle du synthétique de Trepp que les deux enveloppes ne méritaient pas le même nom. Je me suis demandé un instant s'il ne s'agissait pas d'une sorte d'antiquité. Ses cheveux noirs étaient épais et nacrés, son visage était en chair siliconée, et ses yeux bleu pâle portaient des logos incrustés sur le blanc. Le corps avait l'air solide, un peu trop, même, et les bras, qui ressemblaient à des serpents, avaient un problème structurel.

Ses mains étaient entièrement lisses. Le synthétique a levé une de ses paumes sans lignes, comme pour une inspection.

— Vérification de routine, Carnage, a dit Ortega. Nous avons reçu des alertes à la bombe concernant le combat de ce soir. Je viens jeter un œil...

— Comme si notre bien-être vous importait, a dit Carnage en ricanant.

— Comme je l'ai dit... une vérification de routine.

— Eh bien, suivez-moi, dans ce cas ! a soupiré le synthétique avant de me regarder. Qu'est-ce qu'il a, lui ? Ils ont égaré ses fonctions vocales pendant qu'il était au placard ?

Nous l'avons suivi vers l'arrière du navire et la fosse formée par le toit replié de la dernière soute. J'ai regardé autour de moi.

Une surface circulaire de combat était entourée de rangées de sièges de métal et de plastique. Des spots étaient fixés dans les cintres au-dessus du ring, sans aucun système de télémétrie. Un homme, agenouillé au centre, peignait quelque chose à la main. Levant les yeux, il nous a souri.

— C'est de l'arabe, a expliqué Carnage. Comme thème, cette saison, nous avons choisi les actions de police du Protectorat. Ce soir, Sharya... Les Martyrs de la main droite de Dieu contre les marines du Protectorat. Les duels seront à l'arme blanche, et aucune lame ne dépassera dix centimètres.

— Un vrai massacre, a soupiré Ortega.

Le synthétique a haussé les épaules.

— Je ne fais que suivre la demande du public. Il est possible d'infliger une blessure mortelle avec une lame de dix centimètres. Possible, mais très difficile. Un véritable challenge. Par ici...

Nous sommes passés par une étroite coursive dans la coque, le bruit de nos pas résonnant autour de nous.

— Les arènes en priorité, je suppose ! a crié Carnage pour couvrir l'écho.

— Non, allons voir les cuves, a dit Ortega.

— Vraiment ? (La voix synthétique rendait la lecture de ses émotions difficile, mais Carnage semblait amusé.) Êtes-vous certaine de chercher une bombe, lieutenant ? L'arène serait l'endroit idéal pour...

— Vous avez quelque chose à cacher, Carnage ?

Le synthétique s'est tourné vers moi, intrigué.

— Non, pas du tout, sergent Ryker. Les cuves, donc. Bienvenue dans la conversation, au fait. Il faisait froid au placard ? J'imagine que vous ne vous attendiez pas à vous y trouver...

— Ça suffit, s'est interposée Ortega. Emmenez-nous aux cuves et évitez-nous les discours.

— Mais bien sûr. Nous avons toujours coopéré avec la loi. D'ailleurs, notre société est légalement...

— Ouais, ouais, a dit Ortega pour couper court au verbiage. Emmenez-nous aux cuves.

J'ai repris mon air dangereux.

Nous nous sommes dirigés vers les cuves dans une sorte de petit train électromagnétique qui courait le long de la coque en traversant deux autres soutes, des arènes également, recouvertes de bâches de plastique. À l'autre extrémité, nous sommes passés par le sas de décontamination sonique. Les installations étaient bien plus sales que celles de PsychaSec, mais la porte de métal noir s'est ouverte pour révéler un intérieur blanc immaculé.

— Ici, l'image n'est pas notre souci, a expliqué Carnage. Le low-tech est bon pour les affaires et pour les spectateurs, mais derrière... on ne fait pas d'omelette sans un peu d'huile dans la poêle.

La soute avant était gigantesque et glaciale, l'éclairage sourd et la technologie agressive. Là où le mausolée de Bancroft chez PsychaSec chantait la richesse et ses pièges, là où les salles de réenveloppement du complexe de stockage de Bay City avaient la voix rauque des budgets minimums pour citoyens méritant le minimum, les banques de corps du *Panama Rose* rugissaient de puissance. Les tubes de stockage étaient rangés comme des torpilles autour de nous, reliés à un système central de surveillance par de gros câbles noirs qui couraient sur le sol comme des pythons. L'unité de surveillance nous surplombait tel un autel en l'honneur d'un dieu arachnéen déplaisant. Nous nous sommes approchés par une passerelle de métal jetée vingt-cinq centimètres au-dessus des câbles de données gelés. Derrière se trouvaient les vitres carrées de deux cuves de décantation. Celle de droite contenait une enveloppe, flottant en contre-jour, crucifiée par les câbles de contrôle.

C'était comme pénétrer dans la cathédrale andrique de Newpest...

Arrivé à l'unité centrale, Carnage a écarté les bras, imitant l'enveloppe dans la cuve au-dessus de lui.

— Par où voulez-vous commencer ? Je suppose que vous avez apporté un matériel sophistiqué de détection d'explosif...

L'ignorant, Ortega a fait deux pas vers la cuve de décantation et a plongé son regard dans les tourbillons verdâtres.

— C'est une des putes de ce soir ? a-t-elle demandé.

Carnage a reniflé.

— Eh bien... on peut dire ça ! J'aimerais cependant que vous compreniez la différence entre les produits des boutiques pourries sur la côte et ce que nous proposons ici...

— Moi aussi, a répondu Ortega, les yeux toujours levés vers le corps. Où l'avez-vous eu, celui-là ?

— Comment le saurais-je ? a répondu Carnage en étudiant ses ongles avec attention. Oh, nous pourrions retrouver la facture, si vous insistez ! À vue de nez, je dirais qu'il vient de chez Nippon Organics, ou d'un des cartels de la Côte pacifique... Est-ce important ?

Je me suis approché de la cuve et j'ai contemplé l'enveloppe. Un corps mince, dur et brun, aux yeux japonais délicatement bridés sur des pommettes incroyablement hautes... souple, flexible, avec de longues mains d'artiste, musclé pour le combat rapide. Ses cheveux noirs flottaient comme des algues dans le fluide de la cuve.

Un tech-ninja. Le corps dont je rêvais à l'âge de quinze ans pendant les journées pluvieuses de Newpest. Il n'était guère différent de l'enveloppe que je portais sur Sharya, ou de celle que j'avais achetée avec mon premier gros contrat à Millsport, l'enveloppe dans laquelle j'avais rencontré Sarah.

Moi, de l'autre côté du miroir. Soudain, je me suis senti exilé dans une chair caucasienne, du mauvais côté du miroir.

Carnage s'est approché et a tapoté la glace.

— Vous appréciez, sergent Ryker ? a-t-il demandé, avant de continuer comme je ne répondais rien. Je suis sûr que oui, vu votre appétit pour... les bagarres. Les caractéristiques de cette enveloppe sont remarquables. Châssis armé, os articulés avec un alliage de moelle de culture aux ligaments polyliés, tendons renforcés au carbone, un neurachem Khumalo...

— J'ai un neurachem, ai-je commenté, pour dire quelque chose.

— Je sais tout sur votre neurachem, sergent Ryker, a-t-il rétorqué et, malgré la mauvaise qualité de sa voix, j'ai perçu un plaisir gluant. Arène vous a passé au scan quand vous étiez au placard. Il a été question de vous acheter, vous savez. Physiquement, je veux dire. Votre enveloppe aurait pu servir dans un match d'humiliation. Truqué, bien sûr... nous n'aurions

jamais pu nous permettre d'en organiser un véritable ici. Ce serait... criminel. (Carnage a fait une pause dramatique.) Mais il a été décidé que les matchs d'humiliation ne correspondaient pas à... l'esprit de l'établissement. Trop bas de gamme, vous comprenez. Il n'y aurait pas eu de véritable challenge. Quelle tristesse. Avec tous vos amis, nous aurions fait salle comble.

Je ne l'écoutais pas vraiment. Puis, prenant enfin conscience que Ryker était en train de se faire insulter, je me suis tourné pour fixer Carnage avec ce qui semblait être le regard approprié.

— Mais je digresse, a continué le synthétique. Je voulais simplement dire que votre neurachem est à ce système ce que ma voix est à celle d'Anchana Salomão. Ce corps possède un neurachem Khumalo, breveté par Cape Neuronics l'année dernière. Un développement aux proportions quasi spirituelles... Pas d'amplificateurs synaptiques chimiques, pas de servopuces ou de câblage implanté. Le système est intégré et répond directement à la pensée. Réfléchissez à cela, sergent. Les autres mondes n'ont pas encore le droit de se le procurer, et les NU hésitent à imposer un embargo colonial de dix ans, même si je doute de l'efficacité d'une telle...

— Carnage, s'est impatientée Ortega derrière lui, pourquoi n'avez-vous pas encore décanté l'autre combattant ?

— Mais nous sommes en train, lieutenant, a dit Carnage en agitant une main vers les tubes sur la gauche.

Un bruit de machinerie lourde s'est fait entendre derrière nous. Scrutant la pénombre, j'ai distingué un gros chariot élévateur automatique qui roulait devant les rangées de conteneurs. Il s'est arrêté et les fourches se sont levées pour saisir un tube et l'extraire de son berceau, tandis que de petits servos déconnectaient les câblages. La séparation achevée, la machine a reculé avec lenteur, puis s'est dirigée vers la cuve de décantation vide, après un virage serré.

— Le système est entièrement automatique, a commenté Carnage.

Sous la cuve, j'ai remarqué une rangée de trois orifices circulaires, comme les ports de déchargement d'un cuirassé IP. Le chariot s'est élevé dans un bruit de pistons et a chargé le tube dans l'orifice central. Celui-ci, bien ajusté, a tourné de quatre-

vingt-dix degrés avant qu'un couvercle d'acier se referme. Sa tâche accomplie, la fourche élévatrice est redescendue et le moteur s'est coupé.

J'ai regardé la cuve.

Le processus, qui m'a semblé long, a probablement pris moins d'une minute. Une trappe s'est ouverte dans le sol et une nuée de bulles d'argent s'est élevée. Le corps les a suivies, en dérivant derrière elles. Il est d'abord resté prostré comme un fœtus, tournant dans les courants, puis ses bras et ses jambes ont commencé à se déplier, aidés par les câbles de contrôle accrochés à ses poignets et à ses chevilles. Son ossature était plus lourde que celle de l'enveloppe Khumalo ; son corps était trapu et plus musclé, mais de même couleur. Un visage massif au profil de faucon s'est tourné lentement vers nous.

— Un Martyr de la main droite de Dieu, a expliqué Carnage, radieux. Pas vraiment, bien sûr, mais le type racial correspond, et il possède un authentique système de réponse améliorée de type « Volonté de Dieu ». (Il a jeté un œil sur l'autre cuve.) Les marines de Sharya étaient de toutes origines, mais il y avait assez de Japs pour que notre mise en scène soit crédible.

— Où est le challenge ? ai-je demandé. Un neurachem dernier cri contre de la biomeca sharyanne vieille d'un siècle...

Le visage de silicone de Carnage s'est fendu d'un sourire.

— Tout dépendra des combattants. Il paraît qu'il faut un peu de temps pour s'acclimater au Khumalo et, pour être honnête, ce n'est pas toujours la meilleure enveloppe qui gagne. La victoire est une question de psychologie. D'endurance, de tolérance à la douleur...

— De sauvagerie, ajouta Ortega. De manque d'empathie...

— Des trucs comme ça, a acquiescé le synthétique. C'est ce qui rend les choses excitantes. Si vous venez ce soir, lieutenant, sergent, je suis sûr que nous pourrions vous trouver deux sièges dans le fond.

— Vous serez le commentateur ?

J'entendais déjà les slogans imagés tonnant dans les haut-parleurs et je voyais le ring noyé de lumière crue, la foule rugissante dans la pénombre des gradins, l'odeur de sueur et le goût du sang.

— Bien sûr, a dit Carnage en plissant les yeux. Vous n'avez pas été absent si longtemps, vous savez.

— Et si nous cherchions les bombes ? a lancé Ortega.

Il nous a fallu plus d'une heure pour fouiller la soute, cherchant des bombes imaginaires, sous le regard amusé de Carnage. Au-dessus, les deux enveloppes destinées à se massacrer dans l'arène nous dominaient du haut de leur matrice de verre. Malgré leurs yeux fermés et leur visage rêveur, le poids de leur présence était presque insupportable.

CHAPITRE 20

Ortega m'a laissé sur Mission Street alors que le soir tombait sur la ville. Elle n'avait pas prononcé deux mots pendant le vol de retour. S'obliger à se souvenir que je n'étais pas Ryker devait lui peser. Mais quand je me suis frotté les épaules avant de sortir de la voiture, elle a ri.

— Restez près du *Hendrix*, demain, a-t-elle dit. J'aimerais que vous parliez à quelqu'un... mais la rencontre risque de prendre du temps à organiser.

— D'accord, ai-je répondu.

— Kovacs...

Je me suis retourné. Elle s'était penchée pour me regarder par la portière ouverte. Posant mon bras sur la carrosserie, j'ai levé les yeux vers elle. Une longue pause a suivi, durant laquelle j'ai senti l'adrénaline monter.

— Oui ?

Elle a hésité de nouveau.

— Carnage cachait quelque chose, n'est-ce pas ?

— Vu la façon dont il parlait, je dirais oui.

— C'est ce que je pensais, a-t-elle dit en tapotant sur la console de contrôle. (La porte a commencé à descendre.) À demain.

J'ai regardé la voiture s'éloigner dans le ciel et j'ai soupiré. Aller voir Ortega était la bonne décision, mais je ne m'étais pas attendu que ce soit si dur. Entre Ryker et elle, l'alchimie avait dû être dévastatrice. Je me rappelais avoir lu que les phéromones initiales de deux corps attirés l'un par l'autre subissaient une forme d'encodage : plus longtemps lesdits corps étaient à proximité, plus ils étaient intensément liés. Aucun des biochimistes interrogés ne comprenait le processus, mais ils avaient fait des essais et joué avec en laboratoire. Résultat, l'empathine et ses dérivés.

De la chimie. Je me remettais juste du cocktail offert par le corps de Miriam Bancroft et je n'avais pas besoin de ça.

Je n'ai pas besoin de ça, me suis-je répété. C'était indiscutable.

L'hologramme du joueur de guitare gaucher flottait à l'extérieur du *Hendrix*, au-dessus des têtes des passants. J'ai soupiré de nouveau avant de me mettre en route.

À mi-chemin, un véhicule automatique est passé près de moi. Il ressemblait plus ou moins aux robots qui nettoyaient les rues de Millsport et je n'y ai pas prêté attention. Quelques secondes plus tard, j'étais noyé sous la transmission de la machine :

En direct des Maisons des Maisons des Maisons des Maisons des Maisons des Maisons...

Les voix grognaient et murmuraient, mâles et femelles confondues. On aurait dit une chorale en proie à un orgasme. Il était impossible d'échapper aux images, qui couvraient un large spectre de préférences sexuelles. Un tourbillon d'impressions sensorielles fugaces.

Véritables...

Entier...

Reproduction sensorielle...

Sur mesure...

Et, comme pour prouver le dernier point, les images d'abord lancées au hasard ont muté en une diffusion rapide de diverses combinaisons hétérosexuelles. Ils avaient dû analyser mes réactions et réagir en conséquence. Très high-tech.

La transmission s'est achevée par un numéro de téléphone en lettres brillantes accompagné d'une image de pénis en érection dans les mains d'une brune à cheveux longs et au sourire écarlate. Elle a regardé la caméra. Je pouvais sentir ses doigts.

« *La Tête dans les Nuages*, a-t-elle soufflé. Nous vous attendons. Vous n'avez peut-être pas les moyens de monter, mais vous pouvez certainement vous offrir ceci. »

Sa tête s'est baissée et ses lèvres ont glissé sur le pénis. Comme si c'était le mien. Puis les longs cheveux ont peu à peu couvert l'image. Je me suis retrouvé dans la rue, couvert d'une

fine pellicule de sueur. Le véhicule automatique a continué sa route. Certains des piétons, prévenus, s'écartaient rapidement du rayon de transmission.

Le numéro de téléphone était inscrit dans mon esprit avec une clarté étonnante.

La sueur s'est transformée en frisson. J'ai relâché les épaules et j'ai repris ma route, essayant de ne pas remarquer les regards compréhensifs des gens autour de moi. J'avais atteint le rythme de croisière quand un vide s'est ouvert dans les promeneurs et j'ai vu la longue limousine garée devant les portes du *Hendrix*.

Mes nerfs à vif ont propulsé ma main sur la crosse du Nemex avant que je reconnaisse le véhicule de Bancroft. J'ai expiré longuement et fait le tour de la voiture pour découvrir que le compartiment du chauffeur était vide. Je me demandais quoi faire quand la portière arrière s'est ouverte. Curtis en est sorti.

— Nous devons parler, Kovacs, a-t-il dit sur un ton viril qui a failli me faire pousser un ricanement hystérique. Il est temps de faire un choix...

Je l'ai étudié de haut en bas. La raideur de sa posture et de son attitude trahissait une amélioration chimique. J'ai décidé de la jouer amusé.

— Bien sûr. Dans la limousine ?

— C'est serré à l'intérieur. Et si vous m'invitiez dans votre chambre ?

J'ai plissé les yeux. Il y avait une hostilité indiscutable dans le ton du chauffeur et une indéniable bosse érectile sous sa livrée immaculée. D'accord, j'en avais une similaire, en pleine détumescence, mais la voiture de Bancroft était blindée contre les transmissions. La brune n'avait pas agi sur lui.

J'ai désigné l'entrée de l'hôtel.

— OK, allons-y.

Les portes se sont ouvertes pour nous laisser passer et le *Hendrix* s'est éveillé.

— Bonsoir, monsieur. Vous n'avez pas de visiteur ce soir...

Curtis a reniflé.

— Déçu, Kovacs ?

— ... et vous n'avez reçu aucun appel depuis votre départ, a continué l'hôtel. Souhaitez-vous faire admettre cette personne en tant qu'invité ?

— Ouais. Vous avez un bar ?

— J'ai dit dans votre chambre, a grogné Curtis derrière moi avant de gémir en s'emplâtrant le tibia sur une des tables basses du grand hall.

— Le *Midnight Lamp* est situé à cet étage, a répondu l'hôtel. Mais il n'a pas été utilisé depuis un certain temps.

— J'ai dit...

— Taisez-vous, Curtis. « Jamais le premier soir », ça vous rappelle quelque chose ? Le *Midnight Lamp* me paraît parfait. Allumez-le.

De l'autre côté du hall, à côté de la console d'enregistrement, une grande section du mur a glissé sur le côté et des lumières se sont allumées dans l'espace situé derrière. Je me suis approché, Curtis protestant derrière moi, et j'ai levé les yeux sur la volée de marches qui menait au bar.

— Ça ira. Venez.

L'imagination du décorateur laissait à désirer. Les murs ornés de tourbillons bleus et violets étaient constellés d'horloges indiquant soit minuit, soit quelques minutes avant. Les horloges étaient mêlées à des lampes, de toutes les formes connues, des lampes préhistoriques en terre cuite jusqu'aux cylindres lumineux à dégradation d'enzymes. Le bar central avait la forme d'un cadran de compte à rebours. Des banquettes et des tables au plateau en forme d'horloge étaient disposées autour. Un robot composé entièrement de pendules et de lampes attendait, immobile, à côté de la douzième heure.

L'absence totale d'autres clients rendait le lieu encore plus étrange. J'ai senti Curtis se calmer un peu.

— Que puis-je vous servir, messieurs ? a demandé la machine, de façon assez inattendue.

Il n'avait pas de haut-parleur visible. Son visage était une antique horloge analogique aux bras fins et baroques et aux heures inscrites en chiffres romains. Un peu troublé, je me suis tourné vers Curtis dont le visage n'était pas un appel à la sobriété.

— Vodka, a-t-il dit. Glacée.

— Et un whisky. De la même marque que celui de ma chambre. À température ambiante. Le tout sur ma note...

Le visage de pendule s'est incliné légèrement et un bras articulé s'est balancé pour choisir des verres sur une étagère. L'autre bras, qui se terminait en lampe, a versé les alcools.

Curtis a avalé une bonne dose de vodka. Il a pris une longue inspiration, puis a poussé un grognement satisfait. J'ai siroté mon whisky, plus circonspect, me demandant depuis combien de temps du liquide n'avait pas coulé dans les tuyaux et les buses du bar. Mes peurs se sont vite révélées injustifiées et j'ai laissé l'alcool couler dans mon estomac.

Curtis a reposé son verre.

— Vous êtes prêt à parler, maintenant ?

— D'accord, Curtis. Je suppose que vous m'apportez un message.

— Ouais, a-t-il répondu, d'une voix suraiguë. La dame demande si oui ou non vous allez accepter son offre généreuse. C'est tout. Je dois vous laisser le temps de la réflexion, alors je vais finir mon verre...

J'ai contemplé une lampe de sable martienne suspendue sur le mur opposé. Je commençais à comprendre l'humeur de Curtis.

— On fait le dur pour défendre son territoire, hein ?

— Ne me cherchez pas, Kovacs, a-t-il répondu, à bout de nerfs. Un mot de trop, et je...

— Et vous quoi ?

J'ai posé mon verre et je lui ai fait face. Il avait moins de la moitié de mon âge subjectif... un gamin jeune et musclé, chimiquement emballé dans l'illusion qu'il était dangereux. Il me rappelait tellement celui que j'étais à vingt ans que ça me rendait dingue.

Il fallait le secouer.

— Vous quoi ?

Curtis a avalé sa salive.

— J'étais dans les marines provinciaux.

— Comme pin-up ? (J'ai failli le pousser sur la poitrine, mais je me suis ravisé, honteux. J'ai baissé la voix.) Écoutez, Curtis. Ne nous faites pas subir ça.

— Vous pensez être un dur, hein ?

— Ce n'est pas une question de dur, C... urtis. (J'avais failli l'appeler crétin. C'était comme si une partie de moi voulait se battre.) Nous faisons partie de deux espèces différentes. Que vous apprennent-ils dans les marines provinciaux ? Le combat au corps à corps ? Vingt-sept façons de tuer un homme à mains nues ? Peut-être, mais derrière tout cela, vous restez un homme. Je suis un Diplo.

Il est venu me chercher tout de même, avec un direct censé me distraire tandis que le coup de pied latéral fonçait vers ma tête. Oh, le geste était bon, s'il réussissait, mais le tout était tellement téléphoné... La faute aux chimiques, sans doute. Dans un vrai combat, personne ne donne de coups de pied au-dessus de la ceinture. J'ai évité le direct et le pied d'un même mouvement et j'ai attrapé sa cheville. Une rotation sèche et Curtis a dérapé avant de s'écraser sur le comptoir du bar. Je lui ai fracassé le visage sur la surface brillante et je l'ai maintenu là en le tenant par les cheveux.

— Tu vois ce que je veux dire ?

Il a fait des bruits étouffés et s'est débattu tandis que le barman restait immobile. Le sang de son nez cassé se répandait sur le comptoir. J'ai étudié les formes qu'il prenait, me concentrant. Résister à mon conditionnement était presque douloureux.

Saisissant son bras droit, je l'ai remonté derrière l'épaule. Il a arrêté de se débattre.

— Bien. Maintenant, tu restes tranquille, ou je le casse. Je ne suis pas d'humeur. (En parlant, je l'ai rapidement fouillé. Un petit tube plastique m'attendait dans la poche intérieure de sa veste.) A-ha ! Quelles merveilles s'est-on injecté dans le système ce soir ? Des amplificateurs d'hormones, si j'en crois la taille de cette érection.

Levant le tube à la lumière, j'ai vu des milliers de petits éclats de cristaux.

— Conditionnement militaire. Où as-tu récupéré ça, Curtis ? Un cadeau de libération des marines ?

J'ai continué la fouille et j'ai trouvé le système d'injection, un minuscule pistolet avec une fenêtre d'insertion et une bobine magnétique. Il suffisait de verser les cristaux et de fermer la fenêtre. Le champ magnétique les alignait et l'accélérateur les crachait à la vitesse de pénétration.

Pas très différent du pistolet de Sarah... Pour les médics de combat, c'était une alternative robuste, et donc populaire, aux hyposprays.

J'ai relevé Curtis et je l'ai repoussé. Il a réussi à rester debout, en se serrant le nez d'une main et en me regardant méchamment.

— Lève la tête pour arrêter le saignement, ai-je dit. Allez, je ne vais pas te faire mal.

— Engulé de da bère.

J'ai montré les cristaux et le petit pistolet.

— Où as-tu eu ça ?

— Suce ba bite, Kovacs.

Curtis a penché la tête en arrière en essayant de me regarder en même temps. Ses yeux ont roulé dans leurs orbites comme ceux d'un cheval affolé.

— Je ne dirais bas un bot !

— Très vertueux de ta part, ai-je soupiré en posant les cristaux sur la table. Alors laisse-moi te dire quelque chose, à la place. Tu veux savoir comment on fabrique un Diplo ? Je vais te l'apprendre. Ils prennent ta psyché, et ils en grillent les mécanismes de limitation de violence. Les signaux de reconnaissance de soumission, les dynamiques de hiérarchie, les loyautés au groupe. Tout ça disparaît, un neurone à la fois... pour être remplacé par une volonté consciente de faire mal.

Il m'a regardé en silence.

— Tu comprends ? Il aurait été plus facile pour moi de te tuer. Il a fallu que je me force pour m'arrêter. C'est ça un Diplo, Curtis. Un humain réassemblé. Un artifice.

Le silence s'est éternisé. Aucun moyen de savoir s'il comprenait ou pas. J'ai repensé au jeune Takeshi Kovacs à Newpest, un siècle et demi plus tôt. Non, il ne comprenait sans

doute pas. À cet âge-là, une telle description m'aurait fait fantasmer.

J'ai haussé les épaules.

— Au cas où tu ne l'aurais pas encore deviné, la réponse à la question de la dame est « non ». Je ne suis pas intéressé. Voilà. Tu dois être content, et ça ne te coûte qu'un nez cassé pour l'apprendre. Si tu ne t'étais pas dosé jusqu'aux oreilles, ça t'aurait coûté encore moins cher. Dis-lui que je la remercie, que l'offre a été appréciée à sa juste valeur, mais qu'il se passe trop de choses ici pour que j'arrête. Dis-lui que l'affaire commence à me plaire.

Un léger toussotement a résonné à l'entrée du bar. J'ai levé les yeux pour voir une silhouette en costume, au crâne surmonté d'une iroquoise écarlate.

— Je dérange ? a demandé l'Iroquois.

Sa voix était calme et détendue. Ce n'était pas un des lourds de Fell Street.

J'ai pris mon verre sur le bar.

— Pas du tout, sergent. Venez nous rejoindre. Que voulez-vous boire ?

— Un rhum hors d'âge, a répondu le policier en se dirigeant vers nous. S'ils en ont. Un petit verre.

J'ai levé un doigt vers la gueule d'horloge. Le barman a sorti un verre carré et l'a rempli d'un superbe liquide ambré. L'Iroquois est passé devant Curtis, lui a jeté un coup d'œil étonné, et a pris le rhum.

— Merci, a-t-il dit en buvant une gorgée et en inclinant la tête. Pas mal. J'aimerais vous parler, Kovacs. En privé.

Nous avons tous deux fixé Curtis des yeux. Le chauffeur m'a jeté un regard plein de haine, mais le nouvel arrivant avait désamorcé l'affrontement. Le flic a désigné la sortie du menton.

Curtis est parti, se tenant toujours le nez. L'Iroquois l'a suivi des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse, puis il s'est tourné vers moi.

— C'est vous qui lui avez fait ça ?

J'ai acquiescé.

— J'ai répondu à la provocation. La situation le dépassait. Il pensait protéger quelqu'un...

— Eh bien, je suis ravi qu'il ne me protège pas !

— Comme j'ai dit, il était dépassé. J'ai réagi un peu fort.

— Oh, vous n'avez pas besoin de m'expliquer ! a dit le flic en se penchant sur le bar et en regardant autour de lui avec intérêt. (Je l'ai reconnu. Le complexe de stockage de Bay City, le flic qui avait peur que son badge ternisse.) Il a l'air vexé... S'il porte plainte, nous serons forcés de repasser la bande d'enregistrement de cet endroit.

— Vous avez un mandat ? ai-je demandé avec une légèreté que je ne ressentais pas.

— Presque. Ça prend des plombes à obtenir avec le département juridique... Putains d'IA. Écoutez, je voulais vous présenter mes excuses pour la conduite de Mercer et de Davidson... pour la façon dont ils se sont comportés au commissariat. Ils peuvent se montrer très cons, parfois, mais au fond ce ne sont pas de mauvais gars...

— Laissez tomber, ai-je dit en agitant mon verre.

— Bien. Je m'appelle Rodrigo Bautista... Je suis sergent, et le partenaire d'Ortega, la plupart du temps... (Il a vidé son verre et m'a souri.) Sans autre attache, je précise.

— C'est noté, ai-je dit avant de faire signe au barman de remplir de nouveau nos verres. Dites-moi, vous allez tous chez le même coiffeur ou c'est un genre de rituel tribal ?

— Le même coiffeur, a répondu Bautista en haussant les épaules. Un vieux mec, sur Fulton. Un ancien taulard. Apparemment, les Iroquois étaient à la mode quand ils l'ont mis au placard. C'est le seul style qu'il connaisse, mais il est gentil et pas cher. Un de nous a commencé à y aller il y a quelques années et ensuite le type nous a fait des réductions. Vous savez ce que c'est...

— Mais pas Ortega.

— Elle se coupe les cheveux elle-même, a répondu Bautista avec un petit geste d'impuissance. Elle possède un petit scanner holocast... Elle dit que ça améliore sa coordination spatiale, ou un truc dans ce genre.

— Le résultat est... différent.

— Ouais. Différente. Bonne définition d'Ortega. (Bautista a fait une pause, le regard dans le vide. Puis il a bu une gorgée.) C'est pour elle que je suis là.

— Oh ! oh ! Un avertissement amical ?

Bautista a fait une grimace.

— Eh bien, ça va être amical, c'est sûr ! Je tiens à mon nez.

J'ai ri malgré moi. Bautista a souri.

— Le truc, c'est que vous voir avec ce visage, ça la déchire. Ryker et elle étaient très proches. Elle a fini de payer l'amortissement de l'enveloppe depuis un an maintenant et, sur le salaire d'un lieutenant, c'était pas facile... Elle ne s'était pas doutée que cet enculé de Bancroft pourrait aligner autant pour obtenir ce corps. Après tout, Ryker n'est pas tout jeune et il n'a jamais été un top model...

— Il a un neurachem, ai-je souligné.

— Oh, oui ! Il a un neurachem. (Bautista a eu un geste vague.) Vous l'avez essayé ?

— Deux fois.

— C'est comme danser le flamenco sur un trampoline, hein ?

— Il est un peu rude, ai-je avoué.

Cette fois, nous avons ri tous les deux. Quand nous nous sommes calmés, le flic s'est concentré sur son verre. Il est devenu sérieux.

— Je n'essaie pas de vous faire plier. Tout ce que je veux dire, c'est : allez-y mollo. Ce n'est pas ce dont elle a besoin en ce moment.

— Moi non plus, ai-je répondu. Ce n'est même pas ma putain de planète.

Bautista a semblé compatir, à moins qu'il soit seulement un peu bourré.

— Harlan est très différent, je suppose.

— Vous supposez bien. Écoutez, je ne veux pas être brutal, mais est-ce que quelqu'un a expliqué à Ortega que la condamnation de Ryker en fait presque un vrai mort ? Elle ne va pas l'attendre deux cents ans, tout de même ?

Le flic m'a regardé en plissant des yeux.

— Vous avez entendu parler de Ryker, hein ?

— Je sais qu'il a plongé pour deux siècles. Je sais aussi pourquoi il est tombé.

Des éclats de douleur passée dansèrent dans les yeux de Bautista. Parler des collègues corrompus ne devait pas être drôle. Un instant, j'ai regretté ce que j'avais dit.

Couleur locale. Absorbe.

— Vous voulez vous asseoir ? a dit le flic sans joie, cherchant un tabouret de bar. Dans une des alcôves, peut-être ? L'explication va prendre un certain temps...

Nous nous sommes installés à une table et Bautista a cherché son paquet de cigarettes. J'ai sursauté mais, quand il m'en a proposé une, j'ai secoué la tête. Comme Ortega, il a eu l'air surpris.

— J'arrête.

— Dans cette enveloppe ? a demandé Bautista avec respect derrière un voile de fumée bleue. Félicitations.

— Merci. Vous alliez me parler de Ryker...

— Ryker ne travaillait avec nous que depuis deux ans. Avant, il était aux Vols d'enveloppes. Un service plutôt sophistiqué, comparé à nous... Il n'est pas facile de piquer une enveloppe intacte et les criminels sont d'une catégorie évoluée. Il y a un certain recoupement avec le boulot des Dommages organiques... surtout quand ils commencent à transformer les corps en pièces détachées. Dans des endroits comme la clinique Wei.

— Oh ? ai-je demandé, d'un ton neutre.

— Ouais, un inconnu nous a fait gagner un temps fou là-bas. Il a transformé l'endroit en solderie de pièces détachées. Mais je suppose que vous ne savez rien.

— Les faits ont dû se produire après ma sortie.

— Ouais. Bon... à l'hiver 09, Ryker était sur la piste d'une fraude à l'assurance... Vous voyez le principe : les cuves des clones de réenveloppement payés par l'assurance qui se retrouvent être vides, et les corps disparus. Corps qui sont utilisés dans une sale petite guerre dans le Sud. Corruption à haut niveau... C'est monté jusqu'au Présidium des NU avant de redescendre. Quelques têtes sont tombées et Ryker est devenu un héros.

— Tant mieux pour lui.

— À court terme, oui. Mais ici, les héros sont connus, et ils lui ont fait la totale. Interviews sur WorldWeb One, et même une liaison avec Sandy Kim qui lui a valu les gros titres. Avant que tout soit oublié, Ryker a demandé son transfert aux Dommages organiques. Il avait déjà travaillé deux fois avec Ortega, il connaissait le programme. Le département ne pouvait rien lui refuser, surtout après sa connerie de discours où il disait qu'il voulait travailler « là où il ferait une différence »...

— Et il l'a faite ? La différence, je veux dire ?

Bautista a gonflé les joues.

— C'était un bon flic. Je crois. Le premier mois, Ortega aurait peut-être pu vous donner un avis objectif. Mais ils se sont mis ensemble et sa capacité de jugement a explosé en vol.

— Vous désapprouvez ?

— Eh, je n'ai pas à désapprouver ! Vous ressentez ces choses-là pour quelqu'un, vous arrêtez de réfléchir. C'est humain. Quand Ryker a merdé, Ortega était partie pour le suivre...

J'ai pris nos verres et je les ai fait remplir de nouveau.

— Vraiment ? Je pensais qu'elle l'avait arrêté.

— Où avez-vous entendu ça ?

— Au cours d'une discussion. La source n'était pas sûre. Ce n'est pas vrai ?

— Non. Dans la rue, certaines ordures aiment bien en rajouter. Je crois que l'idée de nous voir nous planter les uns les autres les fait jouir. En fait, les Affaires internes ont choppé Ryker dans l'appartement d'Ortega.

— Oooh !

— Ouais, depuis, elle a un pointeur laser au cul, a expliqué Bautista en prenant son nouveau verre. Elle ne le montre jamais, vous savez. Elle s'est mise aussi sec à contester les charges des Affaires internes.

— D'après ce que j'ai entendu, ils ont pris Ryker la main dans le sac. Ils l'ont grillé.

— Ouais, votre source avait au moins ça de bon, a répondu l'Iroquois, pensif, comme s'il hésitait à poursuivre. Ortega affirme que Ryker s'est fait piéger par un connard tombé en 09. Et c'est vrai qu'il a énervé un paquet de gens.

— Mais vous ne croyez pas à cette version.

— J'aimerais. Ryker était un bon flic. Mais, comme je l'ai dit, l'unité des Vols d'enveloppes avait affaire à une classe de criminels intelligents... Avec eux, il fallait être prudent. Les criminels intelligents ont des avocats encore plus intelligents et on ne peut pas les secouer comme on veut. Les Dommages organiques traitent tout le monde, des racailles aux mecs des plus hauts échelons. Nous avons plus de liberté. C'est ce que tu voulais... pardon, ce que *Ryker* voulait quand il a demandé son transfert. Plus de liberté. (Bautista a posé son verre en s'éclaircissant la voix. Il m'a regardé dans les yeux.) Je crois que Ryker s'est un peu laissé aller.

— Blam, blam, blam ?

— Quelque chose comme ça. Je l'ai vu conduire des interrogatoires. Il était sur le fil du rasoir. Un dérapage et... (Il y avait de la peur à présent dans les yeux de Bautista. La peur avec laquelle il vivait tous les jours.) Avec certains de ces enfoirés, il est facile de perdre son sang-froid. Si facile. Je crois que c'est ce qui s'est passé.

— Mes sources m'ont dit qu'il en avait vémé deux et qu'il en avait laissé deux avec leurs piles intactes. Pour un homme intelligent, c'est agir à la légère.

Bautista a secoué la tête.

— C'est l'argument d'Ortega. Mais il ne tient pas. Tout s'est passé dans une clinique au noir de Seattle. Les deux mecs respiraient encore quand ils sont sortis du bâtiment. Ils ont pris une voiture et se sont envolés. Ryker a fait cent vingt-quatre trous dans la carrosserie au moment du décollage. En pleine heure de pointe... Les deux hommes se sont écrasés dans le Pacifique. L'un est mort aux commandes, l'autre à l'impact. Ils ont coulé. Ryker était en dehors de sa juridiction et les flics de Seattle n'aiment pas que les badges d'une autre ville arrosent la circulation. L'équipe de récupération ne l'a pas laissé approcher des corps. Tout le monde a été très surpris quand les piles se sont révélées être catholiques. La police de Seattle a eu du mal à l'accepter. Ils ont creusé un peu plus profond et il s'est avéré que les stickers d'objection de conscience étaient faux. Des faux fabriqués par quelqu'un qui s'y prenait comme un manche...

— Ou qui était très pressé.

Bautista a claqué des doigts avant de pointer l'index vers moi. Il était un peu bourré.

— C'est ça. D'après les Affaires internes, Ryker a merdé en laissant les témoins s'échapper, et son seul espoir était de coller des étiquettes « ne pas déranger » sur leur pile. Bien sûr, quand ils ont été ramenés, ils ont juré leurs grands dieux que Ryker s'était présenté sans mandat, qu'il les avait trompés et qu'il avait pénétré de force dans la clinique... Ils n'avaient pas voulu répondre à ses questions, et Ryker avait commencé à jouer à « Un deux trois, soleil » avec un blaster à plasma.

— Ils mentaient ?

— Pour le mandat ? Non. Ryker n'avait rien à faire là. Pour le reste ? Qui sait ?

— Qu'a dit Ryker ?

— Il a nié.

— C'est tout ?

— Nan, sa version est plus longue... Il a déclaré qu'il était entré dans la clinique au bluff, sur la foi d'un tuyau... et qu'ils s'étaient soudain mis à lui tirer dessus. Il affirme qu'il en a peut-être touché un, mais pas à la tête ; que la clinique a dû faire venir deux employés et les sacrifier avant son arrivée. Et, bien sûr, il déclare tout ignorer de cette histoire de faux. (Bautista a haussé les épaules.) Ils ont trouvé le faussaire qui jure que Ryker l'a engagé. L'homme a été testé au polygraphe. Mais il a dit aussi que Ryker l'avait appelé... l'ordre n'avait pas été passé en personne. Liaison virtuelle.

— Qui peut être facilement truquée.

— Ouais, a répondu Bautista, satisfait. Sauf que le faussaire raconte aussi qu'il avait déjà travaillé pour Ryker, cette fois en personne, et le polygraphe confirme. Bien sûr, les Affaires internes ont voulu savoir pourquoi Ryker n'était pas venu avec des renforts. Ils ont trouvé des témoins dans la rue qui ont affirmé que Ryker se conduisait comme un maniaque, tirant n'importe comment, essayant d'abattre la bagnole. La police de Seattle a moyennement apprécié.

— Cent vingt-quatre trous, ai-je murmuré.

— Ouais. Ça fait beaucoup. Ryker voulait vraiment les avoir.

— Il s'agissait peut-être d'un traquenard...

— Peut-être. Il y a de nombreuses possibilités. Mais le fait est que tu... merde, désolé... le fait est que *Ryker* avait été trop loin et que, quand la branche a cassé, il n'y a eu personne pour le rattraper.

— Donc, Ortega croit à l'histoire du traquenard, elle défend Ryker et se bat contre la version des Affaires Internes. Et quand Ryker perd... quand Ryker perd, elle paie l'amortissement du corps pour qu'il ne parte pas en salle des ventes. Et elle part chercher de nouvelles preuves, c'est ça ?

— Bien vu. Elle a déjà fait appel, mais il y a une franchise de deux ans après la sentence avant de commencer la procédure. (Bautista a laissé échapper un long soupir.) Comme je disais, ça la déchire.

Nous avons gardé le silence un instant.

— Vous savez, je crois que je vais rentrer, a soupiré Bautista. Être assis ici à parler de Ryker à Ryker... ça devient bizarre. Je ne sais pas comment fait Ortega.

— Ah, les joies des temps modernes ! ai-je dit en reposant mon verre.

— Ouais, je suppose. Je devrais être habitué. J'ai passé la moitié de ma vie à parler à des victimes qui portaient le visage d'autres personnes. Sans parler des ordures.

— Et où classez-vous Ryker ? Dans les victimes ou dans les ordures ?

Bautista a plissé le front.

— La question n'est pas sympa. Ryker est un bon flic qui a fait une connerie. Ça n'en fait pas une ordure. Ça n'en fait pas une victime non plus. Ça en fait seulement... quelqu'un qui a merdé. Moi, je n'en suis pas très loin.

— Bien sûr. Désolé. La fatigue. (Je me suis frotté le visage. Un Diplo était censé gérer la conversation mieux que ça.) Je sais de quoi vous parlez... L'impression m'est familière. Bon, il est l'heure d'aller se coucher. Si vous voulez un autre verre, n'hésitez pas, c'est pour moi...

— Non, merci, a répondu Bautista en finissant le sien. Une règle de vieux flic. Ne jamais boire seul.

— J'aurais dû être un vieux flic, ai-je dit en me levant. (J'ai titubé un peu. Ryker avait beau être un suicidaire de la

cigarette, il ne tenait pas bien l'alcool.) Vous trouverez la sortie, je suppose.

— Pas de problème. (Bautista s'est levé et a fait une demi-douzaine de pas avant de se retourner.) Oh oui... Cela va sans dire : cette conversation n'a pas eu lieu... d'accord ?

— Quelle conversation ?

Il a souri, amusé, et son visage a soudain semblé très jeune.

— Parfait. Bien. On se reverra sûrement.

— Sûrement.

Je l'ai regardé quitter le bar puis, à regret, j'ai lancé le conditionnement de contrôle diplo. Une fois désagréablement sobre, j'ai ramassé les cristaux de drogue de Curtis et je suis allé parler au *Hendrix*.

CHAPITRE 21

— Vous connaissez la synamorphestérone ?

— J'en ai entendu parler.

D'un air absent, Ortega a creusé le sable de la pointe de sa botte. La marée l'avait laissé humide et nos empreintes de pas se perdaient derrière nous.

La plage était déserte. Nous étions seuls, accompagnés des mouettes qui volaient en formation géométrique au-dessus de nos têtes.

— Expliquez-moi, puisque nous attendons...

— C'est une drogue de harem.

Quand je lui ai lancé un regard vide, Ortega a soupiré d'impatience. Elle se conduisait comme quelqu'un qui n'avait pas bien dormi.

— Je ne suis pas d'ici.

— Vous m'avez dit que vous aviez été sur Sharya.

— Oui, pour une opération militaire. Nous n'avons guère eu le temps de nous cultiver. Nous étions occupés à tuer des gens.

Ce qui n'était pas tout à fait vrai. Après le sac de Zihicce, les Diplos avaient été chargés de mettre en place un gouvernement favorable au Protectorat. Les fauteurs de troubles avaient été éliminés, les cellules de résistance infiltrées et écrasées, des collaborateurs avaient été introduits dans l'édifice politique. Dans l'intervalle, nous avions appris beaucoup sur la culture locale.

Ortega a protégé ses yeux et a étudié la plage. Aucun mouvement. Elle a soupiré de nouveau.

— La synamorphestérone est un amplificateur de réponses masculines. Elle augmente l'agression, les prouesses sexuelles, la confiance. Dans les rues du Moyen-Orient et d'Europe, ils l'appellent « l'Étalon »... dans le Sud, « Toro ». Nous n'en voyons pas beaucoup par ici. Ce qui m'arrange. D'après mes

informations, le résultat peut être assez méchant. Vous en avez fait l'expérience ?

— En quelque sorte.

La base de données du *Hendrix* m'avait appris la même chose la nuit dernière, de manière plus concise et avec plus de détails chimiques. L'attitude de Curtis correspondait à merveille aux symptômes et aux effets secondaires.

— Supposons que je veuille m'en procurer... où devrais-je aller ? Facilement, je veux dire.

Ortega m'a jeté un regard acéré, puis l'a baissé sur le sable sec.

— Comme je l'ai dit, nous n'en avons pas beaucoup ici, a-t-elle répété après une courte pause. Il faudrait chercher, trouver quelqu'un avec des contacts. Ou la faire synthétiser localement. Mais ça reviendrait sûrement plus cher que de l'acheter dans le Sud.

Ortega s'est arrêtée sur la crête d'une dune et a une fois de plus regardé autour d'elle.

— Putain, elle est où ?

— Elle ne viendra peut-être pas ? ai-je suggéré, morose.

Moi non plus, je n'avais pas bien dormi. J'avais passé la plus grande partie de la nuit après le départ de Rodrigo Bautista à réfléchir aux pièces manquantes du puzzle Bancroft et à combattre l'envie de fumer. Ma tête s'était à peine posée sur l'oreiller que le *Hendrix* m'avait réveillé pour un appel d'Ortega. Il était bien trop tôt.

— Elle viendra, a affirmé Ortega. La liaison est directe. L'appel est peut-être retardé par des vérifications de sécurité. En temps réel, ça ne fait que dix secondes que nous sommes là...

Le vent marin m'a fait frissonner. Au-dessus de nos têtes, les mouettes ont reproduit exactement la même formation géométrique. La virtualité n'était pas chère, elle n'était pas destinée à de longues immersions.

— Vous avez une cigarette ?

J'étais assis dans le sable froid, fumant avec une intensité mécanique quand quelque chose a bougé à l'extrême droite de la baie. Je me suis redressé et j'ai plissé les yeux avant de poser la main sur le bras d'Ortega. Le mouvement s'est transformé en

gerbe de sable ou d'eau, arrachée par un véhicule de surface qui fonçait vers nous en suivant la courbe de la plage.

— Je vous disais qu'elle viendrait.

— Ou que quelqu'un viendrait, ai-je murmuré en me levant et en cherchant mon Nemex.

Il n'était pas là... Peu de forums virtuels autorisaient les armes à feu dans leurs constructs. À la place, j'ai essuyé le sable de mes vêtements et je suis descendu vers la plage, en essayant de réprimer le sentiment que je perdais mon temps.

Le véhicule était à présent assez proche pour être visible, un point noir laissant une gerbe dans son sillage. J'entendais son moteur, un sifflement strident couvrant les cris mélancoliques des mouettes. Je me suis tourné vers Ortega qui le regardait s'approcher, impassible.

— Un peu excessif pour un coup de fil, non ?

Ortega a haussé les épaules et a jeté sa cigarette dans le sable.

— L'argent n'est pas systématiquement synonyme de bon goût.

Le gros point est devenu un jet de surface monoplace peint en rose iridescent. Il fonçait à la limite des vagues, projetant du sable et de l'eau. Mais, à quelques centaines de mètres, le pilote a dû nous voir, car le petit engin a tracé droit dans la mer, suivi par une gerbe deux fois plus haute que nous.

— *Rose* ? Un monoplace rose ?

Ortega a haussé de nouveau les épaules.

Le jet de surface s'est arrêté à une dizaine de mètres. Quand la tempête déchaînée par son arrivée s'est calmée, une trappe s'est ouverte ; une silhouette vêtue de noir et casquée en est descendue. La silhouette était féminine, on le voyait à travers la combinaison moulante, une combinaison qui s'achevait par des bottes décorées d'incrustations argent du talon aux orteils.

J'ai soupiré et j'ai suivi Ortega.

La femme a sauté dans l'eau et nous a aspergés pour nous accueillir, en essayant en même temps de défaire son casque. Une longue chevelure cuivrée s'est libérée sur les épaules de la combinaison. Elle a rejeté sa tête en arrière, révélant un large

visage aux yeux d'onyx, au nez délicatement arqué et à la bouche généreusement sculptée.

Les touches fantomatiques de la beauté de Miriam Bancroft avaient été effacées.

— Kovacs, je vous présente Leïla Begin, a dit Ortega. Mlle Begin, voici Takeshi Kovacs, l'enquêteur privé de Laurens Bancroft.

Ses grands yeux m'ont évalué avec franchise.

— Vous venez d'une autre planète ? a-t-elle demandé.

— C'est exact. De Harlan.

— Oui, le lieutenant m'en avait parlé. (Il y avait un certain éraillement dans la voix de Leïla Begin, un accent qui suggérait qu'elle n'avait pas l'habitude de parler amanglais.) J'espère que ça vous permettra d'avoir l'esprit ouvert...

— Ouvert à quoi ?

— À la vérité, a répondu Begin, surprise. Le lieutenant Ortega m'a dit que cette vérité vous intéressait. Si nous marchions un peu ?

Sans attendre ma réponse, elle a commencé à longer l'eau. J'ai échangé un regard avec Ortega qui a fait un signe du pouce, sans bouger. J'ai hésité un instant avant de suivre Leïla Begin.

— C'est quoi, cette histoire de vérité ?

— Vous avez été engagé pour découvrir qui a tué Laurens Bancroft, a-t-elle dit avec intensité. Vous souhaitez connaître la vérité sur la nuit où il est mort. N'est-ce pas ?

— Vous ne pensez pas que c'était un suicide ?

— Et vous ?

— J'ai posé la question le premier.

Un fin sourire s'est formé sur ses lèvres.

— Non, je ne le pense pas.

— Laissez-moi deviner. Vous accusez Miriam Bancroft.

Leïla Begin s'est arrêtée et s'est retournée sur un talon.

— Vous moquez-vous de moi, monsieur Kovacs ?

Quelque chose dans ses yeux m'a retiré toute envie de m'amuser. J'ai secoué la tête.

— Non, je ne me moque pas de vous. Mais j'ai raison, n'est-ce pas ?

— Avez-vous rencontré Miriam Bancroft ?

— Brièvement, oui.

— Vous la trouvez charmante, sans doute.

J'ai haussé les épaules.

— Un peu mordante, mais... oui, « charmante » est le qualificatif approprié.

Begin m'a regardé dans les yeux.

— C'est une psychopathe. Elle s'est éloignée. Après un moment, je l'ai suivie.

— Psychopathe est un terme vague, ai-je commenté en prenant garde à mes mots. Je l'ai vu appliquer à des cultures entières. On m'a traité de ça au moins une ou deux fois. La réalité est si flexible qu'il est difficile de dire qui en est déconnecté. Vous pourriez même dire que la distinction est superflue.

— Monsieur Kovacs, Miriam Bancroft m'a attaquée lors de ma grossesse et elle a tué mon enfant. Elle savait que j'attendais un bébé. Elle a agi avec préméditation. Avez-vous déjà été enceinte de sept mois ?

— Non.

— C'est dommage. C'est une expérience que nous devrions tous faire une fois.

— La loi serait difficile à faire passer.

Begin m'a étudié.

— Savez-vous ce que c'est que de perdre un être cher ? À vous voir, je dirais que oui... mais l'enveloppe n'est qu'apparence. Êtes-vous ce que vous semblez être, monsieur Kovacs ? Savez-vous ce qu'est une perte ? Une perte irrémédiable ?

— Je pense, oui, ai-je répondu, plus tendu que je l'aurais voulu.

— Vous comprendrez donc mes sentiments envers Miriam Bancroft. Sur Terre, les piles corticales sont installées après la naissance.

— D'où je viens aussi.

— J'ai perdu cet enfant. Aucune technologie ne me le ramènera.

Je ne pouvais dire si l'émotion dans la voix de Leïla Begin était réelle ou forcée, mais je perdais ma concentration. Je suis reparti du début.

— Ce qui ne donne pas à Miriam Bancroft un mobile pour tuer son mari.

— Bien sûr que si, a répondu Begin en me lançant de nouveau un long regard de côté. Ce n'était pas un incident isolé dans la vie de Laurens Bancroft. Où croyez-vous qu'il m'ait rencontrée ?

— À Oakland, je crois.

Le sourire s'est transformé en rire dur.

— Un bel euphémisme. Oui, il m'a rencontrée à Oakland. Il m'a rencontrée dans ce qu'ils appelaient « le viandard ». Ce n'est pas très classieux. Laurens a besoin d'humilier, monsieur Kovacs. C'est ce qui le fait bander. Il le faisait des dizaines d'années avant de me rencontrer et je ne vois pas ce qui l'empêcherait de continuer aujourd'hui.

— Et, soudain, Miriam a décidé que ça suffisait et l'a éliminé ?

— Elle en est capable.

— J'en suis sûr. (La théorie de Begin avait plus de trous qu'un déserteur sharyan, mais je n'allais pas les expliquer à cette femme.) Vous n'éprouvez aucun sentiment envers Bancroft lui-même, je suppose ? Positif ou négatif ?

Le sourire de nouveau.

— J'étais une pute, monsieur Kovacs. Une bonne. Une bonne pute ressent ce que le client veut qu'elle ressente. Il n'y a pas de place pour autre chose.

— Vous êtes capable d'étouffer vos sentiments, comme ça ?

— Parce que vous en êtes incapable ?

— D'accord... Que voulait vous faire ressentir Laurens Bancroft ?

Elle s'est arrêtée et m'a étudié. Je me sentais mal à l'aise, comme si elle m'avait giflé. À ces seuls souvenirs, un masque avait glissé sur son visage.

— L'abandon d'un animal, a-t-elle dit enfin. Puis de la gratitude abjecte. Et j'ai arrêté de les ressentir tous les deux quand il a arrêté de me payer.

— Que ressentez-vous à présent ?

— À présent ? (Leïla Begin a regardé la mer, comme pour comparer la température de la brise avec ce qu'elle avait dans le cœur.) À présent, je ne ressens rien, monsieur Kovacs.

— Vous avez accepté de me parler. Vous deviez avoir une raison.

— Le lieutenant me l'a demandé.

— C'est très gentil de votre part.

— Savez-vous ce qui s'est passé après ma fausse couche ?

— On m'a dit que vous avez été payée.

— Oui. Ce n'est pas agréable à entendre, n'est-ce pas ? Mais c'est ce qui s'est passé. J'ai pris l'argent de Bancroft et je me suis tue. C'était beaucoup d'argent. Mais je n'ai pas oublié d'où je venais. Je reviens à Oakland deux ou trois fois par an, je connais les filles qui bossent au viandard. Le lieutenant Ortega est apprécié, là-bas. De nombreuses filles lui doivent quelque chose. On pourrait dire que je rembourse d'anciennes faveurs.

— Et vous venger de Miriam Bancroft ne vous motive pas ?

— Me venger comment ? a demandé Leïla en riant de nouveau. Je vous donne des informations parce que le lieutenant me l'a demandé. Vous ne pourrez rien faire à Miriam Bancroft. C'est une Math. Elle est intouchable.

— Personne n'est intouchable. Pas même les Maths.

Begin m'a regardé tristement.

— Vous n'êtes pas d'ici. Ça se voit.

L'appel de Begin avait été routé via un courtier des Caraïbes et le temps virtuel loué à un fournisseur de forums de Chinatown. *« Pas cher,* m'avait dit Ortega en y allant. *Et probablement aussi sûr qu'ailleurs. Quand Bancroft veut de l'intimité, il paie un demi-million pour des systèmes de protection de la confidentialité. Moi, je vais là où personne n'écoute. »*

L'endroit était bondé. Incrusté entre une banque en forme de pagode et la façade d'un restaurant noyé dans la vapeur, l'espace était une denrée rare. Pour atteindre la réception, il fallait grimper un petit escalier métallique et passer sur une galerie collée au centre de la pagode. Une sorte de dôme de sept

ou huit mètres carrés au sol, décoré de sable fondu sous un skydome bas de gamme ; deux paires de fauteuils arrachés d'un long-courrier servaient de salle d'attente aux clientes potentielles. À côté des fauteuils, une vieille Asiatique était assise derrière une batterie d'équipements de secrétariat, la plupart éteints. Elle gardait un petit escalier qui plongeait dans les entrailles du bâtiment. Dessous, ce n'étaient que couloirs étroits remplis de câbles et de tuyaux. Les portes des cabines ouvraient directement dessus.

Les couchettes à trodes, installées presque verticalement pour gagner de la place, étaient entourées de toute part par des panneaux clignotants poussiéreux. On s'installait seul, on branchait soi-même les trodes et on tapait le code donné à la réception sur le clavier dans le bras de la couchette. Puis la machine s'emparait de votre esprit.

Revenir de l'horizon désert de la plage dans ce lieu étouffant a été un choc. J'ai ouvert les yeux sur le panneau de voyants au-dessus de ma tête et un flash-back momentané m'a ramené à Harlan. J'avais treize ans ; je me réveillais dans l'arcade virtuelle après mon premier porno. Un forum où deux minutes de temps réel m'avaient offert une heure et demie d'expériences originales en compagnie de deux *playmates* aux seins pneumatiques qui ressemblaient plus à des créatures de dessin animé qu'à de véritables femmes. La scène se passait dans une chambre sentant la barbe à papa, couverte de coussins roses et de tapis de fausse fourrure. Quand j'ai commencé à travailler avec les gangs, les ratios et la résolution se sont améliorés et les scénarios sont devenus plus imaginatifs, mais l'odeur rance et le contact des trodes sur votre peau au moment de refaire surface dans les parois étriquées du cercueil n'avaient jamais changé.

— Kovacs ?

J'ai cligné des yeux et j'ai cherché les lanières. Je me suis extrait de la cabine. Ortega m'attendait dans le couloir.

— Qu'en pensez-vous ?

— Je pense qu'elle se la joue, ai-je dit en levant la main pour prévenir l'explosion d'Ortega. Non, écoutez... Miriam Bancroft est flippante. D'accord. Mais il y a au moins cinquante raisons

pour lesquelles elle n'est pas l'assassin. Ortega, vous l'avez polygraphée vous-même.

— Ouais, je sais, a répondu Ortega en me suivant dans le couloir. Mais j'ai réfléchi. Elle s'est portée volontaire pour ce test. D'accord, il est obligatoire pour les témoins, mais elle a demandé à le passer dès que je suis arrivée sur les lieux. Pas de pleurs, pas une larme... elle est entrée dans le véhicule d'urgence et a demandé les câbles.

— Et alors ?

— J'ai repensé à votre numéro avec Rutherford. Vous avez dit que vous auriez pu passer au polygraphe et que rien ne se serait vu...

— Ortega, c'est le conditionnement diplo. Une discipline purement spirituelle. On ne peut pas acheter quelque chose comme ça chez Enveloppe-Discount...

— Miriam Bancroft porte le haut de gamme de chez Nakamura. Ils se servent de son corps et de son visage pour vendre leurs produits...

— Nakamura réussit-il à tromper les polygraphes de la police ?

— Pas officiellement.

— Voilà. Ce qui prouve...

— Ne soyez pas aussi obtus, Kovacs. Vous n'avez jamais entendu parler de biochem customisé ?

J'ai fait une pause au pied des marches et j'ai secoué la tête.

— Non, je ne marche pas. Cramer son mari avec la seule arme à laquelle ils ont accès tous les deux ? Personne n'est aussi stupide.

Nous sommes montés là-haut. Ortega était sur mes talons.

— Réfléchissez, Kovacs. Je ne prétends pas que c'était prémédité...

— Et le stockage à distance ? Ce serait un crime idiot...

— Je ne dis pas que l'acte était rationnel, mais il faut bien...

— ... l'assassin est forcément quelqu'un qui ne savait pas...

— *Putain !* Kovacs !

La voix d'Ortega, plus haute d'une octave.

Nous étions devant la réception. Deux clients attendaient sur la gauche, un homme et une femme, en grande discussion

derrière un paquet emballé de papier. Sur la droite de ma vision périphérique, une tache pourpre, là où il n'y aurait pas dû en avoir.

Du sang.

La vieille réceptionniste asiatique était morte, la gorge tranchée. Sa tête reposait dans la flaque brillante de l'hémoglobine qui se répandait sur le bureau.

Ma main a jailli vers le Nemex. À côté de moi, j'ai entendu le claquement du Smith & Wesson d'Ortega qui armait la première cartouche. J'ai bondi vers les deux clients et leur paquet.

Le temps s'est arrêté comme dans un rêve. Le neurachem a tout ralenti, séparant les images et les faisant flotter vers ma vision comme des feuilles d'automne.

Le paquet est tombé. La femme tenait un Sunjet, l'homme, un pistolet-mitrailleur. J'ai dégagé le Nemex et j'ai tiré de la hanche.

La porte de la galerie s'est ouverte. Une autre silhouette se tenait dans l'encadrement, un pistolet dans chaque main.

À côté de moi, le Smith & Wesson a tonné et a sorti le nouvel arrivant comme dans un film passé à l'envers.

Mon premier tir a pulvérisé le repose-tête du siège de la femme, la criblant de rembourrage. Le Sunjet a sifflé, le faisceau s'est élargi. Ma seconde balle lui a explosé la tête, colorant le rembourrage en rouge.

Ortega a hurlé de colère. Elle tirait toujours. Vers le haut, d'après ma vision périphérique. Quelque part au-dessus de nous, ses tirs ont fracassé du verre.

L'homme au pistolet-mitrailleur s'était relevé. J'ai eu juste le temps de reconnaître les traits affables d'un synthétique avant de lui coller deux balles. Il a reculé contre le mur, sans cesser de lever son arme. J'ai plongé.

Le dôme au-dessus de nos têtes s'est effondré. Ortega a hurlé quelque chose et j'ai roulé sur le côté. Un corps est tombé la tête la première sur le sol près de moi.

Le pistolet-mitrailleur s'est déchaîné sans viser. Ortega a hurlé de nouveau et s'est aplatie au sol. Je me suis redressé sur les genoux de la morte et j'ai craché une deuxième fois sur le synthétique, trois tirs rapides. La rafale s'est interrompue.

Silence.

J'ai balayé la pièce avec le Nemex, couvrant les coins, la porte d'entrée, les bords déchiquetés du dôme au-dessus. Rien.

— Ortega ?

— Ouais. Ça va.

Elle était appuyée sur un coude, étalée à l'autre bout de la pièce. La dureté de sa voix contredisait ses mots. Je me suis relevé et dirigé vers elle, écrasant les morceaux de verre.

— Où est-ce ? lui ai-je demandé en m'accroupissant pour l'aider à s'asseoir.

— L'épaule. Cette salope m'a eu avec le Sunjet.

J'ai rangé le Nemex et j'ai regardé sa blessure. Le faisceau avait creusé un long sillon dans le blouson d'Ortega et entamé l'épaulette. La chair était brûlée jusqu'à l'os le long d'une ligne fine.

— Vous avez de la chance, ai-je dit avec une légèreté forcée. Si vous ne vous étiez pas baissée, ç'aurait été la tête.

— Je ne me suis pas baissée, je suis tombée.

— C'est pareil. Vous voulez vous lever ?

— D'après vous ? a demandé Ortega en se relevant à genoux et en grimaçant. Putain, ça fait mal.

— Je crois que c'est ce qu'a dit le mec, à la porte.

Appuyée sur moi, elle s'est retournée pour me regarder, les yeux à quelques centimètres des miens. Je suis resté impassible, et le rire a illuminé son visage comme un lever de soleil. Elle a secoué la tête.

— Seigneur, Kovacs, vous êtes un bel enfoiré ! Chez les Diplos, ils vous apprennent à dire des blagues pour vous détendre après les fusillades, ou c'est vous qui êtes taré ?

Je l'ai guidée vers la sortie.

— C'est moi. Venez, allons prendre l'air.

Derrière nous, du bruit. Je me suis retourné et j'ai vu le synthétique se relever. Ma dernière balle lui avait arraché la moitié de la tête, et la main qui tenait son arme restait ouverte au bout d'un bras ensanglanté, mais l'autre se refermait déjà. Le synthétique a titubé contre le fauteuil, s'est redressé et est venu vers nous en traînant la jambe.

J'ai sorti le Nemex et j'ai visé.

— C'est terminé.

Une moitié de visage m'a souri. L'autre pas. J'ai froncé les sourcils.

— Par tous les dieux, Kovacs, finissez-en ! a dit Ortega en cherchant son arme.

J'ai tiré et la balle a propulsé le synthétique sur le sol jonché de verre. Il a remué deux fois et s'est immobilisé en respirant lentement. Je l'ai regardé, fasciné et un rire gargouillant est sorti de sa gorge.

— Putain, ça suffit ! a-t-il toussé avant de rire de nouveau. Hein, Kovacs ? Putain, ça suffit !

Les mots m'ont frappé le temps d'un battement de cœur. Je me suis retourné et j'ai foncé vers la porte en traînant Ortega avec moi.

— Que...

— Dehors. On sort, putain !

Je l'ai lancée à travers la porte et j'ai attrapé la balustrade. Le tireur mort était allongé par terre, sur la galerie. J'ai poussé Ortega une nouvelle fois et elle a sauté maladroitement par-dessus le cadavre. J'ai claqué la porte derrière moi et je l'ai suivie en courant.

Nous étions presque à l'extrémité du balcon quand le dôme derrière nous a explosé dans un geyser de verre et d'acier. La porte est sortie de ses gonds derrière nous et l'onde de choc nous a projetés la tête la première dans l'escalier, jusqu'à la rue.

CHAPITRE 22

La police est plus impressionnante la nuit. D'abord, il y a les lumières, projetant des couleurs spectaculaires sur les visages, leurs expressions sinistres passant du rouge criminel au bleu vaporeux. Il y a le son des sirènes dans la nuit, le craquement des voix dans les comsets, excitées et mystérieuses, les allées et venues des silhouettes aux larges épaules... les fragments de conversations cryptiques, le déploiement de l'éventail de la technologie policière devant les passants mal réveillés. Les heures passent, il n'y a rien à voir et pourtant les badauds restent là, attroupés.

À 9 heures un jour de semaine, c'est une autre histoire. Deux voitures de patrouille ont répondu à l'appel d'Ortega, mais leurs sirènes et leurs gyros étaient à peine discernables dans le foutoir général de la ville. Les agents en uniforme ont dressé des barrières de sécurité aux deux extrémités de la rue et ont demandé aux clients de quitter les commerces avoisinants. Ortega a convaincu l'équipe de sécurité de la banque de ne pas m'arrêter comme complice. Visiblement, une récompense était offerte pour les terroristes. Une petite foule s'est rassemblée devant les barrières, mais ce n'étaient que des piétons énervés qui voulaient passer.

J'ai assisté à la scène du trottoir opposé, vérifiant les blessures superficielles dues à mon survol de l'escalier et à l'atterrissage brutal dans la rue. Des bleus et des meurtrissures. Étant donné la forme de la salle d'attente, la plus grande partie de l'explosion avait été dirigée vers le toit, et la plupart des éclats avaient suivi le même chemin. Nous avions eu beaucoup de chance.

Ortega a quitté le groupe d'officiers en uniforme réunis à l'extérieur de la banque et s'est dirigée vers moi. Elle avait retiré son blouson, un long pansement était posé sur son épaule. Elle

tenait son holster à la main et ses seins se balançaient sous le coton d'un tee-shirt blanc qui portait le slogan « Vous avez le droit de garder le silence... pourquoi ne pas le faire ? »

Elle s'est assise à côté de moi, sur le trottoir.

— Les médico-légaux sont en chemin. Vous croyez qu'on tirera quelque chose d'utile de ce tas de gravats ?

J'ai regardé les ruines fumantes et j'ai secoué la tête.

— Il y aura des corps, peut-être même des piles intactes, mais ces types n'étaient que des membres de la racaille locale. Tout ce qu'ils vous diront, c'est que le synthétique les a engagés, probablement pour une demi-douzaine d'ampoules de tétrameth chacun...

— Ils n'étaient pas très doués.

J'ai senti un sourire naître sur mon visage.

— En effet. Mais ils n'étaient pas là pour nous tuer.

— Juste pour nous occuper pendant que votre pote se faisait sauter ?

— Exact.

— Je pense que le détonateur était câblé sur ses signes vitaux. On le flingue, et « boum », il vous entraîne avec lui... Vous, moi, et la racaille.

J'ai hoché la tête.

— Et la pile est détruite avec l'enveloppe. Pratique, non ?

— Pourquoi ça n'a pas marché ?

J'ai frotté la cicatrice au-dessus de mon œil d'un air absent.

— Il m'a surestimé. Mon premier coup aurait dû l'abattre, mais je l'ai seulement blessé. Et il ne pouvait pas se suicider puisque je lui avais touché le bras en essayant d'arrêter son arme. *« Dans l'œil de mon esprit, l'arme tombe par terre et glisse sur le sol. »* Elle n'était plus à sa portée. Il a dû rester là, par terre, essayant de mourir avant que nous partions... Je me demande quelle marque de synthétique c'était.

— Je suis prêt à leur faire de la pub, a dit Ortega. Il restera peut-être quelque chose pour l'équipe médico-légale, après tout...

— Vous savez de qui il s'agissait, n'est-ce pas ?

— Il vous a appelé Kov...

— C'était Kadmin.

Il y a eu un petit silence. J'ai regardé la fumée grimper au-dessus du dôme. Ortega a inspiré, puis expiré.

— Kadmin est au placard.

— Plus maintenant, lui ai-je dit. Vous avez une cigarette ?

Elle m'a passé le paquet sans un mot. J'en ai secoué une, je l'ai mise dans un coin de ma bouche et j'ai approché le patch d'allumage. Le mouvement s'est fait sans heurt, un réflexe conditionné au fil des années. Pas besoin de réfléchir.

La fumée tourbillonnant dans mes poumons était magique et familière comme le parfum d'une ancienne maîtresse.

— Il me connaissait. Et il connaissait l'histoire quelliste. « Putain, ça suffit »... c'est ce qu'Iffy Deme, une révolutionnaire quelliste, a dit à la fin de son interrogatoire, pendant l'Ébranlement de Harlan. Elle était câblée avec des explosifs internes et le bâtiment s'est effondré. Vous voyez ? Qui d'autre que Kadmin peut citer Quell comme s'il était né à Millsport ?

— Putain, Kovacs, il est au placard ! On ne peut pas sortir quelqu'un de stockage sans...

— Sans une IA. Avec une IA, c'est possible. Je l'ai déjà vu. Sur Adoracion, le haut commandement a délivré nos prisonniers de guerre, comme ça...

J'ai claqué des doigts.

— Si facilement ?

J'ai inspiré un peu plus de fumée et je l'ai ignorée.

— Vous vous souvenez de notre entrevue avec Kadmin ? Les effets d'éclairs dans le ciel ?

— Je n'ai rien remarqué... Non, attendez... Si. J'ai cru à un bug.

— La lumière l'a touché. Il s'est reflété dans la table. C'est à ce moment qu'il a promis de me tuer. (Me retournant, j'ai souri à Ortega. Le souvenir de Kadmin, son apparence monstrueuse, étaient bien trop clairs à mon goût.) Vous voulez que je vous raconte un des mythes majeurs de Harlan ? Un conte de fées d'un autre monde ?

— Kovacs, même avec l'aide d'une IA, il faudrait...

— Le conte vous intéresse ?

Ortega a haussé les épaules avant d'acquiescer.

— Bien sûr. Je peux récupérer mes cigarettes ?

Je lui ai lancé le paquet et j'ai attendu qu'elle en allume une. Elle a craché la fumée dans la rue.

— Allez-y.

— La ville d'où je viens, Newpest, vit de l'industrie textile. Sur Harlan, il existe une plante, la belalgue, qui pousse dans l'océan et sur les côtes. On la sèche, on la traite et on en tire quelque chose qui ressemble à du coton. Durant l'Installation, Newpest était la capitale du belacoton. Les conditions de vie étaient déjà dures, à l'époque, et quand les quellistes ont tout mis sens dessus dessous, les choses ont empiré. L'industrie du belacoton a décliné... résultat, un chômage massif, une pauvreté terrible... les opposants n'ont rien pu faire. C'était des révolutionnaires, pas des économistes.

— Rien ne change, hé ?

— Oui, c'est un air connu. Il s'est passé des trucs vraiment terribles durant la crise du textile. Les cannibales de la rue Kitano, les Esprits dérouilleurs...

Ortega a tiré sur sa cigarette et a écarquillé les yeux.

— Charmant.

— Ouais. Mauvaise période. L'histoire de Ludmilla la Folle, la couturière, est née à ce moment-là. Les habitants la racontaient aux enfants pour qu'ils travaillent bien, qu'ils soient sages et qu'ils rentrent avant la nuit. Ludmilla la Folle avait une usine de belacoton qui ne tournait plus très bien et ses trois enfants ne l'aidaient pas. Ils restaient tard dehors, jouaient dans les arcades de la ville et dormaient toute la journée. Un jour, Ludmilla a pété un plomb.

— Elle n'était pas encore folle ?

— Non, juste un peu stressée.

— Vous l'avez appelée « Ludmilla la Folle ».

— C'est le nom de l'histoire.

— Mais si elle n'était pas folle au début...

— Vous voulez la suite, ou non ?

Ortega a eu un demi-sourire. Elle a fait un geste avec sa cigarette.

— Un soir, alors que ses enfants étaient prêts à sortir, elle a drogué leur café. Elle a attendu qu'ils soient comateux – mais encore conscients – pour les conduire à la pointe de Mitcham.

Là, elle les a jetés dans les cuves de battage, un par un. On entendait leurs hurlements de l'autre côté des marais.

— Mm-mmmmm.

— Bien sûr, la police s'est posé des questions...

— Non ?

— ... mais ils n'ont rien pu prouver. Deux des gamins trempaient dans des histoires de drogue, ils avaient des ennuis avec le yakuza local... nul ne s'est étonné quand ils ont disparu.

— Il y a une morale à l'histoire ?

— Ouais. Ludmilla s'était débarrassée de ses enfants inutiles, mais ça ne l'a pas soulagée. Elle avait toujours besoin de quelqu'un pour curer les cuves, pour charger la belalgue et elle n'avait toujours pas un sou. Qu'a-t-elle fait ?

— Quelque chose d'immonde, je suppose.

J'ai acquiescé.

— Elle a récupéré les morceaux de ses enfants dans le battoir et elle les a recousus ensemble pour en faire une énorme carcasse de trois mètres. Lors d'une nuit sinistre consacrée aux puissances de l'ombre, elle a invoqué un tengu...

— Un quoi ?

— Un tengu. C'est une sorte de démon malicieux. Elle a invoqué un tengu pour animer la carcasse et elle l'a cousu à l'intérieur.

— Vraiment ? Le tengu s'est laissé faire ? Il était distrait ?

— Ortega, c'est un conte de fées. Elle a cousu l'âme du tengu à l'intérieur, promettant de le libérer s'il la servait pendant neuf ans. Neuf est un nombre sacré dans le panthéon harlanite, et Ludmilla était tenue par son engagement. Hélas...

— Ah.

— ... les tengus ne sont pas connus pour leur patience et je suppose que la vieille Ludmilla n'était pas une personne facile pour qui bosser. Une nuit, le tiers du contrat à peine entamé, le tengu s'est retourné contre elle et l'a déchiquetée. On raconte que c'était de la faute de Kishimo-jin, qu'elle a murmuré des choses terribles dans l'oreille du tengu...

— Kishimo-jin ?

— Kishimo-jin, la divinité protectrice des enfants. Elle voulait punir Ludmilla de ses meurtres. C'est une version. Il y

en a une autre... (Après avoir vu l'expression d'Ortega, j'ai décidé d'accélérer.) Bref, le tengu a déchiqueté Ludmilla, mais ce faisant il a verrouillé son destin et s'est retrouvé enfermé dans la carcasse pour toujours. Ludmilla étant morte – pire, elle était morte trahie –, la carcasse a commencé à pourrir. Un morceau ici, un morceau là, de manière irréversible. Le tengu a été forcé de rôder dans les rues et dans les usines du quartier du textile, à la recherche de chair fraîche pour remplacer les parties pourries de son anatomie. Il ne tuait que des enfants, car ils étaient les seuls à avoir des morceaux de la bonne taille... mais, chaque fois qu'il cousait de nouveaux éléments sur la carcasse...

— Il avait appris à coudre, hein ?

— Les tengus savent faire beaucoup de choses... Donc, les nouveaux morceaux se putréfiaient à leur tour et, après quelques jours, il devait se remettre en chasse. Dans mon quartier, on l'appelait le « Bonhomme Patchwork ».

Je me suis tu. Ortega a fait un O avec sa bouche et a soufflé lentement. Elle a regardé la fumée se dissiper, puis s'est tournée vers moi.

— Et votre mère vous racontait cette histoire ? Quand vous étiez petit ?

— Mon père. Quand j'avais cinq ans.

Elle a regardé le bout de sa cigarette.

— Eh bien, il était gentil...

— Non. Mais c'est une autre histoire. (Je me suis levé et j'ai regardé la foule massée près de la barrière.) Kadmin est dehors et il est incontrôlable. Nous ignorons toujours pour qui il travaillait... mais il est à son compte, à présent.

— Vraiment ? a demandé Ortega, exaspérée. Je vous l'accorde, il est possible qu'une IA se fraie un tunnel numérique jusqu'aux piles du département de Bay City. OK, j'accepte. Mais l'intrusion ne doit pas durer plus d'une microseconde. Plus, et les alarmes se déclenchent d'ici à Sacramento.

— Une microseconde suffit.

— Mais Kadmin n'est pas en pile. Ils devaient savoir qu'il allait se faire interroger, et quand. Ils avaient besoin de...

Elle s'est arrêtée en se rendant compte où cela menait.

— Moi, ai-je terminé à sa place. Ils avaient besoin de moi.

— Mais vous...

— Je vais avoir besoin de temps pour comprendre, Ortega. (J'ai jeté ma cigarette dans le caniveau et j'ai grimacé en sentant la nicotine dans ma bouche.) Un jour, peut-être deux. Kadmin a disparu, vérifiez. Si j'étais vous, je ferais profil bas un certain temps.

— Vous me dites de me planquer dans ma propre ville ?

— Je ne vous dis rien du tout, je vous explique les nouvelles règles du jeu.

J'ai sorti le Nemex et j'ai éjecté le chargeur à moitié vide. L'action était aussi automatique que celle de prendre une cigarette. J'ai mis le chargeur dans ma poche.

— Nous avons besoin d'un endroit où nous rencontrer. Pas le *Hendrix*. Et pas un lieu où vous pouvez vous faire suivre. Ne parlez pas, écrivez-le-moi. (J'ai indiqué la foule.) N'importe qui avec des implants décents est capable d'amplifier cette conversation.

— Seigneur ! a-t-elle soufflé. C'est de la technoparanoïa, Kovacs.

— C'était mon métier.

Elle a réfléchi un instant, puis a sorti un stylo avant de griffonner quelque chose à l'intérieur du paquet de cigarettes. J'ai sorti un chargeur plein de ma poche et je l'ai enfilé dans le Nemex, les yeux rivés sur la foule.

— Voilà, a dit Ortega en me donnant le paquet. C'est un code de destination. Entrez-le dans un autotaxi et il vous conduira là où il faut. J'y serai ce soir et demain soir. Ensuite, on reprend comme avant...

J'ai pris le paquet de la main gauche. Après avoir lu les chiffres, je l'ai rangé dans ma poche. Puis j'ai armé le Nemex avant de le remettre dans son holster.

— Vous m'en reparlerez après avoir vérifié la pile de Kadmin, ai-je dit avant de m'éloigner.

CHAPITRE 23

J'ai marché vers le sud.

Au-dessus de ma tête, les autotaxis entraient et sortaient de la circulation avec une hyperefficacité programmée, descendant parfois au niveau du sol pour racoler le client. Des nuages gris arrivaient par l'ouest et quelques gouttes de pluie m'ont frappé quand j'ai levé les yeux.

J'ai ignoré les taxis. « Mode primitif », aurait dit Virginia Vidaura. Avec une IA à vos trousses, le seul espoir était de disparaître du plan électronique. Sur un champ de bataille, c'est plus facile à faire... On se cache dans la boue, dans le chaos. Disparaître dans une ville moderne, sans bombardements, est un cauchemar logistique. Chaque bâtiment, chaque véhicule, chaque rue est câblée sur le Web et toutes les transactions laissent des traces.

J'ai trouvé un distributeur de liquide cabossé et j'ai reconstitué mon stock de billets plastifiés. J'ai rebroussé chemin sur deux pâtés de maisons avant de me diriger vers l'est, pour trouver une cabine téléphonique.

Puis j'ai cherché une carte dans mes poches, installé les trodes sur ma tête et composé le numéro.

Pas d'image. Pas de tonalité de connexion. C'était une puce interne.

La voix s'est exprimée brutalement sur l'écran vide.

— Qui est-ce ?

— Vous m'avez donné votre carte en cas de souci majeur, ai-je dit. Je pense que nous devrions discuter, docteur. De quelque chose de majeur.

Il y a eu un clic audible quand elle a avalé sa salive, une seule fois. Puis sa voix est revenue, calme et neutre.

— Nous devrions nous rencontrer. Je suppose que vous ne voulez pas venir au complexe.

— Vous supposez bien. Vous connaissez le pont rouge ?

— Il s'appelle le Golden Gate, a-t-elle dit sèchement. Oui, je le connais.

— À 11 heures. Voie nord. Venez seule.

J'ai coupé la connexion et composé un nouveau numéro.

— Résidence Bancroft, à qui voulez-vous parler ?

Une femme en costume sévère, dont la coupe de cheveux me rappelait Angin Chandra, s'est affichée sur l'écran une fraction de seconde plus tard.

— Laurens Bancroft, s'il vous plaît.

— M. Bancroft est en conférence.

Parfait.

— Bien. Quand il sera disponible, dites-lui que Takeshi Kovacs a appelé.

— Voulez-vous parler à Mme Bancroft ? Elle a laissé des instructions pour...

— Non, ai-je coupé. Ce ne sera pas nécessaire. Dites à M. Bancroft que je ne donnerai pas de nouvelles pendant quelques jours, mais que je le contacterai de Seattle. C'est tout.

J'ai coupé la connexion et vérifié ma montre. J'avais une heure et quarante minutes avant mon rendez-vous sur le pont. J'ai cherché un bar.

Je suis en pile, sauvegardé et cinquième dan
Et je n'ai pas peur du Bonhomme Patchwork

La petite comptine m'est revenue à l'esprit, un souvenir des jours reculés de mon enfance.

Mais j'avais peur.

L'averse ne s'était pas encore déclenchée quand nous nous sommes engagés sur le pont, mais le toit du camion semblait toucher le plafond nuageux et quelques lourdes gouttes tombaient, trop peu nombreuses pour déclencher les essuie-glaces. J'ai contemplé la structure couleur rouille à travers la distorsion des gouttes sur le pare-brise et j'ai compris que j'allais être trempé.

Il n'y avait pas de circulation sur le pont. Les tours de suspension s'élevaient comme les os d'un dinosaure monumental au-dessus des voies d'asphalte désertes et des détritus.

— Ralentis, ai-je dit à mon compagnon après avoir passé la première tour.

Le lourd véhicule a freiné. J'ai jeté un coup d'œil sur le côté.

— Du calme. Je te l'ai dit, il n'y a aucun risque. Je vais seulement à un rendez-vous.

Graft Nicholson m'a jeté un regard vague accompagné d'un souffle rance et alcoolisé.

— Ben voyons ! tu donnes des tonnes de plastique aux chauffeurs par bonté d'âme, c'est ça ? Tu les choisis dans les bars de Licktown par charité ?

J'ai haussé les épaules.

— Pense ce que tu veux. Simplement, ralentis. Tu pourras conduire aussi vite que tu veux après m'avoir déposé.

Nicholson a secoué sa tête ébouriffée.

— C'est dingue, mec...

— Là. Sur la passerelle. Laisse-moi ici.

Une silhouette solitaire était appuyée sur la balustrade, contemplant la vue. Nicholson a froncé les sourcils. Le camion cabossé a coupé deux voies à vitesse réduite et s'est arrêté à côté de la barrière extérieure.

J'ai sauté hors du véhicule, jeté un œil pour repérer d'autres piétons – il n'y en avait pas –, puis je me suis retourné vers Nicholson.

— Bon, écoute. Il va me falloir deux ou trois jours pour rejoindre Seattle... Va là-bas, planque-toi dans le premier hôtel venu, aux limites de la ville. Paie cash, mais inscris-toi sous mon nom. Je te contacterai entre 10 et 11 heures, alors sois à l'hôtel dans ce créneau. Le reste du temps, fais ce que tu veux... Je t'ai donné assez de liquide pour ne pas t'ennuyer.

Graft Nicholson a souri en dévoilant ses dents. Je me suis senti navré pour les employées des industries de plaisir de Seattle.

— T'inquiète pas pour moi, mec. Le vieux Graft sait comment prendre du bon temps.

— C'est bien. N'en profite pas trop, il faudra peut-être quitter les lieux rapidement.

— Ouais, ouais. Et le reste du plastique, mec ?

— Tu seras payé quand nous aurons terminé.

— Et si tu ne te pointes pas dans trois jours ?

— Alors, je serai mort, ai-je répondu en souriant. Dans ce cas, je te conseille de rester planqué quelques semaines. Mais ils ne perdront pas leur temps à te chercher. Mon cadavre les aura satisfaits.

— Mec, je ne pense pas...

— Tout ira bien. À dans trois jours.

J'ai claqué la portière et tapé deux fois sur la carrosserie. Le moteur a rugi et Nicholson a regagné le centre de la chaussée.

Irait-il à Seattle ? Je lui avais donné une belle somme et, même s'il devait perdre la deuxième moitié du fric, la tentation était grande de faire demi-tour et de retourner direct au bar où je l'avais choisi. À moins qu'il m'attende vraiment à l'hôtel, sursautant au moindre bruit suspect, prêt à partir en courant avant la fin des trois jours.

Difficile de l'en blâmer, puisque je n'avais aucune intention d'aller à Seattle. Il pouvait faire ce qu'il voulait.

« Lors d'une évasion, l'important est de brouiller les suppositions de l'ennemi », murmurait Virginia à mon oreille. *« Créer autant d'interférences que possible sans perdre de temps. »*

— C'est un ami à vous, monsieur Kovacs ? a dit le docteur en regardant le camion s'éloigner.

— Je l'ai croisé dans un bar.

J'ai enjambé la barrière pour passer de son côté. La vue était belle, je l'avais déjà contemplée quand Curtis m'avait ramené de Suntouch House, le jour de mon arrivée. Dans la pénombre précédant la pluie, les longs rubans de la circulation aérienne étincelaient de l'autre côté de la baie comme des essaims de libellules. En plissant les yeux, je distinguais même les détails d'Alcatraz et les bunkers gris aux fenêtres orange de PsychaSec SA. Au-delà s'étendait Oakland. Derrière moi, l'océan ; au nord et au sud, un kilomètre de pont désert.

Impossible de me surprendre, sauf avec de l'artillerie tactique.

Je me suis retourné vers le docteur. Elle a semblé tressaillir quand mon regard est tombé sur elle.

— Qu'y a-t-il ? ai-je demandé avec douceur. L'éthique médicale en a pris un coup ?

— Ce n'était pas mon idée...

— Je sais. Vous avez seulement signé les décharges et détourné les yeux. Qui est responsable ?

— Je l'ignore, a-t-elle dit, pas très à l'aise. Quelqu'un est venu voir Sullivan. Une femme, artificielle. Asiatique, je crois.

J'ai acquiescé. Trepp.

— Quelles étaient les instructions de Sullivan ?

— Implanter un localisateur virtuel entre la pile corticale et l'interface neurale. (Les détails cliniques semblaient la rassurer. Sa voix s'est raffermie.) Nous avons opéré deux jours avant votre transmission. Au microscalpel, dans la vertèbre, en suivant l'incision d'implantation de la pile. Aucun moyen de le détecter, à part en virtuel. Il faut effectuer un examen neuroélectrique complet pour le découvrir. Comment avez-vous deviné ?

— Je n'ai pas eu besoin de deviner. Quelqu'un s'en est servi pour localiser et faire évader un tueur à gages détenu par la police de Bay City. Complicité d'évasion. Sullivan et vous allez plonger pour au moins vingt ans.

Elle a regardé le pont désert.

— Dans ce cas, pourquoi la police n'est-elle pas présente, monsieur Kovacs ?

J'ai pensé à mes états de service. Ils avaient dû me suivre sur Terre. Elle les avait lus. Que devait-elle ressentir, seule avec quelqu'un comme moi ? Quel effort avait-elle dû faire pour venir ici ?

Un sourire s'est affiché lentement au coin de ma bouche.

— D'accord, je suis impressionné, ai-je dit. Maintenant, dites-moi comment neutraliser ce putain de truc.

Elle m'a regardé, sérieuse, et l'averse a commencé. De grosses gouttes ont trempé les épaules de son manteau. Je les ai senties dans mes cheveux.

Nous avons levé les yeux tous les deux et juré. L'instant d'après, le docteur se rapprochait et effleurait une grosse broche accrochée au pan de son manteau. L'air a tremblé et, au lieu de nous toucher, les gouttes ont explosé sur le dôme de répulsion au-dessus de nos têtes. À nos pieds, un cercle magique restait au sec.

— Retirer le localisateur nécessite un acte de microchirurgie similaire à celui de l'implantation, a-t-elle expliqué. Faisable, mais pas sans matériel de micro-opération. Sinon, on risque d'abîmer l'interface neurale ou, plus grave, les canaux des nerfs spinaliens...

Notre proximité me mettait mal à l'aise.

— Ouais, je m'en doute.

— Alors, vous vous doutez aussi que vous pouvez entrer un signal brouilleur ou un code miroir pour neutraliser la signature.

— Si vous avez la signature originale.

— Si, comme vous le dites, vous avez la signature originale. (Elle a cherché dans sa poche et en a sorti un petit disque. Elle l'a soupesé un instant avant de me le tendre.) Maintenant, vous l'avez.

J'ai pris le disque avec étonnement.

— C'est la vraie, a-t-elle ajouté. N'importe quelle clinique neuroélectrique vous le confirmera. Si vous avez un doute, je vous conseille...

— Pourquoi faites-vous cela pour moi ?

Elle a soutenu mon regard sans tressaillir.

— Je ne le fais pas pour vous, monsieur Kovacs. Je le fais pour moi.

J'ai attendu un moment. Elle a détourné les yeux vers la baie.

— Le concept de corruption ne m'est pas étranger, monsieur Kovacs. Personne ne travaille longtemps dans un complexe judiciaire sans apprendre à reconnaître un gangster. La synthétique en était un. Le gardien Sullivan a toujours traité avec la pègre. La juridiction de la police s'arrête devant nos portes et les salaires de l'Administration ne sont pas très élevés. (Elle m'a regardé.) Je n'ai jamais accepté de pots-de-vin et,

jusqu'à votre arrivée, je ne les avais jamais aidés. Mais je ne me suis jamais opposée à eux non plus. Il était facile de m'enterrer dans mon travail et de prétendre ne rien voir.

— « L'œil humain est un instrument merveilleux », ai-je dit en citant *Poèmes et Autres Prévarications*. « Avec un petit effort, il peut même échouer à voir les pires injustices. »

— Voilà qui est parfaitement à propos.

— Ce n'est pas de moi. Alors, pourquoi avez-vous pratiqué l'opération ?

— Comme je vous le disais, jusqu'à présent, j'avais réussi à éviter les problèmes. Sullivan m'avait nommée aux arrivées extra-planétaires. Il n'y en avait pas tant que ça et, quand il rend des services, c'est pour des enveloppements locaux. Comme ça, nous étions tous les deux contents. Vous voyez, ce n'est pas un mauvais patron...

— Et voilà que j'arrive...

— ... créant un problème. Sullivan savait que me remplacer par un médic plus complaisant paraîtrait bizarre, et il ne voulait pas faire de vagues. Pourtant, cette histoire de localisateur était importante. Il y avait des pressions à haut niveau et tout devait bien se passer. Mais Sullivan n'est pas stupide. Il m'avait préparé un petit discours...

— Qui disait ?

Elle m'a jeté un regard candide.

— Que vous étiez un dangereux psychopathe. Une machine à tuer lâchée dans la nature. Que, de toute manière, c'était une bonne idée de vous baguer avant de vous libérer. Qui sait où vous pouviez vous faire transférer une fois dans le monde réel ? Et j'ai marché. Il m'a montré votre dossier. Oh non, Sullivan n'est pas stupide... mais moi si !

J'ai pensé à Leïla Begin et à notre discussion sur les psychopathes, là-bas, sur la plage virtuelle.

— Sullivan ne serait pas le premier à me traiter de psychopathe. Et vous ne seriez pas la première à le croire. Les Diplos, c'est... (j'ai haussé les épaules) une étiquette. Une simplification pour le consommateur.

— Il paraît que de nombreux Diplos sont passés du mauvais côté. Que 20 % des crimes sérieux dans le Protectorat sont causés par des Diplos renégats. Est-ce vrai ?

— J'ignore si le pourcentage est exact, mais nous sommes nombreux, c'est vrai. Une fois libérés des Corps, nos possibilités de reconversion sont limitées. Toute position de puissance ou d'influence nous est interdite et, sur la plupart des mondes, l'entrée dans l'Administration l'est aussi. Personne ne fait confiance à un Diplo... donc, aucune promotion. Aucune perspective. Pas de prêt, pas de crédit. (Je me suis tourné vers elle.) Et notre entraînement est très proche du crime..., sauf que le crime est plus facile. Les membres de la pègre sont pour la plupart des abrutis, vous savez. Même les mecs du crime organisé font gamin à côté de nous. Il est facile de gagner leur respect. Et quand vous avez passé dix ans de votre vie à changer d'enveloppe, à refroidir en pile et à vivre en virtuel, la menace policière vous fait plutôt sourire.

Nous avons gardé le silence un instant.

— Je suis navrée, a-t-elle dit enfin.

— Ne vous bilez pas. En voyant mon dossier, n'importe qui aurait...

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Oh ! ai-je dit en regardant le disque. En tout cas... si vous pensiez avoir une faute à réparer, voilà qui est fait. Personne ne garde les mains propres. Sauf en pile.

— Oui, je sais.

— Bon. Puis-je vous poser une question ?

— Oui ?

— Sullivan se trouve-t-il au central de Bay City en ce moment ?

— Il y était quand je suis partie.

— À quelle heure sort-il ce soir ?

— Vers 19 heures, en principe, a-t-elle dit en serrant les lèvres. Qu'allez-vous faire ?

— Lui poser des questions.

— Et s'il n'y répond pas ?

— Vous l'avez dit vous-même : il n'est pas stupide. (J'ai mis le disque dans ma poche.) Merci pour votre aide, docteur. Je

vous conseille de ne pas être au complexe ce soir à 19 heures. Et merci.

— Je le répète, monsieur Kovacs : je fais cela pour moi.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Oh !

J'ai effleuré son bras avant de disparaître sous la pluie.

CHAPITRE 24

Après des dizaines d'années d'usage, le bois de la banquette s'était creusé de dépressions confortables moulées en forme de fesses. Je me suis avachi, les bottes tournées vers la porte que je surveillais, et j'ai commencé à lire les graffitis gravés dans le bois. J'avais traversé la ville à pied et j'étais trempé, mais la grande salle était chauffée et la pluie battait, impuissante, sur les longs panneaux transparents du toit.

Un robot nettoyeur est venu laver mes empreintes de pas boueuses sur les dalles. Je l'ai regardé faire. Sa tâche terminée, toute trace de mon arrivée avait disparu.

Si seulement mes traces électroniques pouvaient être effacées de la même façon. Hélas, ça n'arrivait qu'aux héros légendaires d'un autre temps !

Le robot de nettoyage est parti et j'ai repris la lecture des graffitis. La plupart étaient en amanglais ou en espagnol, de vieilles blagues que j'avais déjà vues dans des centaines d'endroits similaires. « *Cabron modificado !* », « En cas d'absence, glissez les enveloppes sous la porte ! » Pourtant, sur le dossier, gravé à l'envers, se trouvait un îlot de calme au milieu de cet océan de rage et de fierté désespérée. Un haïku, en kanji.

Enfilez la nouvelle chair comme des gants empruntés
Et brûlez vos doigts une fois encore.

L'auteur devait être allongé sur le banc quand il l'avait gravé, mais les caractères étaient élégants. J'ai contemplé la calligraphie un long moment, laissant les souvenirs de Harlan chanter dans ma tête comme des câbles à haute tension.

Des sanglots sur ma droite m'ont tiré de ma rêverie. Une jeune Noire et ses deux enfants, noirs eux aussi, contemplaient le monsieur blanc et voûté qui se tenait devant eux, portant un

vieux treillis des NU. Une réunion de famille. Des émotions contradictoires jouaient sur le visage de la jeune femme. Elle n'avait pas encore entièrement réalisé. Le plus petit, qui n'avait pas plus de quatre ans, ne comprenait pas. Il regardait derrière l'homme, la bouche formant la question *Où est papa ? Où est papa ?* de façon répétée.

Les traits de l'homme brillaient dans la lumière. Il avait l'air d'avoir pleuré sans discontinuer depuis sa sortie de cuve.

J'ai détourné le regard. Après son réenveloppement, mon père était passé sans un mot devant sa famille qui l'attendait et était sorti de nos vies. Nous n'avons jamais su lequel c'était... même si je me demande parfois si ma mère n'avait pas été alertée au niveau subliminal, par un regard, une posture, quand il avait traversé la salle. Je ne saurais jamais s'il avait trop honte pour se présenter à nous ou, plus probablement, s'il était trop heureux de pouvoir commencer une nouvelle vie dans une enveloppe plus saine que sa vieille peau d'alcoolique... se projetant déjà dans d'autres villes, d'autres femmes, plus jeunes. J'avais dix ans à l'époque. J'ai compris quand les employés nous ont fait sortir avant de fermer le complexe pour la nuit. Nous attendions depuis midi.

Le chef d'équipe était un vieil homme, conciliant et très doux avec les enfants. Il m'avait posé la main sur l'épaule et m'avait parlé gentiment avant de nous conduire dehors. Devant ma mère, il s'était incliné et avait murmuré quelque chose de formel qui lui avait permis de garder la maîtrise d'elle-même.

Il voyait probablement des cas comme nous chaque semaine.

J'ai mémorisé le code de destination d'Ortega, pour m'occuper l'esprit, puis j'ai déchiré la partie compromettante du paquet de cigarettes et je l'ai mangée.

Mes vêtements étaient presque secs quand Sullivan est sorti et a commencé à descendre les marches. Sa silhouette fine était enveloppée dans un long imperméable gris et il portait un chapeau... un style que je n'avais pas vu beaucoup à Bay City. Encadré par le « V » de mes pieds, en gros plan grâce au neurachem, son visage paraissait pâle et fatigué. J'ai changé de position et j'ai posé les doigts sur le Philips, dans son holster. Sullivan venait droit vers moi. Quand il a vu ma forme affalée

sur le banc, il a modifié sa trajectoire avec une moue désapprobatrice.

Encore un clochard squattant le complexe.

Il est passé sans un autre regard.

Je lui ai laissé quelques mètres d'avance avant de me lever, dégainant le Philips sous mon blouson. Quand il a atteint la sortie, je l'avais rattrapé. Les portes se sont ouvertes devant lui ; je l'ai poussé dans le dos avant de me glisser à ses côtés. Il s'est retourné, les traits déformés par la colère.

— Eh, vous vous croyez où...

Le reste est mort sur ses lèvres quand il a vu qui j'étais.

— Gardien Sullivan, ai-je dit d'un ton affable, en levant le Philips. C'est une arme silencieuse et je ne suis pas de bonne humeur. S'il vous plaît, faites ce que je vous dis.

— Que voulez-vous ? a-t-il demandé en avalant sa salive.

— Vous parler de Trepp, entre autres. Et je n'ai pas envie de le faire sous la pluie. Allons-y.

— Ma voiture est...

— ... une très mauvaise idée. Marchons un peu. Gardien Sullivan, si vous faites un clin d'œil à la mauvaise personne, je vous coupe en deux. Vous ne verrez pas l'arme. Personne ne la verra. Mais le résultat sera le même.

— Vous commettez une erreur, Kovacs.

— Je ne pense pas, ai-je répondu en désignant de la tête les voitures dans le parking. Continuez tout droit, puis tournez à gauche. Avancez jusqu'à ce que je vous dise d'arrêter.

Sullivan allait protester, mais j'ai agité le canon du Philips et il s'est tu. Il a descendu les marches qui menaient au parking, puis il s'est dirigé vers la double porte rouillée en jetant des coups d'œil derrière lui.

— Regardez devant. Je suis là, pas la peine de vous inquiéter.

Dans la rue, j'ai laissé une dizaine de mètres entre nous et je me suis comporté comme si je ne le connaissais pas. Le quartier n'était pas très fréquenté et les promeneurs étaient rares. À cette distance, Sullivan constituait une cible facile.

Cinq pâtés de maisons plus loin, j'ai repéré les fenêtres enfumées du restaurant de nouilles. J'ai accéléré et rattrapé Sullivan.

— Là-dedans... Allez à l'arrière et asseyez-vous.

Après avoir balayé la rue du regard, je l'ai suivi à l'intérieur.

L'endroit était pratiquement vide. Les clients de la journée étaient partis depuis longtemps et ceux du soir n'étaient pas encore arrivés. Deux vieilles Chinoises étaient assises dans un coin, avec l'élégance fanée de bouquets séchés. De l'autre côté, quatre jeunes hommes en costume de soie se prélassaient bruyamment, s'amusant avec du matériel hors de prix. Un gros type était assis près d'une fenêtre, avalant un bol de *chow mein* en lisant une bande dessinée holoporno. Un écran vidéo diffusait un sport local aux règles incompréhensibles.

— Du thé, ai-je demandé au jeune serveur venu nous accueillir avant de m'asseoir en face de Sullivan.

— Vous n'allez pas vous en tirer comme ça, a-t-il lancé, d'un ton peu convaincu. Même si vous me tuez – si vous me tuez vraiment – ils enquêteront sur les enveloppements les plus récents et remonteront jusqu'à vous tôt ou tard...

— Ouais, et ils découvriront peut-être l'acte chirurgical dont a bénéficié cette enveloppe avant mon arrivée...

— La salope ! Elle va...

— Vous n'êtes pas en position de proférer des menaces, ai-je dit. À vrai dire, vous n'êtes pas en position de faire quoi que ce soit, à part répondre à mes questions et espérer que je vais vous croire. Qui vous a demandé de me marquer ?

Silence, seulement rompu par les commentaires de la retransmission sportive. Sullivan me regardait d'un air boudeur.

— D'accord, je vais vous faciliter la tâche. Répondez par oui ou par non. Une artificielle du nom de Trepp est venue vous voir. Était-ce la première fois que vous traitiez avec elle ?

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

Avec une colère maîtrisée, je l'ai giflé sèchement. Il s'est effondré sur le côté, tête contre le mur, et a perdu son chapeau. La conversation des jeunes gens s'est arrêtée. Je leur ai jeté un regard, et elle a repris avec animation. Les deux vieilles femmes se sont levées et sont sorties.

Le gros type n'a même pas levé les yeux de son holoporno.

Je me suis penché sur la table.

— Gardien Sullivan, vous ne considérez pas la situation sous le bon angle. Je tiens à savoir à qui vous m'avez vendu, et je ne vais pas m'en aller simplement parce que vous voulez préserver la confidentialité de vos clients. Croyez-moi, ils ne vous paient pas assez pour me tenir tête.

Sullivan s'est assis et a essuyé le sang de sa bouche. Puis, avec la partie intacte de ses lèvres, il a réussi à sourire, ce qui était tout à son honneur.

— Vous pensez que je n'ai jamais été menacé, Kovacs ?

J'ai examiné la main avec laquelle je l'avais frappé.

— Je pense que vous avez très peu d'expérience de la violence, ce qui ne jouera pas à votre avantage. Je vais vous donner une chance de me dire ce que je veux savoir, ici et maintenant. Après, nous irons dans un endroit insonorisé. Qui a envoyé Trepp ?

— Vous êtes une racaille, Kovacs. Rien qu'une...

J'ai replié une phalange que je lui ai envoyée dans l'œil gauche. Le coup a fait moins de bruit que la gifle. Sullivan a grogné et a reculé avant de se recroqueviller sur son siège. Je l'ai regardé, impassible, jusqu'à ce qu'il se redresse. Quelque chose de froid montait en moi, un sentiment né sur les bancs du complexe judiciaire de Newpest, modéré par les années d'embrouilles inutiles dont j'avais été témoin au fil des ans. Pour notre bien à tous les deux, j'espérais que Sullivan n'était pas aussi dur qu'il essayait de le prouver. Je me suis rapproché.

— Vous l'avez dit, Sullivan. Je suis une racaille. Pas un criminel respectable comme vous. Je ne suis pas un Math, ni un homme d'affaires. Je n'ai aucun intérêt, aucun contact, je n'ai pas acheté de respectabilité. Je ne suis que moi, et vous êtes sur mon chemin. Alors, recommençons. Qui a envoyé Trepp ?

— Il l'ignore, Kovacs. Vous perdez votre temps.

Le ton de la femme était léger, même si elle avait haussé la voix pour se faire entendre. Mince, pâle, les cheveux courts, elle se tenait debout sur le seuil, les mains dans les poches de son long manteau noir. Son corps souple et sa posture trahissaient un excellent entraînement ; sa tunique grise était sans doute blindée, de même que son pantalon de treillis assorti, enfoncé

dans des bottines. Une boucle d'oreille en forme de câble débranché pendait à son oreille gauche.

Elle était seule.

J'ai baissé le Philips lentement. Le prenant pour un signal, elle a traversé le restaurant, scrutée à chaque pas par les jeunes à la table du fond. Si elle était consciente de leur inspection, elle ne le montrait pas.

Arrivée à cinq pas de la table, elle m'a jeté un regard et a commencé à sortir les mains de ses poches. J'ai acquiescé et elle a terminé son mouvement, révélant des paumes ouvertes et des doigts bagués de verre noir.

— Trepp ?

— Bien deviné. Je peux m'asseoir ?

Du Philips, j'ai désigné le siège d'en face, où Sullivan se tenait l'œil.

— Si vous réussissez à convaincre votre associé de se déplacer. Laissez vos mains sur la table.

La femme a souri et a incliné la tête. Sullivan se serrait déjà contre le mur pour lui faire de la place ; elle s'est glissée à côté de lui, avec une telle économie de mouvement que sa boucle d'oreille a à peine bougé.

Puis elle a posé ses deux paumes sur la table.

— Rassuré ?

— Ça ira, ai-je dit en remarquant que les bagues de verre, comme la boucle d'oreille, révélaient une section des os de ses doigts à la façon d'un appareil à rayons X.

Je commençais à aimer le style de Trepp.

— Je ne lui ai rien dit, a bafouillé Sullivan.

— Tu ne savais rien, a répondu Trepp sans même se tourner vers lui. Tu as eu de la chance que j'arrive, on dirait. M. Kovacs n'a pas l'air d'apprécier l'ignorance. J'ai raison ?

— Que voulez-vous, Trepp ?

— Je suis venue vous aider, a répondu Trepp en levant les yeux en regardant le serveur apporter une grosse théière et deux tasses sans anses. C'est vous qui avez commandé ?

— Oui... Servez-vous.

— Merci, j'adore. Sullivan, vous en voulez aussi ? Eh, apportez une autre tasse, s'il vous plaît ! Merci. Où en étais-je ?

— Vous étiez venue m'aider...

— En effet, a répondu Trepp en buvant une gorgée du thé vert. Je suis ici pour clarifier les choses. Vous alliez essayer d'extirper des informations de Sullivan, qui ne sait rien... J'étais son contact, et me voilà. Parlez-moi.

Je l'ai regardée droit dans les yeux.

— Je vous ai tuée la semaine dernière, Trepp.

— Ouais, il paraît, a-t-elle répondu en posant sa tasse et en regardant les os de ses doigts. Bien sûr, je ne m'en souviens pas. À vrai dire, je ne vous connais même pas, Kovacs. La dernière chose dont je me souviens est d'avoir plongé dans une cuve de stockage il y a un mois. Tout ce qui s'est passé plus tard a disparu... Le « moi » que vous avez carbonisé dans la voiture est mort... Et ce n'était pas moi. Alors, sans rancune, hein ?

— Pas de stockage à distance ?

Elle a reniflé.

— Vous plaisantez ? C'est mon métier... le même que le vôtre, même si je suis loin de gagner autant que vous. Et, franchement, qui a besoin de cette connerie ? Ma théorie, c'est que, quand on merde, on en paie les conséquences. J'ai salement merdé avec vous, non ?

J'ai bu ma tasse de thé et j'ai rejoué dans ma tête le combat dans la voiture selon différents angles.

— Vous vous êtes montrée un peu lente, ai-je concédé. Et négligente.

— Ouais, négligente. Il faut que je me surveille... Ça arrive quand on porte des artificiels. C'est très antizen. J'ai un *sensei* à New York, ça le fait grimper aux rideaux.

J'avais décidé de me montrer patient.

— Quel dommage. Vous voulez bien me dire qui vous a envoyée ?

— Eh, mieux encore ! Vous êtes invité à voir le patron. (Elle a hoché la tête en voyant mon expression.) Ouais. Ray veut vous parler. Comme la dernière fois... mais nous préférerions que vous soyez volontaire. Il semble que vous ne soyez pas réceptif à la coercition.

— Et Kadmin ? Il en est aussi ?

Trepp a pris une longue inspiration.

— Kadmin... eh bien, Kadmin est un problème à part, à présent ! La situation est un peu embarrassante. Mais c'est une difficulté que nous pouvons régler. Je ne peux pas vous en dire plus. (Elle a désigné Sullivan qui commençait à se redresser et à prêter attention à la conversation.) Nous devrions aller ailleurs.

— D'accord. Je vous suis. Mais avant toute chose, fixons deux règles simples. *Primo*, pas de virtuel.

— Nous avons de l'avance sur vous, a dit Trepp en finissant son thé et en se levant. Mes instructions sont de vous conduire directement à Ray. En chair et en os.

J'ai posé la main sur son bras et elle s'est immobilisée.

— *Secundo*, pas de surprise. Vous me dites ce qui doit se passer à l'avance. Au moindre imprévu, vous allez encore décevoir votre *sensei*.

— D'accord, pas de surprise, a répondu Trepp avec un sourire qui me disait qu'elle n'avait pas l'habitude de se faire attraper par le bras. Nous allons sortir du restaurant et prendre un taxi. Ça vous va ?

— Tant qu'il est vide.

Je lui ai lâché le bras et elle a continué son mouvement, avec la même fluidité. J'ai cherché dans ma poche et j'ai lancé deux billets de plastique à Sullivan.

— Vous ne bougez pas. Si je vois votre tête à la porte avant que nous soyons partis, je fais un trou dedans. Le thé est pour moi...

Le serveur est arrivé avec la tasse de Sullivan et un grand mouchoir blanc, sans doute pour éponger le sang de sa lèvre explosée. C'était gentil de sa part. Il a failli trébucher en essayant de nous laisser le passage et le regard qu'il m'a jeté était teinté de dégoût et de crainte.

Compte tenu de la rage qui m'avait saisi un peu plus tôt, je le comprenais presque.

Les jeunes gens nous ont suivis du regard avec une concentration reptilienne.

Dehors, il pleuvait toujours. J'ai relevé mon col. Trepp a sorti un pager de transport et l'a agité au-dessus de sa tête.

— Dans une minute, a-t-elle dit en me jetant un regard curieux. Vous savez à qui appartient cet endroit ?

— J’ai deviné.

Elle a secoué la tête.

— Un restaurant de nouilles des Triades. Un putain d’endroit pour un interrogatoire. Ou alors, vous aimez vivre dangereusement...

— D’où je viens, les criminels restent en dehors des embrouilles des autres, ai-je dit en haussant les épaules. Il leur manque les tripes pour ça, en général. En vérité, il y a plus de chances qu’un citoyen normal intervienne...

— Pas ici. La plupart des citoyens normaux le sont trop pour s’impliquer dans une baston. D’après eux, la police est là pour ça. Vous venez de Harlan, hein ?

— Exact.

— C’est peut-être un truc quelliste. D’après vous ?

— Peut-être.

Un autotaxi est descendu en spirale en réponse à l’appel. Trepp s’est avancée pour ouvrir la portière et a poussé le vice jusqu’à montrer que la voiture était vide. J’ai souri.

— Après vous.

— Comme vous voulez.

Elle a grimpé à bord et s’est poussée pour me laisser entrer. Je me suis installé dans le fauteuil opposé au sien et j’ai regardé ses mains fixement. Suivant mon regard, elle a allongé ses bras sur le dossier, comme une crucifiée. La portière s’est refermée.

— Bienvenue chez Urbline, a dit doucement le taxi. Veuillez indiquer votre destination.

— L’aéroport, a répondu Trepp en observant ma réaction. Terminal privé.

Le taxi s’est élevé. J’ai regardé la pluie par la vitre, derrière Trepp.

— Donc, notre promenade n’est pas locale, ai-je commenté d’un ton neutre.

Elle a rapproché ses bras, les paumes en l’air.

— Nous avons pensé que, vu votre expérience précédente, vous refuseriez de passer en virtuel et qu’il nous faudrait envisager un vrai voyage. Suborbital. Il prendra trois heures.

— Suborbital ? ai-je dit en touchant le Philips dans son holster. Vous savez, je risque de m'énerver si quelqu'un me demande d'enregistrer mon petit matériel avant le vol.

— Nous y avons également pensé. Du calme, Kovacs, vous m'avez entendue... J'ai dit : « Terminal privé. » Un vol spécial, juste pour vous. Vous pouvez emporter une charge nucléaire tactique si vous voulez, d'accord ?

— Où allons-nous, Trepp ?

Elle a souri.

— En Europe.

CHAPITRE 25

La météo était meilleure en Europe. Nous avons quitté la navette suborbitale aveugle sur le tarmac et marché jusqu'au terminal sous un soleil brûlant qui transperçait mes fringues. Le ciel au-dessus de nous était bleu d'un bout à l'autre de l'horizon et l'air était sec. D'après les indications du pilote, c'était le début de l'après-midi, ici. J'ai retiré mon blouson.

— Une limousine devrait nous attendre, a dit Trepp par-dessus son épaule.

Nous avons traversé le terminal sans autre formalité, ainsi qu'une zone microtempérée où des palmiers et d'autres arbres tropicaux moins reconnaissables s'élevaient vers le plafond de verre. Une légère bruine sortait des diffuseurs, rendant l'air agréablement humide après la sécheresse de l'extérieur. Des enfants jouaient dans les allées entre les arbres, coexistant de manière pacifique avec de vieilles personnes assoupies sur des bancs en fer forgé. Les générations intermédiaires étaient réunies autour de tables de café, leurs conversations accompagnées par plus de gestes qu'à Bay City. Ils paraissaient ignorer les contraintes de temps et d'horaires qui gouvernaient la plupart des terminaux.

J'ai ajusté mon blouson sur mon épaule de façon à cacher mon arme, et j'ai suivi Trepp à travers les arbres. Mon geste n'a pas été assez rapide pour échapper au regard de deux gardes placés sous un palmier, ainsi qu'à celui d'une petite fille qui s'avançait vers nous. Trepp a fait un signe aux gardes et ils se sont détendus. Nous étions attendus. La petite fille n'était pas aussi facile à corrompre. Elle m'a regardé avec de grands yeux jusqu'à ce que je mime un pistolet avec mes doigts et que je lui tire dessus avec force effets sonores. Dévoilant ses dents dans un grand sourire, elle s'est cachée derrière le banc le plus

proche. Elle a continué à me tirer dans le dos jusqu'à ce que nous sortions.

Trepp m'a fait dépasser une rangée de taxis et nous sommes arrivés devant une limousine anonyme noire garée dans la zone de parking interdit. Un instant plus tard, je savourais le confort luxueux des fauteuils automoulants d'un gris pâle et de l'air conditionné.

— Dix minutes, a-t-elle promis alors que nous nous élevions dans les airs. Que pensez-vous du microclimat ?

— Très sympa.

— Il y en a partout dans l'aéroport. Les week-ends, les gens viennent y passer la journée. Bizarre, non ?

J'ai grogné et regardé la vitre tandis que nous virions au-dessus d'une importante cité. Au-delà, une plaine poussiéreuse s'étendait à l'horizon sous le bleu presque douloureux du ciel. Au loin, on distinguait des montagnes.

Voyant que je n'avais pas envie de parler, Trepp s'est branché un jack de téléphone derrière l'oreille. Une autre puce interne. Ses yeux se sont fermés quand elle a commencé son appel, et j'ai ressenti l'impression de solitude habituelle auprès de quelqu'un qui utilise un jack.

La solitude m'allait parfaitement.

En vérité, je m'étais montré un piètre compagnon de voyage. Dans la cabine de la navette, je m'étais isolé progressivement, malgré l'intérêt évident de Trepp pour mon passé. Elle avait enfin abandonné l'idée de me tirer des anecdotes sur Harlan et les Corps, et avait essayé de m'apprendre des jeux de cartes. Par une sorte de vague politesse, j'avais accepté de participer, mais deux est loin d'être un nombre idéal pour les cartes et le cœur n'y était pas. Nous avons atterri en Europe en silence, chacun feuilletant son propre choix d'infos fournies par la base média de l'appareil. Malgré l'apparente désinvolture de Trepp, j'avais du mal à oublier les circonstances de notre dernier voyage.

Sous nos pieds, la plaine a cédé la place à des collines de plus en plus verdoyantes, pour se transformer en une vallée où les forêts semblaient se refermer sur une structure humaine. Quand nous avons commencé notre descente, Trepp s'est débranchée avec un clignement de paupières qui signifiait

qu'elle n'avait pas déconnecté en premier les synapses de la puce (une attitude déconseillée par la plupart des fabricants), mais elle se la jouait peut-être. Je l'ai à peine remarquée. J'étais plus intéressé par notre destination.

C'était une énorme croix de pierre, la plus grande que j'aie jamais vue, érodée par le temps. La limousine est descendue en spirale et je me suis rendu compte que celui qui avait construit ce monument l'avait installé sur un énorme rocher pour donner l'impression d'une épée titanesque plantée dans le sol par un dieu guerrier en retraite. La croix était en parfaite harmonie avec les dimensions des montagnes, comme si nul être humain n'avait pu la placer là.

Les terrasses de pierre et les bâtiments au pied du rocher, eux-mêmes monumentaux, semblaient minuscules près de cet énorme artefact.

Trepp me regardait, les yeux brillants.

La limousine s'est posée sur une terrasse et je suis descendu, en clignant des yeux au soleil.

— Le bâtiment appartient aux catholiques ? ai-je demandé.

— *Appartenait*, a répondu Trepp en se dirigeant vers une porte d'acier installée dans le rocher. Quand elle était neuve. C'est une propriété privée à présent.

— Comment est-ce possible ?

— Il faut demander à Ray.

C'était au tour de Trepp de se désintéresser de la conversation. On aurait dit que la structure faisait résonner en elle une partie différente de sa personnalité, ou de son héritage. Elle s'est approchée des portes comme si elle était attirée par un aimant.

Celles-ci se sont ouvertes devant nous avec un bourdonnement, puis se sont arrêtées en laissant un espace de deux mètres. J'ai fait un signe à Trepp ; en haussant les épaules, elle a franchi le seuil. Des deux côtés, quelque chose de gros, comme une araignée, a bougé sur les murs dans la pénombre. J'ai glissé la main sur la crosse du Nemex, sachant que c'était futile. Nous étions dans le domaine des géants.

Des canons de la taille d'un homme ont émergé et les deux robots nous ont reniflés. Le calibre était le même que celui du

système de défense du *Hendrix* et j'ai lâché mes armes. Avec un cliquettement insectoïde, les unités automatiques se sont reculées et ont grimpé dans leur nid. À la base des deux alcôves qui les accueillaient, j'ai distingué des anges de fer armés d'épées.

— Venez, a dit Trepp, la voix résonnant dans le silence de la cathédrale. Si nous voulions vous tuer, vous croyez que nous vous aurions conduit jusqu'ici ?

Je l'ai suivie sur les marches de pierre, puis dans la salle principale. Nous nous trouvions dans une basilique gigantesque dont le plafond se perdait dans l'obscurité. Devant nous s'élançait un autre escalier, menant à une section plus étroite, plus éclairée. Le toit était voûté au-dessus des gardiens, deux statues de pierre aux mains posées sur de lourdes épées, leurs lèvres déformées en un sourire méprisant.

J'ai senti mes lèvres se tordre en réponse. Dommage que je n'aie pas d'explosifs.

À l'extrémité de la basilique, des objets gris flottaient dans l'air. Un instant, j'ai cru qu'il s'agissait d'une série de monolithes soulevés par un champ de force, puis l'un d'eux a tourné sous l'effet d'un courant d'air glacé et j'ai compris de quoi il s'agissait.

— Impressionné, Takeshi-san ?

La voix, le japonais élégant, m'a frappé comme un choc dû au cyanure. Sous la force de l'émotion, ma respiration s'est bloquée et un courant a parcouru le neurachem qui s'activait. Je me suis tourné lentement vers la voix. Quelque part, sous mon œil, un muscle a tressailli. Je faisais un effort conscient pour ne pas céder à la violence.

— Ray, ai-je dit en amanglais. J'aurais dû comprendre sur la piste de décollage...

Reileen Kawahara est apparue dans la salle circulaire et s'est inclinée ironiquement. Puis elle a repris la parole, dans un amanglais parfait.

— Vous auriez pu, en effet. Mais s'il y a une chose que j'apprécie chez vous, Kovacs, c'est votre infinie capacité à être surpris. Malgré votre passé de vétéran, vous restez innocent. En

ces temps troublés, l'exploit n'est pas mince. Comment faites-vous ?

— C'est un secret. Il faut être humain pour le comprendre.

L'insulte est passée inaperçue. Kawahara a regardé le sol de marbre.

— En effet. Nous avons déjà discuté de ce sujet.

Mon esprit est retourné à New Beijing, aux structures de pouvoir cancéreuses créées là-bas par Kawahara, aux cris discordants des torturés auxquels j'associais désormais son nom.

Je me suis approché d'une des formes grises et je lui ai mis une claque. La surface était souple sous ma main et le cocon s'est balancé sur ses câbles. Quelque chose a remué à l'intérieur.

— Pare-balles, n'est-ce pas ?

— Mmm, a répondu Kawahara en penchant la tête sur le côté. Ça dépend de la balle, j'imagine. Mais résistant aux impacts, certainement.

J'ai réussi à me tirer un rire.

— Une matrice pare-balles ! Il n'y a que vous, Kawahara... que vous pour blinder vos clones et les enterrer sous une montagne...

Elle s'est avancée dans la lumière et une vague de haine est montée en moi et a déferlé au creux de mon estomac. Reileen Kawahara se targuait d'être née dans les bidonvilles contaminés de Fission City, en Australie-Occidentale, mais, si c'était vrai, elle avait depuis longtemps effacé toute trace de ses origines.

Reileen avait la prestance d'une danseuse, un corps équilibré et séduisant sans pour autant entraîner une réponse hormonale immédiate, un visage d'elfe intelligent. C'était l'enveloppe qu'elle portait à New Beijing, une enveloppe cultivée à l'unité et sans implant artificiel. Un organisme pur, dont la beauté était élevée au niveau de l'art. Kawahara l'avait habillée de nuit. Sa jupe en pétales de tulipe descendait à mi-mollet et son chemisier de soie cascadait sur son torse comme de l'eau noire. Ses chaussures ressemblaient aux mules employées dans les vaisseaux spatiaux, mais avec un petit talon. Ses cheveux auburn coupés court étaient coiffés en arrière. Elle ressemblait

au mannequin d'une publicité pour un fonds d'investissement un peu sexy.

— Le pouvoir est souvent enterré, a-t-elle dit. Pensez aux bunkers du Protectorat sur Harlan. Ou aux cavernes où vous ont dissimulé les Corps diplomatiques pendant qu'ils vous recréaient à leur image. L'essence même du contrôle est d'être insoupçonnable, non ?

— Si j'en juge de la façon dont j'ai été manipulé cette semaine, je dirais oui. Bon... Votre petit discours est terminé ?

— En effet, a dit Kawahara en jetant un regard à Trepp, qui s'est éclipsée dans l'obscurité, le nez en l'air, comme une touriste. Vous savez, j'imagine, que je vous ai recommandé à Laurens Bancroft.

— Il l'a mentionné.

— Oui, et si votre hôtel s'était montré un peu moins psychotique, la situation ne nous aurait pas échappé. Nous aurions pu avoir cette conversation la semaine dernière et éviter des désagréments inutiles. Il n'était pas dans mes intentions que Kadmin vous agresse. Ses instructions étaient de vous ramener ici vivant.

— Il y a eu un changement de programme, ai-je dit, cherchant un siège. Kadmin n'a pas suivi vos instructions. Il a essayé de me tuer ce matin.

Kawahara a eu un geste agacé.

— Je sais. C'est pourquoi vous avez été conduit ici.

— Vous l'avez libéré ?

— Bien sûr.

— Alors qu'il allait se retourner contre vous ?

— Il a dit à Keith Rutherford qu'il pensait ne pas être utilisé à son meilleur avantage en détention. Qu'il serait difficile pour lui d'honorer son contrat envers moi dans une telle position.

— Subtil.

— N'est-ce pas ? Je n'ai jamais su résister à une négociation sophistiquée. J'ai pensé qu'il avait gagné son réinvestissement.

— Vous vous êtes donc servi de moi comme balise, vous l'avez tiré de là et transmis à Carnage pour un réenveloppement... (J'ai fouillé mes poches et trouvé les cigarettes d'Ortega. Dans la pénombre de la basilique, le paquet

familier était comme une carte postale d'un autre univers.) Pas étonnant que le *Panama Rose* n'ait pas terminé de décanter son deuxième combattant quand nous sommes arrivés. Ils devaient juste avoir achevé d'envelopper Kadmin. Ce fils de pute est sorti de là dans un corps de Martyr de la main droite de Dieu...

Kawahara a hoché la tête.

— À peu près au moment où vous êtes montés à bord. Si j'ai bien compris, il a joué le rôle d'un ouvrier et vous êtes passés juste à côté de lui. Je préférerais que vous ne fumiez pas ici...

— Kawahara, je préférerais que vous mouriez d'une hémorragie interne, mais je ne pense pas que vous allez me faire ce plaisir.

J'ai allumé la cigarette et je me suis souvenu. L'homme agenouillé sur le ring. J'ai rejoué la scène au ralenti. Sur le pont du navire arène. Le visage qui s'était tourné vers nous à notre passage. Il avait même souri. Le souvenir m'a fait grimacer.

— Vous n'êtes pas assez courtois pour un homme dans votre position, a dit Reileen. Votre vie est en danger et je suis en position de la sauver.

Il me semblait détecter une inflexion agacée. Malgré son célèbre self-control, Reileen Kawahara avait autant de mal à supporter l'irrespect que Bancroft, le général MacIntyre ou les autres puissants auxquels j'avais été confronté.

— Ma vie a déjà été menacée, ai-je répondu. Souvent à cause de sacs à merde comme vous qui avaient décidé de contrôler les événements à grande échelle. Vous avez déjà laissé Kadmin approcher, beaucoup trop près pour ma santé. Je suppose qu'il a utilisé votre putain de localisateur virtuel.

— Je l'avais envoyé vous chercher, a répondu Kawahara en serrant les dents. Il m'a désobéi de nouveau.

— Sans blague ! ai-je dit en me frottant l'épaule par réflexe. Et je suis censé vous faire confiance la prochaine fois ?

— En effet, a dit Kawahara en traversant la salle. Vous le pouvez, et vous le savez. Je suis l'une des sept personnes les plus puissantes de ce système solaire. J'ai accès à des forces que le commandant général opérationnel des NU tuerait pour obtenir...

— Cette architecture vous monte à la tête, Reileen. Vous ne m'auriez même pas trouvé si vous n'aviez pas surveillé Sullivan. Comment allez-vous mettre la main sur Kadmin ?

— Kovacs, Kovacs... (Reileen tremblait presque, comme si elle réprimait l'envie de m'enfoncer les pouces dans les orbites.) Savez-vous ce qui se passe dans les rues de n'importe quelle ville de la Terre, dès que je décide de chercher quelqu'un ? Avez-vous une idée de la facilité avec laquelle vous pourriez mourir, ici et maintenant ?

J'ai tiré sur la cigarette et je lui ai soufflé la fumée dessus.

— Comme votre fidèle employée Trepp me l'a si bien dit il y a moins de dix minutes, pourquoi m'amener ici pour me tuer ? Vous voulez quelque chose de moi. Quoi ?

Reileen a inspiré. Profondément. Son visage a retrouvé son calme et elle a reculé de deux pas, se détournant de l'affrontement.

— Vous avez raison, Kovacs. Je vous veux en vie. Si vous disparaissez maintenant, Bancroft recevra le mauvais message.

— Ou le bon, ai-je dit en regardant d'un air absent un texte gravé dans la pierre à mes pieds. Vous l'avez grillé ?

— Non, a répondu Kawahara, presque amusée. Il s'est tué.

— Ben voyons !

— Que vous me croyiez ou non n'a pas d'importance, Kovacs. Je veux que ce soit la conclusion de l'enquête. Une conclusion claire et acceptée de tous.

— Par quel miracle ?

— Je m'en moque. Inventez quelque chose. Vous êtes un Diplo... Convainquez Bancroft. Dites-lui que le verdict de la police était correct. Fabriquez un motif, trouvez un coupable si nécessaire. Je ne m'inclus pas dans cette catégorie.

— Si vous ne l'avez pas tué..., s'il s'est grillé la tête lui-même, pourquoi vous en mêlez-vous ? Où est votre intérêt ?

— Ce n'est pas le sujet de la discussion.

J'ai hoché la tête.

— Et où est le mien ? Que vais-je gagner à « conclure » ?

— À part les cent mille dollars ? a demandé Kawahara en inclinant la tête d'un air intrigué. Eh bien, je crois savoir que d'autres parties vous ont fait des offres récréatives très

généreuses ! De mon côté, je prendrai les dispositions nécessaires pour que Kadmin ne vous touche plus.

J'ai regardé le texte à mes pieds en réfléchissant aux sous-entendus de ce qu'elle venait de dire.

— « Francisco Franco », a dit Kawahara, croyant que je cherchais à lire. Un tyran minable de jadis. Il a fait construire cet endroit.

— Trepp a dit que le bâtiment appartenait aux catholiques...

Kawahara a haussé les épaules.

— Un tyran minable hanté de chimères religieuses. Le catholicisme et la tyrannie sont bons amis. Ils sont issus de la même culture.

J'ai jeté un œil autour de moi, à la recherche des systèmes de sécurité.

— Ouais, on dirait. Bon, laissez-moi résumer. Vous voulez que je fasse avaler un mensonge énorme à Bancroft, en échange de quoi vous rappelez Kadmin... que vous avez lancé sur moi en premier lieu. C'est le marché ?

— C'est, comme vous dites, le marché.

— Alors allez vous faire mettre, Kawahara, ai-je dit en lâchant ma cigarette et en l'écrasant du talon. Je vais tenter ma chance avec Kadmin et dire à Bancroft que vous l'avez probablement fait tuer. Voilà. Alors ? Vous voulez toujours me garder en vie ?

Mes mains étaient ouvertes, avides de serrer la lourde masse d'une crosse de pistolet. J'allais coller trois balles de Nemex dans la gorge de Kawahara, à hauteur de pile, puis avaler le canon et me faire sauter la mienne. Kawahara avait sûrement une liaison à distance mais, putain, parfois, il faut savoir prendre des décisions ! Et un homme ne peut pas repousser trop longtemps son désir de mort.

Ça aurait pu être pire. Ça aurait pu être Innenin.

Kawahara a secoué la tête. Elle souriait.

— Toujours le même, Kovacs. Du bruit, de la fureur, aucun sens pratique. Un romantisme nihiliste. Vous n'avez donc rien appris depuis New Beijing ?

— Il y a des arènes si corrompues que les seuls actes honnêtes possibles sont nihilistes.

— Laissez-moi deviner... Quell ? Je préfère citer Shakespeare, mais je doute que la culture coloniale remonte jusque-là...

Elle souriait encore, son corps prenant la pose, comme un gymnaste du théâtre corporel prêt à se lancer dans une aria. Un instant, j'ai eu la conviction hallucinatoire qu'elle allait effectuer une danse, sur le rythme de merde diffusé par les haut-parleurs dissimulés dans le dôme au-dessus de nos têtes.

— Takeshi, où avez-vous acquis la conviction que tout pouvait être résolu par une brutalité simpliste ? Pas chez les Diplos, j'espère. Dans les gangs de Newpest ? Est-ce la faute des volées données par votre père quand vous étiez enfant ? Pensiez-vous vraiment que je vous permettrais de refuser ? Pensiez-vous que je viendrais les mains vides ? Réfléchissez. Vous me connaissez.

Le neurachem bouillonnait en moi. Je l'ai retenu, comme un parachutiste attendant l'autorisation de sauter.

— D'accord, ai-je dit d'un ton neutre. Impressionnez-moi.

— Avec plaisir.

Fouillant dans la poche de son chemisier, Kawahara a sorti un petit holofichier et l'a activé d'une pression de l'ongle du pouce. Les images se sont développées dans l'air et elle me l'a passé.

— Les détails sont pour la plupart en jargon légal, mais vous comprendrez l'idée...

J'ai saisi la sphère lumineuse comme s'il s'agissait d'une fleur empoisonnée. Un nom a jailli vers moi :

Sarah Sachilowska...

Suivi de la terminologie officielle d'un contrat, comme si un immeuble s'écroulait sur moi au ralenti.

« En stockage privé... »

« En détention virtuelle... »

« Période illimitée... »

« Sujet à la discrétion des NU... »

« Sous la responsabilité du complexe judiciaire de Bay City... »

La vérité m'a parcouru comme une décharge. J'aurais dû tuer Sullivan quand j'en avais eu l'occasion.

— Dix jours, a dit Kawahara en étudiant mes réactions. C'est le temps qu'il vous reste pour convaincre Bancroft que l'enquête est terminée avant de disparaître. Une minute de retard, et Sachilowska entre en virtuel dans une de mes cliniques. Une nouvelle génération de logiciels d'interrogatoire est arrivée sur le marché ; je m'assurerai personnellement qu'elle les teste tous.

L'holofichier est tombé par terre avec un craquement sec. J'ai bondi sur Kawahara, les lèvres retroussées. Un grognement sourd qui n'avait rien à voir avec mon entraînement de combat montait dans ma gorge et mes mains se sont crispées. Je sentais déjà le goût de son sang.

Le canon froid d'une arme s'est posé sur mon cou avant que j'aie pu faire la moitié du chemin.

— Je vous le déconseille, a chuchoté Trepp dans mon oreille.

Kawahara s'est approchée.

— Bancroft n'est pas le seul capable d'acheter la libération des criminels coloniaux à problèmes. Le directeur du complexe de Kanawage a été ravi quand je suis venu le voir deux jours plus tard avec une offre pour Sachilowska. Il pense qu'une fois sur un autre monde les chances que des criminels comme vous ou Sarah aient assez d'argent pour s'offrir le billet de retour sont minces. Être payé pour se débarrasser de vous... C'était trop beau pour être vrai. Il espère sans doute que la mode va prendre... (Reileen a passé un doigt sur mon revers.) Et quand on voit les performances du virtuel en ce moment, c'est peut-être en effet une mode à lancer.

Le muscle sous mon œil a tressauté violemment.

— Je vais te tuer, ai-je murmuré. Je vais t'arracher le cœur et le bouffer. Je vais faire écrouler cet endroit sur...

Kawahara s'est penchée vers moi ; nos visages se touchaient presque. Son haleine sentait légèrement la menthe et l'origan.

— Non. Vous allez faire ce que je vous dis et vous allez le faire en moins de dix jours. Car, dans le cas contraire, votre bonne amie Sachilowska commencera sa visite personnalisée de l'enfer sans possibilité de rédemption. (Reileen a reculé, levant les mains.) Kovacs, vous devriez remercier les divinités de Harlan que je ne sois pas sadique. Je vous donne le choix. Nous pourrions tout aussi bien négocier sur la durée de l'agonie que

va traverser Sachilowska. Voilà qui vous donnerait sûrement envie d'en terminer plus vite, n'est-ce pas ? Dix jours, dans la plupart des systèmes virtuels, correspondent à trois ou quatre ans en subjectif. Vous étiez dans la clinique Wei ; pensez-vous qu'elle supporterait trois ans de ce traitement ? Elle deviendrait très vite folle, non ?

L'effort pour contenir ma haine était trop grand. Je le sentais comme une force dans ma poitrine.

J'ai réussi à parler.

— Quels sont les termes du contrat ? Comment savoir que vous la libérerez ?

— Parce que je vous en donne ma parole, a dit Kawahara en laissant retomber ses bras sur le côté. Vous savez d'expérience que je la tiens.

J'ai acquiescé lentement.

— Une fois la clôture de l'enquête acceptée par Bancroft, j'attendrai que vous ayez disparu, puis je ferai transporter Sachilowska sur Harlan afin qu'elle y achève sa peine. (Se baissant, Kawahara a ramassé l'holofichier et a passé plusieurs pages.) Comme vous voyez, il y a une clause d'annulation dans le contrat. Bien sûr, je perdrai une grosse part de mon avance, mais compte tenu du contexte, je suis prête à le faire. (Elle a souri.) N'oubliez pas qu'une annulation marche dans les deux sens. Je peux racheter Sarah à tout moment... Si vous pensiez vous faire oublier avant de revenir voir Bancroft, abandonnez l'idée. Vous ne pouvez gagner cette main.

Le canon de l'arme a quitté ma nuque et Trepp a reculé. Le neurachem m'a tenu debout comme une combinaison de mobilité pour paraplégique. Je regardais Kawahara, anesthésié.

— Pourquoi vous donner tout ce mal, putain ? ai-je murmuré. Pourquoi m'impliquer si vous ne vouliez pas que Bancroft découvre la vérité ?

— Parce que vous êtes un Diplo, Kovacs, a dit Kawahara lentement, comme si elle parlait à un enfant. Parce que si quelqu'un peut convaincre Laurens Bancroft qu'il s'est donné la mort, c'est vous. Et parce que je vous connais assez pour prédire vos mouvements. Je m'étais arrangée pour que nous nous rencontrions dès votre arrivée, mais votre hôtel s'est interposé.

Quand la chance vous a ramené à la clinique Wei, j'ai réessayé d'avoir une entrevue avec vous...

— Je suis sorti de la clinique par mes propres moyens.

— Ah oui ! votre histoire de biopirates. Vous avez vraiment cru qu'ils avaient gobé cette connerie de série B ? Soyez raisonnable, Kovacs. Cette histoire vous avait peut-être fait gravir deux marches, mais la raison – la seule raison – pour laquelle vous êtes sorti de la clinique vivant est que je leur ai demandé de vous envoyer ici. (Reileen a haussé les épaules.) Puis vous avez insisté pour vous échapper. La semaine a été chargée et j'en porte la responsabilité. Je me sens comme un comportementaliste ayant mal conçu son labyrinthe à rats.

— D'accord, ai-je dit en prenant conscience que je tremblais. Je vais convaincre Bancroft.

— Évidemment.

J'ai cherché quelque chose d'autre à ajouter, mais mon potentiel de résistance avait été drainé. Le froid de la basilique s'infiltrait dans mes os. J'ai maîtrisé mes tremblements avec effort et je me suis retourné pour quitter les lieux. Trepp s'est avancée pour m'accompagner. Nous avions fait une dizaine de pas quand Kawahara m'a appelé.

— Oh, Kovacs...

Je me suis retourné, comme dans un rêve. Elle souriait.

— Si vous réussissez à boucler l'affaire proprement et très vite, je peux envisager une sorte de prime en liquide. Un bonus, en quelque sorte. Négociable. Trepp vous donnera un numéro où me contacter.

Je me suis retourné de nouveau, me sentant insensibilisé à un degré que je n'avais pas ressenti depuis les ruines fumantes d'Innenin. Trepp m'a donné une tape sur l'épaule.

— Venez, a-t-elle lancé d'un ton aimable. Sortons d'ici.

Je l'ai suivie sous l'architecture pesante et les sourires moqueurs des gardiens encapuchonnés. Entre ses clones gainés de gris, Kawahara me regardait partir avec le même sourire. Il m'a fallu, semble-t-il, une éternité pour quitter la salle et, quand le gigantesque portail s'est ouvert, la lumière m'a envahi comme une infusion de vie. Je me suis raccroché au jour comme un noyé. La basilique était une fosse océanique, de laquelle je

remontais, en tendant la main vers le soleil à la surface. Quand nous avons quitté les ombres, mon corps a avalé la chaleur comme un aliment solide. Lentement, les tremblements se sont calmés.

En m'éloignant de la croix titanesque, je sentais encore sa présence comme une main glaciale sur ma nuque.

CHAPITRE 26

La nuit suivante a été un grand flou. Plus tard, quand j'ai essayé de rassembler mes souvenirs, même la mémoire diplo ne m'en a restitué que des fragments.

Trepp voulait passer la nuit en ville. Les plus beaux endroits d'Europe nous attendaient, et elle connaissait toutes les bonnes adresses.

Je voulais que mes pensées s'arrêtent net.

Nous avons commencé par un hôtel dans une rue dont je ne pouvais prononcer le nom. Un analogue de tétrameth scintillait dans le blanc de nos yeux. Assis, passif, dans un fauteuil près de la fenêtre, j'ai laissé Trepp m'injecter, essayant de ne pas penser à Sarah et à la chambre de Millsport. Essayant de ne pas penser du tout. Des holos bicolores à la fenêtre noyaient les traits concentrés de Trepp dans des nuances de rouge et de bronze. Elle avait le visage d'un démon scellant un pacte. J'ai senti un choc insidieux aux frontières de ma perception quand le tétrameth a déferlé dans mes synapses. Quand j'ai chargé Trepp à mon tour, j'ai failli me perdre dans la géométrie de son visage.

C'était de la bonne...

Des peintures murales représentant l'enfer chrétien, les flammes bondissant comme des doigts griffus sur une procession de pécheurs nus et hurlants. À une extrémité de la salle, là où les silhouettes sur les murs se fondaient avec les clients du bar, une fille se trémoussait sur une plate-forme rotative. Un pétale de verre noir tournait autour, et, chaque fois qu'il passait entre les spectateurs et la danseuse, la fille disparaissait, remplacée par un squelette grimaçant en train de danser.

— Cet endroit s'appelle *Toute chair périra*, a hurlé Trepp pour couvrir le bruit alors que nous nous enfoncions dans la foule.

Elle a montré la fille puis les bagues de verre noir sur ses doigts.

— C'est là que j'ai eu l'idée. L'effet est sympa, non ?

Je suis allé chercher les verres, vite.

Les humains rêvent au paradis et à l'enfer depuis des millénaires. Le plaisir ou la douleur éternelle, sans les restrictions de la vie et de la mort. Grâce aux univers virtuels, ces fantasmes sont maintenant réalité. Il suffit d'un générateur industriel. Nous avons vraiment apporté l'enfer, ou le paradis, sur Terre.

— Un peu épique... du genre du discours d'adieu d'Angin Chandra au peuple, a hurlé Trepp, mais je vois ce que vous voulez dire.

D'évidence, les mots qui couraient dans mon esprit s'échappaient aussi de ma bouche. Si c'était une citation, j'ignorais d'où elle venait. Ce n'était certainement pas un quellisme ; elle aurait giflé quiconque aurait osé lui raconter des trucs pareils.

— Le truc, c'est que vous avez dix jours, continuait à hurler Trepp.

La réalité bascule, s'écoule sur le côté dans des globules de lumière couleur de flammes. Des mouvements et des rires. Le bord d'un verre sous mes dents. Une cuisse chaude pressée contre la mienne, sans doute celle de Trepp, mais, quand je me retourne, une autre femme, avec de longs cheveux noirs et une bouche pourpre, me sourit. Son expression d'invite me rappelle vaguement quelque chose...

Scène de rue.

Des balcons des deux côtés ; des langues de lumière et de son crachées sur les pavés par des dizaines de bars minuscules ; la chaussée bourrée de monde. Je me promène avec la femme que

j'ai tuée la semaine dernière et j'essaie de suivre une conversation sur les chats.

J'avais oublié quelque chose. Quelque chose de vague, que je n'arrivais pas à...

Quelque chose d'import...

— Putain, tu n'es pas sérieux ! a explosé Trepp.

À moins qu'elle ait implosé, dans ma tête, au moment où mes pensées se cristallisaient enfin.

Faisait-elle cela délibérément ? Je ne me souvenais même pas de ce que je lui avais dit, l'instant d'avant, sur les chats.

On danse quelque part.

Un shoot de meth au coin de la rue, contre un mur. Quelqu'un passe à côté de nous et nous interpelle. Je cligne des yeux et j'essaie de voir.

— Putain, arrêtez de bouger, Kovacs...

— Qu'est-ce qu'elle a dit ?

Trepp a tiré ma paupière, fronçant les sourcils de concentration.

— Elle a dit que nous étions très beaux. Putain de droguée, elle voulait sûrement nous taxer.

Dans des toilettes couvertes de lambris, j'ai regardé dans un miroir fragmenté le visage que je portais comme s'il avait commis un crime contre moi. Ou comme si j'attendais que quelqu'un d'autre émerge de ces traits tailladés. Mes mains étaient accrochées au lavabo métallique souillé et les bandes d'époxy qui le fixaient au mur craquaient sous mon poids.

Je n'avais aucune idée du temps que j'avais passé là.

Je n'avais aucune idée de l'endroit où j'étais. Ou du nombre d'endroits que nous avions visités.

Mais rien de tout ceci n'importait, car...

Le miroir n'était pas aux dimensions du cadre... des picots étaient enfoncés dans les bords de plastique qui tenaient précairement en place le centre en forme d'étoile.

— Trop de bords, me suis-je murmuré. Rien ne colle.

Les mots semblaient insignifiants, comme une rime, un rythme accidentel dans une conversation. Je ne me pensais pas capable de réparer ce miroir. J'allais me couper les doigts. Dommage.

J'ai laissé le visage de Ryker dans la glace et j'ai titubé vers une table éclairée par des bougies où Trepp suçait une longue pipe d'ivoire.

— Micky Nozawa ? Vous êtes sûre ?

— Putain, oui ! a dit Trepp avec enthousiasme. *Le Poing de la flotte*... c'est bien ça ? Je l'ai vu au moins quatre fois. Les chaînes d'expéria de New York reçoivent un paquet d'imports coloniaux... Le passage où Micky se débarrasse du harponneur d'un coup de pied sauté... On le sent jusque dans les os, de la façon dont il le met, ce putain de coup. Magnifique. De la poésie en mouvement. Eh, vous saviez qu'il avait fait de l'holoporno quand il était plus jeune ?

— Conneries. Micky Nozawa n'a jamais fait de porno. Il n'en avait pas besoin.

— Qui parle de besoin ? Les deux minettes qu'il bricolait, je les aurais bien bricolées gratuitement.

— Conne... ries.

— Je le jure. Quand il portait l'enveloppe avec le nez et les yeux caucasiens... celle qu'il a effacée dans l'accident de bagnole. Au tout début de sa carrière.

Un bar. Les murs et le plafond constellés d'instruments de musique hybrides et absurdes. Les étagères derrière le bar remplies de bouteilles antiques, de statuettes travaillées et d'un tas d'autres merdes. Le niveau sonore était comparativement peu élevé, ma boisson paraissait de qualité... assez, en tout cas, pour ne pas me détériorer trop vite le système. Une légère odeur de musc flottait dans l'air, et des plateaux d'amuse-bouches étaient posés sur la table.

— Pourquoi faites-vous ça ?

— Quoi ? a demandé Trepp en dodelinant de la tête. Garder des chats ? J'aime les ch...

— Travailler pour cette salope de Kawahara. C'est une putain de raclure d'avortement, une salope de Math qui vaut même pas le prix de sa pile, pourquoi vous...

Trepp m'a attrapé le bras. Un instant, j'ai cru qu'il allait y avoir de la violence. Le neurachem s'est déclenché par à-coups.

À la place, elle m'a attiré vers elle et a posé affectueusement sa main sur mes épaules, avant de papillonner des yeux.

— Écoutez.

Longue pause. J'ai écouté, pendant que Trepp fronçait les sourcils, buvait une gorgée de son verre et le reposait avec un soin exagéré. Elle a agité son doigt vers moi.

— Faut pas juger si on veut pas être jugé, a-t-elle bredouillé.

Une autre rue, qui descendait. Marcher était d'un coup plus facile.

Au-dessus de nos têtes les étoiles étaient plus claires que je les avais vues en une semaine à Bay City. Je me suis arrêté pour les regarder, cherchant le Cheval cornu.

Quelque chose... ne colle pas.

Étrange. Je ne reconnaissais aucune forme. Une sueur glaciale m'a trempée et soudain les points de feu se sont transformés en une armada de l'extérieur, se préparant pour le bombardement planétaire. Les Martiens étaient revenus. Je pensais les voir se déplacer doucement dans la bande étroite de ciel au-dessus de nos têtes...

— Hou ! là, a dit Trepp en me rattrapant avant que je m'étale. Qu'est-ce que tu regardes en l'air, sauterelle ?

Pas mon ciel.

Ça devient pas bon.

Dans d'autres toilettes, trop éclairées, j'essaie de m'enfiler dans le nez de la poudre donnée par Trepp. Mes cloisons nasales sont déjà sèches et la poudre retombe, comme si ce corps en avait assez. Une chasse d'eau se déclenche dans la cabine à côté et je lève les yeux vers le miroir.

Jimmy de Soto sort de la cabine, son treillis de combat recouvert de boue d'Innenin. Dans la lumière crue des toilettes, son visage est particulièrement amoché.

— Ça va, mec ?

— Pas spécialement. (Je me gratte l'intérieur du nez, qui commence à être enflammé.) Et toi ?

Il fait le geste de « on-peut-pas-se-plaindre » et s'approche du miroir. L'eau coule, contrôlée par les cellules photosensibles, et il commence à se laver les mains. La boue et le sang se dissolvent pour former une soupe qui disparaît dans un tourbillon. Je le sens à côté de moi, mais son œil unique me fixe dans le miroir et je ne peux pas, je ne veux pas me détourner.

— Est-ce un rêve ?

Il hausse les épaules et continue à se frotter les mains.

— C'est la limite.

— La limite de quoi ?

— De tout, répond-il, comme si c'était évident.

— Je croyais que tu n'apparaissais que dans mes rêves, ai-je dit en regardant ses mains.

Quelque chose ne va pas. Jimmy a beau frotter la crasse, il y en a toujours. Le lavabo en est souillé.

— C'est une façon de voir les choses. Les rêves, les hallus, ou quand tu te défonces... C'est la limite, tu vois. Les failles dans la réalité. Là où les couillons comme moi finissent...

— Jimmy, tu es mort. J'en ai assez de te le répéter.

— Non, a-t-il dit en secouant la tête. Mais tu dois descendre dans ces failles pour me voir.

La soupe sanguinolente se vide et je sais que Jimmy disparaîtra avec la dernière goutte.

— Tu dis que...

Il secoue la tête tristement.

— Trop compliqué pour en parler maintenant. Tu penses qu'on maîtrise la réalité parce qu'on peut en enregistrer des bouts. Il y a plus que ça, mec. Beaucoup plus.

— Jimmy ? Qu'est-ce que je vais faire ?

Il recule et son visage ravagé me sourit.

— Frappe virale, dit-il clairement. (Je me fige, glacé, me souvenant de mon cri sur la tête de pont.) Tu te souviens de ce fils de pute ?

Et, essorant ses mains, il disparaît comme par magie.

— Écoutez, a dit Trepp d'un ton raisonnable. Kadmin a dû se faire mettre en cuve pour être enveloppé dans un artificiel. Ça vous laisse une bonne partie de la journée avant qu'il apprenne que vous êtes vivant.

— S'il n'était pas déjà double-enveloppé.

— Non, réfléchissez. Il a coupé les ponts avec Kawahara... Il n'a plus les ressources nécessaires... Il est seul et, avec Kawahara à ses trousses, ses options sont limitées. Il approche à grands pas de sa date de péremption...

— Kawahara va le garder sous le coude pour me maintenir sous pression.

— Ouais, a répondu Trepp, embarrassée. Peut-être.

Un autre endroit, appelé *Câble* ou quelque chose comme ça, les murs couverts de tuyaux colorés où des câbles sont plantés comme des cheveux cuivrés. À intervalles réguliers sur le bar, des câbles, encore, terminés par des jacks argentés et suspendus à des crochets. Au-dessus du bar, un jack et une prise baisent comme des bêtes sur le rythme spasmodique de la musique qui noie la pièce. De temps en temps, les composants semblent se muer en organes sexuels, mais c'est peut-être une hallu au tétrameth.

J'étais assis au bar ; quelque chose de doux se consumait dans un cendrier près de mon coude. D'après mes poumons, je venais de fumer. Le bar était bondé, mais j'avais l'étrange conviction d'être seul.

Autour de moi, les autres clients du bar étaient tous câblés, leurs yeux tressaillant derrière leurs paupières closes et gonflées, la bouche tordue en un demi-sourire. L'un d'entre eux était Trepp.

J'étais seul.

Des pensées tiraillaient la surface de mon esprit. J'ai pris une cigarette et j'ai tiré dessus, sombrement. Ce n'était pas le moment de réfléchir.

Pas le moment de...

Frappe virale !

... réfléchir.

Les rues défilaient sous mes pieds comme les débris d'Innenin sous les bottes de Jimmy quand il marchait à côté de moi, dans mes rêves. *Alors, c'est comme ça qu'il fait.*

La femme aux lèvres pourpres qui...

Tu peux peut-être...

Quoi ? *Quoi ?*

Le jack et la prise.

Essaie de te dire quelque...

Pas le moment de...

Pas le moment...

Pas...

Et loin, comme l'eau dans le tourbillon, comme la soupe de boue et de sang coulant des mains de Jimmy dans le trou au fond du lavabo...

Encore parti.

Mais les pensées, comme l'aube, étaient inévitables. Elles m'ont trouvé, avec l'aube, sur des marches blanches descendant dans une eau sale. Une architecture grandiose s'élevait derrière nous. De l'autre côté du lac, je distinguais des arbres dans les ténèbres grisâtres. Nous étions dans un parc.

Trepp s'est penchée sur mon épaule et m'a proposé une cigarette allumée. Je l'ai prise par réflexe, j'ai tiré une fois dessus, puis j'ai laissé la fumée s'échapper de mes lèvres fatiguées. Elle s'est accroupie à côté de moi. Un poisson beaucoup trop gros a sauté dans l'eau à mes pieds. J'étais trop épuisé pour réagir.

— Mutant, a dit Trepp.

— Toi-même.

Les bribes de conversation dérivaient au-dessus des eaux.

— Tu vas avoir besoin d'analgésiques ?

— Sans doute, ai-je dit en me tâtant mentalement l'intérieur de la tête. Ouais...

Elle m'a passé une plaquette de capsules colorées sans autre commentaire.

— Quels sont tes projets ?

J'ai haussé les épaules.

— Retourner à Bay City. Faire ce qu'on m'a dit de faire.

QUATRIÈME PARTIE : PERSUASION

(CORRUPTION VIRTUELLE)

CHAPITRE 27

J'ai changé trois fois de taxi en revenant de l'aéroport, payant chaque fois en liquide, et j'ai pris une chambre dans un hôtel d'Oakland. Ceux qui me suivaient électroniquement auraient ainsi un peu plus de difficulté à retrouver ma trace. J'étais à peu près sûr de ne pas avoir été suivi physiquement. Ma conduite était paranoïaque... Après tout, je travaillais pour les méchants, maintenant, et ils n'avaient plus besoin de me filer. Mais je n'avais pas aimé la réflexion ironique de Trepp quand elle m'avait lâché au terminal de Bay City : « On Trepp quand elle m'avait lâché au terminal de Bay City : « On reste en contact. »

Et puis, je n'étais pas certain de ce que je devais faire ensuite, et si moi je l'ignorais encore, ce n'était pas pour que quelqu'un d'autre le sache.

La chambre d'hôtel proposait sept cent quatre-vingt-six chaînes. Les publicités pour l'holoporno et les chaînes locales se partageaient l'écran encore éteint. Sinon, un grand lit autonettoyant puant le désinfectant et une cabine de douche qui commençait à se décoller du mur. J'ai regardé par l'unique vitre brouillée. Bay City, au cœur de la nuit. Une petite bruine tombait. Ma fenêtre de rendez-vous avec Ortega allait bientôt se fermer.

La fenêtre donnait sur un toit de fibréton en pente, qui s'arrêtait dix mètres plus bas. La rue était à la même distance du toit. Au-dessus, un niveau supérieur en forme de pagode masquait de son ombre le toit et la chaussée. Terrain couvert. Après un instant de réflexion, j'ai avalé la dernière capsule d'analgésique de Trepp et j'ai ouvert la fenêtre, aussi doucement que possible. Je me suis retenu au cadre inférieur. Tendu au maximum, j'avais encore plus de huit mètres de chute...

Mode primitif.

Sortir d'un hôtel par la fenêtre en pleine nuit, on ne peut pas faire beaucoup plus primitif.

Espérant que le toit était aussi solide qu'il en avait l'air, j'ai lâché le cadre.

J'ai touché la surface en pente, roulé sur le côté, et mes jambes se sont brutalement retrouvées dans le vide. La surface était ferme, mais aussi glissante que des algues humides – je suis tombé rapidement vers le bord. J'ai enfoncé mes coudes pour trouver une prise, mais il n'y avait rien et je n'ai pu qu'attraper le bord acéré du toit d'une main, au moment où j'ai basculé.

Dix mètres jusqu'à la rue. La main cisaillée, je suis resté pendu par un bras, en essayant d'identifier les obstacles possibles à ma chute, comme des poubelles ou des véhicules... puis j'ai renoncé et j'ai lâché prise. L'atterrissage a été rude. Mais il n'y avait rien de coupant pour m'accueillir et, quand j'ai roulé, ce n'était pas dans les poubelles.

Après m'être relevé, je me suis fondu dans les ombres les plus proches.

Dix minutes et quelques rues au hasard plus tard, j'ai atteint une station d'autotaxis et je suis monté dans le cinquième. J'ai récité le code d'Ortega pendant l'envol.

— Coordonnées notées. Temps approximatif de la course, trente-cinq minutes.

Nous nous sommes dirigés vers l'océan.

Trop de limites...

Les pensées fragmentées de la nuit précédente bouillonnaient dans ma tête comme un ragoût de poisson mal préparé. Des morceaux indigestes apparaissaient à la surface, flottant dans les courants de ma mémoire avant de couler de nouveau. Trepp câblée dans le bar, Jimmy de Soto lavant ses mains incrustées de sang, le visage de Ryker me regardant dans l'étoile du miroir. Kawahara était là, quelque part, affirmant que Bancroft s'était tué, mais exigeant la fin de l'enquête, comme Ortega et la police de Bay City. Kawahara, qui m'avait répété des éléments de mes conversations privées avec Miriam Bancroft. Et qui connaissait des choses sur Laurens Bancroft, sur Kadmin.

La queue de ma gueule de bois a jailli, comme celle d'un scorpion, pour se battre contre les analgésiques de Trepp. Trepp, la tueuse zen que j'avais assassinée et qui était revenue sans m'en vouloir, parce que pour elle, cela n'était jamais arrivé.

« Si quelqu'un peut convaincre Laurens Bancroft qu'il s'est donné la mort, c'est bien vous. »

Trepp, câblée dans le bar.

« Frappe virale. Tu te souviens de ce fils de pute ? »

Les yeux de Bancroft plongeant dans les miens sur le balcon de Suntouch House.

« Je ne suis pas le genre d'homme à me tuer, et même si je l'étais, je ne l'aurais pas fait de cette façon. Si cela avait été mon intention de mourir, vous ne me parleriez pas maintenant. »

Et, aussitôt, j'ai su ce que j'allais faire.

Le taxi a entamé sa descente.

— La passerelle est instable, a déclaré la machine quand nous avons touché le pont agité par la houle. Faites attention.

J'ai inséré l'argent dans la fente. La portière s'est ouverte sur la planque d'Ortega : une petite passerelle métallique servant de piste d'atterrissage, des balustrades de câbles d'acier et, au-delà, la mer, un champ d'eau sous le ciel nocturne chargé de nuages et de bruine. Je suis sorti avec prudence, en m'accrochant au câble le plus proche, tandis que le taxi s'élevait pour disparaître aussitôt, absorbé par les voiles de pluie.

La piste était située à l'arrière. D'où je me trouvais, je surplombais le bateau. Il devait mesurer dans les vingt mètres, à peu près les deux tiers de la taille d'un chalutier de Millsport, en beaucoup plus fin. Les modules ressemblaient à des cellules de survie en cas de tempête, mais, malgré les apparences, ce bâtiment ne naviguait pas. Des mâts télescopiques s'élevaient à mi-hauteur à deux endroits du pont ; un beaupré fusait de la proue effilée.

Un yacht. La maison flottante d'un homme riche.

De la lumière est sortie de la trappe arrière. Ortega a émergé en bas de la plate-forme pour me faire signe. J'ai empoigné la rambarde et j'ai compensé le roulis et le tangage pour descendre

les marches. Des tourbillons de pluie s'abattaient sur le bateau. Dans le puits de lumière de la trappe, j'ai vu un autre escalier et je suis descendu dans l'étroite coursive. Il faisait chaud. Au-dessus de ma tête, la trappe s'est refermée en silence.

— Putain, vous étiez où ? a lâché Ortega.

J'ai consacré un instant à essuyer l'eau qui me coulait des cheveux, et j'ai regardé autour de moi. La demeure flottante d'un homme riche, oui, mais cela faisait un moment que l'homme en question n'était pas passé chez lui. Les meubles étaient entassés sur les côtés de la pièce, enveloppés de plastique semi-opaque, et les étagères du minuscule bar étaient vides. Les trappes des fenêtres étaient toutes fermées. Les portes étaient ouvertes, donnant sur d'autres espaces voués au culte de la naphtaline.

Malgré cela, le yacht puait le luxe. Sous le plastique, les chaises et les tables étaient en bois sombre poli, comme les cloisons et les portes ; des tapis recouvraient le parquet ciré sous mes pieds. Le reste du décor était également sombre, et des œuvres originales ornaient les murs. Une peinture de l'école empathique, représentant les ruines squelettiques d'un chantier naval martien au coucher du soleil, une autre, abstraite, que mon manque de culture m'empêchait d'apprécier.

Ortega se tenait au milieu de tout ça, les cheveux ébouriffés, tirant la tronche. Son kimono en soie devait sortir tout droit de la garde-robe du bateau.

— C'est une longue histoire, ai-je dit en passant devant elle avant de jeter un coup d'œil par la porte la plus proche. Si je pouvais avoir un café, ce serait parfait.

La chambre à coucher. Un grand lit ovale entouré par de larges miroirs, le tout pas vraiment au summum du bon goût. Les draps défaits avaient été rejetés sur le lit en hâte. Je me dirigeais vers l'autre porte quand elle m'a giflé.

Sous le choc, j'ai reculé. J'avais frappé Sullivan plus fort dans le restaurant de nouilles, mais Ortega était debout, elle avait plus d'élan, et je devais compenser le roulis du bateau. Bien sûr, le cocktail gueule de bois et analgésiques n'arrangeait rien. Je ne me suis pas écroulé, mais presque. Quand j'ai repris mon

équilibre, j'ai porté une main à ma joue et vu Ortega qui me regardait avec rage, les pommettes enflammées.

— Écoutez, je suis navré de vous avoir réveillée, mais...

— Sac à merde, a-t-elle craché. Espèce de saloperie de sac à merde de menteur.

— Je ne suis pas certain de...

— Je devrais vous faire arrêter, Kovacs. Je devrais vous faire empiler pour ce que vous avez fait.

J'ai commencé à perdre mon sang-froid.

— Fait quoi ? Reprenez-vous, Ortega ! Et expliquez-moi ce qui se passe.

— Nous avons fouillé la mémoire du *Hendrix*, a-t-elle répondu froidement. Le mandat préliminaire est arrivé à midi. Toute la semaine dernière est archivée. Je l'ai visionnée.

La colère qui montait en moi s'est dégonflée comme un soufflé raté. J'ai eu l'impression qu'elle m'avait renversé un seau d'eau de mer sur la tête.

— Oh.

— Oui, il n'y avait pas grand-chose, a dit Ortega en se frottant les bras avant de se diriger vers la porte que je n'avais pas encore franchie. Vous êtes le seul client. Il n'y a que vous. Et vos visiteurs.

Je l'ai suivie dans une autre pièce dans laquelle deux marches conduisaient à une petite cuisine étroite dissimulée derrière un paravent de bois. Les autres murs ressemblaient à ceux de la salle précédente, à l'exception d'un coin où l'écran vidéo, d'un mètre carré, avait été déhoussé. Une chaise était installée devant le moniteur sur lequel était gelée l'image du visage d'Elias Ryker plongé entre les cuisses grandes ouvertes de Miriam Bancroft.

— Il y a une télécommande sur la chaise, a commenté Ortega d'un air absent. Pourquoi vous n'en regardez pas un passage pendant que je fais du café ? Pour vous rafraîchir la mémoire. Ensuite, vous pourrez vous expliquer.

Elle a disparu dans la cuisine sans me donner une chance de répondre. Je me suis approché de l'écran vidéo, sentant mes tripes réagir au souvenir du Fusion 9. Dans le tourbillon chaotique des dernières trente-six heures, j'avais complètement

oublié Miriam Bancroft... mais voilà qu'elle revenait me hanter, aussi toxique qu'elle l'avait été cette nuit-là. J'avais également oublié ce que Rodrigo Bautista m'avait dit. Qu'ils avaient presque terminé les procédures légales pour obtenir le mandat.

Mon pied a cogné dans quelque chose. J'ai regardé sur le tapis. Il y avait un mug de café à côté de la chaise, rempli au tiers. Je me suis demandé quelle quantité des souvenirs de l'hôtel avait visionnée Ortega. Puis j'ai étudié l'image sur l'écran. Avait-elle été plus loin ? Vu autre chose ? Comment faire ? J'ai ramassé la télécommande. La coopération d'Ortega faisait partie intégrante de mon plan. Si je la perdais, j'étais dans la merde.

Et puis, il y avait autre chose. Une émotion que je refusais de prendre en compte parce qu'elle était absurde. Un sentiment qui, malgré ma préoccupation concernant des éléments ultérieurs présents dans la mémoire de l'hôtel, était lié à l'image sur l'écran.

L'embarras. La honte.

Absurde. J'ai secoué la tête. Complètement stupide.

— Vous ne regardez pas.

Je me suis retourné. Ortega tenait un mug dans chaque main. Un parfum de café et de rhum a flotté jusqu'à moi.

— Merci.

J'ai pris un des mugs et j'en ai bu une gorgée, pour gagner du temps. Ortega a croisé les bras en reculant.

— Bien. Il y a cinquante raisons pour lesquelles Miriam Bancroft n'est pas l'assassin, m'a-t-elle cité en désignant l'écran du menton. Combien y en a-t-il, là ?

— Ortega, ça n'a rien à voir...

— Vous m'avez affirmé, je cite, « Miriam Bancroft est flippante », a-t-elle craché en secouant la tête avant de boire. Pourtant, ce n'est pas exactement la peur qui se lit sur votre visage.

— Ortega...

— « Je veux que vous arrêtiez l'enquête... » Elle l'a dit... Revenez en arrière si vous ne vous en souvenez pas...

J'ai éloigné la télécommande.

— Je m'en souviens.

— Vous vous souvenez également du marché qu'elle vous a proposé pour clore l'enquête, les multiples...

— Ortega, cette enquête, vous ne la vouliez pas non plus. « Un suicide », c'est ce que vous avez déclaré. Ce qui ne veut pas dire que vous avez tué Bancroft...

— Taisez-vous. (Ortega a tourné autour de moi comme si nous tenions des couteaux et pas des mugs de café.) Vous l'avez protégée. Tout ce putain de temps, vous aviez le nez enfoncé dans sa chatte comme un putain de ch...

— Si vous avez visionné le reste, vous savez que c'est faux, ai-je essayé d'expliquer d'un ton égal, mais les hormones de Ryker m'en empêchaient. J'ai dit à Curtis que je n'étais pas intéressé. Je le lui ai affirmé il y a deux jours.

— Avez-vous une idée de ce que pourrait faire le procureur avec ces images ? Miriam Bancroft essayant de vous acheter grâce à des faveurs sexuelles illicites. Oh oui, un enveloppement multiple, même s'il n'est pas prouvé, peut faire pencher la balance du mauvais côté dans un tribunal...

— Elle s'en sortira. Vous le savez bien.

— Oui, si son Math de mari penche de son côté. Ce qu'il ne fera peut-être pas s'il voit ça. Ce n'est pas comme l'affaire Leïla Begin, vous comprenez ? La morale est de l'autre côté cette fois...

L'allusion à la morale, je le comprenais, était fondamentale dans cette affaire. Je me suis souvenu des allégations de Bancroft sur la culture morale terrienne, et je me suis demandé s'il pourrait réellement me voir bouffer la chatte de sa femme sans se sentir trahi.

— Et puisque nous parlons de procès, Kovacs, la tête coupée que vous avez ramenée de la clinique Wei ne va pas arranger votre remise de peine. Détention illégale d'une personnalité h.d., ça vaut entre cinquante et cent ans sur Terre, voire plus si nous pouvons prouver que vous avez arraché la tête vous-même...

— J'allais vous en parler.

— Non, vous n'alliez pas le faire, a grogné Ortega. Vous ne comptiez rien me dire du tout, sauf si vous en aviez besoin...

— Écoutez, la clinique n'osera pas porter plainte. Ils ont trop à...

— Espèce d'enculé arrogant ! (Le mug est tombé sur le tapis avec un son mou ; ses poings se sont crispés. Il y avait une vraie rage dans ses yeux à présent.) Vous êtes exactement comme lui, putain, exactement comme lui ! Vous pensez que nous avons besoin du témoignage des mecs de la clinique alors qu'il y a des images qui vous montrent en train de fourrer une tête humaine dans un congélateur d'hôtel ? Ce n'est pas un crime, d'où vous venez, Kovacs ? Décapitation sommaire...

— Attendez une minute, ai-je dit en posant mon mug sur la chaise. Je suis comme qui ?

— Quoi ?

— Vous venez de dire que j'étais comme...

— On s'en fout de ce que j'ai dit. Avez-vous compris ce que vous avez fait, Kovacs ?

— La seule chose que je comp...

Brusquement, l'écran derrière moi a diffusé des grognements et des sons de succion. J'ai regardé la télécommande dans ma main gauche, essayant de comprendre comment j'avais pu débloquer la pause par inadvertance. Un long râle féminin m'a retourné les tripes. Ortega s'est jetée sur moi pour essayer de m'arracher la télécommande.

— Donnez-moi ça, éteignez cette putain de...

Un instant, j'ai lutté avec elle, mais nous n'avons réussi qu'à augmenter le volume. Soudain, surfant sur une vague de rationalité dans un océan de folie, je l'ai lâchée et elle s'est écroulée contre la chaise, en appuyant sur les boutons.

— ... vidéo.

Un long silence a suivi, uniquement ponctué par nos respirations haletantes. J'ai fixé mon regard sur un hublot de l'autre côté de la pièce, Ortega, affalée entre ma jambe et la chaise, regardait probablement encore l'écran. Nos souffles étaient en rythme.

Quand je me suis tourné pour l'aider, elle se relevait déjà. Nos mains se sont mises au travail avant que nous comprenions ce qui se passait.

C'était comme la résolution d'un long conflit. Nous nous sommes laissé tomber, comme des satellites en flammes, nous en remettant à la gravité mutuelle qui nous précipitait l'un vers l'autre, nous embrassant et riant en même temps. Ortega a poussé des halètements excités quand mes mains se sont introduites sous son kimono, mes doigts frottant ses tétons rugueux comme des cordes. Ses seins se nichaient dans mes paumes comme s'ils avaient été conçus pour ça. Le kimono a glissé, puis a été arraché frénétiquement, révélant des épaules de nageuse. J'ai retiré mon blouson et ma veste en même temps, tandis que les mains d'Ortega s'acharnaient sur ma ceinture, ouvrant la fermeture Éclair et glissant une main aux longs doigts dans l'ouverture. Les callosités de ses phalanges se sont frottées contre moi.

Nous sommes sortis de la pièce, j'ignore comment, pour nous rendre dans la cabine arrière. Je regardais les longs muscles de ses cuisses ; j'étais Ryker, j'étais moi, je me sentais comme un homme rentrant enfin chez lui. Là, dans la chambre aux murs recouverts de miroirs, elle s'est allongée sur le ventre, sur les draps défaits, s'est arquée et je me suis vu glisser en elle jusqu'à la garde. Elle était en feu. Je me suis enfoncé dans un bain d'eau brûlante. Les globes surchauffés de ses fesses marquaient mes hanches à chaque coup. Devant moi, sa colonne ondulait et se tordait comme un serpent. Ses cheveux tombaient sur sa nuque avec une élégance chaotique. Dans les miroirs qui nous entouraient, Ryker s'est penché pour lui caresser les seins, puis les côtes, le galbe de ses épaules, alors qu'elle se soulevait et retombait comme l'océan autour du bateau.

Ryker et Ortega, se frottant l'un contre l'autre comme les amants réunis d'une œuvre classique.

J'ai senti le premier orgasme la parcourir, mais c'est quand elle s'est retournée pour me regarder à travers des cheveux emmêlés, les lèvres entrouvertes, que tout contrôle m'a échappé. Je me suis collé contre elle, me vidant jusqu'à mes derniers spasmes. Je me suis écroulé sur le lit, avant de glisser hors d'elle comme une naissance. Elle jouissait encore.

Pendant un long moment, ni l'un ni l'autre n'avons parlé. Le bateau poursuivait sa route en automatique ; autour de nous, les miroirs glacés menaçaient de noyer notre douce intimité. Dans quelques instants, nous fixerions nos regards sur nos reflets au lieu de nous regarder.

J'ai glissé un bras autour d'Ortega et je l'ai renversée doucement sur un côté pour que nous restions allongés l'un contre l'autre, emboîtés comme des cuillers. Dans le miroir, j'ai trouvé ses yeux.

— Où allons-nous ? ai-je demandé.

Elle a haussé les épaules, s'en servant pour se coller encore plus contre moi.

— Trajectoire programmée. Le bateau descend la côte, part vers Hawaï, tourne autour et revient.

— Personne ne sait où nous sommes ?

— Seulement les satellites.

— C'est rassurant. À qui appartient le yacht ?

Ortega s'est tordu le cou pour me regarder.

— À Ryker.

— Oups ! (J'ai détourné le regard.) Joli tapis.

Contre toute attente, elle a ri, en se retournant pour me faire face. Sa main s'est levée. Elle m'a touché le visage avec douceur, comme si elle avait peur de me marquer. Ou de m'effacer.

— Je me suis dit..., enfin..., quelle folie. Seuls nos corps ont parlé, vous savez.

— Comme souvent. La pensée consciente n'a pas grand-chose à voir avec le désir. Si l'on en croit les psychologues, elle n'a pas grand-chose à voir avec la façon dont nous vivons notre vie, d'ailleurs. Nous rationalisons nos actes après coup, mais les maîtres, ce sont les hormones, les gènes, et les phéromones pour le réglage fin. Triste, mais vrai.

Son doigt a suivi une ligne sur mon visage.

— Ce que nous avons fait n'était pas triste. Le reste l'était.

— Kristin Ortega, vous êtes une sacrée putain de philosophe, ai-je dit en lui prenant le doigt et en le serrant gentiment. Comment avez-vous abouti dans ce boulot ?

— Famille de flics. Mon père était flic. Ma grand-mère était flic. Vous savez ce que c'est.

— Non.

— Non, a-t-elle répété en étendant une longue jambe vers le miroir du plafond. Je suppose que non...

Je me suis penché sur son ventre, la caressant de la cuisse au genou, la basculant en douceur et portant ma bouche à la bande de poils pubiens qui descendait vers la vulve. Elle a résisté un instant, pensant peut-être à l'écran dans l'autre pièce, ou à nos fluides s'écoulant d'elle, puis elle s'est relâchée et s'est allongée sous moi. J'ai soulevé son autre cuisse et je me suis enfoui en elle.

Cette fois-ci, elle a joui dans une escalade de cris qu'elle tentait de bloquer dans sa gorge en contractant son ventre tandis que son corps ondulait sur le lit, que ses hanches remuaient alors qu'elle labourait mes lèvres. Elle a murmuré des mots en espagnol qui ont décuplé mon excitation et quand elle est enfin retombée, sereine, je l'ai prise dans mes bras et j'ai plongé ma langue dans sa bouche, l'embrassant pour la première fois depuis que nous avions atteint le lit.

Nous bougions lentement, essayant de coller au rythme de l'océan, pendant une éternité, nos paroles passant du murmure aux exclamations excitées, changeant de position, nous mordillant doucement, les yeux au bord des larmes. La pression était insoutenable ; j'ai abandonné et j'ai joui en elle, la sentant chercher les derniers vestiges de ma turgescence avec ses ultimes contractions.

« Dans les Corps diplomatiques, vous prenez ce que l'on vous donne », disait Virginia Vidaura dans les couloirs de ma mémoire. *« Et parfois, il faut que ce soit suffisant. »*

Nous nous sommes séparés pour la deuxième fois et le poids des dernières vingt-quatre heures m'est tombé dessus comme un des lourds tapis de l'autre pièce. Ma conscience a glissé progressivement. Ma dernière impression claire a été celle du long corps à côté de moi, les seins collés contre mon torse, un bras drapé contre moi, nos pieds s'entremêlant, comme des mains. Mes pensées ralentissaient.

Ce que l'on vous donne. Parfois. Suffisant.

CHAPITRE 28

Quand je me suis réveillé, elle avait disparu. Le soleil glissait dans la cabine par les hublots découverts. Le tangage du bateau s'était presque arrêté, mais le roulis était suffisant pour que la vue oscille entre un ciel bleu constellé de quelques nuages et une mer calme. Quelque part, quelqu'un préparait du café et faisait frire de la viande fumée. Je suis resté allongé un moment, essayant de réunir mes pensées. Que dire à Ortega ? Quoi, combien, comment ? Le conditionnement des Diplos s'est réveillé avec lenteur, comme s'il sortait d'un marécage. Je l'ai laissé hésiter, basculer et couler, absorbé par la flaque de soleil sur les draps près de ma tête.

Les tintements des verres à la porte m'ont rappelé à la raison. Ortega était sur le seuil, portant un tee-shirt avec « NON À LA RÉSOLUTION 653 » où le « NON » avait été barré d'une croix rouge et remplacé par un OUI de la même couleur. Les colonnes de ses jambes nues disparaissaient sous le tee-shirt. Elle avait un grand plateau dans les mains, sur lequel se trouvait un petit déjeuner pour un peloton complet. Me voyant réveillé, elle a repoussé les cheveux devant ses yeux en soufflant et m'a lancé un sourire canaille.

Alors je lui ai tout raconté.

— Qu'allez-vous faire ?

J'ai haussé les épaules et j'ai contemplé l'océan, plissant les yeux pour me protéger de son éclat. La mer semblait plus plate, plus calme que sur Harlan. Du pont, elle paraissait immense. Le yacht n'était qu'un jouet d'enfant.

— Je vais faire ce que veut Kawahara. Ce que veut Miriam Bancroft. Ce que vous voulez. Ce que tout le monde désire, visiblement. Je vais clore l'enquête.

— Vous pensez que Kawahara a cramé Bancroft ?

— On dirait. Ou alors, elle protège le responsable. Ça n'a plus d'importance. Elle a Sarah, c'est tout ce qui compte.

— Nous pourrions l'arrêter pour enlèvement. Détention d'une personnalité h.d... Elle risque...

— De cinquante à cent ans, ouais, ai-je dit en souriant doucement. J'ai écouté, la nuit dernière. Mais ce n'est pas elle qui les prendra... elle fera porter le chapeau à quelqu'un.

— Nous pouvons obtenir des mandats pour...

— C'est une putain de Math, Kristin. Elle balaiera les charges d'un seul geste, sans même cligner des yeux. Mais ce n'est pas le problème. Dès que nous lèverons le petit doigt contre elle, elle collera Sarah en virtuel. Combien de temps faut-il pour obtenir un mandat longue distance ?

— Deux jours, s'il est expédié par les NU.

Le visage d'Ortega s'est assombri. Elle s'est appuyée sur la balustrade et a regardé les vagues.

— Exactement. En virtuel, deux jours correspondent presque à une année. Sarah n'est pas une Diplo, elle n'a aucun conditionnement. Ce que Kawahara peut lui faire en huit ou neuf mois virtuels transformerait un esprit humain normal en guimauve. Elle sera ravagée quand nous l'en sortirons... si nous réussissons à l'en sortir. Et puis, je ne veux pas qu'elle passe ne serait-ce qu'une seule putain de seconde en...

— D'accord, a dit Ortega en me posant la main sur l'épaule. D'accord. Je suis navrée.

J'ai frissonné. Je ne savais pas si c'était l'air du large ou la pensée des donjons virtuels de Kawahara.

— Laissez tomber.

— Je suis un flic. Il est dans ma nature de chercher les moyens d'attraper les méchants, c'est tout.

J'ai levé les yeux et je lui ai balancé un sourire triste.

— Je suis un Diplo. Il est dans ma nature de chercher la façon d'arracher la gorge de Kawahara. Il n'y en a aucune.

Le sourire qu'elle m'a rendu était teinté de l'ambivalence qui allait nous rattraper tôt ou tard.

— Écoutez, Kristin... J'ai trouvé le moyen. Le moyen de mentir de façon convaincante à Bancroft et de clore l'enquête. C'est illégal, très illégal, mais personne d'important n'aura à en

souffrir. Je n'ai pas besoin de vous le raconter. Si vous ne voulez pas savoir...

Elle y a réfléchi un moment, le regard sondant les profondeurs autour du yacht, comme si la réponse s'y trouvait, voguant avec nous. J'ai avancé le long de la balustrade pour lui laisser du temps, penchant ma tête en arrière pour étudier le ciel, pensant aux systèmes de surveillance orbitaux. Au milieu d'un océan pratiquement infini, enfermé dans le cocon haute technologie du yacht, il était facile de se croire caché de tous les Kawahara et les Bancroft de ce monde, mais cela faisait des siècles que ce genre de cachette était inefficace.

« S'ils vous veulent, tôt ou tard, ils vous trouveront, comme un grain de poussière sur un artefact martien, avait écrit une jeune Quell à propos de l'élite de Harlan. Traversez l'abîme entre les étoiles et ils vous suivront. Faites-vous stocker durant des siècles, et ils seront là à vous attendre, dans de nouveaux clones. Ce sont les dieux dont nous rêvions, les agents mythiques du destin. Aussi implacable que l'était la Mort, mais ce pauvre laboureur appuyé sur sa faux ne l'est plus aujourd'hui... Pauvre Mort, elle n'était pas de taille, elle n'a pu lutter contre la puissance du carbone modifié et les technologies de stockage et de récupération des données. Il fut un temps où nous vivions avec la crainte de son arrivée. À présent, nous flirtons avec sa sombre dignité, et des êtres comme ceux-là ne la laissent même pas passer par l'entrée de service... »

J'ai fait une grimace. Comparée à Kawahara, la mort était un poids léger.

Je me suis arrêté à la proue et j'ai choisi de regarder fixement un point à l'horizon jusqu'à ce qu'Ortega prenne sa décision.

Supposez que vous ayez connu quelqu'un, il y a longtemps. Vous partagez les choses, vous buvez à vos sources mutuelles... Puis vous vous éloignez, la vie vous entraîne dans des directions différentes. Les liens ne sont pas assez forts, ou les circonstances extérieures vous séparent. Des années plus tard, vous rencontrez cette personne de nouveau, dans la même enveloppe, et vous recommencez. D'où vient l'attraction ? Celle que vous aimez est-elle la même personne ? Oh, elle porte le

même nom, la même apparence physique, mais est-elle la même ? Les choses qui ont changé sont-elles annexes et sans importance ? Les gens changent... mais à quel point ? Quand j'étais enfant, je croyais qu'il y avait une personne essentielle, une sorte de personnalité centrale autour de laquelle les éléments de surface pouvaient évoluer sans modifier l'intégrité de son identité. Plus tard, j'ai commencé à comprendre qu'il s'agissait d'une erreur de perception, causée par les métaphores que nous employons pour nous définir. La personnalité n'est rien de plus que la forme passagère d'une des vagues devant soi... ou, pour ralentir le processus à une vitesse plus humaine, la personnalité est une dune. Une forme passagère qui répond au stimulus du vent, de la gravité, de l'éducation. De la carte des gènes. Tout est sujet à l'érosion et au changement. La seule façon de rester soi est de se mettre en pile pour toujours.

« De la même façon qu'un sextant primitif fonctionne suivant l'illusion que le Soleil et les étoiles tournent autour de notre planète, nos sens nous donnent l'illusion de la stabilité dans l'univers et nous l'acceptons, parce que sans cette illusion, rien ne peut être accompli. »

Virginia Vidaura arpentant la salle de séminaire, bloquée en mode conférence.

« Mais qu'un sextant nous permette de naviguer sur l'océan ne signifie pas que le Soleil et les étoiles tournent autour de nous. Malgré tous nos efforts, en tant que civilisation, ou individus, l'univers n'est pas stable, comme n'importe quelle forme vivante en son sein. Les étoiles se consument, l'univers lui-même se déploie... nous sommes composés de matière en mouvement constant. Nous sommes des colonies de cellules en alliance temporaire, se reproduisant et se dégradant, nous sommes un nuage incandescent d'impulsions électriques et de codes mémoire précairement gravés sur du carbone. C'est la réalité. C'est ça, la connaissance de soi, et cette perception peut bien sûr donner le vertige. Certains d'entre vous, s'ils ont servi dans les postes de commandement du vide, penseront sans doute qu'ils ont été confrontés au vertige de l'existence... »

Un fin sourire.

« Je vous promets que les instants de zen ressentis dans l'espace ne sont qu'une faible ébauche de ce que vous apprendrez ici. Vos actes doivent être fondés sur la compréhension qu'il n'y a rien que le mouvement. Vos perceptions, vos créations, vos réalisations doivent être façonnées dans ce mouvement. »

« Je vous souhaite à tous bonne chance. »

Si on ne pouvait pas rencontrer la même personne deux fois dans sa vie, que cela signifiait-il pour les membres des familles, pour les amis qui attendaient au central d'injection quelqu'un qu'ils allaient voir apparaître sous les traits d'un étranger ? Comment pouvaient-ils se sentir proche du nouvel arrivant ?

Et une femme consumée par la passion pour un étranger portant le corps de celui qu'elle avait aimé. Était-elle plus proche, plus loin ?

Et l'étranger qui lui avait répondu ?

Ortega m'a rejoint. Elle s'est arrêtée près de moi avant de s'éclaircir la voix. J'ai réprimé un sourire et je me suis retourné.

— Je ne vous ai pas raconté comment Ryker a obtenu ce bateau, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas vraiment eu l'occasion de le demander.

— En effet, a-t-elle répondu avec un rictus balayé par le vent. Il l'a volé. Il y a quelques années, quand il travaillait encore au Vol d'enveloppes... Le yacht appartenait à un fabricant de clones de Sydney. Ryker travaillait sur l'enquête parce que le type faisait transiter des pièces détachées par les cliniques de la Côte ouest. Il s'est fait engager dans une équipe d'intervention locale et ils ont essayé de capturer le type dans sa marina. Grosse fusillade, beaucoup de morts.

— Et beaucoup de butin.

Elle a acquiescé.

— Ils font les choses différemment là-bas. La plupart des boulots de la police sont assurés par des sociétés privées. Le gouvernement local les paie avec les biens des criminels.

— L'idée est intéressante, ai-je dit en réfléchissant. Mieux vaut arrêter des gens riches, dans ce cas.

— Ouais, ils disent que ça marche comme ça. Le yacht était la récompense de Ryker. Il avait fait un gros boulot d'enquête et il

s'était fait blesser dans la fusillade. (La voix d'Ortega était calme. Pour une fois, Ryker était loin.) C'est de là que viennent sa cicatrice sous l'œil, et celle sur le bras. Arme à accélération linéaire...

— Méchant, ai-je dit en ressentant malgré moi une crispation dans le bras.

J'avais déjà essuyé des tirs d'arme à accélération linéaire et je n'avais pas apprécié la rencontre.

— Ouais. Tout le monde reconnaissait que Ryker avait mérité chaque rivet de son bateau. Le problème, c'est qu'ici, à Bay City, les officiers n'ont pas le droit de garder les bonus ou les cadeaux attribués pour un travail régulier...

— Je peux comprendre la raison.

— Ouais, moi aussi. Mais pas Ryker. Il a payé un trempeur pour effacer le bateau et l'a fait réenregistrer via une holding discrète. Son excuse : autant avoir une planque au cas où il aurait besoin de cacher quelqu'un...

J'ai souri.

— Léger. Mais j'aime bien son style. C'est le même trempeur qui l'a fait plonger à Seattle ?

— Vous avez une bonne mémoire. Ouais, c'est le même. Nacho l'Aiguille. Bautista sait raconter les histoires, hein ?

— Vous avez visionné la scène ?

— Ouais. Je devrais arracher la tête de Bautista pour ce putain de numéro paternaliste à la con. Comme si j'avais besoin qu'on me protège. Il aligne déjà deux divorces et pas encore quarante ans. (Ortega a regardé la mer.) Je n'ai pas encore eu le temps de lui en parler. J'étais trop occupée à avoir les nerfs contre vous... Écoutez, Kovacs, la raison pour laquelle je vous dis ça... – que Ryker a volé le bateau, qu'il a violé les lois de la Côte ouest –, c'est que je le savais.

— Et vous n'avez rien fait.

— Rien, a-t-elle répondu en regardant ses mains. Oh merde, Kovacs, qui essayons-nous de duper ? Je ne suis pas un ange. J'ai dérouillé Kadmin au poste. Vous m'avez vue. J'aurais dû vous faire enfermer pour la bagarre devant le *Jerry's* et je vous ai laissé partir.

— Vous étiez trop fatiguée pour remplir le rapport, si je me souviens bien.

— Ouais, a-t-elle répondu avant de me regarder dans les yeux, cherchant dans le visage de Ryker un signe qui lui permettrait de me faire confiance. Vous disiez que vous alliez violer la loi, mais que personne n'aurait à en souffrir. C'est ça ?

— Personne d'important, ai-je corrigé gentiment.

Elle a acquiescé, comme quelqu'un en train de considérer un argument convaincant.

— De quoi avez-vous besoin ?

Je me suis redressé de la balustrade.

— Pour commencer, de la liste des bordels de la zone de Bay City. Des endroits qui proposent du virtuel... Après, nous devrions rentrer en ville. Je ne veux pas appeler Kawahara d'ici.

Elle a cligné des yeux.

— Des bordels virtuels...

— Et les mixtes également. En fait, la liste de tous les endroits de la Côte ouest qui proposent du porno virtuel. Le plus bas de gamme possible. Je vais vendre à Bancroft un produit si crade qu'il ne voudra pas le regarder d'assez près pour en voir les failles. Si sale qu'il ne voudra même pas y penser...

CHAPITRE 29

La liste d'Ortega comportait plus de deux mille noms, tous annotés et suivis d'un bref rapport de surveillance, citant les inculpations de dommages organiques subis par les fournisseurs ou la clientèle. La sortie papier faisait deux cents pages, qui se sont déroulées comme une longue écharpe dès que j'ai lu la première. J'ai essayé de survoler le listing dans le taxi qui nous a ramenés à Bay City, pour arrêter quand il a menacé d'envahir le siège arrière. Mon esprit était encore dans la cabine du yacht de Ryker, isolé de l'humanité et de ses problèmes par des centaines de kilomètres de bleu océan.

De retour dans la suite Watchtower, j'ai laissé Ortega dans la cuisine pour appeler Kawahara avec le numéro donné par Trepp. Trepp est apparue sur l'écran la première, les traits chiffonnés par le sommeil. Je me suis demandé si elle avait passé la nuit à essayer de me retrouver.

— 'Jour, a-t-elle dit en bâillant, et sans doute en vérifiant son horloge interne. Bon après-midi, je veux dire. Où étiez-vous ?

— Par-ci, par-là.

Trepp s'est frotté l'œil sans élégance et a bâillé de nouveau.

— Comme vous voulez. Je demandais, c'était pour causer. Comment va la tête ?

— Mieux, merci. Je veux parler à Kawahara...

— Bien sûr. (Elle a tendu la main vers l'écran.) On discutera plus tard.

L'écran est passé en mode attente, et une hélice ADN tricolore a dansé devant moi, accompagnée par des arrangements d'instruments à cordes. J'ai serré les dents.

— Takeshi-san. (Comme toujours, Kawahara commençait en japonais, comme pour établir un lien avec moi.) Il est tôt. M'apportez-vous de bonnes nouvelles ?

Je suis resté en amanglais.

— Sommes-nous sur une liaison sécurisée ?

— Autant qu'une telle chose soit possible.

— J'ai une liste de courses.

— J'écoute.

— Pour commencer, j'ai besoin d'un virus militaire. Rawling 4851, de préférence, ou l'une des variantes Condomar...

Les traits intelligents de Kawahara se sont durcis.

— Le virus d'Innenin ?

— Ouais. Il est dépassé depuis un siècle, il ne devrait pas être trop difficile de mettre la main dessus. Et j'aurais besoin de...

— Kovacs, vous devriez m'expliquer ce que vous comptez faire.

J'ai dressé un sourcil.

— Je croyais que c'était mon problème et que vous ne vouliez pas être impliquée.

— Si je vous trouve une souche du virus Rawling, je m'implique, a répondu Kawahara avec un sourire mesuré. Que comptez-vous faire avec ?

— Bancroft s'est tué... Vous voulez l'en convaincre, pas vrai ?

Un lent acquiescement.

— S'il s'est tué, nous devons lui donner une raison. (Je m'échauffais malgré moi à raconter la tromperie que j'avais échafaudée. Je faisais mon travail, j'utilisais mon entraînement, et ça faisait du bien.) Bancroft a un stockage à distance. Son suicide n'a aucun sens... sauf dans une situation bien spécifique. Sauf si c'est l'instinct de survie qui l'a poussé.

Les yeux de Kawahara se sont plissés.

— Continuez.

— Bancroft fréquente régulièrement les bordels, réels et virtuels. Il me l'a dit lui-même il y a deux jours. Et la qualité des établissements importe peu. Supposons qu'il y ait un accident dans un virtuel, alors que Bancroft se fait gratter là où ça le démange. Une décharge accidentelle de vieux programmes maquillés que personne n'avait ouverts depuis des décennies... Dans un bordel bas de gamme, on ne sait jamais sur quoi on peut tomber.

— Le virus Rawling, a lâché Kawahara comme si elle avait retenu son souffle.

— La variante 4851 du Rawling prend à peu près une centaine de minutes d'incubation et, à ce moment-là, il est trop tard. (J'ai refoulé les images de Jimmy de Soto.) La cible est contaminée, et il n'existe aucun traitement. Supposons que Bancroft s'en aperçoive grâce à un système d'alerte interne... Il doit être câblé. Soudain, il découvre que la pile qu'il porte et le cerveau auquel elle est reliée sont grillés. Ce n'est pas un désastre quand on possède des clones en série et une mise à jour à distance, mais...

— La transmission, a dit Kawahara, s'illuminant.

— C'est ça. Il doit agir pour empêcher le virus d'être transmis au stockage à distance avec le reste de son esprit. La prochaine injection est cette nuit... peut-être même dans quelques minutes... il n'y a qu'un moyen de s'assurer que le stockage ne se fait pas contaminer...

J'ai mimé un pistolet sur la tempe.

— Ingénieux.

— C'est pour ça qu'il a passé l'appel. Pour vérifier l'heure. Il ne pouvait pas faire confiance à sa puce interne, le virus pouvait l'avoir déjà brouillé.

Kawahara a levé les mains solennellement et a applaudi. Puis elle m'a regardé.

— Impressionnant. Je vais obtenir le virus Rawling sur-le-champ. Avez-vous choisi le bordel virtuel où l'implanter ?

— Pas encore. Le virus n'est pas la seule chose dont j'aie besoin. Je veux que vous arrangiez la libération conditionnelle et l'enveloppement d'Irène Elliott, détenue au central de Bay City pour trempage. Je veux également que vous étudiiez les possibilités de racheter son enveloppe originale à ses nouveaux propriétaires. C'est un deal corpo. Il doit y avoir des traces.

— Vous allez demander à cette Elliott de charger le Rawling ?

— Elle est bonne.

— Elle s'est fait prendre, a observé Kawahara. Des gens à moi peuvent s'en occuper. Des spécialistes de l'intrusion. Vous n'avez pas besoin de cette fille...

— Kawahara, ai-je dit en me contrôlant. C'est moi qui agis, souvenez-vous. Je ne veux pas voir vos hommes me prendre la tête. Si vous déstockez Elliott, elle sera loyale. Retrouvez-lui son

corps et elle sera à nous pour la vie. C'est de cette façon que je veux procéder, et c'est de cette façon que je *vais* procéder.

J'ai attendu. Kawahara est restée sans expression avant de me gratifier d'un nouveau sourire soigneusement calibré.

— Très bien, comme vous voulez. Je suis sûre que vous êtes conscient des risques que vous prenez et de ce qui se passera si vous échouez... Je prendrai contact avec vous au *Hendrix* un peu plus tard.

— Et Kadmin ?

— Nous n'avons aucune nouvelle de Kadmin, a dit Kawahara en souriant de nouveau.

La transmission s'est coupée.

Je suis resté un moment devant l'écran vide, en déroulant mentalement le fil de ma manipulation. J'avais l'étrange sentiment d'avoir dit la vérité. Ou, plus encore... que mes mensonges soigneusement fabriqués suivaient la même route que la vérité. Bien sûr, c'est ce que devait faire tout bon mensonge, mais il y avait là autre chose, quelque chose de plus agaçant... Je me sentais comme un chasseur traquant une panthère des marais d'un peu trop près pour être à l'aise, s'attendant à la voir jaillir comme une horreur pleine de crocs. La vérité était là, quelque part.

Un sentiment difficile à évacuer.

Je me suis levé et je suis allé dans la cuisine, où Ortega faisait des ravages dans le frigo presque vide. La lampe à l'intérieur illuminait ses traits et, sous son bras, son sein droit tendait son tee-shirt comme un fruit, comme s'il était gonflé d'eau. L'envie de la toucher m'agaçait jusqu'au bout des doigts.

— Tu ne fais jamais la cuisine ? a-t-elle demandé, levant les yeux vers moi.

— L'hôtel prépare tout. Ça arrive par la trappe. Que veux-tu ?

— Cuisiner, a-t-elle dit en refermant la porte du frigo. On peut tout obtenir ?

— Je pense. Donne une liste d'ingrédients à l'hôtel. Il y a des poêles et des trucs dans le placard. Je crois... Si tu as besoin d'autre chose, demande à l'hôtel, je vais étudier la liste. Oh, et... Kristin ?

Elle s'est retournée.

— La tête de Miller n'est pas là. Je l'ai mise dans la pièce à côté.

Sa bouche s'est crispée.

— Je sais où tu as mis la tête de Miller, a-t-elle dit. Je ne la cherchais pas.

Deux minutes plus tard, assis près de la fenêtre avec la sortie papier qui se dépliait sur le sol, j'ai entendu Ortega parler au *Hendrix*. Des heurts de casserole ont résonné, puis une autre conversation assourdie et le bruit de l'huile en train de grésiller. J'ai réprimé l'envie de prendre une cigarette et je me suis penché sur la liste.

Je cherchais quelque chose qui faisait partie de mon quotidien à Newpest, l'endroit où j'avais passé mon adolescence... les minuscules magasins cachés dans des ruelles étroites, arborant de pauvres holos. « *Mieux que la réalité*, une large gamme de scénarios » et « Vous en avez rêvé, nous l'avons fait ». Monter un bordel virtuel ne coûtait pas cher. Il suffisait d'une devanture et d'un peu d'espace pour ranger les cercueils des clients. Le prix des programmes variait, tout dépendait de leur originalité et de leur résolution, mais les machines qui les faisaient tourner pouvaient être achetées dans les surplus militaires à prix cassés.

Si Bancroft passait du temps dans les biocabines du *Jerry's*, il serait à son aise dans un tel établissement.

J'avais passé en revue les deux tiers de la liste et mon attention était de plus en plus distraite par les effluves qui s'échappaient de la cuisine quand je me suis arrêté sur une entrée familière.

Je me suis figé.

Une femme avec de longs cheveux bruns et des lèvres pourpres.

J'ai entendu la voix de Trepp.

« ... Tête dans les Nuages. *Je veux y être avant minuit. »*

Le chauffeur à code-barres.

« Pas de problème. La circulation côtière est fluide ce soir et... »

Et la femme aux lèvres pourpres.

« La Tête dans les Nuages, a-t-elle soufflé. *Nous vous attendons. Vous n'avez peut-être pas les moyens de monter.* »

Le chœur orgasmique.

« Des Maisons des Maisons des Maisons... »

Et la sortie papier dans mes mains.

« *La Tête dans les Nuages* : Maison de la Côte ouest, produits réels et virtuels, site aérien mobile situé en dehors des limites côtières... »

J'ai cherché dans les notes, la tête sonnant comme si un cristal avait été heurté délicatement par un marteau.

« Faisceaux de navigation et de balises verrouillés sur Bay City et Seattle. Codage d'identification discret pour les membres. Fouilles de routine. Aucune inculpation. Opère sous licence de Third Eye Holdings Inc. »

J'étais assis, pensif.

Il manquait des pièces du puzzle. C'était comme le miroir brisé, maladroitement réassemblé, qui réfléchissait une image, mais pas en totalité. J'en fixais les limites irrégulières, essayant de voir au-delà des bords. La première fois, Trepp m'emmenait voir Ray, Reileen, à *La Tête dans les Nuages*. Pas en Europe... L'Europe était un leurre, le poids de la basilique était destiné à m'aveugler. Si Kawahara était impliquée, elle ne superviserait pas l'affaire exilée de l'autre côté du monde. Kawahara était sur *La Tête dans les Nuages* et...

Et quoi ?

L'intuition des Diplos était une sorte de reconnaissance subliminale, une conscience améliorée des formes et des modèles que les humains normaux obscurcissaient souvent en se concentrant sur les détails. Avec assez de traces de continuité, il était possible de faire un saut conceptuel vous permettant de voir l'ensemble, à la façon d'une prémonition anticipant la véritable connaissance. En travaillant sur ce modèle, il était toujours possible de remplir les trous plus tard. Mais il fallait un minimum d'informations pour pouvoir prendre la distance nécessaire... Comme dans les vieux avions à propulsion linéaire, il fallait une piste d'envol et je ne l'avais pas. Je me sentais rebondir sur le sol, essayant de prendre l'air et retombant. Ce n'était pas assez.

— Kovacs ?

J'ai levé les yeux et j'ai compris. Comme une bannière s'affichant en haut d'un écran. Comme des verrous de pressurisation claquant dans ma tête.

Ortega se tenait devant moi, une cuiller à la main, les cheveux tirés en arrière. Son tee-shirt me sautait aux yeux.

RÉSOLUTION 653. Oui ou non. Au choix.

Oumou Prescott.

M. Bancroft a une influence discrète sur le Conseil des NU.

Jerry Sedaka.

Cette vieille Anémone est catholique... Nous en engageons beaucoup. C'est bien pratique parfois.

Mes pensées fusaient comme une mèche courte, enflammant les associations d'idées.

Court de tennis...

Nalan Ertekin, président de la Cour suprême des NU.

Joseph Phiri, de la Commission des droits de l'Homme.

Mes propres paroles.

Vous êtes ici pour discuter de la résolution 653, je suppose.

Une influence discrète...

Miriam Bancroft.

Je vais avoir besoin d'aide pour empêcher Marco de sauter sur Nalan. Il fulmine, au fait.

Et Bancroft.

Étant donné la façon dont il a joué aujourd'hui, je n'en suis pas surpris.

Résolution 653. Les catholiques.

Mon esprit a recraché les données comme le résultat d'une recherche de fichiers complètement folle.

Sedaka, se vantant...

Serment enregistré sur disque, vœux d'abstinence remplis par le Vatican.

C'est bien pratique parfois.

Ortega.

Interdiction pour des raisons de conscience.

Mary Lou Hinchley.

L'année dernière, les gardes-côtes ont repêché une gamine au large. Il ne restait plus grand-chose du corps, mais ils ont récupéré la pile.

Interdiction pour des raisons de conscience.

Au large.

Les gardes-côtes.

Site aérien mobile situé en dehors des limites côtières...

La Tête dans les Nuages.

Le processus était une sorte d'avalanche mentale, il ne pouvait pas être freiné. Des fragments de réalité s'arrachaient et retombaient, formant un dessin, une sorte d'absolu restructuré que je ne distinguais pas encore...

Faisceaux de navigation et de balises verrouillés sur Bay City... et Seattle.

Bautista.

Tout s'est passé dans une clinique au noir de Seattle.

Les deux hommes se sont écrasés dans le Pacifique.

Ortega affirme que Ryker s'est fait piéger.

— Que regardez-vous ?

Les mots ont flotté dans l'air un moment... et soudain la porte du temps s'est ouverte... dans l'encadrement, Sarah se réveillait dans le lit d'un hôtel de Millsport, le tonnerre de la décharge d'un Orbital faisait vibrer les fenêtres. Derrière résonnait le vrombissement des pales dans la nuit alors que nos morts se rapprochaient...

— Que regardez-vous ?

J'ai cligné des yeux. Je regardais toujours fixement le tee-shirt d'Ortega, les reliefs qu'il surlignait sur son corps et la légende imprimée sur sa poitrine. Le sourire sur le visage d'Ortega commençait à s'effacer.

— Kovacs ?

J'ai cligné de nouveau des yeux et j'ai essayé de rembobiner les mètres de débordement mental provoqués par le tee-shirt. La vérité sur *La Tête dans les Nuages*.

— Tout va bien ?

— Ouais.

— Vous voulez manger ?

— Ortega, et si... (J'ai dû prendre une grande inspiration, et recommencer. Je ne voulais pas le dire. Mon corps ne voulait pas le dire.) Et si je pouvais faire sortir Ryker du placard ? De façon permanente, je veux dire. Le disculper. Prouver que Seattle était un coup monté.

Un moment, elle m'a regardé comme si je parlais une langue incompréhensible. Puis elle s'est assise près de la fenêtre en face de moi. Elle est restée silencieuse, mais j'avais déjà lu la réponse dans ses yeux.

— Vous vous sentez coupable ? m'a-t-elle demandé enfin.

— À quel sujet ?

— À notre sujet.

J'ai failli exploser de rire, mais il y avait juste assez de douleur sous-jacente dans sa voix pour m'arrêter. L'envie de la toucher n'avait pas disparu. Au fil des jours, elle avait monté et baissé, mais elle était toujours là. Quand je regardais la courbe de ses hanches et de ses cuisses, j'imaginais la façon dont elle se frottait contre moi avec tant de clarté que l'expérience était presque virtuelle. Ma main se souvenait de la forme et du poids de son sein, comme si le tenir avait été le haut fait de cette enveloppe. Je la regardais, et mes doigts voulaient suivre la géométrie de son visage. Il n'y avait pas de place en moi pour la culpabilité, pas de place pour autre chose que le désir.

— Les Diplos ne se sentent pas coupables, ai-je dit pour simplifier. Écoutez... je suis sérieux. Il est probable, non, il est presque certain que Kawahara a piégé Ryker parce qu'il enquêtait de trop près sur Mary Lou Hinchley. Vous pourriez me résumer le C.V. de la petite ?

Ortega a réfléchi un moment, puis a haussé les épaules.

— Elle a quitté la maison pour vivre avec son petit ami, et elle a fait quelques trucs pour faire rentrer le loyer. Son petit ami était un connard... il avait déjà un casier à quinze ans. Il a dealé un peu de Raide, braqué quelques banques de données... et il se faisait le plus souvent entretenir par ses femmes.

— Il l'aurait laissé travailler au viandard ? Ou en cabine ?

— Oh, ouais, a acquiescé Ortega, le visage fermé. Sans hésiter.

— Si quelqu'un recrutait pour une maison fournissant des services extrêmes, les catholiques seraient des candidates idéales, n'est-ce pas ? Elles n'iraient rien raconter après... pour des raisons de conscience.

— Du snuff, a dit Ortega, son visage se fermant encore plus, si c'était possible. La plupart des victimes de snuff se prennent une décharge dans la pile quand c'est terminé. Elles ne racontent rien.

— Oui. Mais imaginons que quelque chose ne se soit pas déroulé comme prévu ? Si Mary Lou Hinchley, allant servir de viande à snuff, a essayé de s'échapper et qu'elle est tombée d'un bordel aérien appelé *La Tête dans les Nuages* ? Alors, le fait qu'elle soit catholique serait bien pratique, n'est-ce pas ?

— *La Tête dans les Nuages* ? Vous êtes sérieux ?

— Les propriétaires de *La Tête dans les Nuages* feraient alors tout pour empêcher le vote de la résolution 653... n'est-ce pas ?

— Kovacs, a dit Ortega en me faisant signe de me calmer. Kovacs, *La Tête dans les Nuages* est une Maison. Prostitution de grande classe. Je n'aime pas ces endroits, ils me donnent envie de vomir autant que les cabines, mais ils sont propres. Ils intéressent la société fortunée et ils ne fournissent pas de snuff...

— Vous ne pensez pas que les hautes classes aiment le sadisme et la nécrophilie ? Que c'est juste pour les pauvres ?

— Non, a répondu Ortega d'un ton égal. Mais si quelqu'un veut jouer au bourreau et qu'il a de l'argent, il se paie un virtuel. Certaines des Maisons proposent du snuff virtuel, mais c'est légal et nous n'y pouvons rien. Et cela leur convient très bien.

J'ai pris une longue inspiration.

— Kristin, quelqu'un a essayé de m'emmener voir Kawahara à *La Tête dans les Nuages*. Quelqu'un de la clinique Wei. Et si Kawahara a des parts dans les Maisons de la Côte ouest, alors ces Maisons tremperont dans tout ce qui peut générer un profit... parce que Kawahara ferait n'importe quoi. N'importe quoi. Vous voulez un Math réellement pourri ? Oubliez Bancroft, ce mec est un prêtre en comparaison. Kawahara a grandi à Fission City, elle dealait des médicaments antiradiation

aux familles des ouvriers qui travaillaient sur les barreaux de combustible. Vous savez ce qu'est un « porteur d'eau » ?

Elle a secoué la tête.

— À Fission City, c'était comme ça qu'ils nommaient les gros bras des gangs. Si quelqu'un refusait de payer la protection, ou informait la police, ou s'il ne sautait pas assez vite quand le yakusa en chef criait « grenouille », on lui faisait boire de l'eau contaminée. Les gros bras la transportaient dans des flasques plombées, tirée directement des systèmes de refroidissement des réacteurs. Ils se présentaient au domicile du fautif et lui disaient combien il devait en boire. Sa famille devait regarder. S'il ne buvait pas, ils commençaient à massacrer ses enfants un par un jusqu'à ce qu'il boive. Vous voulez savoir comment je connais cette merveilleuse tranche d'histoire terrienne ?

Ortega n'a rien dit, mais sa bouche était tordue de dégoût.

— Parce que Kawahara me l'a racontée. C'est ce qu'elle faisait quand elle était gamine. Elle était porteuse d'eau. Et elle en est fière.

Le téléphone a sonné.

J'ai fait signe à Ortega de quitter le champ et j'ai répondu.

— Kovacs ? (C'était Rodrigo Bautista.) Ortega est avec vous ?

— Non, ai-je répondu en mentant par automatisme. Je ne l'ai pas vue depuis deux jours. Il y a un problème ?

— Non, probablement non. Elle a disparu de la surface de la planète. Si vous la voyez, dites-lui qu'elle a raté une réunion de l'équipe cet après-midi et que le capitaine Murawa ne l'a pas bien pris.

— Pourquoi serais-je censé la voir ?

— Avec Ortega, tout est possible, a dit Bautista en écartant les mains. Écoutez, je dois y aller. On se voit plus tard.

— D'accord.

L'écran s'est éteint et Ortega s'est approchée.

— Vous avez entendu ?

— Ouais. Je devais donner les disques de données du *Hendrix* ce matin. Murawa voudra savoir pourquoi je les ai sortis de Fell Street.

— C'est votre enquête, non ?

— Oui, mais il y a des règles, a dit Ortega d'un ton fatigué. Je ne peux pas les éviter longtemps, Kovacs. On me regarde déjà bizarrement depuis que je bosse avec vous. Tôt ou tard, quelqu'un aura des doutes sérieux. Vous disposez de quelques jours pour faire avaler votre manip à Bancroft, mais après...

Elle a levé les mains de façon éloquente.

— Vous ne pouvez pas dire que vous avez été enlevée ? Que Kadmin vous a fauché les disques ?

— Ils me passeront au polygraphe...

— Pas tout de suite.

— Kovacs, c'est ma carrière dont vous parlez, pas la vôtre. Je ne fais pas ce boulot pour rire, il m'a fallu...

— Kristin, écoutez-moi, ai-je dit en m'approchant d'elle et en lui prenant les mains. Vous voulez revoir Ryker, oui ou non ?

Elle a essayé de se détourner, mais j'ai tenu bon.

— Kristin, pensez-vous qu'il se soit fait piéger ?

Elle a dégluti.

— Oui.

— Alors pourquoi ne pas croire qu'il s'agissait de Kawahara ? La voiture qu'il a essayé d'abattre à Seattle se dirigeait vers le large quand elle s'est écrasée. Extrapolez la direction et regardez où ça vous mène. Placez le point où les gardes-côtes ont repêché Mary Lou Hinchley. Puis placez *La Tête dans les Nuages* sur la carte et vérifiez si cela ne donne pas quelque chose de troublant.

Ortega s'est dégagée de moi, une expression étrange dans le regard.

— Vous voulez que ce soit vrai, n'est-ce pas ? Vous cherchez une excuse pour vous en prendre à Kawahara ? Tout n'est que haine avec vous, hein ? Un vieux compte à régler. Vous vous foutez de Ryker. Vous vous foutez même de vos amis, de Sarah...

— Répétez ça et je vous démolis, l'ai-je froidement interrompue. Pour votre information, rien n'est plus important pour moi que la vie de Sarah. Et rien de ce que je crois deviner ne me permet pour l'instant de faire autre chose qu'obéir à Kawahara.

— Alors, à quoi cela sert-il ?

J'aurais voulu la toucher. À la place, j'ai levé les mains en un geste d'impuissance.

— Je ne sais pas. Pas encore. Mais si je réussis à libérer Sarah, je découvrirai peut-être un moyen de faire tomber Kawahara ensuite. Et peut-être un moyen de disculper Ryker...

Elle m'a regardé un moment, puis s'est retournée et a attrapé son blouson sur l'accoudoir du fauteuil où elle l'avait jeté en arrivant.

— Je vais faire un tour, a-t-elle dit avec calme.

— Bien, ai-je répondu sur le même ton ; ce n'était pas le moment de faire monter la pression. Je reste ici. Je laisserai un message si je sors.

— Oui, c'est ça.

Rien dans sa voix n'indiquait qu'elle allait revenir.

Après son départ, je suis resté assis à réfléchir, essayant de donner du corps à la structure que j'avais aperçue du coin de l'œil dans le moment d'intuition diplo. Quand le téléphone a retenti de nouveau, j'avais abandonné : la sonnerie m'a surpris en train de regarder par la fenêtre, me demandant où Ortega était allée.

Cette fois, c'était Kawahara.

— J'ai ce que vous voulez, a-t-elle annoncé d'un ton léger. Une version dormante du virus Rawling vous sera livrée chez SilSet Holdings demain matin à partir de 8 heures. 1187, Sacramento. Ils sauront que vous venez.

— Et les codes d'activation ?

— Livraison sous une autre couverture. Trepp vous contactera.

J'ai acquiescé. Les lois des NU concernant la propriété et le transfert des virus militaires étaient claires au point d'en être aveuglantes. Les formes virales inertes pouvaient être acquises pour être étudiées, ou même pour être exposées comme trophées. La propriété ou la vente d'un virus militaire actif, ou des codes permettant l'activation d'un virus dormant, étaient un crime selon les lois des NU, passible d'une peine de cent à deux cents ans de stockage. Dans le cas où le virus était déployé, la peine pouvait aller jusqu'à l'effacement. Naturellement, ces peines n'étaient applicables qu'aux citoyens privés, pas aux commandants militaires ou aux agents du gouvernement. Les puissants sont jaloux de leurs jouets.

— Assurez-vous qu'elle me contacte bientôt, ai-je dit. Je ne veux pas gâcher mes dix jours.

— Je comprends, a répondu Kawahara avec compassion, comme si les menaces envers Sarah avaient été faites par une force maléfique que nul ne pouvait maîtriser. Irène Elliott sera enveloppée demain soir. C'est JacSol, une de mes entreprises d'interface de communication qui la fera sortir. Vous pourrez aller la chercher au central de Bay City demain matin, autour de 10 heures. Je vous ai accrédité temporairement comme consultant de sécurité de la division ouest de JacSol. Vous vous appelez Martin Anderson.

— Bien. (C'était la façon qu'avait trouvée Kawahara pour me dire que j'étais lié à elle et qu'en cas de problème je tomberais en premier.) Mais ma nouvelle identité va entrer en conflit avec la signature ADN de Ryker. Le fichier reste en activité au central de Bay City tant que le corps est décanté.

Kawahara a acquiescé.

— C'est prévu. Votre accréditation est routée par les canaux corpo de JacSol avant toute recherche génétique individuelle. Chez JacSol, votre signature ADN est enregistrée au nom d'Anderson. Un autre problème ?

— Et si je rencontre Sullivan ?

— Le gardien Sullivan est parti en congé. Des problèmes... psychologiques. Il passe quelque temps en virtuel. Vous ne le verrez plus.

Malgré moi, j'ai senti un frisson glacial en regardant le visage neutre de Kawahara. Je me suis éclairci la voix.

— Et l'acquisition du corps ?

— Non. (Elle a eu un petit sourire.) J'ai vérifié les caractéristiques. L'enveloppe d'Irène Elliott n'a pas d'amélioration biotech justifiant le coût du rachat.

— Je n'ai pas dit qu'elle en avait. Ce n'est pas une question de technique, c'est une question de motivation. Elle sera plus loyale si...

Kawahara s'est penchée vers l'écran.

— On peut me pousser un peu, Kovacs. Mais pas trop. Elliott a une enveloppe compatible, elle devrait être satisfaite. Il faut apprendre à vivre avec les conséquences de ses actes. (Elle s'est

interrompue pour sourire.) J'ai lu le dossier d'Elliott. Qui elle est, qui est sa famille, ses contacts. Pourquoi vous vouliez la faire sortir. C'est gentil, Kovacs, mais j'ai peur que vous deviez assumer votre côté bon Samaritain sans mon aide. Je ne suis pas une œuvre de charité.

— Non, ai-je dit platement. Je ne crois pas.

— En effet. Nous allons également supposer qu'il s'agit là de notre dernier contact direct jusqu'à ce que l'affaire soit réglée.

— Oui.

— Bien... aussi inapproprié que cela puisse paraître, bonne chance, Kovacs.

L'écran s'est éteint, laissant les mots flotter dans l'air. Je suis resté assis un long moment, gardant une image rémanente imaginaire à laquelle ma haine donnait de la réalité. Quand j'ai parlé, la voix de Ryker m'a paru étrangère, comme si quelqu'un ou quelque chose s'exprimait à ma place.

— « Inapproprié » est le bon terme, a-t-il dit dans la pièce calme. Enculée de ta mère.

Ortega n'est pas revenue, mais l'odeur de ce qu'elle avait cuisiné embaumait l'appartement et mon estomac s'est rappelé à moi. J'ai attendu encore, essayant toujours d'ajuster les pièces du puzzle dans mon esprit.

Mais soit je n'y mettais pas tout mon cœur, soit il me manquait un élément majeur. J'ai réprimé le goût cuivré de la haine et de la frustration et je suis allé manger.

CHAPITRE 30

Le travail de préparation de Kawahara était sans faille. Une limousine automatique aux armes de JacSol s'est présentée au *Hendrix* à 8 heures. Je suis descendu l'accueillir. Le compartiment arrière était rempli de boîtes d'un créateur de mode chinois.

Je les ai ouvertes dans ma chambre. Elles contenaient une ligne d'accessoires pour cadres supérieurs qui aurait fait baver Serenity Carlyle : deux costumes sable, coupés à la taille de Ryker, une demi-douzaine de chemises faites main arborant le logo de JacSol sur le côté droit du col, des chaussures en vrai cuir, un téléphone cellulaire dédié et un petit disque noir avec une surface d'encodage ADN.

J'ai pris ma douche, je me suis rasé et j'ai lancé le disque. Kawahara est apparue sur l'écran, auréolée de toute la perfection de son construct.

— Bonjour, Takeshi-san, et bienvenue à JacSol Communications. Le codage ADN de ce disque est à présent relié à une ligne de crédit au nom de Martin James Anderson. Comme je l'ai mentionné précédemment, le préfixe corpo de JacSol annulera tout conflit avec les enregistrements génétiques de Ryker ou le compte en banque ouvert à votre intention par Bancroft. Veuillez noter le code ci-dessous.

J'ai lu la suite de chiffres à la volée et je me suis concentré de nouveau sur le visage de Kawahara.

— Le compte JacSol acquittera toutes vos dépenses, dans la mesure du raisonnable. Il est programmé pour expirer à la fin des dix jours de notre accord. Si vous souhaitiez annuler le compte plus tôt, tapez le code deux fois, entrez votre trace génétique et tapez le code de nouveau deux fois. Trepp vous contactera sur le mobile aujourd'hui. Gardez le téléphone sur vous en permanence. Irène Elliott sera injectée à 21 h 45, heure

de la Côte ouest. Cela prendra à peu près quarante-cinq minutes. Au moment où vous recevrez ce message, SilSet Holdings sera en possession de votre colis. Après consultation avec mes experts, j'ai fait quelques ajouts à la liste du matériel dont pourrait avoir besoin Elliott, et j'y ai adjoint les noms d'un certain nombre de fournisseurs où ce matériel pourra être acquis en toute discrétion. Payez tout avec le compte JacSol. La liste s'imprimera dans quelques instants. Si vous aviez besoin d'entendre de nouveau certains détails de ce message, ce disque restera jouable pendant les dix-huit prochaines minutes. Il s'effacera passé ce délai. À partir de maintenant, vous êtes seul.

L'image de Kawahara a affiché un sourire spécial « relations publiques » et l'image s'est effacée. L'imprimante a craché la liste. Je l'ai survolée en descendant à la limousine.

Ortega n'était pas revenue.

Chez SilSet Holdings, on m'a traité comme un héritier de la famille Harlan. Des réceptionnistes humains s'empressaient autour de moi tandis qu'un technicien apportait un cylindre métallique de la taille d'une grenade hallucinogène.

Trepp était moins impressionnable. Je l'ai retrouvée dans la soirée, comme prévu, dans un bar d'Oakland. Quand elle a vu le logo JacSol, elle a eu une moue accablée.

— Vous avez l'air d'un putain de programmeur, Kovacs. Où avez-vous récupéré ce costume ?

— Je m'appelle Anderson, lui ai-je rappelé. Et le costume va avec le nom.

Elle a fait une grimace.

— La prochaine fois que vous allez faire des achats, Anderson, demandez-moi de vous accompagner. Je vous ferai économiser un paquet d'argent et vous ne ressemblerez pas à un type qui emmène ses gamins à Honolulu le week-end...

Je me suis penché sur la table.

— Vous savez, Trepp, la dernière fois que vous avez critiqué mon sens de la mode, je vous ai tuée.

Elle a haussé les épaules.

— Ça ne m'étonne pas. Certaines personnes ne supportent pas les bons conseils.

— Vous avez apporté le matériel ?

Trepp a posé la main sur la table. Quand elle l'a retirée, un disque gris dans un petit boîtier était posé dessus.

— Voilà. Exactement ce que vous avez demandé. Maintenant, je sais que vous êtes fou. (Il y avait peut-être une certaine admiration dans sa voix.) Vous savez ce qu'ils font, sur Terre, à ceux qui jouent avec ce truc-là ?

J'ai posé la main sur le disque et je l'ai empoché.

— La même chose qu'ailleurs, je suppose. Crime fédéral. Vous oubliez que je n'ai pas le choix.

Trepp s'est gratté l'oreille.

— Crime fédéral... l'effacement. Je n'ai guère apprécié le fait de devoir le porter sur moi aujourd'hui. Vous avez le reste ?

— Pourquoi ? Vous n'aimez pas être vue en public avec moi ?

Elle a souri.

— Y a de ça. J'espère que vous savez ce que vous faites.

Je l'espérais aussi. Le paquet gros comme une grenade avait pesé toute la journée dans la poche de ma veste.

Je suis retourné au *Hendrix* vérifier mes messages. Ortega n'avait pas appelé. J'ai tué le temps dans ma chambre en pensant à ce que j'allais raconter à Elliott. À 9 heures, je suis redescendu à la limousine et je suis parti au central de Bay City.

Je me suis assis dans le hall de réception où un jeune médecin remplissait les documents nécessaires. J'ai paraphé là où il me l'indiquait. La scène était étrangement familière. La plupart des clauses de sa liberté conditionnelle étaient stipulées en ma faveur, ce qui me rendait responsable de la conduite d'Irène Elliott. Elle avait encore moins à dire à ce sujet que moi, une semaine plus tôt.

Quand Elliott a enfin passé les portes « ZONE PROTÉGÉE » au fond de la réception, c'était avec le pas de quelqu'un qui se remettait d'une longue maladie. Le choc du miroir était inscrit sur son visage. Regarder l'étranger qui vous contemple dans la glace pour la première fois n'est jamais facile. Le visage que portait Elliott était aussi éloigné de celui de la grande blonde charpentée dansant sur le photocube de son mari que Ryker l'était de mon enveloppe précédente. Kawahara avait décrit la nouvelle enveloppe comme compatible, et c'était une description parfaite. C'était un corps de femme, à peu près du

même âge qu'Elliott, mais la ressemblance s'arrêtait là. Irène Elliott était grande et à la peau pâle, alors que la nouvelle enveloppe avait l'éclat d'une veine de cuivre vue à travers une chute d'eau. Des cheveux noirs entouraient un visage aux yeux de braise, aux lèvres couleur prune ; son corps était mince et délicat.

— Irène Elliott ?

Elle s'est appuyée au comptoir de la réception avant de se tourner vers moi.

— Oui. Qui êtes-vous ?

— Je m'appelle Martin Anderson. Je représente JacSol, division ouest. Nous avons arrangé votre libération conditionnelle.

Ses yeux se sont plissés, et elle m'a étudié de la tête aux pieds.

— Vous n'avez pas l'air d'un programmeur. À l'exception du costume, je veux dire.

— Je suis un consultant en sécurité, attaché à JacSol pour certains projets. Nous aimerions que vous accomplissiez certains travaux pour nous.

— Ouais ? Vous n'avez pas trouvé moins cher ? (Elle a désigné la salle.) Que s'est-il passé ? Je suis devenue célèbre pendant mon séjour au placard ?

— Dans un sens. Mais le mieux serait que nous réglions les formalités et que nous nous en allions. Une limousine nous attend.

— Une limousine ?

L'incrédulité dans sa voix m'a tiré le premier sourire de la journée. Elle a signé la dernière décharge comme dans un rêve.

— Qui êtes-vous vraiment ? a-t-elle demandé une fois la limousine en l'air.

Beaucoup de gens m'avaient posé cette question ces derniers jours. Je commençais à me le demander moi-même.

J'ai regardé par-dessus le bloc de navigation.

— Un ami, ai-je dit tranquillement. C'est tout ce dont vous avez besoin pour le moment.

— Avant que nous commencions quoi que ce soit, je veux...

— Je sais, l'ai-je coupée au moment où la limousine entamait son virage. Nous serons à Ember dans une demi-heure environ.

Je ne m'étais pas retourné, mais je sentais la chaleur de son regard sur ma nuque.

— Vous n'êtes pas corpo, a-t-elle dit d'un ton définitif. Les Corpos ne font pas ce genre de trucs. Pas comme ça.

— Les Corpos font ce qui rapporte. Ne laissez pas vos préjugés vous aveugler. Bien sûr, ils brûleront des villages entiers si c'est dans leur intérêt... Mais s'il faut avoir un visage humain, ils en arracheront un à quelqu'un et l'enfileront.

— Et vous êtes le visage humain ?

— Pas vraiment.

— Que voulez-vous que je fasse ? Quelque chose d'illégal ?

J'ai sorti le chargeur cylindrique du virus de ma poche et je le lui ai tendu. Elle l'a saisi à deux mains et a lu les étiquettes avec attention. Pour ma part, c'était le premier test. J'avais sorti Elliott du placard pour qu'elle me soit dévouée comme jamais quelqu'un fourni par Kawahara ne pourrait l'être. Mais je n'avais rien d'autre que mon instinct et la parole de Victor Elliott pour me persuader qu'elle était douée. Je me sentais mal à l'aise. Kawahara avait raison. Les actions des bons Samaritains pouvaient coûter cher.

— Voyons. Vous avez un virus Simultec de première génération. C'est un objet de collection, pratiquement une relique. Il se trouve dans un boîtier de déploiement rapide haut de gamme avec enveloppe de non-localisation. Vous préparez un coup, non ?

J'ai acquiescé.

— Qui est la cible ?

— Un bordel virtuel. Dirigé par une IA.

Les lèvres d'Elliott se sont séparées dans un sifflement silencieux.

— Une passe d'exfiltration ?

— Non. Nous installons.

— Installer ça ? a-t-elle dit en soulevant le cylindre. Alors, qu'est-ce que c'est ?

— Rawling 4851.

Elliott a cessé de sourire dans l'instant.

— Ce n'est pas drôle.

— Ce n'était pas le but. Il s'agit d'une version dormante du Rawling. À déploiement rapide, comme vous l'avez fort justement remarqué. Les codes d'activation sont dans ma poche. Nous allons implanter le Rawling à l'intérieur de la base de données du bordel d'une IA, puis souder le couvercle. À part quelques systèmes de surveillance à franchir et divers réglages, c'est là tout le boulot.

Elle m'a jeté un regard curieux.

— Êtes-vous un malade mental d'intégriste religieux ?

— Non, ai-je répondu avec un petit sourire. Rien à voir. Vous en êtes capable ?

— Ça dépend de l'IA. Vous avez les caractéristiques ?

— Pas ici.

Elliott m'a repassé le boîtier de déploiement.

— Alors je ne peux rien vous affirmer.

— C'était ce que je voulais entendre, ai-je dit, satisfait. Comment se comporte la nouvelle enveloppe ?

— Ça va. Il y a une raison pour laquelle je ne peux pas avoir mon propre corps ? Je serais beaucoup plus rapide dans...

— Je sais. Malheureusement, je ne peux rien faire. Vous ont-ils précisé combien de temps vous étiez restée au placard ?

— Quelqu'un m'a dit quatre ans.

— Quatre ans et demi, ai-je précisé en jetant un œil sur les décharges. J'ai peur qu'entre-temps quelqu'un ait acheté votre enveloppe.

— Oh.

Elle est restée silencieuse. Le choc de se réveiller pour la première fois dans le corps de quelqu'un d'autre n'est rien comparé à la colère qui vous prend quand vous réalisez que quelqu'un, quelque part, se promène avec votre corps. C'est une infidélité, un viol. Et, comme tous les viols, il n'y a rien à faire. Il faut seulement s'y habituer.

Quand le silence s'est fait trop long, j'ai observé son profil et je me suis éclairci la voix.

— Vous êtes sûre que vous voulez le faire tout de suite ? Retourner chez vous, je veux dire.

Elle ne m'a même pas regardé.

— Oui, j'en suis sûre. J'ai une fille et un mari qui ne m'ont pas vue pendant presque cinq ans. Vous pensez que... (elle s'est désignée de la main) ça va m'arrêter ?

— C'est vous qui voyez.

Les lumières d'Ember sont apparues sur la masse assombrie de la côte, devant nous, et la limousine a commencé sa descente. J'ai regardé Elliott du coin de l'œil et vu la nervosité s'installer. Ses mains frottaient ses genoux, elle mordillait sa lèvre inférieure. Elle a relâché son souffle avec un soupir.

— Ils ne savent pas que j'arrive ? a-t-elle demandé.

— Non. (Je ne voulais pas continuer la conversation.) Le contrat est entre vous et JacSol ouest. Il ne concerne pas votre famille.

— Mais vous vous êtes arrangé pour que je les voie. Pourquoi ?

— J'adore les réunions de famille.

J'ai fixé mon regard sur la proue de l'épave du porte-aéronefs et nous avons effectué notre descente en silence. La limousine a viré pour s'aligner dans la circulation locale et nous nous sommes posés à deux cents mètres du magasin d'Elliott. Nous avons roulé le long de la côte sous les holos d'Anchana Salomão, avant de nous garer devant l'étroite devanture. La porte était fermée, l'écran cassé qui la retenait avait été retiré, mais il y avait de la lumière dans le bureau de l'arrière-boutique.

Nous sommes descendus du véhicule et nous avons traversé la rue. La porte était fermée et verrouillée. Irène Elliott a frappé avec le plat de sa main cuivrée et quelqu'un s'est levé dans le bureau. Après un moment, la silhouette de Victor Elliott s'est dirigée vers nous. Ses cheveux gris étaient emmêlés et son visage gonflé par le sommeil. Il nous a regardés avec un flou dans le regard que j'avais vu chez les rats de données surfant trop longtemps sur les bases.

— Qu'est-ce qui... (Il s'est arrêté quand il m'a reconnu.) Qu'est-ce que tu veux, sauterelle ? Et qui c'est ?

— Vic ? a demandé Irène, la gorge serrée. Vic, c'est moi.

Un instant, les yeux d'Elliott ont fait l'aller et retour entre mon visage et celui de la délicate Asiatique à mes côtés, puis ce

qu'elle a dit l'a heurté comme un camion. Il a tressailli sous l'impact.

— Irène ? a-t-il murmuré.

— Oui, c'est moi, a-t-elle murmuré en retour.

Les larmes coulaient sur ses joues. Ils se sont regardés de chaque côté de la vitre un moment avant qu'Elliott essaie maladroitement d'ouvrir la porte, secouant la poignée, avant de l'ouvrir à la volée et de se jeter dans les bras de la femme qui l'attendait. Ils se sont serrés si fort que j'ai eu peur pour les os de la nouvelle enveloppe d'Irène. J'ai regardé les lampadaires de la promenade.

Enfin, Irène Elliott s'est souvenue de moi. Elle a lâché son mari et s'est retournée, effaçant les traces d'humidité de son visage d'un revers de la main et clignant des yeux pleins de larmes.

— Pouvez-vous...

— Oui, ai-je dit d'un ton neutre. J'attendrai dans la limousine. À demain matin.

J'ai aperçu le regard étonné de Victor Elliott quand sa femme l'a poussé à l'intérieur. La porte s'est refermée derrière moi. J'ai palpé mes poches pour en sortir un paquet de cigarettes à moitié écrabouillé. Puis j'ai dépassé la limousine et marché jusqu'à la rambarde métallique en allumant un des cylindres aplatis. Pour une fois, je n'avais pas le sentiment de trahir quelqu'un en sentant la fumée tourbillonner dans mes poumons.

L'écume était haute sur la plage, traçant des lignes fantomatiques sur le sable. Je me suis penché sur la rambarde et j'ai écouté le bruit blanc des vagues en train de se briser. Comment pouvais-je me sentir si bien alors que tant de choses n'étaient pas encore résolues ? Ortega n'était pas revenue. Kadmin était encore en liberté. Sarah était encore détenue en otage. Kawahara me tenait toujours par les couilles, et je ne savais toujours pas pourquoi Bancroft avait été tué.

Et, malgré tout cela, j'étais envahi d'un grand calme.

Prenez ce que l'on vous offre. Parfois, ce doit être suffisant.

Mon regard a glissé au-delà des brisants. L'océan, noir et secret, se fondait dans la nuit, au large. Même la massive épave

renversée du *Défenseur de la Libre Entreprise* était difficile à discerner. J'imaginais Mary Lou Hinchley précipitée dans les flots, puis glissant, brisée, pour être bercée par l'eau sombre en attendant l'arrivée des prédateurs marins. Combien de temps était-elle restée ensevelie avant que les courants offrent ses restes aux siens ? Combien de temps les ténèbres l'avaient-elles gardée ?

Mes pensées glissaient sans but. J'ai vu le télescope antique de Bancroft, pointé vers les cieux, sur les petits points de lumière correspondant aux premiers pas hésitants de la Terre au-delà des limites du système solaire. Des arches fragiles transportant les enregistrements de millions de pionniers, les banques d'embryons congelés dans lesquels ils seront un jour peut-être enveloppés sur un monde lointain, si les cartes d'astrogation martiennes approximativement traduites tenaient leurs promesses. Sinon, ils dériveraient à jamais, car l'univers n'est que nuit et océan obscur.

Mon introspection m'a étonné. Je me suis redressé et j'ai regardé le portrait holographique au-dessus de ma tête. Anchana Salomão était la reine de la nuit. Elle contemplait la promenade à intervalles réguliers, compatissante et non impliquée. En regardant son visage modelé avec soin, il était facile de comprendre pourquoi Elizabeth Elliott avait tant voulu atteindre les sommets. J'ai tourné les yeux vers la fenêtre au-dessus du magasin. Les lumières étaient allumées. La silhouette d'une femme nue est passée devant l'une d'elles.

J'ai soupiré, écrasé mon mégot dans le caniveau et trouvé refuge dans la limousine. Anchana pouvait monter la garde.

Zappant au hasard sur les chaînes de loisirs, j'ai laissé le barrage d'images et de son m'assourdir dans une sorte de demi-sommeil. La nuit s'est écoulée autour du véhicule comme un brouillard, et j'ai eu la sensation que je m'éloignais de chez les Elliott, filant vers la mer, les amarres arrachées, alors que devant moi, à l'horizon, enflait une tempête...

Un frottement sur la vitre m'a réveillé. Je me suis retourné. Trepp attendait à l'extérieur. Elle m'a fait signe de descendre la vitre et s'est penchée avec un méchant sourire.

— Kawahara avait raison. Dormir dans la voiture pour que cette trempeuse puisse se faire baiser. Vous auriez dû être prêtre, Kovacs.

— Fermez-la, Trepp, ai-je dit, furieux. Quelle heure est-il ?

— À peu près 5 heures. (Ses yeux ont regardé en l'air, consultant son afficheur interne.) 5 h 16. Il va bientôt faire jour.

Je me suis un peu redressé et j'ai senti le résidu de tabac sur ma langue.

— Que faites-vous ici ?

— Je vous protège. Nous ne voulons pas que Kadmin vous élimine avant que vous puissiez fourguer la marchandise à Bancroft... Eh, ce sont les Wreckers ?

J'ai suivi son regard vers la console de loisirs branchée sur une retransmission sportive. De minuscules silhouettes couraient sur un terrain quadrillé, accompagnées d'un commentaire inaudible. Une brève collision entre deux joueurs a occasionné un faible rugissement. J'avais dû baisser le volume avant de m'endormir. J'ai éteint la console. Trepp avait raison, la nuit s'effaçait pour laisser place à une douce lueur bleue.

— Pas fan ? a dit Trepp en indiquant l'écran. Moi non plus mais, quand on habite à New York, on ne peut pas faire autrement.

— Trepp, comment allez-vous me protéger si vous restez les yeux rivés sur l'écran ?

Trepp m'a regardé méchamment puis a retiré sa tête. Je suis sorti de la limousine avant de m'étirer dans l'air frais. Au-dessus de moi, Anchana Salomão était toujours resplendissante, mais les lumières étaient éteintes chez les Elliott.

— Ils ont éteint il y a deux heures, a précisé Trepp. Je pensais qu'ils allaient peut-être s'enfuir et j'ai surveillé l'arrière.

J'ai levé les yeux vers les fenêtres sombres.

— Pourquoi voudraient-ils s'enfuir ? Elle n'a pas encore entendu les termes du marché.

— La complicité dans un crime d'effacement a tendance à rendre les gens nerveux.

— Pas cette femme, ai-je dit, en me demandant si je me croyais.

Trepp a haussé les épaules.

— Comme vous voulez. Je continue à penser que vous êtes cinglé. Kawahara a des trempeurs qui pourraient faire ce boulot une main attachée dans le dos.

Mes raisons de refuser l'offre ou le soutien technique de Kawahara étaient instinctives, aussi n'ai-je rien dit. La certitude glacée de mes révélations sur Bancroft, Kawahara et la résolution 653 s'était atténuée avec l'exaltation de la journée précédente et de l'organisation du coup à venir ; mon sentiment de bien-être avait disparu quand Ortega était partie. Tout ce qui me restait était le puits de gravité de la mission, l'aube glaciale et le son des vagues sur la côte. Le goût d'Ortega dans ma bouche, la chaleur de son corps aux longs membres enroulés autour des miens, étaient une bouffée tropicale comparés à ce réveil glacé.

— Il doit bien y avoir un endroit qui sert du café ?

— Dans une ville de cette taille ? a dit Trepp en inspirant les dents serrées. J'en doute. Mais j'ai vu un groupe de distributeurs en arrivant. Il doit y en avoir un qui fait du café.

— De l'instantané ? ai-je demandé en faisant la grimace.

— Eh, vous êtes quoi, un expert ? Votre hôtel n'est qu'un putain de distributeur. Kovacs, c'est l'ère de la machine. On ne vous l'a pas dit ?

— Pas faux. C'est loin ?

— Deux kilomètres. Prenons ma voiture, comme ça, si miss Je-suis-rentrée se réveille, elle ne paniquera pas en regardant par la fenêtre.

— Vendu.

J'ai suivi Trepp de l'autre côté de la rue jusqu'à un véhicule noir qui semblait être invisible aux radars. L'habitacle sentait légèrement l'encens.

— C'est à vous ?

— Non, je la loue. Je l'ai prise quand nous sommes revenus d'Europe. Pourquoi ?

J'ai secoué la tête.

— Aucune importance.

Trepp a démarré et nous avons parcouru la promenade sans un bruit. J'ai regardé par la vitre qui donnait vers la mer et réprimé une frustration diffuse. Ces quelques heures de

sommeil dans la limousine m'avaient laissé un peu sur les nerfs. Tout m'énervait, le manque de solution de l'enquête Bancroft comme le fait que je m'étais remis à fumer.

J'avais le sentiment que la journée allait être mauvaise et le soleil ne s'était pas encore levé.

— Vous avez pensé à ce que vous allez faire quand ce sera terminé ?

— Non, ai-je répondu, morose.

Nous avons trouvé les distributeurs sur le front de mer qui descendait doucement sur la côte, à un bout de la ville. Ils avaient été installés pour la clientèle de la plage, mais l'état délabré des abris montrait que les affaires marchaient aussi bien que pour Elliott.

Trepp a garé la voiture en direction de la mer pour aller chercher les cafés. À travers la vitre, je l'ai vue secouer la machine et la bourrer de coups de pied jusqu'à ce qu'elle lui serve deux tasses de plastique. Elle les a portées à la voiture et m'a tendu la mienne.

— Vous voulez la boire ici ?

— Ouais, pourquoi pas ?

Nous avons arraché les couvercles des tasses avant de les écouter chanter. Le mécanisme ne chauffait pas très bien, mais le café avait un goût potable et son effet chimique était indéniable. Je sentais ma fatigue s'effacer. Nous avons regardé la mer à travers le pare-brise, immergés dans un silence presque agréable.

— J'ai essayé de m'engager chez les Diplos un jour, a soudain dit Trepp.

Je l'ai regardée de côté, curieux.

— Ouais ?

— Ouais, il y a longtemps. Ils m'ont rejetée après étude de mon profil. Aucune capacité d'allégeance.

— M'étonne pas, ai-je grogné. Vous n'avez jamais été dans l'armée ?

— Et puis quoi encore ?

Elle me regardait comme si je venais de lui demander si elle avait un passé pédophile. J'ai gloussé.

— C'est ce que je pensais. Ils recherchent des tendances psychotiques marginales. C'est pour cette raison qu'ils recrutent principalement des militaires.

— J'ai des tendances psychotiques marginales.

— Ouais, je n'en doute pas. Mais le nombre de civils alliant ces tendances *et* un esprit d'équipe est plutôt limité. Ce sont des valeurs opposées. Les chances de les voir naître dans une même personne sont proches de zéro. L'entraînement militaire fout en l'air l'ordre naturel. Il brise les résistances à un comportement psychopathe et en même temps développe une loyauté fanatique vis-à-vis du groupe. C'est compris dans le prix... Les soldats sont un matériau parfait pour les Diplos.

— À vous entendre, j'ai eu de la chance.

Durant quelques secondes, j'ai regardé l'océan et j'ai laissé les souvenirs m'envahir.

— Ouais, ai-je dit en buvant le reste de mon café. Allez, on y retourne.

J'ai roulé le long de la promenade. Quelque chose avait changé dans le calme qui nous séparait. Quelque chose, comme la lumière de l'aube autour de la voiture, à la fois intangible et impossible à ignorer.

Devant le magasin d'Elliott, Irène attendait, appuyée contre la limousine. Elle regardait la mer. Aucun signe de son mari.

— J'y vais seul, ai-je dit à Trepp en descendant. Merci pour le café.

— De rien.

— Je suppose que je vais vous voir pas mal dans mon rétroviseur.

— Je doute que vous me voyiez, Kovacs, a répondu Trepp avec entrain. Je suis meilleure que vous à ce jeu-là.

— Cela reste à voir.

— Ouais, ouais. À la prochaine. (Elle a haussé le ton quand j'ai commencé à m'éloigner.) Et ne ratez pas ce coup. Ce ne serait bon pour personne.

Elle a reculé la voiture d'une dizaine de mètres et s'est envolée en pointant le nez vers le sol, déchirant le silence et passant au-dessus de nos têtes avant de basculer vers l'océan.

— Qui était-ce ?

La voix d'Irène Elliott était rauque comme si elle avait trop pleuré.

— Du renfort, ai-je dit d'un air absent en regardant la voiture passer au-dessus de l'épave du porte-aéronefs. Nous travaillons pour les mêmes personnes. Ne vous inquiétez pas, c'est une amie.

— C'est peut-être votre amie, mais ce n'est pas la mienne, a répondu Elliott amèrement. Aucun de vous ne compte parmi mes amis.

Je l'ai regardée, puis j'ai tourné mes yeux vers la mer.

— D'accord.

Le silence, à part les vagues.

— Vous savez ce qui est arrivé à ma fille, a dit Elliott d'une voix morte. Vous le saviez depuis le début.

J'ai acquiescé.

— Et vous n'en avez rien à foutre, n'est-ce pas ? Vous travaillez pour le type qui s'en est servi comme d'un Kleenex...

— De nombreux hommes s'en sont servi, ai-je répondu brutalement. Elle a accepté d'être utilisée. Je suis sûr que votre mari vous a dit pourquoi elle l'a fait. (J'ai entendu le souffle d'Irène Elliott s'arrêter et je me suis concentré sur l'horizon et sur le minuscule point de la voiture de Trepp disparaissant au loin.) Elle l'a fait pour la même raison qu'elle a essayé de faire chanter l'homme pour qui je travaillais... et qu'elle a tenté d'influencer un homme particulièrement déplaisant appelé Jerry Sedaka qui l'a fait tuer. Elle l'a fait pour vous, Irène.

— Enculé.

Elle a commencé à pleurer, un son désespéré dans le silence. J'ai gardé les yeux fixés sur l'océan.

— Je ne travaille plus pour Bancroft, ai-je dit. Je ne suis plus dans le même camp que ce fils de pute. Je vous donne une chance de le frapper là où cela fait mal, de le frapper avec la culpabilité qu'il n'a jamais ressentie en baisant votre fille. De plus, à présent que vous êtes sortie du placard, vous pourrez peut-être gagner assez d'argent pour faire envelopper Elizabeth. Ou au moins la faire sortir de stockage, lui louer un appartement virtuel. L'important, c'est que vous êtes sortie et que vous pouvez faire quelque chose. Vous pouvez agir. C'est ce

que je vous offre. Je vous remets dans le jeu. Ne rejetez pas cette chance.

À côté de moi, je l'ai entendue essayer de réprimer ses larmes. J'ai attendu.

— Vous êtes content de vous, n'est-ce pas ? a-t-elle enfin demandé. Vous pensez que vous me faites une grosse faveur, mais vous n'êtes pas un putain de bon Samaritain. Je veux dire, vous m'avez sortie du placard, mais il y a un prix à payer, c'est ça ?

— Bien sûr, ai-je répondu tranquillement.

— Je fais ce que vous voulez... le truc avec le virus. Je viole la loi ou je retourne au placard. Et si je recule ou si je rate, j'ai plus à perdre que vous. C'est le marché ? Rien n'est gratuit.

J'ai regardé les vagues.

— C'est le marché, ai-je acquiescé.

Encore le silence. Du coin de l'œil, je l'ai vue regarder le corps qu'elle portait comme si elle s'était renversé quelque chose dessus.

— Savez-vous ce que je ressens ?

— Non.

— J'ai couché avec mon mari et j'ai l'impression qu'il m'a été infidèle. (Un ricanement étouffé. Elle s'est essuyé les yeux de rage.) Et j'ai l'impression d'avoir été infidèle. À quelque chose. Vous savez, quand ils m'ont enfermée, j'ai laissé mon corps et ma famille derrière moi. À présent, je n'ai plus rien.

Elle s'est regardée de nouveau. Elle a observé ses mains et les a retournées, les doigts écartés.

— Je ne sais pas ce que je ressens, a-t-elle dit. Je ne sais pas quoi ressentir.

J'aurais pu répondre des tas de choses. Beaucoup avait été dit, écrit, étudié et discuté sur le sujet. Des brèves de magazines sur les problèmes inhérents à l'enveloppement... comment vous faire aimer de nouveau de votre partenaire, dans n'importe quel corps... des articles psychologiques interminables... des observations sur les traumatismes secondaires dans les enveloppements civils... même les manuels de ces putains de Corps diplomatiques en parlaient. Des citations, des opinions informées, les délires d'intégristes religieux et de malades

mentaux. J'aurais pu lui dire que ce qu'elle traversait était normal pour un humain non conditionné. J'aurais pu lui dire que cela passerait avec le temps. Qu'il y avait des disciplines psychodynamiques pour traiter les difficultés. Que des millions d'autres personnes y avaient survécu. J'aurais même pu lui dire que le Dieu à qui elle devait le minimum d'allégeance veillait sur elle. J'aurais pu mentir, j'aurais pu raisonner. Tout cela aurait eu le même effet, parce qu'en réalité elle avait mal et, à présent, rien ne pouvait l'aider.

Je n'ai rien dit.

L'aube s'est levée. La lumière du jour a éclairé les devantures. J'ai jeté un œil sur les fenêtres du magasin.

— Victor ?

— Il dort, a-t-elle dit en frottant son bras contre son visage et en reniflant les larmes comme des amphétamines mal coupées. Vous dites que cela fera du mal à Bancroft ?

— Ouais. Subtilement, mais ouais, ça lui fera du mal.

— Passe d'installation sur une IA, a résumé Irène Elliott. Installer un virus d'effacement. Enculer un Math. Vous savez quels sont les risques ? Vous savez ce que vous me demandez ?

Je me suis retourné pour la regarder dans les yeux.

— Oui. Je sais.

Sa bouche s'est serrée.

— Bien. Alors on le fait.

CHAPITRE 31

La passe a pris moins de trois jours à organiser. Irène Elliott était en mode ultrapro et s'est occupée de tout.

Dans la limousine qui nous ramenait à Bay City, je lui ai expliqué. Au début, elle saignait encore à l'intérieur, mais au fur et à mesure des détails, elle acquiesçait, grognait, m'arrêtait, me demandait de répéter des points mineurs. Je lui ai montré la liste du matériel de Reileen Kawahara et elle en a accepté les deux tiers. Le reste était du confort corpo conseillé par les mecs de Kawahara qui, d'après elle, n'y connaissaient rien.

À la fin de la journée, elle avait tous les éléments. Je voyais la passe se dérouler derrière ses yeux. Les larmes avaient séché sur son visage. Elles étaient oubliées et son expression ne reflétait plus qu'un but, qu'une haine pour l'homme qui avait souillé sa fille, et qu'une volonté : celle de se venger.

Irène Elliott était convaincue.

J'ai loué un appartement à Oakland sur le compte de JacSol. Elliott s'est installée et je l'ai laissé dormir un peu. Je suis resté au *Hendrix*, essayant de dormir moi-même, sans beaucoup de succès. Je suis retourné six heures plus tard retrouver Irène Elliott qui faisait les cent pas dans l'appartement.

J'ai appelé les noms et les numéros que m'avaient donnés Kawahara, et j'ai commandé ce dont on avait besoin. Les caisses ont mis quelques heures pour arriver. Elliott les a éventrées, puis a étalé le matériel sur le sol de l'appartement.

Ensemble, nous avons étudié la liste des forums virtuels d'Ortega et nous l'avons réduite à sept noms.

(Ortega n'était pas réapparue. Elle ne m'avait pas appelé au *Hendrix* non plus.)

Au milieu de l'après-midi, le deuxième jour, Elliott a lancé les modules primaires, puis est allée explorer chacune des

options. La liste s'est réduite à trois et Elliott m'a demandé d'aller faire quelques courses supplémentaires. Des logiciels raffinés pour la mise à mort.

Dans la soirée, la liste comprenait deux noms. Elliott écrivait les procédures d'intrusion préliminaires pour les deux. Dès qu'elle rencontrait un problème, nous revenions en arrière pour peser les mérites relatifs de chaque adresse.

À minuit, nous avions notre cible. Elliott est partie se coucher et a dormi huit heures. Je suis reparti au *Hendrix* et j'ai fait la gueule.

(Pas de nouvelles d'Ortega.)

J'ai acheté un petit déjeuner dans la rue et je l'ai rapporté à l'appartement. Aucun de nous n'avait faim.

À 10 h 15, heure locale, Irène Elliott a calibré son équipement pour la dernière fois.

C'était fait.

Vingt-sept minutes et demie.

— Sécurité de merde, a dit Elliott.

Je l'ai laissé démonter l'équipement et je me suis envolé pour aller voir Bancroft.

CHAPITRE 32

— Je trouve cela exceptionnellement difficile à croire, a dit Bancroft. Êtes-vous certain que j'ai fréquenté cet établissement ?

Sous le balcon, sur la pelouse de Suntouch House, Miriam Bancroft était en train de construire un planeur en papier en suivant les instructions d'une holoprojection. Le blanc des ailes était si brillant que le regarder en face faisait mal aux yeux. J'étais appuyé à la rambarde ; elle a mis sa main sur son front pour me dévisager.

J'ai fait semblant de ne pas la voir.

— Le centre commercial a des moniteurs de sécurité. Des systèmes automatiques encore opérationnels après toutes ces années. Ils ont des images où on vous voit aller jusqu'à la porte. Vous connaissez ce nom, n'est-ce pas ?

— Le *Jack it Up* ? Bien sûr, j'en ai entendu parler, mais je n'ai jamais utilisé l'endroit.

J'ai regardé autour de moi sans quitter la rambarde.

— Vraiment ? Vous avez quelque chose contre le sexe virtuel ? Vous êtes un puriste de la réalité ?

— Non. (Je sentais de l'amusement dans sa voix.) Je n'ai pas de problèmes avec les environnements virtuels et je pense vous avoir déjà dit que je les ai utilisés à l'occasion. Mais le *Jack it Up*, comment dire, ce n'est pas l'endroit le plus élégant du marché.

— Non, ai-je acquiescé. Et comment qualifieriez-vous le *Jerry's Closed Quarters* ? Un bordel élégant ?

— Difficilement.

— Mais cela ne vous a pas empêché d'y aller pour jouer avec Elizabeth Elliott dans la cabine, n'est-ce pas ? À moins que le coin ait perdu son standing récemment, à cause de...

— D'accord, a-t-il concédé et le sourire s'était transformé en grimace. Votre argument est recevable, n'insistez pas.

J'ai arrêté de regarder Miriam Bancroft et je suis retourné m'asseoir. Mon cocktail glacé se trouvait toujours sur la petite table qui nous séparait. Je l'ai pris.

— J'en suis heureux, ai-je dit en buvant une gorgée. Parce qu'il m'a fallu bien du mal pour démêler tout cela. J'ai été enlevé, torturé et presque tué. Une femme appelée Louise, pas beaucoup plus vieille que votre fille Naomi, a été assassinée parce qu'elle se trouvait sur mon chemin. Alors si vous n'aimez pas mes conclusions, vous pouvez aller vous faire foutre.

J'ai levé mon verre.

— Épargnez-moi le mélo, Kovacs, et asseyez-vous, pour l'amour de Dieu. Je ne rejette pas ce que vous dites, je me pose juste des questions.

Je me suis assis et j'ai levé un doigt vers lui.

— Non, vous flanchez. Cet événement est lié directement à une partie de votre personnalité que vous méprisez. Vous préféreriez ne pas savoir à quel type de programme vous étiez connecté cette nuit-là, au cas où ce serait encore plus crade que vous l'imaginez. Vous êtes obligé d'affronter la partie de vous-même qui veut jouir sur le visage de votre femme et vous n'aimez pas ça.

— Nul besoin de reparler de cette conversation, a dit Bancroft en se crispant avant de joindre les doigts. Vous êtes conscient, je suppose, que les images des caméras de sécurité pourraient être facilement truquées par n'importe qui ayant accès à des images d'archives.

— Oui, je sais.

Je savais d'autant plus que j'avais observé Irène Elliott les truquer elle-même quarante-huit heures auparavant. « Facile » n'était pas le mot. Après la passe d'implantation du virus, c'était comme demander à un danseur du théâtre corporel de faire quelques exercices d'assouplissements. J'avais à peine eu le temps de fumer une cigarette.

— Quelqu'un aurait pu les truquer, d'accord... Mais pour faire quoi ? Une fausse piste pour m'éloigner de la vérité ? Pour cela, il faut que la recherche de cette vérité m'ait déjà conduit

dans un centre commercial pourri de Richmond. Allons, Bancroft, soyez réaliste. Le fait que je sois arrivé jusque-là prouve la validité de ces images. Et ces images ne sont pas la base de mon raisonnement. Elles confirment juste ce que j'avais déjà déduit, qui est que vous vous êtes tué pour éviter la contamination virale de votre stockage à distance.

— Un remarquable sursaut intuitif après six jours d'enquête.

— Tout est de la faute d'Ortega, ai-je ajouté d'un ton léger, même si les doutes de Bancroft commençaient à m'inquiéter. C'est elle qui m'a mis sur la bonne piste. Elle n'acceptait pas la thèse du meurtre. Elle me disait, je cite, que vous étiez un enfoiré de Math trop dur pour laisser quiconque vous tuer. Et cela m'a rappelé la conversation que nous avons eue ici il y a une semaine. Vous m'avez assuré que vous n'étiez pas le genre d'homme à vous suicider et que, si vous l'étiez, vous ne vous seriez pas raté. « S'il avait été dans mon intention de mourir, vous ne me parleriez pas aujourd'hui. » Les Diplos ont une mémoire absolue... ce sont vos propres paroles.

J'ai fait une pause, cherchant le bord du mensonge saillant toujours à la limite de la vérité.

— Tout ce temps, j'ai travaillé sur l'hypothèse que vous n'aviez pas appuyé sur la détente parce que vous n'étiez pas le genre de type à vous suicider. J'ai ignoré toutes les preuves du contraire. La sécurité infaillible, le manque de traces d'intrusion, la serrure à empreinte sur le coffre.

— Et Kadmin. Et Ortega.

— Ouais, ça n'a pas aidé. Mais nous avons déjà parlé d'Ortega. Quant à Kadmin, eh bien, j'arrive à Kadmin dans un instant ! Le problème, c'est que tant que j'assimilais le fait d'appuyer sur la détente à un suicide j'étais bloqué. Mais... et si ces deux actes n'étaient pas synonymes ? Si vous aviez détruit votre pile, non pour mourir, mais pour une autre raison ? Une fois que je me suis permis de suivre cette piste, le reste est devenu facile. Appuyer sur la détente alors que vous voulez vivre doit nécessiter une volonté démoniaque. Qu'importe le fait de savoir que vous allez être de nouveau enveloppé, la personne que vous êtes à cet instant précis va mourir. Vous deviez être désespéré pour appuyer sur la détente. Il devait y avoir quelque

chose... (j'ai eu un petit sourire) qui menaçait votre vie. Avec cette nouvelle hypothèse, il ne m'a pas fallu longtemps pour concevoir le scénario du virus. Ensuite, restait à trouver où et comment vous vous étiez fait infecter...

Bancroft a remué sur son siège, mal à l'aise, et j'ai senti une pointe d'allégresse. Les virus ! Même les Maths avaient peur de ce destructeur invisible, car même eux, avec leurs mises à jour à distance et leurs clones en attente, n'étaient pas immunisés.

Frappe virale ! Empilement ! Bancroft était déstabilisé.

— Il est virtuellement impossible d'injecter quelque chose d'aussi complexe qu'un virus dans une cible déconnectée... vous deviez donc être branché quelque part. J'ai pensé au complexe de PsychaSec, mais la sécurité est trop serrée. Et il ne pouvait pas être présent avant votre voyage à Osaka pour les mêmes raisons ; même dormant, le virus aurait fait sonner toutes les alarmes de PsychaSec quand ils préparaient l'injection. Cela avait dû se passer dans les dernières quarante-huit heures parce que votre stockage à distance n'était pas contaminé. Après avoir parlé à votre femme, je savais qu'il y avait une possibilité que vous soyez sorti en ville après être revenu d'Osaka. De votre propre aveu, il pouvait s'agir d'un bordel virtuel. Après, ce n'était plus qu'une question de temps. J'ai essayé une dizaine d'endroits avant de tomber sur le *Jack it Up*. Quand j'ai demandé des renseignements, l'alarme de contamination virale a coupé mon téléphone. C'est l'avantage des IA, elles écrivent leur propre sécurité, il n'y a rien de mieux. Le *Jack it Up* est verrouillé et il faudra à la police plusieurs mois pour creuser un tunnel et examiner ce qui reste des processeurs centraux.

J'ai senti une vague de culpabilité se déverser en moi quand j'ai pensé à la pauvre IA se débattant comme un homme dans un bain d'acide, sa conscience reculant dans un tunnel de perspectives de plus en plus fermé avant de disparaître entièrement.

Le sentiment est passé rapidement. Nous avions choisi le *Jack it Up* pour un certain nombre de raisons. Il était situé dans une zone aveugle, ce qui signifiait qu'il n'y aurait pas de couverture satellite pour nier les mensonges implantés dans le système de surveillance du centre commercial ; il opérait dans

un environnement criminel et personne n'aurait de problème à croire qu'un virus illicite avait été libéré à l'intérieur mais, surtout, les programmes offerts aux clients étaient si vicieux qu'il semblait étonnant que la police enquête longuement sur le désastre.

Sur la liste d'Ortega, il y avait au moins douze crimes sexuels où le département des Dommages organiques était remonté jusqu'à des programmes disponibles au *Jack it Up*. J'imaginais le sourire sur les lèvres d'Ortega en lisant les listes et l'indifférence avec laquelle elle mènerait l'enquête.

Elle me manquait.

— Et Kadmin ?

— Difficile à savoir, mais je suis prêt à parier que celui qui a infecté le *Jack it Up* a payé Kadmin pour me faire taire et s'assurer que tout reste secret. Après tout, sans mon remue-ménage, combien de temps aurait-il fallu avant que quelqu'un se rende compte que le *Jack it Up* avait été vérolé ? Je n'imagine pas les clients potentiels appeler la police quand on leur refuse l'entrée...

Bancroft m'a jeté un regard noir, mais ses prochains mots m'apprirent que la bataille était terminée. L'équilibre de la crédibilité penchait de mon côté. Bancroft allait acheter la totale.

— Vous dites que le virus a été implanté délibérément ? Que quelqu'un a assassiné cette machine ?

J'ai haussé les épaules.

— Cela semble être le cas. Le *Jack it Up* opérait en marge des lois locales. La plupart de ses programmes avaient été saisis par le département des Transmissions criminelles, ce qui tend à prouver qu'il avait des contacts réguliers avec le monde criminel. Il est possible qu'il se soit fait des ennemis. Sur Harlan, les yakuzas ont déjà commis des exécutions virales sur des machines qui les avaient trahis. Je ne sais pas ce qui se passe ici ou qui peut avoir le matériel pour le faire. Mais je sais que celui qui a engagé Kadmin s'est servi d'une IA pour le faire évader. Vous pouvez vérifier cela à Fell Street, si vous voulez.

Bancroft était silencieux. Je l'ai observé un moment, regardant la certitude s'enfoncer en lui. Je voyais presque ce

qu'il voyait. Lui-même, prostré dans l'autotaxi, au moment où la culpabilité de ce qu'il venait de faire au *Jack it Up* se mêlait à l'horreur des alarmes de contamination dans sa tête. Infecté ! Lui-même, Laurens Bancroft, titubant dans le noir en direction des lumières de Suntouch House et de la chirurgie pouvant le sauver. Pourquoi avait-il laissé le taxi aussi loin de chez lui ? Pourquoi n'avait-il pas réveillé quelqu'un pour l'aider ? Je n'avais plus besoin de répondre à ces questions. Bancroft était convaincu. Sa culpabilité et son dégoût de lui-même le forçaient à croire à mon scénario ; il trouverait ses propres réponses pour renforcer les images horribles qui hantaient son esprit.

Et quand les Transmissions criminelles se fraieraient un chemin à l'intérieur des processeurs du *Jack it Up*, le Rawling 4851 aurait eu le temps de dévorer la moindre miette d'intelligence que possédait la machine. Il n'y aurait rien pour contester le mensonge soigneusement orchestré que je venais de lui faire avaler pour Kawahara.

Je me suis levé et je suis retourné au balcon, me demandant si je m'autorisais une cigarette. Il avait été difficile de tout boucler. Regarder Irène Elliott travailler avait été éreintant pour les nerfs. J'ai forcé ma main à laisser le paquet dans ma poche et j'ai regardé Miriam Bancroft qui avait presque terminé son planeur. Quand elle a levé les yeux, j'ai détourné les miens et j'ai suivi la rambarde des yeux jusqu'au télescope de Bancroft, toujours pointé vers la mer. La curiosité m'a poussé à me pencher pour regarder les graduations qui indiquaient l'angle d'élévation. Les marques de doigts dans la poussière étaient toujours là.

De poussière ?

Les paroles arrogantes de Bancroft me sont revenues à l'esprit.

« C'était une de mes passions. Du temps où on contemplait encore les étoiles. Vous ne pouvez vous souvenir de ce sentiment... J'ai regardé dans cette lentille pour la dernière fois il y a presque deux siècles. »

J'ai contemplé les marques de doigts, hypnotisé par mes propres pensées. Quelqu'un avait regardé dans cet objectif il y avait beaucoup moins longtemps que deux siècles, mais l'usage

avait été très court. D'après le déplacement minimal de poussière, les touches de programmation n'avaient été utilisées qu'une fois.

Saisi d'une impulsion soudaine, je me suis approché du télescope et j'ai suivi le tube au-dessus de la mer, là où la visibilité devient un brouillard flou. L'angle d'inclinaison donnait grosso modo une vision de l'air libre à deux kilomètres d'altitude. Comme dans un rêve, je me suis penché sur l'oculaire.

Un point gris figurait exactement au centre de mon champ de vision. Mes yeux avaient du mal à faire le point. J'ai levé la tête et j'ai vérifié de nouveau les contrôles. J'ai trouvé la commande d'amplification et je l'ai manœuvrée rapidement. Quand j'ai regardé de nouveau, le point gris envahissait tout l'objectif, et sa netteté était parfaite. J'ai inspiré lentement comme si j'avais une cigarette.

Le vaisseau aérien était suspendu comme une baleine tueuse, rassasiée après une orgie de nourriture. Il devait mesurer plusieurs centaines de mètres de long avec des protubérances le long de la moitié inférieure de la coque et des excroissances ressemblant à des trains d'atterrissage. Je savais ce que je regardais avant même que le neurachem de Ryker fournisse les derniers incréments d'amplification nécessaires pour me permettre de lire son nom en lettres délavées par le soleil.

« *La Tête dans les Nuages.* »

J'ai reculé d'un pas en expirant et quand mes yeux ont refait le point, j'ai vu Miriam Bancroft. Elle se tenait parmi les morceaux du planeur et elle me regardait. J'ai failli sursauter quand nos regards se sont croisés. J'ai posé la main sur le panneau de contrôle du télescope et j'ai fait ce que Bancroft aurait dû faire avant de se faire sauter la tête. J'ai effacé la mémoire afin que les chiffres qui avaient permis d'observer le vaisseau aérien durant ces sept dernières semaines s'effacent.

Je me suis déjà senti un parfait crétin, mais jamais autant qu'à ce moment précis. Un indice de premier ordre attendait que quelqu'un se penche sur l'oculaire et le découvre. Manqué par la police dans sa hâte, son désintérêt ou son manque

d'éléments, manqué par Bancroft parce que le télescope était un objet si familier de son univers qu'il n'y prêtait plus attention... mais moi, je n'avais aucune excuse. Bancroft m'avait déclaré ne pas s'être servi du télescope depuis deux siècles pratiquement au moment où j'avais vu les traces dans la poussière. Et Miriam Bancroft me l'avait martelé une heure plus tard quand elle avait dit : « Quand Laurens regardait les étoiles, certains gardaient les yeux rivés au sol. »

J'avais pensé au télescope alors. Mon esprit se rebellait contre la lenteur induite par l'injection et essayait de me prévenir. Tremblant et déséquilibré, sur une planète inconnue et dans un corps inconnu, je l'avais ignoré. Les conséquences de l'injection.

Sur la pelouse, Miriam Bancroft continuait à me regarder. Je me suis éloigné du télescope, j'ai ajusté mon expression et je suis retourné m'asseoir. Absorbé par les images que j'avais forcées dans son esprit, Bancroft ne s'était presque pas rendu compte de mon absence.

Mais à présent, mon esprit était passé en mode turbo, fonçant le long d'avenues de pensées ouvertes avec la liste d'Ortega et le tee-shirt de la résolution 653. L'impression d'impuissance et d'échec ressentie à Ember il y a deux jours, mon impatience de vendre mes mensonges à Bancroft, de faire sortir Sarah et d'en finir... tout cela avait disparu. Tout était lié à *La Tête dans les Nuages*... même Bancroft. Il était évident qu'il y était allé la nuit où il était mort. Ce qui lui était arrivé là-haut était la clé de la raison de sa mort ici, à Suntouch House, quelques heures plus tard. Et la clé de la vérité que Reileen Kawahara avait tant envie de cacher.

Je devais y aller, moi aussi.

J'ai pris mon verre et j'ai avalé une longue gorgée, sans la goûter. Le bruit a semblé sortir Bancroft de sa rêverie. Il m'a regardé, comme étonné de me voir encore là.

— Excusez-moi, monsieur Kovacs. Cela fait beaucoup à assimiler. Après tous les scénarios que j'avais envisagés, je n'avais pas pensé à celui-là qui est si simple. Si évident. (Du dégoût filtrait dans sa voix.) En vérité... je n'avais nul besoin

d'un enquêteur des Corps diplomatiques. J'avais seulement besoin d'un miroir pour me regarder dans les yeux.

J'ai posé mon verre et je me suis levé.

— Vous partez ?

— À moins que vous ayez d'autres questions. Je pense qu'il vous faut du temps pour réfléchir à tout ça. Je resterai dans le coin. Vous pouvez me joindre au *Hendrix*.

J'ai croisé Miriam Bancroft dans le couloir. Elle portait la même combinaison que dans le jardin, ses cheveux retenus par une pince statique qui devait coûter une fortune. Dans une main, elle tenait une plante en treille, avec autant de vigueur qu'une lanterne un soir d'orage. De longues tiges de brin-martyr en fleur s'accrochaient à la treille.

— Avez-vous..., a-t-elle commencé.

Je me suis approché d'elle, dans le rayon du brin-martyr.

— J'ai terminé. Je suis allé aussi loin que je le pouvais sans vomir. Votre mari a une réponse. Un mensonge vérité. J'espère que cela vous satisfait, ainsi que Kawahara.

En entendant ce nom, sa bouche s'est ouverte. Une réaction fugitive, mais c'était tout ce dont j'avais besoin. Un désir d'être cruel est monté des cavernes profondes et insondables de ma colère.

— Je n'avais jamais pris Reileen pour une salope, mais qui se ressemble s'assemble peut-être... J'espère qu'elle s'active mieux entre vos jambes que sur un court de tennis.

Miriam Bancroft a pâli et j'ai cru qu'elle allait me gifler. À la place, elle a eu un sourire crispé.

— Vous vous trompez, monsieur Kovacs.

— Oui, c'est souvent le cas, ai-je répondu. Veuillez m'excuser.

Je me suis éloigné sans me retourner.

CHAPITRE 33

Le bâtiment était une coquille vide, un entrepôt entier reconverti, avec des fenêtres à arches identiques le long des murs et des piliers blancs tous les dix mètres, dans toutes les directions. Le plafond était gris, des fragments de la bâtisse originale étaient exposés et protégés par de lourds supports de ferrobéton. Le sol était en béton parfaitement poli. De la lumière tombait des fenêtres, sans aucune poussière pour l'adoucir. L'air était froid et sec.

À peu près au milieu du bâtiment, une simple table en acier avait été installée, ainsi que deux chaises peu confortables, arrangées comme pour une partie d'échecs. Un homme était assis sur l'une des chaises... grand, avec un bronzage artificiel. Il battait un rythme rapide sur la table, comme s'il écoutait du jazz sur un récepteur interne. De façon assez incongrue, il portait une blouse de chirurgien bleue et les chaussons assortis.

J'ai émergé de derrière un des piliers et je me suis dirigé vers la table. L'homme à la blouse a levé les yeux vers moi avant d'acquiescer, comme s'il n'était pas surpris.

— Salut, Miller, ai-je dit. Ça ne vous dérange pas si je m'assieds ?

— Mes avocats me feront sortir une heure après que vous m'aurez inculpé. Et encore. Vous avez fait une grosse erreur, mon pote.

Il a recommencé à tapoter sur la table. Son regard a dérivé au-dessus de mon épaule, comme s'il avait vu quelque chose d'intéressant à travers une des fenêtres. J'ai souri.

— Une grosse erreur, a-t-il répété.

Gentiment, j'ai posé ma main sur la sienne pour qu'il arrête de tapoter. Il a sursauté comme si je l'avais attrapé avec un crochet de boucher.

— Qu'est-ce que vous croyez...

Il a libéré sa main et s'est levé, puis s'est tu quand je l'ai rassis de force. Un instant, il a hésité à me sauter dessus, mais il y avait la table entre nous deux.

Il est resté immobile, me jetant des regards meurtriers et se remémorant sans doute ce que ses avocats lui avaient dit sur la détention virtuelle.

— Vous n'avez jamais été arrêté, n'est-ce pas, Miller ? ai-je demandé sur le ton de la conversation.

Il n'a pas répondu. J'ai retourné la chaise en face de lui avant de m'asseoir à la cow-boy. J'ai pris mes cigarettes et j'en ai sorti une.

— Eh bien, cette phrase est toujours grammaticalement correcte ! Vous n'êtes pas en état d'arrestation. Vous n'êtes pas aux mains de la police.

J'ai vu le premier sursaut de peur sur son visage.

— Repassons-nous les événements, vous voulez bien ? Vous pensez sûrement qu'après vous avoir tiré dessus je suis parti et que la police est arrivée pour ramasser les morceaux. Qu'ils en ont trouvé assez pour inculper la clinique et qu'à présent vous attendez que ça se passe. C'est partiellement vrai. Je suis parti et la police est venue ramasser les morceaux. Hélas, il y avait une pièce qui manquait, parce que je l'avais emportée avec moi ! Votre tête. (J'ai levé la main.) Grillée sous la nuque et emportée, pile intacte, sous mon blouson.

Miller a eu du mal à déglutir. J'ai allumé la cigarette en tirant une bouffée.

— La police pense que votre tête a été désintégrée par un tir de blaster en surcharge. (J'ai soufflé la fumée vers lui.) J'ai brûlé le cou et la poitrine de votre corps pour donner cette impression. Avec un peu de temps et un bon expert légiste, ils auraient pu en décider autrement mais, malheureusement, vos collègues encore intacts à la clinique les ont jetés dehors avant qu'ils puissent approfondir l'enquête. Je suis sûr que vous auriez fait la même chose. Néanmoins, cela signifie *primo* que vous n'êtes pas en état d'arrestation et *secundo* que vous êtes vraiment mort. La police ne vous cherche pas. Personne ne vous cherche.

— Que voulez-vous ? a demandé Miller, la voix rauque.

— Bien. Je vois que vous comprenez les implications de cette situation. C'est naturel pour quelqu'un de votre... profession, je suppose. Je veux des informations détaillées sur *La Tête dans les Nuages*.

— Quoi ?

Ma voix s'est durcie.

— Vous avez entendu.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez.

J'ai soupiré. Je m'y attendais. J'avais déjà rencontré cette réaction, chaque fois que Reileen Kawahara entrait dans l'équation. La loyauté terrifiante qu'elle inspirait aurait humilié ses vieux patrons yakuzas à Fission City.

— Miller, je n'ai pas le temps de jouer. La clinique Wei était liée à un bordel aérien appelé *La Tête dans les Nuages*. Votre liaison était probablement la mercenaire Trepp, de New York. La femme pour qui vous travaillez est Reileen Kawahara. Vous avez dû vous rendre sur *La Tête dans les Nuages* ; je connais Kawahara, elle invite toujours ses associés dans son repaire, pour démontrer son invulnérabilité et offrir une leçon de choses crapoteuse sur les vertus de la loyauté. Vous avez déjà assisté à quelque chose de ce genre ?

J'ai lu dans ses yeux que oui.

— D'accord. Voilà ce que je sais. À votre tour, maintenant. Je veux que vous me dessiniez un plan de *La Tête dans les Nuages*. Le plus détaillé possible. Un chirurgien comme vous a sûrement l'œil pour les détails. Je veux également connaître les procédures pour les visites. Les codages de sécurité, les raisons à invoquer. Et quelques idées sur l'organisation de la sécurité interne.

— Et vous pensez que je vais vous répondre.

J'ai secoué la tête.

— Non, je pense que je vais devoir vous torturer avant. Mais vous parlerez, d'une façon ou d'une autre. À vous de choisir.

— Vous n'oserez pas...

— Oh si ! ai-je dit aimablement. Vous ne me connaissez pas. Vous ne savez pas qui je suis ou pourquoi nous avons cette conversation. Vous voyez, la nuit précédant le moment où je suis venu vous exploser, votre clinique m'a fait subir deux jours

d'interrogatoire virtuel. Les routines de la police religieuse de Sharya. Vous devez connaître le programme. En ce qui me concerne, c'est une question de vengeance...

Il y eut une longue pause durant laquelle j'ai vu la certitude s'inscrire sur son visage. Il a détourné le regard.

— Si Kawahara découvre que...

— Oubliez Kawahara. Quand j'en aurai terminé avec elle, elle ne sera plus qu'un souvenir. Kawahara va tomber.

Il a hésité, puis a secoué la tête. Il m'a regardé et j'ai su que j'allais devoir le faire. J'ai baissé la tête et je me suis obligé à repenser au corps de Louise, ouverte de la gorge au pubis sur la table de l'autochirurgien, ses organes disposés autour de sa tête comme autant d'amuse-gueules. Je me suis souvenu de la femme à la peau cuivrée que j'avais été, de la morsure de l'adhésif quand ils m'ont attaché au sol de bois nu, de la terrible agonie derrière mes tempes quand ils ont mutilé ma chair. Les hurlements et les deux hommes qui s'en étaient arrosés comme du parfum.

— Miller, ai-je dit en m'éclaircissant la voix de nouveau. Vous voulez que je vous parle de Sharya ?

Miller n'a rien dit. Il essayait de maîtriser sa respiration. Il se blindait contre toutes les choses déplaisantes qui allaient lui arriver. Ce n'était pas le gardien Sullivan, qu'il suffisait de pousser dans un coin pour qu'il raconte tout ce qu'il savait. Miller était plus dur et probablement conditionné. Vous n'êtes pas directeur de la clinique Wei sans utiliser certaines des technologies mises à votre disposition.

— J'y étais, Miller. Hiver 217, à Zihicce. Il y a cent vingt ans. Vous n'étiez peut-être pas né, mais je suis sûr que vous l'avez lu dans les livres d'histoire. Après les bombardements, nous avons mis en place l'ingénierie politique du nouveau régime. (Plus je parlais, plus la tension diminuait dans ma gorge. J'ai fait des gestes avec ma cigarette.) C'est un euphémisme du Protectorat pour « écraser toute résistance et installer un gouvernement fantoche ». Bien sûr, pour ce faire, il faut conduire quelques interrogatoires et nous n'avions pas de programmes rigolos. Alors il nous a fallu être inventifs...

J'ai écrasé ma cigarette sur la table et je me suis levé.

— Je voudrais vous présenter quelqu'un, ai-je dit en regardant derrière lui.

Miller s'est retourné pour suivre mon regard et s'est figé. Une grande silhouette en blouse de chirurgien se solidifiait dans l'ombre du pilier le plus proche. Ses traits sont devenus assez précis pour qu'on puisse les reconnaître, même si Miller se doutait de ce qui allait se passer quand il a vu les couleurs de la blouse. Il m'a regardé, la bouche ouverte, comme pour dire quelque chose, mais, au lieu de ça, ses yeux se sont portés sur un point derrière moi et son visage est devenu pâle. J'ai tourné la tête pour regarder les autres silhouettes se matérialiser, toutes aussi grandes, bronzées et en blouse bleue. Quand j'ai de nouveau fixé mes yeux sur lui, Miller semblait s'être effondré.

— Duplication de fichier, ai-je confirmé. Ce n'est même pas illégal dans la plus grande partie du Protectorat. Bien sûr, quand c'est une erreur machine, la situation n'est pas extrême... Il n'y a qu'un doublon et les systèmes de dépannage vous sortent de là quelques heures plus tard. Ça fait une jolie anecdote. « Comment je me suis rencontré et ce que j'ai appris. » Une bonne conversation pour un rendez-vous galant, peut-être même une histoire à raconter à vos enfants. Vous avez des enfants, Miller ?

— Oui, a-t-il répondu. Oui, j'en ai.

— Ah ouais ? Ils savent quel est votre métier ?

Il n'a rien dit. J'ai pris un téléphone dans ma poche et je l'ai jeté sur la table.

— Quand vous en aurez assez, appelez-moi. C'est une ligne directe. Appuyez sur « appeler » et parlez. *La Tête dans les Nuages*. Les détails intéressants.

Miller a regardé le téléphone, puis moi. Autour de nous, les doubles commençaient à acquérir de la substance. J'ai levé la main pour lui dire au revoir.

— Amusez-vous bien.

J'ai émergé dans le studio de récréation virtuel du *Hendrix*, allongé dans une des couchettes spacieuses. Un indicateur digital sur le mur opposé m'a indiqué que j'étais resté connecté moins d'une minute. Mon passage en virtuel n'avait dû durer

que deux secondes, le reste étant essentiellement du temps de calcul et de connexion. Je suis resté allongé un instant, pensant à ce que je venais de faire. La campagne de Sharya s'était déroulée il y a longtemps et j'y avais laissé une partie de moi que j'aurais préféré oublier. Miller n'était pas la seule personne à se rencontrer aujourd'hui.

« Une affaire personnelle », me suis-je souvenu, mais je savais que ce n'était pas le moment. Cette fois, je voulais quelque chose. La rancune m'aidait, c'est tout.

— Le sujet montre des signes de stress psychologique, a dit le *Hendrix*. Un modèle préliminaire suggère que sa condition va se transformer en effondrement de personnalité dans moins de six jours virtuels. Au rythme actuel, cela correspond à peu près à trente-sept minutes de temps réel.

— Bien, ai-je dit en décrochant les hypnophones et les trodes. Appelez-moi s'il craque. Avez-vous trouvé les images de surveillance que je vous ai demandées ?

— Oui. Voulez-vous les visionner ?

J'ai regardé de nouveau l'horloge.

— Pas maintenant. Je vais attendre Miller. Des problèmes avec les systèmes de sécurité ?

— Non. Les données n'étaient pas protégées.

— Le directeur Nyman n'est pas très prudent. Combien y en a-t-il ?

— Les images de la clinique durent vingt-huit minutes et cinquante et une secondes. Suivre l'employée depuis son départ, comme vous le suggérez, prendra plus de temps.

— Combien ?

— Il est impossible de donner une estimation. Sheryl Bostock est partie du complexe de PsychaSec dans un microcoptère militaire vieux de plus de vingt ans. Je ne pense pas que le personnel du complexe soit bien payé.

— Pourquoi cela ne me surprend-il pas ?

— Peut-être parce que...

— Laissez tomber. C'était une figure de style. Et le microcoptère ?

— Le système de navigation ne possède pas d'accès au réseau de circulation. Il est invisible au contrôle des données. Je vais

devoir me servir des apparitions du véhicule sur les moniteurs visuels.

— Vous parlez de poursuite satellite ?

— En dernier ressort, oui. Je préférerais commencer à un niveau moins élevé, avec les systèmes basés au sol. Ils sont sûrement plus accessibles. La sécurité des satellites est très forte, pénétrer dans ces systèmes est souvent difficile et dangereux.

— OK. Prévenez-moi quand vous aurez quelque chose.

J'ai fait les cent pas dans le studio. L'endroit était désert, la plupart des consoles et des machines étaient enveloppées dans des coques de protection. Dans la lumière sourde fournie par les dalles d'illuminum, la masse ambiguë des couchettes rappelait aussi bien un centre de remise en forme qu'une salle de torture.

— Je peux avoir de la lumière ?

Les lampes à haute intensité collées au plafond se sont allumées. Les murs étaient recouverts de posters reprenant des images tirées des environnements virtuels proposés. Des paysages de montagnes vus à travers des lunettes de course, des hommes et des femmes à la beauté inhumaine dans des bars enfumés, d'énormes animaux sauvages sautant dans le viseur des fusils de snipers. Les images avaient été transférées directement des virtualités dans l'holoverre et elles se mettaient à vivre quand vous les regardiez.

J'ai trouvé une banquette où je me suis assis, me souvenant de la morsure de la fumée dans mes poumons.

— Même si le programme n'est pas techniquement illégal, détenir la personnalité d'un humain digitalisé contre sa volonté est un crime, a dit le *Hendrix*.

J'ai regardé le plafond.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Vous flippez ?

— La police a déjà saisi ma mémoire et ils peuvent m'inculper de complicité dans la congélation de la tête de Nicholas Miller. Ils voudront aussi savoir ce qui est arrivé à sa pile.

— Ouais, et il doit y avoir un règlement quelque part selon lequel vous ne devez pas laisser entrer des gens dans les

chambres de vos clients sans autorisation, mais vous l'avez pourtant fait...

— Ce n'est pas un délit, à moins qu'un crime soit le résultat de ce manquement à la sécurité. Ce qui a résulté de la visite de Miriam Bancroft n'était pas criminel.

— Vous faites de l'humour ?

— L'humour ne fait pas partie de mes paramètres actuels, mais je peux l'installer si vous le souhaitez.

— Non, merci. Écoutez, pourquoi ne pouvez-vous pas effacer les zones de mémoire que vous ne voulez pas rendre publiques ?

— J'ai une série de verrous internes qui m'empêchent de me livrer à de telles actions.

— C'est dommage. Je pensais que vous étiez une entité indépendante.

— Une intelligence synthétique ne peut être indépendante que dans les limites des règlements des NU. Le règlement est câblé dans mon système. En conséquence, j'ai la même peur de la police qu'un humain...

— Laissez-moi m'occuper de la police, ai-je dit, en affichant une confiance qui me faisait un peu défaut depuis la disparition d'Ortega. Avec un peu de chance, les preuves ne seront même pas présentées. Dans le cas contraire, vous plongerez pour complicité, alors vous n'avez rien à perdre...

— Qu'ai-je à gagner ? a demandé sobrement la machine.

— Un client. Je reste ici jusqu'à ce que tout cela soit terminé et, selon les informations de Miller, ça peut durer longtemps.

Le silence est retombé, dérangé seulement par le bourdonnement de l'air conditionné.

— Si assez de charges sérieuses sont accumulées contre moi, le règlement des NU peut être invoqué, a dit enfin le *Hendrix*. D'après la section 14a, je peux subir une réduction de capacité... dans des cas extrêmes, je pourrais même être déconnecté. (Il y a eu une nouvelle hésitation, plus brève cette fois.) Une fois déconnecté, je ne serai probablement jamais réhabilité.

L'idiolecte des machines. Elles ont beau être de plus en plus sophistiquées, elles continuent à parler comme des répétiteurs scolaires. J'ai soupiré avant de regarder les holos sur les murs.

— Si vous voulez décrocher, c'est le bon moment pour me le dire.

— Je ne veux pas décrocher, Takeshi Kovacs. Je voulais seulement vous informer des conséquences.

— OK, je suis informé.

J'ai regardé l'horloge et j'ai observé la minute suivante se dérouler. Quatre heures de plus pour Miller. Dans la routine du *Hendrix*, il n'aurait pas faim, il n'aurait pas soif et il n'aurait pas à satisfaire ses besoins physiques. Le sommeil était possible, mais la machine ne lui permettrait pas de plonger dans un coma salvateur. Miller n'aurait à supporter, à part son environnement, que lui-même. Au final, c'est ce qui allait le rendre fou.

Du moins, je l'espérais.

Aucun des Martyrs de la main droite de Dieu à qui nous avions fait subir ce traitement n'avait tenu plus de quinze minutes en temps réel, mais c'était des guerriers de chair et de sang, fanatiquement courageux sur leur terrain mais non préparés aux techniques virtuelles. Ils étaient soutenus par un très fort dogme religieux qui leur permettait de commettre les pires atrocités en son nom... tant qu'il persistait. Mais, quand il s'écroulait (comme un barrage qui s'effondre), le mépris d'eux-mêmes les dévorait tout crus. L'esprit de Miller n'était ni aussi simple ni aussi droit, et son conditionnement était bon.

Dehors, il devait faire nuit. J'ai regardé l'horloge et je me suis forcé à ne pas fumer. J'ai essayé sans succès de ne pas penser à Ortega.

L'enveloppe de Ryker était en train de devenir casse-couilles.

CHAPITRE 34

Miller a craqué à la vingt et unième minute. Le *Hendrix* n'a pas eu besoin de me prévenir, le datalink que j'avais installé dans le téléphone virtuel s'est soudain animé et a commencé à cracher sa sortie papier. Je me suis levé pour aller voir ce qui sortait. Le programme était censé faire le tri dans ce que disait Miller pour me permettre de le lire à tête reposée mais, même après le nettoyage, les infos restaient assez incohérentes. Miller s'était laissé glisser très près du gouffre avant d'abandonner. J'ai survolé les premières lignes et vu ce que je voulais voir émerger du chaos.

— Effacez ses copies, ai-je ordonné à l'hôtel. Donnez-lui une heure ou deux pour se calmer et injectez-moi près de lui.

— Le temps de connexion dépassera une minute, ce qui au ratio actuel représente trois heures cinquante-six. Désirez-vous qu'un construct de vous-même soit installé avant votre arrivée ?

— Ouais, ce serait... (J'ai lâché les hypnophones.) Attendez... le construct est de bonne qualité ?

— Je suis une intelligence synthétique Emmerson, a répondu l'hôtel avec un certain reproche dans la voix. À la résolution maximale, mes constructs virtuels sont impossibles à distinguer des consciences projetées sur lesquelles ils sont basés. Le sujet a été laissé seul durant une heure et vingt-sept minutes. Voulez-vous lancer le construct ?

— Oui, ai-je répondu en ayant un étrange sentiment. En fait, laissez-le conduire l'interrogatoire.

— Installation terminée.

J'ai reposé les hypnophones et je me suis assis au bord de la console, en réfléchissant aux implications d'un deuxième moi à l'intérieur du vaste complexe de calcul du *Hendrix*. C'était quelque chose auquel je n'avais jamais été confronté dans les Corps diplomatiques, à ma connaissance. Et je n'avais jamais

assez fait confiance à une machine pour agir ainsi, une fois engagé dans ma carrière criminelle.

Je me suis éclairci la voix.

— Ce construct aura-t-il conscience de sa nature ?

— Initialement, non. Il saura exactement ce que vous saviez au moment où vous avez été recopié dans l'environnement virtuel, et pas plus... même si, étant donné votre intelligence, il déduira probablement sa nature, à moins qu'il soit programmé autrement. Voulez-vous introduire un sous-programme de blocage ?

— Non.

— Voulez-vous que je maintienne indéfiniment l'environnement virtuel ?

— Non, fermez-le quand je... Je veux dire quand il... Enfin, quand le construct décidera que c'est suffisant. (Une autre pensée m'est venue à l'esprit.) Le construct a-t-il le localisateur virtuel qu'ils m'ont implanté ?

— En ce moment, oui. Je fais tourner le même code miroir pour masquer le signal, comme je l'ai fait avec votre conscience. Néanmoins, puisque le construct n'est pas directement lié à votre pile corticale, je peux soustraire le signal si vous le souhaitez.

— Cela en vaut-il la peine ?

— Le code miroir est plus facile à administrer, a admis l'hôtel.

— Laissez-le, dans ce cas.

J'ai ressenti une boule se former dans mon estomac à la pensée de corriger ma personnalité virtuelle. Cela ressemblait trop aux mesures arbitraires que les Kawahara et les Bancroft prenaient envers les vraies personnes, dans le vrai monde. Un pouvoir brut, déchaîné.

— Vous avez un appel en virtuel, a annoncé l'hôtel.

J'ai levé les yeux, surpris et plein d'espoir.

— Ortega ?

— Kadmin, a répondu l'hôtel. Acceptez-vous l'appel ?

L'environnement virtuel était un désert. De la poussière rouge, le ciel bleu d'un horizon à l'autre. Le soleil et une lune

aux trois quarts pleine flottant, stérile, au-dessus de lointaines montagnes. La température était glacée, se moquant de la brillance aveuglante du soleil.

Le Bonhomme Patchwork m'attendait. Dans ce paysage, il ressemblait au spectre d'un esprit sauvage. Il m'a souri méchamment quand il m'a vu.

— Que veux-tu, Kadmin ? Si c'est pour rentrer dans les bonnes grâces de Kawahara, j'ai peur que ce ne soit pas ton jour de chance. Elle t'a dans le nez jusque-là.

J'ai vu l'éclair d'amusement dans les yeux de Kadmin. Il a secoué la tête, comme pour éliminer Kawahara de la discussion. Sa voix était profonde et mélodieuse.

— Toi et moi n'en avons pas terminé.

— Ouais. Tu as foiré deux fois de suite. Tu veux quoi, une troisième chance ?

Kadmin a haussé ses épaules massives.

— On dit que la troisième fois est la bonne. Laisse-moi te montrer quelque chose.

Il a fait un geste et un pan du décor du désert s'est soulevé. L'écran ainsi formé a crépité et s'est rempli de vie avant de révéler un gros plan d'Ortega.

J'ai senti un poing se refermer sur mon cœur. Son visage était gris et portait des traces de coups. Un filet de bave coulait le long d'un des coins de sa bouche.

Paralyseur à bout portant.

La dernière fois que j'avais pris une décharge de paralyseur à pleine puissance, c'était un policier de maintien de l'ordre public de Millsport qui avait tiré. Le conditionnement diplo m'avait ramené à un semblant de conscience vingt minutes plus tard, mais j'avais continué à trembler et à frissonner pendant deux heures. Aucun moyen de savoir depuis combien de temps Ortega avait été touchée, mais son état n'avait pas l'air bon.

— Un simple échange, a dit Kadmin. Elle contre toi. Je suis garé de l'autre côté du bloc, dans Minna Street. J'y serai pendant encore cinq minutes. Viens seul ou je lui explose la pile. À toi de choisir.

Le désert s'est dissipé sur le sourire du Bonhomme Patchwork.

J'ai couru autour du bloc jusqu'à Minna en une minute pétante. Deux semaines sans fumer et les poumons de Ryker étaient miraculés.

C'était une petite rue triste et déserte, aux rideaux de fer baissés et aux magasins vides. Seul véhicule en vue : une voiture grise, les feux de signalisation allumés, étincelant dans la pénombre du début de soirée. Je me suis approché par l'arrière en hésitant, la main sur la crosse du Nemex.

Quand je suis arrivé à cinq mètres, une portière s'est ouverte et le corps d'Ortega a été jeté à l'extérieur. Elle a heurté le sol comme un sac et est restée prostrée par terre. J'ai dégainé le Nemex et j'ai fait le tour avec prudence pour la rejoindre, les yeux fixés sur le véhicule.

Une portière s'est ouverte de l'autre côté et Kadmin est sorti... après l'avoir vu en virtuel, il m'a fallu un instant pour faire le lien. Grand, la peau mate, le visage de faucon que j'avais vu rêver dans le fluide derrière la glace de la cuve du *Panama Rose*. Le clone du Martyr de la main droite de Dieu, et, se cachant sous ses traits, le Bonhomme Patchwork.

J'ai dessiné un joyau sur sa gorge avec le Nemex. Il était séparé de moi par la largeur de la voiture. Mon tir le décapiterait et lui arracherait sûrement la pile de la colonne vertébrale.

— Ne sois pas ridicule, Kovacs. Le véhicule est blindé. (J'ai secoué la tête.) Il n'y a que toi qui m'intéresses. Reste où tu es.

Le Nemex toujours levé, les yeux fixés au-dessus de sa pomme d'Adam, je me suis accroupi à côté d'Ortega et j'ai posé ma main libre sur son visage. Un souffle chaud m'a caressé les doigts. J'ai cherché son pouls à l'aveuglette et je l'ai trouvé, faible mais stable.

— Elle est vivante et en bonne santé, a dit Kadmin avec impatience. Ce qui ne sera ni ton cas ni le sien dans deux minutes si tu ne poses pas ton arme et si tu ne montes pas dans la voiture.

Le visage d'Ortega a frémi sous ma main. Sa tête a roulé et j'ai senti son odeur. L'accord de phéromones qui nous avait entraînés dans cette galère. Sa voix était pâteuse.

— Ne faites pas ça, Kovacs. Vous ne me devez rien.

Je me suis redressé et j'ai abaissé légèrement le Nemex.

— Recule. De cinquante mètres dans la rue. Elle ne peut pas marcher et tu pourrais nous écraser si je ne l'éloigne pas. Recule... (J'ai agité l'arme.) Je donne le Nemex à Ortega... Je n'ai rien d'autre.

J'ai soulevé mon blouson pour le prouver. Kadmin a acquiescé. Il est monté et la bagnole a avancé doucement autour du bloc. Je l'ai suivie des yeux, puis je me suis agenouillé à côté d'Ortega. Elle a essayé de se lever.

— Kovacs, non. Ils vont vous tuer.

— Oui. Ils vont certainement essayer. (J'ai pris sa main et je l'ai refermée sur la crosse du Nemex.) Écoutez, j'ai terminé l'enquête. Bancroft a tout avalé, Kawahara tiendra parole et renverra Sarah là-bas. Je la connais. Vous devez l'arrêter pour Mary Lou Hinchley et sortir Ryker du placard. Parlez au *Hendrix*... Je vous ai laissé quelques pistes.

La voiture a fait sonner impatiemment son avertisseur de collision. Dans la pénombre de la rue, le son paraissait sinistre et vieux, comme le râle d'une raie-éléphant échouée sur les récifs d'Hirata. Ortega a levé les yeux comme si elle s'y noyait.

— Vous...

J'ai souri et j'ai posé la main sur sa joue.

— Il faut passer au niveau suivant, Kristin. C'est tout.

Je me suis levé, j'ai croisé les mains sur la nuque et je me suis dirigé vers la voiture.

CINQUIÈME PARTIE : NÉMÉSIS

(CRASH SYSTEM)

CHAPITRE 35

Dans la voiture, je me suis retrouvé pris en sandwich entre deux gros bras impressionnants qui, avec un peu de chirurgie esthétique, auraient pu se présenter sans entraînement aux combats clandestins. Nous nous sommes élevés lentement avant de virer. J'ai jeté un œil par la vitre de droite et j'ai vu Ortega essayant de se relever.

— J'écrase la salope ? a demandé le chauffeur et je me suis préparé à bondir.

— Non, a répondu Kadmin en se retournant pour me regarder. Non, j'ai donné ma parole à M. Kovacs. Je pense que le lieutenant et moi allons nous croiser dans un futur peu éloigné.

— Dommage pour vous, ai-je répondu, pas tout à fait convaincu.

Et ils m'ont collé une décharge de paralyseur.

Quand je me suis réveillé, un visage me regardait en gros plan. Les traits étaient vagues, pâles et flous, comme ceux d'un masque de théâtre. J'ai cligné des yeux, frissonné et fait le point. Le visage a reculé, mais il restait flou. J'ai toussé.

— Salut, Carnage.

Les traits bruts ont esquissé un sourire.

— Bienvenue au *Panama Rose*, monsieur Kovacs.

Je me suis assis en vacillant sur la couchette de métal. Carnage s'est écarté, pour me faire de la place ou pour rester hors de portée. Derrière lui, la cabine était grise. J'ai balancé mes pieds par terre avant de m'immobiliser. Les nerfs de mes bras et de mes jambes souffraient encore du paralyseur et je sentais mon estomac trembler. On aurait dit les effets d'un faisceau paralysant léger. Ou peut-être d'une série.

J'ai baissé les yeux, prenant conscience que j'étais habillé d'un kimono en grosse toile couleur granit. Par terre, à côté de la couchette, attendait une paire de chaussons utilisés sur les ponts des vaisseaux spatiaux. J'ai commencé à comprendre ce que tramait Kadmin.

Derrière Carnage, la porte de la cabine s'est ouverte. Une grande femme blonde est entrée. Elle devait avoir dans les quarante ans et était suivie par un synthétique, plus moderne que Carnage. Il portait un outil d'interface à la place de sa main gauche.

Carnage s'est occupé des présentations.

— Monsieur Kovacs, permettez-moi de vous présenter Pernilla Grip, de Combat Broadcast Distributors, et son assistant technique, Miles Mech. Pernilla, Miles, j'aimerais vous présenter Takeshi Kovacs, notre Ryker de remplacement pour ce soir. Au fait, félicitations, Kovacs. Vous étiez très convaincant dans votre rôle ; pourtant, les probabilités que Ryker sorte du placard étaient plutôt faibles. Les techniques diplos, sûrement...

— Pas vraiment. La présence d'Ortega m'a rendu crédible. Tout ce que j'ai fait, c'est vous laisser parler. Et c'est un domaine où vous excellez. (J'ai désigné les compagnons de Carnage.) Ai-je bien compris ? Une retransmission ? Je pensais que le Credo l'interdisait. N'avez-vous pas pratiqué la chirurgie esthétique à mains nues sur un journaliste qui avait essayé d'enregistrer un de vos matchs ?

— Ah, mais nous parlons de produits différents, monsieur Kovacs ! De produits différents. Diffuser un combat planifié serait en effet un manquement à notre Credo. Aujourd'hui, il ne s'agit pas d'un combat planifié, mais d'un match d'humiliation. Avec une audience différente et nécessairement limitée ; nous sommes donc obligés de compenser nos pertes. Étant donné la qualité de nos combats, de nombreux réseaux de diffusion sont prêts à tout pour obtenir des images du *Panama Rose*... Hélas, c'est cette même qualité qui nous empêche de nous lancer dans de telles entreprises. Mlle Grip gère ce dilemme pour nous.

— Voilà qui est aimable de sa part. Où est Kadmin ?

— Chaque chose en son temps, monsieur Kovacs. Chaque chose en son temps. Vous savez, quand on m'a dit que vous

accepteriez de vous constituer prisonnier en échange du lieutenant Ortega, j'avoue avoir douté. Mais vous agissez toujours comme nous le prévoyons. Les Corps diplomatiques vous ont-ils arraché quelque chose ? Votre imprévisibilité ? Votre âme ?

— Ne la jouez pas poète avec moi, Carnage. Où est-il ?

— Oh, très bien ! Par ici...

Deux sentinelles attendaient à l'extérieur de la cabine, peut-être les deux gros bras de la voiture. J'avais trop la tête dans le sac pour m'en souvenir. Ils m'ont encadré et nous avons suivi Carnage dans des couloirs rouillés et cabossés à rendre un rat claustrophobe. J'ai essayé de mémoriser le chemin, mais une partie de moi réfléchissait à ce qu'avait dit Carnage. Qui avait pu lui prédire mes actions ? Kadmin ? Non. Le Bonhomme Patchwork, malgré toute sa rage et ses menaces de mort ne savait presque rien de moi. La seule experte était Reileen Kawahara.

Voilà pourquoi Carnage ne tremblait pas comme une feuille à l'idée de ce que Kawahara lui ferait s'il collaborait avec Kadmin. Kawahara m'avait vendu. Bancroft était convaincu, la crise était terminée... et le jour même, Ortega était enlevée pour servir d'appât.

Même si je mourais, Bancroft n'aurait pas de soupçons. Je lui avais expliqué que Kadmin était un agent privé rancunier ; il n'y avait pas de raisons qu'il lâche prise. Reileen pensait sans doute que dans les circonstances actuelles il était plus sûr que je disparaisse.

Mais le raisonnement s'appliquait aussi à Kadmin. Non, je simplifiais peut-être... Kadmin n'avait été tenu en laisse que pendant que j'étais utile. Une fois Bancroft convaincu, on pouvait de nouveau se passer de moi et le mot avait été donné de lâcher la bride au Bonhomme Patchwork. Qu'il me tue, ou que je le tue, n'avait guère d'importance. Kawahara n'aurait plus qu'à nettoyer ce qui restait.

Je n'avais aucun doute ; Kawahara libérerait Sarah. Tenir sa parole était une vieille tradition yakuza. En ce qui me concernait, elle n'avait rien promis.

Nous avons descendu un escalier un peu plus large avant de déboucher sur une galerie protégée par une vitre au-dessus d'une des soutes converties. J'ai jeté un œil dessous. C'était une des arènes que nous avions vues avec Ortega, mais les protections en plastique avaient été retirées du ring et une foule modeste était déjà réunie sur les premiers rangs des gradins. À travers la vitre, j'entendais un vrombissement d'excitation familier, le même que celui qui précédait les combats auxquels j'avais assisté dans ma jeunesse.

— Ah, votre public attend ! a dit Carnage, à côté de moi. Enfin, le public de Ryker. Même si je n'ai aucun doute sur votre capacité à les tromper... Votre talent m'a bien convaincu.

— Et si je choisis de ne pas le faire ?

Les traits grossiers de Carnage ont essayé de montrer du dégoût. Il a désigné la foule.

— Vous pourriez essayer de leur expliquer en plein combat. Mais, pour être honnête, l'acoustique n'est pas très bonne et franchement... (il a eu un sourire tout à fait déplaisant) je doute que vous en ayez le temps.

— C'est couru d'avance, hein ?

Carnage a retrouvé son sourire. Derrière lui, Pernilla Grip et l'autre synthétique me regardaient comme un chat devant la cage d'un oiseau. Sous nos pieds, la foule commençait à rugir d'impatience.

— Organiser ce combat m'a pris un certain temps, et je n'avais que la parole de Kadmin. Ils ont envie de voir Ryker payer et il serait dangereux de ne pas les satisfaire... Mais vous n'êtes pas venu ici en espérant survivre, n'est-ce pas, monsieur Kovacs ?

Je me suis souvenu de la rue déserte et sombre, de la forme recroquevillée d'Ortega. J'ai combattu le malaise de la décharge de paralyseur et j'ai extrait un bon vieux sourire.

— Non... je suppose que non.

Des pas feutrés sur la galerie. Un coup de vision périphérique et j'ai aperçu Kadmin, habillé comme moi. Il s'est arrêté devant moi et a penché la tête sur le côté, comme s'il m'examinait pour la première fois.

Puis il a parlé.

Comment vais-je expliquer toutes ces morts ?
Vais-je dire que chacun d'eux a fait les calculs et a inscrit
La valeur de ses jours
Dans la marge ensanglantée, d'une main discrète ?
Ils voudront savoir
Comment a été réalisé l'audit ?
Et je leur dirai qu'il a été fait,
Pour une fois
Par ceux qui connaissaient la valeur
De ce qui était dépensé ce jour-là.

J'ai eu un sourire sinistre.

— *Si tu veux perdre un combat, il te suffit d'en parler avant.*

— Mais elle était plus jeune en ce temps-là, a dit Kadmin en souriant en retour, ses dents blanches parfaites étincelantes sur sa peau mate. Elle venait à peine de sortir de l'adolescence, d'après la préface de mon exemplaire des *Furies*.

— Les adolescents de Harlan sont très éveillés. Elle savait de quoi elle parlait. Bon... Pouvons-nous en finir ?

Derrière les vitres, le bruit de la foule s'élevait et retombait comme les vagues sur une plage de galets.

CHAPITRE 36

Sur le ring, le bruit était moins uniforme, plus disparate. Des voix individuelles s'élevaient du brouhaha comme des bouteilles flottant dans les eaux croupies, mais sans lancer le neurachem, j'étais incapable de distinguer quoi que ce soit. À un moment, un cri a couvert le rugissement ambiant. Je m'approchais du ring quand quelqu'un a hurlé : « Souviens-toi de mon frère, enculé de ta mère !!! »

J'ai levé les yeux pour chercher qui avait parlé, mais je n'ai vu qu'une mer de visages furieux et attentifs. Plusieurs spectateurs étaient debout, agitant le poing et piétinant les gradins métalliques. L'envie de sang enflait et créait dans l'air une certaine densité assez déplaisante à respirer. J'ai essayé de me rappeler si moi et mes potes des gangs de Newpest hurlions ainsi lors des combats. Oui, sans doute. Et nous ne connaissions même pas ceux qui allaient s'entre-déchirer pour notre plaisir. Ces gens, au moins, avaient une raison de me haïr.

De l'autre coté du ring, Kadmin attendait, les bras croisés. L'acier des coups-de-poing énergétiques qui entouraient ses phalanges brillait sous les spots. C'était un avantage subtil, qui ne ferait pas pencher la balance de façon trop évidente, mais qui se sentirait à long terme. Les coups-de-poing énergétiques ne m'inquiétaient pas trop, comparé au système câblé à réponse améliorée de type « Volonté de Dieu ».

Un siècle auparavant, nous avions été confrontés à ce système sur Sharya et la guerre qui avait suivi n'avait pas été une promenade de santé. Le système « Volonté de Dieu » était un vieux matériel, d'accord, mais qui restait néanmoins du biomech de classe militaire. Contre ça, le neurachem de Ryker, grillé par le paralyseur, allait faire piètre figure.

J'ai pris place à côté de Kadmin, comme il était indiqué par les marqueurs sur le sol. Autour de moi, la foule s'est un peu

calmée et les projecteurs se sont allumés quand Emcee Carnage nous a rejoints. Vêtu d'une robe, maquillé pour la caméra de Pernilla Grip, il ressemblait à une poupée tout droit sortie d'un cauchemar d'enfant. Il a levé les mains ; des haut-parleurs directionnels ont amplifié les mots crachés dans son laryngophone.

— Bienvenue au *Panama Rose* !

Il y a eu un vague remous dans la foule mais, pour l'instant, ils étaient tout ouïe. Carnage le savait. Il a tourné lentement sur lui-même, faisant monter la tension.

— Comme vous le savez, c'est à un événement exclusif et très spécial que vous êtes conviés ce soir. Je vous souhaite la bienvenue à l'humiliation finale et sanglante... d'Elias Ryker !

La foule s'est déchaînée. J'ai levé les yeux face à leurs visages. Le vernis de la civilisation arraché, il ne restait plus que la rage sur leurs traits d'écorchés.

La voix amplifiée de Carnage surfait sur le vacarme.

— La plupart d'entre vous se souviennent du sergent Ryker. Pour certains, son nom est associé à du sang ou à des fractures osseuses. Ces souvenirs sont douloureux ; parfois, vous pensiez ne jamais pouvoir oublier...

Il les avait calmés et sa voix s'est faite moins forte.

— Mes amis, je ne peux pas effacer ces souvenirs. Ce n'est pas ce que nous vous offrons à bord du *Panama Rose*. Ici, nous ne vendons pas l'oubli, mais la mémoire, même si cette mémoire est amère. Nous ne vendons pas du rêve, mes amis, mais de la réalité. (Il a levé la main pour me présenter.) Mes amis, voici la réalité... Une nouvelle vague de hurlements. J'ai jeté un coup d'œil exaspéré à Kadmin. Je pensais mourir, mais pas d'ennui. Kadmin a haussé les épaules. Il voulait ce combat. Les gesticulations de Carnage étaient le prix à payer pour l'avoir.

— Oui, la réalité, a répété Emcee Carnage. Ce soir, je vous offre la réalité. Ce soir, vous allez voir mourir Elias Ryker, le voir mourir à genoux, et si je ne peux effacer les souvenirs douloureux de vos corps brisés, je peux au moins les remplacer par les hurlements de votre bourreau en train de se faire briser à son tour...

La foule a rugi.

Je me suis demandé si Carnage exagérait. Décidément, Ryker avait une sacrée réputation. Je me suis souvenu de la tête d'Oktai quand il m'avait vu sortir du *Jerry's Closed Quarters*. Jerry lui-même m'avait parlé des rencontres du Mongol avec celui dont je portais le corps.

« Il l'avait presque laissé pour mort. »

Et il y avait Bautista et les techniques d'interrogatoire de Ryker. *« Il est sur le fil du rasoir. »* Pour attirer une telle foule, combien de fois Ryker avait-il dépassé les bornes ?

Qu'aurait dit Ortega ?

J'ai pensé à elle. Le souvenir de son visage était une oasis de calme au milieu des hurlements. Avec un peu de chance, et ce que je lui avais laissé au *Hendrix*, elle ferait tomber Kawahara.

Le savoir était suffisant.

Carnage a sorti un lourd poignard cranté de ses robes et l'a levé. Un calme relatif est descendu sur la salle.

— Le coup de grâce, a-t-il proclamé. Quand notre matador aura mis Ryker à terre et qu'il n'aura plus la force de se lever, vous verrez sa pile arrachée de sa colonne vertébrale et écrasée ; vous saurez qu'il n'est plus.

Il a lâché le poignard et ses bras sont retombés. Du pur théâtre. L'arme est restée suspendue en l'air, dans un champ de gravité local, puis s'est élevée à peu près à cinq mètres du ring.

— Que le combat commence, a dit Carnage en reculant.

Le discours enfin terminé, il y a eu quelques secondes magiques... Comme si une scène d'expéria venait d'être filmée et que nous pouvions maintenant nous détendre, peut-être même nous passer une flasque de whisky et déconner derrière les scanners. Plaisanter sur le script rempli de clichés que nous étions obligés de jouer.

Puis le temps a repris son cours.

Nous avons commencé à nous tourner autour, séparés par la largeur du ring, sans garde, de façon à n'offrir aucune information à notre adversaire. J'ai essayé de déchiffrer le langage corporel de Kadmin.

« Les systèmes biomech Volonté de Dieu 3.1 à 7 sont simples, mais ils ne doivent pas être sous-estimés, nous

avaient-ils expliqué avant l'atterrissage sur Sharya. *Les impératifs de construction exigeaient de la force et de la vitesse et les créateurs ont excellé dans ces deux domaines. Leur seule faiblesse est le manque de sous-programmes aléatoires dans leur logiciel de combat. Les hommes de la Main droite de Dieu tendront donc à se battre, et à continuer à se battre, avec un éventail très étroit de techniques... »*

Sur Sharya, nos systèmes de combat étaient du haut de gamme, avec en standard un jeu de réponses aléatoires et une boucle d'analyse. Le neurachem de Ryker n'approchait pas ce niveau de sophistication, mais je pouvais peut-être le stimuler avec un ou deux tours de Diplo. Le véritable truc était de rester vivant, assez longtemps pour que mon conditionnement analyse le mode de combat de la Volonté de Dieu et...

Kadmin a frappé.

La distance était de près de dix mètres ; il l'a couverte en moins de temps qu'il me fallait pour cligner des yeux.

Ses techniques étaient toutes simples, des coups de poing et des coups de pied linéaires, mais frappés avec une telle force que je ne pouvais que parer. Contre-attaquer était hors de question. J'ai dévié le premier coup sur la droite et j'ai profité de l'inertie pour faire un pas sur la gauche. Kadmin m'a suivi sans hésiter, cherchant mon visage. J'ai esquivé et senti sa main frotter ma tempe, pas assez fort pour déclencher les coups-de-poing énergétiques. Mon instinct m'a dit de bloquer bas et le coup de pied destiné à me fracasser le genou s'est détourné sur mon bras. Un coup de coude m'a atteint au sommet du crâne et j'ai reculé, en essayant de rester debout. Kadmin m'a suivi. J'ai lâché un crochet du droit ; grâce à l'inertie de son attaque, il a absorbé le coup avec désinvolture. Un coup de poing bas a joué au serpent et m'a frappé au ventre. Les unités énergétiques ont détoné avec un son ressemblant à celui d'un steak jeté dans une poêle à frire...

C'était comme si quelqu'un venait de m'enfoncer un crochet de boucher dans les tripes. La sensation d'engourdissement au creux de mon estomac a étouffé la douleur du coup, mais j'étais à moitié paralysé. J'ai reculé de trois pas et je me suis écroulé sur le tapis, me tordant comme un insecte écrasé. J'ai entendu

vaguement la foule hurler son approbation, puis j'ai tourné la tête. Kadmin avait reculé et me faisait face, les deux poings levés devant le visage. Une petite lumière rouge clignotait sur le bandeau d'acier de sa main gauche. Les coups-de-poing énergétiques se rechargeaient.

J'ai compris.

Premier round.

Le combat à mains nues n'a que deux règles : passez autant de coups que possible, aussi fort et rapidement que possible, et étendez votre adversaire. Quand il est au sol, tuez-le. S'il y a d'autres règles, ce n'est pas un vrai combat, c'est un jeu. Kadmin aurait pu s'avancer et me finir quand j'étais au sol... mais il ne s'agissait pas d'un vrai combat. C'était une joute d'humiliation, un jeu où la souffrance devait être maximalisée pour le bénéfice des spectateurs.

La foule.

Je me suis levé et j'ai regardé l'arène remplie de visages. Le neurachem a fait des gros plans sur des dents brillantes de salive dans des bouches hurlantes. J'ai éliminé la faiblesse de mes tripes, craché par terre et j'ai rassemblé mes forces pour me mettre en garde. Kadmin a incliné la tête, comme s'il reconnaissait implicitement quelque chose, avant de repartir à l'attaque.

La même furie de techniques linéaires, la même vitesse, la même puissance, mais cette fois j'étais prêt. J'ai dévié les deux premiers coups de poing et au lieu de céder du terrain, je suis resté sur le chemin de Kadmin. Il lui a fallu une fraction de seconde pour comprendre ce que je faisais... Trop tard. Nous étions pratiquement poitrine contre poitrine. J'ai lâché mon coup de tête. Son visage était celui de chacun des spectateurs, qui, là-bas, se riaient de moi et de mes souffrances...

Le nez de faucon s'est brisé avec un craquement sec. Il a titubé et j'ai frappé l'intérieur du genou. Le bord de ma main a tranché l'air, mais Kadmin était déjà au sol. Il a roulé et m'a crocheté le pied. Quand je suis tombé, il s'est agenouillé à côté de moi et m'a balancé une manchette. La décharge m'a fait convulser et je me suis écrasé, la tête contre le sol. J'ai senti le goût du sang sur ma langue...

J'ai réussi à me relever. Kadmin avait reculé et s'essuyait le nez. Il a contemplé sa paume empourprée, m'a regardé et a secoué la tête, incrédule. J'ai fait une grimace, puis, soutenu par la décharge d'adrénaline déclenchée par la vue du sang, j'ai levé mes mains dans un geste d'attente.

— Allez, connard, ai-je croassé. Viens me tuer.

Il était sur moi avant que le dernier mot quitte mes lèvres. Cette fois, je l'ai à peine touché. Le combat ne se passait plus au niveau conscient. Le neurachem s'est défendu vaillamment contre l'avalanche, contrant de son mieux, pour éviter de se faire toucher par les coups-de-poing énergétiques ; il a même trouvé une ouverture pour deux attaques générées aléatoirement. L'instinct diplo me disait qu'elles passeraient.

Kadmin les a esquivées comme des insectes irritants.

J'avais porté mon dernier coup inutile quand j'ai fait l'erreur de trop tendre le bras. Il m'a accroché le poignet en me tirant vers lui. Un coup de pied circulaire parfaitement équilibré m'a frappé dans les côtes que j'ai senties craquer. Kadmin a tiré de nouveau, m'a bloqué le coude et, dans le ralenti de la vision accélérée par le neurachem, j'ai vu son avant-bras foncer vers l'articulation. Je savais quel son allait produire mon coude quand l'os allait exploser, je savais quel cri j'allais pousser avant que le neurachem puisse isoler la douleur. Ma main s'est tordue dans la poigne de Kadmin et je me suis laissé tomber. Trempé de sueur, mon poignet s'est libéré et mon bras s'est débloqué. Kadmin a frappé avec une force terrible, mais le bras a tenu bon et j'étais déjà en train de tomber.

Je me suis reçu sur mes côtes brisées et ma vision a viré au rouge. J'ai essayé de résister à l'envie de me recroqueviller en fœtus tandis que les traits empruntés de Kadmin flottaient à des milliers de mètres au-dessus de moi.

— Lève-toi, a-t-il dit, sa voix grinçante comme des feuilles de carton se déchirant au loin. Nous n'en avons pas terminé.

J'ai frappé, visant le bas-ventre. Le coup a atteint sa cuisse. Comme si de rien n'était, il a balancé son bras et ses unités énergétiques m'ont frappé au visage. J'ai vu une multitude de couleurs et tout s'est éteint. Les hurlements de la foule résonnaient dans ma tête et, au-delà, j'aurais pu jurer entendre

le tourbillon m'appeler. J'entendais et je n'entendais plus, tout tournoyait comme dans une chute, en apesanteur, tandis que le neurachem se battait pour que je ne perde pas conscience. Les projecteurs s'abattaient sur moi avant de remonter, comme pour voir de façon superficielle quels dommages m'avaient été infligés. Ma conscience tournoyait sur une orbite elliptique autour de ma tête. Brutalement, je me suis retrouvé sur Sharya, planqué dans la carcasse du tank-araignée avec Jimmy de Soto.

— La Terre ? Un trou à rat, mec. Une société où rien ne bouge. C'est un retour en arrière de cinq siècles. Rien ne s'y passe. Les événements historiques sont interdits.

Les rayures de son maquillage de combat sont illuminées par le tir des lasers à l'extérieur du tank.

— Conneries.

Mon incrédulité est ponctuée par le hurlement de la bombe maraudeur. Nos regards se croisent dans la pénombre de la cabine du tank. Le bombardement dure depuis la tombée de la nuit, les armes robotisées chassant à l'infrarouge et au capteur de mouvement. Dans les rares moments d'accalmie de la tempête de Sharya, nous avons appris que la flotte interplanétaire de l'amiral Cursitor était à quelques secondes-lumière, en train de combattre les Sharyans pour la domination orbitale.

À l'aube, si la bataille n'est pas terminée, les locaux lanceront sûrement des troupes au sol pour nous virer. Nos chances ne sont pas bonnes.

Au moins, ma descente de bêtathanatine se calme. Je sens ma température qui commence à remonter. L'air qui nous entoure ne ressemble plus à de la soupe chaude, et respirer n'est plus un effort surhumain, comme quand nos cœurs battaient à un rythme proche du trait plat.

La bombe robot a explosé ; les pattes du tank frottent contre la carlingue. Nous jetons tous deux un œil à nos détecteurs d'exposition.

— Une connerie ? demande Jimmy en regardant par le trou apparu dans la carapace du tank-araignée. Eh, tu ne viens pas de la Terre. Moi si. Et moi, je te dis que si j'avais le choix de

vivre sur Terre ou de rester au placard, j'y réfléchirais à deux fois. Si tu as la chance de visiter, refuse.

J'ai cligné des yeux pour éliminer la vision. Au-dessus de moi, le poignard brille dans son champ de gravité comme le soleil à travers les arbres. Jimmy s'efface, il s'élève en direction du plafond.

— *Je t'avais dit de ne pas y aller, hein, mec. Maintenant, regarde-toi. La Terre.* (Il a craché et a disparu. Seul l'écho de sa voix a subsisté.) *C'est un trou à rat. Il faut passer au niveau suivant.*

Les hurlements de la foule s'étaient convertis en chant.

La colère courait dans ma tête comme un câble brûlant. Je me suis relevé sur un coude pour me concentrer sur Kadmin, de l'autre côté du ring.

Passer au niveau suivant.

Je me suis remis sur pieds.

« Si tu ne fais pas ton travail, le Bonhomme Patchwork viendra te chercher la nuit. »

La voix a jailli dans ma tête, une voix que je n'avais pas entendue depuis près d'un siècle et demi de temps objectif. Un homme dont je n'avais pas souillé mes souvenirs durant la majorité de ma vie d'adulte. Mon père et ses délicieuses comptines. Faites-lui confiance pour se pointer maintenant, quand j'en avais vraiment besoin.

« Le Bonhomme Patchwork va venir te chercher. »

Tu te trompes, papa. Le Bonhomme Patchwork est là et il attend. Il ne vient pas me chercher. C'est moi qui dois me bouger les fesses pour me le faire. Mais merci quand même, papa. Merci pour tout.

J'ai rassemblé les dernières réserves des niveaux cellulaires du corps de Ryker et je me suis avancé.

Du verre a explosé au-dessus des cintres. Les éclats ont plu entre Kadmin et moi.

— Kadmin !

J'ai vu ses yeux se lever vers la galerie supérieure et sa poitrine a explosé. Sa tête et ses bras sont partis en arrière comme si quelque chose l'avait brusquement déséquilibré, et le bruit d'une détonation a traversé la salle. Le haut du kimono de

Kadmin était déchiré ; son corps était ouvert de la gorge à la taille. Le sang coulait à flots.

Je me suis retourné et j'ai vu Trepp encadrée dans la fenêtre de la galerie, les yeux encore rivés sur la mire du canon du fusil à fragmentation. L'embouchure crachait des flammes. Son tir de barrage était parfait. J'ai cherché des cibles, mais il n'y avait sur le ring que les restes ensanglantés de Kadmin. Carnage était invisible ; entre les explosions, les cris du public s'étaient transformés en hurlements de panique. Les spectateurs, debout, essayaient de quitter les lieux. J'ai compris. Trepp tirait dans la foule.

Dans la salle, une arme à énergie s'est déclenchée et quelqu'un a commencé à crier. Je me suis retourné, avec lenteur et maladresse. Carnage était en flammes.

Appuyé contre la porte de la salle, Rodrigo Bautista tirait des faisceaux larges avec un blaster à canon long. Carnage brûlait de la taille à la tête, se frappant de ses bras sur lesquels poussaient des ailes de feu. Ses hurlements trahissaient plus la colère que la douleur. Pernilla était à ses pieds, la poitrine trouée et carbonisée. Carnage a basculé sur elle comme une figurine de cire et ses cris se sont transformés en grognements, puis en un étrange bouillonnement électronique, puis en rien du tout.

— Kovacs ?

Le fusil à fragmentation de Trepp s'était tu ; la voix de Bautista couvrait le brouhaha des gémissements et des cris des blessés. Il a fait le tour du synthétique en feu avant de grimper sur le ring. Son visage était taché de sang.

— Ça va, Kovacs ?

J'ai gloussé faiblement, me tenant le côté.

— Super. Comment va Ortega ?

— Impec. Je l'ai fait doser au lethinol pour contrer le choc. Navré pour le retard. (Il a désigné Trepp.) Il a fallu un certain temps à votre amie pour me joindre à Fell Street. Elle refusait de suivre les procédures officielles. Elle disait que ça ne fonctionnerait pas. Vu ce que nous avons fait ici, elle n'avait pas tout à fait tort...

J'ai regardé autour de moi. Les dégâts étaient manifestes.

— Ouais. Ça va poser un problème ?

Bautista a éclaté de rire.

— Vous plaisantez ? Pénétration sans mandat. Dommages organiques sur des suspects désarmés. D'après vous ?

— Désolé, ai-je dit en commençant à quitter le ring. Nous pourrons peut-être arranger quelque chose.

— Eh, a dit Bautista en m'attrapant par le bras, ils ont enlevé un flic de Bay City ! Personne ne se permet ça ici. Quelqu'un aurait peut-être dû l'expliquer à Kadmin avant qu'il se mette à délirer...

Je me demandais s'il parlait d'Ortega ou de mon enveloppe de Ryker, et j'ai gardé le silence. À la place, j'ai penché la tête en arrière pour évaluer les dégâts, puis j'ai regardé Trepp. Elle rechargeait son arme.

— Vous allez rester là-haut toute la nuit ?

— Je descends.

Elle a armé la dernière cartouche dans le fusil avant d'exécuter un joli saut périlleux par-dessus la balustrade. Un mètre plus bas, le harnais antigrav sur son dos a déployé ses ailes et elle a flotté au-dessus de nous, à hauteur de visage. Dans son long manteau de nuit, elle ressemblait à un ange noir ayant terminé son service.

Puis elle a ajusté les commandes et s'est laissé dériver plus près du sol pour atterrir enfin à côté de Kadmin. Je l'ai rejointe en boitillant. Nous avons regardé en silence le corps éventré.

— Merci, lui ai-je dit doucement.

— Oubliez, cela fait partie du service. Désolée de m'être fait accompagner par ces types, mais j'avais besoin de renforts, et vite. Vous savez ce qu'on dit du Sia. C'est le gang le plus important du coin. (Elle a désigné Kadmin du menton.) Vous allez le laisser comme ça ?

J'ai regardé le Martyr de la main droite de Dieu, le visage crispé, et j'ai essayé de voir le Bonhomme Patchwork qui s'y dissimulait.

— Non, ai-je dit en retournant le corps du pied pour exposer la nuque. Bautista, vous voulez bien me prêter ce flingue ?

Sans un mot, le flic m'a tendu son blaster. J'ai posé le canon sur le crâne du Bonhomme Patchwork, et je l'ai laissé là, en attendant une émotion.

— Quelqu'un veut dire quelque chose ? a demandé Trepp.

Bautista s'est détourné.

— Allez-y.

Si mon père avait des commentaires à faire, il les a gardés pour lui. Les seules voix étaient celles des spectateurs blessés. Je les ai ignorées.

Sans rien ressentir, j'ai appuyé sur la détente.

CHAPITRE 37

Je ne ressentais toujours rien, une heure plus tard, quand Ortega m'a trouvé dans la salle d'enveloppement, assis sur un chariot automatique, contemplant la lueur verte des cuves de décantation. Le sas a émis un léger bruit puis un bourdonnement persistant quand il s'est ouvert, mais je n'ai pas réagi. Même en reconnaissant ses pas et son juron quand elle a trébuché sur les câbles déroulés par terre, je n'ai pas levé les yeux. Comme la machine sur laquelle j'étais assis, mon alimentation était coupée.

— Comment vous sentez-vous ?

Elle se tenait à côté du chariot.

— Comme j'en ai l'air.

— Vous avez l'air d'une loque, a-t-elle dit en tendant les bras et en attrapant une grille de protection. Je peux vous rejoindre là-haut ?

— Allez-y. Vous avez besoin d'un coup de main ?

— Nan, a répondu Ortega en essayant de se soulever à la force des bras. (Sous l'effort, elle est devenue grise et est restée suspendue en se moquant d'elle-même.) Bon. Peut-être.

Je lui ai tendu mon bras le moins abîmé et elle est montée avec un grognement. Elle est restée accroupie un instant, avant de s'asseoir à côté de moi et de se frotter les épaules.

— Seigneur, il fait un froid de canard. Depuis combien de temps êtes-vous assis sur ce truc ?

— À peu près une heure.

Elle a regardé les cuves vides.

— Vous avez vu quelque chose d'intéressant ?

— Je réfléchis.

— Oh ! a-t-elle dit en s'arrêtant de nouveau. Vous savez, cette saloperie de lethinol est pire qu'un paralyseur. Au moins, quand vous êtes paralysé, vous savez que vous avez un problème. Avec

le lethinol, tout paraît cool, on se détend. Et on se casse la gueule sur le premier morceau de câble venu...

— Vous n'êtes pas censée rester allongée ?

— Ouais, ben, vous aussi. Vous allez avoir de jolis bleus sur le visage demain. Mercer vous a fait une injection antidouleur ?

— Je n'en avais pas besoin.

— Oh, le dur ! Je pensais que nous avions un accord. Que vous deviez faire attention à cette enveloppe.

J'ai souri par réflexe.

— Vous devriez voir à quoi ressemble l'autre type.

— Je l'ai vu. Vous l'avez éventré à mains nues ?

J'ai continué à sourire.

— Où est Trepp ?

— Votre copine allumée ? Elle est partie. Elle a parlé à Bautista d'un conflit d'intérêt et elle a disparu dans la nuit. Bautista est en train de s'arracher les cheveux pour essayer de trouver un moyen de camoufler ce merdier. Vous voulez lui parler ?

— D'accord.

Il y avait quelque chose d'hypnotique dans l'éclairage émeraude des cuves de décantation. Derrière un bouclier de torpeur, mes idées commençaient à tourner en rond, se mordant les unes les autres comme des piranhas dans une spirale nutritive. La mort de Kadmin, loin de m'avoir soulagé, avait allumé la mèche lente de mes appétits destructeurs. Quelqu'un allait payer.

« Rendez l'affaire personnelle. »

Mais c'était plus que personnel. C'était Louise, alias Anémone, découpée sur un plateau chirurgical ; Elizabeth Elliott poignardée à mort et trop pauvre pour se faire réenvelopper ; Irène Elliott, pleurant un corps qu'une Corpo portait un mois sur deux ; Victor Elliott, tiraillé entre son chagrin et le retour de quelqu'un qui était et n'était pas la même femme. C'était pour ce jeune homme noir qui retrouvait les siens dans un corps blanc, brisé et entre deux âges ; pour Virginia Vidaura marchant, tête haute, vers le placard, une dernière cigarette polluant des poumons qui allaient être attribués, sans aucun doute, à un autre vampire corpo. C'était

pour Jimmy de Soto, s'arrachant l'œil de ses propres doigts dans la boue et le sang d'Innenin, et pour des millions comme lui à travers le Protectorat, des assemblages douloureux de potentiels individuels, chassés dans le tout-à-l'égout de l'histoire.

Pour ceux-là, et pour d'autres encore, quelqu'un allait payer.

Ma tête tournait un peu et je suis descendu du chariot élévateur. J'ai aidé Ortega à me suivre. Son poids m'a fait mal, mais pas plus que la prise de conscience soudaine qu'il s'agissait de nos dernières heures ensemble. J'ignorais d'où venait cette idée, mais elle s'était implantée dans mon esprit avec cette sensation solide à qui je faisais plus confiance qu'à la pensée rationnelle. Nous avons quitté la chambre d'enveloppement main dans la main, sans même le remarquer. Bautista nous attendait dans le couloir, et d'instinct nous nous sommes séparés.

— Je vous cherchais, Kovacs, a dit Bautista. (S'il avait remarqué notre manège, il ne l'a pas montré.) Votre copine mercenaire s'est barrée et nous a laissé le nettoyage.

— Ouais, Kristi... (M'interrompant, j'ai jeté un coup d'œil à Ortega.) On me l'a dit. Elle a emporté le fusil à fragmentation ?

Bautista a acquiescé.

— L'histoire est toute trouvée. Quelqu'un vous a appelé pendant une fusillade du *Panama Rose*. Vous êtes arrivé et vous avez vu les spectateurs massacrés, Kadmin et Carnage morts, Ortega et moi amochés. Carnage avait dû agacer quelqu'un qui s'est énervé...

Du coin de l'œil, j'ai vu Ortega secouer la tête.

— Ça va pas coller, a dit Bautista. Tous les appels à Fell Street sont enregistrés. La même chose pour les téléphones des voitures de patrouille.

J'ai haussé les épaules, sentant le Diplo se réveiller en moi.

— Et alors ? Vous ou Ortega avez sûrement des indics ici, à Richmond. Des gens dont vous ne pouvez donner les noms. L'appel a été passé d'un téléphone personnel qui a été détruit lorsque vous vous êtes frayé un chemin à travers ce qui restait de la sécurité du *Panama Rose*... Aucune trace. Et rien sur les unités de surveillance car le mystérieux individu, celui qui a tiré

sur tout ce qui bouge, a effacé la totalité du système de sécurité. C'est faisable, je pense.

Bautista a hésité.

— Je suppose. Il nous faudrait un rat de données. Davidson est assez doué, mais il n'est pas au niveau.

— Je peux vous avoir un rat de données. Autre chose ?

— Certains des spectateurs sont toujours vivants. Ils ne sont pas en état de bouger, mais ils respirent encore...

— Oubliez-les. S'ils ont vu quelque chose, c'était probablement Trepp. Et sans doute de manière très floue. La scène n'a duré que quelques secondes. La seule chose à décider est quand appeler les fourgons à viande...

— Bientôt, a dit Ortega. Ou cela va attirer l'attention.

Bautista a reniflé.

— Ce foutoir va attirer une sacrée attention de toute manière, lieutenant. Tous les gusses de Fell Street sauront ce qui s'est passé ce soir.

— Alors, ce genre d'intervention est une habitude ?

— Ce n'est pas drôle, Kovacs. Carnage a dépassé les bornes. Il savait ce qu'il risquait.

— Carnage, a murmuré Ortega. Ce fils de pute est stocké quelque part. Dès qu'il va se faire envelopper de nouveau, il demandera une enquête en hurlant.

— Peut-être pas, a dit Bautista. Depuis combien de temps était-il copié dans le synthétique ?

Ortega a haussé les épaules.

— Qui sait ? Il le portait la semaine dernière. Au moins aussi longtemps, à moins qu'il ait fait une mise à jour de la copie. Et ça coûte bonbon.

— Si j'étais quelqu'un comme Carnage, je me ferais mettre à jour après chaque événement majeur. Quel qu'en soit le prix. Je ne voudrais pas me réveiller en ayant oublié mes actions de la semaine...

— Tout dépend de la nature de ces actions, a dit Bautista. Si c'était quelque chose d'illégal, autant se réveiller sans rien savoir. Comme ça, vous passez les interrogatoires de la police et le polygraphe les doigts dans le nez.

— Mieux que ça. Vous ne seriez...

Je me suis arrêté, en pleine réflexion. Bautista a fait un geste impatient.

— Si Carnage se réveille sans savoir, il lancera peut-être une enquête privée, mais il ne sera pas pressé de voir la police mettre son nez dedans. Et, s'il se réveille avec des souvenirs, il fera encore moins de bruit qu'un orgasme catholique... Je crois que nous tenons le bon bout...

— Envoyez les ambulances. Et appelez Murawa pour...

La voix d'Ortega s'effaçait. Dans mon esprit, la dernière pièce du puzzle se mettait en place. La conversation entre les deux flics a basculé dans le néant. J'avais les yeux fixés sur une faille dans le mur de métal à côté de moi, attaquant mon idée avec tous les tests logiques possibles...

Bautista m'a lancé un regard curieux avant de partir appeler les ambulances. Quand il a disparu, Ortega m'a effleuré le bras.

— Eh, Kovacs, tout va bien ?

J'ai cligné des yeux.

— Kovacs ?

J'ai tendu la main et j'ai touché le mur, comme pour m'assurer de sa solidité. Comparé à la certitude du concept qui naissait en moi, mon environnement paraissait soudain intangible.

— Kristin, je dois me rendre à bord de *La Tête dans les Nuages*. Je sais ce qu'ils ont fait à Bancroft. Je peux faire tomber Kawahara et pousser la résolution 653. Et je peux faire sortir Ryker.

Ortega a soupiré.

— Kovacs, nous en avons déjà...

— Non. (Ma voix était si brutale qu'elle m'a surpris moi-même. J'ai senti Ortega souffrir quand les blessures de son visage se sont crispées.) Il ne s'agit pas de spéculation. Ce n'est pas une idée en l'air. Je connais les faits. Et je vais monter à bord de *La Tête dans les Nuages*. Avec ou sans votre aide, mais j'y vais.

— Kovacs, a dit Ortega en secouant la tête. Regardez-vous. Dans l'état où vous êtes, vous ne pourriez pas vous battre contre un proxo d'Oakland... et vous parlez d'un assaut contre l'une des Maisons de la Côte ouest ! Vous pensez traverser les systèmes

de sécurité de Kawahara avec des côtes cassées et cette gueule-là ? Oubliez.

— Je n'ai pas dit que cela allait être facile.

— Kovacs, cela ne va pas l'être, du tout. Je me suis penchée sur les bandes du *Hendrix* assez longtemps pour vous permettre de pipeauter Bancroft, mais c'est fini maintenant. La partie est terminée, votre amie Sarah retourne chez elle et vous aussi. La rancune ne m'intéresse pas.

— Vous voulez vraiment revoir Ryker ? ai-je demandé avec douceur.

Un instant, j'ai cru qu'elle allait me frapper. Ses narines étaient blanches et son épaule droite s'est crispée. Je ne saurai jamais si c'est la gueule de bois du paralyseur ou son self-control qui l'a arrêtée.

— Je devrais vous exploser la gueule pour ça, Kovacs, a-t-elle dit d'un ton égal.

J'ai levé les mains.

— Allez-y. Je ne pourrais pas me battre contre un proxo d'Oakland. Vous vous souvenez ?

Ortega a émis un bruit de gorge dégoûté et s'est détournée. J'ai tendu la main.

— Kristin... je suis navré. C'était méchant. Voulez-vous seulement m'écouter ? Jusqu'au bout ? Une seule fois ?

Elle est revenue vers moi, la bouche serrée, la tête baissée. Elle a avalé sa salive.

— Non. C'est trop. (Elle s'est éclairci la voix.) Je ne veux pas que vous soyez encore blessé, Kovacs. Je ne veux plus de dégâts.

— Plus de dégâts sur l'enveloppe de Ryker, c'est ça ?

Elle m'a regardé.

— Non, a-t-elle répondu lentement. Ce n'est pas ça.

Et, sans transition apparente, elle s'est pressée contre moi, là dans ce sombre couloir de métal, enfouissant son visage dans ma poitrine. J'ai avalé ma salive et je l'ai serrée fort, tandis que nos derniers moments coulaient entre mes doigts comme des grains de sable. À ce moment, j'aurais presque tout donné pour ne pas avoir un plan à lui soumettre, pour ne pas avoir à dissoudre ce qui grandissait entre nous et pour ne pas haïr autant Reileen Kawahara.

J'aurais presque tout donné.

Deux heures du matin.

J'ai appelé Irène Elliott à l'appartement de JacSol et je l'ai sortie du lit. Je lui ai dit que nous avions un problème et que nous paierions grassement pour le régler. Encore ensommeillée, elle a acquiescé. Bautista est parti la chercher dans une voiture banalisée.

À son arrivée, le *Panama Rose* était éclairé comme pour une fête. Les projecteurs sur les côtés lui donnaient l'air de descendre du ciel nocturne sur des cordes de lumière. Les cordons de sécurité en illuminum décoraient la superstructure et l'amarrage. Le toit de la soute où avait eu lieu le match d'humiliation avait été rabattu pour permettre un accès direct aux ambulances ; les éclairages de la scène du crime montaient dans la nuit comme la lueur d'une fonderie. Des voitures de police sécurisaient le ciel, posées de l'autre côté du quai, leurs gyrophares bleus et rouges en action.

Je l'ai attendue sur la passerelle.

— Je veux mon corps, a-t-elle hurlé pour couvrir le sifflement et le rugissement des turbines en vol stationnaire.

Les projecteurs ont pratiquement redonné à ses cheveux bruns leur teinte blonde d'origine.

— Je ne peux rien faire tout de suite, ai-je hurlé en retour. Mais c'est dans les tuyaux. D'abord, vous devez réussir ce boulot. Gagner du crédit. Maintenant, mettons-nous à l'abri avant que cette pute de Sandy Kim vous repère.

Les flics locaux maintenaient les coptères de la presse à distance. Ortega, toujours secouée et malade, s'était enveloppée dans un cache-poussière réglementaire et bloquait la police locale à l'extérieur. L'équipe de la division des Dommages organiques, hurlant, mentant et bluffant, tenait le fort tandis qu'Elliott commençait à falsifier les images de surveillance.

Comme Trepp l'avait dit, la police était le gang le plus puissant du coin.

— Je quitte l'appartement demain, m'a dit Elliott en travaillant. Vous ne pourrez plus m'y joindre. (Elle est restée silencieuse un moment, sifflant entre ses dents en entrant les

images qu'elle avait créées. Puis elle a jeté un œil par-dessus son épaule.) Vous dites que j'aide ces gars ? Qu'ils me seront redevables ?

— Ouais.

— Alors je prendrai contact avec eux. Je parlerai à l'officier responsable. Et n'essayez pas de me joindre à Ember, je n'y serai pas non plus.

Je n'ai rien dit, je l'ai seulement regardée. Elle s'est retournée pour travailler.

— J'ai besoin d'être un peu seule, a-t-elle murmuré.

Rien que ces paroles me semblaient être un luxe.

CHAPITRE 38

Je l'ai regardé se verser un verre de pur malt quinze ans d'âge, l'apporter près du téléphone et s'asseoir avec soin. Ses côtes cassées avaient été réparées dans une des ambulances, mais son flanc n'était encore qu'un gros hématome qui provoquait parfois des pointes douloureuses, proche de l'agonie. Il a bu une gorgée de whisky, s'est concentré et a composé le numéro.

— Résidence Bancroft. À qui désirez-vous parler ?

C'était la même femme sévère qui avait répondu la dernière fois que j'avais appelé Suntouch House. Le même tailleur, la même coiffure, le même maquillage. Peut-être un construct téléphonique.

— Miriam Bancroft, a-t-il dit.

Une fois encore, cette impression d'être un observateur passif, la même sensation de déconnexion ressentie devant le miroir quand l'enveloppe de Ryker avait rangé ses armes. La fragmentation. En pire.

— Un moment, s'il vous plaît...

La femme a disparu de l'écran pour être remplacée par l'image d'une flamme d'allumette tremblant sous le vent, synchronisée avec un air de piano qui faisait penser à la danse des feuilles d'automne sur un trottoir craquelé. Une minute s'est écoulée avant que Miriam Bancroft apparaisse, immaculée dans un chemisier et une veste très stricte. Elle a levé un sourcil impeccable.

— Monsieur Kovacs. Quelle surprise !

— Ouais, a-t-il répondu, mal à l'aise. (Même à travers le lien com, Miriam Bancroft irradiait une sensualité déstabilisatrice.) La ligne est-elle sécurisée ?

— Assez, oui. Que voulez-vous ?

Il s'est éclairci la voix.

— J'ai réfléchi. J'aimerais discuter de certaines choses avec vous. Je... je vous dois peut-être des excuses.

— Tiens donc ? (Cette fois, les deux sourcils se levèrent.) À quel moment pensiez-vous me les faire ?

Il a haussé les épaules.

— Je suis libre aujourd'hui.

— Vraiment ? Moi, monsieur Kovacs, je ne le suis pas. Je suis en route pour une réunion à Chicago et je ne serai pas de retour avant demain soir. (L'ombre d'un sourire s'est affiché sur le coin de sa bouche.) Pourrez-vous attendre jusque-là ?

Elle s'est penchée sur l'écran, les yeux plissés.

— Qu'est-il arrivé à votre visage ?

Il a levé la main et touché une de ses ecchymoses. Dans la pénombre de la chambre, il ne pensait pas qu'elles seraient si visibles. Il ne s'était pas attendu non plus que Miriam Bancroft soit si observatrice.

— C'est une longue histoire. Je vous la raconterai quand nous nous verrons.

— Comment résister à ça ? a-t-elle ironisé. Je vous enverrai une limousine pour vous chercher au *Hendrix* demain après-midi. Seize heures ? Bien. À demain.

L'écran s'est effacé. Il est resté assis un moment, puis a éteint le téléphone avant de se retourner.

— Elle me rend nerveux, a-t-il dit.

— Ouais, moi aussi. Enfin, visiblement.

— Très drôle.

— J'essaie.

Je me suis levé pour prendre la bouteille. En traversant la pièce, j'ai vu mon reflet dans le miroir près du lit.

Si l'enveloppe de Ryker ressemblait à celle d'un homme qui avait traversé les épreuves de la vie la tête la première, l'étranger dans le miroir semblait pouvoir esquiver les crises et regarder les catastrophes s'écraser une par une devant lui, sans être touché. Le corps se déplaçait de manière féline, avec une économie de mouvements qui n'aurait pas déparé chez Anchana Salomão. Ses cheveux épais, noirs aux reflets bleus, tombaient en cascade sur des épaules minces ; ses yeux bridés affichaient

une expression détachée qui suggérait que l'univers était un lieu où il faisait bon vivre.

Cela ne faisait que quelques heures que j'étais dans l'enveloppe du tech-ninja. 7 h 42 d'après l'affichage situé en haut de mon champ de vision. Pour l'instant, il ne semblait y avoir aucun effet secondaire. J'ai saisi la bouteille de whisky avec une main d'artiste, le simple jeu des muscles et des os sous ma peau m'irradiant de joie. Le système neurachem Khumalo vibrait aux limites de ma perception, comme pour chanter doucement les possibilités de ce corps. Même durant mon engagement avec les Corps diplomatiques, je n'en avais jamais porté de comparable.

Je me suis souvenu des paroles de Carnage. Si les NU pensaient pouvoir imposer un embargo colonial de dix ans sur une telle merveille, ils rêvaient.

— Je ne sais pas l'effet que ça te fait mais, pour moi, c'est bizarre, a-t-il dit.

— Ne m'en parle pas.

J'ai rempli mon verre avant de lui passer la bouteille.

Il a secoué la tête. Je suis retourné m'asseoir à la fenêtre.

— Comment Kadmin le supportait-il ? Ortega a dit qu'il avait l'habitude de travailler avec lui-même...

— On s'habitue à tout, je suppose. En plus, Kadmin était complètement fou.

— Oh, et pas nous ?

J'ai haussé les épaules.

— Nous n'avions pas le choix. Ou plutôt, la seule autre possibilité était de ne rien faire. Tu aurais préféré ?

— À toi de me le dire. C'est toi qui vas t'occuper de Kawahara. Je suis juste celui qui va se faire baiser... À propos, je ne suis pas certain qu'Ortega apprécie notre méthode. Je veux dire, elle était déjà troublée, mais maintenant...

— Elle est troublée ! Et moi, d'après toi ?

— Je sais ce que tu ressens, idiot. Je suis toi.

— Vraiment ? ai-je dit en buvant une gorgée. Combien de temps faut-il pour que nous arrêtions d'être la même personne ?

Il a haussé les épaules.

— Nous sommes nos souvenirs. Pour l'instant, nous n'avons que sept ou huit heures de perceptions séparées. L'effet ne doit pas être énorme.

— Comparé à quarante années et quelques de souvenirs ? Je suppose que non. Et puis, ce sont les souvenirs les plus anciens qui forment la personnalité.

— Ouais, c'est ce qu'on dit. Tant que l'on est sur ce sujet... Comment te sens-tu, enfin, comment nous sentons-nous maintenant que le Bonhomme Patchwork est mort ?

J'ai changé de position, mal à l'aise.

— Devons-nous vraiment en parler ?

— Nous devons parler de quelque chose. Nous sommes coincés ici jusqu'à demain soir...

— Tu peux sortir si tu veux. (J'ai agité le pouce vers le toit.) D'ailleurs, je peux sortir comme je suis arrivé.

— Tu ne veux vraiment pas en parler, hein ?

— Passer par la fenêtre n'est pas très difficile...

Ce qui était vrai.

Le plan original était que le moi-ninja reste dans l'appartement d'Ortega jusqu'à ce que le moi-Ryker disparaisse avec Miriam Bancroft. Puis j'ai pris conscience que nous avions besoin de travailler avec le *Hendrix* pour préparer l'assaut de *La Tête dans les Nuages* et qu'il n'y avait aucun moyen pour le moi-ninja de prouver son identité à l'hôtel, à moins de se soumettre à un scan de sa pile.

Que le moi-Ryker présente le moi-ninja avant de partir avec Miriam Bancroft paraissait une bonne idée. Puisque le moi-Ryker était toujours surveillé, au moins par Trepp, passer par la grande porte n'était pas la solution. J'avais emprunté un harnais antigrav et une combinaison furtive à Bautista. Juste avant l'aube, je m'étais faufilé dans la circulation aérienne avant de plonger vers une corniche protégée du quarante-deuxième étage.

Le moi-Ryker avait eu le temps de prévenir le *Hendrix* ; l'hôtel m'avait laissé entrer par un conduit de ventilation. Avec le neurachem Khumalo, le tout avait été presque aussi facile que de passer par la porte principale.

— Écoute, a dit le moi-Ryker. Je suis toi. Je sais tout. Quel est le problème ? Parlons !

— Si tu sais tout, pourquoi en parler ?

— Parfois, extérioriser aide. Même quand on se confie à quelqu'un d'autre, c'est à soi qu'on s'adresse. L'autre n'est qu'une caisse de résonance. C'est toi qui parles.

J'ai soupiré.

— Je ne sais pas. Papa, et toute cette merde, je les ai enterrés il y a longtemps. C'est mort.

— Ben voyons !

— Je suis sérieux.

— Non. (Il a agité le doigt vers moi comme je l'avais fait pour convaincre Bancroft, sur le balcon de Suntouch House.) Tu te mens. Tu te souviens du proxo que nous avions croisé dans le fumoir de chez Lazlo, l'année où nous avons rejoint les Shonagon's Eleven ? Celui que nous avons failli tuer avant que les autres nous arrêtent ?

— C'était les chimiques. Une descente de tétrameth, et on se la jouait, à cause des Eleven. Putain, on avait seize ans.

— Conneries. Nous l'avons fait parce qu'il ressemblait à Papa.

— Peut-être.

— C'est sûr. Et voilà pourquoi nous avons passé quinze ans à tuer les représentants de l'autorité.

— Oh, putain, lâche-moi ! Nous avons passé quinze ans à tuer ceux qui se mettaient en travers de notre chemin. Dans l'armée ! C'était notre métier. Et merde, depuis quand un proxo est-il une figure d'autorité ?

— D'accord, nous avons peut-être passé quinze ans à tuer des proxos. Des gens qui utilisent les autres. Comme si c'était une vieille dette que nous payions.

— Il n'a jamais mis maman sur le trottoir.

— Tu es sûr ? Pourquoi avons-nous attaqué la piste Elizabeth Elliott comme une putain de charge tactique ? Pourquoi un tel accent sur les bordels dans cette enquête ?

— Parce que l'enquête tournait là-dessus depuis le début. Nous avons suivi la piste Elliott parce qu'elle semblait bonne.

Une intuition de Diplo. La façon dont Bancroft traitait sa femme...

— Oh, Miriam Bancroft ! Voilà un nouveau sujet dont nous pourrions discuter longtemps.

— Tais-toi. Elliott était une sacrée bonne intuition. Nous n'aurions jamais découvert *La Tête dans les Nuages* sans cette promenade dans les biocabines du *Jerry's*.

— Ah, a-t-il soupiré en posant son verre, crois ce que tu veux ! Je dis que le Bonhomme Patchwork est une métaphore de papa. Nous ne pouvions pas affronter la vérité de trop près. Voilà pourquoi nous avons flippé la première fois que nous avons vu un construct composite en virtuel. Tu te souviens ? Adoracion. Après ce petit spectacle, nous avons fait des cauchemars durant une semaine. On se réveillait avec des oreillers déchirés dans les mains. Ils nous ont envoyés chez les psys...

— Ouais, je m'en souviens. Je me souviens que j'avais une trouille bleue du Bonhomme Patchwork... pas de papa. J'ai ressenti la même chose en rencontrant Kadmin en virtuel...

— Et maintenant qu'il est mort ? Comment nous sentons-nous ?

— Je ne sens rien.

Il a de nouveau levé l'index.

— Kadmin n'était qu'une couverture.

— Non. Cet enfoiré s'est mis en travers de mon chemin, il m'a menacé et, maintenant, il est mort. Fin de l'épisode.

— Qui d'autre te menaçait quand tu étais petit ?

— Je ne veux plus en parler. (Saisissant la bouteille, j'ai rempli de nouveau mon verre.) Choisis un autre sujet. Et Ortega ? Quels sont tes sentiments ?

— Tu te prépares à boire la bouteille ?

— Tu en veux ?

— Non.

J'ai écarté les mains.

— Alors, pourquoi tu me prends la tête ?

— Tu essaies de te saouler ?

— Bien sûr. Si je dois me parler, ce ne sera pas sobre. Alors... Ortega.

— Je n'ai pas envie d'en discuter.

— Pourquoi ? Il faut se confier, souviens-toi. Quel est le problème ?

— Le problème, c'est que nous ne pensons pas la même chose. Tu ne portes plus l'enveloppe de Ryker.

— Cela n'...

— Si. Ce qu'il y a entre Ortega et nous est physique. Pour le reste, l'histoire est trop neuve. C'est pour cela que tu peux en parler sans blocage. Dans ta nouvelle enveloppe, il ne te reste qu'une vague nostalgie du yacht et quelques souvenirs. La chimie n'agit plus.

J'ai essayé de répondre, mais je n'ai rien trouvé. Cette soudaine différence nous séparait, comme s'il y avait un troisième occupant dans la pièce.

Le moi-Ryker a plongé la main dans sa poche et en a sorti le paquet de clopes d'Ortega. Il était pratiquement plat. Il a sorti une cigarette et l'a regardée avant de la mettre à sa bouche. J'ai retenu un regard de désapprobation.

— La dernière, a-t-il dit en touchant le patch d'allumage.

— L'hôtel doit en avoir.

— Ouais. (Il a soufflé la fumée et, un instant, je lui ai envié sa dépendance.) Il y a un sujet dont nous devrions discuter sur-le-champ.

— Lequel ?

Mais je le savais déjà. Nous le connaissions tous les deux.

— Tu veux que je le verbalise ? D'accord. (Il a tiré de nouveau sur la cigarette avant de hausser les épaules, mal à l'aise.) Il faudra décider lequel d'entre nous sera détruit quand tout sera terminé. Et puisque notre instinct de conservation devient plus fort au fil des minutes, nous devons décider vite.

— Comment ?

— Je ne sais pas. Quel souvenir préféreras-tu garder ? Celui de la destruction de Kawahara ? Ou d'une partie de jambes en l'air avec Miriam Bancroft ? (Il a souri.) D'accord, je suppose qu'il n'y a pas photo...

— Eh, ce n'est pas de roulades sur la plage qu'il s'agit... mais de sexe en plusieurs exemplaires. C'est probablement le seul

plaisir réellement illicite. Irène Elliott a dit que nous pourrions tenter une greffe de mémoire et conserver les deux expériences.

— Probablement. Elle a dit que nous pourrions *probablement* faire une greffe de mémoire. Et cela ne nous dit pas lequel annuler. Ce n'est pas une fusion, c'est une greffe... de l'édition. Tu veux te faire ça ? À celui qui survit ? Nous n'avions déjà pas le courage de toucher au construct du *Hendrix*. Comment pourrions-nous vivre avec une telle décision ? Non, ce doit être une coupe franche. L'un ou l'autre. Et nous devons décider lequel.

— Ouais, ai-je dit en prenant la bouteille et en regardant l'étiquette. Comment fait-on ? On le joue ? Feuille, ciseaux, caillou, en trois coups gagnants ?

— Je pensais à des moyens plus rationnels. En rentrant, nous nous raconterons nos souvenirs, puis nous décidons lesquels garder. Ceux qui ont la plus grande valeur...

— Comment la mesurer ?

— Nous le saurons.

— Et si l'un de nous ment ? Qu'il embellit la vérité pour la faire paraître plus séduisante ? Ou qu'il ment sur ses souvenirs préférés... ?

Ses yeux se sont plissés.

— Tu es sérieux ?

— Beaucoup de choses peuvent se produire en quelques jours. Comme tu dis, nous allons vouloir survivre tous les deux.

— Ortega peut nous polygrapher si nous en arrivons à cette extrémité.

— Je crois que je préférerais le jouer.

— Passe-moi cette putain de bouteille. Si tu ne prends pas les choses au sérieux, moi non plus. Putain, tu vas peut-être te faire griller là-haut et nous simplifier le problème.

— Merci.

Je lui ai passé la bouteille et je l'ai observé qui versait avec soin deux doigts de whisky dans son verre. Jimmy de Soto m'avait toujours dit que c'était un sacrilège de boire plus de cinq doigts de pur malt en une seule occasion. Sinon, autant se contenter d'un whisky ordinaire. J'avais le sentiment que nous n'allions pas suivre son conseil ce soir.

J’ai levé mon verre.

— À l’unité de nos buts !

— Ouais, et à ne plus boire seul.

J’avais encore la gueule de bois, le lendemain, quand je l’ai regardé partir sur l’un des écrans de l’hôtel. Il a attendu sur le trottoir que la longue limousine s’approche. Quand la portière s’est ouverte, j’ai aperçu le profil de Miriam Bancroft à l’intérieur. Il a grimpé et la portière s’est refermée sur eux.

La limousine a tremblé de tout son long avant de s’envoler.

J’ai avalé à sec quelques antalgiques, et dix minutes plus tard j’allais attendre Ortega sur le toit.

Il faisait froid.

CHAPITRE 39

Ortega arrivait avec des nouvelles.

Irène Elliott avait appelé ; elle voulait parler de l'étape suivante. L'appel avait été transmis sur une des lignes d'injection les plus sécurisées que Fell Street ait jamais essayé de tracer. Elliott disait qu'elle ne traiterait qu'avec moi.

Personne n'avait encore découvert les mensonges de l'affaire du *Panama Rose*. Ortega possédait toujours les bandes du *Hendrix*. La mort de Kadmin avait transformé l'enquête de Fell Street en simple formalité administrative, et personne n'était pressé de s'en charger. Une enquête des Affaires internes débutait à peine pour déterminer les raisons de son évasion. Si une IA était impliquée, le *Hendrix* serait soupçonné, mais tout cela n'était pas d'actualité. Il y avait d'abord des procédures interdépartementales à régler et Ortega avait vendu à Murawa un scénario qui ne le mènerait nulle part. Le capitaine de Fell Street lui avait donné deux semaines de congé pour se remettre.

L'idée était qu'Ortega, qui n'appréciait pas les Affaires internes, n'allait pas leur faciliter la vie.

Deux inspecteurs des Affaires internes reniflaient autour du *Panama Rose*, mais les membres du service des Dommages organiques avaient serré les rangs autour d'Ortega et Bautista. Les Affaires internes n'obtiendraient rien pour l'instant.

Nous avions deux semaines devant nous.

Ortega a pris la direction du nord-est. Les instructions d'Elliott nous ont menés à un petit groupe de préfabs réunis autour de l'extrémité ouest d'un lac bordé d'arbres, à des centaines de kilomètres de tout endroit civilisé. Ortega a grogné quand nous avons viré au-dessus du campement.

— Vous connaissez cet endroit ? ai-je demandé.

— J'ai déjà vu des endroits similaires. C'est une ville de voleurs. Vous voyez cette parabole, au centre ? Ils l'ont connectée à un vieux satellite météo en orbite géostationnaire. Il leur donne un accès illimité à n'importe quel point de l'hémisphère. Cet endroit est sûrement à lui seul la source d'un pourcentage non négligeable des crimes virtuels de la Côte ouest...

— Ils ne se font jamais prendre ?

— Ça dépend, a dit Ortega en posant la voiture sur la berge du lac, à quelque distance des premiers préfabs. D'une certaine façon, ces types maintiennent en état les vieux Orbitaux. Sans eux, quelqu'un devrait payer pour les mettre hors service et ça coûterait beaucoup d'argent. Tant qu'ils n'opèrent pas à grande échelle, tout le monde s'en fout. La division des Délits de transmission a de plus gros disques à faire tourner, et personne d'autre n'est intéressé. Vous venez ?

Je suis sorti et j'ai marché sur la rive, jusqu'au campement. Vu du ciel, l'endroit paraissait uniforme mais, au sol, je me suis rendu compte que les préfabs étaient tous peints de couleurs vives ou de décors abstraits. Il n'y en avait pas deux identiques, même si on reconnaissait parfois la patte d'un même auteur. De nombreux préfabs étaient équipés de vérandas annexes, d'extensions et même, dans certains cas, de cabanes en bois. Des vêtements séchaient sur les fils entre les bâtiments ; des petits enfants couraient partout, en se couvrant joyeusement de boue.

La sécurité nous a interceptés à hauteur des premiers préfabs. L'homme mesurait au moins deux mètres de haut malgré ses bottes à talons plats. Il pesait sûrement plus que mes deux enveloppes actuelles réunies. Sous sa combinaison grise, on sentait le combattant. Ses yeux étaient rouges et de petites cornes sortaient de ses tempes. Son visage était vieux, couvert de cicatrices. L'effet était gâché par le bébé qu'il portait sur le bras gauche.

Il m'a fait un signe.

— Vous êtes Anderson ?

— Oui. Voici Kristin Ortega.

J'étais surpris de la platitude avec laquelle je prononçais son nom. Sans l'interface phéromonale de Ryker, il ne restait plus de mon ancienne passion que la vague conscience de marcher à côté d'une jeune femme très attirante.

Ça, et les souvenirs.

Je me suis demandé si elle ressentait la même chose.

— Un flic, hein ?

Le ton de l'ancien combattant n'était pas très chaleureux, mais pas trop hostile non plus.

— Pas pour le moment, ai-je répondu avec fermeté. Irène est là ?

— Ouais, a-t-il dit en passant le bébé sous l'autre bras pour désigner un préfab. Celui avec les étoiles. Elle vous attend.

Irène Elliott a choisi ce moment pour sortir. Le cornu a grogné et nous a accompagnés, rassemblant des enfants derrière lui en chemin. Elliott nous a regardés approcher, les mains dans les poches. Comme l'ancien lutteur, elle portait une combinaison et des bottes dont le gris uniforme jurait avec son bandeau arc-en-ciel.

— Vos visiteurs, a annoncé le cornu. Ça vous va ?

Elliott a acquiescé. Il a hésité un instant de plus avant de hausser les épaules et de s'éloigner, suivi par un cortège de gamins. Elliott l'a suivi des yeux avant de se tourner vers nous.

— Vous devriez entrer.

À l'intérieur du préfab, l'espace utilitaire avait été séparé du reste par une cloison de bois. Les murs étaient couverts de tableaux dont certains avaient sans doute été peints par les enfants du camp.

Elliott nous a conduits dans un coin chichement éclairé, où nous attendaient des poufs ainsi qu'un vieux terminal cabossé sur un bras articulé. Elle semblait s'être adaptée à son enveloppe car ses mouvements étaient fluides et naturels. J'avais déjà remarqué une amélioration à bord du *Panama Rose*, mais là, les progrès étaient encore plus visibles. Elle s'est enfoncée dans un des poufs et m'a étudié.

— C'est vous là-dedans, Anderson, je suppose ?

J'ai incliné la tête.

— Vous allez me dire pourquoi ?

Je me suis assis en face d'elle.

— Cela dépend de vous, Irène. Vous en êtes ou pas ?

— Vous me garantissez que je récupérerai mon corps ? a-t-elle demandé sur un ton qui essayait de paraître neutre. C'est le marché ?

J'ai jeté un œil à Ortega qui a acquiescé.

— Exact. Si l'opération est un succès, nous le réquisitionnerons par mandat fédéral. Mais ce doit être un succès. En cas d'échec, nous serons probablement condamnés à un siècle ou plus.

— Vous opérez sous mandat fédéral, lieutenant ?

Ortega a eu un petit sourire.

— Pas exactement. Mais, selon la charte des NU, nous pourrons appliquer le mandat rétroactivement. Si, comme je l'ai dit, l'opération est un succès.

— Un mandat fédéral rétroactif ? a demandé Elliott en me regardant, les sourcils levés. C'est aussi commun que de la viande de baleine. L'opération doit être énorme.

— C'est le cas, ai-je répondu.

Elliott m'a dévisagé.

— Et vous ne travaillez plus chez JacSol, n'est-ce pas ? Putain, qui êtes-vous, Anderson ?

— Je suis votre marraine la bonne fée, Elliott. Parce que, si la réquisition du lieutenant ne fonctionne pas, je rachèterai votre enveloppe moi-même. Je vous le garantis. Maintenant, vous en êtes ou pas ?

Irène Elliott a gardé son expression détachée quelques secondes de plus, pendant lesquelles mon respect pour ses compétences techniques est devenu plus personnel. Puis elle a acquiescé.

— Racontez-moi.

Je lui ai raconté.

Il m'a fallu plus d'une demi-heure pour tout expliquer, tandis qu'Ortega restait debout, ou faisait les cent pas à l'intérieur et à l'extérieur du préfab. Je pouvais difficilement la blâmer d'être nerveuse. Ces dix derniers jours, elle avait vu une par une ses convictions professionnelles défiées, et elle était maintenant impliquée dans un projet qui, s'il échouait, pouvait

signifier cent ans de placard pour tous les gens concernés. Sans le soutien de Bautista et des autres membres de ce groupe, elle n'aurait pas pris un tel risque. Même avec sa haine cordiale des Maths. Même pour Ryker.

Du moins le pensais-je.

Irène Elliott est restée assise, écoutant en silence, m'interrompant seulement pour poser trois questions techniques auxquelles je n'avais pas de réponse. Quand j'ai terminé, elle a gardé le silence un long moment. Ortega a cessé d'arpenter la pièce et s'est arrêtée derrière moi.

— Vous êtes fou, a enfin lâché Elliott.

— Vous pouvez le faire ?

Elle a ouvert la bouche, puis l'a refermée. Son visage était rêveur et j'ai deviné qu'elle se remémorait quelques actions d'un trempage précédent. Après quelques instants, elle est revenue vers nous et a hoché la tête, comme pour se convaincre elle-même.

— Oui, a-t-elle dit lentement. Mais pas en temps réel. Cette fois, il ne s'agit pas de réécrire le contenu du système de sécurité de l'arène de vos copains, ou de s'implanter dans l'IA d'un bordel... En comparaison, l'implantation du virus n'était qu'une vérification de routine. Pour réussir... pour essayer, même, je dois me trouver dans un forum virtuel.

— Ce ne sera pas un problème. Autre chose ?

— Tout dépend des systèmes de contre-intrusion de *La Tête dans les Nuages*. (Le dégoût a coloré ses paroles et quelques larmes ont dansé dans ses yeux.) Vous dites que c'est un bordel de grande classe ?

— De très grande classe.

Elliott a repris son calme.

— Il faudra que je fasse une passe d'approche. Ça prendra du temps.

— Combien ? a demandé Ortega.

— Il y a deux méthodes, a répondu la trempeuse, une nuance de mépris professionnel dans la voix. Je peux lancer un scan rapide avec le risque de déclencher toutes les alarmes embarquées sur ce truc. Ou je peux faire les choses bien, ce qui prendra deux jours. À vous de voir. C'est votre timing.

— Prenez votre temps, ai-je dit en jetant un regard de reproche à Ortega. Maintenant, il faudrait me câbler en image et son. Vous connaissez quelqu'un capable de le faire discrètement ?

— Ouais, nous avons des gens compétents ici. Mais oubliez les systèmes télémétriques. Si vous essayez de transmettre de là-bas, tout vous tombera dessus. (Avançant jusqu'au terminal du bras mobile, elle s'est penchée vers un écran d'accès.) Je vais voir si Reese peut vous implanter une micropile blindée. Elle devrait vous permettre d'enregistrer deux cents heures en haute résolution et nous pourrons ensuite récupérer les données.

— Bien. Ce sera cher ?

— Demandez à Reese, a répondu Elliott. Elle devra sûrement acheter les pièces, mais vous pourrez peut-être payer la chirurgie sur la base d'un contrat fédéral rétroactif. Elle aurait bien besoin d'un coup de pouce au niveau des NU...

J'ai regardé Ortega qui a haussé les épaules, exaspérée.

— Je suppose que ça peut marcher, a-t-elle répondu à contrecœur. Elliott s'est retournée pour travailler.

Me levant, je me suis penché à l'oreille d'Ortega... prenant conscience brusquement que, dans cette enveloppe, son odeur ne me faisait rien.

— Ce n'est pas ma faute si nos fonds sont limités. Le compte de JacSol a disparu, il s'est évaporé... et si je commence à tirer sur le compte de Bancroft, il va se poser des questions. Reprenez-vous...

— Ce n'est pas ça, a-t-elle sifflé en retour.

— C'est quoi alors ?

Elle m'a regardé sans ciller.

— Vous le savez très bien.

J'ai pris une longue inspiration et j'ai fermé les yeux pour éviter de croiser son regard.

— Vous avez trouvé le matériel ?

— Ouais, a répondu Ortega, sa voix retrouvant un volume normal et une tonalité neutre. Le paralyseur du sous-sol de Fell Street ne manquera à personne. Le reste sort du stock d'armes confisquées de la police de New York. Je fais personnellement le déplacement pour tout récupérer demain. Une transaction

matérielle... pas de traces. Deux flics de là-bas me devaient un service.

— Bien. Merci.

— De rien, a-t-elle répondu, ironique. Oh, au fait... ils ont eu un mal de chien pour trouver des munitions à base de venin d'araignée ! Je suppose que vous n'allez pas m'expliquer les raisons de ce choix ?

— Elles sont personnelles.

Quelqu'un est apparu sur l'écran. Une femme au visage sérieux, dans une enveloppe africaine d'une cinquantaine d'années bien tassées.

— Salut, Reese, a dit joyeusement Irène. J'ai un client pour toi.

Malgré son estimation pessimiste, Irène Elliott a achevé sa passe préliminaire le lendemain. J'étais sur la rive du lac, en train de me remettre de la petite opération chirurgicale de Reese ; je jouais aux ricochets avec une petite fille de six ans qui m'avait adopté. Ortega était encore à New York et un certain froid planait toujours entre nous.

Elliott est sortie de son préfab et a hurlé l'annonce de sa réussite sans prendre la peine d'approcher. J'ai fait une grimace en entendant les échos de la nouvelle résonner dans le camp. L'atmosphère confiante de la communauté nécessitait une certaine adaptation de ma part ; je ne voyais toujours pas comment une telle liberté était compatible avec de la piraterie de haut vol. J'ai tendu mon galet à la petite fille et j'ai frotté la zone qui me démangeait sous l'œil, là où Reese avait implanté le système d'enregistrement.

— Tiens, essaie avec ça...

— Tes cailloux sont lourds, a protesté la petite fille.

— Essaie tout de même. J'ai fait neuf rebonds avec le dernier.

Elle m'a regardé, plissant le nez.

— Tu es câblé. Moi, je n'ai que six ans.

— C'est vrai. (Je lui ai caressé la tête.) Mais il faut travailler avec ce qu'on a.

— Quand je serais grande, je serais câblée comme tata Reese...

J'ai senti une légère vague de tristesse passer dans mon cerveau bien clean de neurachem Khumalo.

— Magnifique. Écoute, il faut que j'y aille. Ne t'approche pas de l'eau, d'accord ?

— Je sais nager, a-t-elle répondu, exaspérée.

— Moi aussi, mais elle a l'air froide, tu crois pas ?

— Ou-i-i...

— Là, tu vois.

Je lui ai ébouriffé les cheveux avant de me diriger vers les baraquements. Arrivé au premier préfab, je me suis retourné. La gamine jetait la grosse pierre plate dans le lac comme s'il s'agissait d'un ennemi.

Elliott paraissait tendue et excitée, comme tous les rats de données ayant passé une longue période à surfer dans les piles.

— J'ai fait un peu de fouille historique, a-t-elle dit en balançant le bras articulé du terminal. Comment va l'implant ?

Ses doigts ont couru sur le clavier, illuminant l'écran et éclairant son visage en retour.

— Pas mal, ai-je répondu en me touchant l'œil. Reese l'a connecté à mon système d'horloge interne. Elle devrait en faire son métier.

— C'était son métier. Jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée pour distribution de tracts anti-Protectorat. Quand tout sera terminé, assurez-vous qu'on se souvienne d'elle au niveau fédéral, parce qu'elle en a un putain de besoin.

— Ouais, elle me l'a dit. (Je me suis penché par-dessus l'épaule d'Irène.) Qu'est-ce que c'est ?

— *La Tête dans les Nuages*. Les plans du chantier aérien de Tampa. Les spécificités de la coque, la totale. Ce truc a des centaines d'années... Je suis abasourdie qu'ils gardent de telles informations en pile. Il semble que l'endroit ait été construit à l'origine pour la flottille de gestion des tempêtes des Caraïbes, avant que le réseau orbital météo de SkySystems mette tout le monde au chômage... Les nouveaux propriétaires ont arraché une bonne partie des équipements de détection quand ils ont réarmé la structure, mais ils ont laissé les capteurs locaux, qui

leur servent de système de sécurité primaire. Détecteurs de température, infrarouges, tout ça. Si un objet à température corporelle atterrit dans la coque, ils le sauront aussitôt.

J'ai acquiescé. Ça ne me surprenait pas.

— Des moyens d'entrer ?

Elle a haussé les épaules.

— Des centaines. Les conduits de ventilation, les coursives de maintenance... À vous de voir.

— Il faudra que je jette un autre œil aux informations de Miller. Mais supposons que j'entre par le haut, la température est le seul problème ?

— Ouais. Mais les détecteurs sont réglés pour des différentiels de température infimes. Une combinaison furtive ne vous couvrira pas. Seigneur, même votre respiration suffira à les déclencher. Et les difficultés ne s'arrêtent pas là. Ils doivent aimer ce système, parce qu'ils l'ont installé partout dans le vaisseau. Il y a des détecteurs dans chaque couloir, dans chaque coursive...

— Miller a parlé d'un marqueur de signature thermique.

— C'est ça. Les invités en sont équipés à leur arrivée. Si quelqu'un emprunte un couloir sans y être invité ou va dans un lieu non autorisé par son marqueur, il déclenche toutes les alarmes de la coque. Simple et très efficace. Je ne crois pas pouvoir réussir à vous obtenir un code de bienvenue. La sécurité est trop forte.

— Ne vous inquiétez pas, ai-je dit. Ce ne sera pas un problème.

— Vous quoi ?

La colère et l'incrédulité s'étendaient sur le visage d'Ortega comme un front d'orage. Elle s'est éloignée de moi comme si j'étais contagieux.

— Ce n'était qu'une suggestion. Si vous ne...

— Non, a-t-elle répondu comme si ce mot était nouveau pour elle et qu'elle en appréciait la saveur. Non. Hors de question ! Je suis complice de crime viral, j'ai dissimulé des preuves, je vous ai aidé à commettre un enveloppement multiple...

— Pas si multiple que ça...

— C'est un putain de crime, a-t-elle grogné entre ses dents. Non, je ne vais pas en plus voler des drogues confisquées dans l'entrepôt de la police pour vos beaux yeux.

— D'accord, oubliez ça. (J'ai hésité.) Vous voulez bien m'aider à en confisquer d'autres, alors ?

Un sourire a illuminé son visage malgré elle.

Le dealer était à la même place que deux semaines auparavant, quand j'avais pénétré dans le rayon de son émetteur. Cette fois, je l'ai repéré vingt mètres plus tôt, dissimulé dans une alcôve, l'unité de transmission posée sur son épaule comme un animal familier. Il y avait peu de passants dans la rue. J'ai fait signe à Ortega qui attendait de l'autre côté et j'ai avancé. La transmission du dealer n'avait pas changé... les trottoirs se sont soudain peuplés de femmes féroces et le calme artificiel de la bêtathanatine m'a envahi. Mais cette fois, j'étais prêt. Le neurachem Khumalo agissait comme un tampon contre l'intrusion. J'ai avancé vers le dealer avec un sourire avide.

— J'ai du Raide, mec, a-t-il annoncé en souriant.

— Bien, c'est ce que je cherche. Combien en as-tu ?

Il a sursauté, son expression sautant de la convoitise au doute. Sa main est descendue vers la commande de sa boîte à horreurs, au cas où...

— Combien t'en veux ?

— Tout, ai-je dit joyeusement. Tout ce que tu as.

Il a compris trop tard. J'ai attrapé ses deux doigts avant qu'ils se posent sur les contrôles.

— A-ah !

Il a essayé de me frapper avec l'autre main. Je lui ai brisé les phalanges et il s'est écroulé en hurlant de douleur. Je lui ai mis un coup de pied dans le ventre avant de lui arracher la boîte à horreurs. Ortega s'est approchée et a flashé sa plaque.

— Police de Bay City, a-t-elle dit d'un ton laconique. Le petit jeu est terminé. Voyons ce que tu as.

La bêtathanatine était stockée dans une série de patchs dermiques accompagnés de petits décanteurs en verre emballés dans du coton. J'ai exposé une des fioles à la lumière et je l'ai secouée. Le liquide à l'intérieur est devenu rouge pâle.

— Qu'en pensez-vous ? ai-je demandé à Ortega. 8 % ?

— On dirait, peut-être même moins, a répondu Ortega en posant son genou sur la nuque du dealer, écrasant son visage contre le trottoir. Où coupes-tu cette merde, mec ?

— C'est de la bonne marchandise, a gémi le dealer. Je l'achète en direct. C'est...

Ortega lui a frotté le crâne jusqu'à ce qu'il se taise.

— C'est de la merde, a-t-elle répété. Elle a été tellement diluée que ça ne te donnerait même pas un rhume. Nous n'en voulons pas. Tu peux récupérer ton stock et te barrer. Tout ce qui nous intéresse, c'est de savoir où tu la coupes. Une adresse.

— Je ne connais aucune...

— Tu veux que je t'abatte pour tentative d'évasion ? a demandé Ortega en grimaçant.

Le dealer s'est calmé net.

— Oakland.

Ortega lui a donné un stylo et une feuille de papier.

— Écris. Pas de noms, seulement l'adresse. Et je te jure, si tu t'es foutu de nous, je reviens avec cinquante cc de Raide et je te l'injecte. Sans le couper.

Elle a attrapé le papier chiffonné, a jeté un œil dessus, puis a retiré son genou de la nuque du dealer avant de lui donner une légère tape sur l'épaule.

— Bien. Maintenant, lève-toi et dégage de la rue. Tu peux retourner travailler demain, si tu ne t'es pas foutu de nous. Dans le cas contraire, souviens-toi, nous nous retrouverons...

Nous l'avons laissé partir. Ortega a donné une pichenette au papier.

— Je connais cet endroit. Les Substances contrôlées y ont fait deux raids l'année dernière, mais leur avocat a réussi chaque fois à libérer les plus gros poissons. Nous allons faire du raffut pour qu'ils s'imaginent pouvoir nous corrompre avec un sac de Raide pur.

— Ça marche, ai-je dit en regardant le dealer s'éloigner. Vous lui auriez tiré dessus ?

— Nan, a répondu Ortega en souriant. Mais il l'ignore. Les ConSub le font parfois, pour se débarrasser des gêneurs quand quelque chose de gros se prépare. L'officier impliqué se prend

une réprimande officielle et la nouvelle enveloppe du dealer se fait attribuer une compensation financière, mais tout ça prend du temps, que l'enfoiré passe au placard. Et puis, se faire flinguer, c'est douloureux. J'étais convaincante, hein ?

— Vous m'avez salement convaincu.

— J'aurais peut-être dû être une Diplo ?

J'ai secoué la tête.

— Vous devriez passer moins de temps avec moi.

Je regardais le plafond, attendant que les sonocodes de l'hypnophone m'entraînent loin de la réalité. Davidson, le rat de données des Dommages organiques, et Ortega étaient installés dans leurs couchettes. Malgré les hypnophones, j'entendais leur souffle lent et régulier aux limites de ma perception neurachem. J'ai essayé de me détendre pour laisser l'hypnosystème m'enfoncer dans des niveaux de conscience plus flous. Impossible. Mon esprit reprenait chaque point de l'opération comme s'il cherchait une erreur dans un programme. Cela ressemblait à l'insomnie dont j'avais souffert après Innenin, une irritation synaptique agaçante qui refusait de disparaître. Quand l'afficheur dans le coin de ma vision périphérique m'a indiqué qu'une minute s'était écoulée, je me suis redressé et j'ai regardé les deux silhouettes endormies.

— Un problème ? ai-je demandé à voix haute.

— J'ai remonté la piste de Sheryl Bostock, a dit l'hôtel. J'ai supposé que vous préféreriez être seul quand je vous en informerais.

Je me suis assis et j'ai commencé à arracher les trodes.

— Bien supposé. Tu es sûr que tout le monde est inconscient ?

— Le lieutenant Ortega et son collègue ont été installés dans la virtualité il y a deux minutes. Irène Elliott s'y trouve depuis cet après-midi ; elle a demandé à ne pas être dérangée.

— Quelle résolution fais-tu tourner en ce moment ?

— 11,15. Selon la demande d'Irène Elliott.

J'ai acquiescé mentalement en descendant de la couchette. 11,15 était un ratio de travail standard pour les rats de données. C'était également le titre d'un expéria sanglant et sans grand

intérêt de Micky Nozawa. Le personnage de Micky se faisait tuer à la fin, de manière inattendue... C'était tout ce dont je me souvenais. J'espérais que ce n'était pas un présage.

— Bien, ai-je dit. Voyons ce que tu as récupéré.

Entre la mer et les lumières du chalet s'étendait un jardin planté de citronniers. Je me suis avancé le long de la piste poussiéreuse, entre les arbres, respirant l'odeur purifiante des citrons. Des cigales chantaient dans les hautes herbes. Dans le ciel de velours, des étoiles étaient fixées comme des joyaux. Derrière le chalet, le paysage s'élevait en douces collines ; les formes vagues et blanches des moutons erraient dans les ténèbres et j'ai entendu un chien aboyer quelque part. Les lumières d'un village de pêcheur brillaient sur la gauche, moins intenses que les étoiles.

Des lampes-tempête étaient accrochées au porche du chalet, mais personne n'était assis près des tables en bois. La façade arborait une fresque murale où *Pension Flower of 68* était inscrit en lettres psychédéliques. Des cloches éoliennes pendaient le long des poutres, tournant et sonnant sous la légère brise de l'océan. Les sons variaient, de la cloche de verre aux percussions de bois creux.

Devant le porche, quelqu'un avait rangé en un cercle imparfait une collection incongrue de canapés et de fauteuils. Des voix s'en élevaient et j'ai aperçu les lueurs des cigarettes dans l'obscurité. J'ai cherché mes clopes, avant de me rendre compte que je n'avais ni le désir de fumer ni le paquet pour. J'ai eu un sourire amusé.

La voix de Bautista s'est élevée au-dessus de la conversation.

— Kovacs, c'est vous ?

— Qui veux-tu que ce soit d'autre ? a demandé Ortega. C'est une foutue virtualité.

— Ouais, mais... (Bautista a haussé les épaules et a désigné un siège vide.) Bon, bienvenue à la fête.

Cinq personnes étaient assises. Irène Elliott et Davidson étaient installés sur un sofa, près du fauteuil de Bautista. De l'autre côté, Ortega avait étalé ses longues cuisses sur un deuxième canapé.

Le cinquième homme était affalé dans un fauteuil, les jambes tendues devant lui, le visage plongé dans l'ombre. Des cheveux crépus et longs s'échappaient de son bandana multicolore. Sur ses genoux se trouvait une guitare blanche. Je me suis immobilisé en face de lui.

— Le *Hendrix* ? C'est ça ?

— Exact. (Sa voix avait un timbre profond qui n'existait pas auparavant. Ses grandes mains ont volé sur le manche de la guitare.) Projection de l'entité de base. Câblée par les concepteurs originaux. Si vous coupez les systèmes client miroirs, c'est ce que vous obtenez...

— Bien, ai-je dit en m'asseyant en face d'Elliott. L'environnement de travail vous convient ?

— Ouais, il est bon, a-t-elle acquiescé.

— Depuis combien de temps êtes-vous là ?

— Moi ? Une journée. Vos amis sont arrivés il y a deux heures.

— Deux heures et demie, a corrigé Ortega. On a failli attendre.

— Un bug du neurachem, ai-je dit avant de me tourner vers le *Hendrix*. Il ne vous l'a pas expliqué ?

— C'est exactement ce qu'il nous a expliqué, a répondu Ortega, le regard 100 % flic. J'aimerais juste savoir ce que ça signifie.

J'ai fait un geste d'impuissance.

— Moi aussi. Le système Khumalo essayait de m'empêcher de plonger, il nous a fallu un moment pour forcer la compatibilité. Je vais peut-être me plaindre par écrit aux fabricants. (Je me suis tourné vers Irène Elliott.) Je suppose que vous voulez un environnement virtuel en résolution maximale pour la trempette...

— Exactement, a répondu Elliott en désignant *Hendrix* du pouce. Il affirme qu'il peut tourner à trois cent vingt-trois et nous allons avoir besoin de chaque parcelle de puissance pour réussir la pénétration.

— Tout est prêt ?

Elliott a acquiescé sombrement.

— L'endroit est mieux protégé qu'une banque orbitale. Mais je peux déjà vous dire deux choses. *Primo*, votre amie Sarah Sachilowska a été déchargée de *La Tête dans les Nuages* il y a deux jours et relayée par le comsat de Gateway jusqu'à Harlan. Elle n'est plus en danger.

— Je suis impressionné. Combien de temps vous a-t-il fallu pour dénicher ça ?

— Un bon moment, a dit Elliott en inclinant sa tête en direction du *Hendrix*. J'ai eu de l'aide.

— Et la seconde information ?

— Ouais. Injection clandestine vers un récepteur en Europe toutes les dix-huit heures. Je ne peux pas vous en dire plus sans la tremper. J'ai supposé que vous ne vouliez pas que je le fasse tout de suite. Mais ça ressemble à ce que nous cherchons.

Des images me sont revenues, celles des canons automatiques arachnides et des matrices à clone résistantes aux balles, celles des sombres gardiens de pierre qui soutenaient le toit de la basilique de Kawahara. Un sourire a flotté sur mes lèvres en réponse aux rictus méprisants des visages encapuchonnés des statues.

— Bien, ai-je dit à l'équipe assemblée devant moi. C'est l'heure de monter sur scène.

CHAPITRE 40

C'était Sharya qui recommençait.

Nous avons décollé de la tour du *Hendrix* une heure après la tombée de la nuit, puis plongé dans les constellations de phares de la circulation nocturne. Ortega avait réquisitionné le transport Lock-Mit dans lequel elle m'avait conduit à Suntouch House mais, quand j'ai regardé l'habitacle de l'appareil, c'est l'attaque du commandement diplo sur Zihicce dont je me suis souvenu. La scène était la même. Davidson jouait le rôle de l'officier de com, le visage baigné par la lumière bleue de son écran ; Ortega était le médic, déballant d'un sac scellé les patchs dermiques et le kit de secours.

Au-dessus, dans la trappe qui menait au poste de pilotage, Bautista se tenait debout, inquiet, tandis qu'un Iroquois que je ne connaissais pas s'occupait du pilotage. Quelque chose a dû passer sur mon visage. Ortega s'est penchée vers moi.

— Un problème ?

J'ai secoué la tête.

— Juste un peu de nostalgie.

— J'espère que vous avez bien calculé les doses, a-t-elle dit en s'appuyant contre la paroi.

Dans ses mains, le premier patch ressemblait à un pétale arraché d'une plante verte et iridescente. Je lui ai souri, puis j'ai tourné la tête pour exposer ma jugulaire.

— C'est le 14 %, a-t-elle dit en appliquant le pétale vert sur mon cou.

J'ai senti le grattement quand il s'est accroché, comme du papier de verre ; un long doigt glacé a sauté de ma clavicule pour se loger dans ma poitrine.

— Cool. Ça marche.

— Y avait intérêt, bordel ! Vous savez combien coûterait ce truc dans la rue ?

— Un des avantages de bosser chez les flics, hein ?

Bautista s'est retourné.

— C'est pas drôle, Kovacs.

— Fous-lui la paix, Rod, a dit Ortega. Il a le droit de déconner, vu les circonstances. C'est juste le stress.

J'ai levé un doigt à ma tempe pour reconnaître qu'elle avait raison. Ortega a arraché le patch avant de reculer.

— Trois minutes avant le prochain, c'est ça ?

J'ai acquiescé et ouvert mon esprit aux effets de la Faucheuse.

Au début, l'impression n'était guère agréable. Ma température corporelle a commencé à chuter ; l'air dans le transport est devenu chaud et oppressant. Il s'enfonçait dans les poumons, y stagnait et chaque respiration devenait un effort. Ma vision s'est brouillée, ma bouche s'est asséchée au fur et à mesure que l'équilibre des fluides basculait. Le moindre mouvement devenait pénible. Chaque pensée nécessitait un effort.

Les stimulants de contrôle sont entrés en action. Quelques secondes plus tard, ma tête s'est éclaircie, mes pensées sont sorties du brouillard pour devenir étincelantes comme l'insupportable éclat du soleil sur la lame d'un couteau. La chaleur grasse de l'air s'est atténuée quand les régulateurs neuraux ont réglé mon système pour tenir compte de la baisse de température. Respirer est devenu un plaisir lascif, comme boire un rhum chaud par une nuit d'hiver. L'habitacle du transport et les personnes présentes n'étaient que des énigmes codées dont je pouvais découvrir la solution pour peu que je...

J'ai senti un sourire forcer son chemin sur mes traits.

— Waouuuuu, Kristin, c'est... de la bonne. C'est mieux que Sharya.

— Heureuse que vous appréciiez, a dit Ortega en regardant sa montre. Deux minutes de plus. Vous vous en sentez capable ?

— Je m'en sens capable, ai-je répondu en faisant la moue et en expirant. Capable de tout.

Ortega a penché la tête vers Bautista, qui pouvait lire les instruments dans le poste de pilotage.

— Rod. Combien de temps ?

— Moins de quarante minutes.

— Donnez-lui la combinaison.

Bautista a ouvert un casier supérieur et Ortega a cherché dans sa poche pour en sortir une seringue hypo surmontée d'une aiguille déplaisante.

— Je veux que vous portiez ça, a-t-elle dit. Une petite assurance offerte par les Dommages organiques.

— Une aiguille ? ai-je répondu en secouant la tête avec une précision mécanique. Pas d'accord. Vous n'allez pas m'enfoncer ce putain de truc...

— C'est un filament de repérage, a-t-elle expliqué avec patience. Et vous ne quitterez pas le transport sans lui.

J'ai regardé l'éclat sur l'aiguille, mon esprit émincant les faits comme des légumes dans un bol de ramen. Dans les marines tactiques, nous avions utilisé des filaments sous-cutanés pour suivre les agents durant les opérations clandestines. Quand quelque chose merdait, ils se servaient de balises pour exfiltrer nos agents. Si tout se passait bien, les molécules du filament se décomposaient en résidus organiques dans les quarante-huit heures.

J'ai jeté un œil à Davidson.

— Quelle est la portée ?

— Cent kilomètres, a répondu le jeune Iroquois, semblant soudain très compétent dans la clarté de son écran. Le signal est passif. Il ne rayonne pas sauf si nous appelons.

J'ai haussé les épaules.

— D'accord. Où voulez-vous l'implanter ?

Ortega s'est levée, l'hypo à la main.

— Dans les muscles du cou. Près de ta pile, au cas où ils te décapiteraient.

— Charmant !

Je me suis levé et je lui ai tourné le dos pour qu'elle puisse enfoncer l'aiguille. J'ai ressenti une brève douleur à la base de la nuque, puis plus rien. Ortega m'a tapé sur l'épaule.

— C'est fait. Il apparaît à l'écran ?

Davidson a appuyé sur quelques touches et a acquiescé. En face de moi, Bautista a posé le sac du harnais antigrav sur le

siège. Ortega a regardé sa montre et a tendu la main vers le deuxième patch.

— 37 %. Prêt pour le grand frisson ?

J'avais l'impression de nager dans une rivière de diamants.

Quand nous avons atteint *La Tête dans les Nuages*, la drogue avait déjà éliminé la plupart de mes réponses émotionnelles ; tout devenait lumineux et brillant. La clarté était une substance, un film de compréhension recouvrant tout ce que je voyais, tout ce que j'entendais. La combinaison furtive et le harnais antigrav ressemblaient à une armure de samouraï. Quand j'ai sorti le paralyseur de son étui pour en vérifier le réglage, j'ai senti la charge, enroulée comme un serpent prêt à se détendre.

C'était la seule phrase de pardon dans la poésie d'armement qui m'entourait. Le reste ne parlait que de condamnations à mort.

Le pistolet à éclats, chargé au venin d'araignée, était accroché sous mes côtes en face du paralyseur. J'ai réglé la dispersion sur « large ». À cinq mètres, il nettoierait une pièce entière avec tous ses occupants, en un seul tir, sans recul et en silence. Sarah Sachilowska vous passe le bonjour.

Le chargeur de microgrenades, chacune de la taille d'un minidisque de données, dans une pochette sur ma hanche gauche. En souvenir d'Iphigenia Deme.

Le poignard Tebbit dans son étui à ressort neural sous la combinaison furtive, comme point final.

J'ai cherché le sentiment glacial qui m'avait envahi à l'extérieur du *Jerry's Closed Quarters*. Dans les profondeurs cristallines de la Faucheuse, je n'en avais pas besoin.

— Cible en visuel, a prévenu le pilote. Vous voulez venir voir la bête ?

J'ai jeté un œil à Ortega qui a haussé les épaules, et nous nous sommes tous deux approchés. Ortega s'est assise à côté de l'Iroquois avant d'enfiler le casque du copilote. Je suis resté à côté de Bautista, dans le passage. La vue était aussi bonne.

Le poste de pilotage du Lock-Mit était constitué d'un alliage transparent sur lequel étaient projetés les instruments,

permettant au pilote une vue ininterrompue de l'espace aérien. Je me suis souvenu de cette sensation grisante et divine... On avait l'impression de voler sur une langue d'acier, ou sur un tapis volant, au-dessus des nuages.

J'ai regardé le profil de l'Iroquois en me demandant s'il était aussi détaché que je l'étais sous l'influence de la Faucheuse.

Le ciel était clair ce soir. *La Tête dans les Nuages* était suspendu sur notre gauche comme un village de montagne. Ses petites lueurs bleues étincelaient dans la nuit, accueillantes, chaleureuses.

Nous avons viré vers les lumières et une série de sons électroniques a empli le poste de pilotage. La projection des instruments a faibli un instant.

— Ils viennent de nous verrouiller, a annoncé Ortega. C'est parti. Passez sous la coque, qu'ils aient le temps de bien nous regarder.

L'Iroquois n'a rien dit, mais le nez du transport a plongé. Ortega a tendu la main vers une projection au-dessus de sa tête avant de toucher un bouton. Une voix masculine a résonné dans la cabine.

— Vous êtes dans un espace aérien protégé. Nous avons l'autorisation de détruire tout appareil inconnu pénétrant dans notre espace aérien. Identifiez-vous immédiatement...

— Ici le département de la police de Bay City, a répondu Ortega sur un ton laconique. Regardez par la fenêtre et vous verrez les insignes. Nous sommes ici en mission officielle, mon pote, alors si tu orientes ne serait-ce qu'un doigt dans notre direction, je te fais abattre.

Il y a eu un silence plein de sifflements statiques. Ortega s'est tournée vers moi en souriant. Devant nous, *La Tête dans les Nuages* gonflait comme une cible sur un viseur de missile ; la structure s'est soulevée brusquement au-dessus de nous quand le pilote est passé dessous. Des phares, comme des grappes de fruits confits, étincelaient sur les galeries et les bords des pistes d'atterrissage. Le ventre distendu du vaisseau se recourbait de l'autre côté... et soudain, nous étions passés.

— Veuillez exposer la nature de votre visite, a craché la voix.

Ortega a regardé à l'extérieur comme si elle cherchait un haut-parleur. Sa voix est devenue glaciale.

— Fiston, je t'ai déjà dit pourquoi on est là. À présent, ouvre-moi une plate-forme d'atterrissage.

De nouveau, le silence.

Nous avons tourné autour du vaisseau aérien à cinq kilomètres de distance. J'ai enfilé les gants de la combinaison furtive.

— Lieutenant Ortega, a dit la voix de Kawahara. (Dans les profondeurs de la bêtathanatine, même ma haine semblait détachée et j'ai dû me la remémorer. Mon esprit analysait la rapidité avec laquelle ils avaient identifié la voix d'Ortega.) Voici une visite pour le moins inattendue. Avez-vous un mandat ? Je pense que nos permis sont à jour.

Ortega a levé un sourcil vers moi. L'identification vocale l'avait surprise elle aussi. Elle s'est éclairci la voix.

— Ce n'est pas une question de permis. Nous cherchons un fugitif. Si vous commencez à réclamer un mandat, je vais penser que vous n'avez pas la conscience tranquille.

— Ne me menacez pas, lieutenant, a répondu froidement Kawahara. Avez-vous la moindre idée de la personne à qui vous parlez ?

— Reileen Kawahara, je suppose.

Dans le silence de mort qui a suivi, Ortega a levé le poing en un geste jubilatoire et s'est retournée vers moi en ricanant. L'hameçon avait pénétré en profondeur. J'ai senti l'amusement pétiller sur mes lèvres.

— Vous devriez peut-être me donner le nom de ce fugitif, lieutenant.

Le ton de Kawahara était aussi doux que le visage d'un synthétique hors service.

— Son nom est Takeshi Kovacs, a dit Ortega avec un nouveau sourire à mon intention. Il est enveloppé dans le corps d'un ex-officier de police. J'aimerais vous poser quelques questions sur vos relations avec cet homme...

Une longue pause, et j'ai su que le piège allait fonctionner. J'en avais conçu les multiples facettes avec un soin très diplo. Kawahara connaissait certainement les liens qui unissaient

Ryker et Ortega ; elle avait probablement deviné notre liaison. Bref, l'anxiété d'Ortega devant ma disparition paraîtrait crédible. Kawahara croirait sans doute qu'elle effectuait une visite non autorisée par sa hiérarchie.

Étant donné ses liens probables avec Miriam Bancroft, Reileen pensait savoir où je me trouvais. Elle se délectait sûrement déjà de l'avantage qu'elle avait sur Ortega.

Mais avant tout, elle voudrait apprendre comment la police connaissait sa présence à bord de *La Tête dans les Nuages*. Elle se douterait que j'étais derrière l'affaire, elle voudrait apprendre ce que je savais, comment je le savais, ce que j'avais confié d'autre.

Elle accepterait l'entrevue avec Ortega.

J'ai attaché les poignets de la combinaison furtive et j'ai attendu. Nous avons terminé notre troisième cercle autour de *La Tête dans les Nuages*.

— Vous feriez mieux de monter à bord, a dit enfin Kawahara. Balise de la plate-forme tribord. Suivez le signal, ils vont vous donner un code d'accès.

Le Lock-Mit était équipé d'un tube de déchargement arrière, une variante civile du lanceur qui, sur les modèles militaires, était destiné aux bombes intelligentes ou aux drones de surveillance. On accédait au tube par le plancher de la cabine principale ; en me contorsionnant, je pouvais m'y glisser avec tout mon matériel. Nous avions répété la manœuvre trois ou quatre fois au sol, mais maintenant, alors que le transport se balançait vers *La Tête dans les Nuages*, le processus paraissait plus lent et plus compliqué. J'ai réussi à faire passer la dernière partie du harnais antigrav, puis Ortega a tapoté le casque de la combinaison avant de refermer la trappe et de m'enfermer dans les ténèbres.

Trois secondes plus tard, le tube s'est ouvert et m'a craché dans la nuit.

Au lieu de la joie attendue, je n'ai ressenti qu'un souvenir atténué. La drogue empêchait le sentiment de s'exprimer et mon enveloppe n'avait pas connu cette expérience. De la prison exiguë du tube et du bruit des vibrations des turbines du

transport, j'étais éjecté dans l'espace, dans le silence absolu. Le courant d'air ne traversait pas le rembourrage du casque. Le harnais antigrav s'est mis en marche dès que je suis sorti, freinant ma chute avant qu'elle ait réellement commencé. Je me suis senti porté par le champ, comme une balle par la colonne d'eau d'une fontaine. J'ai pivoté pour voir les feux de signalisation du transport disparaître en direction de *La Tête dans les Nuages*.

Le vaisseau aérien était suspendu devant moi comme un nuage menaçant. Les spots clignotaient sur la coque bombée de la superstructure. Dans mon état ordinaire, j'aurais eu la déplaisante sensation d'être une cible facile, mais la bêtathanatine balayait la peur comme une donnée inutile. Le champ de gravité généré par la combinaison pouvait en théorie être repéré par un détecteur, mais étant donné les distorsions titanesques produites par les stabilisateurs du vaisseau aérien, il faudrait vraiment chercher.

Je le savais avec une confiance absolue qui ne laissait aucune place aux doutes, aux peurs et aux embrouilles émotionnelles. Je chevauchais la Faucheuse.

J'ai réglé les propulseurs en marche avant pour dériver vers la surface courbe et massive. À l'intérieur du casque, des simulations graphiques se sont allumées ; les points d'accès trouvés par Irène Elliott se sont illuminés en rouge. L'un d'entre eux clignotait : la bouche d'une tourelle d'échantillonnage abandonnée. De minuscules lettres vertes s'inscrivaient à côté : « Possibilité un ». Je me suis élevé à sa rencontre.

L'ouverture de la tourelle était large d'un mètre et portait encore les traces du matériel d'analyse atmosphérique qui lui avait été arraché. J'ai passé les jambes en premier – ce qui n'est pas facile dans un champ de gravité –, et je me suis accroché aux bords de l'écoutille avant de me glisser comme un ver à l'intérieur, jusqu'à la taille. De là, je me suis retourné pour dégager le harnais antigrav et j'ai pu descendre jusqu'au sol. J'ai éteint le harnais.

À l'intérieur, il y avait à peine assez de place pour qu'un technicien allongé sur le dos vérifie la nacelle d'équipement. Au fond se trouvait un sas antique, avec un volant d'étanchéité,

comme promis par les plans d'Irène Elliott. Je me suis tortillé jusqu'à attraper le volant des deux mains, conscient que la combinaison et le harnais s'accrochaient dans le passage et que tous ces exercices m'avaient déjà quasi épuisé. J'ai pris une longue inspiration pour alimenter mes muscles asphyxiés, j'ai attendu que mon cœur ralenti pompe l'oxygène et j'ai tourné le volant. Contrairement à ce que je craignais, il a cédé facilement et le sas s'est ouvert vers l'extérieur.

Au-delà s'étendaient les ténèbres.

Je suis resté immobile un instant, rassemblant mes forces. Le cocktail à double détente de la Faucheuse avait du mal à passer. Sur Sharya, nous n'avions pas eu besoin d'aller plus haut que 20 %. La température de Zihicce était élevée et les détecteurs à infrarouges des tanks-araignées étaient assez primaires. Ici, un corps à la température moyenne sharyanne déclencherait toutes les alarmes du vaisseau.

Sans alimentation d'oxygène, mon corps épuisait vite ses réserves d'énergie au niveau cellulaire et, si je forçais trop, j'allais bientôt m'écrouler. Après deux minutes, je me suis retourné pour dégrafer le harnais antigrav et j'ai glissé avec prudence dans l'écoutille, touchant la grille d'acier de la passerelle avec mes paumes. Dépliant le reste de mon corps comme un papillon émergeant de sa chrysalide, je me suis redressé, en surveillant les deux directions, puis j'ai retiré le casque et les gants de la combinaison.

Si les plans piratés par Irène Elliott dans la base de données des chantiers de Tampa étaient exacts, la passerelle traversait les énormes silos d'hélium pour rejoindre le poste arrière de contrôle de stabilité. De là, je pourrais grimper une échelle de maintenance qui me conduirait directement sur le pont principal. D'après ce que nous avions tiré de Miller, les quartiers de Kawahara se trouvaient deux niveaux en dessous, à bâbord, donnant sur deux énormes baies vitrées qui dominaient l'espace.

Dégainant le pistolet à éclats, je me suis dirigé vers l'arrière du vaisseau.

Il m'a fallu moins de quinze minutes pour atteindre le poste de contrôle de stabilité et je n'ai rencontré personne en chemin. La salle de commande semblait automatisée... Apparemment, les verrières de la coque supérieure du vaisseau étaient laissées sans surveillance. J'ai trouvé l'échelle de maintenance et je l'ai descendue jusqu'à ce qu'une lueur chaude sur mon visage me prévienne que j'étais presque arrivé sur le pont principal. Je me suis arrêté pour écouter, les sens de l'ouïe et de la proximité tendus à la limite de leurs possibilités, avant de franchir les quatre derniers mètres. Enfin, j'ai atterri sur une moquette, dans un couloir bien éclairé. Il était désert dans les deux directions.

J'ai vérifié mon afficheur interne et sorti le pistolet à éclats. Le temps de mission croissait. Ortega et Kawahara devaient être en train de parler. J'ai regardé le décor... Quelle que soit l'ancienne fonction de ce pont, il en avait depuis longtemps changé. Le couloir était tapissé de rouge et d'or, décoré tous les deux mètres par des plantes exotiques et des lampes en forme de corps accouplés. La moquette, épaisse sous mes bottes, arborait des scènes sexuelles extrêmement détaillées. Des hommes, des femmes et des créatures intermédiaires s'enroulaient les uns autour des autres le long du couloir dans une succession d'orifices remplis et de membres tendus. Les murs étaient décorés avec des holos tout aussi explicites qui gémissaient et râlaient quand je passais devant. Dans l'un d'eux, j'ai reconnu la grande brune aux lèvres de feu de la publicité, la femme qui aurait pu presser sa cuisse contre la mienne, dans un bar de l'autre côté du monde.

Dans le détachement froid de la bêtathanatine, les images avaient autant d'impact sur moi que des technoglyphes martiens.

Des portes doubles étaient disposées tous les dix mètres des deux côtés du couloir. Il ne fallait pas beaucoup d'imagination pour deviner ce qui se dissimulait derrière. Les mêmes biocabines qu'au *Jerry's*... chaque porte pouvait dégorger un client à n'importe quel moment. J'ai accéléré le pas, cherchant le couloir de liaison qui me mènerait à l'escalier et aux ascenseurs conduisant aux autres niveaux.

J'y étais presque quand une porte s'est ouverte devant moi, à cinq mètres. Je me suis immobilisé, la main sur la crosse du pistolet à éclats, le regard fixé sur le bord de la porte. Le neurachem vibrait.

Devant moi, un animal à fourrure grise – un jeune loup ou un jeune chien – est sorti de la pièce avec une lenteur arthritique. Gardant la main sur le pistolet à éclats, je me suis éloigné du mur, sans le quitter des yeux. L'animal dépassait à peine mes genoux, mais il y avait quelque chose de bizarre dans la structure de ses pattes arrière. Quelque chose de tordu. Ses oreilles étaient plaquées en arrière et un gémissement s'élevait de sa gorge. Il a tourné la tête vers moi et un moment j'ai crispé la main sur la crosse, mais l'animal ne m'a regardé qu'un instant. La souffrance muette dans ses yeux a suffi à me prouver que je n'étais pas en danger. Boitant douloureusement dans le couloir, il est arrivé à une autre porte et s'est arrêté là, sa longue tête posée contre le battant comme s'il écoutait.

Comme dans un rêve, je l'ai suivi et j'ai aussi posé ma tête contre la porte. Elle était bien isolée, mais mon neurachem Khumalo à plein régime se riait des obstacles. Quelque part, aux limites de mon audition, des bruits ont grincé comme des insectes dans mon oreille. Un rythme sourd... quelque chose d'autre, les suppliques de quelqu'un au bord de l'épuisement... Elles se sont arrêtées à l'instant même où je les ai captées.

À mes pieds, le chien a cessé de gémir et s'est couché contre la porte. Quand je me suis reculé, il m'a regardé avec douleur et reproche. Dans ses yeux, j'ai vu le regard de toutes les victimes rencontrées lors des trente dernières années de ma vie.

Puis l'animal a tourné la tête et s'est léché les pattes arrière.

Quelque chose a jailli comme un geyser à travers la couche de glace de la bêtathanatine.

Je suis revenu à la porte d'où était sorti l'animal, en serrant le pistolet à éclats, puis je me suis jeté à l'intérieur, brandissant à deux mains l'arme devant moi. La pièce était spacieuse, décorée de tons pastel, avec des peintures en deux dimensions sur les murs. Un lit massif en occupait le centre. Un homme distingué, d'une quarantaine d'années, était assis au bord du lit, nu de la taille aux pieds. Au-dessus de la taille, il portait une

tenue de soirée qui jurait avec les gants de travail en toile qu'il avait remontés jusqu'aux coudes. Il était penché en avant et s'essuyait entre les jambes avec un tissu blanc humide.

Il a levé les yeux en sentant ma présence.

— Jack, vous avez déjà termin...

S'interrompant, il a fixé le pistolet dans mes mains sans comprendre. Quand le canon s'est immobilisé à un demi-mètre de son visage, il a fait une grimace.

— Écoutez, je n'ai pas commandé de nouvelle attraction...

— C'est la maison qui offre, ai-je dit sans aucune passion.

J'ai regardé les éclats monomoléculaires lui déchirer le visage. Ses mains ont quitté son entrejambe pour se couvrir les yeux et il a basculé sur le lit en poussant des râles profonds.

Et il est mort.

Le déroulé de la mission continuait à s'afficher dans le coin de ma vision. Je suis sorti de la pièce. L'animal blessé devant la porte n'a pas levé les yeux quand je me suis approché. Je me suis agenouillé et j'ai posé doucement une main sur la fourrure feutrée. Il a levé la tête, puis a gémi de nouveau. J'ai posé le pistolet à éclats et j'ai tendu ma main libre. L'étui neural a fait jaillir le poignard Tebbit, étincelant.

Après, j'ai essuyé la lame sur la fourrure, rengainé l'arme et ramassé le pistolet à éclats. Le calme de la Faucheuse m'imprégnait toujours. Puis je me suis dirigé en silence vers le couloir de liaison. Dans la sérénité de diamant de la drogue, quelque chose s'interrogeait, mais la Faucheuse m'empêchait de m'inquiéter.

Comme indiqué par les plans d'Elliott, le couloir conduisait à un escalier recouvert de tapis et décoré avec un goût aussi sûr que le reste. J'ai descendu lentement les marches, mon arme pointée vers l'espace devant moi, mes sens de la proximité tendus comme un radar. Rien ne bougeait. Kawahara devait avoir verrouillé les accès pour empêcher Ortega et son équipe d'apercevoir quoi que ce soit.

Deux niveaux plus bas, j'ai suivi les plans de mémoire, à travers un labyrinthe de couloirs. Enfin, j'ai eu la certitude relative que la porte menant aux quartiers de Kawahara se trouvait derrière le prochain tournant. Le dos au mur, j'ai glissé

jusqu'au coin et j'ai attendu, en respirant superficiellement. Mes sens de la proximité me disaient qu'il y avait quelqu'un à la porte, peut-être même plusieurs personnes ; j'ai capté un faible parfum de cigarette. Je suis tombé à genoux, j'ai regardé autour de moi et j'ai baissé mon visage vers le sol. La joue sur le tapis, j'ai passé ma tête de l'autre côté...

Un homme et une femme se tenaient à la porte, en combinaison verte. La femme fumait. Même s'ils portaient tous deux des paralyseurs à la ceinture, ils avaient plus l'air de techniciens que d'agents de sécurité. Je me suis détendu et j'ai décidé d'attendre un peu. Du coin de l'œil, je voyais le décompte du temps de mission pulser comme une veine stressée.

Un quart d'heure plus tard, j'ai entendu la porte. À plein régime, le neurachem a capté le froissement des vêtements quand les deux techniciens se sont déplacés pour laisser passer les visiteurs. Des voix se sont élevées, celle d'Ortega, neutre, officielle, jouant le désintérêt puis celle de Kawahara, aussi modulée que celle du mandroïde de chez *Larkin & Green*. La bêtathanatine absorbant ma haine, ma réaction à sa présence était affaiblie, comme l'éclat et la détonation d'un coup de feu à grande distance.

— ... que je ne puisse pas vous être d'une plus grande assistance, lieutenant. Si ce que vous dites sur la clinique Wei est vrai, l'équilibre mental de Kovacs a dû se détériorer depuis qu'il a arrêté de travailler pour moi. Je me sens responsable. Jamais je ne l'aurais recommandé à Laurens Bancroft si je m'étais doutée qu'une chose pareille pouvait arriver.

— Ce ne sont que des suppositions, a dit Ortega dont le ton s'est durci. J'aimerais que ces détails restent entre nous. En tout cas, jusqu'à ce que nous sachions où Kovacs a disparu et pourquoi...

— Certes. Je comprends ; le problème est délicat. Vous êtes à bord de *La Tête dans les Nuages*, lieutenant. Nous avons une réputation de confidentialité.

— Ouais, a répondu Ortega en s'autorisant un accent de dégoût dans sa voix. J'en ai entendu parler.

— Bien, soyez donc assurée que rien ne sera dévoilé. À présent, si vous voulez m'excuser, lieutenant... inspecteur... J'ai

des détails administratifs à régler. Tia et Max vont vous raccompagner à la plate-forme.

La porte s'est refermée et des pas feutrés se sont dirigés vers moi. Je me suis tendu. Ortega et son escorte venaient droit dans ma direction. Ce n'était pas prévu. Les plans affirmaient que les plates-formes principales étaient situées à l'avant de la cabine de Kawahara et j'étais arrivé par l'arrière. Pourquoi Ortega et Bautista passaient-ils par là ?

La panique ne m'a pas envahi. Au lieu de cela, un froid analogue à la réaction d'adrénaline a parcouru mon esprit, me proposant un éventail d'analyses et de faits. Ortega et Bautista n'étaient pas en danger. Ils reprenaient sûrement le chemin par lequel ils avaient dû arriver... sinon l'information aurait été verbalisée. S'ils passaient devant le couloir où je me trouvais, Tia et Max n'auraient qu'à jeter un coup d'œil sur le côté pour me voir. L'endroit était bien éclairé et il n'y avait aucun endroit où se cacher. Mais, avec la température de mon corps en dessous de celle de la pièce, mon pouls et ma respiration ralentis au maximum, la plupart des facteurs subliminaux déclenchant les sens de la proximité d'un humain normal avaient disparu.

En supposant que les membres de leur escorte portaient des enveloppes normales...

Et s'ils tournaient dans ce couloir pour prendre l'escalier d'où je venais...

Je me suis ratatiné contre le mur, j'ai réglé le pistolet à éclats pour une dispersion minimale et j'ai arrêté de respirer.

Ortega. Bautista. Les deux techniciens fermaient la marche. Ils étaient si proches que j'aurais pu toucher les cheveux d'Ortega.

Personne n'a détourné le regard.

Je me suis donné une minute avant de respirer. Puis j'ai vérifié le couloir dans les deux directions, j'ai franchi le coin rapidement et j'ai frappé à la porte avec la crosse du pistolet à éclats.

Je suis entré sans attendre de réponse.

CHAPITRE 41

La pièce était exactement comme l'avait décrite Miller. Vingt mètres de large, avec d'immenses baies en verre antireflet qui montaient en pente douce. Quand il faisait beau, il était sans doute possible de s'allonger sur la vitre pour regarder la mer, à des milliers de mètres plus bas. Le décor, sévère, devait beaucoup aux origines début de millénaire de Kawahara. Les murs étaient gris fumé, le sol en verre fondu et la lumière provenait de pièces d'origami découpées en illuminum et enfilées sur des tripodes de métal. Un des côtés était dominé par un énorme bloc d'acier noir qui devait servir de bureau. En face, des fauteuils étaient regroupés autour d'une imitation de brasero dans un baril. Derrière, une arche conduisait vers ce que Miller pensait être les chambres.

Au-dessus du bureau, un holoécran affichait ses données, solitaire. Reileen Kawahara contemplait le ciel nocturne, dos à la porte.

— Vous avez oublié quelque chose ? a-t-elle demandé, distante.

— Non, rien.

Je l'ai sentie se crisper quand elle m'a entendu, mais elle s'est retournée avec lenteur ; le calme de son visage est resté parfait, même à la vue du pistolet à éclats. Sa voix est demeurée aussi distante qu'avant.

— Qui êtes-vous ? Comment êtes-vous entré ici ?

— Réfléchissez, ai-je dit en montrant les fauteuils. Et soulagez donc vos pieds pendant ce temps.

— Kadmin ?

— Voyons, vous m'insultez. Asseyez-vous !

J'ai vu la compréhension soudaine exploser dans ses yeux. Un sourire déplaisant a déformé ses lèvres.

— Kovacs ? Kovacs, espèce de bâtard stupide... abruti... Avez-vous idée de ce que vous venez d'abandonner ?

— J'ai dit : « Asseyez-vous » !

— Elle est partie, Kovacs. Elle est repartie sur Harlan. J'ai tenu ma parole. Que croyez-vous faire ici ?

— Je ne vais pas me répéter. Ou vous vous asseyez, ou je vous brise la rotule.

Le sourire n'a pas quitté les lèvres de Kawahara quand elle s'est assise, avec une infinie lenteur, dans le fauteuil le plus proche.

— Très bien, Kovacs. Nous allons jouer votre scénario, ce soir. Et ensuite, je ramènerai Sachilowska par les cheveux et vous avec. Qu'allez-vous me faire ? Me tuer ?

— Si nécessaire.

— Pour quelle raison ? Un sursaut moral ? (On aurait dit qu'elle citait une marque de produit.) Vous n'avez rien oublié ? Si vous me tuez, le système à distance en Europe s'en rendra compte au bout de dix-huit heures environ, puis enveloppera ma dernière mise à jour. Et il ne me faudra pas très longtemps pour comprendre ce qui s'est passé ici.

— Oh, je me le demande, ai-je dit en m'asseyant à mon tour. Regardez combien de temps il a fallu à Bancroft... et encore, il ne sait toujours pas la vérité.

— C'est à propos de Bancroft ?

— Non, Reileen, c'est entre vous et moi. Vous auriez dû laisser Sarah tranquille. Vous auriez dû me laisser tranquille quand vous le pouviez...

— Ooooh ! a-t-elle soupiré en prenant un accent maternel. Vous vous êtes fait manipuler ? Je suis navrée. (Son ton s'est durci.) Vous êtes un Diplo, Kovacs. Vous vivez par la manipulation, comme nous tous. Nous vivons tous dans une grande matrice de manipulation dans laquelle nous luttons pour rester au sommet.

J'ai secoué la tête.

— Je n'ai pas demandé à y être plongé.

— Kovacs, Kovacs, a dit Kawahara avec presque de la tendresse dans la voix. Aucun de nous ne l'a jamais demandé. Vous pensez que j'ai demandé à naître à Fission City, avec un

nain palmé pour père et une pute psychotique pour mère ? Vous pensez que c'est ce que j'ai demandé ? Nous ne demandons rien, nous sommes précipités dans l'eau glacée et ensuite il s'agit seulement de garder la tête dehors.

— Ou de faire boire la tasse aux autres, ai-je commenté. Vous tenez de votre mère, non ?

Un bref instant, le visage de Kawahara s'est transformé en un masque de tôle sous lequel brûlait un brasier. J'ai vu la fureur s'allumer dans ses yeux et, si je n'avais pas eu la Faucheuse en moi, j'aurais eu peur.

— Tuez-moi, a-t-elle dit, les lèvres serrées. Et profitez-en, car vous allez souffrir, Kovacs. Vous pensez que ces révolutionnaires minables ont souffert avant de mourir à New Beijing ? Je vais inventer de nouvelles limites pour vous et votre pute de poissonnière...

J'ai secoué la tête.

— Ça m'étonnerait, Reileen. Votre mise à jour a été transmise il y a dix minutes. En route, elle s'est fait tremper. Nous n'avons rien retiré, seulement injecté le virus Rawling dans la transmission. À présent, il est dans le système central, Reileen. Votre stockage à distance est infecté.

Ses yeux se sont plissés.

— Vous mentez.

— Pas aujourd'hui. Vous avez apprécié le travail d'Irène Elliott au *Jack it Up ?* Vous devriez voir ce qu'elle accomplit en virtuel. Je parie qu'elle a eu le temps de prélever une dizaine de bouchées mentales quand elle était dans la transmission. Des souvenirs... C'est un truc de collectionneur. Heureusement qu'elle s'est servie, parce que les ingénieurs système vont refermer le couvercle sur votre stockage à distance et le souder plus vite que des politiciens quittent une zone de combat. (J'ai jeté un œil aux données qui défilaient.) L'alarme devrait se déclencher dans deux heures. Elle a mis plus longtemps à Innenin, mais les temps ont changé. La technologie a évolué, depuis.

Elle l'a cru et la rage que j'avais vue dans ses yeux s'est concentrée en une flamme blanche.

— Irène Elliott, a-t-elle dit. Si je la trouve...

— Assez de menaces dans le vide pour la journée, ai-je ajouté sans m'énerver. Écoutez-moi. Pour l'instant, la pile que vous portez est votre seule vie et, dans l'état où je suis, il ne me faudrait pas beaucoup pour l'arracher d'une main de votre colonne vertébrale et la fracasser à coups de talon. Avant ou après vous avoir tiré dessus. Alors, taisez-vous.

Kawahara s'est rassise. Ses yeux n'étaient plus que des fentes. Sa lèvre supérieure a dévoilé un instant ses dents avant qu'elle reprenne le contrôle d'elle-même.

— Que voulez-vous ?

— C'est mieux. Ce que je veux ? Votre confession. Savoir comment vous avez manipulé Bancroft. La résolution 653, Mary Lou Hinchley, la totale. Vous pouvez aussi dire comment vous avez piégé Ryker par la même occasion...

— Vous êtes câblé ?

J'ai tapoté mon œil gauche, où était implanté le système d'enregistrement et j'ai souri.

— Vous pensez vraiment que je vais obéir ? a demandé Kawahara, glaciale. Vous pensez vraiment que vous allez obtenir cela de moi ?

Elle attendait une ouverture. Je l'avais déjà vue dans cet état, mais ce n'était pas moi qu'elle regardait alors. Ses yeux étaient plus dangereux que les tirs dans les rues de Sharya.

— Voyez la chose du bon côté, Reileen. Vous pourrez payer et influencer assez de gens pour échapper à la peine d'effacement. Quant au reste... vous ne prendrez que deux cents ans au placard. (J'ai durci ma voix.) Alors que, si vous ne parlez pas, vous allez mourir, ici, tout de suite.

— Les confessions sous contrainte ne sont pas recevables.

— Ne me faites pas rire. Nous ne parlons pas des NU. Vous pensez que je n'ai jamais été dans un tribunal ? Vous pensez que je ferais confiance à des *avocats* pour traiter cette affaire ? Tout ce que vous direz ce soir sera transmis directement à WorldWeb One dès que je mettrai le pied sur la terre ferme. L'enregistrement complet, ainsi que les images de celui que j'ai flingué là-haut, à côté du chien. (Kawahara a écarquillé les yeux et j'ai hoché la tête, comme pour m'excuser.) Ouais, j'aurais dû le mentionner plus tôt. Vous avez un client de moins. Il n'est pas

vraiment mort, mais il aura besoin d'une enveloppe toute neuve. Maintenant, si mes calculs sont justes, trois minutes après le direct de Sandy Kim, les marines tactiques des NU feront sauter votre porte avec une poignée de mandats d'arrêt. Ils n'auront pas le choix. Bancroft seul suffira à leur forcer la main. Vous pensez vraiment que ceux qui ont autorisé Sharya et Innenin vont risquer leur pouvoir à cause d'une putain de loi ? *Maintenant, parlez !*

Kawahara a levé les sourcils, comme si je venais de lui raconter une blague de mauvais goût.

— Par quoi voulez-vous que je commence, Takeshi-san ?

— Mary Lou Hinchley. Elle est tombée d'ici, n'est-ce pas ?

— Bien sûr.

— Vous l'aviez prévue pour les salles de snuff ? Un pauvre malade voulait enfiler une enveloppe de tigre et jouer au chat et à la souris ?

— Bien, bien, a dit Kawahara en penchant la tête sur le côté pour relier les éléments entre eux. À qui avez-vous parlé ? À quelqu'un de la clinique Wei ? Laissez-moi réfléchir... Miller était là, mais vous l'avez grillé, donc... Oh, vous n'auriez pas encore décapité quelqu'un, Takesh ? Vous n'avez pas ramené Felipe Miller chez vous dans un carton à chapeau ?

Je n'ai rien dit, je me suis contenté de la regarder, le canon de mon arme levé, entendant de nouveau les cris étouffés de l'autre côté de la porte. Kawahara a haussé les épaules.

— Ce n'était pas un tigre. Mais... quelque chose comme ça, oui.

— Et Mary Lou l'a découvert ?

— Oui, a répondu Kawahara. (Elle paraissait se détendre, ce qui, en d'autres circonstances, m'aurait rendu nerveux. La bêtathanatine me poussait seulement à être plus attentif.) Elle a entendu un mot de trop, probablement lâché par un technicien. D'habitude, nous passons nos clients snuff en virtuel avant de leur proposer la vraie version. Cela nous aide à savoir comment ils vont réagir. Dans certains cas, nous les persuadons même de ne pas continuer là-dedans...

— Voilà qui est gentil de votre part.

Kawahara a soupiré.

— Comment vous le faire comprendre, Takeshi ? Nous fournissons un service, ici. S'il peut rester légal, c'est encore mieux.

— Conneries, Reileen. Vous leur vendez le virtuel et, deux mois plus tard, ils viennent réclamer le vrai truc. Il y a un lien de cause à effet et vous le savez. Leur vendre quelque chose d'illégal vous donne des moyens de pression... probablement sur des gens très influents. Vous avez beaucoup de gouverneurs des NU, n'est-ce pas ? Des généraux du Protectorat, ce genre d'ordures ?

— *La Tête dans les Nuages* attire une clientèle d'élite...

— Comme le connard aux cheveux blancs que j'ai flingué là-haut ? C'était quelqu'un d'important ?

— Carlton McCabe ? a demandé Kawahara avec un sourire inquiétant. On peut dire ça, je suppose, oui. Quelqu'un d'influent.

— Pourriez-vous me dire à quelle personne influente vous aviez promis l'éventration de Mary Lou Hinchley ?

— Non, je ne peux pas, a répondu Kawahara.

— Bien, je m'en doutais. Vous préférez garder l'info pour la marchander plus tard, n'est-ce pas ? OK, c'est pas grave. Que s'est-il passé ? Hinchley a été conduite ici... Elle a découvert accidentellement pourquoi et elle a essayé de s'échapper ? Elle a volé un harnais antigrav, peut-être ?

— J'en doute. L'équipement est gardé sous haute sécurité. Elle a peut-être cru pouvoir grimper dans une des navettes. Elle ne devait pas être très maligne. Les détails ne sont pas clairs... Elle a dû tomber.

— Ou sauter.

Kawahara a secoué la tête.

— Je ne pense pas qu'elle en ait eu le cran. Mary Lou Hinchley n'avait pas un esprit de samouraï. Comme le reste de l'humanité, elle se serait raccrochée à la vie jusqu'au dernier moment. Espérant un miracle. Demandant grâce.

— Voilà qui n'est guère élégant. Vous vous êtes aperçus aussitôt de sa disparition ?

— Évidemment, un client était en train de l'attendre. Nous avons fouillé le vaisseau.

— Une situation embarrassante.

— Oui.

— Mais pas aussi embarrassant que de la voir s'échouer sur la côte deux jours plus tard, hein ?

— Un coup malheureux, a concédé Kawahara, comme si nous parlions d'une main de poker. Mais pas tout à fait inattendu. Nous n'anticipions pas de véritable problème.

— Vous saviez qu'elle était catholique ?

— Bien sûr, cela fait partie des conditions requises.

— Quand Ryker a découvert cette conversion douteuse, vous avez dû vous chier dessus. Le témoignage de Hinchley vous aurait immédiatement exposés, vous et on ne sait combien de vos amis influents. *La Tête dans les Nuages*, une des Maisons, inculpée pour snuff et vous avec. Quel mot aviez-vous utilisé cette fois-là à New Beijing ? « Un risque intolérable. » Il fallait faire quelque chose, Ryker devait être réduit au silence. Arrêtez-moi si je m'égare.

— Non, vous êtes plutôt dans le vrai.

— Vous avez donc monté un coup contre lui ?

Kawahara a de nouveau haussé les épaules.

— Nous avons essayé de l'acheter. Il s'est révélé... peu réceptif.

— Désolant. Alors, qu'avez-vous fait ?

— Vous l'ignorez ?

— Je veux vous l'entendre dire. Je veux les détails. Je parle déjà trop... Essayez de faire des efforts ou je vais commencer à croire que vous refusez de coopérer.

Kawahara a levé les yeux au plafond de façon théâtrale.

— J'ai éliminé Elias Ryker du jeu. Je lui ai fait parvenir de faux tuyaux sur une clinique de Seattle. Nous avons créé un construct de Ryker et nous nous en sommes servis pour engager Ignacio Garcia. Il devait mettre les faux sceaux de Raison de conscience sur deux des morts de Ryker. Nous savions que la police de Seattle ne goberait pas l'affaire, et que les faux de Garcia ne tiendraient pas sous un examen approfondi. Voilà. C'est mieux ?

— Où avez-vous trouvé Garcia ?

— Nous avons fait des recherches sur Ryker, quand nous comptions l'acheter. (Kawahara a changé de position sur le fauteuil.) Garcia faisait partie de ses contacts.

— Ouais, j'avais deviné...

— Vous êtes *si* perceptif.

— Tout était parfaitement au point, jusqu'à cette histoire de résolution 653 qui remettait tout en cause. Et le dossier de Hinchley était toujours ouvert...

Kawahara a incliné la tête.

— Exact.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas simplement enterrée ? Il suffisait d'acheter deux ou trois membres du Conseil des NU.

— Qui ? Ce n'est pas New Beijing, ici. Vous avez rencontré Phiri et Ertekin. Ils vous ont donné l'impression d'être à vendre ?

J'ai hoché la tête.

— C'était donc bien vous dans l'enveloppe de Marco. Miriam Bancroft est au courant ?

— Miriam ? a-t-elle demandé, perplexe. Bien sûr que non. Personne ne le savait, c'était le but. Marco joue régulièrement contre Miriam. C'était une couverture idéale.

— Pas idéale. Vous jouez au tennis comme un pied.

— Je n'avais pas eu le temps d'assimiler un disque de compétences.

— Pourquoi Marco ? Pourquoi ne pas être venue vous-même ?

Kawahara a agité la main.

— Je harcelais Bancroft depuis la présentation de la résolution. Ertekin aussi, dès qu'elle me laissait l'approcher. Je commençais à me faire remarquer... Marco glissant un mot en ma faveur, c'était plus discret.

— Vous avez pris l'appel de Rutherford, ai-je dit. À Suntouch House, après que nous sommes passés le voir... Je pensais qu'il appelait Miriam, mais vous étiez présente, incarnant Marco dans le grand débat sur les catholiques...

— Oui, a-t-elle acquiescé, contente d'elle. Vous semblez avoir grandi le rôle de Miriam Bancroft dans l'histoire. Au fait, qui

porte l'enveloppe de Ryker en ce moment ? Simplement pour satisfaire ma curiosité. Il est très convaincant.

Je n'ai rien dit, mais j'ai laissé un sourire apparaître au coin de ma bouche. Kawahara l'a repéré.

— Vraiment ? Un double enveloppement ? Le lieutenant Ortega doit vous obéir au doigt et à l'œil... ou à autre chose. Félicitations. Voilà une manipulation digne d'un Math. (Elle a aboyé un rire.) C'était un compliment, Takeshi-san.

J'ai ignoré ses railleries.

— Vous avez parlé à Bancroft, à Osaka ? Le jeudi 16 août ? Vous saviez qu'il se rendait là-bas.

— Oui, régulièrement pour affaires. Je voulais que cela ressemble à une rencontre accidentelle. À son retour, je l'ai invité à *La Tête dans les Nuages*. C'est une habitude, chez lui..., le sexe après les affaires. Vous l'aviez probablement déjà découvert...

— Ouais. Une fois Bancroft ici, que lui avez-vous dit ?

— La vérité.

— La vérité ? me suis-je exclamé en la regardant. Vous lui avez parlé de Hinchley... et vous pensiez qu'il allait vous soutenir ?

— Pourquoi pas ? a-t-elle demandé avec une naïveté effrayante. Notre amitié remonte à des siècles. Nous avons monté des stratégies financières qui mettaient parfois plus longtemps qu'une vie humaine pour atteindre leurs buts. Je ne m'attendais pas à ce qu'il prenne le parti des petits...

— Il vous a déçu. Il n'avait pas la foi des Maths.

Kawahara a soupiré de nouveau, et dans ce soupir j'ai senti la lassitude des siècles.

— Je sous-estime toujours la tendance romantique à deux sous de Laurens. Dans de nombreux domaines, il n'est pas si différent de vous. Mais, contrairement à vous, il n'a aucune excuse. Il a plus de trois cents ans. Je supposais – je voulais supposer, peut-être – que ses valeurs refléteraient cet état de fait. Que le reste n'était qu'une image, qu'un discours pour les moutons. (Le geste de Kawahara signifiait : « Que voulez-vous ? ») Je prenais mes souhaits pour des réalités, je suppose.

— Qu'a-t-il eu ? Un sursaut moral ?

La bouche de Kawahara s'est tordue sans humour.

— Vous vous moquez de moi ? Vous qui avez trempé vos mains dans le sang des employés de la clinique Wei ? Vous, un boucher aux ordres du Protectorat, un étouffeur de vie humaine sur toutes les planètes où vous avez posé le pied ? Takeshi, vous êtes, si j'ose dire, un peu incohérent...

Sous bêtathanatine, la stupidité de Kawahara ne faisait que m'agacer. J'ai senti le besoin de clarifier les choses.

— La clinique Wei était une affaire personnelle.

— Les employés de la clinique n'avaient rien de personnel contre vous. La plupart des gens que vous avez balayés ne faisaient que leur travail.

— Ils auraient dû en changer.

— Et ceux de Sharya ? Quel choix auraient-ils dû faire ? Celui de ne pas être nés dans ce monde, à ce moment précis ? Celui de ne pas se faire engager, peut-être ?

— J'étais jeune et stupide. On s'est servi de moi. J'ai tué pour des gens comme vous parce qu'on ne nous disait rien. À présent, je tue pour moi et pour personne d'autre ; chaque fois que je prends une vie, j'en connais la valeur.

— La valeur. La valeur de la vie humaine. (Kawahara a secoué la tête comme un professeur devant un élève exaspérant.) Vous êtes encore jeune et stupide. La vie humaine n'a aucune valeur. Vous n'avez pas encore appris cela, Takeshi, après tout ce que vous avez vu ? Elle n'a aucune valeur intrinsèque. Les machines coûtent de l'argent à construire. Les matériaux coûtent de l'argent à extraire. Mais les gens ? (Sa bouche a émis un bruit obscène.) Il y en a toujours assez. Ils se reproduisent comme des cellules cancéreuses, qu'on le veuille ou non. Ils sont nombreux, Takeshi. Pourquoi auraient-ils une valeur ? Recruter et utiliser une véritable pute de snuff coûte moins cher que d'installer et de faire tourner l'équivalent virtuel. La chair humaine coûte moins cher qu'une machine. C'est la vérité, de notre temps.

— Ce n'était pas l'avis de Bancroft.

— Bancroft ? a demandé Kawahara avec un grognement dégoûté. Bancroft est un infirme qui claudique sur ses notions archaïques. C'est un mystère qu'il ait survécu aussi longtemps.

— Vous l'avez programmé pour qu'il se suicide ? Vous l'avez aidé chimiquement ?

— Programmé pour... (Kawahara a écarquillé les yeux et elle a émis un petit gloussement.) Kovacs, vous ne pouvez pas être aussi stupide. Je vous ai dit qu'il s'était tué. C'était son idée, pas la mienne. Il fut un temps où vous me faisiez confiance, même si vous ne supportiez pas ma compagnie. Réfléchissez. Pourquoi voudrais-je le voir mort ?

— Pour effacer ce que vous lui avez dit sur Hinchley. Une fois réenveloppé, sa dernière mise à jour ne se souviendrait pas de vos confidences...

Kawahara a acquiescé.

— Oui, je vois le concept. Une action défensive. Après tout, vous êtes sur la défensive depuis que vous avez quitté les Diplos. Et une créature qui vit sur la défensive en vient tôt ou tard à *penser* de manière défensive. Vous oubliez une chose, Takeshi...

Elle a fait une pause dramatique et, même à travers le voile de la bêtathanatine, j'ai ressenti un vague soupçon de méfiance. Kawahara surjouait.

— Quoi ?

— Que moi, Takeshi Kovacs, je ne suis pas comme vous. Je ne joue pas sur la défensive.

— Pas même au tennis ?

Un petit sourire étudié.

— Très malin. Je n'avais pas besoin d'effacer les souvenirs de Laurens Bancroft, parce qu'à ce moment-là il avait massacré sa propre pute catholique et il aurait eu autant à craindre que moi de la résolution 653.

J'ai cligné des yeux. J'avais échafaudé un certain nombre de théories rendant Kawahara responsable de la mort de Bancroft, mais aucune n'était aussi délirante. Pourtant, à la suite de ses mots, les morceaux du miroir fracturé dans lequel je pensais voir la vérité se sont mis en place. J'ai regardé dans le coin qui venait d'être révélé.

J'aurais préféré ne pas voir ce qui y remuait.

Devant moi, Kawahara souriait. Elle savait qu'elle m'avait ébranlé et elle en était heureuse. Vanité, vanité... La seule faille de Kawahara. L'aveu, la pièce finale de mon puzzle, était tombé.

Elle voulait que je l'aie, elle voulait que je sache combien elle avait d'avance sur moi. Combien je boitais derrière elle.

Elle n'avait pas dû apprécier la blague sur le tennis.

— Il a trouvé dans cette femme un autre écho subtil du visage de Miriam, a-t-elle dit. Bien sûr, ses traits étaient améliorés par un peu de chirurgie esthétique. Il l'a étouffée. Au moment où il jouissait pour la deuxième fois, je crois. Le mariage, hein, Kovacs... Ce que ça vous fait, à vous, les mâles.

— Vous avez enregistré la scène ? ai-je demandé en sachant que c'était inutile.

— Allons, Kovacs. Posez-moi une vraie question.

— Bancroft était chimiquement assisté ?

— Oh, bien sûr, vous aviez raison ! Une sale drogue – je suis sûr que vous la connaissez...

Plus tard, j'ai maudit la bêtathanatine. Le relâchement glacial de la drogue. Sans elle, j'aurai réagi aussitôt en sentant le courant d'air, quand la porte s'est ouverte sur mon flanc. Une pensée a traversé mon esprit, et j'ai su aussitôt que j'allais être trop lent. Ce n'était pas le moment de penser. Penser au combat est un luxe aussi approprié qu'un bain chaud ou un massage. L'idée a embrumé la clarté du système de réponse du neurachem Khumalo et je me suis tourné, une fraction de seconde trop tard, le pistolet levé.

« Schplaf ! »

La décharge paralysante m'a heurté comme un train et j'ai cru voir les wagons bien éclairés me passer dessus. Ma vision s'est bloquée sur l'image de Trepp, accroupie sur le seuil, le pistolet paralysant tendu devant elle. Elle restait attentive, prête à bondir, au cas où elle m'aurait manqué ou si j'avais porté une armure neurale sous ma combinaison. J'aurais bien aimé. Mon arme est tombée de mes doigts sans nerfs quand ma main s'est ouverte et que j'ai basculé.

Le parquet s'est précipité vers moi, en me fracassant le côté du crâne comme une baffe de mon père.

— J'ai failli attendre, a déclaré Kawahara, très loin, sa voix distordue dans ce qui restait de ma conscience.

Une main fine est entrée dans mon champ de vision pour récupérer le pistolet à éclats. J'ai senti de façon confuse une autre enlever mon pistolet paralysant de son holster.

— L'alarme a sonné il y a à peine deux minutes, a dit Trepp en rangeant l'arme et en s'accroupissant à côté de moi, avant de m'étudier avec curiosité. Il a fallu que le corps de McCabe refroidisse assez pour déclencher le système... La moitié des membres de votre équipe de sécurité sont encore sur le pont principal, à regarder le cadavre. Qui est-ce ?

— Kovacs, a dit Kawahara en enfonçant mes deux pistolets dans sa ceinture.

Dans mon champ de vision paralysé, elle paraissait s'éloigner dans une vaste plaine, parcourant des centaines de mètres à chaque pas, pour devenir minuscule au loin. Elle s'est penchée sur le bureau, petite poupée mécanique, et a appuyé sur des commandes invisibles.

Je ne perdais pas conscience.

— Kovacs ? Je croyais...

— Ouais, moi aussi, a coupé Kawahara, baignée par les données holographiques. Il nous a joué le coup de la double enveloppe. Probablement avec l'aide d'Ortega. Vous auriez dû traîner un peu plus longtemps du côté du *Panama Rose*...

Mon ouïe était brouillée, ma vision bloquée, mais, oui, j'étais toujours conscient. Un effet secondaire de la bêtathanatine, une option bonus du système Khumalo ? Peut-être les deux en même temps, dans une association inattendue... En tout cas, j'étais toujours là.

— Rester sur les lieux d'un crime avec des dizaines de flics autour de moi a tendance à me rendre nerveuse, a répondu Trepp.

Sa main tendue a effleuré mon visage.

— Ouais ? a répondu Kawahara, absorbée par les données. Eh bien, distraire ce psycho avec des problèmes moraux et une confession en bonne et due forme ne va pas m'aider à digérer. Je me demandais à quel moment vous... *putain !* (Elle a tourné brutalement la tête sur le côté avant de fixer son regard sur la surface du bureau.) Il disait la vérité.

— À propos de quoi ?

Kawahara a levé les yeux vers Trepp, soudain sur ses gardes.

— Aucune importance. Que faites-vous ?

— Son visage est froid.

— Putain, évidemment qu'il est froid ! (La détérioration de la qualité de son langage signifiait que Reileen Kawahara était ébranlée, ai-je pensé dans mon rêve.) Comment croyez-vous qu'il ait passé les infrarouges ? Il est raide jusqu'aux yeux.

Trepp s'est redressée, le visage parfaitement neutre.

— Qu'allez-vous faire de lui ?

— Je vais l'expédier en virtuel, a dit Kawahara. Lui et sa poissonnière de Harlan. Mais, avant tout, nous allons pratiquer un peu de chirurgie. Il est câblé...

J'ai essayé de bouger ma main droite. La dernière phalange de mon majeur a tressailli. À peine.

— Vous êtes sûre qu'il ne transmet pas ?

— Ouais, il me l'a dit. De toute façon, on aurait intercepté la transmission. Vous avez un couteau ?

Une secousse profonde qui ressemblait à de la panique m'a parcouru. J'ai mentalement fait le tour de mon corps, cherchant désespérément des signes de récupération. Le système Khumalo était toujours en ligne. Je sentais mes yeux se dessécher à force de rester ouverts sans cligner. Dans ma vision encrassée, Kawahara s'est rapprochée, la main tendue vers Trepp.

— Je n'ai pas de couteau.

Était-ce une illusion ? La voix de Trepp me semblait rebelle.

— Pas de problème, a dit Kawahara en disparaissant à grandes enjambées. J'ai quelque chose qui conviendra aussi bien. Faites monter des gardes et virez-moi ce sac à merde dans un des salons de décantation. Je crois que le sept et le neuf sont libres. Servez-vous du jack sur le bureau.

Trepp a hésité. J'ai senti quelque chose tomber, comme un cristal de glace se détachant du bloc congelé de mon système nerveux central. Ma paupière a raclé mon œil, une fois, avant de se rouvrir. Le contact m'a fait pleurer. Trepp l'a vu et s'est tendue.

Elle n'a fait aucun mouvement vers le bureau.

Les doigts de ma main droite se sont pliés. J'ai senti un début de tension dans les muscles de mon estomac. Mes yeux ont bougé.

La voix de Kawahara m'est parvenue faiblement. Elle devait être dans l'autre partie de la pièce, au-delà de l'arche.

— Ils arrivent ?

Trepp est restée impassible. Elle m'a quitté des yeux.

— Ouais, a-t-elle crié. Ils arrivent dans deux minutes.

Je revenais. Quelque chose forçait mes nerfs à reprendre le contrôle. Je sentais les tremblements me parcourir et, avec eux, une certaine densité d'air dans mes poumons qui signifiait que la descente de bêtathanatine arrivait plus tôt que prévu. Mes membres étaient moulés dans du plomb ; j'avais l'impression de porter des gants épais de coton parcourus d'un léger champ électrique. Je n'étais pas en état de me battre.

Ma main gauche était pliée sous moi, aplatie contre le sol par mon propre poids. Ma main droite était tendue selon un angle bizarre. Je ne pensais pas que mes jambes pourraient faire plus que me soutenir. Mes options étaient limitées.

— Bien.

J'ai senti la main de Kawahara sur mon épaule, qui me retournait comme un poisson qu'on va vider. Son visage était un masque de concentration et elle tenait une paire de tenailles à bouts fins dans l'autre main. Elle s'est agenouillée sur ma poitrine et a écarté ma paupière avec ses doigts. J'ai réprimé l'envie de cligner de l'œil et je suis resté immobile. Les tenailles sont descendues, les mâchoires écartées d'un demi-centimètre.

J'ai tendu les muscles de mon avant-bras ; l'étui à ressort neural a dégainé le poignard Tebbit dans ma main.

J'ai frappé sur le côté.

Je visais le flanc de Kawahara, sous les côtes flottantes, mais l'association des tremblements et de la descente de bêtathanatine m'a fait rater mon coup. La lame a tranché dans le bras gauche, sous le coude, s'est bloquée dans l'os et a rebondi. Kawahara a poussé un glapissement et a lâché mon œil. Les tenailles ont plongé, sans viser, frappant la pommette et creusant une tranchée dans ma joue. J'ai senti la douleur de façon diffuse, le métal mordant les chairs. Du sang m'a coulé

dans l'œil. J'ai frappé de nouveau, faiblement. Kawahara a tourné, bloquant le coup avec son bras blessé. Elle a encore hurlé et le gant de coton qui me servait de main a lâché prise. La garde a basculé de ma paume et l'arme est tombée. Rassemblant mes dernières forces, j'ai lancé mon poing et frappé Kawahara à la tempe. Elle a roulé, serrant le bras et, un instant, j'ai cru que la lame avait tranché assez profondément pour la marquer avec le C-381. Mais Sheila Sorenson m'avait dit que le poison faisait effet le temps de deux respirations...

Kawahara se relevait.

— Putain, vous attendez quoi ? a-t-elle demandé méchamment à Trepp. Flinguez ce sac à merde, vous voulez bien ? Sa voix est morte sur la dernière syllabe quand elle a lu la vérité sur le visage de Trepp, juste avant que la main de la pâle jeune femme se porte à son paralyseur. La vérité n'était sans doute apparue à Trepp qu'à cet instant. Kawahara a lâché les tenailles ; elle a dégainé le pistolet à éclats et le paralyseur et les a levés avant que l'arme de Trepp soit sortie de son holster.

— Putain de salope de traîtresse, a craché Kawahara avec un accent rauque que je n'avais jamais entendu auparavant. Tu savais qu'il se réveillait, n'est-ce pas ? Putain, tu es morte, salope !

Je me suis redressé en titubant et j'ai bondi sur Kawahara au moment où elle appuyait sur les détentes. J'ai entendu les deux armes se décharger, le sifflement quasi inaudible du pistolet à éclats et le claquement sec du paralyseur. Du coin embrumé de l'œil, j'ai vu Trepp tenter désespérément de dégainer, sans succès, avant de tomber, une surprise presque comique sur le visage. Mon épaule a heurté Kawahara et nous avons trébuché vers la baie. Elle a essayé de tirer, mais j'ai balayé les armes vers l'intérieur et je l'ai déséquilibrée.

Elle m'a accroché avec son bras blessé et nous sommes tombés tous les deux contre la vitre.

Le paralyseur, sur le plancher, était hors jeu, mais elle avait réussi à garder en main le pistolet à éclats. Le canon s'est dirigé vers moi et je l'ai repoussé maladroitement. Mon autre main a frappé, cherchant la tête de Kawahara. Le coup raté a rebondi sur son épaule. Elle a souri méchamment et m'a mis un grand

coup de tête. Mon nez s'est brisé avec le bruit de quelqu'un qui croque dans du céleri, puis du sang a coulé dans ma bouche. J'ai ressenti un besoin irrépressible de le goûter.

Kawahara était sur moi, me tordant contre la vitre, me frappant au corps. J'ai bloqué un ou deux coups, mais la force me quittait et les muscles de mes bras refusaient de m'obéir. Je n'avais plus de ressources. Au-dessus de moi, le visage de Kawahara a exprimé un triomphe sauvage en voyant que le combat était terminé. Elle m'a frappé une fois encore, avec soin, dans le bas-ventre. J'ai été pris de convulsions avant de m'écrouler comme un sac contre la vitre, puis sur le parquet.

— Ça devrait suffire pour te retenir, mon pote.

Elle s'est relevée en expirant. Sous ses cheveux à peine décoiffés, j'ai vu le visage qui correspondait à son nouvel accent brutal. La satisfaction méchante sur ses traits devait être celle que voyaient ses victimes à Fission City quand elle leur faisait boire l'eau contaminée.

— Tu ne bouges pas, je reviens.

Mon corps m'a dit que je n'avais pas le choix. Je me sentais noyé, je coulais, entraîné par le poids de la chimie envahissant mon organisme et des dégâts neuraux de la décharge paralysante. J'ai essayé de lever un bras et il est retombé comme un poisson avec un kilo de plomb dans les tripes. Kawahara m'a vu et elle a ri.

— Ouais, ça ira, a-t-elle dit en regardant son bras gauche d'un air absent, là où le sang coulait par les déchirures de son chemisier. Tu vas payer, putain. Tu vas payer pour ça, Kovacs.

Elle s'est dirigée vers la forme immobile de Trepp.

— Et toi, salope, a-t-elle dit en lui mettant un grand coup de pied dans les côtes qui ne l'a pas fait bouger. Qu'est-ce que cet enfoiré de sa mère t'a fait ? Il t'a promis de te bouffer le cul pendant les dix prochaines années, ou quoi ?

Trepp n'a pas répondu. J'ai tendu les doigts de ma main gauche et j'ai réussi à les déplacer de quelques centimètres vers ma jambe. Kawahara s'est dirigée vers le bureau après un dernier coup d'œil à Trepp et a touché un contrôle.

— Sécurité ?

— Madame Kawahara, a répondu la voix qui avait questionné Ortega lors de notre approche du vaisseau aérien. Il y a eu une intrusion dans le...

— Je sais, a répondu Kawahara, épuisée. Je me bats avec depuis cinq minutes. Pourquoi n'êtes-vous pas encore là ?

— Madame Kawahara ?

— J'ai dit : combien de temps il vous faut pour bouger votre cul synthétique et vous pointer ici quand on vous appelle ?

Il y a eu un bref silence. Kawahara a attendu, la tête penchée sur le bureau. Mes mains gauche et droite se sont jointes, ont essayé de se refermer sur ce que je tenais avant de retomber.

— Madame Kawahara, vous n'avez pas sonné l'alerte...

— Oh. (Kawahara s'est retourné vers Trepp.) OK, faites monter quelqu'un ici tout de suite. Une équipe de quatre... Il faut sortir les poubelles.

— Oui, m'dame.

Malgré tout, j'ai senti un sourire s'afficher sur mon visage. « M'dame » ?

Kawahara est revenue et a ramassé les tenailles sur le plancher.

— Pourquoi souris-tu, Kovacs ?

J'ai essayé de lui cracher dessus, mais la salive est à peine sortie de ma bouche et est restée pendue en un long filet sur ma mâchoire, mêlée au sang. Le visage de Kawahara s'est tordu de colère et elle m'a mis un coup de pied dans le ventre. J'étais dans un tel état que je l'ai à peine senti.

— Toi, a-t-elle commencé sauvagement avant de se calmer. Tu as fait trop de dégâts pour une seule vie.

Elle m'a pris par le col, puis m'a remonté sur la baie vitrée jusqu'à ce que nous soyons au même niveau. Ma tête a dodeliné contre le verre et elle s'est penchée vers moi.

— Comme les catholiques, comme tes amis à Innenin, comme les pauvres vies dont les copulations pathétiques t'ont créé, Takeshi. Du matériel humain brut, c'est tout ce que tu as jamais été. Tu aurais pu évoluer, tu aurais pu me rejoindre à New Beijing, mais tu m'as craché au visage avant de reprendre ta pauvre petite existence. Tu aurais pu me rejoindre de nouveau, ici, sur Terre, pour diriger la race humaine. Tu aurais

pu devenir un homme puissant, Kovacs. Tu comprends ? Tu aurais pu être quelqu'un.

— Je ne crois pas, ai-je murmuré en glissant contre la vitre. Il me reste une conscience. J'ai seulement oublié où je l'ai mise.

Kawahara a fait la grimace et a serré sa prise sur mon col.

— Très malin. Très spirituel. Ah, le spirituel ! Tu vas en avoir besoin, là où tu vas...

— *Quand on demandera comment je suis morte, ai-je dit, dites-leur : toujours en colère.*

— Quell, a dit Kawahara en s'allongeant presque sur moi comme une maîtresse satisfaite. Mais Quell n'a jamais connu les interrogatoires virtuels, n'est-ce pas ? Tu ne vas pas mourir en colère, Kovacs. Tu vas mourir en suppliant. Encore. Et encore.

Elle m'a soulevé un peu et s'est appuyée sur moi. Les tenailles sont apparues.

— Un échantillon.

Les mâchoires de l'outil ont plongé sur le côté de mon œil et une giclée de sang a éclaboussé le visage de Kawahara. La douleur m'a ébloui. Un moment, j'ai vu les tenailles à travers l'œil qu'elle charcutait, comme un titanesque pylône d'acier. Kawahara a tourné les mâchoires de métal et quelque chose a éclaté. Ma vision s'est empourprée et s'est éteinte, comme un vieil écran chez Elliott. De l'autre œil, j'ai vu Kawahara retirer les tenailles, le câble d'enregistrement de Reese accroché avec. L'extrémité du minuscule appareil faisait couler des gouttelettes de sang sur ma joue.

Elle s'en prendrait à Elliott et à Reese. À Ortega. À Bautista et à qui sait combien d'autres.

— Putain, ça suffit, ai-je murmuré.

J'ai forcé mes muscles à fonctionner et j'ai verrouillé mes jambes autour de la taille de Kawahara. Ma main gauche s'est aplatie contre la vitre.

La détonation étouffée d'une explosion et un craquement sec.

La microgrenade termite était conçue pour exploser presque instantanément, libérant 90 % de sa puissance sur la surface de contact. Les 10 % qui restaient m'ont ravagé une main, arrachant la chair des os en alliage et les tendons renforcés en

carbone, déchirant les ligaments et me creusant un trou de la taille d'une pièce dans la paume.

La vitre s'est fracturée comme un lac gelé. La scène se déroulait presque au ralenti. J'ai senti la surface s'effondrer à côté de moi et j'ai glissé dans l'ouverture. Vaguement, j'ai remarqué le courant d'air dans la cabine. Au-dessus de moi, le visage de Kawahara s'était figé, stupide de surprise. Elle a compris ce qui venait de se passer, trop tard... Elle est venue avec moi, hurlant, me frappant au visage et sur la poitrine, incapable de se défaire de ma prise sur sa taille. Les tenailles se sont levées puis abattues, arrachant une longue bande de chair sur une pommette, plongeant de nouveau dans mon œil ravagé, mais la douleur était si lointaine, si hors de propos, consumée par un bûcher de colère qui avait enfin traversé les restes de la bêtathanatine.

« Dites-leur : toujours en colère. »

Puis la portion de verre sur laquelle nous nous débattions a lâché et nous avons basculé dans le vide, le vent et le ciel.

Et nous sommes tombés...

Mon bras gauche était resté figé dans sa position après l'explosion. Roulant dans les ténèbres glacées, j'ai ramené ma main droite et j'ai collé la grenade contre la nuque de Kawahara. Durant une fraction de seconde, j'ai vu l'océan, loin en dessous, *La Tête dans les Nuages* s'éloignant de nous à toute vitesse ; l'expression sur le visage de Reileen Kawahara tendait à prouver qu'elle avait laissé sa santé mentale dans la salle du vaisseau. Quelque chose hurlait, à l'intérieur ou à l'extérieur. Mes sensations s'échappaient en tourbillonnant dans le sifflement de l'air. Le chemin de la perception individuelle m'était perdu à jamais. La chute était aussi séduisante que le sommeil.

Avec ce qui me restait de volonté, j'ai serré la grenade et le crâne de Kawahara contre ma propre poitrine, assez fort pour les faire détoner.

Ma dernière pensée fut pour Davidson. J'espérais qu'il regardait son écran.

CHAPITRE 42

De manière assez ironique, l'adresse était située à Licktown. Je suis sorti de l'autotaxi à deux blocs de ma destination et j'ai fait le reste du chemin à pied, en tentant de repousser un étrange sentiment d'artifice. La machinerie du cosmos se révélait à moi à travers le voile de la réalité.

L'appartement faisait partie d'un bloc en U qui entourait une piste d'atterrissage où l'herbe poussait à travers les fissures. J'ai tout de suite repéré le microcoptère parmi les autres véhicules. Quelqu'un l'avait repeint récemment en violet et rouge ; même s'il penchait d'un côté, on voyait les grappes d'équipement de détection accrochées au nez et à la queue.

J'en ai pris note avant de grimper l'escalier extérieur qui menait au deuxième étage.

La porte numéro dix-sept a été ouverte par un enfant de onze ans qui m'a dévisagé avec hostilité.

— Ouais ?

— J'aimerais parler à Sheryl Bostock.

— Ouais, ben, elle est pas là.

J'ai soupiré et frotté la cicatrice sous mon œil.

— Je me permets d'insister. Son coptère est au parking, tu es son fils Daryl, et Sheryl est revenue de sa garde de nuit il y a à peu près trois heures. Pourrais-tu lui dire que quelqu'un veut la voir, à propos de l'enveloppe de Bancroft ?

— Vous êtes du Sia ?

— Non, je veux seulement discuter. Si cela peut aider, il y a peut-être de l'argent à la clé.

Le garçon m'a étudié deux secondes de plus avant de fermer la porte sans un mot. À l'intérieur, je l'ai entendu appeler sa mère. J'ai attendu, en réprimant l'envie de fumer.

Cinq minutes plus tard, Sheryl Bostock est apparue sur le seuil de la porte, vêtue d'un caftan dénoué. Le visage de son

enveloppe synthétique était encore moins expressif que celui de son fils, mais cette indifférence apparente n'était pas liée à son comportement. Sur les modèles synthétiques les moins chers, les petits muscles mettaient du temps à chauffer au réveil, et il s'agissait d'un modèle bas de gamme.

— Vous voulez me voir ? a demandé la synthétique. Pourquoi ?

— Je suis enquêteur. Je travaille pour Laurens Bancroft, ai-je expliqué d'un ton aussi doux que possible. J'aimerais vous poser quelques questions sur votre travail à PsychaSec. Puis-je entrer ?

Sheryl a hésité. Elle devait déjà avoir essayé de fermer sa porte au nez des gens, sans succès.

— Ça ne prendra pas longtemps.

Elle a haussé les épaules et a ouvert le battant. Passant devant elle, je suis entré dans une petite pièce bien rangée, organisée autour d'une console de loisirs noire et lisse. Elle était posée dans un coin comme l'idole d'un dieu obscur et les autres meubles l'entouraient tels des disciples fidèles. Comme la peinture du microcoptère, elle avait l'air neuve.

Daryl avait disparu.

— Jolie console, ai-je dit en m'avançant pour examiner la façade de l'appareil. Quand l'avez-vous achetée ?

— Il y a un certain temps, a répondu Sheryl Bostock en refermant la porte.

Elle s'est dirigée vers le centre de la pièce. Son visage s'éveillait à présent et son expression hésitait entre le sommeil et la méfiance.

— Que voulez-vous me demander ?

— Puis-je m'asseoir ?

Désignant un des fauteuils usés à mon intention, elle s'est assise en face de moi, sur le canapé. Les morceaux de chair visibles à travers le caftan paraissaient roses et irréels. Je l'ai étudiée, me demandant si je voulais aller jusqu'au bout de ce que j'avais prévu.

— Alors ? a-t-elle demandé en agitant la main avec nervosité. Que voulez-vous me demander ? Je viens de finir ma garde et j'espère que vous avez une bonne raison de me réveiller.

— Le mardi 14 août, vous vous êtes rendue dans la crypte d'enveloppement de la famille Bancroft et vous avez injecté le clone de Laurens avec une hypo. J'aimerais savoir de quel produit il s'agissait, Sheryl.

Le résultat a été plus dramatique que je l'imaginais. Les traits artificiels de Sheryl Bostock ont violemment tressailli et elle a reculé comme si je l'avais menacée avec un bâton antiémeute.

— Ça fait partie de mes attributions, a-t-elle hurlé en pleurant. Je suis autorisée à réaliser des injections chimiques sur les clones.

Ce n'était pas elle qui parlait. Elle répétait ce qu'on lui avait fait apprendre.

— Qu'est-ce que la synamorphestérone ? ai-je demandé, d'un ton tranquille.

Les synthétiques bas de gamme ne rougissent et ne pâlissent pas, mais son expression transmettait le message de manière aussi efficace. Elle ressemblait à un animal effrayé, trahi par son propriétaire.

— Comment le savez-vous ? Qui vous en a parlé ? *Vous ne pouvez pas le savoir. Elle avait dit que personne ne serait au courant.*

Elle s'est effondrée sur le sofa en sanglotant. Entendant sa mère pleurer, Daryl est sorti d'une autre pièce, a hésité sur le seuil et, ne pouvant ou ne voulant intervenir, est resté là en me contemplant avec une expression terrifiée. J'ai retenu un soupir et je lui ai fait un léger signe de tête en ayant l'air le moins menaçant possible. Il s'est approché avec prudence du canapé avant de poser sa main sur l'épaule de sa mère. Elle a sursauté comme s'il l'avait frappée. Des souvenirs me sont revenus à l'esprit et je me suis senti devenir froid et sombre. J'ai essayé de sourire, mais le résultat était burlesque.

Enfin, je me suis éclairci la voix.

— Je ne vais rien vous faire. Je veux seulement savoir.

Il a fallu une minute pour que les mots traversent les voiles de terreur de Sheryl Bostock et atteignent sa conscience. Il lui a fallu plus longtemps encore pour maîtriser ses larmes et réussir à me regarder. À côté d'elle, Daryl lui caressait la tête, les doutes

dansant dans ses yeux. J'ai serré les dents et essayé de réprimer les souvenirs de mes onze ans. J'ai attendu.

— C'était elle, a-t-elle enfin déclaré.

Curtis m'a intercepté alors que j'approchais de l'aile marine de Suntouch House. Son visage était obscurci par la colère et ses poings étaient crispés.

— Elle ne veut pas vous parler, a-t-il craché.

— Laisse-moi passer, Curtis, ou tu vas souffrir.

Il s'est mis en garde de karaté.

— J'ai dit : elle ne veut...

Je lui ai fracassé la rotule et il s'est effondré à mes pieds. Un second coup l'a fait rouler de deux mètres sur la pente, vers les courts de tennis. Quand il a arrêté de rouler, j'étais déjà sur lui. J'ai posé le genou au milieu de ses reins et j'ai tiré sa tête en arrière, par les cheveux.

— Ma journée n'a pas bien commencé, ai-je expliqué avec patience. Et tu ne l'arranges pas. Maintenant, je vais parler à ta patronne. Ça prendra dix minutes, puis je disparaîtrai. Si j'étais toi, je ne bougerais pas.

— Espèce de put...

J'ai tiré ses cheveux plus fort et il a poussé un glapissement.

— Si tu me cherches, Curtis, je vais te faire mal. Vraiment. Tu comprends ? Je ne suis pas d'humeur à jouer avec les enfants aujourd'hui.

— Laissez-le, Kovacs. Vous n'avez jamais eu dix-neuf ans ?

J'ai regardé par-dessus mon épaule là où Miriam Bancroft se tenait debout, les mains enfoncées dans les poches d'un ensemble ocre, probablement inspiré des tenues de harem de Sharya. Ses longs cheveux étaient pris dans un pan de tissu du vêtement et ses yeux brillaient au soleil. Je me suis souvenu des mots d'Ortega. *« Ils se servent de son visage et de son corps pour vendre leurs produits. »* Elle avait la prestance naturelle d'une démonstratrice d'enveloppe de luxe.

J'ai lâché les cheveux de Curtis et je me suis relevé.

— Je n'ai jamais été aussi stupide. La bêtise n'est pas une question d'âge, ai-je dit, sachant que je mentais en partie.

Voulez-vous lui demander de s'en aller ? Il vous écoutera peut-être.

— Curtis, allez m'attendre dans la limousine, je ne serai pas longue.

— Vous allez le laisser...

— Curtis !

Il y avait un étonnement bienveillant dans la voix de Miriam, comme s'il s'agissait d'une erreur, comme si répondre ne faisait pas partie des options d'un chauffeur.

Curtis s'est empourpré avant de s'éloigner ; des larmes de consternation rendaient ses yeux brillants. Je l'ai regardé disparaître, en regrettant de ne pas l'avoir frappé plus. Miriam Bancroft a dû lire mes pensées sur mon visage.

— Je croyais que votre appétit de violence avait été rassasié, a-t-elle déclaré avec calme. Vous cherchez toujours des cibles ?

— Qui dit que je cherche des cibles ?

— Vous.

Je l'ai étudiée.

— Je ne m'en souviens pas.

— Comme c'est pratique.

J'ai levé les mains vers elle.

— Non, vous ne comprenez pas... Je ne m'en souviens vraiment pas. Tout ce que nous avons fait tous les deux. Je n'ai plus ces souvenirs. Ils ont été effacés.

Elle a tressailli comme si je l'avais frappée.

— Mais vous... je pensais... vous avez l'air...

— Identique, ai-je dit en me regardant, en regardant l'enveloppe de Ryker. Il ne restait pas grand-chose de l'autre enveloppe quand ils m'ont repêché. Ryker était la seule option. Les enquêteurs des NU ont refusé catégoriquement un autre double enveloppement. Il ne faut pas leur en vouloir. Justifier le premier va déjà être assez difficile comme ça.

— Mais comment avez-vous...

— Décidé quelle pile garder ? (J'ai souri sans enthousiasme.) Nous en parlons à l'intérieur ?

Je l'ai laissé me conduire dans la serre, où quelqu'un avait installé une cruche et de grands verres sur la table, sous le brin-martyr. La cruche était pleine d'un liquide de la couleur d'un

coucher de soleil. Elle s'est versé un verre sans m'en proposer un, une petite désinvolture qui en disait long sur ce qui s'était passé entre Miriam Bancroft et mon autre moi.

— Je crains de ne pas avoir beaucoup de temps, a-t-elle dit d'un air absent. Comme je vous l'ai dit au téléphone, Laurens m'a demandé de venir à New York sur-le-champ. J'allais partir quand vous m'avez appelée.

Je n'ai rien répondu, j'ai attendu. Quand elle a fini de verser, j'ai pris un verre. Le mouvement sonnait faux et ma maladresse a dû se voir. Elle a sursauté en prenant conscience de son oubli.

— Oh, je...

— Laissez tomber, ai-je dit en m'asseyant et en me servant. (Le liquide était doux et amer à la fois.) Vous vouliez savoir comment nous avons décidé ? Nous avons joué. Papier, ciseaux, caillou... Bien sûr, nous en avons discuté des heures auparavant. Ils nous ont branchés dans un forum virtuel à New York, très haute résolution, très discret, afin de nous laisser décider. Pas de problème de budget pour les héros du jour.

Un accent d'amertume a percé dans ma voix et je me suis interrompu. Puis j'ai bu une nouvelle gorgée.

— Comme je l'ai dit, nous avons discuté. Longtemps. Nous avons réfléchi aux différentes manières de prendre la décision... pour revenir à celle-là. Pierre, papier, ciseaux. En cinq coups. Pourquoi pas ?

J'ai haussé les épaules, mais le geste n'était pas aussi désinvolte que j'aurais voulu. Des frissons me parcouraient chaque fois que je repensais à la partie. Moi, essayant de deviner ce que j'allais faire, alors que ma propre existence était en jeu. Nous nous sommes retrouvés à deux partout. Mon cœur battait comme la musique pourrie du *Jerry's Closed Quarters* et j'étais bourré d'adrénaline. Affronter Kawahara avait été moins dur.

Quand il a perdu la dernière manche, caillou contre mon papier, nous avons contemplé nos mains tendues un long moment. Il s'est levé avec un léger sourire et il a placé son pouce et son index contre sa tête, quelque part entre un salut et une parodie de suicide.

— Un message à passer à Jimmy quand je le verrai ?

J'ai secoué la tête en silence.

— Bon, ben, profite de la vie, a-t-il dit avant de quitter la pièce ensoleillée et de fermer doucement la porte derrière lui.

Une partie de moi me hurlait qu'il avait volontairement sacrifié la dernière manche.

Ils m'ont réenveloppé le lendemain.

J'ai levé les yeux de nouveau.

— Vous vous demandez sûrement pourquoi j'ai pris la peine de venir ici.

— En effet.

— C'est à propos de Sheryl Bostock.

— Qui ?

J'ai poussé un soupir.

— Miriam, s'il vous plaît. Ne rendez pas les choses plus difficiles. Sheryl Bostock se chie dessus de peur que vous la fassiez tuer, à cause de ce qu'elle sait. Je suis venu vous voir pour que vous me convainquiez qu'elle a tort. C'est ce que je lui ai juré.

Miriam Bancroft m'a regardé un instant, les yeux grands ouverts. Puis elle m'a jeté brutalement le contenu de son verre au visage.

— Espèce de minable arrogant, a-t-elle sifflé. Comment osez-vous ? *Comment osez-vous ?*

Après avoir essuyé mes yeux, je les ai fixés sur elle. Je m'attendais à une réaction, mais pas à celle-ci. J'ai frotté mes cheveux.

— Pardon ?

— Comment osez-vous venir ici, me dire que les choses sont « difficiles » ? Avez-vous une idée de ce que mon mari supporte en ce moment ?

Sourcils froncés, j'ai tenté de sécher mes mains sur ma chemise.

— Voyons... Actuellement, il est à New York, invité cinq étoiles d'une commission d'enquête spéciale des NU. Que croyez-vous ? Que la séparation va lui porter sur les nerfs ? Il ne doit pas être trop difficile de trouver un bordel à New York.

La mâchoire de Miriam Bancroft s'est bloquée.

— Vous êtes cruel, a-t-elle murmuré.

— Et vous êtes dangereuse. Ce n'est pas moi qui ai avorté une femme à coups de pied à San Diego. Ce n'est pas moi qui ai dosé le clone de son propre mari à la synamorphestérone pendant qu'il était à Osaka, sachant fort bien ce qu'il ferait à la première femme qu'il baiserait dans cet état. Sachant fort bien que cette femme ne serait pas vous. Il n'est guère étonnant que Sheryl Bostock soit terrifiée. En voyant votre regard, j'ignore si je vais survivre longtemps après avoir passé les portes...

— Arrêtez, a-t-elle dit en frissonnant. Arrêtez. S'il vous plaît.

Je me suis arrêté. Nous sommes restés assis, tous les deux, en silence. Elle avait la tête baissée.

— Dites-moi ce qui s'est passé, ai-je demandé enfin. Kawahara m'a presque tout raconté. Je sais pourquoi Laurens s'est grillé la...

— C'est vrai ? a-t-elle demandé d'une voix calme, encore légèrement teintée de venin. Dites-moi ce que vous savez. Qu'il s'est tué pour échapper au chantage. C'est ce qu'ils racontent à New York, n'est-ce pas ?

— La théorie tient debout, Miriam, ai-je dit avec douceur. Kawahara l'avait coincé. Bloquez la résolution 653 ou vous serez inculpé pour meurtre. Se tuer avant que la mise à jour soit transmise à PsychaSec était sa seule chance. S'il ne s'était pas obstiné après, s'il n'avait pas insisté pour élucider son suicide, il aurait pu s'en sortir.

— Oui. Si vous n'étiez pas venu.

J'ai fait un geste de défense.

— Ce n'était pas mon idée.

— Et le repentir ? Vous y avez pensé ? Avez-vous réfléchi à ce que Laurens a ressenti quand il s'est rendu compte de ce qu'il avait fait ? Quand ils lui ont dit que Rentang était catholique... que sa vie était terminée, même si la résolution la ressuscitait temporairement pour témoigner contre lui ? Quand il a posé l'arme contre sa gorge, et qu'il a appuyé sur la détente, ne pensez-vous pas qu'il se punissait ? Qu'il n'essayait pas de s'en sortir, comme vous dites ?

J'ai pensé à Bancroft, étudiant l'idée. Puis j'ai déclaré ce que Miriam Bancroft voulait entendre.

— C'est une possibilité.

Elle a étouffé un rire.

— C'est plus qu'une possibilité, monsieur Kovacs. Vous oubliez que j'étais présente cette nuit-là. Je l'ai vu quand il est rentré. J'étais dans l'escalier. J'ai vu son visage. Il a payé pour ce qu'il a fait. Il s'est jugé et exécuté. Il a payé. Il a détruit l'homme qui avait accompli ce crime et maintenant, un homme qui n'a aucun souvenir du meurtre, un homme qui ne l'a pas commis vit de nouveau avec cet abominable remords. Êtes-vous satisfait, monsieur Kovacs ?

Les échos amers de sa voix étaient absorbés par le brin-martyr. Le silence a pesé entre nous.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? ai-je demandé quand il s'est éternisé. Pourquoi Marla Rentang a-t-elle dû payer pour les infidélités de votre mari ?

Elle m'a regardé comme si je lui demandais la réponse à la question de la vie, de l'univers et le reste... avant de secouer la tête.

— Je n'ai trouvé que ça pour le faire souffrir, a-t-elle murmuré.

Elle n'était pas différente de Kawahara, ai-je pensé avec une sauvagerie soigneusement fabriquée. Juste une Math, déplaçant les gens ordinaires comme des pièces sur un échiquier.

— Saviez-vous que Curtis travaillait pour Kawahara ?

— Je l'ai deviné. Après coup. (Elle a levé une main.) Mais je n'avais pas de preuve. Comment avez-vous compris ?

— Rétrospectivement. Il m'a conduit au *Hendrix*... il me l'a même recommandé. Kadmin s'est pointé cinq minutes plus tard, sur les ordres de Kawahara. La coïncidence est un peu grosse.

— Oui, a-t-elle murmuré, distante. Logique.

— C'est vous qui avez fourni la synamorphestérone à Curtis ?

Elle a acquiescé.

— Via Kawahara, je suppose. Il était dosé jusqu'aux yeux quand vous l'avez envoyé me voir. A-t-il suggéré de piquer le clone avant le voyage à Osaka ?

— Non, l'idée était de Kawahara, a répondu Miriam Bancroft en s'éclaircissant la voix. Nous avions eu une conversation à

cœur ouvert où je lui avais confié mes angoisses, un peu avant Osaka... Oh, elle avait tout prévu !

— Oui, Reileen fait les choses à fond. Enfin, « faisait ». Elle sentait qu'il y avait une chance pour que Laurens refuse de la soutenir. Vous avez alors soudoyé Sheryl Bostock grâce à une petite visite à l'île enchantée, comme vous me l'avez proposé. Sauf qu'au lieu de pouvoir jouer avec le corps de Miriam Bancroft, comme moi, elle a eu le privilège de le porter. Un peu d'argent et la promesse de revenir jouer un jour. Pauvre fille. Elle a goûté au paradis pendant trente-six heures et maintenant, elle ressemble à une junkie en manque. Alliez-vous lui permettre de retourner là-bas ?

— Ma parole est sacrée.

— Ouais ? Eh bien, faites-moi une faveur... n'attendez pas trop !

— Et le reste ? Vous avez une preuve ? Vous comptez raconter tout cela à Laurens ?

J'ai cherché dans ma poche et j'en ai sorti un petit disque noir et mat.

— Les images de la piqûre, ai-je dit en le tenant devant moi. Les images composites de Sheryl Bostock quittant PsychaSec et s'envolant vers votre limousine, qui prend ensuite la direction de l'océan. Sans ce disque, rien ne prouve que votre mari était sous l'influence de la drogue quand il a tué Marla Rentang. Bien sûr, ils vont probablement décider que Kawahara l'avait dosé à bord de *La Tête dans les Nuages*. Il n'y a aucune preuve, mais c'est pratique.

— Comment avez-vous compris ? (Ses yeux erraient dans un coin de la serre ; sa voix était distante.) Comment êtes-vous remonté jusqu'à Bostock ?

— De l'intuition, principalement. Vous m'avez vu regarder dans le télescope ?

Elle a acquiescé.

— Je pensais que vous jouiez avec moi. Je pensais que vous le lui diriez.

— Non. Kawahara détenait encore mon amie en virtuel. Et menaçait de la torturer jusqu'à la rendre folle.

Elle m'a regardé de côté.

— Je l'ignorais.

— Ouais. Le télescope m'a donné la moitié de la solution. Votre mari, à bord de *La Tête dans les Nuages* avant qu'il se tue. Et j'ai commencé à penser à tous les trucs déplaisants auxquels avait pu jouer Kawahara là-haut. Votre mari avait pu être forcé à se suicider. Chimiquement ou par une sorte de programme virtuel. Je l'ai déjà vu faire.

— Je n'en doute pas. (Elle paraissait fatiguée.) Dans ce cas, pourquoi chercher du côté de PsychaSec et pas de *La Tête dans les Nuages* ?

— Difficile à dire. L'intuition. Peut-être parce qu'une agression chimique à bord d'un bordel aérien n'est pas le genre de Kawahara. Trop brutal... C'est une joueuse d'échecs, pas une lutteuse de foire. Enfin, « c'était. » Ou peut-être seulement parce que je ne pouvais pas pénétrer dans la pile de surveillance de *La Tête dans les Nuages* et que je voulais agir vite. J'ai demandé au *Hendrix* de s'introduire dans les archives de PsychaSec, d'assimiler les procédures médicales standards pour les clones et de repérer toute irrégularité. Résultat : Sheryl Bostock.

— Très astucieux, a-t-elle dit en se retournant. Et à présent, monsieur Kovacs ? La main de la justice va de nouveau frapper ? Encore un Math à crucifier ?

J'ai jeté le disque sur la table.

— J'ai fait effacer les images de l'injection des fichiers de PsychaSec. Comme je l'ai dit, ils supposeront sans doute que votre mari a été dosé à bord de *La Tête dans les Nuages*. La solution de facilité. Oh, nous avons également effacé votre visite dans ma chambre de la mémoire du *Hendrix* ! Comme ça, personne ne pourra prouver que vous vouliez m'acheter. Vous devez deux grosses faveurs au *Hendrix*, maintenant. Il ne rêve que d'une chose : avoir quelques clients de temps en temps. Ça ne devrait pas coûter grand-chose. Je me suis plus ou moins engagé pour vous...

Je ne lui ai pas raconté qu'Ortega avait visionné la scène de la chambre. Ni combien de temps il m'avait fallu pour la convaincre. Je n'étais pas encore certain de savoir pourquoi elle avait accepté.

À la place, j'ai observé l'émerveillement se peindre lentement sur le visage de Miriam Bancroft. Il s'est passé une demi-minute avant qu'elle referme sa main sur le disque. Elle a levé les yeux vers moi.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas, ai-je répondu, morose. Qui sait ? Peut-être que vous vous méritez, avec Laurens. Peut-être que vous méritez de continuer à aimer un malade sexuel infidèle qui ne peut associer désir et respect dans la même relation. Peut-être qu'il mérite de ne pas savoir s'il a assassiné Rentang avec ou sans assistance. Peut-être êtes-vous comme Reileen, tous les deux. Peut-être que les Maths se méritent les uns les autres. Tout ce que je sais, c'est que le reste d'entre nous ne vous mérite pas.

Je me suis levé pour partir.

— Merci pour le verre.

Je suis allé jusqu'à la porte...

— Takeshi.

Je me suis retourné.

— Ce n'est pas ça, a-t-elle affirmé, la voix emplie de certitude. Vous le croyez peut-être, mais ce n'est pas la raison. N'est-ce pas ?

J'ai secoué la tête.

— Non.

— Alors pourquoi ?

— Je l'ignore. (Je l'ai étudiée, en me demandant si j'étais heureux ou non de l'absence de souvenirs. Ma voix s'est adoucie.) Mais *il* m'a demandé de le faire, si je gagnais. C'était une partie du deal. Il ne m'a pas dit pourquoi.

Je l'ai laissée assise seule au milieu des brins-martyrs.

ÉPILOGUE

C'était marée basse à Ember. La bande de sable s'étendait presque jusqu'à l'épave du *Défenseur de la Libre Entreprise*. Les rochers sur lesquels il s'était éventré étaient visibles, comme les tripes fossilisées du navire. Des oiseaux y étaient perchés et criaillaient. Un peu de vent soufflait sur le sable, créant de minuscules rides sur les flaques laissées par nos traces de pas. Au-dessus de la promenade, le visage d'Anchana Salomão avait été retiré ; le paysage paraissait vide.

— Je pensais que vous étiez parti, a dit Irène Elliott, qui marchait à mes côtés.

— Mon transfert est pour bientôt. Harlan fait traîner l'autorisation d'injection. Ils n'ont pas vraiment envie de me voir revenir...

— Et personne ne veut de vous ici.

J'ai haussé les épaules.

— La situation n'est pas nouvelle.

Nous avons marché un moment en silence. Parler à Irène Elliott dans son vrai corps était une impression étrange. Dans les jours précédant le raid contre *La Tête dans les Nuages*, je m'étais habitué à baisser les yeux vers son visage... Mais sa nouvelle enveloppe, blonde et charpentée, était pratiquement aussi grande que la mienne et son attitude trahissait une confiance, une compétence cachée par les manières de son autre corps.

— On m'a proposé un boulot, a-t-elle dit enfin. Consultant en sécurité pour Mainline t.h.d. Vous en avez entendu parler ? (J'ai secoué la tête.) Une grosse boîte de la Côte est. Leurs chasseurs de têtes devaient être dans les starting-blocks... Dès que les NU m'ont libérée, ils ont frappé à la porte. Une offre explosive... cinq mille si je signais aussitôt.

— Ouais, c'est une pratique standard. Félicitations. Vous déménagez ou ils vont câbler le boulot jusqu'ici ?

— Je vais travailler ici, du moins au début. Nous avons installé Elizabeth dans un appartement virtuel, et se câbler localement revient beaucoup moins cher. L'installation a dévoré la plus grande part des cinq mille, et il nous faudra plusieurs années avant de nous permettre de la faire réenvelopper. (Elle m'a lancé un sourire timide.) Nous passons le plus clair de notre temps là-bas. Victor y est aujourd'hui.

— Ne l'excusez pas, ai-je dit gentiment. Il est normal qu'il n'ait pas envie de me parler.

— C'est que... vous savez, il a toujours été très fier et...

— Si quelqu'un avait piétiné mes sentiments comme je l'ai fait, je n'aurais pas envie de le revoir non plus. (Je me suis arrêté pour fouiller dans ma poche.) Au fait, je vous ai apporté quelque chose.

Elle a regardé la plaque de crédit grise et anonyme dans ma main.

— Qu'est-ce que c'est ?

— À peu près quatre-vingt mille, ai-je dit. Je pense qu'avec ça vous serez capables d'offrir du sur-mesure à Elizabeth. Si elle choisit vite, vous pourrez la faire envelopper d'ici la fin de l'année...

— Quoi ? (Elle m'a étudié, hésitant à sourire, comme quelqu'un qui vient d'entendre une blague qu'il n'est pas sûr de comprendre.) Vous nous donnez... Pourquoi ? Pourquoi faites-vous ça ?

Cette fois, j'avais ma réponse. J'y avais réfléchi toute la matinée, pendant le trajet. J'ai pris les mains d'Irène et j'y ai serré la plaque.

— Parce que je veux que quelque chose de propre sorte de cette histoire. Quelque chose dont je puisse être fier.

Un moment, elle m'a fixé des yeux, en silence. Puis elle a traversé l'espace qui nous séparait et a serré ses bras autour de moi avec un cri qui a fait s'envoler les mouettes. J'ai senti ses larmes sur mon visage, mais elle riait en même temps. Refermant mes bras sur elle, je l'ai enlacée.

Et, pendant quelques instants, je me suis senti aussi propre que la brise salée venant de l'océan.

« Prenez ce que l'on vous offre, disait Virginia Vidaura quelque part ; parfois, ce doit être suffisant. »

Il leur a fallu encore onze jours pour autoriser l'injection de retour. Je les ai passés au *Hendrix*, à regarder les nouvelles. Je me sentais un peu coupable de partir. Il y avait eu très peu d'émissions sérieuses sur la mort de Reileen Kawahara. Les reportages étaient tous sensationnels, choquants et largement à côté de la vérité. La commission d'enquête spéciale des NU n'a fait aucun commentaire officiel, et quand la résolution 653 a enfin été adoptée, rien ne permettait de la relier aux derniers événements. Ni le nom de Bancroft ni le mien n'ont jamais été prononcés.

Je n'ai jamais reparlé à Bancroft. Les autorisations d'injection et le certificat d'enveloppement pour Harlan m'ont été apportés par Oumou Prescott. Après m'avoir assuré que tous les termes du contrat seraient honorés à la lettre, elle a ajouté avec un sous-entendu menaçant que je ne devais plus jamais essayer de communiquer avec un membre de la famille Bancroft. D'après Prescott, c'était à cause des mensonges racontés sur le *Jack it Up* – j'avais trahi ma parole si souvent vantée –, mais je savais lire entre les lignes. J'avais vu la réaction de Bancroft quand l'emploi du temps de Miriam Bancroft durant l'assaut sur *La Tête dans les Nuages* avait été révélé. Malgré toute cette connerie de courtoisie math, le vieil enfoiré était rongé par la jalousie.

Je me demande ce qu'il aurait fait s'il avait visionné les fichiers de la chambre du *Hendrix*.

Ortega m'a accompagné au central de Bay City le jour de l'injection, le jour où Mary Lou Hinchley était chargée dans un corps synthétique pour témoigner aux audiences préliminaires du procès de *La Tête dans les Nuages*. Une foule chantait sur les marches conduisant au grand hall, face à un cordon des Pubs, les policiers du maintien de l'ordre public des NU. Leurs uniformes étaient noirs et aucun ne souriait. Les pancartes holographiques que j'avais vues le jour de mon arrivée sur Terre flottaient au-dessus de nos têtes et nous avons forcé notre

passage à travers la foule. Le ciel au-dessus de nos têtes était d'un gris sinistre.

— Putain de clowns, a grogné Ortega, en poussant le dernier manifestant hors de son chemin. S'ils provoquent les Pubs, ils vont le regretter. Je les ai déjà vus en action, ce n'est pas joli-joli...

J'ai évité un jeune rasé qui brandissait le poing vers le ciel, avec dans l'autre main un générateur de pancarte. Sa voix était rauque et il se mettait en transe. J'ai rejoint Ortega sur les marches supérieures, un peu essoufflé.

— Ils ne sont pas assez organisés pour constituer une menace, ai-je dit en haussant le ton pour me faire entendre. Ils font seulement du boucan.

— Ouais, ça n'a jamais arrêté les Pubs. Ils sont prêts à leur rentrer dedans juste pour le principe. Quel bordel...

— C'est le prix du progrès, Kristin. Vous vouliez la résolution 653. (J'ai désigné les visages furieux à nos pieds.) Voilà, vous l'avez.

Un des hommes masqués est sorti des rangs et a descendu les marches vers nous, son bâton de contrôle levé. Ortega lui a montré son badge et, après une conversation hurlée pour couvrir le bruit, nous avons eu l'autorisation de continuer. La ligne des Pubs s'est ouverte pour nous laisser passer, comme les doubles portes, un peu plus haut. Difficile de dire lesquelles étaient les plus mécaniques, des portes ou des silhouettes noires sans visage qui les protégeaient.

À l'intérieur, tout était tranquille. La lumière du ciel d'orage filtrait à travers les panneaux du toit. J'ai regardé les banquettes désertes en soupirant.

Quel que soit le monde, quelles que soient ses actions, pour le meilleur ou le pire... on part toujours de la même façon.

Seul.

— Nous ne sommes pas pressés. Vous avez besoin d'une minute de réflexion ?

J'ai secoué la tête.

— J'ai besoin d'une vie, Kristin. Peut-être d'un peu plus.

— Tenez-vous tranquille et vous l'aurez peut-être.

Un humour artificiel flottait dans sa voix, comme un cadavre dans une piscine, et elle s'est tue aussitôt. Un malaise grandissait entre nous, né quand ils m'avaient réenveloppé dans le corps de Ryker pour les auditions de la commission. Durant l'enquête, nous étions trop occupés pour nous voir souvent et, quand le dossier a enfin été fermé, nous nous étions désaccordés. Quelques accouplements primaires, satisfaisants seulement au niveau superficiel, avaient eu lieu, mais nous avions arrêté en apprenant que Ryker serait réhabilité et libéré. La chaleur que nous avions partagée était désormais dangereuse, comme la flamme d'une lampe-tempête fracassée ; essayer de l'entretenir ne réussirait qu'à nous brûler.

Je me suis retourné, souriant.

— « Tenez-vous tranquille », hein ? C'est ce que vous avez dit à Trepp ?

C'était un coup bas. Contre toute attente, Kawahara n'avait touché Trepp qu'avec le bord du faisceau paralysant. J'avais réglé le pistolet à éclats sur dispersion minimale avant de partir affronter Kawahara. Une chance. Quand l'équipe de légistes des NU convoqués par Ortega est arrivée à *La Tête dans les Nuages* pour relever les preuves, Trepp avait disparu, ainsi que mon harnais antigrav que j'avais laissé dans la tourelle d'échantillonnage d'atmosphère. J'ignorais si Ortega et Bautista avaient jugé bon de la laisser s'enfuir en échange d'informations ou si elle avait dégagé avant l'arrivée de la police. Ortega ne m'avait rien dit, et nous n'avions plus l'intimité nécessaire pour que je lui pose la question. C'était la première fois que nous en discutions ouvertement.

Ortega m'a foudroyé du regard.

— Vous me demandez de comparer ?

— Je ne vous demande rien, Kristin, ai-je dit en haussant les épaules. Mais c'est vrai, je ne vois pas de différence entre elle et moi.

— Continuez de penser comme ça et vous ne changerez jamais.

— Kristin, rien ne change jamais, ai-je dit en montrant la foule du pouce. Il y aura toujours des crétins de ce genre, avalant des modèles de foi livrés tout prêts pour ne pas avoir à

réfléchir. Il y aura toujours des gens comme Kawahara ou les Bancroft pour les manipuler et se payer sur leur dos. Des gens comme vous pour s'assurer que le jeu se déroule correctement et que les règles ne sont pas trop violées. Et quand les Maths voudront les violer quand même, ils enverront des gens comme Trepp ou moi pour le faire. C'est la vérité, Kristin. La même depuis ma naissance, il y a cent cinquante ans, et, d'après ce que j'ai lu dans les livres d'histoire, jamais les choses n'ont été différentes. Il vaut mieux s'y habituer.

Ortega m'a étudié avant d'acquiescer, comme si elle venait de prendre une décision concernant quelque chose qui la troublait.

— Vous avez toujours eu l'intention de tuer Kawahara, n'est-ce pas ? Cette connerie de confession, c'était juste pour que je vous suive...

Je m'étais souvent posé la question. Je n'avais toujours pas la réponse.

— Elle méritait de mourir, Kristin, ai-je enfin ajouté en haussant les épaules. De mourir vraiment. C'est tout ce que je sais.

Au-dessus de ma tête, j'ai entendu quelque chose éclater sur les panneaux du toit. Levant la tête, j'ai aperçu des explosions transparentes sur le verre. Il commençait à pleuvoir.

— Je dois y aller. La prochaine fois que vous verrez ce corps, ce n'est pas moi qui le porterai, alors si vous voulez me dire quelque chose...

Le visage d'Ortega a tressailli, de façon presque imperceptible. Je me suis maudit pour ma maladresse et j'ai essayé de lui prendre la main.

— Écoutez, si ça peut faciliter les choses... personne n'est au courant. Bautista soupçonne sûrement notre liaison, mais personne n'a de certitude...

— Je sais, a-t-elle dit sèchement en retirant sa main. Je me souviens.

J'ai soupiré.

— Ouais, moi aussi. Et les souvenirs en valent la peine, Kristin. Mais ne gâchez pas votre vie pour ça. Allez chercher Ryker et passez au niveau suivant. Ah oui, au fait... (J'ai cherché

dans mon manteau et sorti un paquet de cigarettes écrasé.) Vous pouvez le reprendre. Je n'en ai plus besoin, et lui non plus... alors ne le faites pas replonger. Vous me devez au moins ça. Assurez-vous qu'il ne se remette pas à fumer...

Elle a cligné des yeux et m'a embrassé soudainement, quelque part entre la bouche et la joue. C'était une approximation que je n'ai pas voulu corriger. Je me suis détourné, ne voulant pas voir s'il y avait des larmes, et je me suis dirigé vers les portes au fond du grand hall. Grimpant les marches, je me suis retourné une dernière fois. Les bras serrés contre elle, Ortega n'avait pas bougé. Elle me regardait partir dans la lumière de l'orage.

J'étais trop loin pour distinguer son visage.

Un moment, quelque chose m'a fait mal, quelque chose de si profondément enfoui que l'arracher serait détruire mon essence même. Le sentiment a éclaté comme la pluie derrière mes yeux, gonflant alors que le bruit des gouttes s'intensifiait sur les panneaux de verre.

Et je l'ai verrouillé.

J'ai franchi la dernière marche. Un rire tentait de sortir de ma poitrine et j'ai essayé de tousser. Le rire a débuté, a ramé pour continuer.

Passe au niveau suivant.

Les portes m'attendaient. Au-delà, l'injection.

J'essayais toujours de rire quand je les ai passées.

FIN